

HISTORIQUE

DE

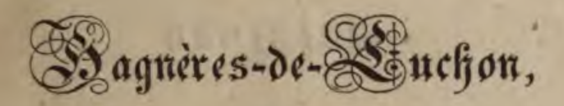
BAGNÈRES-DE-LUCHON

ET SES ENVIRONS.

Imprimé par J.-M. TAJAN, à Saint-Gaudens.

HISTORIQUE

DE



CONTENANT DES

DÉTAILS TRÈS-CIRCONSTANCIÉS

SUR SES BAINS, LES PLAISIRS QU'ON Y RENCONTRE, SES ENVIRONS ET EN GÉNÉRAL SUR TOUT CE QUE LES PYRÉNÉES DE LA HAUTE-GARONNE RENFERMENT D'INTÉRESSANT,

PAR

J.-F. HUREAU-BACHEVILLIER.

TOME PREMIER.

A PARIS,
POURRAT FRÈRES, LIBRAIRES.

1842.

PRÉFACE.

En faisant cet ouvrage, mon intention n'a pas été d'écrire un ouvrage scientifique. Mon seul but a été de faire connaître les jolis sites, les merveilles que la nature a fait naître à Bagnères-de-Luchon et ses environs, ainsi que les plaisirs qu'on y rencontre et les bienfaits de ses eaux.

Pour rendre mon sujet moins sec, moins aride, j'ai cru devoir l'entremêler de diverses réflexions et de quelques histoires un peu romanesques, dont les bosquets, les montagnes, les cascades, les précipices, les torrents, les neiges, les glaces et la voûte céleste ont été témoins. Ces histoires ne peuvent affliger la morale; elles sont légères, et un exemple pour qu'elles ne soient pas imitées en voyant que le résultat à toujours été malheureux à ceux qui en sont les héros. Il faut toujours

avoir à la pensée que presque rien dans le monde, en fait d'immoralité, ne peut sans cesse rester couvert d'un voile ; il est un temps où le voile se déchire, tombe, et la vérité se voit dans toute sa nudité.

Quelques personnes, peut-être, me blâmeront d'avoir parlé des faiblesses humaines ; je crois qu'elles auront tort : c'est en les faisant connaître, en les flétrissant comme elles le méritent, qu'elles deviennent un exemple que l'on fuit craignant qu'elles vous atteignent ; l'immoralité toujours couverte d'un voile se propage ; dans le secret, les hommes deviennent immoraux, vertueux publiquement et surtout politiquement. Alors l'odieuse hypocrisie envahit la société, y exerce tout son empire en suivant cette dangereuse maxime qui souvent est malheureusement trop répétée : « Pécher en silence n'est pas pécher, » et péché caché est à moitié pardonné » ; maxime affreuse, ouvrant la porte à tous les vices et digne d'une époque de corruption et de superstition.

Je laisse à mes lecteurs le soin de me juger. Je trouverai, j'en suis certain, beaucoup de contradicteurs et de sévères critiques; quel est l'écrivain qui n'en a pas trouvé ? Mais je me sentirai toujours heureux si les habitants de la ville et du pays qui font le principal sujet de mon ouvrage m'approuvent en voyant que j'ai fait sortir leur pays de l'oubli littéraire dans lequel il était plongé.

Pour la partie historique, je dois beaucoup de renseignements et notes à M. le docteur Barrau, ancien chirurgien-major de cavalerie, qui, avec toute la complaisance possible, m'a communiqué les renseignements qu'il possède. M. Soulerat, ex-chirurgien-major, m'a aussi fourni des notes précieuses. M. Mondon m'a mis sous les yeux plusieurs documents qui aux yeux de bien des personnes, sont couverts d'un nuage. M. Azémar, ancien maire, m'a été d'une grande utilité, ainsi que divers ecclésiastiques, particulièrement ceux de Saint-Mamet, Montauban, Saint-Aventin, Portet, tous ministres d'un

Dieu de paix, sachant enseigner les paroles de la divinité sans fanatisme et faire rentrer au bercail les brebis égarées.

Pour la botanique, la connaissance des plantes des Pyrénées de la Haute-Garonne, j'ai été parfaitement secondé par M. Paul Boileau, pharmacien, homme dont la science ne laisse rien à désirer dans cette partie. Sans partialité, on peut assurer que sa haute réputation n'est point usurpée.

Pour l'ornithologie, M. Sarthe auquel je dois une leçon de cette science, m'a instruit sur tout ce que j'en désirais connaître. M. Sarthe joint à son instruction dans cette partie de savoir parfaitement empailler les oiseaux et quadrupèdes en leur donnant l'attitude et l'expression parfaite de la nature. Toutes les personnes qui désirent avoir un cabinet d'ornithologie peuvent s'adresser à lui.

Je ne dois pas le cacher ou je mentirais à la vérité si je ne disais pas que c'est à tous les hommes dont je viens de parler que je suis rede-

vable d'une partie de ce que j'ai dit sur Bagnères-de-Luchon, ses environs, la botanique des plantes des Pyrénées de la Haute-Garonne et sur l'ornithologie.

Jusqu'à ce moment, aucun ouvrage complet, soit ancien, moderne ou nouveau, n'a paru sur Bagnères-de-Luchon. Seulement de simples notes sans détails courent le monde. Il fallait donc que je cherche, autant que possible, dans les diverses notes qui sont en possession des amis de la science pour établir l'histoire d'un pays qui, tout en offrant le plus grand intérêt, n'a pas été l'objet de l'attention des littérateurs. Je ne sais si j'ai bien rempli la tâche que je me suis imposée. Je demande avant qu'on me lise l'indulgence des lecteurs.

Tous les sites, les montagnes, les bourgs, les villages, les vallées dont j'ai parlé, je les ai vus, contemplés. Rien je crois n'a échappé à mes yeux; il est possible cependant que j'aie fait quelques erreurs; qui n'en fait pas? qu'on les relève, afin que dans une deuxième édition, si elle a lieu,

je puisse les corriger. J'attends cette grace de mes lecteurs.

Dans plusieurs des vers que j'ai cités, il y a des fautes; j'ai cru devoir les copier telles que je les ai lues ne voulant pas par une correction en changer le sens.

Dans la description des sites, des montagnes, des pics, des cascades, on trouvera des répétitions. Les merveilles de la nature en ce genre présentant, sur une échelle plus ou moins grande, la même chose; il en est de même des prairies, des vallons. Pour éviter ces répétitions, il m'eût fallu passer sous silence la plus grande partie des choses qui portent le plus d'intérêt : c'eût été une faute; le but que je me proposais en écrivant cet ouvrage n'eût pas été rempli.

Sur divers points, sans donner un démenti à plusieurs historiens, j'ai émis des opinions qui ne sont pas les leurs; les miennes sont peut-être erronées, c'est possible.

J'ai aussi contredit diverses choses qui sont loin d'avoir le caractère de la vérité, mais je me suis gardé de

les contredire de manière à blesser les susceptibilités historiques. Le seul but que je me suis proposé c'est d'amuser mes lecteurs en me lisant ; si je l'ai rempli je me trouverai heureux. Je ne dois pas omettre de dire que les autorités locales, M. Soulerat, maire, et M. Fontan, adjoint (ce dernier, docteur en médecine, dont j'aurai occasion de parler), par l'encouragement qu'elles n'ont cessé de me donner pendant les quelques mois que j'ai travaillé à cet ouvrage, ont beaucoup contribué à le faire arriver à sa fin.

AVANT-PROPOS.

APERÇU GÉNÉRAL SUR LES PYRÉNÉES.

Malgré que je ne veuille pas faire de ce livre un ouvrage scientifique, je crois devoir le commencer par un avant-propos que je crois indispensable pour donner au lecteur un aperçu général des Pyrénées. Je ferai cet aperçu succinct, voulant seulement, en peu de pages, faire voir l'ensemble de cette grande chaîne de montagnes, afin que celui qui fera les promenades qui font le principal sujet de mon ouvrage, puisse juger par ce qu'il voit de ce qu'il ne verra pas.

Je crois devoir répéter ce que j'ai dit dans ma préface, afin qu'on ne me traite pas de plagiaire, de compilateur. Je dois beaucoup de mes notes et renseignements aux personnes que j'ai nommées, personnes auxquelles je me plais à payer un juste tribut de reconnaissance. Si, malgré la sincérité de mon aveu, on me traite de compilateur, de plagiaire, je dirai : Tous les ouvrages historiques ne sont-ils pas écrits sur des notes, des renseignements et sur les ouvrages des historiens plus ou moins anciens qui nous ont devancés ; cela ne peut être autrement. C'est un fait que l'on ne peut contester ; le satirique, toujours prêt à trouver mauvaise toute chose, ne peut même le contredire, et, malgré toute la verve et toute l'imagination qu'il peut avoir, il ne fera jamais l'histoire des peuples anciens et modernes sans s'instruire dans les ouvrages qui auront devancé celui qu'il a l'intention d'écrire. C'est en vain qu'il voudra faire le contraire, à moins qu'il écrive l'histoire des peuples suivant son imagination plus ou moins brillante, en ne disant jamais la vérité.

Je réclame toujours l'indulgence de mes lecteurs, qui s'apercevront, je n'en doute pas, des locutions vicieuses qui pourront exister dans l'ensemble de mon ouvrage. Tout ce que j'écris est tracé suivant que mes facultés me le permettent et suivant le style ordinaire de la société, qui, selon moi, est le seul naturel, style qui doit toujours renverser celui qui voudrait lui faire la loi, malgré beaucoup de jeunes gens qui classent cette manière d'écrire dans le domaine du ridicule ; je crois qu'ils ont tort. Il paraît que ces messieurs pensent que le langage ordinaire de la bonne société n'est pas la vérité ; il leur faut de grandes phrases pour dire peu de chose, langage qui ôte à la langue française toute sa pureté et sa vérité, langage que la multitude ne comprend pas, et qu'elle réprouve avec raison.

J'ai donc préféré écrire cet ouvrage dans le style le plus simple possible, tant pour les faits, les observations, l'historique et le peu de scientifique que j'y ai semé.

J'ai aussi écrit pour que l'homme qui se promènera avec mon livre à la main puisse

reconnaître de suite tous les objets qui y sont désignés. Pour cela j'ai fait, je crois, un tableau exact de ce qui existe. Pour ce genre d'ouvrage, cette manière d'écrire est préférable à toute autre, surtout quand c'est un livre de localité fait pour les voyageurs qui, en général, aiment à reconnaître ce qu'ils ont lu.

Dans cet avant-propos j'entrerai un peu dans le scientifique en faisant une esquisse général des Pyrénées, de leur climat, de leur sol, de leurs productions, de leurs montagnes ; enfin, en parlant de leur ensemble : je ne pouvais faire autrement. Cet avant-propos aura donc une toute autre teinte que l'ouvrage. D'après ce que je viens de dire, que celui qui ne se sentira pas la force de lire les quelques pages qui le composent tourne le feuillet jusqu'au premier chapitre de l'historique.

On appelle Pyrénées toute la chaîne de montagnes qui s'étend depuis Bayonne, sur l'Océan, jusqu'à Collioure, Port-Vendre et Banyuls-sur-mer, sur la Méditerrannée. Cette chaîne de montagnes, en suivant ses

sinuosités, peut avoir de longueur environ 130 lieues de poste de France (520 kilomètres); elle est située entre le 42° 26′ à 43° 23′ de latitude septentrionale, et entre 15° 52′ à 20° 50′ de longitude à l'ouest du méridien de l'Ile-de-Fer. Cette chaîne de montagnes, quoique paraissant isolée, ne l'est pas; elle se lie par diverses vallées et petites montagnes aux Cevennes; ces dernières se lient aux Alpes. Les départements français qui se trouvent le long du versant nord ou septentrional des Pyrénées sont les Pyrénées-Orientales, l'Ariège, la Haute-Garonne, les Hautes-Pyrénées, les Basses-Pyrénées. Dans l'ordre où je viens de le dire, le département de l'Aude, en suivant la ligne depuis Perpignan jusqu'à Narbonne, et ensuite la ligne de cette ville à Carcassonne, renferme des montagnes que l'on peut regarder comme appartenant aux Pyrénées, qnoiqu'elles s'en éloignent quelque fois à une assez grande distance; cette ligne, depuis Perpignan jusqu'à Sigean, route de Narbonne, s'appelle Corbière.

Tous les départements qui longent les

Pyrénées formaient autrefois, à quelques parties près, les provinces ou comtés du Roussillon, proprement dit le Valespir, Conflent, Cerdagne française, Capsir, une partie du Languedoc, le pays de Foix, de Comminges, de Conserans, de Bigorre, de Béarn, de la basse Navarre, plus des petits pays de Donnezeau, de Sault.

Le versant méridional des Pyrénées longe la Catalogne, l'Aragon, la haute Navarre et la Biscaye (Espagne). Dans toutes les vallées des Pyrénées il existe, d'après une nomenclature qui est loin, je crois, d'être exacte, environ 250 villages, 10 villes et une grande quantité de hameaux; mais je n'y vois pas figurer beaucoup de gros bourgs et villages que j'ai vus. Je ne parle donc de cette nomenclature que comme un aperçu.

Ce qui paraîtra extraordinaire dans les Pyrénées relativement à la civilisation de la population, c'est qu'à partir de leur point de départ, près de Bayonne (Basses-Pyrénées), la civilisation va toujours croissant jusqu'aux Hautes-Pyrénées et Haute-Garonne,

leur point culminant, et qu'elle va toujours en décroissant depuis la Haute-Garonne, l'Ariège et les Pyrénées-Orientales. Dans l'ensemble de la ligne des Pyrénées, il y a quelques exceptions; mais elles sont peu de chose. Toutes les personnes qui parcourront la ligne de Bayonne à Port-Vendres, en étudiant le caractère et les mœurs des populations, seront convaincues promptement de ce fait.

La seule rivière importante qui prend sa source dans les Pyrénées, est la Garonne. Une quantité innombrable d'autres rivières existent, mais elles n'ont aucune importance; ce sont souvent de simples cours d'eau, à l'exception de l'Ariège et l'Aude, qui quoique assez fortes ne portent pas bateau.

Les personnes qui voyagent pour la première fois dans les Pyrénées sont étonnées des divers noms que l'on donne au même objet; par exemple, ports et cols signifient la même chose; ports se dit dans l'Ariège, la Haute-Garonne, les Hautes-Pyrénées, pour exprimer les endroits où il existe

dans les hautes montagnes un passage; cols se dit dans les Pyrénées-Orientales et les Basses-Pyrénées, pour exprimer la même chose.

En examinant les Pyrénées à une grande distance, par exemple de Toulouse à l'endroit où est la colonne qui rappelle la mémorable bataille du 14 avril 1814, on les verra très-distinctement dans presque toute leur longueur quoique en étant à 20, 25, 30 et 40 lieues (80, 100, 120, 160 kilomètres). On remarquera qu'elles s'élèvent progressivement depuis Bayonne jusque vers le centre de leur étendue, et qu'elles s'abaissent jusqu'à Collioure, Port-Vendre, Banyuls, où elles se perdent dans la Méditerranée. L'élévation, à partir de Bayonne jusqu'à leur centre, est beaucoup moins rapide que leur abaissement depuis leur plus grande élévation jusqu'à Collioure.

Les pics les plus remarquables sont au nombre de soixante-deux. Ils ont de 1200 à 1787 toises (2338,800 à 3452,863 mètres). Les plus élevés de ces soixante-deux pics sont :

Le Canigou, Pyrénées-Orientales, de 1430 à 1442 t., 2787,670. *

Pic Peyric ou pic Prigue, gorge entre les vallées de la Tet et de l'Ariège, 1425 t., 2781,223.

Pic Lanoux, au fond de la vallée de l'Ariège. 1466 t., 2857, 234.

Pic Pédrous, au fond de la vallée de l'Ariège, 1490 t., 2933,010.

Pic de Fontargente, au fond de la vallée de l'Ariège, 1447 t., 2820,203.

Pic de la Serrère, au fond de la vallée de l'Ariège, 1515 t., 2932.735.

Pic du port de Seguier, vallée de Seguier, 1504 t., 2931,296.

Pic de Montcalm, vallée de Vicdessos, 1660 t., 3234,340.

Pic de Montvallier, vallée de Sallat, de 1440 à 1455 t, 2807,550 (suivant divers observateurs).

* Ces chiffres qui accompagnent la dénomination de chaque pic en indiquent la hauteur, le premier en toises, le second en mètres.

Pic de Montoulieu, vallée de Castillon, 4488 t., 2822,152.

Montagne de Crabère, vallée de Melles, 1354 t., 2638,946.

Montarto ou pic de Rious, vallée d'Aran, 1509 t., 2941,041.

Cabriouls, vallée du Lys, 1658 t., 3215,850.

Tuque de Maupas, vallée du Lys, 1615 t., 3147,635.

Maladetta, pic d'Anethon ou Netto, près de Bagnères-de-Luchon, 1787 t., 3482,863. Son arête accessible, qui est seulement à l'ouest, a de 1621 à 1671 t., et au pied de son glacier, 1371 t., 2622,079

Pic ou mail de Ponis ou Fourcanade, 1569 t., 2057,981.

Tuque de Liego, vallon d'Astos de Venasque ou Benasque, 1400 t., 2728,600.

Pic Posets ou Las Posets, en face du port d'Oo, sur le versant méridional, 1764 t., 3438,036.

Punta de Lardana ou pic d'Irre, vallée de l'Esseraou de Gistain, 1336 t., 2503,864.

Port d'Oo, vallée de Larboust, 1540 t., 3001,460.

Lac glacé du port d'Oo, vallée de Larboust, 1361 t., 2652,589.

Pic Quairal, vallée de Larboust et vallée du Lys, 1585 t., 3089,165.

Pic de Montarouge, 1438 t., 2802,622.

Pic de Hermitans, vallées de Larboust et de Luron, 1554 t., 3027,746.

Pic de Batos ou Biedous, entre les ports de Lapez et de Plan, 1566 t., 3052,134.

Pic d'Arré supérieur, vallée d'Aure, 1504 t., 2931,296.

Pic d'Arré inférieur, vallée d'Aure, 1485 t., 2894,265.

Pic d'Arré de Barende, vallée d'Aure, 1532 t., 2985,868.

Lac du Mont-Perdu, 1300 t., 2533,700.

Port-Vieil, entre la vallée de Cinca et d'Estaubé, 1314 t., 2460,986.

Mont-Perdu, 1747 t., 3404,903.

Cylindre de Marboré, 1729 t., 3369,831.

Pic de la Cascade, 1581 t., 3276,269.

Brêche de Rolland, de 1460 à 1542 t., 2845,540 (suivant Reboul et Vidal).

Le Taillon, entre la Brêche de Rolland et le port de Gavernie, 1649 t., 3213,901.

Brêche de Touque-Rouge, vallée d'Estaubé, 1490 t., 2904,010.

La montagne de Troumouse, 1642 t., 3200,258.

Pic d'Aiguillon, entre la vallée d'Heas et la vallée d'Aure, 1523 t., 2968,327.

Pic de Cambiel, entre la vallée d'Aure et celle de Lavedan, 1660 t., 3235,340.

Port de Cambiel, entre la vallée d'Aure et celle de Lavedan, 1333 t., 2598,017.

Pic Long, entre la vallée d'Aure et celle de Lavedan, 1656 t., 3226,534.

Pic de Neouveille, entre le vallon de Complan et la vallée de Bastan, 1616 t., 3149,584.

Pic d'Arbizon, vallée de Campan, 1460 t., 2845,540.

Pic du midi de Bigorre, de 1466 à 1509 t., 2857,234 (suivant divers géographes).

Pic de Vignemalle, vallée de Cauterets, de 1721 à 1728 t., 3354,229 (suivant divers géographes).

Pic de Badescure, vallée de Bun, 1615 t., 3003,409.

Pic d'Arrieugrand, vallée d'Azem, 1541 t., 3002,409.

Pic Some de Soube, 1607 t., 3212,043.

Pic du midi d'Ossan, de 1471 à 1521 t., 2866,979 (suivant divers géographes).

Pic d'Aule, au nord-ouest du pic du midi d'Ossan, 1505 t., 2933,245.

Pic d'Anie, entre la vallée d'Aspic et celle de Soule, de 1250 à 1326 t., 2436,250.

Je ne crois pas nécessaire de parler des pics qui sont au-dessous de 1300 toises (environ 2600 mètres). Ils sont en trop grande quantité, et n'ont qu'un intérêt secondaire.

Ce qui existe d'extraordinaire dans les Pyrénées, c'est que sur les montagnes ou pics où il y a des glaciers, ces glaciers ne sont jamais à leur plus grande élévation, puisqu'il n'en est pas au-dessus de 13 à 1400 toises (environ de 2533 mètres 700 millimètres à 2728 mètres 600 millimètres); ce qui est aussi extraordinaire, c'est que les glaciers au lieu d'être dans une position ascendante, sont dans une position longitudinale sur les flancs des montagnes.

Depuis peu de temps le gouvernement a chargé des géographes de prendre les hau-

teurs des pics des Pyrénées; les travaux qui ont été faits sont terminés, je n'ai pu me les procurer. Il paraît qu'il existe quelques petites différences dans le travail de ces géographes avec les hauteurs dont je viens de donner la nomenclature, hauteurs prises par Charpentier, Reboul et Vidal. Avec les mêmes instruments, ces savants s'étant trouvés en rapport à peu de chose près, cela prouve l'exactitude de leurs opérations. Cependant une différence positive existe entre les derniers géographes et MM. Charpentier, Reboul et Vidal; elle est de 30 toises (58 mètres 470 millimètres); elle provient de ce que les premiers ont pris leur point de départ à Toulouse sur le niveau du canal, tandis que les derniers ont pris le leur à Bayonne, ce qui donne, comme je l'ai dit ci-dessus, une différence de 30 toises (58 mètres 470 millimètres) sur toute la chaîne des Pyrénées.

Ce qui flatte le plus les yeux dans les Pyrénées ce sont les vallées; généralement elles sont charmantes, et présentent dans toute leur étendue des sites plus ou moins

enchanteurs. Les plus étendues sont transversales ; elles prennent naissance à l'extrémité des cols, et suivent une ligne du sud au nord en formant presque toujours un angle aigu ou obtus, jamais droit. Les plus longues, qui ont de 12 à 15 lieues (48 à 60 kilomètres), se trouvent vers le centre de la chaîne ; elles se terminent, comme les moins étendues, aux plaines ou vallons qui servent de base aux montagnes ; leur entrée est plus ou moins large ; il en est qui en ont une extrêmement resserrée, entre autres on cite celles d'Aure, de la Garonne, de Baigorry. On doit remarquer que presque toutes les vallées qui se trouvent dans une position parallèle à d'autres sont plus étranglées à leur entrée et offrent des accidents beaucoup plus grands que les autres.

Il n'existe pas de vallée sans rivière ou cours d'eau. Les rivières étant plus ou moins resserrées par suite de l'étranglement des vallées, ont un cours plus ou moins rapide.

Les vallées recevant toutes les eaux des

montagnes, souvent même des avalanches de neige considérables s'y précipitant avec fracas entraînant tout ce qu'elles rencontrent, ont changé et changent de forme progressivement; les eaux emportant les terres font paraître des rochers; ces rochers, ensuite, déracinés étant précipités dans les vallées, entraînés dans les rivières, en changent le cours et forment des cascades plus on moins considérables; d'autres restent dans le bas des vallées et font d'un terrein fertile un amas de pierre; la dégradationdesmontagnes qui longentles vallées, rend leur pente très-accidentée, souvent elles semblent s'élever par étage jusqu'à leur cime.

Sur les montagnes qui s'élèvent de la base des vallées existent souvent des lacs; ils sont plus ou moins considérables; il en est plusieurs dont les glaces sont éternelles. On remarque ceux de la Maladetta, d'Oo, du Portillon d'Oo, et plusieurs autres dont j'aurai occasion de donner des détails.

On peut croire avec raison que laplupart des vallées étaient des lacs qui, se sont

desséchés, ou que la pesanteur de leurs eaux a fait rompre les murailles naturelles qui les retenaient; les couches de terres et pierres qui sont placées horizontalement dans les montagnes qui les bordent peuvent en être une preuve, et d'autant plus que les couches de terre et pierres des montagnes qui sont vis à vis l'une de l'autre suivent la même direction, je pense donc très rationnel de s'attacher à cette opinion. Voici un fait qui le prouverait encore : il existe à une assez grande élévation des villages en partie détruits, et on en voit à leur pieds d'autres qui se sont élevés; on remarque à ces derniers une construction plus moderne, ce qui ferait voir qu'à mesure que les eaux se sont retirés, les populations ont senti le besoin de s'en rapprocher ; ce fait ne peut, il me semble, trouver des contradicteurs très-sérieux.

En général toutes les vallées se lient entre elles par des gorges souvent très-étroites pour arriver à un centre commun. Les gorges par lesquelles elles se lient ressemblent assez en grand aux filons qui exis-

tent dans les mines de plomb qui tous arrivent à un réservoir commun.

Le bassin le plus étendu des Pyrénées a de onze à douze kilomètres (environ deux lieues et demie) sur quatre kilomètres (environ trois-quarts de lieue) de largeur. Les plus beaux sont sans contredit ceux de Luchon, d'Argelez et de Bedon; le premier dans la vallée de Bagnères, le deuxième dans la vallée de Lavedan et le troisième dans la vallée d'Aspe.

Le fond des bassins n'a pas de forme fixe, il varie suivant les décrets de la nature. Il en est qui sont plus ou moins accidentés, d'autres qui présentent dans toute leur étendue un terrain plat; tel est celui de Bagnères-de-Luchon. Ceux qui ne sont pas d'une grande étendue et dans lesquels il n'y a pas d'accidents de terrains forment une espèce de cirque, même un amphithéâtre. Les montagnes plus ou moins hautes qui les entourent forment le contour du cirque; les petits plateaux et accidents de terrain qui se trouvent sur leur pente sont les places pour les spectateurs. Le fait est que, si l'on

voulait représenter les spectacles que les Romains donnaient aux populations dont ils faisaient la conquête, pour leur faire oublier qu'elles étaient sous la domination étrangère, ces espèces de cirques naturels seraient parfaits tant pour les spectateurs que pour les combattants. Le cirque de Gavernie, dans ce genre, est remarquable; les habitants des environs lui donnent le nom de *Oule*. Outre le cirque de Gavernie, il en existe encore d'autres très-remarquables, mais aucun ne présente le même effet.

Pour l'observateur des merveilles de la nature, la manière dont les vallées sont formées est un sujet d'observations infinies. Se sont-elles formées par suite du déluge universel, suivant l'écriture sainte, ou par l'écoulement des eaux de la mer qui couvraient la partie de notre globe qui aujourd'hui est terre. Pour diverses localités, cette dernière opinion est positive, puisque l'on trouve sur de hautes montagnes des poissons de mer pétrifiés, entre autres sur les montagnes d'Auvergne. Il est encore d'autres opinions; une pense que ces montagnes

se sont élevées par suite de révolution souterraine, et qu'en sortant du sein de la terre, elles ont laissé un vide suivant leur étendue, et qu'un jour elles reprendront la place qu'elles ont quittée, en renversant la plus grande partie de notre globe; une autre opinion, qui n'est nullement rationnelle, pense que les montagnes croissent comme les végétaux et forment les vallées. Cette opinion est tellement absurde qu'elle ne mérite pas réflexion.

Il est des personnes très-âgées qui vous disent : « Dans ma jeunesse, ces rochers » n'existaient pas; ceux-là étaient très-pe- » tits. » Donc, ils ont poussé ! erreur s'il en fut; ces personnes ne réfléchissent pas que les gelées, les eaux, les fontes des neiges emportent chaque année une grande quantité de terre dans les vallons, qu'alors des rochers se découvrent progressivement et deviennent énormes par le continuel éboulement des terres qui les entourent. Voilà la manière positive dont les rochers sortent du sein de la terre; il est donc vrai de dire que les rochers se sont élevés par

suite de l'éboulement ou de l'entraînement des terres qui les couvraient. Je pense que oute autre opinion est peu rationnelle.

Les vallées remarquables du côté septentrional des Pyrénées sont au nombre de vingt-neuf :

1 la vallée de la Tet.
2 du Tech.
3 de l'Aude.
4 de l'Ariège.
5 de Vicdessos.
6 d'Erec.
7 d'Uston.
8 de Sallat.
9 de Castillon.
10 de Ger ou Aspet.
11 de la Garonne.
12 de Luchon.
13 de Larboust.
14 de Luron.
15 d'Aure.
16 de Campan.
17 d'Heas.
18 de Lavedan.
19 de Cauterets.

29	d'Azun.
21	d'Ossan.
22	d'Aspe.
23	de Bareton.
24	de Sonle.
25	de Size.
26	de Louzaide.
27	de Baigorry.
28	de Bastan.
29	de Bidassoa.

Il existe encore beaucoup d'autres vallées, mais elles sont trop petites pour en parler.

Les plus belles vallées sont : celles de Campan ; elle débouche dans la plaine de Tarbes ; elle est arrosée par l'Adour.

Celle de Lavedan ; elle prend aussi le nom de vallée de Barèges ; elle est arrosée par le Gave Béarnais (gave en Béarn signifie Rivière ou torrent), près de Bayonne.

Celle de Bagnères-de-Luchon qui est arrosée par la Pique et l'One.

Celle de la Garonne, qui, à Saint-Béat, prend le nom de vallée d'Aran ; elle est une des plus étendues des Pyrénées ; elle est arrosée par la Garonne ; elle appartient à l'Espagne.

Celle du Lys, qui est une des plus jolies quoiqu'étant peu étendue ; ses cascades sont remarquables; elle est près de Bagnères-de-Luchon, et est arrrosée par la rivière qui porte son nom.

Celle de l'Ariège, qui est très-étendue et qui présente de très-beaux sites; elle est arrosée par l'Ariège, qui se joint à la Garonne.

Sur la partie méridionale des Pyrénées quiappartient à l'Espagne, il existe vingt-sept vallées : je n'en parlerai pas, elles n'ont aucun intérêt pour la France puisqu'elles ne lui appartiennent pas.

Généralement les eaux des rivières qui coulent dans les vallées des Pyrénées sont belles, claires, limpides, venant presque toutes de sources de cascades. Seulement, au moment des fontes de neige elles perdent de leur limpidité, mais elles la reprennent promptement; les eaux qui viennent des glaciers sont aussi très-limpides, parce que les glaciers sont toujours éloignés des montagnes qui les dominent de manière à ce que les terres qui s'en détachent ne les atteignent pas.

En quelques lignes je viens de faire l'esquisse de l'ensemble qui constitue l'état physique des Pyrénées. Je ne remplirais pas le but que je me suis proposé si en ce moment je ne faisais pas une petite description sur ce que présentent ces montagnes en particulier ; il faut en toute chose, autant que possible, ne pas laisser son sujet à moitié ; il faut aussi l'approfondir toujours en tâchant de ne pas ennuyer son lecteur, tout en ne lui laissaint rien à désirer. Je vais faire ce que je pourrai pour me renfermer dans ce dernier point.

Quoique dans les Pyrénées, comme dans presque toutes les autres montagnes, leur point central soit le plus élevé, cependant il s'en détache des chaînons qui surpassent en hauteur la chaîne principale. On y voit la Maladetta, le Mont-Perdu qui sont sur leur pente méridionale, tandis que Saint-Barthélemi, le Canigou, le Pic du midi de Bigorre, le Pic du midi d'Ossan et autres se trouvent sur la pente septentrionale.

En examinant attentivement toute la ligne des Pyrénées, on verra que presque

toutes leurs cimes ont des formes arrondies, et présentent peu de pics aigus; je parle des hautes cimes, car dans beaucoup d'endroits, particulièrement en Conflent, aux environs de Villefranche, la plupart des rochers qui s'élèvent sont très-aigus; mais ces rochers ne peuvent être regardés comme des montagnes, seulement comme des rochers que le temps, par suite de l'éboulement des terres, a découverts, et que l'influence de la gelée, de l'eau, des neiges et de l'air a rendus aigus. Il existe dans un endroit nommé Cambradasy des pics qui s'élèvent majestueusement en pointes au-dessus de petits pics qui les entourent. On en voit à cet endroit une suite continuelle plus aigus les uns que les autres, et des roches tellement escarpées qu'il est impossible de les franchir.

Ce qui doit être remarqué dans les Pyrénées, c'est que les montagnes granitiques, quand elles ne sont pas très-élevées, ont généralement leurs cimes en aiguilles aiguës et dentelées, dont souvent se détachent des parties. Il est à présumer que ces aiguilles

se sont formées comme celles des autres montagnes. On est étonné quand on regarde ces masses d'aiguilles énormes, qui souvent semblent suspendues, comment elles peuvent se soutenir; les fentes qui les séparent progressivement par suite de l'influence des saisons les forçant à s'incliner de manière à faire croire à celui qui passe auprès qu'il va être écrasé par celles qui paraissent prêtes à se détacher de leur base; mais elles ne se détachent que lorsque la terre qui les soutient est entièrement entraînée dans les vallées; alors rien ne les retenant, elles roulent dans les précipices avec un fracas épouvantable, entraînant tout ce qui se trouve sur leur passage, et forment un chaos affreux de rochers entassés les uns sur les autres.

Dans beaucoup d'endroits des Pyrénées, il y a des glaciers qui sont plus ou moins considérables et plus ou moins élevés, et jamais au-dessus de 13 à 1400 toises (2533,700 à 2728,600); ils ne suivent pas la direction de ceux des montagnes de la Suisse et des Alpes dans la description que

j'ai lue de ces derniers ; ne les ayant pas vus, je crois sur parole les personnes qui les ont décrits. Il existe dans les Pyrénées beaucoup de petits glaciers qui n'ont pas assez d'importance pour en parler : ils sont entre des rochers où le soleil n'a aucun accès. Tous les grands glaciers sont assez éloignés les uns des autres, et le sont bien davantage des habitations n'étant entourés d'aucun pâturage qui puisse attirer les populations ; en cela ils n'ont pas de rapport avec ceux des Alpes. On ne voit aucun des glaciers des Pyrénées prendre son pied aux prairies et aux terres cultivées ; ils sont dans le sens horizontal des montagnes. On y voit de grandes crevasses qui sont dans leur longueur, et jamais dans leur largeur ; elles sont quelquefois tellement larges qu'elles présentent des ravins profonds. Elles se forment comme j'aurais occasion de vous le dire en parlant d'une ascension à la Maladetta. Je ne crois pas devoir en parler en ce moment, voulant autant que possible éviter les répétitions.

On ne voit de véritables glaciers dans les

Pyrénées que sur le versant du septentrion. Il en est quelques-uns dans la partie méridionale, mais ils sont très-petits et enclavés entre des rochers très-élevés.

Les principaux glaciers qui existent dans les Pyrénées sont au nombre de six. Je vais en donner quelque détail.

1. Le glacier de la Maladetta, sur le versant méridional de l'Espagne, à cinq heures de Luchon, dans la vallée supérieure de l'Essera et de Venasque; il est en regard du septentrion; sa longueur est d'environ 6,000 toises (11,694 mètres, chose extraordinaire : il n'est qu'à environ 1172 toises (2,286 mètres 177 millimètres) du niveau de la mer, et, suivant Charpentier, à 1371 toises (2,672 mètres, 079 millimètres) aussi du niveau de la mer; il est le plus beau de toutes les Pyrénées; ses eaux en grande partie viennent se perdre dans le gouffre ou trou du Toro, dont j'aurai occason de parler.

2. Le glacier de Cabrioulles, qui est au fond de la petite vallée du Lys, s'étend sur la montagne du même nom, qui

s'éléve jusqu'aux rochers qui forment une muraille, qui, dans la plupart des endroits, est impénétrable. La cime de cette montagne, comme je l'ai dit en donnant le détail des Pics des Pyrénées, est un peu moins élevée que celle de la Maladetta; à l'ouest, son glacier se joint à celui du Portillon d'Oo, et ce dernier à celui du port d'Oo: ces trois glaciers ensemble peuvent avoir l'étendue de celui de la Maladetta. Les eaux du glacier de Cabrioulles s'écoulent en formant la cascade d'Enfer et celle du Cœur, vallée du Lys.

3. Le glacier de la Brèche de Rolland; ce glacier quoique ayant peu d'étendue doit être cité. Il est auprès de la fameuse Oule de Gavernie, au fond de la vallée de Barèges; la montagne où il est situé s'élève dans la petite vallée de Barèges, elle en forme la partie méridionale et s'élève jusqu'à une énorme muraille de rochers, qui, à un endroit vers son centre, présente une brèche extraordinaire. Cette brèche est appelée brèche de Rolland, surement parce qu'un nommé Rolland en a le premier fait l'ascension;

le glacier de la brèche de Rolland, non semblable aux autres glaciers, présente peu de crevasses, et ces crevasses ne peuvent être considérées que comme de simples fentes; elles se trouvent sur sa partie supérieure. Les eaux de ce glacier, après avoir formé la cascade de Gavernie, grossi le gave de Poeyesbé, vont se jetter dans le gave de Barèges.

4. Le glacier du Mont-Perdu; ce glacier est une énorme masse de glaces et de neiges éternelles; il est situé sur la petite vallée de Saint-Eouse, qui est aussi connue sous le nom de la vallée de Pinède, vallée qui peut être regardée comme la partie supérieure de la vallée de Cinca, dont le port, suivant Raymond, s'éléve à 1291 toises (2516 mètres 159 millimètres), et suivant Charpentier, à 1237 toises (2410 mètres 913 millimètres). Ce glacier couvre la plus grande partie du côté septentrional de la montagne où il est situé; il est moins étendu en longueur que les autres glaciers des Pyrénées, mais il l'est davantage en largeur. Sa pente est des plus rapides. Ses escarpe-

ments et ses crevasses le disputent avec ceux de la Maladetta; les personnes qui veulent faire son ascension doivent choisir un beau jour et avoir soin de ne pas l'entreprendre par le côté septentrional, si elles désirent qu'elle ait un bon résultat; n'écoutez jamais les guides qui voudront vous conduire de ce côté. Les eaux de ce glacier se perdent par la cascade de la vallée de Béousse, et forment la petite rivière de Luron.

5. Le glacier de Vignemale; ce glacier est situé dans la vallée d'Ossonne sur la montagne de Vignemale, dont la cime, suivant Reboul, a 1721 toises (2514 mètres 229 millimètres), et suivant Junker, 1728 toises (2367 mètres 872 millimètres). Ce glacier est beau, très-étendu, sans cependant l'être autant que celui de la Maladetta; il est sillonné par d'énormes crevasses et enclavé dans une longue suite de rochers; dans ses environs existent de petits glaciers resserrés dans de petits espaces que laissent les rochers. Ses eaux forment le gave d'Ossonne, qui va se réunir près de Gavernie au gave de Barèges.

6. Le glacier de Néouvielle; ce glacier est celui des Pyrénées qui est le plus éloigné du versant septentrional de la montagne où il est situé, montagne qui porte son nom, et qui, suivant Reboul, a une élévation de 1616 toises environ (3149 mètres 584 millimètres). Ce glacier est très-étendu, ses crevasses n'ont rien de remarquable, sa pente est rapide et augmente à mesure qu'elle s'élève et que vous approchez de la cime de la Néouvielle. Ses eaux s'écoulent par trois gorges dans la vallée de Barèges, celles de Lienz, Prognères et Escoubon.

Les six glaciers dont je viens de parler sont les plus considérables des Pyrénées, les autres sont très-secondaires.

Ayant donné les détails que je croyais nécessaires pour faire voir ce qu'est l'ensemble général des Pyrénées, à ce moment je crois devoir parler de leur climat, de la belle végétation qu'on y voit et de leurs productions; je serai court dans ces détails, ce que je passerai sous silence dans cet avant-propos se trouvera dans le cours de l'ouvrage; je commence par le climat.

Les étrangers qui viennent pour la première fois aux bains des Pyrénées, en juin, juillet, août, en apercevant de loin les montagnes couvertes de neiges et leurs glaciers, pensent que le climat est insoutenable en toute saison. Ils sont dans l'erreur la plus complette : l'été y est magnifique, l'hiver beaucoup moins vif que dans l'intérieur de la France, et jamais, comme à Paris, le thermomètre Réaumur n'y descend de 12 à 15 degrés ou 18 à 20 centigrades au-dessous de zéro. L'automne y est aussi plus beau que dans l'intérieur de la France, et presque toujours cette saison est l'une des plus belles de l'année : le ciel est pur, sans nuage, le soleil est celui du mois de mai à Paris, quoique toutes les montagnes depuis les deux tiers de leur hauteur jusqu'à leur cime soient couvertes d'un blanc manteau. Les équinoxes de septembre et mars s'y font rarement sentir.

Quand il tombe de la neige dans les vallées, elle y reste peu de temps, à moins que ses vallées soient de 5 à 600 toises (974 mètres 500 millimètres à 1169 mètres)

400 millimètres) au-dessus du niveau de la mer. Une chose remarquable c'est que dans le Roussillon (Pyrénées-Orientales) et le département des Basses-Pyrénées qui forment les deux extrémités des Pyrénées, les chaleurs y sont beaucoup plus fortes que dans l'Ariège, la Haute-Garonne, les Hautes-Pyrénées, quoique ces départements qui en forment le centre soient sur la même latitude. Cela vient sûrement que dans les premiers les montagnes étant moins hautes, elles reçoivent plus facilement les impressions des vents du sud, qui trouvant à leurs deux extrémités par la Méditerranée et l'Océan un passage, frappent le Roussillon et le département des Basses-Pyrénées; tandis que les montagnes de l'Ariège, de la Haute-Garonne, des Hautes-Pyrénées, qui sont plus hautes et qui forment le centre de l'arc des Pyrénées ne peuvent recevoir les mêmes impressions; celà se conçoit aisément. Ce qui donne aussi une température plus froide au centre des Pyrénées, ce sont leurs neiges et leurs glaciers éternels.

En Roussillon, la chaleur se fait plus

sentir que dans toutes les autres montagnes des Pyrénées ; dans aucune de ses montagnes on n'y trouve un véritable glacier, et rarement on y voit de la neige dans le mois d'août.

Voilà ce qu'est le climat des Pyrénées.

A ce moment je vais donner quelques détails sur son influence dans la végétation.

On doit penser avec raison, d'après les quelques détails que je viens de donner sur les Pyrénées, que dans les vallées, les vallons et quelques parties de leurs montagnes, la végétation doit y être belle.

D'abord la sécheresse ne détruit jamais les plantes, les quantités innombrables de sources qui les arrosent leur donnant l'humidité dont elles ont besoin ; les prairies sont toujours d'un vert magnifique ; les arbres conservent leurs feuilles fraîches, belles jusqu'en novembre, époque que la nature a fixée pour leur chute. La famille des mousses, que l'auteur de toute chose a créée pour mettre une partie des végétaux à l'abri des frimats, n'existe pas; on ne voit pas d'arbres d'une végétation lente : ils ne

sont jamais tapissés de plantes étrangères qui les font périr, leurs feuilles présentent depuis le moment où elles se développent jusqu'à fin octobre, même 15 novembre, un vert magnifique. Les prairies, toute l'année, font toujours voir un tapis de verdure des plus beaux.

Dans les vallées, il s'y fait deux récoltes par an; il en est qui en donnent trois. Par exemple, en Roussillon, on en fait une au printemps, une en été et une en automne, et les prairies poussent encore assez de regain, quoiqu'elles aient été fauchées plusieurs fois, pour faire des pâturages parfaits; dans les vallons des Pyrénées de la Haute-Garonne il se fait deux récoltes. Le seigle n'est pas plutôt coupé que les terres se labourent pour être ensemencées en sarrasin, qui, semé fin août et commencement septembre, se récolte vers la mi et fin octobre. Certes, on ne peut pas voir une plus belle végétation; on y fait deux récoltes de foin, et, comme en Roussillon, les prairies deviennent encore assez fournies pour donner un excellent pâturage pendant

les mois d'hiver, quand la neige ne les couvre pas. Aux deux extrémités de la ligne des Pyrénées, surtout en Roussillon, les récoltes se font plus tôt que dans leur centre; l'influence de la température en est cause.

Les personnes qui ne connaissent pas les Pyrénées mettront peut-être en doute les détails que je viens de donner sur leur belle végétation, surtout les personnes qui ont habité la Brie, la Picardie, la Beauce, qui sont des greniers d'abondance. Je leur répondrai : Si vos terres étaient toujours arrosées en temps utiles ; si vous aviez des montagnes autour de vos champs d'où les pluies et les fontes de neige feraient tomber dans les vallons les terres végétales qui s'y forment; si vous aviez, proportion établie, la quantité de bestiaux qui existent dans les vallées des Pyrénées, vos terres seraient un véritable pactole, vous n'auriez pas assez d'emplacement pour loger vos récoltes. La nature dans ses décrets vous a donné une étendue immense de terres à cultiver, ce qui vous fait faire des récoltes considérables, qui cependant sont souvent contrariées,

soit par les sécheresses ou les trop grandes pluies. Dans les pays montagneux où il n'y a que les vallées de cultivées et une très-minime partie des montagnes, elle a voulu que les terres produisent deux récoltes presque toujours abondantes, afin que les populations trouvent leur existence dans un petit espace de terrein. Je crois ce raisonnement juste.

Dans les vallées du Roussillon, en général on y fait trois récoltes; on n'y voit pas de montagnes cultivées, et la plupart de celles qui le sont présentent une végétation mourante, à l'exception de celles où on peut planter de la vigne; mais ce n'est que jusqu'au tiers ou deux tiers de leur hauteur, et ces montagnes ne sont jamais très-élevées; presque partout on n'y voit que des masses de rochers entassés les uns sur les autres. Il n'en est pas ainsi dans la plus grande partie des autres Pyrénées qui sont très-souvent couvertes de bois de hêtres, de bouleaux à leur moyenne hauteur et de sapins à leur cime; elles présentent généralement un spectacle plus riant. Sou-

vent jusqu'au tiers de leur hauteur, quoique très-élevée, on y voit une belle culture, mais jamais comme celle des vallées : en général, ce sont de petits champs qui sont à une assez grande distance les uns des autres.

Quelle différence entre la végétation qui existe dans les vallées des Pyrénées et celle de la plus grande partie de la France, où une fois que la première sève a fait son effet, on voit vers la mi-juillet beaucoup d'arbres perdre leur feuilles ; les prairies deviennent sèches, les champs arides, à moins qu'une pluie bienfaisante ne fasse monter promptement la sève d'août qui donne à la campagne une nouvelle existence. Par suite de la sécheresse, il arrive souvent que les prairies artificielles, fauchées fin mai et commencement juin, ne poussent plus assez pour donner une seconde coupe.

J'ai terminé ce que je désirais dire sur le climat des Pyrénées ; à ce moment je vais parler de leurs productions, en suivant méthodiquement leur ligne depuis Port-Vendre jusqu'à Bayonne.

Dans les Pyrénées du Roussillon, on voit

la vigne jusqu'au deux tiers de la hauteur des montagnes peu élevées; une fois passé Ollette, sur la route de Mont-Louis, on n'en voit plus. Il est des montagnes qui produisent les meilleurs vins de dessert de France; le grenache dans les environs de Collioure, Port-Vendre et Banyuls-sur-mer; ceux de Rodez sont de même parfaits, mais ne valent pas le grenache; il s'y récolte aussi du muscat, mais il est loin de valoir celui des environs de Rivesaltes, petite ville qui est dans la plaine du Roussillon. On voit aussi des vignes jusqu'à Arles, sur la route de Céret (dans l'ancien Valespir). Le liège dans l'arrondissement de Céret est très-abondant. Toutes les vallées produisent du seigle, du maïs en quantité, peu de froment, du chanvre, des fruits, poires, pommes de toute espèce en abondance, des récoltes de foin magnifiques; peu de prairies artificielles, celles naturelles étant en assez grande quantité pour que cette industrie agricole soit en général mise de côté. Dans divers endroits on voit des oliviers en assez grande quantité, mais ils cessent une fois que les mon-

tagnes s'élèvent ; ils sont toujours à leurs régions basses, rarement ils vont au cinquième de leur hauteur. Les figuiers s'y voient en quantité, mais aussidans la région basse des montagnes, et plus généralement dans les jardins ou près des villages ; aux environs de Prades et Villefranche, ils sont on ne peut plus communs ; souvent ils poussent avec une vigueur extraordinaire entre des fentes de rochers qui sont presque sans terres végétales, ce qui prouve qu'il leur en faut peu et que l'air du pays leur est bon.

Dans les hautes régions des montagnes, on y voit des bois de sapins, quelques bouleaux ; dans les régions basses, presque toujours des châtaigniers, quelquefois des chênes en assez grande quantité, mais par contrée. Voilà les principales productions des Pyrénées roussillonnaises ou Pyrénées orientales. Je ne parle pas des légumes, on en voit de toute espèce en quantité considérable et d'une parfaite qualité.

Les Pyrénées de la Haute-Garonne, quoique beaucoup plus riantes dans leurs vallées que celles du Roussillon, puisque l'on

n'y voit pas autant de rochers entassés les uns sur les autres, ne produisent pas tout ce que produisent ces dernières; on y voit le seigle, le sarrasin, peu de froment, beaucoup de maïs, le chanvre, peu ou point de vigne, le foin en quantité, les légumes de toute espèce en plus ou moins grande quantité, des arbres fruitiers de toutes sortes aux environs des villes et villages, surtout le pommier et le poirier; telles sont les productions des vallées de la Haute-Garonne. Dans les montagnes, les sapins croissent en quantité, généralement les hautes régions en sont couvertes; quelquefois ils sont entremêlés de bois blanc de bouleau; dans les régions moins hautes, jusqu'à leur base, ce ne sont généralement que des hêtres, dans quelques endroits des châtaigniers, mais ils sont rares ainsi que le chêne; le coudrier ou noisetier y est commun. On voit aussi épars dans les forêts des sorbiers, des frênes, des ormes, des tilleuls, des platanes, jamais des peupliers o u très-rarement.

Les Pyrénées de l'Ariège donnent les mêmes productions que celles de la Haute-Garonne.

Les hautes Pyrénées donnent aussi les mêmes produits que celles de la Haute-Garonne ; de plus, elles produisent de petits pois verts ainsi que des haricots en énorme quantité, d'une qualité parfaite : leur végétation présente de véritables murailles. On a cherché à acclimater cette production dans la plupart des autres Pyrénées, mais les essais ont été infructueux pour la qualité, la maturité seule a été la même.

Les basses Pyrénées présentent un tout autre produit que celles de la Haute-Garonne, de l'Ariège et les hautes Pyrénées. On voit beaucoup de vignes surtout sur les rives de l'Adour ; il en existe aussi beaucoup sur les régions basses des montagnes. Le vin qu'on y récolte est assez bon ; il est plusieurs localités où il est d'une qualité supérieure ; plus vous approchez de Bayonne, les Pyrénées étant moins élevées, plus la culture en est considérable. Sur les régions hautes des montagnes, le sapin y est en très-grande quantité ; on en tire une excellente résine qui fait une branche de commerce assez considérable ; on y voit le chêne,

le hêtre, le premier en plus grande quantité que le dernier, et, comme dans les autres montagnes, quelques tilleuls, ormes, platanes, sorbiers, toujours des coudriers, rarement des peupliers, peu de châtaigniers, beaucoup de liége.

Le seigle, le froment et le sarrasin donnent de beaux produits, le premier en plus grande quantité que les derniers. Le maïs est une des principales récoltes, comme dans toutes les autres Pyrénées, cette graine étant excellente pour engraisser les porcs dont il se fait un commerce très-important. Les jambons de Bayonne, comme on le sait, ont une réputation au-delà des mers.

Le chanvre, le lin s'y récoltent en abondance, les fruits de toute espèce de même, y compris les figues; les prairies donnent des fourrages en quantité.

D'après les détails que je viens de donner, on voit que les deux extrémités des Pyrénées produisent les mêmes végétaux que leur centre, mais que, par suite de leur climat plus chaud, elles en produisent d'autres qui n'existent pas au centre.

Dans tout ce que je viens de dire des productions des Pyrénées, je parle en général et seulement des montagnes, de leurs vallées, vallons, et non de la plaine. Il est un autre produit qui est immense dans toute la ligne des Pyrénées : il consiste dans les bestiaux, qui font en grande partie la fortune des habitants. Dans les Pyrénées orientales, on élève des bêtes aumailles, bœufs et vaches, ces dernières peu nombreuses ; les autres espèces de bestiaux, tels que les moutons, les chèvres, les ânes, les mulets, les chevaux, y sont en grande quantité, surtout dans le haut Conflent et la Cerdagne; les ânes en général sont d'une belle espèce et les chevaux excellents pour la cavalerie légère.

Dans l'Ariège et la Haute-Garonne, il y a beaucoup de bœufs et de vaches, des chevaux d'une petite espèce, des moutons, des chèvres et quelques mulets.

Dans les hautes et basses Pyrénées, on trouve des bœufs, des moutons, des chèvres et des chevaux très-estimés pourla cavalerie légère; ils sont en rapport parfait avec

les chevaux basques et navarrais de l'Espagne; comme je l'ai dit, les basses Pyrénées élèvent beaucoup de porcs. Je ne parle pas des animaux sauvages; j'aurai occasion d'en dire quelque chose dans l'ensemble de cet ouvrage.

Pour compléter mon aperçu général sur les Pyrénées, il me reste à parler des mines, qui y sont en grand nombre. Les Pyrénées renferment des richesses dont une très-minime partie est exploitée, l'autre reste dans le sein de la terre, faute de combustibles pour l'exploitation. Je vais donner un détail circonstancié sur les mines qui existent, et les filons de minerai qui font présumer qu'ils donneraient un produit considérable s'ils étaient exploités convenablement et avec toute l'économie que demande cette industrie, dans laquelle il faut en général se méfier de ses grands innovateurs qui, sortant des écoles, ne connaissent que la théorie qui est si loin de la pratique pour avoir un bon résultat; ce n'est qu'à la suite d'expériences que donnent les années que l'on peut rendre fructueuse l'industrie des

mines, une connaissance parfaite du terrein que l'on veut exploiter, les ressources que donnent les pays qui l'entourent. Pense-t-on qu'un jeune homme qui sort de l'école de mines et arrive dans les Pyrénées, qui de suite commence les travaux comme le lui a enseigné la théorie, réussira ? Non, ou rarement. Il fera des frais énormes pour faire des galeries méthodiques, pour creuser des puits plus ou moins profonds sans s'écarter de ce qu'il a appris sur les bancs de son école; dans presque tout ce qu'il fera, il tombera dans l'absurde, dépensera des millions pour arriver à un résultat au-dessous du négatif, et, par suite d'expériences chimiques très-bien faites, il trouvera dans le même minerai fer, cuivre, plomb, or et argent, même la pierre philosophale, mais pour trouver dix pour cent de produit, il en dépensera cinquante. En général, pour les mines, il faut des hommes mûris par l'expérience, ne craignant pas les travaux les plus pénibles, se mettant au niveau des ouvriers, suivant leurs pas, et marchant toujours en raison de leur expérience et

non en raison de théories, qui sont la science démonstrative des choses si éloignée de la science pratique.

Je vais parler des mines comme je les ai étudiées dans les Pyrénées, surtout dans les Pyrénées orientales où elles sont très-nombreuses. J'y ai vu des directeurs que l'expérience seule a formés qui exploitent des mines avec un beau bénéfice pour les propriétaires, et j'y ai vu des jeunes gens sortant de l'école des mines qui, en se renfermant dans la théorie, ont ruiné les compagnies qui les ont employés : ce sont des faits incontestables.

Je commence mon détail sur les mines par les Pyrénées orientales.

Dans le département des Pyrénées-Orientales, il existe vingt-deux forges, qui sont alimentées par les mines de fer de l'arrondissement de Céret et de Prades; presque toutes ces mines sont voisines du Canigou. Voici les plus remarquables :

Fillot, Tauringa, Pugvalador, Escaro, Agtua (canton de Prades), Mont-Louis, Olette.

Les forges qui méritent le plus d'attention sont celles de Saint-Laurent-de-Cerdans, Serrallongue, Mosset, Velmanya, Nier, Thuès, Sahorre; Ria, Fort-les-Bains et Corsavy. Toutes ces forges sont exploitées à la manière catalane.

A Sorède et Lavail, on trouve des indices de mine de cuivre.

A Montbalo, aussi des indices de cuivre jaune parsemé de cristaux.

Presque dans toutes les communes du canton de Pratz-de-Mollo, on trouve des indices de mines de cuivre, particulièrement à Saint-Sauveur, et une ancienne mine d'argent abandonnée près des bains de la Preste.

A Clara et Villerach, on voit les indices d'une mine d'alun.

A Ballestavy, un indice de mine de cuivre argenté.

A Estavar, une mine de houille.

Dans le canton de Mont-Louis, divers indices de mines de cuivre, de plomb et d'alun.

A Canaveilles, canton d'Olette, une mine

de cuivre exploitée; mais qui jusqu'à ce moment est bien loin d'avoir donné des résultats avantageux, par suite de la plus mauvaise exploitation.

Beaucoup de mines et forges de fer ont été abandonnées dans les Pyrénées orientales faute de combustible; il est à craindre que d'autres le soient pour la même raison; quand à tous les indices de mines de cuivre qui existent, jusqu'à ce moment aucune compagnie n'a entrepris des travaux pour les exploiter, le peu de réussite de ceux commencés à Canaveilles n'étant pas un encouragement.

Les Pyrénées de la Haute-Garonne, quoique riches en minérai de plomb, n'avaient pas encore vu une de leur mines exploitée; mais cette année près de l'hospice du port de Venasque, monsieur Balté a commencé à en exploiter une qui, d'après les indices qu'elle donne, promet de beaux résultats, les filons qui sont à découvert, ne laissant jusqu'à ce moment aucun doute à ce sujet. La direction que M. Balté donne à la mine qu'il exploite est parfaite; on voit dans cet

habile ingénieur-mineur une grande intelligence qu'il a montrée dans les mines de Pontgibaud, près de Clermont, Auvergne (Puy-de-Dôme), auxquelles il a fait rendre des millions de produit, ce qui lui a valu plusieurs médailles de diverses sociétés savantes. Dans beaucoup de montagnes de la Haute-Garonne, il existe des indices de mines de plomb, quelques-uns de cuivre: ces derniers présentent peu de ressources; il n'en est pas de même des premiers. Des mains habiles comme celles de M. Balté sont certaines, du moins toutes les probabilités viennent à l'appui, qu'elles trouveraient un large dédommagement à leurs travaux; l'intelligence avec laquelle est suivi le commencement d'exploitation de la mine de l'hospice du port de Venasque prouve que celui qui a fait sortir de la terre des millions à Pontgibaud, peut faire sortir des Pyrénées de la Haute-Garonne de grandes richesses, si les filons de minerai de plomb que l'on voit dans divers endroits sont dans le centre ce qu'ils promettent à l'extérieur: ce qui ne paraît pas douteux.

Il existe dans l'arrondissement de Saint-Gaudens une mine de manganèse qui présente une grande richesse ; l'exploitation en étant facile, il est à présumer que sous peu elle tombera entre des mains industrielles qui en tireront bon parti, tant dans leur intérêt que dans celui du pays.

On ne voit dans les Pyrénées de la Haute-Garonne que deux forges de fer ; le minerai qu'elles emploient vient de l'Ariège, comme je l'ai dit, la Haute-Garonne n'en ayant pas, ou si peu que l'exploitation est impossible.

Les Pyrénées de l'Ariège sont riches en mines de fer exploitées ; elles donnent d'excellents minéraux que quantité de forges convertissent en fer. Il existe dans ces Pyrénées plusieurs filons d'autres mines, mais ils ne sont pas assez riches pour engager une exploitation.

Les hautes et basses Pyrénées montrent quantité de filons de mines, mais tellement minimes que jusqu'à ce mome nt l'exploitation n'a pas été tentée.

D'après les détails que je viens de donner,

il est constant que ce sont les Pyrénées orientales qui sont les plus riches en minéraux; c'est pour cela que j'en ai donné un détail tout particulier.

Je crois en avoir dit assez sur l'aperçu général des Pyrénées; j'aurais cependant pu en dire bien davantage, mais cela m'aurait conduit beaucoup trop loin et trop écarté du sujet que mon intention est de traiter. Ce que j'en ai dit est, je pense, suffisant pour que l'on puisse se faire une idée générale de leur ensemble et surtout de ce qu'on y voit de remarquable.

HISTORIQUE

DE BAGNÈRES-DE-LUCHON.

HISTORIQUE

DE BAGNÈRES-DE-LUCHON.

favorite. A peine avais-je connu l'existence que je faisais des milliers de réflexions en lisant divers voyages écrits par nos plus célèbres voyageurs. Je ne pouvais croire ce que la plupart disent, que chaque province, chaque ville, bourg, village, hameau diffèrent, en usage, actions, costume, prononciations, enfin qu'à quelques pas du pays qui vous a vu naître on croit en être à des centaines de kilomètres.

Je pensais bien que les peuples du nord n'avaient pas l'imagination aussi vive que ceux du midi, que les peuples du nord marchaient d'un pas plus assuré vers ce qu'ils désiraient, et que généralement ils y arrivaient, non semblables aux peuples du midi qu'une imagination brûlante entraîne, ce qui fait qu'ils se livrent à ce qu'ils désirent souvent sans en calculer les conséquences, et fait presque toujours tomber dans le néant ce qu'ils veulent, bien des fois à la suite de maux incalculables.

Quoique je sois enfant du nord, il y a en moi beaucoup du caractère des habitants du midi ; cela vient, m'ont assuré père et mère, qu'il existe dans mon sang un reste de feu méridional, mes ancêtres, il y a quatre ou cinq siècles, étant méridionaux ; ce qui prouve clairement qu'il faut bien des centaines d'années pour détruire en nous les qualités ou les défauts qui par succession nous viennent de nos ancêtres.

Suivant ma tête un peu méridionale, pendant toute ma jeunesse j'ai été assiégé par des idées sans nombre, qui toutes s'entrechoquaient et me faisaient voir des milliers de choses qui n'existaient pas, ne pouvaient exister. A ce moment, arrivé à un âge mûri par l'expérience, mes idées, quoique encore vives, sont plus calmes; je vois la vérité, et, par divers voyages que j'ai faits, je me suis convaincu que la plupart des historiens voyageurs qui ont écrit avaient raison.

Dans tous les voyages que j'ai faits, un de ceux qui m'a porté le plus d'intérêt est celui du Vernet-les-Bains (Pyrénées-Orientales); j'en ai fait un petit ouvrage en deux volumes, sous le titre d'*Irma et Florestine : mes rêves au Vernet-les-Bains* 183...—184... Ensuite un autre voyage où j'ai parcouru dans tous ses détails l'ancienne province du Roussillon; ce voyage m'a donné l'idée d'écrire l'histoire de ce pays, en trois volumes, sous le titre *Journées à mon amie : esquisse sur le Roussillon.*

Je veux profiter du peu d'années qui me restent d'existence pour voir les divers pays qui, par leur situation, les plaisirs qu'on y rencontre, les incidents qu'ils présentent, ont un intérêt particulier, toujours avec l'idée bien arrêtée qu'en écrivant je ne sortirai pas de la vérité.

Depuis quelques temps j'avais formé le

projet de visiter les Pyrénées de la Haute-Garonne, et les thermes de Bagnères-de-Luchon, dont la grande renommée est bien au-dessous de ce qu'ils sont ; ce projet était l'objet de tous mes désirs, ce pays, d'après ce que j'en avais entendu dire sur ses sites, tout ce qui l'environne, ses plaisirs, surtout les bienfaits de ses eaux, étant un paradis terrestre.

Me trouvant à Toulouse depuis quelques mois, admirant tout ce que cette ville renferme de curieux en antiquités, en choses modernes, nouvelles, ses belles promenades, ses monuments, ses beaux établissements, enfin tout ce qui rend cette ville pour les arts et les sciences la capitale du midi de la France, je ne pouvais la quitter sans aller voir les endroits du département de la Haute-Garonne qui portent le plus d'intérêt. Enfin le 19 juillet 1841, je me blottis dans la rotonde de la diligence de Bagnères-de-Luchon, ayant toujours eu pour principe que l'économie, quand elle ne nuit pas à la santé et qu'elle n'est pas ridicule, est une des premières choses que l'on doit avoir. Les personnes qui composaient la rotonde étaient de bons paysans avec lesquels la conversation ne fut pas d'abord très-amusante ; je me mis autant que possible à leur portée. Comme la plus grande partie était des environs de Luchon, ils me donnèrent plusieurs détails et renseigne-

ments sur leur pays, détails et renseignements qui me devinrent fort utiles.

Il est quantité de choses que l'on apprend par de simples paysans sans instruction, choses vous menant à d'autres, qui finissent par faire sortir la vérité des ténèbres. Il en est de même dans les propos des gens du peuple; dans les marchés on entend des saillies très-spirituelles et d'un naturel que l'on ne peut contester. Bien des auteurs anciens, modernes et nouveaux, en se promenant dans les marchés, les halles, ont saisi quantités de traits plus spirituels les uns que les autres, dont ils ont fait profit. C'est dans la classe populaire que l'on voit le naturel de l'homme; dans la classe élevée, le naturel existe bien, mais il est tellement enveloppé par l'éducation, la civilisation, que difficilement il se fait apercevoir. Il est des hommes appartenant à la classe du peuple qui quelquefois paraissent des plus stupides, et cependant il y a en eux des étincelles de génie qui prouvent que le rang, la fortune, ne donnent pas les qualités naturelles, qui souvent sont obscurcies par le sot amour des écus et des dignités.

Parmi mes compagnons de voyage, il en était un qui, sous tous les rapports, ne payait pas de mine, qui paraissait toujours dormir mais qui ne dormait pas; dans les instants où nous nous y attendions le moins il lançait des à-propos des plus spirituels,

ce qui me fit faire un voyage fort gai, quand je pensais qu'après mettre blotti entre cinq paysans, il serait fort ennuyeux.

En quittant Toulouse, on traverse plusieurs villages sans importance. Après trois heures de marche on arrive à Muret, sous-préfecture de la Haute-Garonne; 3,500 âmes de population.

Muret a une place importante dans l'histoire. Cette petite ville, en 1213, soutint un long siége contre Pierre II, roi d'Aragon, qui, avec cent mille hommes, vint l'assiéger; malgré ses cent mille hommes et qu'il fût soutenu dans son entreprise par le comte de Toulouse et plusieurs autres seigneurs, il fut obligé d'abandonner son entreprise, après une bataille qui eut lieu sous les murs de Muret. Cette bataille fut terrible: Simon de Montfort, seulement avec quatorze mille hommes réunis aux habitants, culbuta l'armée de Pierre, en fit un carnage affreux, et tel que la plus grande partie perdit la vie; Pierre y trouva une mort glorieuse en se défendant en héros.

Voici ce que rapportent divers historiens sur cette bataille:

Saint Dominique, qui était enfermé dans Muret avec l'évêque de Toulouse, appella pour le délivrer Simon de Montfort, guerrier dont la valeur était à toute épreuve; il parvint à faire entrer son armée forte de quatorze mille hommes dans la ville; les

habitants s'étant joint à lui, il fit une sortie; saint Dominique se mit à la tête de l'armée avec un crucifix à la main, qu'il ne cessait de montrer aux soldats; ce crucifix et les phrases qu'il prononça électrisèrent les soldats: ils fondirent sur l'armée de Pierre, la taillèrent en pièces, cent mille hommes furent anéantis par quatorze mille; Pierre d'Aragon y périt les armes à la main. Ce prince fut enterré dans une petite chappelle qui fut élevée à l'endroit où il reçut la mort; cette chappelle existe encore, elle est à quelques centaines de pas de Muret. On voit le crucifix que portait saint Dominique dans une église de Toulouse; dans le bois de la croix, qui est très-petit, sont trois flèches, mais le corps du Christ est intact.

En quittant Muret, on traverse encore plusieurs villages, et on arrive à Saint-Martory.

Entre Saint-Martory et Cazères, petites villes, existe le village de Martres-Tolosain; ce village est remarquable par une assez grande quantité de ruines romaines et de bustes romains de plusieurs empereurs. Tous les ans, le conseil général de la Haute-Garonne alloue des fonds pour continuer les fouilles qui s'y font.

Cazères a aussi quelque chose d'historique; cette petite ville, sans importance et n'ayant rien de joli, a une origine fort ancienne; aucune ruine, aucun monument

ne prouvent qu'elle fut importante. Voici son origine.

Le grand Pompée, après avoir anéanti la puissance de Sertorius, amena avec lui les restes des Celtibériens et Lusitaniens qui avaient combattu sous les drapeaux de ce général, et les conduisit dans le pays de Comminges; il y joignit les anciens habitants de Caliguries et les Calhoraz (à cette époque, la moindre province était un peuple différent). Ces restes de populations fondèrent une nouvelle ville de Caliguries, l'ancienne ayant été détruite; c'est cette nouvelle Caliguries qui aujourd'hui est Cazères. Rien dans cette ville n'annonce qu'elle ait eu une grande importance.

A quatre lieues (20 kilomètres) de Saint-Martory, on trouve Saint-Gaudens, sous-préfecture de la Haute-Garonne; six à sept mille ames de population. L'arrondissement de Saint-Gaudens est très-grand; sa population fait le tiers de celle du département, puisqu'elle est de cent soixante-cinq à cent soixante-dix mille ames; plusieurs départements ne sont pas plus peuplés, entre autres le département des Pyrénées-Orientales, la Corèze, les Hautes et Basses-Alpes.

Depuis Toulouse jusqu'à Saint-Gaudens la route est magnifique et ne présente aucun accident de terrein remarquable. Sur la gauche, tantôt rapprochée et tantôt éloignée, règne presque sans interruption une

chaîne de montagnes peu élevées, dont les pieds sont souvent arrosés par la Garonne. En sortant de Saint-Gaudens pour suivre la route de Bagnères-de-Luchon, tout change de face: un horizon immense se développe à la vue; il est borné dans presque toute son étendue par les Pyrénées dont les cimes, même dans les plus fortes chaleurs, sont toujours couvertes de neige. Ces montagnes accumulées les unes sur les autres semblent sortir du sein de la terre; les plus élevées paraissent commander en maître à celles qui sont à leurs pieds; généralement elles sont toutes parfaitement boisées. Le Pic-du-Midi s'élève au-dessus de toutes.

En quittant Saint-Gaudens par la route de Bagnères-de-Luchon, en descendant pendant quelques minutes une montagne très-rapide, on ne peut s'empêcher d'admirer le vallon immense qui se présente à la vue; quantité de villages y sont répandus; à vos pieds est une magnifique fabrique de porcelaine qui donne de beaux produits : à l'exposition de Toulouse, de 1840, elle en a fourni des preuves. Les archéologues peuvent s'arrêter à Saint-Gaudens : en descendant la montagne, près d'une rivière, on y trouve des ossements fossiles.

Depuis Saint-Gaudens jusqu'à Bagnères-de-Luchon, on traverse successivement les villages de Valentine, Martres-de-Rivière, Labroquère, Loures, Bertren, Bagiry,

Estenos, Cierp, Gaud, Pont-de-Cazaux, Antignac, Moustajon et Barcugnas dit hameau de Bagnères. On voit, d'après cette nomenclature, qu'on ne fait pas une lieue (4 kilomètres) sans rencontrer un village; il en est de très-populeux; celui de Cierp peut-être regardé comme une petite ville. Tous ces villages, excepté Martres-Tolosain par ses antiquités, n'ont rien de remarquable tant par leur construction que par leurs églises, qui sont généralement de fort modestes chapelles, sans autres ornements que ceux nécessaires pour le culte. Il est à présumer que, malgré le manque de riches ornements, les prières qui dans ces modestes chapelles sont adressées à l'éternel portent autant de profit que celles qui lui sont adressées dans les temples où l'or, l'argent brillent de toute part.

De chaque côté de la route, soit à quelques portées de fusil, soit la longeant, sont des montagnes qui se le disputent en hauteur. Presque toutes sont en culture; celles qui ne le sont pas sont couvertes de bois. On y voit très-rapprochées les unes des autres des chaumières, qui servent d'asyle aux bergers qui font paître leurs nombreux troupeaux dans les excellents pâturages qui, sans interruption, existent jusques sur les pics les plus élevés; dans divers endroits, Les chaumières ressemblent assez aux chalets de la Suisse.

Après douze lieues (48 kilomètres environ) de marche, on arrive à Bagnères-de-Luchon, que l'on aperçoit seulement en y entrant; cette petite ville, de 2500 à 3000 ames de population, suivant Cordier, est à 313 toises (610 mètres 037 millimètres) au-dessus du niveau de la mer, et suivant Charpentier à 314 toises (611 mètres 986 millimètres).

Environ deux kilomètres avant d'arriver à Luchon, la diligence est assiégée par de jeunes filles qui, malgré la rapidité avec laquelle elle marche, montent sur les marche-pieds, pour vous offrir leurs services comme repasseuses, blanchisseuses; d'autres vous donnent des cartes de restaurant et d'hôtel. Quand vous êtes arrivé où descend la diligence, vous êtes obligé de soutenir un siège en règle contre tout ce que l'industrie peut inventer pour vous faire tomber dans ses filets; c'est à qui vous possédera; les hommes voudraient appartenir à toutes les jeunes filles qui vous assiègent, car généralement elles sont fort jolies; la plus sévère vertu est forcée de pécher en pensée; on est plus d'une demi-heure harcelé par ces cruelles ennemies du repos masculin.

Ensuite tout doucement la foule s'écoule, et vous pouvez librement aller prendre le logement qui vons convient, non sans être poursuivi jusqu'à ce que vous ayez promis votre pratique à la blanchisseuse, à la re-

passeuse, au restaurateur, au loueur de chevaux, même au décrotteur. Dans le siége qui a été soutenu, il est des amateurs du beau sexe, ayant l'habitude des voyages des eaux thermales, qui choisissent sans se tromper ce qui leur convient pour se récréer de leurs souffrances. D'après ce qui m'a été dit, il en est qui s'en sont très-bien trouvés, d'autres qui s'en sont repentis.

Des personnes, ayant des appartements à louer, envoient leurs servantes à l'arrivée de la diligence pour les proposer aux voyageurs. Comme il en est quelques-unes aux yeux vifs, piquants, à la taille bien faite, aux pieds mignons, elles attirent chez leurs maîtres les amis des plaisirs qui espèrent trouver des vertus faciles.

En entrant à Luchon, on traverse l'One, qui se forme par la réunion des rivière d'Oô et d'Oueil. Des personnes appellent cette rivière Garonne. Sur la gauche, coule la rivière de la Pique, qui prend sa source dans les gorges conduisant à Venasque.

Il existe diverses versions sur la Garonne. Des personnes prétendent, peut-être avec raison que ce n'est pas la Garonne qui coule à Luchon, mais bien l'One, que cette rivière, après avoir reçu la Pique à un kilomètre et demi environ de Luchon, et s'être réunie à quelques kilomètres plus bas à une autre rivière nommée Gar, qui vient de la vallée d'Aran (Espagne), par Saint-

Béat, prend à l'endroit de sa réunion à l'One le nom de Garonne par l'assemblage des mots *Gar* et *One*. Suivant cette version, ce n'est donc seulement que lorsque l'One s'est réunie au Gar que la Garonne prend naissance, ce qui parait très-rationnel. Cependant, cette version est contestée, même traitée d'absurde ; je ne me prononcerai pas à ce sujet, ne voulant pas heurter les succeptibilités historiques : suivant Vosgien, la Garonne prend sa source dans la vallée d'Aran.

L'One et la Pique ont un cours très-rapide étant souvent arrêtées ou resserées dans leurs cours par des rochers qu'elles sont obligées de franchir. Quoique ayant un très-grand volume d'eau, elles ne portent pas bâteau, étant trop accidentées par les rochers. A quelques kilomètres de Luchon, on y fait des flots de bois.

Luchon, dont l'étimologie est *Balneria Lusconis*, étimologie qui vient des bains qui existent dans cet endroit depuis un temps à peu près inconnu, est situé dans le centre de l'angle aigu que forment les rivières de l'One et la Pique; c'est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Gaudens, tout-à-fait à l'extrémité méridionale du diamètre le plus étendu du département de la Haute-Garonne; elle est aux pieds des plus hautes montagnes des Pyrénées, à peu près à la moitié de leur longueur depuis Bayonne, où elles paraissent sortir de l'Océan, jusqu'à

Port-Vendres, où elles se perdent dans la Méditerranée.

Après que vous avez passé Cier, village à six kilomètres de Luchon, une belle vallée se développe ; sa longueur se perd dans les gorges qui commencent à Vieil-Castel.

La vallée où se trouve Luchon est admirable. Dans plusieurs endroits elle présente plutôt une large prairie qu'une vallée; dans sa plus grande longueur, depuis Vieil-Castel jusqu'à Cier, elle a 5,000 à 5,200 toises environ (11,000 mètres); dans sa plus grande largeur, du village de Montauban au premier pont de la vallée de Larboust, environ 1500 toises (3,000 mètres); elle a bien 11,600 toises (23,000 mètres environ) en suivant les gorges jusqu'à l'hospice de Venasque, environ trois lieues (15 kilomètres); mais elle peut être regardée comme terminée à un endroit nommé Vieil-Castel ou Castel-Vieil, où existe une tour en partie ruinée, à 4 ou 5 kilomètres de Bagnères-de-Luchon, parce qu'à cet endroit ce n'est plus réellement qu'une gorge très-resserrée qui laisse seulement le passage de la rivière de la Pique.

La tour de Castel-Vieil ou Vieil-Castel, suivant divers historiens, n'est pas les restes d'un vieux château, quoique diverses ruines qui sont autour donnent à le penser, et qu'elle soit située de manière à le faire croire. Ces historiens prétendent que cette

tour, comme celles qui existent en très-grande quantité dans les Pyrénées orientales, servait de télégraphe à l'époque où les Maures habitaient ces contrées: il est possible que cela soit exact; je ne me permettrai pas de le contredire; cependant j'observerai que toutes les tours qui existent dans les Pyrénées orientales, pays que les Maures ont habité bien plus long-temps que celui de la Haute-Garonne, sont en général d'un tout autre genre d'architecture; qu'elles sont sur les points les plus élevés des montagnes très-escarpées, rarement dans leur moyenne hauteur, jamais dans les vallons, ce qui n'existe pas à Castel-Vieil et autres tours en ruine qui sont dans la vallée de l'Arboust et de Luchon à Saint-Gaudens, ruines dont je ne conteste pas l'existence. Les seules que j'ai vues sont celles de Castel-Vieil près de Luchon, Castel-Blancat à l'entrée de la vallée d'Oueil, un reste à Garin, une à Oô, une près de Moustajon, sur la route de Luchon à Saint-Gaudens, en face du village de Juzet, environ à trois kilomètres de Luchon. Le mot de Castel qui précède Vieil et Blancat fait croire que toutes ces tours sont des restes de vieux châteaux et non des tours servant de télégraphe, et d'autant moins qu'il en est qui ne se communiquent pas entre elles.

Un fait qui fortifie mon opinion, c'est que, près de Castel-Vieil, à l'entrée de la

gorge de l'hospice de Venasque et du Portillon de Boissot, existait, il n'y a pas très long-temps, quatre ruines de tours qui se nommaient Casteret ou petit château, Castel-Long, Castel-Poret et Castel-Trefillaire.

Tous ces châteaux ou tours n'étaient pas certainement des lignes télégraphiques, mais bien des châteaux qui défendaient l'entrée des vallées. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il existe des historiens qui vous disent: Ces tours sont les restes de forts qui ont été construits par les Templiers pour défendre leur pouvoir dans cette partie de la France où ils avaient plusieurs temples. Je ne sais où ces historiens ont vu que les Templiers avaient un pouvoir souverain qui leur donnait le droit d'élever des forteresses; je ne sais aussi où ces historiens ont vu qu'ils possédaient des provinces, que leur grand-maître Jacques Molay ait été prince régnant? Si ces historiens l'ont vu d'une manière non réfutable, j'avoue franchement mon ignorance. La seule souveraineté bien connue des Templiers était dans les consciences dont ils s'emparaient pour augmenter leurs richesses; je ne leur en connais pas d'autres! il n'y a que des imaginations habiles en créations qui puissent dire le contraire.

Le bassin de Bagnères-de-Luchon sans contredit est un des plus beaux des Pyrénées; la fertilité de son sol, qui n'a pas un seul endroit non cultivé; ses superbes prairies

qui sont arrosées par des canaux d'irrigation, donnent des récoltes immenses : le maïs, le blé, seigle et froment, les légumes de toutes espèces y foisonnent; les fruits de toutes sortes y sont en abondance. Ce bassin est presque continuellement parsemé de villages, hameaux et maisons épars. Les principaux villages que l'on voit sur la rive droite de la Pique sont Saint-Mamet, Montauban, Juzet, Salles, Sandes, Artigue et Genaux; sur la rive gauche de la même rivière sont ceux de Barcugnas, Moustajon, Antignac et Cierp : tous ces villages sont de jolis buts de promenade. Les sources et les rivières qui arrosent leur territoire y portent l'abondance, non-semblables à celles des Pyrénées orientales qui sont des torrents épouvantables, qui, aux fontes de neiges, ensevelissent sous des amas de sables et de rochers tout ce qui les entoure. Quand les eaux de la Pique et de l'One s'élèvent à une grande hauteur, par suite des fontes de neiges, dans beaucoup d'endroits, elles sont retenues par des digues assez élévées et par des moulins à farine, des scieries de bois et de marbre.

Il est impossible de ne pas être saisi d'un contentement parfait quand on arrive à Bagnères-de-Luchon : l'ensemble du paysage est admirable, tout vous inspire; c'est un paradis terrestre dont la vue avec peine peut mesurer l'étendue ; les murailles

qui l'entourent sont des montagnes dont toutes les parties qui ne sont pas cultivées sont couvertes de bois; c'est un tout autre tableau que les Pyrénées orientales, où peu de montagnes sont cultivées, et encore moins couvertes de bois, de pâturages, de chalets, où la nature présente en général un cahos épouvantable de rochers entassés les uns sur les autres, des sentiers à peine praticables pour arriver aux villages. Il en est bien autrement pour les villages de la vallée de Luchon : on y arrive par des routes souvent plantées d'arbres.

Le pinceau le plus hardi, l'imagination la plus vive ne peindrait qu'imparfaitement tout ce que présente d'enchanteur la vallée de Bagnères-de-Luchon. Le poëte dont les pensées sont pleines d'enthousiasme resterait au-dessous de son sujet en voulant tracer par des vers harmonieux, pleins de feu, tout ce qui existe de beau dans ce pays, et en voulant exprimer tout ce que nos sens ressentent, les pensées élevées, les impressions vives, langoureuses, romanesques, qui nous font voir combien est grand celui qui a créé tant de merveilles, et combien est petit tout ce qui sort de la main des hommes. Inclinons-nous devant toutes ces merveilles, en reconnaissant que celui qui les a créées est notre roi, le roi des rois.

Quel est l'être assez insensible qui, en

voyant tout ce qui existe dans les Pyrénées de la Haute-Garonne, ne sort pas de son engourdissement; quel est aussi celui qui peut être assez insensible pour ne pas bénir le Dieu qui lui a donné, lui conserve l'existence et lui fait éprouver les vives émotions qu'il ressent à chaque pas dans ce beau pays? Qu'ils sont doux les plaisirs que l'on goûte avec une épouse, une amie chérie sous les ombrages épais, aux bords des ruisseaux, des cascades: tout y est inspirations; tout dans la nature vous représente le tableau des plus douces jouissances. Des frémissements mêlés de craintes, de désirs, vous invitent aux plaisirs. Vous les savourez avec délice, vous êtes heureux l'un par l'autre; vous vous aimiez, vous vous adorez, la nature vous inspire, elle vous fait cesser d'être pour renaître les heures qui s'écoulent deviennent des instants, toujours de trop courte durée.

Gardez-vous, jeunes gens, jeunes filles, de visiter seul à seul tous ces lieux : ce sont des pièges que vous tend la nature; ils sont cachés sous mille fleurs diverses ; ils vous conduiraient infailliblement à votre perte, vous seriez emportés par un sentiment naturel souvent plus fort que la raison. Voilà en peu de lignes ce que fait éprouver la vallée de Luchon.

On entre à Bagnères-de-Luchon par une belle allée de platanes fort longue. Cette

allée se nomme allée de Barcugnas, parce qu'à l'endroit où elle prend naissance, est le petit village de ce nom. L'église de ce village est une petite chapelle qui est desservie par le curé de Bagnères-de-Luchon; au-dessus de sa porte, on remarque une vierge sculptée ; ses sculptures paraissent remonter au quinzième siècle ou au commencement du seizième.

Dans presque toute la longueur de l'allée de Barcugnas, il y a des maisons; quelques-unes sont assez bien, d'autres fort modestes, un très-bon hôtel pour les personnes qui désirent demeurer hors de la ville; c'est dans cet hôtel que généralement se donnent les repas ou pique-nique ; la manière de servir est parfaite.

L'allée par laquelle on arrive à Luchon peut être regardée comme le faubourg de cette ville. Après ce faubourg est une place où l'on voit une jolie fontaine; elle est traversée par un large et profond ruisseau qui roule une eau claire et limpide ; la route couvre ce ruisseau. Après avoir traversé cette place où est un excellent hôtel nommé hôtel des voyageurs, qui possède un cuisinier expert dans l'art culinaire, vous entrez dans une rue assez large dont le pavage est un excellent gravier ; plus vous avancez, plus les maisons sont remarquables ; elles sont généralement à un étage, couvertes en ardoise, et beaucoup dont le montant des

portes, des croisées est en marbre du pays ; elles sont aussi presque toutes peintes en blanc, ce qui donne beaucoup de gaité ; les habitants ont soin de les faire reblanchir quand leur couleur commence à se passer. Cette rue est fort longue. Après avoir fait plusieurs détours, vous arrivez à une assez grande place régulière sur trois de ses côtés; de fort belles maisons l'ornent. Sur la partie qui fait face à la rue dont je viens de parler, commence une promenade magnifique formée par une allée, et deux allées lattérales de tilleuls ; cette promenade se nomme allées d'Etigni, elle a au moins un kilomètre de longueur ; le feuillage des arbres, qui sont très-beaux, donne un ombrage impénétrable aux rayons du soleil, elle est dominée à droite et à gauche par de fort hautes montagnes couvertes de bois jusqu'aux deux tiers de leur hauteur, leur cime est généralement de sapin, celles de droite prennent pied au bord de la promenade, celles de gauche à environ trois kilomètres, la partie qui vous fait face est dominée par les montagnes où commence la gorge qui conduit à l'hospice dont j'aurai occasion de parler, et les pics du port de Venasque, qui, dans les plus grandes chaleurs de l'été, sont en partie couverts de neige et de glaces dont on ne peut connaître l'origine, et qui sûrement n'auront jamais de fin, ce qui fait voir l'hiver le plus

rigoureux dans les beaux jours du printemps et de l'été.

De chaque côté des allées dont je viens de parler sont des maisons et hôtels qui se le disputent en beauté par une architecture remarquable, l'intérieur n'est pas moins remarquable que l'extérieur, la distribution, l'ameublement, sont du plus grand luxe; enfin rien, absolument rien, ne manque, même pour satisfaire les goûts les plus difficiles, en voyant la jolie petite ville de Bagnères-de-Luchon, qui le dispute en luxe avantageusement avec ce qui existe dans les plus grandes villes de France. On ne peut croire que l'on soit dans les gorges les plus profondes des Pyrénées.

Plusieurs cafés très-jolis, surtout ceux de l'Union, du Commerce et celui de la Paix; ce dernier réunit de très-beaux salons où de fort belles fêtes sont données par souscriptions. Tous ces cafés sont remarquables par leur élégance, le bon service et les bonnes choses qu'on y sert, les propriétaires en font les honneurs avec l'honnêteté parisienne. Plusieurs hôtels particulièrement l'hôtel du Commerce, l'hôtel de France, du Lyon d'Or, d'Espagne, des Voyageurs, de l'Europe, offrent tout ce qui se trouve dans les meilleurs hôtels de Toulouse et autres grandes villes. Des marchandes de modes pour satisfaire la coquetterie des uns et le simple besoin des

autres sont établies près des belles allées. Des confiseurs, pâtissiers, épiciers très-bien fournis en toute chose, des marchands de drap, des tailleurs, des cordonniers; enfin tout ce qui est nécessaire pour la toilette, pour contenter la coquetterie des femmes et celle des hommes est rassemblée dans cette petite ville. Les goûts gastronomiques peuvent aussi être satisfaits selon son bon plaisir; les estomacs les plus robustes comme les plus faibles trouvent tout ce qui est nécessaire pour faire naître leurs désirs et les satisfaire.

On trouve à Luchon la truite en quantité, l'Isard, la perdrix blanche, rouge et grise, la caille, le lièvre, toutes espèces de viandes de boucherie, les fraises et framboises des montagnes qui commencent vers le 15 juillet et finissent vers la fin de septembre, pour quelques sols on en a une ample provision. Les personnes qui aiment les desserts champêtres peuvent aller se promener dans les montagnes, en quelques minutes elles récolteront tout ce qui leur sera nécessaire.

Qu'ils sont délicieux ces desserts champêtres; quels parfums parfaits ont les fruits qui viennent d'être détachés de l'arbre ou plante qui les portent, c'est un baume qui enivre tous nos sens de plaisir. Que dirai-je qui ne se trouve pas de parfait à Bagnères-de-Luchon ?

Les promenades ne consistent pas seulement dans les belles allées dont j'ai donné le détail : l'allée dite des Soupirs a son agrément pour les personnes qui aiment à être éloignées du monde fashionable, on y est loin du grand mouvement de la société. On peut s'y livrer aux profondes méditations sur les vicissitudes humaines qui vous font être et ne pas être, monter au faîte des richesses, des grandeurs, et descendre dans la vie simple et privée, quelquefois dans la misère.

La promenade des Soupirs est d'un sombre mélancolique; elle est plantée de fort beaux arbres qui ôtent tout accès au soleil d'un côté, elle est bordée par de hautes montagnes qui s'élèvent à ses pieds, de l'autre côté par une fort belle prairie qui s'étend jusqu'aux montagnes qui forment un des côtés de la vallée de l'Arboust. A quelques pas coule l'One, que certaines gens, comme je l'ai dit, nomment Garonne; le bruit des diverses cascades qu'elle forme s'entend au loin. On y remarque une belle scierie de marbre qui a un assez grand intérêt, on ne doit pas passer à côté sans la visiter.

En suivant l'allée des Soupirs, on trouve un pont jetté sur l'One, qui donne jour à la route qui conduit à Saint-Aventin, village historique dont je n'oublierai pas de donner des détails ; elle conduit aussi au

lac d'Oô, à la petite ville d'Arreau, chef-lieu de canton des Hautes-Pyrénées, après avoir passé par les villages de Saint-Aventin, Cazaux, Garin, Luderville, Portet; elle conduit aussi à la jolie ville de Bagnères-de-Bigorre et quantité d'autres villages. L'One borde presque toujours la route dans plusieurs endroits; elle est à des centaines de mètres au-dessous de vos pieds, ce qui présente d'affreux précipices. Une belle culture s'y fait partout remarquer, même sur les pics les plus élevés; les récoltes dans cette vallée ainsi que dans toutes celles qui existent depuis Saint-Gaudens s'y font beaucoup plus tard que dans les environs de Toulouse, les chaleurs y montant rarement au-dessus de 24 degrés centigrades, et ne commençant que fin juin. On remarque que généralement la végétation est très-active dans tous les vallons des Pyrénées: en deux mois ou deux mois et demi, la plupart des plantes sortent du sein de la terre, et arrivent à leur maturité; ces contrées sont comme toutes celles du nord où la belle saison ne durant que deux ou trois mois, il faut que dans ce temps les grains ou plantes germent, sortent du sein de la terre et produisent leurs fruits; la Pologne, la Russie, la Suède, le Danemarck et autres pays en sont des exemples.

Outre les grandes allées d'Etigny, qui mènent aux thermes de Luchon, celle des

Soupirs ou de l'Arboust, il existe encore à Bagnères-de-Luchon une promenade qui a au moins deux kilomètres; elle commence à l'extrémité des grandes allées, fait le tour des trois quarts de la ville à une grande distance et vient joindre la route du village de Montauban, qui prend naissance au bout d'une assez jolie rue donnant sur la belle place qui est à l'entrée des grandes allées. Au milieu de cette promenade qui dans toute sa longueur est planté d'arbres, et bordée presque toujours par la rivière de la Pique, est un fort beau café nommé Tivoli; il est d'une jolie architecture, d'une belle élégance intérieure et extérieure, on y monte par un perron précédé d'un parterre, orné de fleurs de diverses espèces, les amateurs du tir au pistolet peuvent y exercer leur adresse; un tir fort bien organisé leur en donne la facilité.

Une autre promenade encore fort jolie est celle qui conduit au village de Saint-Mamet (dernier village français) et à Vieil-Castel.

La seule rue remarquable à Bagnères-de-Luchon est celle par laquelle on arrive aux allées d'Etigny; les autres sont très-tortueuses, mal pavées, ayant seulement quelques maisons méritant attention. L'hôtel-de-Ville qui a été totalement incendié cette année est sur la place du marché; il était très-bien, deux tourelles accompagnaient le bâtiment principal qui avaient

cinq grandes croisées de façade ; ces croisées étaient celles d'une grande salle dont il ne reste plus que les murs. C'est dans cette salle que se donnaient les concerts, les bals; on y jouait quelquefois la comédie. Il faut espérer que la ville fera reconstruire tout ce qui a été détruit par l'incendie ; si elle ne le faisait pas, ce serait un malheur pour Luchon.

L'église est petite, et loin d'être assez grande pour contenir tous les fidèles qui la fréquentent à l'époque des bains ; elle n'est pas jolie, elle est sans ornements remarquables. On voit parfaitement par son architecture et les saints qui n'y sont pas entassés les uns sur les autres comme dans les églises du Roussillon, département des Pyrénées-Orientales, que les Espagnols n'ont pas été maîtres de ce pays, et que s'ils l'ont possédé, ce n'a été que momentanément. On remarque au-dessus des petites colonnes qui décorent la porte de l'église les deux inscriptions suivantes, en partie effacées par le temps.

A gauche :

MEMORARE NOVISSIMA TVA

ET IN ETERNVM NON PECCABIS.

Traduction : Souviens-toi de ta fin dernière, tu ne pècheras jamais.

A droite :

DOMVS MEA, DOMVS ORATIONES VOCABITVR.

Traduction : Ma maison sera appelée une maison de prières.

Pendant l'époque des bains les messes ne discontinuent pas dans la petite église de Bagnères, depuis six heures du matin jusqu'à midi, la grande quantité d'ecclésiastiques qui viennent prendre les eaux disant chaque jour la leur. Les personnes dévotes, les personnes pieuses peuvent tant qu'elles le veulent recommander leur ame à Dieu, se présenter au saint tribunal de la pénitence et gagner la vie éternelle en se laissant diriger de manière à repousser tous les désirs de ce monde et fuir le démon tentateur qui souvent vous assiège dans les établissements de bains, par suite de la réunion de femmes plus ou moins belles, plus ou moins aimables, et d'hommes qui offrent tout ce que la nature peut produire de tentateur; mais malgré tout ce qu'on peut faire, il est bien difficile dans les établissements de bains, si on ne pèche pas en action, de ne pas pécher en pensée.

CHAPITRE II.

Je fais un ami.

ÉTANT entièrement étranger à la ville de Luchon, mon premier désir en y arrivant fut d'y faire une connaissance qui pût me donner tous les détails qui m'étaient nécessaires pour connaître parfaitement ce qu'a

été cette ville, toutes les vicissitudes qu'elle a éprouvées, comment elle a pris naissance et comment progressivement elle s'est élevée au rang qu'elle occupe par suite de la bonté de ses eaux thermales.

En général, il est fort difficile de faire une connaissance tout à la fois instruite, utile et aimable. On trouve à tous les instants d'ennuyeux personnages qui veulent vous prouver qu'il fait nuit quand il fait jour, docteurs enfatués de leurs personnes, diseurs de grandes phrases, toujours ergotant, bâtissant système sur système qu'on ne comprend pas et que souvent ils seraient fort embarrassés de comprendre eux-mêmes, entassant sophisme sur sophisme, syllogisme sur syllogisme, faisant un jour tourner la terre à droite, un autre jour à gauche, prétendant que la terre se refroidissant chaque jour, les glaces des pôles s'avanceront progressivement et feront de notre belle planète un seul monceau de glaces qui nous fera périr dans des tourments affreux, et qu'ainsi arrivera la fin du monde terrestre; heureusement pour moi que cette époque est si éloignée, que je ne tomberai pas en de pareilles mains.

Un jour j'entrai au joli café de l'Union, où on a le plaisir inappréciable de voir une très jolie et belle femme, demoiselle du maître de l'établissement, ce qui y attire la foule, nos sens étant toujours portés à ad-

mirer ce qu'il y a de plus parfait dans la nature; comme la multitude, j'aimais à fréquenter ce café; j'y fis connaissance avec un jeune homme de vingt à vingt-un ans d'un extérieur flatteur, d'une imagination vive, ardente, s'exprimant avec énergie sans jamais sortir de la route de la raison. Sa manière de s'exprimer me fit promptement voir qu'il était instruit, qu'il avait reçu une bonne éducation; quelquefois je lui remarquais un air triste, rêveur; des mots souvent entrecoupés me faisaient penser qu'il avait quelques peines secrètes. Les premiers jours de connaissance on ne peut s'interroger sur ce que l'on est ni sur ce que l'on fait, il faut toujours être discret, et mon habitude n'étant pas de me lier de suite intimement avec les personnes que le hasard me fait connaître sans savoir ce qu'elles sont, ayant souvent été dupe de belles paroles et d'un extérieur flatteur. Je m'informai à quelques personnes quel était le jeune homme qui m'avait fait plusieurs prévenances auxquelles j'étais on ne peut plus sensible, prévenances qui me faisaient désirer avoir une plus grande intimité avec lui. Voici ce qui me fut dit par un homme dont le rapport ne pouvait être suspect.

Le jeune homme sur lequel vous me demandez des renseignements se nomme Edmond; il est né français, mais son domicile est à Venasque (Espagne). Par suite de la

guerre civile qui depuis plusieurs années a désolé ce pays, pour éviter de prendre part dans l'un des partis, il a quitté l'Espagne, s'est réfugié en France ; tour à tour il habite Toulouse et Luchon. A Toulouse, il est répandu dans la plus haute société ; ici, il est aimé et chéri de tout le monde, c'est à qui sera son ami. Ses parents tiennent un rang distingué à Venasque ; leur fortune les met à même de faire à leur fils une pension qui lui donne une brillante existence, existence qu'il embellit par les arts d'agrément qu'il possède. Plus vous le connaîtrez, plus vous voudrez le connaître ; quoique étant encore dans la grande jeunesse, il aime à se rapprocher des hommes mûris par l'expérience.

Ces détails sur Edmond furent plus que suffisants pour m'engager à me lier avec lui ; quoique beaucoup plus jeune que moi, il fut mon ami. Depuis quelques années, habitant Bagnères-de-Luchon pendant la saison des bains, il connaissait parfaitement cette ville, ses plaisirs, ses bains, ses environs ; il pouvait me renseigner sur ce pays.

Le temps que je devais rester à Luchon ne me donnant pas celui de visiter dans ses plus grands détails, en véritable amateur, ce qui se passe dans le monde baigneur, je priai Edmond de vouloir bien avoir l'extrême complaisance de diriger mes pas et mes actions, de me donner le détail des

plaisirs passés, ceux existants, de me faire connaître les bienfaits des eaux, l'historique de la ville et de ses environs. Malgré que je demandai beaucoup, il accepta ma proposition. Nous convînmes que chaque jour nous nous réunirions pour faire des promenades, qui pour moi ne pouvaient être que très-instructives. Notre première promenade fut fixée au 23 juillet. Je me trouvai heureux d'avoir fait une connaissance qui m'était d'une grande utilité.

CHAPITRE III.

1re PROMENADE.

Les Allées des bains, appelées allées d'Etigny. — Détails sur l'origine de Luchon. — Caractère des habitants. — Mœurs. — Les étrangers à Luchon. — Ernestine.

Edmond fut exact à l'heure du rendez-vous, je ne le fis pas attendre; nous nous mîmes en route pour visiter les établissements de bains, qui sont à l'extrémité des belles allées d'Etigny.

Ces allées portent le nom d'Etigny parce que ce fut l'intendant de la province qui se nommait d'Etigny qui les fit planter ; à ce sujet, voici ce qui lui arriva dans un voyage qu'il fit à Luchon. A cette époque les bains se trouvaient encore dans un abandon presque complet comme on le verra plus loin, les approches étaient extrêmement difficiles, il fallait franchir des rochers entassés les uns sur les autres pour y arriver. M. d'Etigny entreprit de faire niveler le terrein qui séparait la ville des bains, d'y faire planter trois belles allées : après avoir pris l'alignement, il fit placer des jalons qui, dans une nuit, furent tous arrachés ; il en fit replacer d'autres en donnant plus de largeur aux allées projetées, ces jalons furent encore arrachés ; il ne se rebuta pas : voulant faire du bien à une population ignorante, il les fit replacer une troisième fois, ils furent de nouveau arrachés. Malgré cette opposition acharnée des habitants à ses projets, en administrateur sage, persistant à faire le bien, il fit venir une compagnie de vétérans en garnison à Luchon, fit retracer les allées, les fit planter, et les mit sous la garde de la garnison. Les habitants, qui étaient très-peu nombreux, ne purent s'opposer à l'exécution des projets de M. d'Etigny en déclarant la guerre à la garnison. Mais un jour que leur bienfaiteur vint à Luchon, ils le saluèrent en

lui jetant des pierres et en lui tirant un coup de fusil; pour toutes poursuites, M. d'Etigny dit: « Les ignorants, ils veulent m'assassiner, leurs enfants me béniront », paroles d'un homme de bien. Ce que M. d'Etigny dit en 1755 est grandement réalisé depuis près d'un siècle.

En nous promenant j'examinai toutes les maisons qui ne discontinuent pas de chaque côté des allées; en donner le détail est inutile; qu'on se figure les plus jolies maisons de Toulouse et Bordeaux, on sera dans le vrai. On ne peut s'empêcher d'admirer tous les balcons et fenêtres qui, sans cesse, sont ornés de femmes jolies, élégantes. De distance en distance, on entend les accords du piano, que des doigts légers touchent en véritable artiste. Souvent les sons plaintifs de la romance font palpiter plus d'un cœur, pendant que l'allegro donne de la gaîté au plus endormi. On entend aussi le son du violon, que fait résonner un archet léger, délicat; le violoncelle harmonieux attaque nos sens, les fait frissonner de plaisir, et montre combien d'amateurs se sont élevés à un haut degré dans l'art musical. La clarinette, la flûte, le cornet à piston se font aussi entendre, et prouvent qu'en France tous les talents ont un grand empire.

Souvent, chemin faisant, nous étions obligés de nous ranger le long des arbres pour laisser passer des cavalcades de jeunes

gens et de femmes, qui sans crainte domptaient leurs agiles coursiers qui semblaient transporter aux cieux des divinités. Les femmes étaient vêtues en amazones, avec des voiles légers agités par les vents qui, quelquefois indiscrets, faisaient entrevoir ce qui doit toujours rester légèrement caché. Nous fûmes plus d'une heure à parcourir les allées, ne me lassant pas de regarder attentivement tout ce qui me flattait la vue, malgré les fatiguants claquements de fouet qui à tout instant se font entendre de manière à vous étourdir les oreilles, et vous font voir que les jeunes gens qui font retentir les airs de cet instrument, peuvent le disputer avantageusement avec les meilleurs postillons de la route de Bordeaux à Paris, et être mis au rang du postillon de Longjumeau pour ce talent, qui est celui de l'extrême bon ton des baigneurs à Luchon, pendant la saison des bains.

Étant arrivés près des bains, nous nous assîmes sur des bancs de pierre qui sont élevés de distance en distance. Mon nouvel ami me dit : Avant de vous faire voir les bains, je dois vous dire comment Bagnères-de-Luchon a pris naissance. Je lui répondis : Vous ferez plaisir à l'amitié qui vous écoute. Il s'exprima ainsi :

Malgré tout ce qui a été dit, on ne peut fixer positivement l'époque où les premiers fondements de Luchon ont été jetés ; ce

qui est certain, c'est que son origine est extrêmement ancienne, et tellement qu'elle est perdue dans la nuit des temps; ce qui le prouve, c'est que son nom de Luchon vient de deux mots celtiques : le premier, *Louch*, qui signifie amas d'eau, et le second, *on*, *fontaine* ou *source*; et encore comme ce vers d'Ausone le prouve (Ausone vivait en l'an 287; un autre Ausone existait à Bordeaux en l'an 309 : il ne faut pas confondre le premier avec le dernier):

Divona celtarum lingua fons addita divis.

Qui signifie : Les Celtes regardent les sources de Luchon comme un présent des dieux, en sous-entendant Luchon; ce qui ne peut être autrement, puisque Ausone voulait parler de Luchon en faisant ce vers. Ce qui fait encore voir l'exactitude de l'étymologie Luchon, c'est que sur les montagnes qui entourent cette ville sont plusieurs lacs, qu'elle-même fut en partie entourée d'un lac qui baignait ses pieds, et que le mot de Bagnères vient du mot latin *Balnearia*, *Balneariorum*, bains publics.

Du temps de l'empereur Auguste, les bains de Bagnères-de-Luchon jouissaient déja d'une grande célébrité, ce qui fait remonter leur existence à une époque bien reculée, puisque Auguste est mort en l'an 46 de l'ère chrétienne.

La ville de Bagnères-de-Luchon qui fait

partie du petit Languedoc et de l'ancien pays de Cominges, est bâtie à la moderne. Quoiqu'il n'y ait à ce moment aucun monument qui anonce son antiquité, elle est, d'après les probabilités, sûrement aussi ancienne que ses bains : il est dit par des historiens que, pendant long-temps, des bains existaient seuls à cet endroit, et que tout le vallon était un lac; qu'on s'y rendait en suivant une route (voie romaine) qui était pratiquée à une certaine hauteur sur les montagnes qui entourent le vallon. J'ignore si ces historiens sont dans l'erreur; ce qui est certain, c'est que rien ne prouve que Luchon existait l'an 46 de l'ère chrétienne : c'est une opinion comme tant d'autres qui n'est appuyée sur aucune base certaine.

Plusieurs fois Bagnères-de-Luchon fut pillé, incendié par les Vandales, qui, comme on le sait, était le peuple le plus destructeur de l'antiquité. Plus rapproché de nous, il le fut par les Miquelets espagnols; la dernière fois fut en 1711. A cette époque, on assure que cette ville n'était qu'un très-petit village qui consistait seulement en un amas de soixante à soixante-dix maisons. Toutes les fois que Bagnères fut détruit, il se relevait promptement de ses ruines, par suite de la réputation de ses eaux, malgré les chemins presque impraticables qu'il fallait franchir pour y arriver.

Généralement Bagnères-de-Luchon et

ses environs sont mal décrits dans tous les dictionnaires, et dans le *Voyage de l'Artiste*, même dans le *Guide des Pyrénées :* ce que je vous ai dit, et ce que je vais vous dire, vous en convaincront aisément.

Il est à présumer, d'après les montagnes qui entourent Bagnères-de-Luchon, les gorges de Vieil-Castel, de l'Arboust, route de Saint-Aventin, celle de Cier, que ce vallon était jadis un lac immense, dont les eaux, poussées par leur propre force, se sont fait jour à travers les rochers de Cier qui leur barraient le passage. Quantité de remarques peuvent donner à le penser; aucune preuve contraire ne pouvant le démentir, il faut croire cette opinion très-rationnelle. Mais il est impossible de fixer l'époque où ce lac existait et celle où les eaux se firent jour à travers les rochers de Cier. Il est à présumer que cela existait bien avant l'ère chrétienne. Ce qui est positif, c'est qu'il y a peu de temps, le vallon de Bagnères-de-Luchon était un marais fangeux, qui progressivement s'est assaini et défriché.

Depuis plus de cinquante ans, Bagnères-de-Luchon s'est augmenté d'une manière considérable; la population a beaucoup plus que doublé. Vous voyez par tous les bâtiments qui s'élèvent, même hors de la ville, combien il s'embellit; si cela continue, dans dix ans, ce sera la plus jolie ville du dépar-

tement de la Haute-Garonne. Les bornes-fontaines, que vous avez sûrement remarquées dans toutes les rues, lui donnent une grande propreté. Vous avez sûrement aussi remarqué que la généralité des habitants sans avoir du luxe ont de la propreté et de la coquetterie dans leur mise, même les habitants des campagnes; les femmes ont une manière toute particulière de se coiffer avec un mouchoir-foulard qui leur sied parfaitement. La propreté et la coquetterie des habitants de Luchon vient de la grande quantité d'étrangers de tous les coins de la France et hors de la France, surtout des Anglais, qui y abondent depuis la mi-mai jusqu'à la fin de septembre, quelquefois jusqu'au quinze octobre quand la saison le permet.

Il existe une complaisance et une affabilité exemplaires des habitants envers les étrangers; il est quelquefois de ces derniers qui ne savent pas le sentir : les habitants, voyant avec raison que c'est aux étrangers qu'ils doivent leur fortune, font tout ce qu'ils peuvent pour les attirer.

Le caractère des habitants de Luchon, leurs usages, leurs mœurs, sont assez en rapport avec ce qui existe dans l'intérieur de la France. Les autorités toujours sages, par une bonne police, une surveillance active, font tout ce qui est nécessaire pour que les étrangers n'aient pas les yeux frappés par

une dégoûtante immoralité. Oui, honneur! cent fois honneur! aux autorités et aux habitants de Bagnères-de-Luchon : si la population conserve toujours le caractère vif, l'imagination bouillante des habitants du midi, la raison maîtrise l'un et l'autre de manière à en faire une population modèle des Pyrénées.

Bagnères-de-Luchon ne serait rien sans les étrangers, malgré les belles récoltes que produit son vallon. Toutes les productions resteraient invendues faute de consommateurs ; le poisson, le gibier ne produiraient rien ; enfin Luchon serait un véritable village, misérable, sans aucune industrie.

Non seulement la fréquentation des bains de Bagnères-de-Luchon y répand la richesse, mais elle la répand encore dans tous les villages environnants. Le nombre des baigneurs qui sont venus à Bagnères-de-Luchon en 1841 est d'environ cinq mille; dans le mois d'août, le nombre permanent a été de douze à quinze cents, jusqu'à dix-huit cents. En supposant que chaque baigneur laisse cent cinquante francs, cela fait sept cent cinquante mille francs; ce qui réparti dans une étendue de quelques kilomètres est énorme : il n'est pas un seul individu de la population qui ne se ressente plus ou moins de ces sept cent cinquante mille francs répandus à Luchon par les étrangers. Le calcul que je fais n'est point exagéré.

Il est des années où cette somme est dépassée, suivant les grands personnages qui y viennent. Le nombre des personnes qui sont venues à Luchon en 1841 se divise à peu près ainsi :

2800 pour maladie ;

1400 qui y sont venues avec parents et amis ;

800 qui y sont venues passer huit à dix jours.

Depuis 1838, le nombre des personnes qui sont venues à Bagnères-de-Luchon a augmenté de quatre mille à cinq mille, et depuis 1832, de deux mille six cents à cinq mille; ce qui prouve incontestablement l'efficacité de ses eaux, le bon accueil que l'on y reçoit, les plaisirs qu'on y rencontre, la bonté de la vie gastronomique, la bonne administration de la ville et surtout le talent des médecins et chirurgiens qui savent parfaitement conduire les maladies que l'on y vient guérir. Vouloir contester ces faits, c'est vouloir contester la vérité.

Voici le tableau de la progression de personnes venues aux bains de Bagnères-de-Luchon, depuis 1832. Je dois faire remarquer qu'au nombre dont le détail est ci-dessous, on peut y ajouter, par année, trois à quatre cents personnes étrangères qui y viennent sans se faire enregistrer à la police ; plus une foule considérable de personnes des environs de cette ville qui y

viennent aussi tous les ans à la saison des bains, pour voir parents et amis : sans exagération, on peut porter le nombre de ces personnes à mille par année.

TABLEAU PROGRESSIF DES PERSONNES
Venues à Luchon de 1832 à 1841.

Année	1832,	2624 personnes.
	1833,	3169
	1834,	3283
	1835,	2730
	1836,	3564
	1837,	3043
	1838,	4134
	1839,	4454
	1840,	4349
	1841,	5019
		36368 personnes.

D'après un état exact, ces 36,368 personnes ont séjourné 966,213 jours. A 6 francs par jour l'une dans l'autre, on trouve 5,799,278 francs répartis en dix ans : par année, 579,729 fr. 80 c.

A Bagnères-de-Luchon, comme dans les endroits où il y a des établissements de bains, on y voit quantité de personnes malades de leur oisiveté et de leur opulence, qui pour se donner un ton viennent aux bains, car dans le siècle où nous sommes

on n'est pas homme et femme de bon ton si dans l'année on n'a pas visité un ou deux établissements de bains; beaucoup de petites maîtresses à vapeurs, se croyant dangereusement malades par ordonnance de médecins qui, voulant s'en débarasser, les envoient aux bains : elles y arrivent, et là leur imagination leur fait trouver la santé. Au milieu des plaisirs elles chassent les maladies qu'elles n'ont pas : la contredanse fait passer des douleurs affreuses dans les jambes, la walse un mal de tête opiniâtre, des cavalcades des douleurs aiguës de poitrine, de succulents dîners remettent un estomac qui ne peut rien digérer; on rend grace aux eaux de leurs bienfaits, se promettant bien l'année suivante de suivre le même régime.

On voit aussi à Bagnères-de-Luchon des hommes, des femmes venant y prendre des plaisirs qui ne sont plus de leur goût sous le toit conjugal; des maris qui devraient adorer leur épouse y viennent avec parente, nièce, cousine, et femme qui n'est pas la leur; des femmes, oubliant la vertu de leur sexe, s'y trouvent par un heureux hasard avec l'objet de leurs désirs. Il est aussi des femmes et hommes, chevaliers d'industrie, qui ne laissent jamais échapper une bonne occasion quand elle se présente; cependant en général les personnes qui fréquentent les bains y viennent pour des maladies réelles, sans arrière-pensées. Ce que je viens de vous

dire me rappelle une scène ou histoire fort plaisante qui est arrivée ici il y a quelques années; il vous faudra un peu de patience pour m'écouter, mais comme vous désirez sûrement connaître tout ce qui se passe aux bains, l'histoire que je vais vous raconter vous portera intérêt.

Une jeune femme nommée Ernestine, mariée seulement depuis quelques années avec un nommé d'Armainville, était sans cesse triste, rêveuse, sans que son mari pût deviner quelle était la cause de son mal; depuis quelque temps elle le tourmentait pour aller faire un voyage de quelques semaines à Bagnères-de-Bigorre. D'Armainville, qui était lancé dans les grandes affaires, ne pouvait s'absenter; mais fatigué de voir sa chère moitié dans un état de tristesse qui la privait de tout ce que les plaisirs conjugaux ont de charmes, se décida à laisser aller son Ernestine seule avec une femme-de-chambre à Bagnères-de-Bigorre, espérant qu'à son retour il retrouverait ample dédommagement au veuvage qu'il s'imposait, que la lune de miel reparaîtrait pour lui dans tout son éclat, et qu'il naîtrait de leur réunion un rejeton que plusieurs années de mariage n'avaient pu leur donner.

Ernestine fit promptement les apprêts du départ. Le jour fixé, elle monta dans un char aussi léger que son caractère, et arriva bientôt à Bagnères-de-Bigorre; mais,

au lieu de rester dans cette jolie ville, elle n'y séjourna que quelques jours, et la quitta en disant à la maîtresse d'hôtel : Vous recevrez des lettres d'un de mes oncles, vous aurez la complaisance de me les faire passer poste restante à Bagnères-de-Luchon, comme vous aurez aussi la complaisance de faire remettre à la poste de votre ville celles que je vous ferai passer.

Arrivée à Bagnères-de-Luchon, elle rencontra promptement par suite de ses hasards de convenance, un fort joli garçon nommé Léon, qu'elle fit passer pour son mari; on pense bien qu'après une aussi jolie rencontre, la maladie fut de suite dissipée. La femme-de-chambre d'Ernestine, comme beaucoup d'autres qui sont dans le secret de leurs maîtresses en intrigue amoureuse, par ses paroles et démarches protégeait l'heureux couple.

Les plaisirs de l'infidélité pour certaines femmes sont d'une grande ressource pour chasser jusqu'au moindre soupçon de maladie; les plaisirs font promptement passer le temps : les nouveaux mariés ne s'apercevaient pas que les jours accordés par le mari s'écoulaient rapidement. Un nouveau délai lui fut demandé par Ernestine pour cause de rechute dans sa maladie ; d'Armainville confiant l'accorda, mais non sans inquiétude. Tourmenté par l'inquiétude qu'il éprouvait, par une séparation qui durait de-

puis plus d'un mois, ne pouvant plus supporter les tourments qu'il ressentait, chaque heure qui s'écoulait d'un courier à un autre était pour lui un siècle; il prit le parti d'aller trouver Ernestine, abandonna ses affaires, se mit en route ; il arriva à Bigorre, mais ne trouva pas son épouse à l'hôtel où il lui adressait ses lettres; son étonnement, comme on le pense bien, fut des plus grands. Il demanda à la maîtresse d'hôtel si madame d'Armainville était descendue chez elle. On lui répondit qu'il était venu une dame avec une femme-de-chambre ; que cette dame se nommait Ernestine d'Armainville ; qu'elle était seulement restée quelques jours à Bigorre ; qu'elle était partie pour Luchon, d'où elle adressait des lettres pour monsieur d'Armainville son père, avec prière de les remettre à la poste à Bigorre, et que toutes les lettres qui lui étaient adressées à Bigorre étaient suivant sa recommandation soigneusement renvoyées à Luchon, poste restante; qu'elle ne devait rester que trois ou quatre jours à Luchon, mais qu'y étant tombée gravement malade, elle ne pouvait revenir ; que ne voulant pas donner de l'inquiétude à son père, elle ne lui a pas fait part de sa maladie, et qu'elle était sensée lui écrire de Bigorre afin qu'il ne se doutât pas de sa malheureuse position. Ce récit donna la plus grande inquiétude à d'Armainville, qui de suite partit pour Luchon, payant bien

s postillons pour y arriver au plus vite. Le rétendu père d'Ernestine, qui n'avait que rente-cinq ans, était bien jeune pour être on père, puisqu'elle en avait de vingt-trois vingt-quatre.

Aussitôt arrivé à Luchon, d'Armainville ne connaissant pas le logement de sa chère moitié, s'informa à tous les médecins si un d'eux ne soignait pas une dame nommée Ernestine, qui était dangereusement malade : leurs réponses furent négatives ; tous déclarèrent que dans leurs malades il n'y avait que des indispositions légères. D'Armainville fit toutes les démarches possibles pour trouver sa femme ; elles furent infructueuses ; il alla à la police, qui tient un registre où sont exactement inscrits les noms des étrangers, point d'Ernestine d'Armainville. Ne sachant que penser, l'esprit troublé, mille idées viennent à la fois l'assaillir.

Dans des instants accélérant sa marche, dans d'autres marchant à pas lents, ignorant où il allait, d'Armainvllle s'achemina vers la montagne dite des Bergers ; il en monta la plus grande partie d'un pas chancelant. De plus en plus troublé, à peine est-il à la moitié de la hauteur, que ses forces lui manquant entièrement, il tomba sur le gazon. Des bergers qui étaient peu éloignés, l'ayant vu, accoururent à lui, le relevèrent, et le portèrent demi-mourant dans leur cabane. Ils mirent tous leurs soins pour le faire

revenir à lui, lui firent respirer de la fleur d'orange, de l'éther, comme ils l'avaient vu faire par des personnes qui étaient venues dans leur cabane et qu'elles y avaient oublié.

D'Armainville revint peu à peu à la vie, ses yeux s'ouvrirent à la lumière, ses forces reprirent leur empire, et avec étonnement il se vit à quelques centaines de mètres au-dessus de Luchon. La cabane où il avait recouvré l'existence était faite en partie de branches enlacées les unes dans les autres, et couverte de chaume ; au milieu était une table informe, dans un coin un banc, sur la terre un lit de paille de maïs avec une légère couverture ; sur la table on voyait les restes d'un déjeûné, qui annonçait que les personnes qui y avaient pris part n'étaient pas nombreuses et qu'elles appartenaient à la haute société ; on y voyait aussi un mouchoir dont les riches broderies décélaient qu'il était la propriété d'une femme élégante.

Les bergers interrogés par d'Armainville sur les personnes qui venaient partager leur cabane, y prendre un repas frugal et sûrement du repos, répondirent que presque tous les jours une jeune femme et son mari, paraissant s'aimer tendrement par les baisers et l'amitié qu'ils se prodiguaient, venaient y déjeûner, qu'ils se nommaient monsieur et madame Léon. Ils ajoutèrent : Que nous sommes heureux, monsieur, de pouvoir leur être utile! Ils trouvent parfait le

lait de chèvre, les fraises et framboises que nous leur donnons ; ils se reposent sur notre lit de maïs, dont nous avons soin de renouveler la paille quand nous savons qu'ils doivent venir : pour qu'ils puissent dormir en repos, nous les laissons seuls. Par ce que nous donnent ce bon monsieur et cette excellente dame, depuis plus d'un mois, nous sommes moins malheureux, et soulageons nos pères et nos mères, qui sont bien misérables.

A peine les bergers avaient-ils fini de donner ces détails que les deux époux entrèrent pour chercher le mouchoir qu'un oubli malheureux leur ayait fait laisser dans la cabane : en reconnaissant son véritable mari, madame Léon devint muette, pâle, tremblante, ses yeux se troublèrent ; elle se jetta à ses pieds. D'Armainville la releva avec bonté, et lui dit : Il paraît ma fille que votre maladie n'est plus qu'un songe ; aussitôt que je l'ai apprise, ne pouvant supporter l'inquiétude que j'éprouvais, je me suis empressé de venir auprès de vous ; Monsieur est sûrement votre médecin, vous ne sauriez trop le remercier de vous avoir rappelée à la vie ; soyez reconnaissante en raison des soins qu'il vous a prodigués ; remerciez ces bons bergers de tout ce qu'ils ont fait pour vous, de vous avoir souvent donné l'hospitalité dans vos promenades champêtres ; n'oubliez pas qu'ils sont malheureux, qu'ils

ont leurs pères et mères dans la misère. Ma fille, restez encore ici quelque temps pour continuer les soins que monsieur prend de vous; moi, n'ayant plus d'inquiétude sur votre santé, je quitte Luchon aujourd'hui; je me rendrai à mon arrivée auprès de votre mari qui n'a pu venir vous voir, des affaires de la plus haute importance l'en ayant empêché, il attend mon retour avec la plus grande impatience pour entreprendre un voyage outre-mer de plusieurs années, je l'y accompagnerai. Vous, ma fille, quand vous n'aurez plus besoin des soins de monsieur, vivez comme vous le jugerez nécessaire pour votre santé et vos plaisirs ; surtout évitez, autant qu'il vous sera possible, de faire retentir la société de scandale par suite d'un trop grand penchant pour les plaisirs. Si votre mari revient de son long voyage, il faut espérer que vous serez heureuse de le revoir, votre santé ne vous forçant plus à prendre les bains de Bagnères-de-Luchon, les soins de monsieur ayant sûrement cessé de vous être utiles, et sa position ne lui permettant pas toujours de vous suivre en tous lieux pour continuer de vous les prodiguer.

Après ces paroles, d'Armainville quitta Ernestine, qui tomba sans mouvement dans les bras de Léon.

Ainsi finit cette scandaleuse histoire. J'aurai occasion de vous en raconter plu-

sieurs autres, pendant le cours de nos diverses promenades.

Comme il était une heure quand Edmond eut fini l'histoire d'Ernestine, nous remîmes au lendemain à visiter les bains. Pour bien employer notre journée, nous nous donnâmes rendez-vous à cinq heures du matin.

CHAPITRE IV.

2me PROMENADE.

Origine des bains de Bagnères-de-Luchon. — Leur destruction. — Comment ils se sont relevés de leurs ruines.

A PEINE cinq heures étaient sonnées, qu'Edmond frappait à ma porte. Je l'attendais, m'étant levé à quatre heures pour commencer une esquisse historique sur tout ce que je voyais.

Nous nous mîmes en route, et nous nous dirigeâmes vers les établissements des bains; avant de les visiter, Edmond me dit : Il est nécessaire que je vous donne quelques détails sur l'origine des bains, leur destruction, et comment ils se sont relevés et arrivés à ce qu'ils sont aujourd'hui. Nous fûmes nous asseoir sous un quinconce de tilleuls, qui est en avant des bains Ferras, et Edmond s'exprima en ces termes :

Il est impossible, comme pour la plupart des eaux thermales, de fixer l'époque où celles de Bagnères-de-Luchon se sont fait jour à travers les rochers pour sortir des entrailles de la terre ; il est à présumer que pendant bien des siècles, les pays où les eaux thermales se trouvaient étant inconnus, alors inhabités, on ne pouvait savoir quels étaient leurs bienfaits ; peu à peu le désordre dans lequel était toute la surface de la terre ayant fait place à l'ordre, le besoin des populations allant toujours croissant, força les peuples à s'avancer progressivement dans les pays inconnus pour y trouver l'existence; les vallons se sont d'abord défrichés ; les monceaux de rochers qui s'y trouvaient ont disparu sous la main des hommes ; les marécages, les lacs qui en couvraient une partie, ont été desséchés, et à mesure que de nouveaux besoins se sont faits sentir par suite de l'augmentation de population, l'homme a

senti qu'il était nécessaire qu'il augmentât les produits de la terre, pour alimenter son existence : ce qu'il récoltait dans les plaines, les vallons ne suffisant pas pour ses besoins il a commencé par cultiver les monticules, les hauteurs, ensuite les montagnes ; peu à peu il est arrivé à mettre en culture tout le terrein qui pouvait lui être utile ; alors ont paru à ses yeux ces sources dont les eaux bienfaisantes donnent à nos sens une nouvelle existence, font circuler en nous des forces anéanties, rendent un mourant à la vie, redressent les boiteux, donnent de la jeunesse à la vieillesse, à la jeunesse de nouveaux attraits ; je ne puis m'empêcher de répéter qu'il est grand, qu'il est sublime celui qui a prévu tous nos besoins, et qui, par les rapports qu'il a établis entre tout ce qui existe sur et dans la terre, a fait sortir de son sein tout ce qui peut entretenir notre existence, la soulager dans ses besoins, et nous la rendre heureuse en nous donnant tous les moyens de chasser les maux qui peuvent l'affliger.

Dans le principe, les populations qui vivaient près des eaux thermales, voyant de l'eau chaude sortir du sein de la terre, naturellement ont pris des bains, les bains étant dans l'ordre de la nature ; tous les animaux cherchent à en prendre pour se rafraîchir, pour se donner la santé : la nature seule leur indique ce remède salutaire.

Pourquoi l'homme, le roi des animaux, l'homme auquel Dieu a donné la raison, n'aurait-il pas senti ce besoin naturel? L'homme en voyant que les bains chauds produisaient un effet plus salutaire que les bains d'eau froide, en a fait un usage plus fréquent : leurs bienfaits se sont promptement répandus dans toutes les populations qui environnaient les sources, et peu à peu dans toutes, celles même les plus éloignées; ensuite, à mesure que l'homme par son travail a pu se frayer des passages, des sentiers, des routes à travers tous les obstacles que la nature avait entassés les uns sur les autres, les eaux thermales sont devenues des lieux où l'on vient en foule y puiser la santé.

Il est à présumer que dans les siècles d'ignorance et dans ceux où seulement quelques hommes gouvernaient la multitude, en faisaient des esclaves, la superstition a tiré parti des bienfaits des eaux thermales, pour entretenir les peuples dans des croyances absurdes : le culte des fontaines, qui remonte à une époque qui se perd dans la nuit des temps, culte dont il reste encore des traces dans diverses contrées de la France les plus civilisées, donne à le penser.

Dans les premiers temps où les eaux thermales furent reconnues nécessaires à la santé, on n'y voyait que des malheureux, mais progressivement les choses ont changé de

face ; à ce moment, ce sont des lieux où on va le plus souvent chercher les plaisirs : l'homme fatigué de la vie domestique, des vrais plaisirs qui l'entourent, va en chercher de passagers, qui souvent le laissent dans les regrets, et lui font voir que la légèreté, l'inconstance, l'infidélité envers ce qu'on doit toujours aimer n'est pas le véritable bonheur. Malheureusement, le désir du changement dans les hommes a fait naître chez quelques femmes les mêmes désirs : l'immoralité a promptement remplacé la vertu. Malgré les désirs qui entraînent des hommes et des femmes au plaisir de l'inconstance, qui chez beaucoup font les plus grandes jouissances, une voix intérieure doit leur crier : Cachez vos débordements, votre honte ; faites en sorte que si vous n'avez pas la force de vaincre vos passions, qu'il n'y ait pas de témoins de vos actions criminelles, qu'elles soient ignorées du monde entier.

Quel est l'endroit qui est plus propice que les eaux thermales pour donner un libre cours aux passions désordonnées : on n'y est pas connu, ce sont des personnes de toutes les parties de la terre qui y viennent ; vous y prenez le nom qui vous convient. Vous êtes riches banquiers, grands propriétaires, ducs, marquis, comtes, vicomtes, barons, selon qu'il est nécessaire ou selon votre bon plaisir ; votre femme

est à vous, n'est pas à vous; peu importe, vous dites qu'elle est votre fidèle moitié, vous êtes cru sur l'apparence, vous êtes marié sans être époux : vous êtes femme du haut parage quand vous êtes moins que rien; enfin chacun, comme il lui plaît, prend le ton, le langage du personnage qu'il veut jouer. Voilà ce que l'on voit aux bains thermaux. J'aurai encore occasion de vous en donner des exemples dans le genre de celui d'Ernestine.

J'ai mis de côté l'origine des bains de Bagnères-de-Luchon, pour entrer dans des détails qui n'y ont pas rapport. Je reviens à mon sujet.

Il paraît certain que c'est sous le règne de Tibère Claude, de 728 à 729 de Rome, 24 à 25 ans avant l'ère chrétienne, que les premiers bains thermaux de Bagnères-de-Luchon s'élevèrent avec magnificence; on sait que les Romains, partout où ils trouvaient des eaux thermales, y élevaient de suite des établissements qui souvent étaient des plus somptueux, rien n'y manquait en richesses et en magnificence; dans plusieurs endroits on en trouve des preuves incontestables : en France; en Espagne, surtout aux environs de Barcelonne, en Andalousie, en Galice, le nombre y ayant été considérable, on y voit beaucoup de ruines d'établissements thermaux qui remontent à l'époque où les Romains habitaient ces pays.

Plusieurs restes d'anciens monuments trouvés à l'endroit où sont à ce moment les bains de Bagnères-de-Luchon prouvent encore d'une manière incontestable, que les bains primitifs que les Romains y avaient élevés étaient où sont ceux qui existent, en ce moment : le témoignage de Strabon et de Suétone sont aussi des preuves irrécusables. Strabon existait en l'an 14 de l'ère chrétienne; Suétone, en l'an 78, il était contemporain de Tacite.

Les restes de monuments qui ont été trouvés à Bagnères-de-Luchon sont généralement des pierres carrées ayant à leur base quelques moulures; au-dessus de cette base s'élève le corps d'une colonne qui va en s'élargissant jusqu'à sa plus grande hauteur, ensuite elle est surmontée par une espèce de chapiteau arrondi en forme de couronne : ces pierres ont généralement trois pieds de hauteur (1 mètre) sur 14 à 15 pouces de largeur (40 centimètres).

Sur une pierre qui s'est trouvée dans les ruines d'une ancienne chapelle au-dessous de l'endroit où existait l'hôpital des bains, on lit :

NYMPHIS
AVG
SACRVM

Traduction : Consacré aux nymphes par Auguste.

Cette pierre existe encore dans la cour des bains; elle servait, dit-on, de support à un autel. Il est à présumer que primitivement elle n'avait pas cette destination, mais qu'elle a été portée dans la chapelle où elle a été trouvée pour servir au culte divin, quand, dans le principe, elle était l'œuvre de fausses croyances.

Voici encore d'autres inscriptions qu'on lisait sur plusieurs autres pierres qui n'existent plus :

NYMPHIS
T. CLAVDIVS
RVFVS
V. S. L. M.

Traduction : Tibère Claudius Rufus (*rufus*, parce qu'il avait les cheveux roux) après une maladie s'acquitta de son vœu envers les nymphes.

NYMPHIS
AVG
VALERIA
HELLAS

Traduction : Valéria Hellas, fille d'Auguste, aux nymphes.

NYMPHIS

MVMIN

MANV

SACRA

RVLA

V. S. L. M.

Traduction : Rula s'acquitta avec respect du vœu qu'il fit aux nymphes.

NYMPHIS

LVCANVS

ETEROTIS

V. S. L. M.

Traduction : Lucanus, après s'être acquitté de ses vœux envers les nymphes, s'acquitta aussi de ceux qu'il avait faits aux nymphes étrangères.

Ces quatre inscriptions peuvent encore se traduire comme il suit :

1. Tibère Claudius-le-Roux, par suite des bienfaits des eaux de Luchon, s'acquitta de son vœu envers les nymphes.

2. Valeria Hellas, fille d'Auguste, reconnaissante envers les nymphes de Luchon.

3. Rula, plein de respect pour les nym-

phes des eaux de Luchon, s'acquitta envers elles du vœu qu'il leur avait fait.

4. Lucanus, fidèle au vœu qu'il avait fait aux nymphes de Luchon qui lui avaient donné la santé, s'acquitta de son vœu envers elles et de ceux qu'il avait faits aux nymphes étrangères.

Les quatre lettres V, S, L, M, qui existent à la fin des inscriptions qui se voient sur les autels trouvés à Luchon et aux environs, sont ainsi expliquées par divers antiquaires :

VITA SALVA LIBAVIT MERITO

VOTO SALVA (ou *susçepto*) LIBENS (ou *lubens*) MERITO

VOTUM SOLVIT LIBENS (ou *lubens*) MERITO

VOTUM SOLVIT LIBENS MUNERE

VOTUM SOLVIT LIBERATUS MORBO

Voici le sens de la traduction :

Après une maladie s'acquitta de son vœu.

Tous les monuments sur lesquels on a trouvé ces inscriptions étaient des autels votifs, monuments de religion et de reconnaissance des personnes illustres envers les divinités des bains de Luchon, qui leur avaient rendu la santé.

On a trouvé aux environs de Nîmes des

monuments entièrement semblables. Des historiens disent, et cela paraît certain d'après la nature des inscriptions, qu'à l'époque où toutes ces inscriptions ont été faites, il y avait des nymphes qui veillaient sur la vie des empereurs romains et des personnages illustres. Cela devait être vers l'an 726 de Rome, sous Jules César Octavius, époque à laquelle ce grand homme reçut le titre d'empereur, titre que le sénat lui accorda par un décret, sur la proposition qui en fut faite par Munatius Planeus.

On doit croire en lisant l'inscription ci-dessus T. CLAUDIUS RUFUS, que Tibère Claude portait le nom de *Rufus*; mais, comme je l'ai dit en donnant la traduction de cette inscription, il paraît qu'il n'en est pas ainsi. Je n'entreprendrai pas de prouver ce qui est la vérité à ce sujet, en faisant l'historique des bains de Luchon, n'ayant nullement l'intention de m'étendre dans des détails circonstanciés sur l'histoire romaine.

Il paraît certain que les bains de Luchon furent dédiés à Auguste; beaucoup de monuments qui ont été trouvés le prouvent assez clairement, ou si ces bains ne lui ont pas été dédiés, il est toujours positif qu'il y est venu, qu'il en faisait ces délices, avec la suite brillante qui quelquefois l'accompagnait. Pendant le séjour que ce grand homme fit à Taragonne (Espagne), il fit briller les bains des Pyrénées du plus grand éclat;

le passage suivant, trouvé dans la bibliothèque des romans grecs, le prouve :

« Quelque part qu'aille Auguste, la gloire
» l'accompagnait partout, témoin les eaux
» des Pyrénées où les habitants de ces pays
» n'osaient s'y baigner; à ce moment elles
» servent de bains aux deux continents. »

Malgré tout ce qui est dit de grandiose sur les monuments qui existaient aux bains de Bagnères-de-Luchon, on ne peut s'empêcher de penser que l'imagination des historiens s'est un peu enflammée; car des monuments en pierres de trois pieds de hauteur (1 mètre) sur quatorze, quinze pouces (40 centimètres) de large; monuments qui n'ont absolument rien de remarquable sont de véritables plaisanteries en raison du moindre monument actuel et le titre de monument qu'il a plû aux historiens de donner à ses pierres me paraît étonnant, pour ne pas dire plus.

Voici encore des preuves incontestables de l'existence des Thermes dit magnifiques de Luchon à l'époque où les Romains habitaient les Gaules.

En 1766, des fouilles furent faites à l'endroit où sont les bains Richard : on y trouva cinquante-deux monuments antiques de diverses grandeurs; en 1805, en faisant les fondements de l'établissement actuel, on trouva plusieurs traces de monuments romains, plusieurs traces de piscines, des au-

tels en marbre blanc, un grand bassin dont les parois étaient revêtus de marbre, une statue mutilée, des niches qui paraissaient avoir été faites pour donner des bains aux enfants, et un tuyau en brique qui conduisait aux sources Lassalle.

En construisant le bâtiment des bains Ferras, on trouva deux petites piscines; il y a quelques années, à droite du grand établissement, on en trouva trois, une qui avait seulement 1 mètre 33 centimètres carrés, un au-dessous de la première qui avait 2 mètres 70 centimètres, et la troisième au-dessous de la deuxième, qui avait 4 mètres : ces piscines se communiquaient par des tuyaux. Tous ces faits attestent d'une manière incontestable l'origine ancienne des bains de Bagnères-de-Luchon.

D'après ce que dit Strabon, l'éclat des bains de Bagnères-de-Luchon fut pendant plusieurs siècles, au-dessus de tous ceux de la Gaule; il les appelait Termes Onésiens, *Termœ Onesiœ prœstantissimœ*. C'est à ces thermes que la belle, la brillante jeunesse romaine, amie des plaisirs voluptueux, venait jouir de ceux que lui offrait cette partie des Gaules, et tempérer le sang bouillant qui circulait dans ses veines, suite de son ambition qui la portait à être maîtresse de l'univers.

Non-seulement la belle jeunesse de Rome, amie des plaisirs, venait fréquenter

les bains de Bagnères-de-Luchon, on y voyait aussi tout ce que Rome avait de plus illustre : Octave Auguste y vint pour éviter les regards de ses courtisans et y vivre sans contrainte dans les bras de sa maîtresse favorite Térentia qu'il avait enlevée à son ami et ministre Mécène. On peut assurer, d'après les historiens les plus anciens, que tous les grands de Rome venaient aux bains de Luchon se délasser des fatigues des conquêtes.

D'après ce que je viens de vous dire, vous devez penser quelle devait être la somptuosité de ces bains, surtout quand on sait qu'à l'époque dont je viens de vous parler Rome était au plus haut degré de gloire; ce qui est étonnant, c'est qu'on n'ait pas trouvé à Luchon, les ruines de grands monuments, de palais, de grandes habitations, qui sûrement existaient pour loger les grands personnages dont parlent les historiens; il me semble qu'il devait en exister, car la grandeur romaine dans le commencement du 8e siècle de Rome ne logeait pas dans des chaumières. Il est aussi étonnant que les historiens qui donnent des détails sur l'éclat, la somptuosité des bains de Bagnères-de-Luchon, ne parlent pas du bourg, village ou ville qui devait sûrement exister près de ces bains; car on ne peut croire que ces bains si somptueux, qui avaient tant d'éclat, fussent isolés de toute habitation; on

doit au contraire penser que le village, le bourg ou la ville qui était auprès, répondait à la magnificence des bains.

La puissance romaine ayant commencé à perdre de son empire dans les Gaules, au commencement du Ve siècle de l'ère chrétienne, par suite des dissentions intestines qui s'élevèrent, divers peuples du nord, jaloux de la puissance romaine, en profitèrent pour envahir les Gaules : ces peuples, en partie nomades, avaient la barbarie et la sauvagerie que leur genre d'existence devait naturellement leur inspirer. Les Vandales furent le premier peuple qui envahit la Gaule narbonnaise dont Luchon faisait partie : ce peuple destructeur, qui ne prenait plaisir qu'à détruire tous les monuments qui existaient dans les pays qu'il parcourait, n'épargna sûrement pas les bains de Bagnères-de-Luchon qui était, il ne faut pas en douter, un point de mire pour eux, vu leur grande magnificence ; il n'est pas à présumer qu'ils ménagèrent plus cet endroit que toutes les villes qu'ils soumettaient ; celles du pays de Cominges, du Béarn, du Roussillon ayant éprouvé leur pillage, il est certain que Luchon n'a pas été épargné.

Les bains de Luchon furent encore ruinés par les Maures vers l'an 731 de l'ère chrétienne, lorsque ce peuple, sorti d'Afrique, débarqua en Espagne, et après avoir vaincu les Espagnols, s'être emparé de leur

ys, franchit les Pyrénées, s'empara de
ut le pays depuis les Pyrénées jusqu'à
oitiers, où ils perdirent, en 737, une ba-
ille que leur livra Charles Martel : dans
quelle ils perdirent trois cent mille hom-
es et où leur chef Abderman trouva la
ort. On sait que c'est de cette époque que
ate la décadence des Maures dans les Gaules.

Il faut bien se convaincre que les Vanda-
s, qui ne trouvaient de bonheur que
ans la destruction, n'épargnèrent pas Ba-
nères-de-Luchon, et que plus tard les
aures ou Sarrazins, quoique peuple moins
arbare et moins animé du désir de détrui-
e, ne l'épargnèrent pas davantage, et d'au-
ant moins que Luchon était le principal
assage par lequel ils venaient et retour-
aient en Espagne, malgré la difficulté des
entiers qui y conduisaient.

Je crois que ce qu'ont dit des historiens
ui assurent que les bains de Bagnères ont
té détruits plusieurs fois par des avalanches
e neige et l'éboulement d'une partie de la
montagne qui les domine, est peu exact,
ien dans la forme de cette montagne ne
ouvant prouver qu'il s'en soit jamais déta-
hé une partie.

Malgré la destruction des bains de Bagnè-
es-de-Luchon et celle des monuments qui
s décoraient, la grande réputation de leurs
aux ne se perdait pas; et quoiqu'elles ne
trassent qu'à travers des décombres qui

les entouraient, beaucoup de personnes venaient y prendre des bains dans des espèces de piscines informes que les montagnards des environs y avaient pratiquées : ils furent pendant bien des siècles dans un état des plus misérables, et finirent par être entièrement abandonnés, les ronces et les plantes aquatiques s'en emparèrent.

La Gaule, à cette affreuse époque d'abandon des bains de Luchon, était livrée aux guerres civiles, couverte de sang, de carnage par les peuples qui se la disputaient, comme des loups enragés se disputent la proie qu'ils ont saisie ; et par suite du fanatisme ecclésiastique et celui des grands, qui faisaient tout leur possible pour entretenir les peuples dans de fausses croyances et dans des pratiques religieuses plus ou moins absurdes : il est assuré qu'à cette époque l'usage des bains fut défendu par un clergé fanatique, qui déclara hautement que c'était un des péchés capitaux que de prendre des bains, surtout pour les femmes, parce qu'elles pouvaient attirer auprès d'elles une jeunesse remplie de désirs, et que les bains pouvaient faire naître en elles l'amour des plaisirs. La mondanité et la nudité qu'ils exigent pouvant non-seulement donner de criminelles pensées, mais encore porter à être impudique sur soi-même. Tous ces motifs, pour un clergé fanatique qui voulait tenir les populations sous les lois

qu'il lui plaisait d'imposer, étaient plus que suffisants pour condamner aux peines éternelles tous ceux qui ne se soumettaient pas à ses volontés, et qui ne voulaient pas mourir dans la crasse. Ces fanatiques voyaient beaucoup plus de moralité à attirer dans les couvents de jeunes filles dont, à loisir, ils corrompaient les mœurs d'abord par des paroles indiscrètes, ensuite par leurs actions; voilà une des raisons pourquoi pendant bien des siècles les bains furent dans un état complet d'abandon.

Les plus beaux bains des Gaules furent délaissés : ceux d'Aix-la-Chapelle, d'Aix en Savoie, d'Aix en Provence, Bourbonne, tous ces endroits chéris des Romains, quoique plusieurs n'aient pas essuyé la destruction que les barbares portaient partout, restèrent dans l'oubli le plus complet.

Malgré les défenses d'un clergé fanatique, par tradition, les montagnards, connaissant les bienfaits des eaux de Bagnères-de-Luchon, voulurent toujours profiter de celles qui surgissaient à travers les ruines des bains somptueux détruits par les hordes barbares ; ils creusèrent de nouveaux bassins ou réservoirs d'environ huit mètres de longueur sur trois de largeur; sur leur contour existaient des murs d'appui ; lorsque ce bassin était plein, on fermait le tuyau dit De-la-Grotte, la seule dont on faisait usage à cette époque, afin d'empêcher l'eau de

couler et de donner le temps à celle qui était dans le bassin de se froidir à un degré convenable.

On se mettait dans le bassin, sans distinction de sexe ni de condition ; les guérisons, d'après le rapport de Campardon étaient plus fréquentes qu'en ce moment Telle fut, pendant plusieurs siècles, la manière de prendre les eaux à Bagnères-de Luchon.

Malgré l'anathème que lançait le clergé contre les personnes qui prenaient les bains et celles qui voulaient les prendre, je suis persuadé que les peines éternelles qui ont été prononcées contre les baigneurs n'ont pas beaucoup augmenté le nombre des ames qui brûlent dans l'enfer, si les condamnations portées par le clergé ont eu leur effet. Comme à ce moment, si se baigner doit être un crime comme dans le temps ancien, ce qui était un péché à cette époque devant toujours l'être, les quatre-vingt-dix-neufcentièmes de la population, qui a quitté la terre, doit griller dans le séjour de Pluton, pour n'avoir pas voulu vivre toute leur vie dans la crasse virginale. Tout ce que je viens de vous dire, explique l'abandon dans lequel furent les bains de Luchon pendant bien des siècles ; l'histoire garde un silence à peu près absolu sur ces bains, jusqu'au 16e siècle, époque où Favin, qui écrivait l'histoire de Navarre, en parle.

La petite ville de Luchon, pendant plusieurs siècles, fut pillée, ravagée par des hordes barbares, depuis, l'ayant été encore quelquefois par les Miquelets espagnols, il était fort difficile que les bains se relevassent de leurs ruines, la ville n'ayant que 600 francs de rente; cependant, on y établit un hospice dit Hospice-des-Bains qui, à ce moment, n'existe plus : c'est un tort à la ville, aujourd'hui qu'elle possède de 40 à 50 mille francs de rente, sans octroi, de ne pas en élever un autre digne d'elle.

Malgré l'état d'abondon dans lequel étaient les bains de Luchon, quelques personnes venaient les visiter; ils opéraient des cures tellement extraordinaires qu'ils inspirèrent les vers suivants à M. Bordages :

Le succès éclatant de ces bains salutaires,
Porte leur nom célèbre aux rives étrangères.

Je n'entreprendrai pas de vous donner des détails de toutes les cures qu'opéraient les eaux de Luchon, ce serait d'un ennui mortel : toutes ces cures étaient successivement enregistrées par M. J. Barrau, habitant de Luchon, homme fort distingué; en 1759 il en fit part à M. d'Étigny, intendant de la province, en engageant ce haut magistrat, dont le grand mérite égalait l'esprit et la philanthropie, à se rendre à Ba-

gnères-de-Luchon : ce magistrat écouta la voix de M. Barrau ; arrivé à Bagnères-de-Luchon, après avoir examiné les sources dans tous leurs détails, avoir fait analyser leurs eaux, il résolut de retirer les bains de l'état misérable dans lequel ils étaient.

C'est à la vérité parfaitement dépeinte à M. l'Intendant, que l'on doit la détermination qui fut prise de les relever. En 1761 un médecin nommé M. Campardon y fut attaché : de suite il s'empressa de faire des observations toutes plus judicieuses les unes que les autres ; à mesure qu'il les faisait, il s'empressait de les communiquer à M. l'Intendant qui les faisait passer à M. le maréchal de Richelieu, gouverneur de la haute et de la basse Guienne. M. Campardon ne se contenta pas d'envoyer ses observations à M. l'Intendant, il envoya un mémoire parfaitement rédigé, et explicatif de de tous les bienfaits des eaux dont il dirigeait l'emploi... M. de Richelieu, frappé de l'accent de vérité qui existait dans le mémoire de M. Campardon, se rendit à Luchon, et vit par lui-même les effets surprenants des eaux, ce qui lui en donna une si haute idée qu'il adressa un mémoire au premier médecin de Louis XV : ce mémoire fit époque dans la médecine ; le journal de médecine en fit un éloge complet.

Bientôt la haute réputation des eaux de Bagnères-de-Luchon se répandit dans tout

te l'Europe, malgré la jalousie des autres établissements de bains, qui faisaient tout pour détruire leur grande réputation : tous les moyens furent employés pour déguiser la vérité; mais elle perçait toujours. M. le Maréchal et M. l'intendant d'Etigni, par leur grande influence, mettaient dans le néant tout ce que l'envie, la jalousie colportaient. Ces hauts personnages donnaient tous les ans, quelque temps avant la saison des bains, les ordres nécessaires pour qu'ils fussent dans un état convenable, afin que les malades y trouvassent toutes les commodités possibles.

En 1766, M. le maréchal de Richelieu fit un nouveau voyage à Bagnères-de-Luchon, pour s'assurer par lui-même si les bains prenaient toute l'extension qu'il désirait ; il vit avec plaisir que tout marchait au gré de ses désirs, et que M. J. Barrau, qui était alors trésorier de la ville, avait reçu les ordres nécessaires pour payer les dépenses qui se faisaient ; à cette époque, ils étaient déja en état de recevoir de hauts personnages.

Outre M. de Richelieu, ils virent M. le duc d'Aiguillon, la célèbre et immorale de Pompadour, mademoiselle Louise-Constance de Rohan, la comtesse de Brionne, la princesse de Ligne, mademoiselle Charlotte-Joséphine de Lorraine, le prince Camille de Rohan, Charles-Eugène de Lor-

raine, le prince de Lambets, ses enfants et leur précepteur, le comte d'Aranda, grand d'Espagne, le comte d'Osmond, le comte de Noé, le duc de Choiseuil, le duc de Maillé, et quantité d'autres grands personnages.

Madame de Brionne et madame de Pompadour (cette dernière maîtresse de Louis XV) inspirèrent à messieurs Desmahis et Rhullières les vers suivants :

La moins belle veut paraître
Aussi belle que vous, Brionne et Pompadour :
Une beauté frappante dont l'éclat vous étonne,
Les Français la peindront sous les traits de Brionne.

Ces vers, s'ils sont exacts, ne font pas honneur à la plume des auteurs, qui, sûrement dans l'exaltation de leur imagination, se sont oubliés en mettant, par une basse flatterie, le nom de madame de Brionne, femme vertueuse, avec celui de madame de Pompadour, qui joignait à son immoralité des vices qui firent le malheur de la France.

Voici d'autres vers de M. Bordages, pour célébrer les hauts personnages qui vinrent à Luchon en 1766. Dans ces vers, il ne parle nullement de madame de Pompadour, cette réserve lui fait honneur ; elle fait voir qu'il n'était pas un courtisan quand même, mais un ecclésiastique savant, profond, qui avait toutes les qualités que lui imposait son

saint ministère, sans en avoir les défauts.

Les débiles mortels viendront de tout côté
Puiser dans votre sein la force et la santé :
Des Francs et des Lorrains la plus haute noblesse
Chargera vos autels d'encens et de richesse;
Elle abandonnera pour voler à la cour
Le faste séduisant des nymphes de l'Adour;
Richelieu le premier vint illustrer vos rives,
Fier d'avoir triomphé de vos ondes captives;
Après lui vous verrez la charmante Brionne,
Qui par ses seuls appas est bien digne d'un trône;
Vous verrez d'Aranda, Camille, Osmond de Ligne,
Choiseul, Maillé d'Apchon, tous d'un mérite insigne,
Tessé, Juigné, Noé, Talleyrand, Darlabous,
Je n'en finirais pas si je les nommais tous.
Que tous ces dieux mortels avec ces héroïnes
Éprouvent les effets de vos eaux si divines;
Secondez leurs désirs, méritez leur encens,
Rendez à leur esprit le feu des premiers ans :
La Tamise et le Rhin, et le Tage et la Seine,
Vous mettront au-dessus des nymphes de Pyrène,
Votre règne en sera plus florissant,
Vous n'aviez qu'un temple, et vous en aurez cent.

M. le maréchal de Richelieu et M. l'intendant d'Etigny, pour donner aux bains de Bagnères-de-Luchon tout l'éclat possible et en faciliter l'accès, firent percer une route superbe à travers les rochers les plus escarpés ; tous les obstacles furent vaincus. Les

étrangers et les habitants de Bagnères-de-Luchon peuvent dire :

Béni soit à jamais le bienfaisant génie
Qui, sensible aux douleurs de notre courte vie,
Fit ouvrir aux humains ce chemin précieux.
De tous ces monts jaloux le rempart sourcilleux,
Par des sentiers étroits, n'offrait qu'un seul passage;
L'art accourt, et soudain la bannière sauvage
Voit contre elle de Mars les foudres menaçants,
Le salpêtre enflammé circule dans ses flancs,
La montagne ébranlée éclate, roule et tombe,
Sous les efforts de l'art la nature succombe.

Successivement les bains de Bagnères-de-Luchon sont devenus ce qu'ils sont aujourd'hui, le rendez-vous des plus illustres personnages, par suite de l'intérêt que leur portent tous les administrateurs du département et la bonne administration locale qui ne cesse d'y exister.

En 1823, madame la duchesse d'Angoulême les visita.

En 1825, l'immortel général Foy, défenseur de nos libertés.

En 1839, le duc d'Orléans, le duc de Nemours, fils de Louis-Philippe.

En 1841, le duc de Montpensier, aussi fils de Louis-Philippe.

Plus, une très-grande quantité de hauts personnages.

Tant que les bains de Luchon existeront, on ne peut douter qu'ils n'attirent la foule : le malade, pour sa santé; l'ami des plaisirs, pour les satisfaire; l'ami des beautés de la nature, pour les admirer; les savants en botanique, minéralogie, ornithologie, pour satisfaire leurs goûts; les achéologues y trouveront des antiquités : leurs imaginations s'enflammeront en découvrant les res tes de monuments des anciens maîtres du monde; ils verront en les trouvant que les peuples, semblables à une roue qui tourne, s'élèvent et s'abaissent quand ils ont atteint le degré de puissance, de gloire, de prospérité que la Divinité leur a fixé. Il en est de même de tout ce qui existe dans la nature : quand une chose a atteint son état de perfection, elle ne reste pas un instant dans son état parfait. Tout se détruit d'abord insensiblement et d'une manière invisible à nos yeux, mais progressivement le temps anéantit ce qui fait l'admiration des peuples : il en est ainsi dans tous les êtres organiques et inorganiques.

Le temps passe rapidement lorsque l'on est avec un bon ami : avec Edmond, je ne m'apercevais pas que depuis cinq heures du matin, il en était onze, nous étions assis sur un modeste banc de pierre, occupés, lui à me raconter l'origine des bains de Luchon, moi à l'écouter attentivement; la manière avec laquelle il s'exprimait, ses

raisonnements, qui me paraissaient justes, me faisaient voir de plus en plus que chez lui l'apparence n'était pas trompeuse.

Quoiqu'il ne fût que onze heures, nous ne pûmes pas continuer notre promenade dont le but était de visiter les bains dans tous leurs détails : une douleur de tête fort vive qui me prit de suite me força de demander à Edmond la permission de renvoyer au lendemain la promenade que nous avions si agréablement commencée. Ce bon ami me dit en me témoignant tout le regret qu'il éprouvait de me voir souffrir : Je suis tout à vous, qu'elle est votre heure? Je lui répondis en lui prenant la main : Vous êtes trop bon, je vous attends demain matin à cinq heures. Il me conduisit à mon logement, resta quelque temps avec moi pour s'assurer que mon indisposition n'aurait pas de suites; quand je lui eus dit que j'étais sujet à ces maux de tête qui ne duraient que quelques heures, que le repos les dissipait, il me quitta en me faisant promettre que si j'avais besoin de la moindre chose, de le faire avertir, qu'il serait de suite à ma disposition.

CHAPITRE V.

3me PROMENADE.

Détails sur les bains. — Leurs bienfaits. — Les sources : le souterrein d'où elles surgissent, leur température, quantité d'eau qu'elles produisent, leur composition sulfureuse. — Le bosquet. — Singulière rencontre. — Adolphe et Julie.

Edmond, pendant toute la journée, envoya plusieurs fois demander de mes nouvelles ; étant assuré que j'étais parfaitement bien portant, le lendemain matin il futexact au rendez-vous. A peine était-il cinq heures

qu'il était chez moi : nous nous mîmes de suite en marche pour aller rendre visite aux bains ; sans nous arrêter, nous arrivâmes promptement à l'établissement de la Reine, qui est le premier qui se présente à l'extrémité des allées ; il était déja encombré de baigneurs qui, depuis deux heures du matin, prenaient, attendaient leurs bains, et buvaient de l'eau à la buvette, les uns pouvant à peine se tenir à l'aide de béquilles, d'autres se faisant porter dans des chaises-à-porteur, et d'autres d'un pas ferme et léger, la figure paraissant rayonnante de santé, mais qui, sûrement par suite de maladies inconnues ou qu'il faut taire, s'empressaient de doubler les bains, afin de rendre à leur jeunesse ce qu'elle avait perdu dans le secret.

Cette circulation de personnes de tous les âges, de toutes les conditions, est réellement un tableau fort singulier, surtout quand on regarde en observateur les originaux de toute espèce qui vont, qui viennent, les uns pensifs, les autres dont les traits marquent les souffrances les plus aigües ; enfin, d'autres qui vont et qui viennent comme s'ils allaient et revenaient du bal ; des femmes mises avec élégance et coquetterie, qui font voir par leur mise quel est leur caractère ; d'autres avec une jolie simplicité qui fait l'agrément de celle qui la porte ; des jeunes gens affectant un grand

luxe de robes-de-chambre, de pantoufles, de casquettes, de manières, ayant l'air de vous dire : Regardez-moi, je suis duc, marquis, comte, vicomte, baron, riche banquier, j'ai vingt-cinq, trente, cinquante, cent, deux cent, trois cent mille francs de rente ; si vous ne voulez pas le croire, regardez ma tournure, ma démarche, surtout mes habits ; d'autres, sans attirails de ce luxe ridicule, étant ce qu'on doit être quand on vient chercher la santé.

Beaucoup de personnes aiment à prendre leurs bains la nuit, parce que *la nuit tous les chats sont gris*. Rien d'original comme ce tableau, qui dépeint parfaitement les mœurs, le caractère et les faiblesses humaines.

Que les cœurs aimants doivent être heureux dans ces bosquets charmants qui couronnent l'établissement ! bosquets faits par la main de l'art et de la nature. Après avoir pris les bains, à deux heures du matin, dans la belle saison de juin, juillet et août, sous un ciel pur, sans nuage, la terre éclairée par la lumière de la nuit, tout vous inspire : on peut, sans témoins sous la voûte céleste, se livrer aux doux sentiments du cœur. Que de secrets renferment ces bosquets ! que de précieuses reliques s'y sont perdues ! reliques qui ne se retrouveront jamais ; que de serments d'une amitié, d'un amour éternels s'y sont prononcés ! serments souvent aussi légers que l'air que

l'on y respire : telles sont les faiblesses humaines, on veut avoir ce qu'on n'a pas, et ce qu'on a désiré cesse de plaire.

En arrivant à l'établissement, Edmond me le fit remarquer dans tout son ensemble; cet établissement, sans présenter quelque chose de grandiose, est bien : la façade est un pavillon ayant rez-de-chaussée et premier étage, trois croisées au premier et trois belles portes cintrées et vitrées au rez-de-chaussée ; de chaque côté de ce pavillon, et y tenant, est un bâtiment ayant seulement rez-de-chaussée à trois belles croisées. On entre dans ce bâtiment par les trois portes vitrées : de suite on se trouve dans une belle salle, à laquelle on peut donner le nom de salle des Pas-perdus ; elle est non-seulement éclairée par les trois portes vitrées d'entrée mais elle l'est encore par deux belles croisées et une porte vitrée donnant sur une grande cour carrée qui est entourée de bâtiments, ayant au milieu un joli parterre ; les bâtiments qui entourent la cour ont de droite et de gauche six croisées, quatre croisées et une porte vitrée des deux autres côtés ; ces croisées éclairent de beaux et vastes corridors où sont les cabinets de douches et baignoires. Dans la cour, à gauche, les archéologues doivent examiner les restes d'un autel votif sur lequel existe l'inscription dont j'ai déja parlé en vous donnant l'origine des bains de Luchon :

NYMPHIS
AVG
SACRVM

Cette inscription, datant de l'époque où Auguste est venu aux bains de Bagnères-de-Luchon, mérite attention.

A droite et à gauche de la grande salle d'entrée commencent les corridors, qui, sur trois côtés, forment le carré de la cour; dans toute leur longueur sont vingt-huit cabinets de bains, ayant trente-cinq baignoires, et trois cabinets de douches. Tous ces cabinets sont très-propres et parfaitement entretenus; des chauffoirs très-bien organisés donnent la facilité d'avoir du linge chaud à tout instant, sans être obligé d'attendre : le service se fait exactement, par des jeunes gens pour les hommes, et des jeunes filles pour les femmes; tout y est ordonné de manière à ce que les personnes les plus scrupuleuses ne peuvent se plaindre; il est impossible de voir une administration mieux entendue.

Après avoir visité cet établissement, nous fûmes voir celui de M. Soulerat; il faut monter une pente très-douce pour y arriver, la vue y est belle, elle domine sur toutes les montagnes de droite de la ville de Luchon; il est destiné pour les bains émollients et domestiques; on peut aussi y prendre des bains d'eaux thermales, mais les eaux n'y

arrivent qu'au moyen d'une machine qu'un cheval fait mouvoir. Cet établissement se présente parfaitement bien : une galerie soutenue par des colonnes qui forment des arceaux flatte agréablement la vue ; de chaque côté de cette galerie est un pavillon ayant rez-de-chaussée et premier étage ; ces deux pavillons font un joli effet ; les cabinets de bains, que nous visitâmes dans tous leurs détails, ont vingt baignoires : cet établissement existe seulement depuis quelques années.

En sortant des bains Soulerat, nous fûmes voir les bains Richard, qui tiennent aux bains la Reine. Ils ont onze cabinets, quatorze baignoires et un cabinet de douches. Nous n'oubliâmes pas de visiter les bains Ferras, qui sont à gauche de ceux de la Reine, à quarante pas de distance, sous un quinconce d'arbres de diverses espèces. Ces bains ont cinq cabinets, contenant six baignoires. Ainsi dans les quatre établissements il existe soixante-quinze baignoires, cinq cabinets de douches, sans compter trois autres établissements de bains émollients et domestiques qui sont en ville, à l'extrémité de la rue qui mène à l'allée des Soupirs ; ces établissements sont :

L'établissement Maurette, 6 baignoires.
Lacau, 6
Verdalle, 7

D'après ces détails, on peut facilement prendre à Bagnères-de-Luchon tous les bains que l'on désire. Année commune, la quantité des bains qui se donnent seulement aux établissements La Reine, Richard et Ferras est de 55 à 60 mille; il est des jours, à l'époque de la belle saison, où il s'en donne six à sept cents.

Après avoir visité tous les établissements de bains, nous allâmes voir les deux buvettes : elles sont sur une hauteur, entre les bains Ferras et les bains La Reine ; à chacune d'elles est une jeune fille qui, pour un sou, vous donne à boire tant que vous le désirez de l'eau de la reine, de l'eau blanche, des grottes inférieure et supérieure ou eau froide ; elles vous fournissent aussi du bon lait si vous désirez en mettre un nuage dans l'eau que vous buvez, ce qui lui ôte en partie le goût un peu désagréable qu'elle porte.

Entre les deux buvettes existe une esplanade sur laquelle on monte par un perron de quelques marches ; sur cette esplanade est une porte qui donne ouverture à une grotte dans laquelle sont pratiqués des bains à vapeur. Ces bains pourraient être mieux organisés qu'ils ne le sont ; on ne peut les comparer à ceux d'Aix en Savoie, même à ceux du Vernet aux Pyrénées-Orientales. Il est étonnant que dans de beaux établissements comme ceux de Bagnères-de-Luchon

cette partie essentielle n'offre pas une distribution plus convenable.

Le prix des bains varie, suivant les heures pendant lesquelles on les prend, de 60 c. à 1 fr. 20 c.

Le prix des douches est de 40 à 55 c.

Je viens de vous raconter ce que sont les bains de Luchon, à ce moment je dois vous dire ce qu'ils vont être : La grande affluence qui attirent les bienfaits de leurs eaux, nécessitait un établissement plus grandiose pour répondre aux besoins des malades ; le Conseil municipal de Luchon, après plusieurs délibérations sages, a déja voté une somme de deux cent mille francs pour en élever un nouveau, tout en se servant de ce qui pourra être utile de l'ancien. D'après le plan qui en a été fait par messieurs Genin et Abadie, ce sera un véritable édifice monumental, qui égalera et même qui, sur plusieurs points, surpassera tout ce qui existe de plus beau en ce genre ; en voici à peu près les détails : Les bains à vapeur occuperont la partie centrale, quatre escaliers conduiront dans divers endroits propres au service, les cabinets de douches, les chambres de secours seront établies sur les côtés ; dans les deux corps latéraux seront construites quatre piscines, des sallons de consultation et des cabinets pour quatre-vingt-seize baignoires ; au centre sera une vaste salle d'at-

tente ou salle des pas-perdus, le tout construit avec élégance.

Le chauffoir, la buanderie, la lingerie, le cabinet des employés, seront placés en raison des besoins du service, et seront construits suivant le grandiose de l'établissement.

La partie supérieure des bains sera disposée provisoirement pour les bains domestiques et émollients : ces bains, au moyen de tuyaux, seront alimentés par les eaux de l'One.

Les capacités administratives et la position sociale de M. Soulerat, maire, ainsi que les talents et la profonde instruction de M. Fontan d'Izaourt, adjoint, docteur médecin, membre de plusieurs sociétés savantes, sont un sûr garant que l'un par une administration tout à la fois sage, douce et sévère, l'autre par ses parfaites connaissances sur la nature des eaux, la manière dont elles doivent être administrées, connaissances acquises par suite de travaux et d'expériences toutes couronnées d'un brillant succès, feront des thermes de Luchon le rendez-vous de la plupart des personnes qui voudront réellement recouvrer la santé.

Les autorités qui ont précédé M. Soulerat et M. le docteur Fontan avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour arriver à ce résultat, mais des difficultés sans nombre qui sont survenues les unes sur les autres ont entravé leur bon vouloir : Luchon ne

leur en doit pas moins un juste tribut de reconnaissance pour tout ce qu'elles ont fait.

Dans le nouvel établissement-modèle des thermes de Luchon les malades trouveront sur une échelle plus grande tout ce qui existe dans celui actuel; mais, le service étant mieux entendu, l'homme souffrant sentira un grand soulagement à ses maux, l'état moral influant beaucoup sur l'état physique.

Il manquait à Luchon un point de réunion. Cette année en verra naître un qui présentera tout ce que pourront désirer les amis des plaisirs de la société; un beau bâtiment s'élève sur les allées d'Etigny, dans lequel, au rez-de-chaussée, seront des sallons de lecture et de jeu ; ensuite un grand jardin séparé par moitié par un autre bâtiment, seulement à rez-de-chaussée, ayant dix croisées de face : dans ce bâtiment, qui sera décoré avec toute l'élégance possible, existera une salle de danse, de concert et de réunion; le jardin, dessiné avec goût, offrira escarpolette, jeu de bagues, le soir illumination; enfin, on verra dans ce bel établissement la réunion des plaisirs de Tivoli et du Régnalch à Paris.

Edmond mit la plus grande complaisance à me faire voir dans leurs plus petits détails les établissements de Bagnères-de-Luchon, et à me donner l'esquisse de ceux qui allaient être construits, mais ce n'était pas

tout ce que je désirais voir et connaître; je désirais encore savoir quelle était la température des eaux et leur propriété ; je lui demandai s'il pouvait satisfaire ma curiosité : de suite il s'empressa de me dire : J'ai dans ma poche des notes qui vous feront connaître tout ce que vous voudrez; les voici :

TEMPÉRATURE DES EAUX DE LUCHON.

Au 20 septembre 1839.

(Température centigrade, l'air extérieur à 20 degrés.)

Nouvelle-Richard,	35°	50
Chauffoir,	48	25
Grotte inférieure,	55	
Source Blanche-Reine,	38	
Source Ferras,	35	
Ancienne-Richard,	43	
Reine,	55	
Grotte supérieure,	60	
Source Bayen,	65	25
Source froide,	17	

Cette température ne se rapporte pas avec celle qui a été trouvée, à la suite d'expériences judicieusement faites, par le docteur Fontan; en voici la note, qui ne peut trouver de contradicteurs :

En 1835.

Grotte supérieure,	61°	50
Grotte inférieure,	55	
Yeux,	43	50
Reine-Ancienne,	45	
Blanche,	20	
Froide,	19	
Richard-Ancienne,	43	25
Faible Soulerat,	32	50
Forte Soulerat,	34	

La température des sources du Chauffoir et de la Reine n'a pas été prise.

En 1836.

Grotte supérieure,	47	
Grotte inférieure,	56	80
Yeux,	23	
Reine-Ancienne,	25	
Froide,	17	
Richard-Ancienne,	54	
Richard-Nouvelle,	38	50
Chauffoir,	46	90
Faible Soulerat,	32	50
Forte Soulerat,	30	
Reine-Nouvelle,	52	

La température de la source Blanche n'a pas été prise.

En mai 1841.

(Air extérieur à 20 degrés, et des grottes à 10.)

Bayen, source,	67°	80
Reine, source,	59	80
Richard-Nouvelle, source,	48	50
Blanche, source,	37	10
Richard-Ancienne, bains,	46	50
Grotte supérieure, source,	56	50
Grotte inférieure, n° 14,	53	
Chauffoir, source,	53	
Soulerat, grand puits,	33	50
Soulerat, petit puits,	30	

En octobre 1841.

(Air extérieur à 10 degrés, et des grottes à 12.)

Bayen,	67°	80
Reine,	59	70
Source froide,	17	50
Blanche,	37	
Richard,	44	70
Chauffoir,	49	
Ferras,	29	20
Enceinte,	31	

La température des bains Soulerat grand et petit puits n'a pas été prise.

Vous voyez que les eaux thermales n
conservent pas toujours la même chale
quoique les expériences soient bien faites
cela vient des infiltrations d'eau chaude q
s'y mêlent.

Voici les maladies que guérissent l
eaux de Luchon, guérison suivant le temp
rament des personnes, car il est const
que le même remède influe chez les u
quand il n'influe pas chez les autres.

Chez quantité de personnes, les rhum
tismes et leurs divers modes dans leur ét
chronique.

Les affections de la peau, surtout cell
qui ont un caractère herpétique ; pour c
maladies elles ont une supériorité marqu
sur toutes les eaux des Pyrénées.

Les névralgies et leurs nombreuses va-
riétés.

Les chorées ou danses de Saint-Guy, ma-
ladies, qui généralement ne se font sent
chez les femmes qu'avant l'âge de puberté.

Les maladies scrofuleuses.

Les engorgements glanduleux, avec ab-
cès tréjet-fistuleux.

Les ulcères cutanés de même nature.

Les caries de la colonne vertébrale, mais
rarement.

Les tumeurs blanches des articulations.

Les douleurs, suites de luxations.

Dans diverses maladies de poitrine, telles
que bronchite chronique, les diverses affec

hmatiques avec sécrétion abondante
osités.
ryngistes chroniques.
quelques cas, pour l'hémiplégie
e, cela arrive rarement; pour cette
, il faut avoir recours aux bains
larie, principalement dans les pa-
partielles résultant de rhumatismes,
fois dans les paralysies partielles de
, résultant de la paralysie de la
pinière, suites de rhumatisme.
les leuchorrhées vaginales.
les ménorrhagies atoniques.
les engorgements chroniques du
l'utérus.
les irrégularités des menstrues.
les affections siphilitiques, suites
e déréglée.

avoir lu cette longue nomencla-
maladies que guérissent les eaux
ères-de-Luchon, Edmond me dit :
uantité d'autres maladies pour les-
elles sont excellentes ; vous en par-
serait vous donner des idées trop
sur les maux qui affligent l'espèce
e. On trouve à Luchon médecins et
iens, tous hommes de mérite, qui
rquent la marche que vous devez
ans les maladies dont vous êtes af-
'inspecteur des bains, M. Barrié,
ite la complaisance possible, vous
ous les renseignements que vous

vous pouvez désirer sur la nature des eaux et leur efficacité.

Plus Edmond me donnait de détails, plus je désirais en connaître ; je lui demandai donc quelle était la quantité d'eau que fournissaient les sources thermales, ce qui nous entraîna dans une véritable séance scientifique, dont voici à peu près le résumé:

Les sources dont le volume d'eau a été mesuré en 1841 ont donné, savoir :

La Nouvelle-Reine,

- 19 litres 250 mill. en 1 seconde,
71 litres, en 1 minute.
4260 litres, en 1 heure.
101624 litres, en 24 heures.

Comme, pour donner des bains, il faut que cette eau soit mélangée avec l'eau de la source froide, qui a dix-sept à dix-neuf degrés centigrades, dans la proportion de 88 litres sur 132 de la Nouvelle-Reine pour établir un bain de 220 litres à 36 degrés centigrades, cette source peut donner 770 bains. Je vais suivre le même calcul pour les autres sources.

La source de la Grotte-Inférieure, n° 17, à droite, donne :

19 litres, en 72 secondes.
950 litres, en 1 heure.
21800 litres, en 24 heures.

La même Grotte à gauche, n° 15 :

19 litres, en 4 minutes.
285 litres, en 1 heure.
6840 litres, en 24 heures.
Total des deux sources, 28,640 litres.

Comme il faut mélanger cette eau avec de l'eau de la source froide dans la proportion de 113 litres avec 107 des grottes, ces sources peuvent donner 267 bains, toujours à 220 litres.

La source Richard-Ancienne aux deux robinets donne :

Premier Robinet.

19 litres, en 3 minutes 15 second.
350 litres, en 1 heure.
8400 litres, en 24 heures.

Second Robinet.

19 litres, en 2 minutes 40 second.
427 litres, en 1 heure.
10248 litres, en 24 heures.
Total des deux robinets, 18648 litres

Comme il faut que cette eau soit mélangée avec l'eau de la source froide dans la proportion de 109 litres sur 111 de froide pour un bain de 220 litres, cette source peut donner 175 bains.

La source du Chauffoir mesurée au trop plein, barrage fait dans l'intérieur de la galerie, donne :

19 litres, en 66 secondes.
1036 litres, en 1 heure.
24810 litres, en 24 heures.

Comme il faut que cette eau soit mélangée dans la proportion de 138 litres avec 82 de la source froide, toujours pour un bain de 220 litres, elle peut donner 187 bains.

La source Nouvelle-Richard donne :

20020 litres, en 24 heures.

Comme elle se trouve à la température voulue, elle n'a pas besoin d'être mélangée ; elle peut donner 71 bains.

Les sources de la grotte supérieure et celles de la source froide et la source ancienne n'ont pas encore été mesurées.

Voici maintenant le résumé des sources dont je viens de vous donner le détail :

Reine-Nouvelle,	770
Grotte-Inférieure,	279
Chauffoir,	187
Richard,	175
Richard-Nouvelle,	91
Total,	1502

Je fis de suite à Edmond la remarque que la note qu'il me communiquait n'était pas entièrement exacte quoiqu'elle fût fidèlement copiée sur un ouvrage scientifique d'un homme de mérite. Voici les erreurs :

1. Sur la Nouvelle-Reine, il y a certainement une erreur matérielle ; car si elle donne réellement 19 litr. 25 c. par seconde (ce qui n'est pas possible d'après sa nature), cela ferait 1155 par minute, 69,300 par heure et 1,663,200 en vingt-quatre heures; ensuite, en mêlant dans cette eau 88 litres d'eau de la source froide sur 132, pour faire un bain à 220 litres, cela ferait de froide 1,108,800 litres qui avec 1,663,200 de la Reinedonneraientuntotal de 2,772,000 lit., de bains à 220 litres 12,600 bains : ce qui n'existe pas. Il faut donc être persuadé que la Nouvelle-Reine donne seulement à peu près de 1 litre 184 millilitres à 1 litre 186

millilitres par seconde, ce qui fait environ 71 litres par minute, 4260 par heure, et 255,600 par vingt-quatre heures, et non seulement 101,624, comme il est porté au détail ci-dessus, ce qui lui peut faire donner, en y mêlant toujours la proportion de 88litr. de la source froide pour faire un bain à 220 litres, 1709 bains. Si cela est ainsi, il y aurait une différence de 770 bains à 1709.

2. Sur la source de la Grotte-Inférieure, il y a aussi une erreur; car en donnant 950 litres par heure, cela donne en vingt-quatre heures 22,800 litres ; alors les deux Grottes donnent 30,913 litres au lieu de 29,913, qui, mélangées dans la proportion de 113 littres de la source froide avec 107 litres des sources de la Grotte, donnent un total de 60,184 litres, ou 273 bains à 220 litres.

3. Sur la source du chauffoir comme sur les autres il y a sûrement aussi erreur ; car si en donnant 19 litres par 66 secondes, cela donne par heure 1339 litres, en vingt-quatre heures, 32,088, qui, mélangée dans la proportion de 138 litres sur 82 de froide donne un total de 51,154 litres, qui peut donner 232 bains.

D'après les calculs ci-dessus, le produit des sources peut donner de bains à 220 litres, savoir :

Reine-Nouvelle,	1709 bains
Grotte inférieure,	273
Source Richard-Ancienne,	171
Chauffoir,	232
Nouvelle-Richard,	91
Total,	2,476 bains

Toutes ces erreurs viennent peut-être de ce que les sources ne produisent pas à la minute, à l'heure et aux vingt-quatre heures proportionnellement avec ce qu'elles produisent à la seconde.

A ces réflexions que je fis, Edmond me montra des notes qu'il me dit avoir été prises avec la plus grande exactitude.

Quoique tous les détails qu'il me donnait fussent basés sur des expériences faites avec les plus grands soins, je désirais les voir faire, m'en rapportant peu à des notes qui souvent sont mal copiées : je lui demandai s'il ne serait pas possible de s'assurer si ce qu'il m'avait dit était exact; il me répondit : Rien n'est plus facile, et il me proposa d'aller faire une visite à M. Fontan d'Izaourt, qu'il le connaissait assez pour être persuadé qu'il se ferait un vrai plaisir de renouveler devant moi les expériences qu'il avait faites; nous nous présentâmes chez lui ; il est impossible d'être mieux reçu que nous le fûmes. Ayant fait part à M. Fontan du but

de notre visite, il s'empressa d'être à notre disposition : il prit tout ce qui était nécessaire pour faire les expériences dont je désirais être témoin, et nous nous mîmes en route pour visiter les souterreins d'où surgissent les eaux thermales ; nous examinâmes d'abord dans leur détail les souterreins : ce sont des galeries parfaitement voûtées, elles tournent en sens divers, deux personnes l'une à côté de l'autre peuvent les parcourir sans être gênées, elles sont de la plus grande propreté ; dans divers endroits, sont de petites trappes qui ferment de petits réservoirs, d'où surgissent les eaux thermales. La disposition de ces souterreins, leur construction, leur distribution sont ce qui existe de mieux dans ce genre, et un chef-d'œuvre d'architecture, par suite des travaux immenses qu'il a fallu faire pour creuser les rochers dans lesquels ils sont contruits. Pour l'architecture, la ville de Luchon les doit à M. François, ingénieur des mines, et pour le cours des eaux, à M. le docteur Fontan d'Izaourt.

Après avoir visité dans tous leurs détails les souterreins, M. Fontan procéda aux opérations chimiques, nécessaires pour me faire voir l'exactitude des opérations qu'il avait faites dans le commencement de l'année 1841. Pour la quantité d'eau que donnent les sources, nous ne trouvâmes pas une exactitude parfaite avec ce que Edmond

m'avait dit d'après ses notes, ce qui me confirma les erreurs que j'ai observées, erreurs qui sûrement existent par suite de fautes typographiques dans l'ouvrage où les notes ont été prises. Quant à leur température, voici ce que nous avons trouvé en degrés centigrades :

Source froide ,	17°,	50
Ferras, à la source ,	29	20
Enceinte, à la source,	31	
Blanche, au regard ,	37	
Grotte supérieure ,	58	
Reine,	59	70
Bayen,	67	80
Chauffoir,	49	
Richard ,	44	70

Toutes ces températures prises à dix degrés air extérieur et à douze air intérieur des grottes.

Les petites différences qui existent entre les expériences ci-dessus et celles du commencement de 1841 viennent de quelques infiltrations ou de la différence qui existait dans l'air atmosphérique à l'époque de chaque expérience ; souvent les portes des souterreins étant ouvertes, l'air extérieur se mêlant avec l'air intérieur, influe sur la température des sources : le jour de la pre-

mière expérience, l'air était à 20 degrés; le jour de la dernière, il était à 12.

Aussitôt que M. Fontan eut terminé l'opération de la température, il me demanda si je désirais connaître quelle était la position des eaux de toutes les Pyrénées, relativement à celles de Luchon : il était impossible de piquer d'avantage ma curiosité; ma réponse affirmative ne se fit pas longtemps attendre ; alors il me communiqua un ouvrage de M. Gintrac, homme de haut mérite, membre de quantité de sociétés savantes : son ouvrage détermine, d'après les expériences les plus judicieuses, la température des eaux thermales de toutes les Pyrénées et la quantité de sulfure de sodium qu'elles contiennent par litre. Le premier coup d'œil que je jetai sur cet ouvrage me fit voir que les résultats qu'il avait trouvés étaient parfaitement en rapport avec ceux que M. Fontan d'Izaourt avait aussi trouvés en 1840; et après quelques expériences que nous fîmes de suite pour nous assurer si, depuis les dernières expériences, il y avait des différences notables, je vis que les résultats étaient les mêmes à quelques milligrammes près, quelquefois même des fractions de milligramme, ce qui me fit voir clairement que les opérations de ces deux savants avaient été parfaitement faites, et me fit voir que leur haute réputation n'était pas usurpée.

Voici le travail de M. Gintrac, dans lequel on examinera que ce sont les eaux de Bagnères-de-Luchon qui contiennent le plus de sulfure de sodium, ce qui leur donne une supériorité immense sur presque toutes les autres eaux thermales des Pyrénées, pour la guérison des maladies qui en ont besoin.

EXPÉRIENCES GINTRAC.

	Température centigrade.	Sulfure de sodium par litre.
CAMBO.		
A la source,	22°	0g 0031
A la buvette,	22,	0 0024
Etablissement d'Eau chaude.		
Clot,	36,	0 0080
Esquirette,	35,	0 0093
Lerey,	34,	0 0062
Beaudot,	27,20	0 0080
Laressecq, buv. nord,	25,20	0 0074
Laressecq, buvet. sud,	25,	0 0093
Mainvielle,	11,50	0 0043
CAUTERETS.		
Etablissement Rullière.		
A la source,	39,	0 0192

	Température centigrade.	S de p
A la Buvette,	38,	0g
Au bain n. 9,	37,	0
Au bain n. 22,	35,	0
Petit-Saint-Sauveur,	30,	0
Bain du Pré,	47,	0
Mahourat,	50,	0
Source des Yeux,	39,	0
Source des OEufs,	55,	0
Bains du Bois.		
Source Chaude anc.,	44,	0
Source Chaude nouv.,	41,	0
Source Chaude temp.,	31,50	0
Bains Bruzeau.		
A la Buvette,	37,	0
A la Douche,	37,50	0
Bains Espagnols.		
Source à son arrivée à l'établissement,	45,	0
Eau refroidie dans le réservoir,	44,	0
Pause vieux,	44,	0

	Température centigrade.	Sulfure de sodium par litre.
Pause neuf, buvette extérieure, source nord,	46,	0g 0285
A la Douche, source du milieu,	42,50	0 0241
Cauteret.		
César,	48,	0 0297
Saint-Sauveur.		
A la Douche,	34,50	0 0241
A la Buvette,	34,	0 0241
Au robinet bain n. 14.	34,	0 0229
Au robinet bain n. 1.	31,	0 0223
Source Houtalade,	22,	0 0198
Barèges.		
La Chapelle,	31,	0 0186
Bains Neufs,	36,60	0 0341
L'Entrée,	40,80	0 0372
La Douche-Tambour.		
Petite Buvette,	41,	0 0434
Polard,	38,	0 0254
Bains du Nord,	36,	0 0248
Source d'Assieu,	35,	0 0241

	Température centigrade.	Sulfu de sodi par lit
Piscine n. 1 et 2,	36,	0 024[illegible]
Piscine n. 3,	32,	0 018[illegible]
Source Bazun,	30,	0 0303
Bagnèreres-de-Bigorre.		
Source de la Bassère,	12,30	0 0427
Cadéac (établissement de la rive gauche de la Neste).		
Source à la buvette,	16,	0 0687
Source où est le réservoir léger,	16,	0 0223
Petite Source extér.,	13,50	0 0768
Etablissement de la rive droite de la Neste.		
Source principale, Buvette,	13,50	0 0768
Source principale dans le réservoir,	13,50	0 0520
Source principale dans le chauffoir,	13,50	0 0483
Bagnères-de-Luchon.		
Grand-Établissement, Ferras et Richard.		
Source Ferras au griffon,	34,	0 0179

	Température centigrade.	Sulfure de sodium par litre.
Source Blanche au gr.,	40,	0g 0210
A la buvette,	33,	0 0068
Grotte Supérieure, griffon destiné aux douches,	54,50	0 0396
Grotte-Inférieure, bain n. 21,	50,	0 0409
Grotte-Inférieure, bain n. 16,	51,50	0 0427
La Reine, griffon, buvette,	57,70	0 0538
Bayen, griffon,	67,	0 0793
Bayen, mêlée à la Grotte-Supérieure pour douches et buvette,	58,50	0 0508
Source Chauffoir, au griffon,	48,60	0 0396
Richard-Nouvelle, au griffon,	47,50	0 0421
Richard-Nouvelle, à la buvette,	43,	0 0[illegible]28
Richard-Ancienne, à la buvette,	47,50	0 0328

Etablissement Soulerat.

Grand Puits,	37,	0 0272
Petit Puits,	30,	0 0179

Tempé
centigr

Ax (Ariège).

Etablissement du Tei

A la buvette n. 5, 43

A la buvette n. 4, 33

A la source de l'étuve, 70

La source de l'étuve qui fournit aux bains Viguerie présente au robinet 47

Source de la Pyramide, fournissant à 7 douches, 62

Source nouvelle sans désignation, 5

Source Saint-Roch, à la buvette ouest,

A la buvette est,

Fontaine de la ru Couston, quart. du Breil à la buvette nord,

A la buvette sud,

Etablis

Source des ancie douches,

Buvett

Sour

	Température centigrade	Sulfure de sodium par litre.
Source non utilisée,	65°	0g 0303
Les Canons, fontaine publique, à la Cascade,	75,	0 0316
Le Rossignol,	73,	0 0248
Sur les sources de la fontaine publique, on y pelle les porcs sur une pierre.		
Source de l'étuve,	62,	0 0186

Etablissement Coulomber.

Douches,	57,	0 0148
Source bains forts, réservoir,	57,	0 0161
Source n. 4,	38,	0 0049

Arles (Pyrénées-Orientales), opérations faites par le docteur Fontan.

	Température centigrade	Iode sur 1 quart de litre.	Sulfure de sodium.
Source Masolet,	31'20	0g45	»
Petit-Escaldadon,	63,45	18	0g0214
Source Comas,	58,20	14	0 0186
Gros-Escaldadon,	60,55	17	»

	Température centigrade.	Iode sur 1 quart de litre.	Sulfure de sodium.
Les 2 sources du ravin nouv. découv.	34,90	06g	0g0062
Sources Noguères,	47,40	12	0 0136
Villesèque, griffon du milieu,	61,60	18	0 0179
Villesèque, griffon supérieur,	59,90	»	»

Le 23 décembre 1840, jour où fut faite cette opération, une inondation étant survenue, elle peut avoir influé sur les résultats.

Petit-Escaldadon,	61,45	17	0 0199
Gros-Escaldadon,	40,60	05	0 0049
Gros-Escaldadon, buvette de distribut.,	40,30	04	0 0037
Sources Noguères,	45,	11 25	0 0124
Villesèque,	61,40	17 10	0 0199
Gros-Escaldadon, à la piscine,	39,	4 50	0 0043
Gros-Escaldadon, à la buvette,	40,	5 10	0 0051
Source de la place,	45,60	»	»

	Température centigrade.	Iode sur 1 quart de litre.	Sulfure de sodium.

Le Vernet-les-Bains (Pyrénées-Orientales).

Etablissement des Commandants.

(Température de l'air, 4 degrés centigrades.)

	Température centigrade.	Iode sur 1 quart de litre.	Sulfure de sodium.
Source Elisa, baignoires,	31,40	8g	0g0087
Source Elisa, au réservoir,	33,40	9 50	0 0105
Source Elisa, à la buvette,	29,	8	0 0087
Source chaude venant au bain Elisa,	42,	12	0 0136
Source n. 1, au griffon,	53,55	19	0 0223
Source n. 2, au griffon,	56,	21	0 0284
Centre du Vaporinno,	31,10	»	»
Source du jardin supérieure, n. 1,	45,20	16	0 0186
Source du jardin inférieure, n. 1,	51,30	14	0 0161
Source de la remise,	41,	15 50	0 0180
Source de la douche ascendante,	37,	7 90	0 0085

	Température centigrade.	Iode sur 1 quart de litre.	S[illegible]
Bains du bâtiment neuf : Cabinet n. 6, source inférieure,	35°	9g	0g
Cabinet n. 6, source supérieure,	43,	12	0
Etablissement Mercader.			
Source du torrent, au griffon,	38,60	13	0[illegible]
Source du torrent, cabinet n. 1,	37,	11	0[illegible]
Source du torrent, cabinet n. 6,	37,	11	0[illegible]
Bains prépar. n. 6,	35,	10	0[illegible]
Sources de la Barnouse et de Casteill réunies, cabinet n. 6,	25,	7	0[illegible]
Mère source, filet A, à la source,	57,20	21 10	0[illegible]
Filet B, à la source,	57,40	23	0[illegible]
Filet C,	49,60	17	0[illegible]
Filet C, cabinet n. 2,	49,70	17 10	0[illegible]
Dans le bain,	48,	15 50	0[illegible]

Molitg.

Etablissement Llupia.

(Température de l'air 8,20 centigrades)

	Température centigrade	Iode sur 1 quart de litre.	Sulfure de sodium.
Source n. 1 chaude, griffon,	38°	18g	0g0232
Cabinet n. 1, à 1 m. 50 c. du griffon,	37,	17	0 0199
Cabinet n. 5, à 4 mètres du griffon,	36,80	»	»
Cabinet n. 9, à 10 à 4 mèt. du griffon,	36,60	»	»
Cabinet n. 10, à 13, m. du griffon,	36,50	16 75	0 0195
Douche n. 7, à 6 m. 50 c. du griff.,	36,75	16 80	0 0196
Buvette près n. 7,	35,75	16	0 0186
Source n. 2 tempérée, bain n. 7, à 3 m. du réservoir,	33,60	13	0 0149
Bain n. 10, à 5 m. du réservoir,	33,30	»	»
Bain n. 9, à 7 m. du réservoir,	33,10	12 50	0 0143
Bain prépar. n. 7,	32,	11 75	0 0133
Source de la maison du doct. Barrère, inspect. des bains,	24,	»	»

Voilà, jusqu'à cette année, toutes les expériences qui ont été faites sur les eaux thermales des Pyrénées; le docteur Fontan devait suivre le cours de ces opérations dans les Pyrénées orientales, aux bains des Escaladas et Vinça, mais les soins qu'il a été obligé de donner aux malades de Luchon l'ont empêché de faire le voyage des Pyrénées orientales : c'est une perte pour la science, perte qui sera réparée l'année prochaine.

Une chose fort remarquable dans les eaux sulfureuses thermales des Pyrénées, c'est qu'elles suivent la ligne des montagnes granitiques, et que généralement elles jaillissent de ces montagnes. Quelle en est la cause ? C'est le secret de la nature, que le temps éclaircira peut-être.

Tous les détails dans lesquels je viens d'entrer sur la nature des eaux thermales des Pyrénées feront, je crois, plaisir aux amis de la science ; j'en ai dit assez pour qu'ils puissent juger de la richesse de la température et des principes sulfureux qui existent dans ces eaux.

A ce moment, je pense qu'il n'est pas inutile de vous donner la note des maladies que les eaux de Bagnères-de-Luchon ont guéries dans les saisons 1830, 1831, 1832, 1833, 1834. Cela prouvera leur efficacité. Quoique cette note soit officielle, je dois vous prévenir que, sur plusieurs points, elle manque d'exactitude, beaucoup de per-

sonnes qui ont été guéries et soulagées n'y ayant point été portées.

Indications des maladies.	Guéries.	Soulagées.	Non-guér.
—	—	—	—
Affections rhumatismales	375	210	180
Affections dartreuses, ou maladies chroniques de la peau,	295	115	145
Paralysies diverses de la vessie, des membranes inférieures,	12	24	55
Engorgements scrofuleux, ulcères scrofuleux, tumeur blanche avec gonflement osseux,	285	160	130
Névralgies,	55	40	75
Catarrhes pulmonaires de la vessie, larugité chronique,	83	22	20
Leuchorrée, chlorose, aménorrhée,	47	20	90
Entorses chroniques, ankyloses, raideurs, contractures des mem-			
A reporter,	1152	591	695

Report,	1152	591
bres à la suite de fractures et de luxations,	120	82
Accidents consécutifs aux plaies d'armes à feu, ulcères fistuleux, carie aux os,	22	18
Maladies siphilitiques, syphilides, cachie mercurielle, blennorrhée,	77	16
Total	1371	707

D'après ce tableau, 2896 malades venus à Luchon avec des maladies g pendant les années 1830, 1831, 18 1833 et 1834, ce qui fait 579 par an seulement une année 580. Depuis 18 1835, 1836, 1837, 1838, 1839, 1 et 1841 les guérisons ont été en raiso l'augmentation des personnes qui son nues y chercher la santé.

Ce qui doit fixer l'attention dans les thermales des Pyrénées, c'est que c qui existent au centre de leur ligne tiennent bien plus de sulfure de sodium celles des extrémités; on peut s'en vaincre aisément en examinant att vement le tableau ci-dessus; on y que les eaux des Pyrénées oriental

rapportent à peu près avec celles des basses Pyrénées, et que celles des hautes Pyrénées avec celles du département de la Haute-Garonne, qui sont au centre de la ligne de ces montagnes, se rapportent entr'elles à peu de différence près. Ces observations sont d'un grand intérêt pour l'homme de la science. Rien jusqu'à ce jour n'a pu faire connaître quelles sont les raisons qui produisent cette particularité de la nature.

Il y avait plus de trois heures que nous étions ce qui peut s'appeler enterrés dans la science, ce qui m'avait fait éprouver un peu de fatigue morale. Malgré tout l'intérêt que je prenais à m'instruire, et la complaisance qu'avait pour nous M. le docteur Fontan, il fallait ne pas abuser davantage de tout ce qu'il faisait pour nous. Je puis assurer que je ne l'oublierai jamais. Nous le remerciâmes du bon accueil qu'il nous avait fait, et le quittâmes après lui avoir demandé la permission de venir lui rendre visite quand je désirerais faire gagner quelque chose à mon instruction. La permission me fut accordée, plusieurs fois j'en ai profité, tout ce que je désirais connaître de sa spécialité, il me l'a enseigné en me démontrant avec une netteté parfaite les expériences qu'il faisait devant mes yeux.

Pour rendre mes idées plus riantes, Edmond me proposa d'aller faire une promenade dans les bosquets qui dominent les

bains ; je ne me fis pas prier pour accepter sa proposition : nous nous mîmes en route pour les visiter dans tous leurs tours et détours ; chaque pas que nous faisions me procurait un nouveau plaisir. Depuis peu de temps, les promenades de Luchon ont été augmentées de ces bosquets, en tirant parti de la montagne qui domine les bains; cette montagne est couverte d'arbres de toute espèce, des allées tortueuses y sont tracées, ce qui a fait naître un jardin anglais délicieux; des arbres, des arbustes ont été plantés où il était nécessaire; d'autres ont été arrachés pour donner à la vue des échappées charmantes. Tous ces arbres et arbustes de diverses espèces donnent une variété on ne peut plus agréable à ces bosquets, et leur ôtent la monotonie : c'est un jardin des plantes dont les allées vous paraissent toujours trop courtes ; on y est à l'abri des rayons du soleil; dans les plus fortes chaleurs ; on y respire l'air pur et frais des beaux jours du printemps; des bancs de pierre et de gazon invitent au repos, surtout les derniers que l'on a eu soin de placer au pied de gros arbres qui en forment les dossiers. Sous les ombrages épais, tout y est mystérieux, tout y est plaisir; l'air qu'on y respire donne un essor riant à vos pensées : Bosquets charmants, combien de fois vous fûtes témoins de serments de jeunes cœurs, et combien vous le fûtes d'infidélités !

Voici des vers qu'ils ont inspirés :

Bosquets mystérieux, rendez-vous des amants,
Témoins de leurs baisers, de leurs légers serments.
Le coudrier planté dans un lieu sombre
Vous invite à jouir de son ombre;
Dans ces beaux lieux où Flore établit son empire,
A l'ombre des rameaux caressés par Zéphyre,
Avec une aimable amie
Bien aimée, bien chérie,
Il n'est qu'un pas des désirs
Au bonheur, aux plaisirs.

Dans plusieurs endroits de ce jardin délicieux, des fontaines répandant une eau claire, limpide, vous invitent à vous rafraîchir ; il en est une surtout qui est souvent fréquentée, elle se nomme fontaine d'Amour ; elle est entourée de bancs, d'arbustes choisis de manière à ce qu'il y en ait toujours en fleurs ; pendant la belle saison, ces fleurs répandent une odeur douce, suave qui embaume l'air.

Les branches des arbres qui s'entrelacent donnent un ombrage qui fait tomber dans un doux état de mélancolie. La fontaine d'Amour porte un nom parfaitement analogue à sa position et aux inspirations qu'elle fait naître : il n'est pas étonnant qu'elle soit souvent visitée.

A travers les feuillages on découvre un paysage enchanteur ; les établissements des

bains sont à vos pieds; la vallée de Luchon se voit dans toute son étendue depuis Cier jusqu'à Castel-Vieil, et l'entrée de la vallée de l'Arboust; de tous les côtés, l'horizon est fermé par de hautes montagnes que couvrent un beau tapis de verdure, et des bois sur leurs plus hautes cimes forment divers bosquets, dans lesquels on voit paître de beaux et nombreux troupeaux. Ce ne sont point des montagnes sèches, arides, d'où s'élèvent d'énormes rochers dont les pointes semblent menacer les cieux; on n'y voit pas les neiges et les glaciers de la Maladetta, c'est un paradis terrestre; sur divers points, les villages de Saint-Mamet, Montauban, Juzet, Barcugnas, arrêtent agréablement la vue.

La promenade des bosquets, me dit Edmond, vous engagera sûrement à venir y faire vos méditations, et vous inspirera, si un jour vous écrivez l'historique de Bagnères-de-Luchon; c'est dans ces lieux que votre imagination développera toutes ses ressources : quand vous y viendrez, gardez-vous de troubler les heureux qui, sous la coudrette, viennent y chanter leurs amours; quand vous les entendrez, détournez-vous d'un pas léger, vous savez que l'on ne doit jamais faire pour les autres ce que l'on ne voudrait pas qui fût fait pour soi.

A peine Edmond avait-il fini ce petit conseil fort utile envers les personnes qui se

laissent entraîner aux faiblesses humaines, qu'à travers un endroit fort touffu, nous aperçûmes un jeune homme d'une trentaine d'années, aux pieds d'une jeune personne de vingt à vingt-deux ans : il couvrait sa main de baisers et la suppliait de lui pardonner ses erreurs. Malgré ce que venait de me dire Edmond, je ne pus m'empêcher de rester quelques instants à regarder à travers les feuillages, pour savoir comment finirait la scène qui se présentait à nos yeux. Le trouble de la jeune personne, les pleurs qui roulaient dans ses yeux, le désespoir du jeune homme, soit feint ou vrai, les mots de mort qu'il prononçait étaient plus que suffisants pour m'inspirer le désir de voir comment finirait cette scène extraordinaire et pénible sous tous les rapports, surtout pour la jeune personne, dont la douceur, les paroles allaient au cœur : Adolphe ! Adolphe ! vous m'avez trompée, vous me tromperez encore... vous savez combien je vous aimais... vous savez que je vous ai fait dépositaire de mes secrets... vous savez que pour vous j'ai sacrifié parents et amis; que j'ai tout oublié... vous êtiez l'ame de mes pensées et vous m'avez trompée ! pensez-y bien, Adolphe, vous m'avez trompée! et pour qui? grands dieux! pour une malheureuse, une femme indigne de son sexe, femme qui n'est pas même digne de pitié, une de ces femmes vendant leur honneur

ait jamais que le ciel témoin de vos serments, unissez-vous pour faire cesser une existence qui sans cesse est semée de troubles et que l'on s'efforce de cacher à tout ce qui vous entoure, souvent même à soi-même.

Julie et Adolphe mirent les mains sur leurs yeux, les mouillèrent de leurs larmes, et nous firent voir par leurs accents que l'un ou l'autre était engagé, qu'ils ne pouvaient s'appartenir. Nous n'entrâmes dans aucune explication à ce sujet, pensant bien que leur position secrète, mise au grand jour, ne pouvait pas leur faire plaisir. Les voyant en état de rejoindre Bagnères, nous les quittâmes après leur avoir promis de garder le silence sur la scène dont nous avions été témoins, plaignant de tout notre cœur les malheureux qui ne savent pas maîtriser leurs passions.

Nous fûmes plus de deux heures dans le bosquet auprès de Julie et d'Adolphe. Plus les évènements sont grands, plus les scènes qu'ils présentent sont extraordinaires : la position d'Adolphe et de Julie m'avait inspiré un mouvement pénible qui avait porté dans tous mes sens un malaise que je ne pouvais définir ; je sentais que j'avais besoin de repos: nous nous dirigeâmes vers mon hôtel ; j'invitai Edmond à partager mon dîner, il accepta, il ne pouvait me faire plus de plaisir.

Sans que je l'eusse commandé, on nous servit un dîner parfait. A Bagnères-de-Lu-

chon, on trouve, comme je l'ai déja dit, tout ce qui est nécessaire à la vie et tout ce qui peut flatter les goûts gastronomiques les plus délicats. Je dois encore donner quelques détails à ce sujet, ils ne seront pas de trop pour que les gastronomes qui me liront y viennent en foule satisfaire leur passion gastronomique. Les volatiles y sont parfaits : la perdrix grise, la blanche, la rouge, la bartavelle y abondent; le coq de bruyère y est assez commun ; le lièvre s'y trouve, ainsi que toute espèce de bécasses et d'oiseaux d'eau ; l'ortolan, le râle des genêts et la caille y sont en quantité selon la saison; le chevreau y est délicieux ; le bœuf, le mouton, le veau y sont d'une excellente qualité ; l'izard est commun ; les truites de la Pique, de l'One, des divers lacs, surtout du lac d'Oo, y sont parfaites; les légumes et les fruits de toutes espèces s'y trouvent; les fraises et les framboises y sont d'une abondance extraordinaire depuis le quinze juillet jusqu'au quinze et même fin septembre : on sait que ces fruits des montagnes sont préférables à ceux des potagers. L'art culinaire est porté dans tous les hôtels aussi loin qu'il peut l'être : selon son goût, on peut faire apprêter les mets de mille manières diverses : le fameux *cordon-bleu* est le code des cuisiniers de Bagnères. On peut avoir, suivant qu'on le désire, des pensions depuis 45 francs jus-

qu'à 300 francs par mois ; à 45 francs, vous avez une bonne cuisine bourgeoise.

Je reçus Edmond dans le joli et modeste appartement que j'habitais ; il était dans l'intérieur de la ville, peu éloigné de la belle promenade d'Étigny ; il se composait d'une chambre à cheminée, ayant deux fenêtres sur la rue; de jolis meubles, un lit excellent, des rideaux de croisées, des draperies élégantes faisaient l'ornement de cette première chambre ; elle était fermée par une porte à deux battants ; une deuxième chambre ou grand cabinet y tenait, la vue y était magnifique, elle planait sur les montagnes et la vallée de Luchon. Ces deux pièces me coûtaient deux francs vingt-cinq centimes par jour; la belle chambre seule me coûtait un franc cinquante centimes par jour. Si elle eût été dans l'allée, elle m'eût coûté de trois à quatre francs. Il est des appartements complets qui se louent huit, dix et quinze francs par jour. En général, à Luchon, celui qui veut faire une grande dépense, en trouve les moyens : chacun, selon ses goûts, peut satisfaire ses désirs.

Nous dînâmes parfaitement dans mon modeste logis ; je dis modeste, parce que, selon bien des gens, il paraissait tel, même ridicule, surtout aux yeux de ceux qui se métamorphosent en grands personnages, mais généralement aux yeux de ceux qui le sont, il paraissait très-bien ; j'en ai eu la

preuve par des personnes de grand nom, qui logeaient dans la même maison que moi et qui avaient un logement absolument semblable au mien, ces dernières sachant parfaitement mettre les choses à leur place. Il est à remarquer que ce sont les hommes appartenant positivement à la haute classe de la société, ceux dont les familles se sont immortalisées qui rarement tirent vanité de ce qu'ils sont et qui ne trouvent nullement ridicules ceux que leur fortune met dans la position de vivre modestement. Les Montmorency, les Larochefoucault, les Montesquiou, les Bethune descendant du grand Sully, les Colbert descendant du grand homme de ce nom, les Daguesseau, les Latrémouille, les Choiseul, les Richelieu, et beaucoup d'autres sont-ils fiers, insolents? Non!.. il n'y a que les hommes qui ne sont rien qui, pour cacher une basse origine, veulent paraître quelque chose en affectant une insolence, un ton, des manières qui les font mépriser par les hommes de bon sens. Me trouvant parfaitement bien comme j'étais, peu m'importait les *on dit* plus ou moins ridicules.

Ce qui existe de fort singulier à Luchon, ainsi que dans beaucoup d'autres établissements de bains, c'est qu'il est certaines maisons où l'on vous soigne en raison de ce que vous paraissez être, ce qui fait que souvent on accueille d'une manière plus

flatteuse ceux qui, par leur extérieur, ne laissent rien à désirer, et d'autres qui, par des paroles hautes et accentuées font croire à une grande origine ou à une fortune de millions sur millions, et qui, en jetant sur le tapis vert des pièces de 5 et 20 francs, veulent faire voir que pour eux elles sont des meubles inutiles; mais qui, lorsqu'elles ont disparu, sont fort embarrassés pour payer pension et loyer, quand d'autres personnes, qui, par leur mise, font voir que tout chez elles est modestie, honnêteté sans ostentation, voulant qu'on ne s'occupe pas d'elles, modérant leurs dépenses à leur fortune, sont reçues froidement, que l'on s'inquiète peu d'elles pour les souscriptions de bals, de concerts, de spectacles, de loteries ; enfin, qu'aux yeux des personnes comme j'ai dépeint les premières, elles sont de véritables parias qu'il faut fuir.

Les habitants de Luchon qui agissent comme je l'ai dit ont tort : leur intérêt doit être de recevoir également bien tous les étrangers, et de ne pas calculer leurs complaisances, leur politesse sur une apparence de fortune plus ou moins grande.

A ce sujet, voici ce qui m'est arrivé; c'est un fait qui mérite d'être récité : Me trouvant à un établissement de bains, je voyais beaucoup de jeunes gens fashionables ayant le ton, les manières dont je viens de parler; malgré leur âge qui n'était nulle-

ment en rapport avec le mien, malgré que ma tournure fût loin de répondre à la leur, ils s'approchèrent de moi progressivement; je finis par me lier avec quelques-uns, sans cependant en faire mes amis, ne prodiguant pas mon amitié sans connaître parfaitement les gens. Ces jeunes gens, l'un après l'autre, sans, je pense bien, se l'être communiqué, me demandèrent si je pouvais leur prêter quelques pièces de 20 francs, qu'ils allaient recevoir, les uns de leur banquier, les autres de leur intendant, des sommes vingt fois plus fortes que celles dont ils avaient besoin, maudissant de leur mieux banquier et intendant qui les mettaient dans l'embarras. Surpris de leur demande, je leur répondis : Messieurs, je n'ai ni banquier, ni intendant qui me fournisse vingt fois plus d'argent que je n'en ai besoin; j'ai seulement de quoi satisfaire le nécessaire, ayant toujours soin de faire des économies pour les besoins imprévus. Ces très-hauts et très-puissants personnages ne s'adressèrent plus à moi, mais s'adressèrent à deux braves gens, qui eurent la bonté de leur prêter ce qu'ils demandaient. Malheureusement pour ces pauvres prêteurs, les emprunteurs partirent sans mot dire, et avant que banquier et intendant leur eussent envoyé les fonds nécessaires pour rembourser ce qu'ils avaient emprunté. Il est certaines personnes qui appellent cela *industrie*.

Edmond me raconta diverses affaires de ce genre qui avaient eu lieu à Luchon.

Après notre dîné, la conversation s'étant engagée sur divers sujets, à dix heures nous étions encore ensemble ; nous étant levés de bon matin, il était temps de se livrer au sommeil pour nous reposer de la promenade de la journée, nous remettre de l'émotion que nous avait causée la scène du bosquet, qui, malgré un excellent dîné et une conversation animée, était toujours présente à notre mémoire. Nous nous fîmes des adieux d'amis, et nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain matin à cinq heures.

CHAPITRE VI.

4me PROMENADE.

Saint-Mamet. — Montauban, sa cascade. — Juzet, sa cascade.

Notre quatrième journée était destinée à visiter les villages de Saint-Mamet, Montauban et sa cascade, Juzet et sa cascade. Cette promenade est un véritable voyage. Edmond qui m'en avait prévenu, arriva

avant l'heure fixée, pour me faire lever dans le cas où un peu de paresse, suite de la fatigue de notre promenade de la veille, m'eût fait oublier l'heure de notre rendez-vous. Sa prévoyance fut en défaut : j'étais non-seulement prêt, mais j'avais encore préparé dans mon carnier tout ce qui était nécessaire pour faire un bon déjeûné et un excellent dîné; de plus, deux tasses de chocolat étaient prêtes pour nous donner la force d'aller jusqu'à Saint-Mamet et Montauban, lieu que nous fixâmes pour notre déjeûner. L'étonnement d'Edmond fut des plus grands quand il vit que je l'attendais avec impatience et que j'avais agi en homme habitué à courir les montagnes. Le chocolat pris, nous nous mîmes en route pour Saint-Mamet, suivîmes la grande allée des bains, prîmes ensuite celle qui lui fait face pendant une cinquantaine de pas; après nous détournâmes à gauche, suivîmes le chemin de Castel-Vieil jusqu'à celui que l'on rencontre à gauche et qui est celui de Saint-Mamet, dernier village de France sur la frontière d'Espagne.

Nous arrivâmes à Saint-Mamet après une demi-heure de marche. La seule chose qui nous y attirait était le clocher de l'église dont l'architecture annonce avoir été modelée sur l'architecture de celui de Luchon; il date du commencement du seizième siècle; ce qui le prouve, c'est qu'au-dessus de la

porte de l'église est un bas-relief portant la date de 1526. Ce clocher est d'une grandeur extraordinaire relativement à l'église.

Le village de Saint-Mamet est dominé par de hautes montagnes couvertes de bois et de très-beaux pâturages qui sans cesse sont sillonnés par de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons; la nuit ces troupeaux se retirent, soit dans des chaumières, soit dans des parcs, comme on sait qu'il en existe dans presque toutes les montagnes des Pyrénées. Des bergers avec leurs chiens fidèles les garantissent des animaux carnassiers des forêts.

Saint-Mamet, auquel certains dictionnaires géographiques donnent, je ne sais pourquoi, le nom de ville[1], a seulement une population de quatre à cinq cents habitants. Autrefois il y avait une industrie qui donnait de l'aisance à cette population : on y voyait une très-belle fabrique d'azur, qui est tombée par suite d'une mauvaise administration.

En visitant ce village, nous remarquâmes une assez belle fontaine, nouvellement construite sous la mairie de M. Saccarrère ; elle tire ses eaux de la Pique, quoiqu'elle en soit assez éloignée. Nous remarquâmes aussi quelques maisons dont les fenêtres et les portes sculptées font penser qu'elles ont été habitées par quelque grand personnage.

Ayant parcouru le village de Saint-Mamet sur tous les points, nous fûmes faire une visite au curé, pour savoir s'il ne connaissait pas quelques faits historiques sur le pays dont il était pasteur : il nous reçut très-poliment, et après une heure de conversation, qui ne cessa de rouler sur la misère de son église, notre instruction historique n'en fut pas plus avancée qu'en y entrant. Nous lui fîmes nos adieux, en nous informant s'il n'y avait pas dans le village quelque savant. On sait que dans la plupart des villages il existe presque toujours de ces soi-disant docteurs qui, aux yeux de ceux qui les entourent, sont de véritables oracles; il est quelquefois de ces docteurs de village qui vous donnent des renseignements utiles; dans plusieurs cisconstances j'en ai eu des preuves : nous n'en trouvâmes pas à Saint-Mamet.

Une chose assez remarquable existe dans Saint-Mamet, c'est que sa population diffère beaucoup de celle des villages environnants : son langage est plus vif, plus accentué, plus expressif ; elle est plus agile, plus taillée en force ; enfin il y a une telle différence entre cette population et celle des autres villages de la vallée de Luchon que l'on croit en être à des centaines de lieues quoiqu'en étant à peine à une demi-heure de marche. D'où vient cette différence ? Je crois qu'il est fort difficile de l'expliquer.

st-ce une population particulière qui, par
ite de guerres, est venue s'y fixer? C'est
ossible, même croyable; mais rien, absolument rien ne le prouve. On doit aussi remarquer dans cette population que les goi-
es chez les hommes et chez les femmes y
nt en plus grande quantité, et qu'elle se
vre particulièrement aux travaux des montagnes.

D'ici à peu de temps, Saint-Mamet va
enrichir de tous les bâtiments d'exploitation nécessaires pour la fonderie du minerai de plomb de la mine de l'hospice de
enasque.

Voyant que notre instruction ne pouvait
ien gagner à rester plus long-temps à Saint-Mamet, nous nous dirigeâmes vers Montauban où nous espérions être plus heureux
sous le rapport historique.

Pour aller de Saint-Mamet à Montauban,
on suit, sur la droite, une fort belle route
longeant les montagnes; il faut près d'une
demi-heure pour y arriver. La position de
ce village est plus pittoresque que celle de
Saint-Mamet, étant en partie situé en amphithéâtre et arrosé par les eaux d'une très-belle cascade. L'église, qui est à gauche
en entrant, est ce qui existe de plus misérable; il n'en est pas de même du presbytère qui est une fort belle maison : il est à
droite, faisant face à l'église; cette maison
annonce l'entrée d'un très-beau village,

mais il en est autrement : il se compose de chaumières répandues çà et là sans ordre, seulement quelques maisons couvertes en ardoise. Ce village renferme une population de 4 à 500 ames ; il a le bonheur de posséder un curé dont on ne saurait trop faire l'éloge sous tous les rapports : l'instruction, la science, la modestie sont ses moindres qualités. Ce digne et savant ecclésiastique devrait certainement figurer dans l'église d'une grande ville, mais il paraît que ses goûts ne l'y portent pas ; il se plaît à diriger son petit troupeau, qui, en écoutant ses paroles, est un modèle de piété sage sans fanatisme.

Vous n'êtes pas plutôt entré à Montauban qu'une troupe d'enfants couverts de vêtements en lambeaux vous demandent si vous voulez aller voir la cascade : malgré qu'Edmond connût parfaitement les tours et détours qu'il faut faire pour y arriver, nous prîmes trois de ces enfants pour nous y accompagner, plutôt par charité que par besoin. Ils nous demandèrent si nous voulions voir le jardin du curé, qui dans tout le pays jouit d'une réputation colossale ; malgré qu'il faille, comme au spectacle, en payer l'entrée, nous nous dirigeâmes vers le jardin à si grande réputation ; nous donnâmes chacun cinquante centimes, et nous eûmes la liberté de le visiter dans tous ses détails : il a fallu une grande patience pour

faire ce jardin, étant en amphithéâtre sur une montagne haute et rapide ; à mesure que l'on arrive à sa plus grande hauteur, la vue devient magnifique, elle est admirable; quand vous êtes au calvaire, c'est un panorama que l'on ne peut se lasser d'admirer : tous les étrangers doivent l'aller voir, il est réellement merveilleux, tant par les divers arbres dont il est orné que par sa distribution. Honneur au curé de Montauban qui par son industrie a su secourir l'indigence! Les cinquante centimes que l'on paie d'entrée étant pour les pauvres, c'est une œuvre de charité que tous les étrangers doivent remplir, œuvre dont il leur sera tenu compte dans l'autre monde.

Nous quittâmes le jardin du curé et dirigeâmes nos pas vers la cascade : il faut environ vingt minutes pour monter l'escarpement où elle est située ; cet escarpement est pénible à franchir, mais la grande réputation de cette cascade m'inspirait un tel désir de la voir, que ce désir l'emporta sur la fatigue que j'éprouvais.

Les rapports qui m'avaient été faits sur la cascade de Montauban ne furent pas trompeurs : l'eau s'échappe d'un rocher qui peut avoir cent pieds d'élévation ; elle tombe de manière à former plusieurs cascades les unes sur les autres, qui finissent, par suite de la force avec laquelle l'eau s'élance, par former dans l'air un brouillard froid qui

empêche de l'approcher de très-près ; le brouillard qu'elle forme vous humecte à une assez grande distance; quand les rayons du soleil donnent dessus, ils forment un arc-en-ciel: il faut surtout se garder lorsqu'on a chaud de rester long-temps dans cet endroit, car l'on y prendrait promptement un coup d'air dont les suites pourraient être funestes; nous le quittâmes donc promptement et nous allâmes nous installer sous un ombrage de châtaigniers pour y faire notre déjeûné, l'appétit commençant à se faire sentir vivement, il était dix heures, nous étions en marche depuis cinq heures. L'air des montagnes donnant de l'appétit aux estomacs même aux plus faibles, et nous qui avions une santé et un estomac à toute épreuve, nous étions on ne peut mieux disposés à faire un excellent accueil au déjeûner que nous avions étalé sur un tapis de verdure : il fut dévoré en quelques instants; nous y fîmes prendre part aux enfants qui nous avaient conduits à la cascade ; ce fut pour eux un jour de fête : ces malheureux, de leur vie, n'avaient eu une si bonne aubaine ; tous, dans leurs traits, dans leurs yeux, nous faisaient voir combien ils éprouvaient de plaisir. Notre déjeûner fini, nous restâmes une demi-heure à contempler tout ce qui se présentait à notre vue : Luchon, presque à nos pieds, se dessinait parfaitement; ses maisons blanches, se détachant

au travers et au-dessus des bosquets qui sont répandus dans la vaste prairie qui les sépare de Montauban, font un effet admirable; malgré tout le plaisir que nous éprouvions dans cet endroit, il fallait le quitter pour terminer la promenade que nous nous étions imposée; nous remerciâmes nos conducteurs, les payâmes généreusement, ce qui était pour eux d'un plus grand prix que nos remerciements; ils furent on ne peut plus contents de notre générosité, et nous proposèrent de nous accompagner à Juzet : on trouve toujours des personnes de bonne volonté pour vous servir quand on sait récompenser à propos. Nous ne profitâmes pas de leur offre, et ne pensant plus à la fatigue que nous avions éprouvée en grimpant à la cascade, d'un pas assuré, nous prîmes le chemin de Juzet.

Pour aller de Montauban à Juzet, il faut une demi-heure, en suivant, toujours par une belle route, le pied des montagnes de droite du vallon de Luchon; ces montagnes, comme toutes celles du vallon, sont semées de prairies, de champs, jusqu'à leur plus grande hauteur; dans plusieurs endroits les plus belles récoltes sortent du sein de la terre : comme nous faisions nos promenades en comtemplateurs de la nature, nous mîmes plus d'une heure à faire le trajet de Montauban à Juzet; cette heure ne nous parut que quelques minutes tant nous éprouvions

de plaisir à examiner et faire nos réflexions sur tout ce que nous voyions et ce qui se passait autour de nous.

Le village de Juzet, pour les maisons, ressemble à celui de Montauban, rien de beau ne peut y fixer la vue; quelques anciens bâtiments avec quelques ornements sur le montant des portes et croisées, comme dans presque tous les villages de cette partie des Pyrénées, annoncent d'anciennes demeures de quelques grands personnages. L'église est à peu près de la même époque que celle de Saint-Mamet sans lui ressembler en rien: sur le clocher est la date de 1540; tout le reste de l'église est entièrement neuf et très-bien, il date de 1840; cette église est la plus jolie de toutes celles qui existent dans le vallon de Luchon; on y remarque sur une pierre ancienne, à laquelle tient un tronc, la date de 1510 avec quelques lettres à moitié effacées, ce qui empêche d'en comprendre la signification. Cette inscription et celles qui sont sur le clocher prouvent que l'église existait dans le commencement du 16e siècle.

Nous nous arrêtâmes peu dans le village de Juzet; la curiosité nous porta de suite à visiter sa cascade, dont la réputation est au-dessus de celle de Montauban; nous y arrivâmes promptement, son accès étant très-facile: elle se trouve entre deux rochers à peu près perpendiculaires, très-évasés à l'entrée, et progressivement se rapprochant

de manière à former un angle aigu à l'endroit où ils se réunissent. Ces rochers forment les deux côtés d'un triangle acutangle dont la base est l'entrée; ils sont très-élevés; dans des endroits ils sont tout à fait perpendiculaires, dans d'autres ils présentent des accidents plus ou moins grands. La cascade s'élance de leur plus grande hauteur, à peu près à cent ou cent vingt pieds (39 mètres 980 millimètres) d'élévation, du milieu d'une belle touffe d'arbres. Dans sa chute, l'eau tombe sur de petits rochers qui s'avancent et qui tiennent aux rochers qui forment l'espèce d'enceinte dans laquelle se trouve la cascade, ce qui fait jaillir l'eau et lui fait former dans l'air un brouillard souvent très-épais, suivant la quantité d'eau qui tombe : au moment des fontes de neiges, la quantité est considérable. Ces eaux, dans leur chute jusqu'au bas de la montagne, font plusieurs bonds et rebonds qui produisent un très-bel effet Au bas de la cascade est un moulin qui paraît bien misérable, mais qui cependant donne de l'intérêt à l'ensemble de cet endroit, qui est bien au-dessus de celui de Montauban : on ne doit pas oublier de l'aller voir quand on va à Bagnères-de-Luchon.

Il paraît qu'autrefois les villages de Saint-Mamet, Montauban et Juzet étaient fort élevés sur les flancs des montagnes qui à ce moment les dominent : le bassin de Luchon

s'étant progressivement assaini, les marécages ayant disparu, les rivières de la Pique et de l'One ayant eu un cours encaissé, la culture ayant remplacé le désordre, les habitants des villages qui étaient presque sur les pics des montagnes se sont vus dans la nécessité de se rapprocher des terres qu'ils avaient défrichées; alors ils ont établi leurs habitations dans le vallon, ce qui a donné naissance à ces villages aux pieds des montagnes. On n'a pas de données certaines sur l'époque où cela est arrivé, mais il est à présumer que c'est vers le 15e ou 16e siècle : les dates des églises de Saint-Mamet, de Juzet et autres donnent à le penser.

L'opinion que tout le vallon de Bagnères-de-Luchon était un lac; d'après la situation primitive des villages sur la cime des montagnes et leur abandon par les populations, qui vinrent en élever d'autres dans le vallon, paraît tellement rationnelle que je crois qu'on ne peut la contester raisonnablement.

Il était près de six heures quand nous finîmes d'examiner les sinuosités des rochers, les plantes toutes différentes les unes des autres et les arbres qui croissent dans leurs fentes ; en les voyant on ne peut croire que dans une fente de rocher s'élèvent des arbres dont les tiges ou troncs ont plus d'un mètre de circonférence, ce qui prouve clairement que ces arbres prennent plus de nourriture dans l'atmosphère que dans la terre qui se

trouve dans les fentes des rochers d'où ils s'élèvent ; dans des endroits des arbres ayant une belle végétation sont presque suspendus et ne tiennent à la terre et aux rochers que par quelques membranes : on ne peut s'empêcher d'admirer toutes ses bizarreries de la nature, qui prouvent que pour diverses plantes la terre en grande partie ne leur sert que de point d'appui.

Quoiqu'il n'y eût que cinq heures que nous avions déjeûné à Montauban, nos estomacs demandaient à être restaurés ; comme nous avions apporté déjeûné et dîné, nous quittâmes la cascade et allâmes nous établir près d'une scierie de planches, pour prendre un bon repas, nos forces commençant à se perdre : notre dîné fut aussi promptement dévoré que notre déjeûné, mais malheureusement notre prévoyance fut en défaut, nos provisions ne répondirent point à nos besoins ; pour y suppléer, nous envoyâmes chercher à Juzet, par l'un des visiteurs qui nous entouraient, du lait de chèvre et du pain, en lui promettant un honnête salaire s'il faisait promptement notre commission : tous les autres visiteurs à l'envi l'un de l'autre voulurent être nos commissionnaires, mais nous ne pouvions les contenter tous ; cependant, pour ne pas nous refuser à leur bonne volonté, nous priâmes quelques jeunes filles d'aller nous cueillir des fraises, d'autres d'aller nous cueillir des framboises ;

elles partirent avec la rapidité de l'éclair et revinrent de même : le lait de chèvre était excellent, le pain quoiqu'un peu noir était parfait, les fraises et les framboises avaient un parfum délicieux ; notre repas fut un véritable repas de gastronome, d'autant plus qu'un appétit dévorant y présidait. Nous distribuâmes cinq francs à toutes les jeunes filles qui nous entouraient : elles nous remercièrent très-poliment et nous donnèrent des bouquets de fleurs cueillies sur la montagne; leur fraîcheur et leur variété flattaient l'œil. Ces jeunes filles nous souhaitèrent bon voyage, en nous assurant qu'elles prieraient Dieu pour que les eaux de Bagnères-de-Luchon nous fissent tout le bien possible, et nous engagèrent à venir les visiter souvent ; nous leur promîmes que nous reviendrions et leur amènerions nombreuse compagnie. Après toutes nos promesses, nous nous dirigeâmes vers Bagnères-de-Luchon ; huit heures sonnaient comme nous y arrivions ; nous rentrâmes chacun dans notre logement, après nous être félicités de notre promenade et nous être donné rendez-vous pour le lendemain matin.

CHAPITRE VII.

5me PROMENADE.

Incident — Saint-Aventin — La diligence. — Bal. — Concert. — Départ d'Edmond.

Tous les jours ne peuvent être des jours de plaisir; les plaisirs ne sont que passagers: il faut les saisir, bien les saisir quand ils se présentent ; je pensais que pour moi, par un décret en bonne forme de la Providence,

ils continueraient comme ils avaient commencé ; pourquoi en fut-il donc autrement? Est-ce une punition du Ciel ? Je l'ignore: la Divinité, qui dirige toutes nos actions, ne veut sûrement pas que nous soyions sans cesse nourris dans les plaisirs afin qu'ils ne finissent pas par ne plus en être. Cette prévoyance de l'Etre-suprême est sage, car l'habitude que nous nous faisons des choses qui nous flattent le plus finit par être ennuyeuse.

Le 15 août 1841, jour destiné à ma cinquième promenade, les dieux m'ont frappé comme ils frappent la multitude : je me levai à quatre heures du matin pour être prêt à cinq, heure du rendez-vous donné à Edmond, et afin de tout préparer pour exécuter une ascension à l'hospice de Venasque; à cinq heures, j'entendis Edmond monter précipitamment l'escalier, il frappa vivement à ma porte, je m'empressai de la lui ouvrir : je lui trouve un air triste; en lui prenant la main, je lui dis : Qu'avez-vous, mon ami? Il me répondit : Je suis contrarié, désolé autant qu'on peut l'être : une lettre reçue à l'instant de Toulouse me force de quitter Luchon ; il faut que je me rende sans plus tarder dans la capitale de la Haute-Garonne (dont quelques fous voudraient faire la capitale d'un nouveau royaume, sous le nom de royaume d'Aquitaine, en détachant trente à trente-cinq départements de la mère-

atrie) ; des affaires du plus haut intérêt n'appellent dans cette ville. Il faut vous uitter, mon ami ; pourquoi vous avoir onnu ! j'emporterai avec moi un regret incère; soyez-en persuadé, quoiqu'éloigné le vous, je serai toujours avec vous ; que le plaisir j'ai éprouvé dans les promenades ue nous avons faites ! combien je m'en romettais encore dans celles que nous deions faire !

Malgré la différence d'âge qui existait enre Edmond et moi, notre amitié allait oujours croissant par suite de nos caractèes qui sympathisaient parfaitement : je m'y tais attaché comme à un ami d'enfance ; e lui témoignai tous les regrets que notre éparation forcée me faisait éprouver. Comne Edmond ne pouvait partir que par la liligence du soir, nous convînmes que nous le nous quitterions pas de la journée ; nous rîmes le chocolat et nous nous mîmes en oute pour Saint-Aventin, village dont les aits historiques retentissent à bien des kilonètres à la ronde ; nous choisîmes cet enlroit pour passer notre dernière journée parce que quelques heures suffisaient pour aire cette promenade ; il faisait un temps nagnifique, nous suivîmes l'allée des Souirs, nom qui lui est parfaitement approrié : tout vous y inspire ; à droite, à peu rès au milieu, nous nous détournâmes de uelques pas pour visiter une scierie et un

polissoir de marbre du pays; l'un et l'autre méritent qu'on se détourne : quelques minutes nous suffirent pour tout examiner; nous reprîmes la route de Saint-Aventin.

Après avoir passé le pont de l'allée des Soupirs, on suit une belle route qui conduit directement à Saint-Aventin, toujours suivant le cours de l'One qu'il plaît aux uns d'appeler ainsi et à d'autres d'appeler Garonne; dans divers endroits cette rivière est encaissée par des rochers qui resserrent son lit et font rouler ses eaux avec fracas; dans d'autres endroits elle est arrêtée par des murailles de rocs qui élèvent son cours et la font tomber de cascade en cascade. A peu près une demi-heure après avoir passé le pont de l'allée des Soupirs, on traverse un autre pont, à cet endroit le froid se fait sentir vivement; si vous avez chaud, ne vous y arrêtez pas, à moins que vous ne vouliez attraper un coup d'air : ce froid vient de l'encaissement de la route qui empêche le soleil d'y pénétrer; anciennement à cet endroit les rochers fermaient entièrement le passage.

La vallée qui commence à l'allée des Soupirs et qui suit le cours de l'One ou Garonne s'appelle vallée de l'Arboust; elle est sans contredit une des plus belles et des plus faciles à parcourir de celles qui aboutissent au vallon de Luchon: elle contient quatorze bourgs, villages ou hameaux plus ou moins

onsidérables, mais généralement d'une faile population ; elle se divise en trois pares : la vallée basse, la vallée haute et la allée de la rivière d'Oo. La vallée basse omprend Saint-Aventin, Castillon et Caaux ; ce dernier porte le nom de Cazaux, arce qu'il était couvert d'osiers et de couriers; la vallée haute comprend depuis Biière jusqu'à Jurvielle : on y remarque presue toujours un ciel plus couvert et des pâurages plus abondants que dans les autres allées ; la vallée de la rivière d'Oo comrend les villages d'Oo, Portet et plusieurs ameaux ; la vallée de l'Arboust prend son om d'*arbusti*, vallée couverte de quantité 'arbustes.

Dans les temps anciens, toutes les vallées taient couvertes de bois, de marécages, leurs euls habitants étaient des animaux sauvaes : elles se sont d'abord peuplées de berers, de pâtres, qui y ont construit des caanes, puis des chaumières ; leur nombre yant progressivement augmenté, par suite es bons pâturages qui chaque jour se déouvraient, on se vit dans la nécessité d'y lever des chapelles, ensuite des églises, et 'y appeler des ministres pour tâcher de etirer cette population de l'état de sauvaerie dans lequel elle vivait ; le paganisme endant long-temps y exerça son empire, ais les ministres qui y furent envoyés de a métropole de l'Aquitaine rangèrent pro-

gressivement toutes ces populations sous le dogme du christianisme, mais ce ne fut que vers le 5e siècle qu'il y fit des progrès immenses; cependant, pendant long-temps il y régna un mélange de christianisme, de paganisme et de superstition; le dieu le plus honoré dans ces vallées était le dieu Abélion.

A peine ces populations commençaient-elles à comprendre la véritable foi que les Maures, qui envahirent le pays, pillèrent les églises et voulurent y introduire le mahomettisme, mais, de 737 à 800, ce peuple ayant été chassé de France, le christianisme y reprit l'empire qu'il avait perdu. Voilà à peu près l'historique des vallées des Pyrénées de la Haute-Garonne.

La rivière d'Oo vient se réunir à l'One à environ trois quarts de lieue au-dessus de Luchon. A l'endroit où a lieu cette réunion, la vallée se sépare en deux; celle de gauche porte le nom de l'Arboust, celle de droite porte le nom d'Oueil : dans cette dernière coule l'One.

Après une heure de marche, on arrive à Saint-Aventin, qui est situé sur les flancs d'une montagne prenant pied sur la rive gauche de la rivière d'Oo. L'église de ce village, au milieu de monts escarpés, fixe tellement l'attention que, malgré soi, on se détourne pour l'aller voir. Le nom de saint Aventin est assez célèbre par les miracles étonnants que ce saint a faits, que c'est une raison de

plus pour aller voir le village qui porte son nom : les miracles qu'il faisait soulageaient l'humanité; malheureusement aujourd'hui nous n'avons plus que les reliques des saints qui opèrent encore des miracles envers ceux qui ont une véritable foi.

Saint Aventin, suivant l'histoire, est né en 778 ; il a fait des prodiges qui, pour le malheur des populations, ne se renouvellent plus. Pourquoi? C'est un fait fort difficile à résoudre. Est-ce pour punir les hommes que Dieu ne fait plus naître des miracles, ou est-ce les hommes qui n'en font plus naître, craignant que les peuples, qui ne sont plus dans l'ignorance la plus complette et l'abrutissement, ne découvrent les fils que l'on faisait mouvoir pour prouver qu'il fait nuit en plein midi? Ce sujet à traiter entraînerait beaucoup trop loin ; je passe outre, à chacun libre de croire ce qu'il veut : la foi, dit-on, nous sauve.

Avant de parler de l'église de Saint-Aventin, je dois donner l'histoire de ce saint pour l'instruction de ceux qui ne la connaissent pas.

Saint Aventin, dit saint Aventin d'Aquitaine, est né dans la vallée de l'Arboust vers l'an 778, sous Charlemagne et l'épiscopat d'Abraham, évêque de Cominges. Il ne faut pas confondre saint Aventin d'Aquitaine avec deux autres saints du même nom, l'un né à Dun-le-Roi près Bourges, dépar-

tement du Cher, et l'autre à Troyes, département de l'Aube, dans le 5e siècle. Des historiens ont prétendu que saint Aventin d'Aquitaine était né à Venasque (Espagne); c'est une erreur, puisque pendant bien des siècles les habitants de Venasque envoyèrent un cierge de redevance à l'église de Saint-Aventin.

La mère de saint Aventin d'Aquitaine éprouva les plus grandes douleurs, pour le mettre au monde, et tellement que dans des instants on désespérait de sa vie; elle fut délivrée, suivant le rapport des sages-femmes qui l'entouraient, par une eau miraculeuse : on mit ses pieds dans un vase rempli de cette eau, de suite les douleurs cessèrent; elle donna le jour à saint Aventin, et, pleine de santé, elle le présenta à la multitude qui avec impatience attendait sa délivrance.

Aventin fut élevé avec le plus grand soin, sans qu'on se doutât qu'un jour il serait un saint de grand renom; rien dans sa jeunesse ne le faisait prévoir : il était de ces enfants ordinaires qui vivent sans savoir comment, et qui suivent seulement les besoins de la nature; cela est si vrai qu'il n'est nullement question de saint Aventin, mis au monde si douloureusement, jusqu'à l'âge où il fut dans l'adolescence : à cet âge il entra dans les ordres, et lorsqu'il eut fait toutes ses études il se retira dans la vallée de la rivière d'Oo près de celle de l'Arboust, prit

pour demeure un ermitage dont il reste, assure-t-on, encore quelques ruines ; si cela est vrai, il est étonnant que les fidèles ne fassent pas garder précieusement les restes de la demeure de saint Aventin, cela pouvant faire douter que ces ruines soient réellement l'ermitage de ce saint ; si cela était, il n'y aurait rien d'étonnant : près de onze siècles effacent bien des choses, font naître bien des croyances ; cet endroit qui prit le nom de l'ermitage de Saint-Julien était destiné à voir le premier miracle de saint Aventin ; il y arracha l'épine du pied d'un ours qui y vint très-poliment le prier de lui rendre ce service, c'est ce qui est assuré dans divers ouvrages, notamment dans un petit ouvrage qui fut imprimé à Paris en 1833 ; si cela est vrai, il paraît que dans le 8e siècle les ours étaient apprivoisés et de fort bonne compagnie.

Saint Aventin portait toujours l'habit de moine, le capuchon, la tonsure cléricale ; ses vertus, qui se répandirent en tous lieux, l'élevèrent bientôt aux pénibles fonctions de l'apostolat, qu'il remplit avec le plus grand zèle : il enseigna hautement la foi en Jésus-Christ, rédempteur du monde, dans toutes les vallées, les montagnes des Pyrénées, foi qui s'était détruite, vers le 5e siècle de l'ère chrétienne, par suite d'un mélange de superstitions absurdes tenant du paganisme et du christianisme.

Vers l'an 800 (cette date ne paraît pas exacte), les Maures, ayant franchi les Pyrénées, firent une irruption dans cette partie de la France, tous les pays limitrophes de l'Espagne furent envahis ; ce peuple mahométtant, qui ne partageait nullement la religion que prêchait saint Aventin, voulant établir le mahomettisme dans tous les pays qu'il parcourait, et par la licence étouffer les vertus chrétiennes qu'il enseignait, le poursuivit dans tous les lieux où il croyait qu'il pouvait être. On ne sait comment saint Aventin, qui, comme on va le voir, avait un pouvoir immense, se laissa faire prisonnier et enfermer dans la tour de Castel-Blancat, qui gardait les défilés des vallées de l'Arboust et d'Oueil. Il existe encore des ruines de cette tour vis à vis de la chapelle des Miracles.

Comme on le pense bien, les Maures avaient un grand intérêt à garder un homme qui enseignait aux populations des doctrines tout autres que les leurs, doctrines leur faisant craindre que le pays qu'ils possédaient se soulevât contre eux ; mais saint Aventin, persuadé que sans lui la foi qu'il avait répandue se perdrait, ne voulut pas dans l'intérêt des populations rester enfermé entre quatre murs ; ayant confiance en Dieu, il prit la résolution de tromper la surveillance de ses gardiens : il s'élança du haut de la tour où il était prisonnier, et, comme un

iseau léger, d'un vol rapide il franchit les
allées de l'Arboust et d'Oueil, et aborda au
erritoire de Pons, sur une pierre de granit
ù se marqua l'empreinte de ses pieds. Cette
ierre, qui existe toujours, est précieuse-
ent conservée, elle fait l'admiration des
mes dévotes; on la voit à la porte de la cha-
elle des Miracles.

Aussitôt après sa délivrance, saint Aven-
n se livra aux pratiques religieuses et aux
atigues apostoliques; Dieu pour récompen-
er son zèle voulut lui donner la palme du
artyre: sans cesse il était poursuivi par les
Maures, qui ne lui laissaient aucun repos,
ais n'écoutant aucun danger, infatigable
our enseigner la foi, ne consultant que son
ourage, rien ne pouvait le retenir; il par-
ourait les vallons, les montagnes, faisant
entrer dans la voie du salut ceux qui s'en
taient écartés; un jour, pendant qu'il prê-
hait dans la vallée d'Oueil, il fut poursuivi
ar un soldat maure, qui le saisit et le déca-
ita. Sans perdre de temps, saint Aventin,
oulant désigner l'endroit où il désirait être
nterré, ramassa sa tête, la tint dans ses
nains, monta pendant quatre à cinq cents
as sur un côté de montagne très-escarpée
rès de la vallée de l'Arboust, y déposa sa
ête, et tomba inanimé son ame ayant quit-
é le monde : il fut enterré à cet endroit.

Il me semble que saint Aventin aurait
eaucoup mieux fait de ne pas quitter ce

monde, afin de continuer à enseigner la
que les Maures éteignaient dans presque
tes les vallées des Pyrénées dont ils
fait la conquête; mais il en fut
ordonné : saint Aventin monta au ciel
reliques restèrent sur la terre; à l'endr
il eut la tête tranchée, on plaça une cr
pierre sur laquelle on grava des fleurs
Il est à présumer que cette croix est cel
existe sur un petit monument, à
environ de la chapelle des Miracles;
en pierre ardoisée; on y distingue par
ment les fleurs de lys quoiqu'elles soi
peu effacées.

On doit penser quelle fut la fraye
Maures en voyant saint Aventin ramas
tête et la porter dans le lieu où il voulait
enterré; malgré leur frayeur, les M
n'embrassèrent pas le christianisme.

Pendant près de 300 ans, le souven
l'endroit où était enterré saint Aventin
perdit et on n'y voyait aucun miracle s'
rer par son intercession; mais enfin,
300 ans, un miracle eut lieu; il fit co
tre l'endroit où étaient ses reliques;
comment :

Un troupeau de taureaux paissait
que jour sur les rives d'une rivière (les
toriens ne disent pas quelle rivière : il
croire que c'est l'One); un des taureaux
les jours la franchissait, et s'arrêtait
jours au même endroit, s'y couchait, res

it toute nourriture, grattait la terre en
ussant de longs mugissements; on le ra-
enait à l'étable, mais il n'y était pas plutot
rivé qu'il en sortait malgré ses gardiens
se rendait au même endroit; cette singu-
re affaire attira l'attention de toutes les
pulations environnantes : hommes, fem-
es, enfants, quittaient leurs travaux pour
mirer une chose si extraordinaire; les mi-
stres des diverses paroisses des environs
rivèrent pour être témoins de ce qui se
ssait; un jour, du milieu de la foule, une
ix s'écria: C'est ici qu'est le corps du bien-
ureux saint Aventin. Bertrand de l'Ile,
êque de Cominges, est averti, il s'empressa
envoyer des commissaires sur les lieux avec
dre de faire les fouilles nécessaires; ses or-
es furent promptement exécutés, et on dé-
uvrit bientôt le corps et la tête de saint
ventin; de suite il fut décidé qu'un monu-
ent digne de ce saint serait élevé à l'endroit
l'on avait trouvé ses reliques; les habi-
ntsdes vallées de l'Arboust et d'Oueil, d'un
ouvement spontané, décidèrent qu'il se-
it élevé à leurs frais; en peu de temps il
t terminé: il fut consacré par l'évêque Ber-
and de Cominges; suivant la tradition, il
evint l'église de saint Aventin, dont les re-
ques furent placées derrière le maître-autel:
l paraît que cette tradition est une erreur,
t que l'endroit véritable où fut élevé le mo-
ument, est celui où l'on voit la chapelle des-

miracles; il est assuré que l'église de Saint-Aventin fut bâtie par suite d'un miracle qui eut lieu sous un des évêques de Saint-Bertrand de Cominges; voici quel fut ce miracle:

L'évêque voulant faire bâtir une église en l'honneur de saint Aventin, ne sachant à quel endroit il devait l'élever, fit atteler deux vaches à un traîneau et les laissa libres de se diriger comme elles l'entendraient; elles se dirigèrent de suite vers l'endroit où étaient les restes de l'ermitage de saint Aventin, ermitage peu éloigné de sa maison paternelle, elles s'y arrêtèrent; il n'en fallut pas davantage pour qu'il fut pensé que Dieu voulait qu'à cet endroit une église fût élevée en l'honneur de saint Aventin.

Voici encore une autre version sur l'église de Saint-Aventin; il est assuré que ce sont les Bénédictins qui l'ont faite bâtir, ce qui, je crois, est loin d'être exact: cet ordre profitait seulement de l'ignorance dans laquelle était toutes les vallées d'Oueil, de l'Arboust et autres pour user de son influcnce, afin de satisfaire son ambition pour s'approprier les dîmes que le pays payait; ils y réussirent en partie en répandant partout que c'était leur ordre qui avait fait élever tous les monuments et temples qui existaient dans les pays qu'ils habitaient.

Tous les ans, le 13 juin, il se célèbre à Saint Aventin une fête en l'honneur de ce

saint; il y vient beaucoup d'Esp gnols de la vallée de Venasque et environs Espagnols dont le fanatisme n'est jamais en défaut; ils viennent apporter chacun un cierge au tombeau de saint Aventin qui, suivant les on dit, à la prière des cultivateurs fit cesser une maladie qui détruisait leurs troupeaux. Le 13 juin est un jour de pèlerinage; dans le courant de l'année, il est beaucoup de per sonnes qui y viennent demander la remission de leurs péchés et demander la réussite de ce qu'elles désirent; ce n'est pas dans l'église de Saint-Aventin qu'il faut prier pour avoir la rémission de ses péchés et ce que l'on veut avoir, c'est dans la chapelle des miracles qui est à deux kilomètres avant le village.

L'histoire de saint Aventin porte assez d'intérêt pour qu'elle ne soit pas ignorée; l'église et le village auquel ce saint à donné naissance méritent quelques détails, quoique l'un et l'autre n'ait rien de très extraordinaire: l'église est élevée sur un monticule qui domine la majeure partie des maisons du village; elle fut élevée, dit-on, sans que rien puisse le prouver, dans le 13e siècle; cette date est loin d'être certaine, car en rapprochant celle de la naissance de saint Aventin, celle où son corps fut trouvé et l'époque où elle fut consacrée, nous arriverions difficilement au tiers du 13e siècle.

Le fait qui paraît certain, c'est que saint Bertrand de l'Isle, évêque de Cominges,

qui fut d'abord archidiacre de saint Etienne de Toulouse, fut nommé évêque de Cominges après l'an 1078, puisqu'à cette époque le siége de Cominges était occupé par Guillaume ; mais ce fut bien en 1086 que saint Bertrand fut nommé évêque, puisqu'il donna des signatures qui le prouvent. Saint Bertrand mourut en 1116; alors, ce fut de 1086 à 1116 qu'il consacra l'église de Saint-Aventin, église qui dans le principe était sûrement une modeste chapelle qui progressivement devint l'église que l'on voit aujourd'hui. Ainsi ce ne peut être que vers la fin du 11e siècle, ou au commencement du 12e que fut consacrée cette église. Il est assuré par divers manuscrits qu'elle fut élevée sur les ruines d'une autre église, appelée Sainte-Marie, qui donnait son nom au village au milieu duquel elle était bâtie.

L'église actuelle, sans être belle, pour une église de village mérite attention, et d'autant plus que celles des environs n'en méritent aucune. Elle possède des antiquités ; elle a trois nefs dont les voûtes sont à plein cintre; elles sont séparées par des pilliers massifs sur lesquels reposent des arceaux qui supportent une galerie ouverte sur la nef principale par de petites arcades ou fenêtres peu séparées l'une de l'autre; une grille d'un très-beau travail sépare le sanctuaire du reste de l'église.

Le tombeau de saint Aventin est derrière

le maître-autel ; on ne sait pourquoi il est recouvert d'une maçonnerie très-lourde qui cache sûrement diverses inscriptions que les archéologues seraient, il ne faut pas en douter, très-désireux de connaître.

Plusieurs ornements décorent le maître-autel ; les voici :

1° Un ange descendant du ciel, annonçant ou paraissant annoncer un message de Dieu ;

2° La mère de saint Aventin qui, par des prières, rend grâces à Dieu d'être délivrée;

3° Un ours présentant son pied à saint Aventin, qui lui en ôte une épine.

4° Saint Aventin décapité, portant sa tête.

L'église peut avoir vingt-cinq à vingt-sept mètres de longueur sur treize à quatorze de largeur; deux tours non égales en hauteur servent de clocher ; la plus élevée est surmontée d'une flèche assez élégante. L'entrée, qui est au midi, est un porche supporté par des colonnes de marbre rouge et verdâtre. Il existait à ce porche huit colonnes; aujourd'hui il n'en existe plus que cinq, les autres ayant été enlevées par le vandalisme révolutionnaire ; quelques sculptures ornent les chapiteaux des colonnes : on y voit la mort de saint Aventin, son martyre quand il fut fait prisonnier par un soldat maure; la sculpture la plus remarquable est celle où l'on voit deux per-

sonnages qui poussent saint Aventin vers un soldat maure qui lui coupe la tête, ensuite on voit saint Aventin tenant sa tête dans sa main, un ange dans les airs qui plane au-dessus de lui, tandis qu'un animal qu'on ne peut définir paraît parler à son bourreau; cet animal est probablement l'ours que l'on a voulu représenter demandant grâce pour saint Aventin, en rappelant les services qu'il lui avait rendus.

Sur un bas-relief, au-dessus de la porte, on voit Dieu assis au milieu d'ornements dont il serait trop long de donner des détails; des anges soutiennent ce bas relief; ils portent les emblèmes des quatre évangélistes.

D'autres bas-reliefs existent encore, entre autres un représentant les douze Apôtres; mais toutes les cassures que le temps a fait naître empêchent de distinguer les attributs qui les entourent.

Sur le pillier de droite de la porte, on voit la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux; à ses pieds sont des têtes monstrueuses : on ne peut distinguer ce que elles représentent.

Les sculpteurs de cette époque ne pouvaient passer sous silence le taureau grattant la terre à l'endroit où était enterré saint Aventin; aussi voit-on sur un des murs extérieurs de l'église, un taureau grattant la terre et découvrant un corps mort, un ange est au-dessus de lui; par l'expression de sa

figure, il semble dire au taureau : c'est là !

Il existe plusieurs autres sculptures, je ne vous en donnerai pas le détail, n'ayant pas un grand intérêt ; mais je ne peux passer sous silence les deux inscriptions suivantes, qui sont sur des pierres en marbre blanc, incrustées dans les murs de l'église qui font face au midi ; elles sont surmontées de plusieurs têtes ; il est difficile de deviner ce que signifient ces têtes. Voici les inscriptions :

Première Inscription.

Abelioni deo

tavrinis (OU TAVRINVS) *bone*

cornis

Deuxième inscription.

Abelioni

tavrinis bone

cornis F V S L

Nul doute que ces deux inscriptions appartenaient au culte payen, *Abelioni deo* signifiant *Dieu Abelion.* Ce dieu était une des divinités payennes adorées par les populations de toutes les vallées des Pyrénées de la Haute-Garonne.

On trouvera extraordinaire que des signes du paganisme existent sur les murs d'une église catholique ; en voici la raison : cela vient d'une ordonnance de Charlemagne qui obligeait de mettre dans les églises ou sur leurs murs tous les monuments antiques, n'importe de quelle nature ils fussent.

Une chose assez remarquable dans les églises des environs de Luchon, c'est qu'en général elles sont toutes bâties à peu près sur le même modèle, qu'elles dattent du commencement du seizième siècle, qu'elles ont presque toutes dans leurs murailles des fragments de sculptures anciennes : Ces fragments de sculptures prouveraient assez qu'elles ont été élevées sur des fondements d'églises plus anciennes qui avaient été détruites par suite du pillage que les Maures avaient porté dans les lieux saints qui ne partageaient pas leurs croyances.

Dans une petite église nommée Saint-Pé (ou Saint Pierre) commune de Garin (j'aurai occasion de parler de cette église), existe une vingtaine de sculptures représentant des monuments funéraires gallo-romains, ce qui leur donne une date bien ancienne : ils sont tous en marbre du pays.

La coutume, qui existait encore dans le seizième siècle, de mettre des sculptures anciennes dans les nouveaux monuments que l'on élevait, prouve que l'on voulait faire

voir que ces monuments succédaient à d'autres.

L'ordonnance de Charlemagne (vers l'an 800) qui l'obligeait de mettre dans les murs des églises toutes les sculptures anciennes et religieuses que l'on trouverait, a été suivie dans le pays de Cominges jusque dans le seizième siècle, puisqu'il est peu d'églises élevées à cette époque, où on n'en voit pas. Il est positivement dit dans l'ordonnance de Charlemagne, que ses sculptures, n'importe quel sujet elles représentent, devront être mises dans les murs des églises afin qu'elles soient sous la sauvegarde de la religion.

Les détails que je viens de donner sur l'église de Saint Aventin doivent envoyer tous les étrangers qui vont à Luchon à l'aller voir; l'histoire seule du saint a un assez grand intérêt pour cela, surtout quand on connait l'historique de ses miracles.

Nous quittâmes Saint-Aventin et fûmes voir la chapelle dite des Miracles : elle est, comme je l'ai dit, à deux kilomètres avant d'arriver à ce village, c'est là qu'il faut prier pour obtenir ce que l'on désire; les prières dans l'église de Saint-Aventin ne produiraient pas tout à fait le même effet. Je ne voulus pas quitter un endroit si merveilleux sans demander à saint Aventin qu'il protégeât Edmond dans son voyage, que tous ses désirs fussent exaucés et que nous fussions

réunis le plustôt possible; je fis ma prière e: conséquence, et mis dans un tronc quelque pièces d'un franc. Comme, depuis qu'Ec mond m'a quitté, je n'ai pas eu de ses nou velles, j'ignore si mes prières et pièces lu ont porté profit.

Au dessus de la chapelle miraculeuse on lit :

» Chapelle reconstruite par la charité des
« fidèles en l'honneur de saint Aventin, où
« son corps fut miraculeusement trouvé,
« trois cents ans après son martyre, qui eut
« lieu en 800. »

Au dessus d'une petite fenêtre, on lit :

» Saint Aventin, martyr, 1685. Fait par
« Barraut. »

De chaque côté des murs, on lit :

» Passants, n'oubliez pas cette chapelle.

Après notre prière faite, nous prîmes la route de Luchon, où nous arrivâmes à une heure avec un appétit dévorant; nous étions partis à cinq heures du matin, seulement avec une tasse de chocolat dans l'estomac, nourriture excellente pour attendre un déjeuner.

Aussitôt notre arrivée à Luchon, nous fîmes honneur au déjeûnner qui nous atten

dait; nous le prolongeâmes jusqu'à 4 heures; quoique nous fussions tête à tête, être trois heures à table, c'est faire voir que nous ne nous ennuyions pas ensemble; notre conversation ne cessa pas un instant d'être animée sur tout ce que nous avions vu; de temps en temps elle était entrecoupée par les conseils que me demandait Edmond sur la manière dont il devait se conduire dans ce monde; e lui donnai les conseils d'un véritable ami; chaque heure qui s'écoulait faisait avancer elle de son départ; je ne sais pourquoi ce our elles paraissaient s'écouler plus promptement que les autres: est-ce l'intérêt que ous mettions à passer en revue tout ce que ous avions vu ensemble? il faut le croire. L'heure du départ de la dilligence étant au moment de sonner, il fallait qu'Edmond fît es dispositions de voyage; nous allâmes chez ui faire malles et paquets; ils n'étaient pas à moitié faits que nous entendîmes le bruit d'une voiture. Le postillon faisait claquer son fouet à coups redoublés; nous pensâmes que c'était un équipage de poste, et que les claquements de fouet étaient pour annoncer l'arrivée d'un haut et puissant personnage: dans ces circonstances le postillon t son fouet sont comme la renommée qui vec sa trompe publie les grandes actions; ous continuâmes tranquillement à faire alles et paquets, et aussitôt qu'ils furent nis nous fûmes à la diligence sans trop nous

presser ; en arrivant, le directeur nous dit : Messieurs, ces paquets sont sûrement pour le départ de demain matin ? non, Monsieur, répondit Edmond, c'est pour le départ d'aujourd'hui, à 6 heures. Mais, Monsieur, répliqua le directeur, la voiture est partie depuis trois quarts d'heures ; et d'un ton fort peu gracieux, il ajouta : Dieu nous préserve d'avoir souvent des voyageurs comme vous, vous êtes cause que la voiture est partie deux minutes plus tard qu'à l'ordinaire; vous avez fait crier de leur mieux quinze voyageurs, qui, fatigués d'attendre, ont forcé le conducteur à monter sur son siége et à fouetter ses chevaux à coups redoublés pour gagner le temps perdu; vous conviendrez, Monsieur, qu'il est bien désagréable pour moi d'éprouver de telles contrariétés et d'essuyer la mauvaise humeur de quinze voyageurs, dont un furieux, qui était avec une femme très-jolie, très-élégante, et qui paraissait tellement connaître la manière de conduire une diligence, malgré sa tournure fashionable que l'on pouvait croire qu'il avait été dans le métier ; à la prière des voyageurs, il était déja monté sur le siége et serait parti sans sa femme, si celle-ci, d'un ton assez vif, ne l'eût forcé à descendre. Monsieur, vous partirez demain, à six heures du matin : si vous le désirez, il y a une place à prendre, surtout ne manquez pas l'heure. Edmond arrêta la place et promit de ne pas se faire at-

tendre. Nous quittâmes le bureau, riant de tout notre cœur du fashionnable qui voulait conduire lui-même la diligence et qui faisait voir par ses manières qu'il avait été de ces braves et honnêtes gens, souvent fort complaisants, mais jurant et fouettant leurs chevaux pour leur faire regagner le temps qu'ils perdent quelquefois au café, pour se rafraîchir des fatigues du voyage.

En sortant du bureau de la dilgence, je vis deux affiches que l'on venait de poser sur un mur : l'une annonçait un brillant spectacle à cinq francs par personne, l'autre un bal charmant de même à cinq francs; au concert, divers virtuoses sur le violon, le viollonoelle, le cor, la clarinette devaient se faire entendre; ces deux affiches promettaient une charmante soirée pour les amateurs de la brillante société. Edmond, comme moi, n'aimait pas beaucoup ce genre de spectacle; cependant, après quelques réflexions, nous décidâmes que nous y irions et que nous commencerions notre soirée par le concert, qui devait finir à dix heures, et qu'ensuite nous la finirons en passant une partie de la nuit au bal; c'était un grand extraodinaire pour moi, extraordinaire dont je n'eus pas lieu de me plaindre : le concert fut charmant; plus de deux cents personnes étaient réunies dans une des salles du café de la Paix, salle très-bien disposée pour les instruments qui s'y firent entendre;

chant, violon, violoncelle, flûte, clarinette, piston charmèrent les oreilles de tous les assistants : on se croyait transporté dans les brillants concerts de la capitale. Pendant la saison des bains, plusieurs concerts sont donnés à Luchon quantité d'artistes de Paris viennent passer quelque temps aux bains. Nous quittâmes la salle de concert à dix heures et demie, et, sans imiter les personnes qui font trois ou quatre fois la toilette par jour, nous nous rendîmes avec un très-modeste costume au bal qui avait lieu dans les beaux salons Vidal; depuis plus d'une heure, le violon se faisait entendre; la danse était des plus animées, les toilettes étaient charmantes, brillantes; elles ne laissaient rien à désirer : les unes embellissaient la nature, d'autres, malgré qu'elles fussent des plus jolies, étaient au-dessous de celles qui les portaient; le tour de la salle était garni de femmes qui toutes formaient une corbeille de fleurs plus fraîches les unes que les autres, que l'œil ne pouvait se lasser d'admirer; chacun dans cette charmante réunion, remplissait son rôle plus ou moins bien, selon l'importance de son personnage ou de celui qu'il voulait imiter; beaucoup de personnes, par leurs gestes, leur maintien, leurs paroles, faisaient voir que dans ce monde tout est comédie, où chacun prend plus ou moins bien le ton, le langage du personnage qu'il veut jouer.

Le bal dura jusqu'à quatre heures du matin; nous y restâmes les derniers, ce qui pour moi était un véritable tour de force; je ne m'y ennuyai pas un instant ; il me sembla même que la gaieté qui y régnait, ainsi que toutes les beautés que j'y regardais avec attention, me donnaient une nouvelle existence et me ramenaient à l'âge de vingt-cinq ans; mais malheureusement ce ne fut qu'un feu de peu de durée, une étincelle restante de celui de ma jeunesse: Tout dans le monde finit à son temps, cela ne peut être autrement : notre divin Maître l'a décidé ainsi, nous ne devons pas nous en plaindre, et devons-nous soumettre à ses volontés; contre elles nous sommes impuissants.

Comme nous sortîmes à quatre heures du bal, nous n'avions plus que deux heures pour attendre le départ de la diligence; nous les passâmes dans les jolies allées qui entourent Luchon ; à six heures moins un quart, nous étions au bureau de la diligence. Rien n'etait plaisant comme le tableau qui se présenta à notre vue : les uns s'en allaient rayonnants de santé, d'autres n'étaient pas plus avancés qu'à leur arrivée; des jeunes personnes, les larmes aux yeux, quittaient avec peine les plaisirs de Luchon: par l'expression de leurs figures, elles faisaient voir que des maux tout autres que ceux qu'elles avaient en arrivant s'étaient

emparés d'elles ; des jeunes gens tout en cherchant à déguiser qu'ils se séparaient d'objets qui les rendaient esclaves, ne pouvaient s'empêcher de faire voir quelles étaient leurs secrettes pensées; enfin, des hommes, des femmes touchant à l'hiver de leurs ans, faisaient apercevoir qu'il ne restait plus chez eux, de l'amitié et de l'amour conjugal, qu'une vieille habitude d'être ensemble depuis quarante à cinquante ans.

Après nous être donné le baiser d'adieux, Edmond monta dans la diligence, se plaça entre deux jolies femmes qui étaient bien dans le cas de lui faire oublier une partie de la peine qu'il éprouvait en me quittant; nous nous serrâmes la main; le postillon fouetta ses chevaux, et bientôt la diligence disparût à ma vue; le restant de la journée je ne sus que faire ; mes idées s'entrechoquaient sur la manière dont je passerais mon temps; ne sachant où porter mes pas, je me promenai nonchalemment dans les belles allées de Luchon, maudissant de tout mon cœur les personnes qui étaient cause du départ d'Edmond; quel changement s'opéra de suite dans toute ma personne ! les journées avec lui étaient des instants, celle qui suivit le jour de son départ me parut un siècle; pour la rendre moins longue et moins ennuyeuse, je me couchai à huit heures, espérant que la nuit me ferait penser avec calme à un nouveau plan de promenade.

CHAPITRE VIII.

8me PROMENADE.

Amanda. — La cascade des Demoiselles. — Heureuse rencontre. — Ornithologie. — Arrivée à l'hospice du port de Venasque.

Je me trouvais sans connaissance à Luchon, pour continuer mes promenades : il me restait encore à voir l'hospice et port de Venasque, la Maladetta, la Cascade des Demoiselles, des Parisiens, la vallée de Lys,

ses cascades, le lac d'Oo, Super-Bagnère, le pic de Montnai; malgré tout l'intérêt qu'inspirent ces endroits on ne peut y aller seul, mille accidents pouvant arriver dans votre route; de trouver un ami comme Edmond était fort difficile, cependant je ne pouvais quitter Luchon sans visiter tous les endroits dont je viens de parler, autrement le but de mon voyage eut été en grande partie manqué. Je me déterminai donc à me mettre en route avec un carnier sur le dos, contenant les provisions nécessaires et mon album pour dessiner plusieurs points de vue; je n'oubliai pas le long bâton armé d'une pointe aigue et d'un fort crochet à la place de pomme, ce bâton est des plus utiles pour gravir les montagnes, la pointe sert à vous donner de l'applomb; le crochet, à vous faciliter pour monter dans les endroits escarpés; ce premier jour était destiné à visiter la cascade des Demoiselles, celle des Parisiens, et finir la journée en allant coucher à l'hospice, m'y reposer, tenter le lendemain l'ascension du port de Venasque, et les jours suivants, si le temps le permettait, celle de la Maladetta; il me fallait sept à huit jours pour mener à bonne fin tous ces projets, je fis mes adieux à Luchon, je pris un guide avec moi, homme sûr, agile, habitué aux excursions dans les montagnes; nous nous acheminâmes vers la cascade des Demoiselles; pour y arriver, on suit d'abord

le chemin de Venasque, laissant la tour de Vieil-Casteil à sa gauche. Environ à une heure et demie de Luchon, on quitte le chemin de Venasque ou de l'hospice près d'une chaumière de paysan ; on prend le sentier à droite, on traverse la rivière de la Pique sur un pont en bois qui en a remplacé un en pierre qui a été emporté par les eaux, on voit encore ses ruines. La Pique serpente au milieu d'une grande prairie, ensuite on entre dans des bois formant des bosquets charmants qui s'élèvent sur des montagnes présentant des accidents de terrain plus ou moins grands ; chemin faisant nous fûmes plusieurs fois dépassés par des cavalcades de jeunes gens, de jeunes femmes avec leurs maris, de jeunes personnes avec leurs père et mère qui, au train du galop, franchissaient tous les obstacles qui se présentaient, rochers, montagnes, rien ne les effrayaient; ils ne faisaient pas beaucoup d'attention à nous, ma mise et le carnier sur le dos ne pouvaient fixer les regards des jeunes beautés qui avaient autour d'elles ce qu'il y a de plus sentimental et de plus fashionnable dans la jeune France.

Deux cavaliers, un jeune homme de trente ans et une jeune femme de vingt-cinq environ, qui seuls allaient très-posément en passant auprès de nous, nous demandèrent le chemin de la cascade des Demoiselles ; mon conducteur, avec toute l'honnêteté pos-

sible, le leur enseigna. Ils le remercièrent firent prendre le temps de galop à leurs chevaux et disparurent promptement à notre vue. J'avais remarqué que mon conducteur avait attentivement regardé ces deux cavaliers, et qu'après nous avoir quitté, il les suivait des yeux. Je lui demandai ce qui pouvait l'avoir porté à fixer aussi attentivement cette jeune femme et son mari ; il me répondit: Monsieur, c'est que dans ce monde il se passe des choses fort extraordinaires ; nous en voyons quelquefois de si singulières à Luchon, que nos yeux ne peuvent le croire. Moi, quoique je ne sois qu'un pauvre paysan sans éducation, gagnant ma vie, pendant la saison des bains, en conduisant les voyageurs dans les environs, rien ne m'échappe. On a beau se cacher de son mieux, j'ai deux bons yeux qui me font voir des choses, mais de ces choses, mon Dieu, Monsieur, que c'est vilain : assez dit. Ce début piqua tellement ma curiosité que je fis auprès de François (c'était le nom de mon conducteur) tout ce que je pus pour connaître ce qu'il paraissait vouloir me cacher. D'abord il ne voulut pas satisfaire ma curiosité; pensant bien qu'il s'agissait d'une aventure galante, intérieurement je louai sa discrétion ; mais cela ne m'ôtait nullement le grand désir que j'avais de la connaître. A force de le presser, il accorda à mes désirs, et s'exprima en ces termes :

Monsieur, comme je vous l'ai déja dit, il est dans le monde des choses fort singulières, et si singulières qu'on ne peut y croire; armez-vous de courage pour écouter la petite histoire réellement originale dont ce monsieur et cette dame, qui viennent de passer, ont rendu témoin Bagnères-de-Luchon, ensuite Bagnères-de-Bigorre, il y a quelques années : cette histoire est peu connue, ayant eu lieu au commencement de la saison des bains, époque où il y a très-peu de monde, par le plus grand hasard me trouvant à Luchon et Bigorre quand elle eut lieu : je puis vous assurer qu'elle est exacte; ma mémoire cependant pourra faillir dans divers endroits, mais elle ne me fera rien dire qui ne soit arrivé.

Une jeune Espagnole, nommée Amanda, est l'héroïne de l'histoire ; le héros est un jeune Français nommé Horace, fashionnable à longue barbe. Vous voyez que les deux héros de l'histoire, qui sont les personnes qui viennent de nous parler, ont des noms très-romantiques : la jeune Amanda était mariée à un nommé don Alonzo, comme elle, espagnol ; malheureusement pour la jeune Amanda, Alonzo, était perclus d'une partie de ses membres, ce qui n'était pas fait pour la satisfaire : son caractère vif, ardent, annonçait dans toutes ses manières, qu'un mari non perclus lui était nécessaire: Il paraît que la grande fortune d'Alonzo decida la

d'une dame qui demeurait dans la même maison ; c'était au mieux pour Horace ; mais non sans danger pour le mari : bientôt les promenades devinrent plus fréquentes que ne le pensait Alonzo ; on en faisait de tête à tête dans les bosquets ; les endroits les plus solitaires étaient choisis ; le mot d'amitié fut prononcé : de l'amitié à l'amour, il n'y a qu'un pas, il est glissant.

Rien dans le monde ne pouvant rester inconnu malgré que les lieux que les amants choisissaient fussent très-éloignés des promenades, ils furent vus, ce qui s'appelle vu, bien vu, et plusieurs fois par des personnes indiscrettes, qui veulent autant que possible être au courant de ce qui se passe afin de médire tout à leur aise : ces personnes ne purent s'empêcher de divulguer, à qui voulait l'entendre, ce dont elles avaient été témoins, ce qui était peut-être ce qu'elles avaient fait et ce qu'elles faisaient. Les choses allèrent progressivement si loin, et il y eut si peu de retenue dans les jeunes amants, que ce fut un scandale qui vint aux oreilles du pauvre perclus ! Il fit tout pour retenir son aimable moitié, peines inutiles, plus il voulait lui faire entendre raison, plus elle l'oubliait : étendu toute la journée dans un fauteuil sans pouvoir remuer, il n'avait aucun autre moyen pour ramener son épouse égarée ; enfin, fatigué des rapports qui chaque jour lui étaient

rapports qui augmentaient ses souf-
es, il se fit transporter chez l'autorité
étente, donna ordre de surveiller les a-
s et de dresser procès-verbal si on
evait le moindre attentat aux mœurs,
i ne fut pas long à découvrir; Horace,
éviter une poursuite, fut obligé de
er Luchon et d'abandonner sa chère
nda, mais avec espoir de la retrouver;
spoir ne fut pas vain; comme vous allez
r, le hasard le servit: Alonzo, qui avait
nné à Amanda, mourut peu de temps
avoir quitté Luchon; Amanda fut de-
er à Saragosse, qui était sa ville natale;
uvant libre dans ses actions, ses idées
toujours entièrement à Horace, elle
nt pour trouver le lieu où il existait;
ur son imagination le voyait dans un
it, un jour dans un autre; sans idée
elle se disposait à partir pour le pays
n imagination l'avait vu; pas plutôt
qu'elle revenait sur ses pas, prenait
utre direction; dans les endroits soli-
où elle se promenait, souvent les
répétaient le nom d'Horace qu'elle
nçait, mais point d'Horace; enfin le
d lui fit savoir qu'il était à Bagnères-
gorre, elle y vole pour se jeter dans
ras: que le chemin lui parut long de
gosse à Bigorre! Aussitôt arrivée à
ères-de-Bigorre, rien ne lui coûta pour
er l'objet de ses pensées; peines, démar-

ches furent inutiles, point d'Horace; l'exaltation de son imagination lui fit perdre en grande partie la raison : tous les soirs elle se promenait dans les environs de Bigorre, faisant toujours retentir les échos d'alentour du nom d'Horace qu'elle prononçait d'une voix étouffée peu intelligible, paraissant sortir des antres des rochers; chacun cherchait à connaître la personne qui tous les soirs se faisait entendre; le nombre des curieux augmentait chaque jour ; toutes les recherches furent d'abord infructueuses, on commençait à croire à ces contes de fées avec lesquels on endort les enfants ; un soir, par un clair de lune magnifique, des baigneurs, qui étaient arrivés le matin, furent se promener dans une de ces belles prairies qui entourent Bigorre ; ils entendirent des cris plaintifs, et bientôt ils aperçurent une femme habillée de blanc, courant comme un feu follet en tout sens, sans aucune fixité; ils pensèrent que leur imagination leur faisait voir ce qui n'existait pas, mais les cris se renouvelant, la femme s'étant approchée d'eux, ils virent que ce n'était pas un être imaginaire : le plus hardi s'avança vers la belle au vêtement blanc; il fut promptement convaincu que son imagination ne l'avait pas trompé, que ce n'était point un fantôme, une illusion, mais bien une femme, qui, aussitôt qu'elle le vit, se précipita dans ses bras, le serra contre son cœur, en

disant : C'est toi, Horace ! c'est toi, mon ami ! c'est toi, mon bien-aimé ! reconnais ton Amanda qui ne vit que pour toi ! m'aimes-tu toujours ?... Oui ! tu m'aimes, je le vois ! ton trouble, tes yeux baignés de larmes m'en disent assez ; pourquoi m'as-tu quittée ! tu ne sais donc pas, cruel, le mal que tu m'as fait, à quoi tu m'as exposée : bien des fois j'ai voulu me donner la mort ; le seul espoir de te revoir m'a retenue ; viens, mon ami, au pied des autels, nous jurer une amitié éternelle.

Cette scène à laquelle était loin de s'attendre le promeneur, le saisit tout à la fois de trouble et d'étonnement; il resta muet ; un mouvement qu'il ne pouvait définir s'empara de ses sens; Amanda le serrait toujours contre son cœur; revenu à lui, Amanda devenue plus calme, il la prit par la main et ils dirigèrent leurs pas vers l'endroit où il avait laissé les autres promeneurs ; aussitôt qu'ils y furent arrivés, une nouvelle scène eut lieu : Amanda, entièrement revenue de son égarement, comme un rayon de soleil qui perce un nuage au moment où on s'y attend le moins, jette un cri aigu, repousse vivement le promeneur auquel elle donnait le bras, en lui disant : Tu m'as trompée, tu n'es pas Horace, mon imagination m'a fait voir en toi ce qui n'existe pas ; et se précipitant dans les bras d'un autre promeneur, elle s'écria : Voilà Horace, c'est bien lui : je

ne me trompe pas; Horace! Horace! laisse-moi te presser contre mon cœur! Le trouble du promeneur qui donnait le bras à une très-jolie femme, ses yeux qui se mouillèrent de larmes, l'expression de sa figure, tout dans son être fit voir qu'il était réellement le véritable Horace, qui, sous le nom de Ferdinand, était venu à Bigorre. Après le premier saisissement, suite d'une rencontre aussi inattendue, il prononça ces paroles : Oui, Amanda, c'est Horace qui est auprès de toi ; il a conservé ses jours pour les partager avec toi; il fera tout pour te rendre heureuse; à ce moment, tu es libre viens aux pieds des autels nous jurer amitié, un amour pour la vie. Huit j suffirent après cette reconnaissance p faire les préparatifs du mariage, qui fut cé bré avec la plus grande pompe à Sarago

Voilà, dit François, l'histoire de la jeu femme et du jeune homme qui viennent passer. Cette histoire m'intéressa tellement que nous arrivâmes à la cascade des Demoi selles sans m'apercevoir que j'avais dé marché plus de deux heures, et franchi bien des obstacles qui se trouvaient sur le chemin

La manière nette dont François m'avait raconté l'histoire d'Amanda et d'Horace me parut si extraordinaire qu'elle me voir qu'il avait reçu de l'éducation ; je demandai comment il avait employé les pr mières années de sa jeunesse : il répon

que, jusqu'à l'âge de dix-sept à dix-huit ans, ses parents, qui étaient presque sans fortune, avaient tout sacrifié pour payer sa pension au séminaire de Toulouse, mais que ne se sentant pas une inclination réelle pour l'état ecclésiastique, il avait mieux aimé y renoncer que de faire un mauvais prêtre. Je louai sa façon de penser, qui est loin d'être celle de beaucoup de jeunes gens qui prennent la soutane par état, sans réfléchir à quoi ils s'engagent.

Aussitôt arrivés à la cascade des Demoiselles, nous la visitâmes dans tous ses détails : elle se trouve dans une gorge au milieu de rochers et de bois ; il faut y être auprès pour la voir, étant très-resserrée par les rochers qui l'entourent et qui s'élèvent à une très-grande hauteur; elle s'élance du sommet de ces rochers au milieu d'arbres de diverses espèces, qui changent de végétation à mesure que les rochers s'élèvent; dans le bas jusqu'à la moitié de leur hauteur ce sont des hêtres magnifiques, quelques bouleaux entremêlés de brousailles, ensuite sur la cime des pins dont beaucoup sont d'une faible végétation. Il est beaucoup d'arbres qui, comme dans les cascades dont je vous ai donné le détail, sont totalement penchés, et ne tiennent à la terre ou entre les rochers que par quelques racines; d'autres qui ont été entièrement abattus, entraînés par la force des eaux.

La cascade des Demoiselles est très-bell, les accidents qu'elle présente font beaucou d'effet ; elle s'élance avec une force extraoi dinaire.

Comme la plupart des personnes qui von voir cette cascade, nous la prîmes pou point de repos ; nous nous y arrêtâmes deu heures, y déjeûnâmes. Plusieurs cavalcades, pendant que nous déjeûnions, vinrent lui rendre visite. Durant les deux heures que nous prîmes de repos, j'en utilisai une partie à croquer la vue générale de cet endroit, qui est un des plus jolis des environs de Luchon.

Un monsieur et une dame dans l'été de leurs ans, pendant que je dessinais, m'abordèrent et me demandèrent la permission de voir mon dessin. Quoiqu'il fût des plus médiocres, je ne pouvais leur refuser ; ils l'examinèrent, me firent les compliments forcés en pareille circonstance. La conversation s'engagea promptement sur les environs de Luchon ; je vis par leurs paroles qu'ils étaient mariés, et que maritalement ils faisaient des promenades dans les Pyrénées pour leur instruction, qu'ils étaient de La Fère en Lanois, jolie petite ville du département de l'Aisne, ayant un grand intérêt par l'école d'artillerie qu'elle possède. Tous les ans ils faisaient un voyage dans les montagnes, soit aux Alpes, en Suisse ou aux Pyrénées ; ils voyageaient presque toujours à pied, ne voulant pas êtr

embarrassés de chevaux, de voiture, s'arrêtant à tout instant pour voir les merveilles de la nature. La femme pouvait avoir quarante ans, le mari cinquante ; l'un et l'autre étaient vêtus très-simplement : la femme avait une robe courte, une petite veste en forme d'amazone, un petit chapeau rond, un pantalon, des guêtres, un léger carnier sur le dos et de forts souliers; elle était armée d'un bâton ayant un fer pointu au bout et un crochet à la tête ; avec ce costume et ces armes, elle franchissait tous les obstacles avec la plus grande dextérité : le mari avait un pantalon large, veste ronde, chapeau gris de feutre, guêtres en peau, de forts souliers , le bâton indispensable et un carnier sur le dos dans lequel il portait les provisions. Ils avaient avec eux un domestique, jeune homme fort et vigoureux : il portait dans un énorme carnier tout ce qui pouvait être nécessaire pour parer aux accidents de route et les toilettes de rechange.

Le hasard me servait au mieux; je ne pouvais faire une plus agréable connaissance, mes goûts étant absolument les mêmes que ceux de ces deux habitants du Lanois. Comme j'avais souvent été dans ce pays, que j'y avais d'anciens amis, je leur demandai s'ils les connaissaient; le hasard vint encore me servir au-delà de mes désirs : un de mes amis était leur parent; cela nous engagea dans une longue conversation, qui

mit entre nous de l'intimité ; alors nous nous communiquâmes librement nos pensées et convînmes que nous ferions nos promenades ensemble. Nous quittâmes la cascade des Demoiselles et dirigeâmes nos pas vers l'hospice.

Le voyage pour moi devenait très-agréable, et d'autant plus que mes nouveaux compagnons de voyage étaient très-instruits en botanique, minéralogie, ornithologie, enfin dans tout ce qui tient à l'histoire naturelle, la femme surtout. Elle parcourait les montagnes pour voir par elle-même tout ce que la nature fait naître, suivant son opinion juste, la théorie étant beaucoup, mais la pratique étant davantage. N'ayant que de très-faibles notions sur l'histoire naturelle, avec mes compagnons de voyage mon instruction ne pouvait que gagner. Chemin faisant, la conversation s'engagea promptement sur l'ornithologie. Pendant que nous prenions le repos qui quelquefois nous était nécessaire, divers oiseaux passaient et repassaient autour de nous. M. et Mme Darcourt (c'était le nom de mes nouveaux amis) se faisaient un grand plaisir de me dire ce qu'ils étaient; M. Darcourt m'en fit remarquer plusieurs qui généralement sont habitants des Pyrénées, rarement ils se rencontrent dans les autres pays. D'abord il me fit voir un pic noir, ou pic-corbeau, qui était perché sur un arbre près de nous :

tout son plumage est d'un beau noir, seulement le mâle a toute la partie supérieure de la tête d'un rouge vif, quand la femelle n'en a qu'une partie sur l'occiput (derrière de la tête); à mesure qu'ils prennent des années leur couleur change; les mâles ont le ventre et l'abdomen (bas-ventre) teinte roussâtre, la partie du tarse (partie du pied ou patte qui est avant les doigts ou griffes) garnie de plumes iris blanc jaunâtre, le cercle qui entoure les yeux ainsi que les pattes noirs, le bec d'un blanc bleuâtre, noir à la pointe; sa longueur est d'environ quarante-cinq centimètres.

Les jeunes mâles ont la partie supérieure de la tête marquée de taches rouges noirâtres, et l'iris d'un cendré blanchâtre ; à mesure qu'ils vieillisent le rouge de la tête devient plus vif. Cet oiseau varie quelquefois dans son plumage : on en voit qui ont le corps tapissé de blanc, quelquefois le haut de la tête d'un rouge orange. Il habite généralement le nord de l'Europe ; on en voit en Sibérie, dans les montagnes d'Allemagne, de France, jamais en Hollande. Il se nourrit d'abeilles, guêpes, fourmis, chenilles ; quand il ne trouve pas de ces insectes, il se nourrit de noix et de graines. Il fait son nid dans des trous qu'il fait au tronc des arbres; il pond trois œufs d'un blanc lustré: les coups de bec qu'il donne pour faire un trou aux arbres s'entendent de fort loin.

Le détail sur le pic noir ne fut pas plutôt fini que je remarquai un oiseau, ayant environ trente-cinq centimètres de longueur ; il se promenait sur un rocher qui paraissait suspendu sur nos têtes. Je le regardais attentivement. Mme Darcourt, voyant à mes regards que je ne connaissais pas cet oiseau, me dit : Monsieur, l'oiseau que vous considérez si attentivement est le Tétras-gélinotte ; ce joli volatile ressemble pour la forme beaucoup à la perdrix, il est classé dans la même famille : remarquez les plumes de sa tête, elles sont un peu alongées ; celles de la queue ont une bande noire vers l'extrémité ; sous sa gorge est un grand espace noir entouré d'une bande blanche, un petit espace rouge est au-dessus de ses yeux ; toutes les plumes de ses parties inférieures sont noires, mais rousses dans le milieu et bordées de blanc ; ses parties supérieures sont variées de taches rousses, noires et blanches, une bande blanche existe sur ses scapulaires ; le croupion et les pennes de sa queue sont cendrés avec des zigzags noirs ; vers le bout des pennes de sa queue est une large bande noire ; remarquez bien que toutes, excepté les deux du milieu, sont terminées de cendré ; son iris (partie de l'œil qui environne la prunelle) et ses pieds sont d'un brun clair, son bec brun noirâtre.

La femelle est moins grosse que le mâle;

elle n'a pas de noir sous la gorge, l'espace entre son bec et son œil est roux, sa poitrine est rousse avec des taches noires; elle a une plus grande quantité de taches noires sur les parties supérieures, particulièrement sur les plumes du croupion; la bande longitudinaire du scapulaire est d'un clair jaune ocre.

Il en est qui quelquefois sont d'un beau blanc; généralement ce volatile habite les bois qui sont sur les montagnes, surtout les bois de sapin, de bouleau, de coudriers; il y en a beaucoup dans les Pyrénées, en Allemagne, on n'en voit pas en Hollande; il fait son nid dans les broussailles, pond seize œufs d'un roux clair parsemé de taches foncées.

Il existe d'autres espèces de tétras; vous en donner tous les détails serait trop long; je vous les nommerai en y ajoutant seulement quelques particularités.

Le Tétras rouge, rouge-marron se trouve en Ecosse en quantité, peu en Angleterre, et en Irlande dans les très-hautes montagnes; il se nourrit de feuilles d'arbustes; il fait ses pontes dans les broussailles les plus inaccessibles, toujours dans les régions les plus élevées; il pond de six à dix œufs d'un cendré rougeâtre presqu'entièrement couverts de grandes taches d'un rouge foncé; il mue deux fois dans l'année et devient blanc en hiver.

Il y a encore le Tétras ptarmigan : son plumage d'hiver est entièrement blanc, l'été d'un cendré roux varié de zigzags noirs ; en été, il habite dans les régions les plus élevées des Alpes, de la Suisse, et dans les plus hautes montagnes du centre de l'Europe ; en hiver, on le voit en très-grande quantité dans les régions moyennes de ces mêmes montagnes; il est très-commun dans les Alpes, surtout sur les montagnes couvertes de neige ; il existe en Suède, en Laponie, en Ecosse et dans le nord de la Russie, on en voit aussi en Amérique : l'espèce qui existe dans ce dernier endroit ne diffère en rien de celle qui existe en Europe ; il se nourrit de feuilles d'arbustes, aime beaucoup la rose des Alpes, quelquefois il se nourrit aussi d'insectes, mais rarement ; il fait son nid dans les endroits couverts, et préfère ceux où il y a beaucoup de mousse, ou sous les buissons rampants ; il pond de sept à quinze œufs oblongs, d'un jaune rougeâtre avec des taches noir rougeâtre en quantité.

Il existe encore une autre espèce de tétras, c'est le Tétras-saule : son plumage d'hiver et d'été est comme celui du tétras ptarmigan, il mue deux fois l'an ; à l'époque de sa mue, sa couleur varie un peu : elle est blanche ou cendrée et plus ou moins vive ; il habite le nord de l'Europe et de l'Amérique, et vit jusque dans les glaces

du pôle, quelquefois dans les hautes montagnes de l'Europe, mais rarement; on en voit en Laponie, en Suède, dans le Groënlan, à Kamchatka et en Irlande; il fait sa résidence principale dans les précipices, les vallées et les forêts des hautes montagnes, quelquefois sur leurs flancs ; on en voit, mais rarement, dans le midi de la Livonie et de l'Itionie ; il est rare en Suisse et dans les pays environnants; on n'en a jamais vu en Allemagne ni en Prusse malgré leurs hautes montagnes ; il se nourrit de bourgeons, de bruyères, de semences, de feuilles de bouleau et de celles de saule nain ; il fait son nid par terre dans des touffes de bruyères, dans les amas de bouleau, de saule nain, pond de dix à douze œufs plus gros que ceux du tétras-ptarmigan ; ils sont de couleur rougeâtre-clair, couverts de quantité de taches et marbrure couleur sang figé.

Il y a encore le Tétras-Tétrao : cette espèce vit en polygamie n'ayant point de femelle attitrée : aussitôt qu'il a habité avec une femelle, il va habiter avec une autre et revient ensuite à celle qu'il a quittée ; il se trouve dans les grandes forêts, particulièrement dans celles qui couvrent les montagnes ; sa seule nourriture bien connue est des feuilles.

Je n'en finirais pas si je voulais vous détailler toutes les espèces de Tétras ; je vais seulement vous parler encore de trois espèces.

1o Le Tétras-Arnerhan : il habite le nord de l'Asie, la Russie, la Sibérie, la Livonie, l'Allemagne, la Hongrie, quelques parties de l'Archipel, il est rare en France, ne se rencontre pas en Hollande ; sa nourriture jusqu'à ce jour est inconnue.

2o Le Tétras-Rakkelhan : il habite la Russie en très-grande quantité, la Suède, la Laponie, on en rencontre quelques-uns en Livonie et en Allemagne, peu dans le centre de l'Europe; il est très-commun dans les grands déserts couverts de bruyère.

3o Le Tétras-Birkan : on en voit dans toutes les parties de l'Europe, principalement dans les bois situés près des champs et des bruyères.

Cette dernière espèce est d'un noir cendré ; elle a les sourcils rouges, le reflet de son plumage est vert-foncé. La nourriture de ces deux dernières espèces est la même que celle des autres.

Ces détails sur les tétras me portèrent beaucoup d'intérêt, et d'autant plus qu'ils étaient parfaitement clairs et non chargés de mots scientifiques qui souvent sont ridicules dans la bouche de bien des hommes, et encore bien davantage dans celle des femmes. Après ces détails, nous continuâmes notre chemin pour l'hospice ; pendant que nous marchions, la conversation était des plus animées : quand des insectes que je ne connaissais pas se présentaient à ma vue, j'en de-

nandais le nom à mes compagnons de voyage qui promptement satisfaisaient ma curiosité en me donnant dans leurs plus petits détails leur nom, leur industrie, à quoi la nature les destinait, et en me disant que chaque être existant avait son utilité, l'un pour créer, l'autre pour détruire.

Mme Darcourt m'expliquait avec des expressions si nettes tout ce qui existe de merveilleux dans l'ensemble d'êtres infiniment petits que je ne pouvais me lasser de l'entendre, elle me faisait voir avec un microscope toutes leurs parties, qui, quoique ne paraissant rien à notre vue, forment cependant par l'ensemble de leurs membranes, de leurs articulations, de leurs mouvements, de leur sensibilité, de leurs chants ou cris qui, sont sûrement l'expression de leurs pensées, tout ce qui constitue des êtres parfaitement organisés, auxquels il ne manque rien pour satisfaire les besoins que la nature leur a imposés, pour l'instinct naturel de leur conservation et l'accomplissement de leurs désirs. Plus je regardais, plus il me semblait que tout ce que je voyais était un rêve; mais non, ce n'était pas un rêve. Toutes les fois que je découvrais de nouvelles merveilles, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier: Qu'il est grand, qu'il est sublime l'auteur de toute la nature !

Monsieur et madame Darcourt satisfai-

saient à toutes mes demandes qui ava
rapport à l'histoire naturelle. Pen
les diverses leçons qu'ils me donnai
quoique nous cheminassions à pas le
nous arrivâmes cependant à l'hospic
Venasque avant le coucher du soleil ; n
nous décidâmes à y passer la nuit ; n
journée avait été fatigante : les tours et
tours que nous avions faits pour exam
de plus près ce qui pouvait nous intére
nous avait fait faire plus de six lieues
kilomètres), presque toujours en mont

Nous étions dans un véritable désert
face de l'hospice est le pic ou port de Ve
que, dont la cime est couverte de neige
glaces pendant la plus grande partie de
née et sans aucune espèce de végét
sur ses flancs; à droite est une immense
presque toute plantée de hêtres magnifi
dont la couleur jaune des feuilles an
ce une végétation contrariée par les ne
et les glaces qui les entourent : on peu
garder ce pays comme la Sibérie de la
te-Garonne. Nous remîmes au lende
à continuer notre voyage, et convin
que nous commencerions par visiter la c
de des Parisiens, puis le port ou pic de
nasque, et que nous ferions une p
incursion en Espagne : c'était de gr
projets pour un seul jour, mais nos imag
tions actives nous faisaient voir le pos
dans l'impossible ; nous bâtissions des

teaux en Espagne en nous reposant sur des débris de rocher qui étaient à la porte de l'hospice pendant que l'on nous apprêtait le dîner que nous avions commandé ainsi que nos appartements. Bientôt on vint nous prévenir que nous étions servis ; nous ne nous fîmes pas prier pour nous mettre à table, l'appétit répondait à la fatigue que nous avions éprouvée ; tout ce qui nous fut servi était parfait et d'une grande propreté. Après notre souper, qui dura plus d'une heure, nous nous fîmes conduire dans nos appartements, qui étaint loin d'être brillants mais qui avaient de très-bons lits; nous nous souhaitâmes une bonne nuit et nous nous livrâmes au sommeil.

Quoique l'hospice ne soit pas un brillant hôtel, on y est très-bien ; les hôtes en font les honneurs avec toute l'honnêteté possible. Cet hospice est élevé à 694 toises (1352 mètres 606 millimètres) au-dessus du niveau de la mer ; il est destiné à porter secours aux voyageurs qui se rendent de France en Espagne et d'Espagne en France par le port de Venasque ; il est loin de présenter toutes les ressources de celui qui est au mont Saint-Bernard (Alpes): il est vrai que le passage pour l'Espagne par cet endroit est peu fréquenté par de grands personnages, et qu'alors il ne nécessite pas un grand logement ; cependant les hôtes, d'après la ferme qu'ils en font, sont obligés

d'avoir constamment, pendant la belle saison jusqu'au moment où les neiges les chassent, toutes les provisions imposées par le bail. Le bâtiment est assez grand pour faire une jolie distribution : si la ville de Luchon voulait faire la dépense de deux mille francs, ce serait un endroit où beaucoup de personnes, pour cause de santé, iraient prendre le petit-lait, qui y est excellent ; cinq ou six chambres propres et un sallon suffiraient, et certes l'étendue du bâtiment permet de faire une distribution qui en donnerait le double ; l'intérêt des deux mille francs que dépenserait la ville serait grandement payé par une augmentation de location. La distribution qui existe en ce moment consiste, par bas, en une cuisine immense avec toutes les aisances nécessaires et plusieurs autres pièces servant de fourre-tout ; au premier étage, plusieurs chambres sans autre ornement que quelques meubles rustiques ; il y a de bons lits dans quelques-unes ; il est quelques autres chambres pour les voyageurs qui se contentent de coucher sur la paille. Le principal dans cet hospice ou hôtellerie, c'est qu'on y trouve pendant la saison des eaux tout ce qu'on peut désirer, et à un prix modéré : les personnes qui ne sont pas difficiles peuvent y établir leur domicile pour y respirer, au mois de juin et de juillet, l'air pur et frais des montagnes, y prendre le lait de chèvre, de vache, et

le petit-lait, qui y sont parfaits; elles y jouiront aussi du plaisir que procure la promenade champêtre; elles y verront les nombreux troupeaux qui paissent et qui gravissent la cime des montagnes à mesure qu'elles se dégagent de leur blanc manteau : c'est une grande récréation pour l'ami des plaisirs champêtres.

Cet hospice est inhabitable depuis la moitié de décembre jusqu'à la fin de février ou de mars; quelquefois, à cette époque, il y a de dix à quinze pieds de neige; cette année, au mois de janvier, il y a eu des endroits où il y en avait trente.

Toutes les personnes qui viennent à Bagnères-de-Luchon ne doivent pas le quitter sans faire une promenade à l'hospice : c'est une des plus jolies des environs.

CHAPITRE IX.

7me PROMENADE.

Détails sur l'Hospice du port de Venasque. — Cascade des Parisiens. — Leçon de Botanique.

Notre nuit fut une véritable léthargie, mais de peu de durée, puisque nous nous étions couchés à dix heures du soir, et que nous nous levions à quatre heures du matin, pour être prêts à cinq pour faire les prome-

ıades projetées la veille ; nous décidâmes ıue, pour gagner de l'appétit, nous irions le suite voir la cascade des Parisiens, qui est à un quart d'heure de l'hospice : nous ıous mîmes en route ; il faisait un temps magnifique, le soleil dorait le pic des hautes montagnes ; la blancheur de la neige sur le pic de Venasque faisait un effet magique.

Pour arriver à la cascade des Parisiens, l faut suivre un sentier étroit, presque toujours en descendant ; il est très-accidenté ar des roches plus ou moins grosses ; nous arrivâmes non sans difficultés. On assure ue cette cascade porte le nom de cascade es Parisiens, parce que ce sont des Parisiens ui l'ont découverte ; est-ce vrai ? c'est une uestion à résoudre ; le fait est que ce n'est as sans raison qu'on lui a donné ce nom : lle est magnifique, tombe d'une grande lévation, les rochers que l'eau rencontre ıi font faire plusieurs bonds qui la lancent vec une grande force ; à ses pieds est un ésordre d'arbres, de pierres qu'elle a emortés dans sa chute ; nous restâmes plus d'u-ıe heure à voir ses beaux effets que l'on ne ıeut se lasser d'admirer. Elle est située dans lans un endroit des plus sombres, et enourée de rochers, de montagnes couvertes le sapins, de bouleaux, quelquefois de hêres dans les endroits où la quantité de terre égétale qui existe leur permet de prendre ıcine.

Dans ces lieux tout est silencieux, le seul bruit des eaux s'y fait entendre; [illegible] fait froid même dans les plus grandes [illegible] leurs de la canicule; nous les quitt[illegible] promptement pour retourner vers l'h[illegible], il était sept heures quand nous y arriv[illegible] nous dejeûnâmes de suite; aussitôt que [illegible] eûmes fini, nous fîmes nos dispositions [illegible] faire l'ascension du port ou pic de Ven[illegible] Madame Darcourt voulut être de la pa[illegible] malgré les dangers qui existent, ses q[illegible] te ans, pour elle, n'étaient pas un obst[illegible] elle avait toute la vivacité de la jeu[illegible] était leste, hardie, aimant à affronter to[illegible] dangers; plus il en existait, plus elle ai[illegible] à les surmonter; nous lui fîmes quelque[illegible] flexions sur les difficultés qui se pré[illegible] raient; elle se mit à rire et nous dit : [illegible] sieurs, je vous devancerai toujours et [illegible] reposerai bien des fois en vous attendant. [illegible] mari, homme excellent, étant aux p[illegible] soins d'elle, se conformant toujours à t[illegible] ses volontés, ne la contraria pas. Nous p[illegible] mes tout ce qui nous était nécessaire et [illegible] tre autres guides, ce qui nous en faisait [illegible] voulant en avoir chacun deux pour nou[illegible] der, même nous enlever en cas de beso[illegible] pour franchir les endroits difficiles, et p[illegible] ter de grandes provisions; prévoyant qu'[illegible] serait possible que nous fussions engagés [illegible] manière à coucher au milieu des neiges, nous prîmes des vivres pour deux jours.

Nous nous mîmes en route en suivant des
ntiers à peine tracés et coupés à tout in-
nt par de petits rochers qui se sont déta-
és des rochers principaux.
Avec un vigoureux courage nous fran-
issions tous les obstacles ; madame Dar-
urt, comme elle nous en avait déja pré-
nus, était toujours devant nous, quelque-
s à deux, même à trois cents pas; je ne
uvais m'empêcher d'être étonné de sa lé-
reté et de son courage; après une heure
demie de marche, nous commençâmes à
rcher sur la neige ; rien jusqu'à ce mo-
ent n'avait fixé attentivement notre atten-
n : nous voyions des rochers plus haut les
s que les autres, aucune espèce de végé-
ion, la nature entièrement morte ; à
elques centaines de toises au-dessous de
s pieds était l'immense forêt qui s'étend
puis l'hospice jusque près de Luchon en
ivant la vallée et les précipices qui longent
cours de la Pique, dont souvent l'œil ne
ut mesurer la profondeur. Après trois heu-
s de marche, nous arrivâmes au pic de la
aiche, cinq cent quarante toises (1052
ètres 460 millim.) au-dessus du niveau de
mer; l'aspect à cet endroit est on ne peut
us sévère : les rochers, les montagnes, pré-
ntent des déchirements extraordinaires ;
r l'endroit le plus élevé existent quatre lacs
'une eau claire mais d'un verdâtre noirâtre;
premier, qui est alimenté par les fontes de

la neige, verse ses eaux dans un torrent; les autres gardent les leurs, qui sont entretenues, comme celles du premier, par des fontes de neige. Nous nous arrêtâmes au pic de la Fraîche; c'est le point d'arrêt de presque toutes les personnes qui entreprennent l'ascension du port de Venasque; de cet endroit il faut encore trois heures pour atteindre son plus haut pic, toujours par des sentiers à peine tracés, tournant et retournant sans cesse, enfin, après s'être bien cramponné sur les glaces, les neiges, les rochers, on arrive à son point culminant; on y est à mille deux cent trente-quatre toises au-dessus du niveau de la mer (2405 mètres 066 millimètres), suivant Charpentier et Raymond à mille deux cent trente-huit toises (2412 mètres 862 millimètres). Le pic ou port de Venasque présente une porte taillée dans le roc: la tradition dit que cette porte fut taillée par ordre des comtes de Cominges; le rocher dans lequel elle est pratiquée a peu d'épaisseur; on y découvre de l'autre côté un vaste horizon d'où s'élèvent, comme des monuments, des montagnes dont on ne peut mesurer l'étendue; elles semblent sortir du sein de la terre et être le chemin par lequel on monte aux cieux: on serait tenté de croire que c'est à cet endroit que les Titans ont entassé montagnes sur montagnes pour les escalader; au milieu de cet amas de montagnes s'élève le pic de la Maladetta en-

touré d'autres pics dont les aiguilles lui disputent en vain la hauteur; on aperçoit ses neiges, ses glaciers qui existent depuis que la terre est crée et qui sûrement existeront jusqu'à ce qu'elle ait disparu; on aperçoit aussi des escavations, des précipices, dont il est impossible à l'œil de mesurer la profondeur: ce spectacle merveilleux nous fit oublier les fatigues que nous avions éprouvées à faire notre ascension.

L'imagination ne peut se figurer ce que l'on voit au pic de Venasque : la Maladetta présente son front immense dont le pic le plus élevé est celui de Netto ou d'Annetton; ce pic inaccessible est à mille sept cent quatre-vingt-sept toises (3482 mètres 863 millimètres) au-dessus du niveau de la mer; des géomètres ne le portent qu'à mille sept cent cinquante-deux toises (3414 mètres 648 millimètres); MM. Charpentier et Raymond portent son pic oriental culminant à mille huit cent trente-sept toises (3581 mètres 312 millimètres); autour de ce pic s'élèvent ceux de Toro-d'Albo, Malivierno, Barrau, Piqua, Forcanada; ce dernier a mille cinq cent soixante neuf toises (3057 mètres 981 millimètres); le pic de Barrau a mille six cent soixante-onze toises (3256 mètres 779 millimètres).

Il est rare que l'on puisse voir en entier la Maladetta: souvent ses parties moyennes sont couvertes de nuages quand sa cime

blanche s'élève au-dessus et qu'elle est éclairée par les rayons du soleil, cé qui fait un effet merveilleux ; quelquefois c'est le contraire, la cime est couverte de nuages quand la partie moyenne jusqu'à sa base est éclairée : cet autre effet est si magique qu'aucun peintre ne pourrait le rendre avec vérité.

Après avoir examiné ce beau spectacle, nous étalâmes nos provisions sur la neige, nous nous assîmes sur quelques pointes de rochers et fîmes un repas délicieux; l'air vif que nous respirions l'alimentait. Après une heure de repos, nous fîmes nos dispositions de départ pour descendre les mille deux cent trente-quatre toises (2405 m. 066 millim.) que nous avions franchies; la descente, quoiqu'elle se fasse vite, est dangereuse : parfois on est emporté malgré soi en glissant sur la neige et la glace; pour descendre avec sûreté, il faut se munir de crampons, que nous avions oubliés, ce qui nous força dans plusieurs endroits à nous mettre sur le derrière et à nous laisser glisser ; madame Darcourt, toujours avec le même courage, nous devançait; chèvres, biches, izards, ne sont pas plus lestes : nous avions mis cinq heures pour faire notre ascension, quatre heures nous suffirent pour descendre. En comptant nos divers repos, notre voyage dura onze heures; six heures sonnaient comme nous arrivions à l'hospice, rapportant une partie de nos provisions.

Cette promenade, quoique fatigante, est une des plus agréables des environs de Luchon, parce qu'elle présente dans des endroits des paysages riants, des montagnes, des prairies et des bois qui sont de véritables jardins anglais; dans d'autres, des précipices, des torrents, des neiges, des glaces, des rochers énormes et toutes les bizarreries de la nature : ces contrastes étonnants enflamment vos désirs et vous donnent du courage pour atteindre ce que vous croyez d'abord inaccessible; plus vous voyez, plus vous voulez voir.

Aussitôt notre retour, nous prîmes quelques rafraichissements; madame Darcourt, qui ne perdait rien de vue, ayant ramassé plusieurs fleurs des montagnes et quelques fruits sauvages, s'empressa de les mettre en ordre pour qu'ils pussent se conserver; pendant qu'elle y était occupée, son mari et moi faisions diverses réflexions sur tout ce que nous avions vu; nous fûmes plusieurs heures à passer en revue toutes les beautés de la nature que nous avions admirées.

Tous les projets que nous avions formés pour cette journée ne purent avoir leur exécution; nous laissâmes de côté celui de faire une incursion en Espagne, il était trop tard à notre retour du pic de Venasque pour y penser, voulant, en la faisant, aller à Viella, vallée d'Aran; ce qui aussi nous en empêcha, ce fut monsieur Darcourt qui se sen-

tait un peu indisposé. Nous restâmes à l'hospice, y passâmes le restant de la journée fort agréablement : madame Darcourt me donna une leçon de botanique sur les fleurs et la fructification qui me fit passer des heures on ne peut plus agréables; comme d'ordinaire, elle s'exprima avec une netteté d'idées qui me charma; ayant cueilli diverses fleurs des montagnes dans notre ascension à Venasque, elle en décomposa une en s'exprimant ainsi :

Tout dans la nature végétale a ses mouvements d'irritation, de sensibilité, ses désirs, surtout celui de se procréer, comme dans la nature animale. On pourrait croire, par tout ce qui existe, que les diverses parties des plantes s'entendent entr'elles pour se communiquer tout ce qu'elles désirent, et que ce n'est que par suite de leur raisonnement qu'elles s'approprient ce qui leur est nécessaire : tout dans la nature végétale depuis la fleur jusqu'au fruit et la graine étant en rapport avec ce que nous sommes et ce que nous faisons, on peut le penser sans être éloigné de la vérité. Les plantes, comme nous, cherchent dans la terre, dans l'air, tout ce qui peut leur donner l'existence jusqu'au moment où le temps, en les détruisant progressivement, leur fait perdre toutes leurs parties et les anéantit après s'être procréées dans la fleur de leurs ans : en remarquant les arbres de divers âges vous verrez

dans les jeunes une plus grande abondance de fruits, des fruits plus beaux, mais chaque année ils perdent une partie des capacités qui sont propres à la procréation, leurs fruits sont moins abondants, moins beaux, les parties qui composent les fleurs n'étant plus alimentées par tout ce qui leur est nécessaire. Ce rapport entre la nature végétale et animale ne peut être regardé comme absurde; c'est une vérité, une sublime vérité.

Les fleurs sont les parties des plantes où s'opère la procréation; pour vous en donner une idée complète, je vais vous expliquer en détail leur composition.

C'est dans la fleur que s'exerce toute l'action de la procréation; c'est dans la fleur que sont toutes ses merveilles; c'est dans la fleur qu'existentles deux sexes; c'estdans la fleur qu'ils se rapprochent : est-ce par des désirs qui existent entr'eux ou seulement est-ce la nature qui agit sans désir? C'est un secret impénétrable, les diverses sensations que peuvent éprouver les plantes au moment de la procréation ayant été jusqu'à ce jour invisibles, même aux yeux des plus savants botanistes. Je crois cependant qu'on ne peut mettre en doute que lecontactdesdeuxsexes dans les plantes est la suite du désir de leurs sens : pourquoi rejetterions-nous ce désir dans les végétaux, qui, comme nous, sont des êtres animés, ayant la même organisation pour la procréation?

Le phénomène par lequel l'embryon qui existe dans le sein des fleurs se développe et reçoit le principe animateur de la vie est une des merveilles de la nature que l'on a cherché en vain à expliquer. Le principe de l'être qui doit naître existe, c'est un fait incontestable : il n'a besoin que de ce qui lui est propre pour se développer. Ce principe existe-t-il dans le sexe masculin ou dans le sexe féminin? C'est une question que je crois difficile à résoudre ; des opinions seules peuvent être mises au jour: on pourrait faire une comparaison qui peut-être n'est pas sans fondement : le sexe féminin est la terre, le sexe masculin est la graine qui contient l'embryon : la terre fructifie la graine ; une autre opinion existe : le sexe féminin porte l'embryon qui seulement a besoin du sexe masculin pour lui communiquer toutes les parties qui sont nécessaires à son développement. Mon opinion n'admet pas cette dernière ; je me range dans la première, elle me paraît plus rationnelle.

La manière dont s'opère la procréation est importante à connaître; je vais vous l'expliquer avec quelques modifications, sans cependant altérer en rien les faits principaux qui seront suffisants pour vous faire connaître parfaitement ce que je passerai sous silence, ne voulant pas entrer dans des détails qui finiraient peut-être par vous en-

yer ; je vous prie d'avance, de me par-
nner ce que pourra avoir de diffus ce que
vous dirai , ç'est une femme qui n'a pas
t de cours de logique ni de rhétorique qui
rle.

Les hommes les plus versés dans la scien-
de la botanique, et en général dans l'his-
re naturelle, assurent que les végétaux
les animaux , en naissant , portent tou-
les parties propres à la procréation ; que
tes ces parties, qui ont une existence,
tent dans un état complet d'inaction jus-
'à l'âge où les deux sexes arrivent à l'état
puberté.

Une chose assez remarquable , c'est que,
ns les végétaux , toutes les parties pro-
es à la procréation meurent aussitôt
'elles ont donné naissance à l'être qu'el-
ont produit, ce qui n'existe pas dans les
maux , à moins que ce ne soit dans les
iniment petits , invisibles à nos yeux.
nsuit-il de là que, chaque année, les vé-
aux qui ont des siècles d'existence ne
tiennent pas toujours dans les parties
i les composent les principes de la pro-
ation , ou que ce soit l'influence des sai-
ns qui les fait naître ? C'est une question
t difficile à résoudre : les remarques
plus exactes ont été faites à ce sujet ;
es n'ont rien produit qui puisse le prou-
r ; ce qui est certain , c'est que les par-
s qui sont propres à la procréation s'a-

néantissent à mesure que le végétal, en vieillissant, perd les forces qui le mettent à même de respirer dans l'air et de puiser dans la terre tout ce qui lui est nécessaire.

Dans tout ce qui constitue les végétaux, leur animation, leurs diverses fonctions, combien on doit admirer l'auteur de la nature !

Les végétaux, étant fixés à la terre et privés de toutes les facultés qui peuvent les rapprocher l'un de l'autre, portent, le plus souvent sur le même individu, les deux organes propres à la procréation, ce qui n'existe pas dans les animaux, qui ont la faculté de se mouvoir. Une remarque qui a été faite, c'est que lorsque, l'un à côté de l'autre, se trouvent un végétal du sexe masculin et un du sexe féminin, les fleurs du végétal féminin se tournent presque toujours vers celles du végétal masculin. On ne peut douter que ce ne soit pour recevoir plus facilement la substance destinée à faire fructifier le principe de la procréation : ce mouvement du sexe féminin vers le sexe masculin annonce un désir, qu'il cherche à satisfaire en se rapprochant des objets que la nature lui destine. Voilà tout mon savoir sur la procréation.

A présent je vais vous donner des détails sur la manière dont la fleur est formée, soit avec les organes féminins, soit avec les organes masculins; pour que mes détails soient plus

airs, je prends cette fleur qui contient ces
ux organes ; vous y verrez parfaitement
els sont les prodiges de la nature.

La fleur, comme vous le voyez, est sup
rtée sur une tige que l'on appelle pédon-
le; elle est avec enveloppe ou sans envelop-
; celle-ci en a : cette enveloppe sert à la
otéger, elle forme ce qu'on appelle le
lice ; son nom vient de *calix*, gobelet :
tte autre partie de la fleur que vous voyez
t son enveloppe extérieure, elle a la forme
une coupe ; cet organe de la fleur sert à
riter les autres organes à mesure qu'ils se
éveloppent; il est quelques fleurs qui n'ont
s de calice, mais elles sont rares; le calice
rie de couleur suivant l'espèce de fleurs à
quelle il appartient.

Après le calice, cette autre partie de la
eur que je vous prie d'examiner s'appelle
orolle : elle est l'enveloppe immédiate de
a fructification ou procréation ; générale-
nent elle est colorée ; les parties dont elle
e compose s'appellent pétales, leur tissu
st on ne peut plus délicat et souvent enri-
hi des plus belles couleurs qui attachent
es yeux, principalement de ceux qui ne
voient dans les végétaux que ce qui flatte la
vue ; mais il en est bien autrement pour
eux qui ont étudié avec réflexion la nature
t qui en connaissent les merveilles : les
rganes de la procréation sont pour eux
oujours étonnants.

La fleur se divise en quatre parties principales. Je ne vous ai encore parlé que du calice, de la corolle; il me reste à vous parler des étamines et du pistil. Les étamines sont les organes masculins, ce sont ces petites tiges que vous voyez au milieu de la corolle; remarquez-les bien, elles portent à leur extrémité des espèces de petites globules; ces globules renferment une poussière nommée pollen qui, par l'effet du soleil, se dessèche, rompt l'enveloppe qui la renferme et se porte sur le pistil, qui est la partie féminine; regardez attentivement, avec ce miscroscope, cette partie de la fleur: comme elle s'élève au milieu des étamines qui se pressent autour d'elle; voyez à son extrémité une ouverture entourée d'une espèce de bourlet; cette ouverture s'ouvre quand le pollen renfermé dans le globule des étamines est arrivé à sa maturité afin de le recevoir, et se referme quand elle a puisé toutes les parties qui lui sont propres; ensuite le pistil, n'ayant plus besoin du pollen, perd peu à peu une partie de sa fraîcheur.

Il me reste encore à vous faire connaître quelques autres parties des fleurs, sans lesquelles il n'y a pas de procréation. En ôtant les étamines qui entourent le pistil, vous apercevez une petite grosseur sur laquelle repose le pistil; cette petite grosseur est l'ovaire. Cet organe a une cavité, quelquefois plusieurs: ici vous en voyez trois;

nomment loges. C'est dans ces loges
nt les principes de la graine : ces
es se nomment ovules. La partie du
ui tient à l'ovaire pour lui commu-
le pollen se nomme stygmate : elle
inée à recevoir la première impres-
pollen. Vous voyez encore au som-
l'ovaire cette partie qui ressemble
une tige : c'est elle, comme vous de-
remarquer, qui sert de support au
te ; elle se nomme style.
es les parties des fleurs varient à l'in-
t dans leurs formes que dans leurs
s ; je ne vous donnerai pas de dé-
r ces différentes variations : dans les
, les prairies ; dans les campagnes,
nstant, elles se présentent à la vue.
eu de temps que l'on connaît parfai-
les organes des fleurs. Avant le
le on regardait toutes les parties qui
posent comme des ornements que
re leur avait donnés, et on croyait
n de ce qu'on y voyait n'avait une
utile pour la procréation.
ois vous en avoir dit assez sur les
our que vous puissiez parfaitement
lyser vous-même. Si ma petite leçon
nique ne vous ennuie pas, comme
ez paru le désirer, je vais vous don-
elques détails sur la fructification ;
rai ces détails courts, afin de ne pas
r l'heure de notre repas et celle de

notre repos. J'exprimai à Mme Darcourt combien tout ce qu'elle m'avait dit m'avait fait plaisir, et combien j'en éprouverais si elle voulait continuer la leçon de botanique qu'elle me donnait. Accédant à mes désirs, elle reprit en ces termes :

Comme je vous l'ai dit, la fructification vient à la suite de la fleur, dont je viens de vous donner les détails. Aussitôt que la fleur a rempli toutes ses fonctions, un changement s'opère dans toutes ses parties, ce qui annonce un nouveau genre de vitalité : la fraîcheur de ses couleurs se détruit ; leur éclat s'anéantit ; la corolle se fane; les pétales se dessèchent, tombent ; les étamines, ayant rempli leurs fonctions, perdent leur existence ; le stygmate, le style ainsi que le pistil, quoique devenus inutiles, restent seuls au milieu de toutes les ruines qui les entourent, mais ils perdent de leur fraîcheur et les différentes parties qui leur sont propres pour la procréation ; l'ovaire seul, qui a puisé par l'organe du pistil tout ce qui est nécessaire pour fructifier le fruit, reste intact; quelquefois le calice résiste jusqu'à ce que le fruit ait atteint sa maturité, mais rarement : celui qui résiste prend une couleur rougeâtre n'ayant aucune fraîcheur.

Ce changement dans la fleur est parfaitement en rapport avec ce qui existe dans le règne animal, surtout dans l'espèce humaine : une fois qu'une femme devient enceinte

ne perd-elle pas la plus grande partie de ses agréments? un changement général ne s'opère-t-il pas chez elle ?

Comme je viens de vous le dire, l'ovaire qui existe dans les fleurs à la suite du pistil et qui contient le commencement du fruit qui doit s'y perfectionner reste dans l'inaction ; ses fonctions sont nulles; mais aussitôt qu'il a réuni toutes les parties qui constituent la procréation, il s'y opère un grand changement ; c'est alors qu'il prend sa grande existence et tous les développements nécessaires pour créer le fruit : peu à peu il s'étend à mesure que le fruit, d'abord embryon, se développe et que tous ses organes croissent pour arriver à la perfection qui lui est nécessaire afin qu'il puisse se reproduire. Le fruit, comme vous le voyez, n'est autre chose que l'ovaire qui s'est enrichi des parties propres à la fructification.

Je dois en ce moment vous donner quelques détails sur la composition du fruit ; je manquerais à la tâche que je me suis imposée si je ne le faisais pas.

Le fruit se compose de deux parties très-distinctes : le péricarpe et la graine. Le péricarpe est en général la partie du fruit qui couvre la graine et qui détermine sa forme. Dans certains fruits, on remarque qu'il est tellement uni à la graine qu'il est très-difficile de le reconnaître.

Pour vous donner une idée autant exacte

que possible du fruit, je vais décomposer cette pomme. Je viens de vous dire que le fruit se composait de deux parties, le péricarpe et la graine; mais je ne vous ai pas dit que le péricarpe se composait de trois parties bien distinctes :

La première est celle que l'on nomme vulgairement peau ; comme vous le voyez, elle est très-mince : en botanique elle s'appelle épicarpe.

La deuxième partie est celle qui est couverte par l'épicarpe. Vulgairement elle n'a pas de nom ; elle pourrait s'appeler chair; en botanique elle s'appelle sarcocarpe. Elle réunit tous les vaisseaux du fruit ; elle est réellement le fruit : en l'examinant avec le microscope, vous y verrez un nombre infini de membranes qui se lient entr'elles et [illegible] petites loges qui contiennent chacune le suc qui existe presque dans tous les fruits.

La troisième partie du péricarpe se nomme endocarpe ; la voici : c'est la partie interne du fruit; c'est celle qui porte le plus d'interêt ; elle tapisse la cavité intérieure où est la graine. Fixez avec attention cette cavité, vous y verrez plusieurs loges séparées par des lames que l'on appelle cloisons. Ces cloisons sont toujours très-visibles dans les fruits à pépins, pépins qui, comme vous le savez, sont la graine ; le nombre des cloisons n'est pas fixe ; il est selon la nature du fruit ; dans la plupart il diffère.

Dans beaucoup de fruits l'endocarpe se durcit et forme un bois creux dans lequel est une amande qui contient le principe de la procréation, autrement dit embryon ; cette amande et son enveloppe de bois, généralement très-dure, s'appellent noyau : il faut présumer que la nature pour cette espèce de graine (le noyau en est réellement une) a prévu que ses parties intérieures, qui sont l'amande qui contient l'embryon, doivent n'avoir aucun contact direct avec l'air, puisqu'elle les a enfermées hermétiquement dans une espèce de prison qui n'a d'autre air que celui qui se fait jour au travers de ses murailles ou pores.

Je viens de vous expliquer brièvement toutes les parties principales qui ont rapport aux fleurs, leurs fonctions et le résultat de leurs fonctions, qui est la procréation ; vous avez vu dans toutes les parties de cette fleur quel est l'ensemble admirable de la nature ; d'après les détails que je vous ai donnés, vous avez vu que les sexes dans la nature végétale, comme dans la nature animale, cherchent à se rapprocher l'un de l'autre : ce rapprochement dans la nature végétale est je pense, comme dans la nature animale, la suite de désirs qui, pour les premiers, nous sont inconnus ; cependant la forme du pistil, ses mouvements à mesure que les étamines arrivent à leur maturité, prouvent les désirs qu'ils ont. Tout dans les végétaux étant en

rapport avec nous, pourquoi, quand leurs fonctions sont les mêmes, leur existence un fait, n'éprouveraient-ils pas les sensations que nous éprouvons? Cette opinion qui paraît très-rationnelle, certainement, trouvera beaucoup de contradicteurs qui ne pourront sûrement pas plus prouver qu'elle est fausse que je ne puis prouver qu'elle est vraie; je n'en reste pas moins persuadée qu'en examinant attentivement, avec un fort microscope, tous les mouvements des parties des deux sexes dans les végétaux, quand ses parties se rapprochent, on remarquera des mouvements de sensibilité : les végétaux comme les animaux ayant leurs maladies, étant sujets à toutes les variations de l'atmosphère qui influent sur leur santé, pourquoi la nature ne les récompenserait-elle pas de leurs souffrances? On ne peut en douter; en douter ce serait insulter son auteur : la plus grande récompense que puissent obtenir tous les êtres qui ont une existence, c'est la procréation; tout dans la nature agit pour cette procréation; ne pas le croire, ce n'est pas être dans le vrai.

Je vous ai dit tout ce qui porte le plus d'intérêt dans la fleur et la fructification; j'ai rempli ma promesse tant bien que mal; votre indulgence m'est un sûr garant que vous me pardonnez le peu de netteté que j'ai mis dans divers passages de ma longue narration.

bes, voulait le completter. Bientôt l'aurore, précurseur du lever du soleil, parut ; les reflets du soleil commencèrent à s'apercevoir derrière les montagnes, ses rayons brillèrent sur le point le plus élevé du port de Venasque, et progressivement, à mesure qu'il s'élevait, il en éclaira la plus grande partie. C'était un spectacle magnifique devant lequel nous restâmes en contemplation plus d'une demiheure, examinant les divers effets de la lumière du jour sur la neige et la glace, les sombres-obscurs qu'elle produisait dans les précipices et sur les flancs des rochers que ses rayons ne pouvaient frapper.

Après avoir examiné tous les effets du soleil sur les montagnes, madame Darcourt, qui, en femme expérimentée pour les voyages, avait emporté une tablette de chocolat et du pain pour faire le premier déjeûner de rigueur quand on voyage dans les montagnes, me pria de partager ses provisions ; j'acceptai, et nous nous assîmes sur un rocher pour y faire honneur. Nous ne fûmes pas plutôt assis que François, mon guide, vint à nous : il nous apportait des provisions que M. Darcourt l'avait prié de nous remettre, ne voulant pas venir lui-même sentant qu'un peu de repos lui était encore nécessaire afin de pouvoir au premier jour continuer avec nous les promenades projetées. D'après un petit billet qu'il écrivait à sa femme pour qu'elle ne se gênât en rien et

qu'elle restât, si cela lui faisait plaisir, le temps qu'elle désirerait dans les environs de l'hospice, nous résolûmes d'herboriser une partie de la matinée, et voir si nous n'apercevrions pas des oiseaux que nous ne connussions pas. A peine avions-nous décidé la manière dont nous passerions notre matinée qu'un oiseau, en partie blanc et en partie noir, se percha sur un arbre qui était près de nous, et se mit à chanter. Je reconnus de suite le chant du merle : j'écoutais avec attention pour voir si je ne me trompais pas; je fus promptement convaincu que je n'étais pas dans l'erreur, et pensai que le proverbe qui dit quand une chose est introuvable : *Vous touverez ce que vous cherchez, quand vous verrez un merle blanc*, était faux. François, qui me regardait attentivement, s'aperçut de mon étonnement, mais n'osaït rien dire; madame Darcourt, qui riait en voyant la scène muettte qui se passait, l'interrompit en lui disant : François, vous avez quelque chose à dire, parlez sans crainte; je vois ce qui vous occupe, c'est le chant de cet oiseau qui est perché sur cet arbre; je ne le connais pas; vous, qui êtes habitant de ce pays, vous devez le connaître, dites-nous son nom? Le pauvre François parut d'abord fort embarrassé; mais, revenant promptement de son embarras, il nous dit : Monsieur et Madame, je suis un paysan sans grande science, quoi-

que j'aie été au séminaire pendant trois ans; mes parents ont dépensé beaucoup d'argent pour moi; malgré cela mes maitres n'ont jamais pu faire entrer dans ma tète quantité de choses qu'il faut savoir pour être prêtre; ensuite, je me disais : En étant prêtre, je veux faire un bon prètre, et ne veux pas entendre dire, il enseigne ce qu'il ne fait pas, ne me sentant pas la force de résister à tout ce qu'il ne faut pas faire; je le dis à mes parents qui étant d'honnêtes gens, ne voulurent pas me laisser continuer une instruction qui n'était pas faite pour mon caractère; il m'est bien resté quelque chose de l'instruction que j'ai reçue au séminaire, mais pas assez pour vous expliquer clairement ce que vous désirez savoir. Ce raisonnement de François nous fit voir qu'il était un honnête homme; nous l'engageâmes cependant à nous dire ce qu'il savait sur l'oiseau qui était l'objet de notre curiosité; après s'être un peu fait prier, il s'exprima ainsi :

Monsieur et Madame, vous le voulez, je vous obéis : eh bien ! cet oiseau qui est au-dessus de nos têtes est un merle blanc, que j'ai entendu appeler par des savants Merle-à-Plastron; regardez ses plumes noirâtres bordées de gris-blanc, une large plaque d'iris d'un très-beau blanc couvre le haut de sa poitrine; son bec est jaune; son plumage varie : on en voit qui sont totalement blancs, blanchâtres ou tapissés de blanc,

le merles, les voici : le merle qu'on appelle urdus, le merle draine, le merle litorne, e merle grive, le merle mauvis, le merle gorge-noire, le merle naumann, le merle le roche et le merle bleu. Vous trouvez éton-ant que je vous parle de tous ces merles, le nétier que je fais ne devant pas vous don-er à penser que je connaisse l'histoire des oi-eaux; mais je dois vous dire que pendant ue j'étais en pension au séminaire, au lieu e lire des livres où souvent je ne compre-ais rien parce qu'ils ne m'amusaient pas eaucoup, quoique tout mon respect fût our eux, je m'en procurais beaucoup d'au-res par fraude; un jour il en tomba un en-re mes mains qui parlait des oiseaux et des lantes, des arbres, des fruits, enfin de tout ce ui existe sur la terre : ce livre m'amusa telle-nent qu'avec de l'économie sur ce que mes arents m'envoyaient, je parvins à l'acheter; l'ai toujours, je le lis souvent, et chaque is que je le lis il m'apprend des choses nou-lles; c'est lui qui m'a fait connaître toutes espèces de merles, la différence qui exis-entr'eux; leur plumage plus ou moins r ou plus ou moins cendré; celui qui est u mérite quelques détails : il est d'un u foncé dans toutes les parties supérieu- de son corps, celles inférieures sont d'un u plus clair; le devant de son cou est sans moindre tache, mais sur les autres par-s se dessinent des croissants noirs très-

étroits qui vont jusqu'au bout des ailes, qui sont terminées par un croissant blanchâtre; cependant l'ensemble de ses plumes, de ses ailes et de sa queue, paraissent d'un reflet beau noir; les pennes ou plumes de cette dernière et les couvertures des alaires sont bordées de bleu foncé; son bec et ses pieds sont noirs.

Monsieur et Madame, voilà tout ce que je peux vous dire sur le merle. Si dans la promenade que nous ferons nous rencontrons des oiseaux que vous ne connaissiez pas, il serait possible que je puisse vous dire ce qu'ils sont.

Cette petite leçon d'ornithologie de François nous fit plaisir, et d'autant plus que nous étions loin de nous attendre à trouver dans un paysan une aussi grande connaissance sur cette science.

Il y avait déja plus de deux heures que nous étions sortis de l'hospice; toute la nature avait pris un nouvel aspect: les bergers étaient sortis de leurs cabanes, ils se répandaient sur les montagnes pour faire paître leurs nombreux troupeaux; les airs étaient sillonnés par des oiseaux de toute espèce qui allaient chercher leur nourriture, de quoi faire leur nid, et d'autres de quoi alimenter leurs petits; on voyait des Aragonnais qui avaient quittés leur patrie pour venir en France apporter le produit de leur industrie ou chercher le produit de la nôtre; plusieurs

fois ce spectacle nous avait fait interrompre la leçon d'ornithologie deFrançois.

Nous quittàmes l'endroit ou nous étions, et, suivant les conseils de François, nous fûmes visiter les hauteurs couvertes de bois qui sont sur la gauche de l'hospice; ce qui nous y attira, c'est que le matin cet endroit est le rendez-vous d'une grande quantité d'oiseaux; l'élevation des arbres, leurs touffes, lesy attirent. A peine nous y fûmes arrivés que nous entendimes le ramage de divers oiseaux dont la plupart nous était inconnue; nous avions grand besoin de François pour nous donner une nouvelle leçon d'ornithologie; après nous être assis, être restés quelques instans à écouter le concert que nous donnaient les petites créatures qui nous entouraient, nous priàmes François de nous dire leur nom et de nous donner le détail de ce qu'elles étaient. Suivant ses promesses, il accéda à nos désirs, toujours nous priant de l'excuser s'il ne se servait pas des expressions que demande la science; il commença ainsi :

Regardez vite cet oiseau, il est extraordinaire de le voir dans ce pays, c'est un Goëland Buger-Meister : il habite les contrées les plus septentrionales, on le voit aussi en quantité vers l'orient, sur diverses mers, mais il est rare sur l'océan, les jeunes seulement s'y montrent en automne; on n'est pas certain de la manière dont il se nourrit,

on croit que c'est de charogne, de cétacés, de poissons et de leurs excréments; il fait son nid dans le creux des rochers, pond six à huit œufs couleur verdâtre, allongés vers le bout et marqués de quelques taches noires; comme vous le voyez, toutes les parties inférieures de son corps et de sa queue sont d'un blanc pur ainsi que toutes les pennes de ses ailes; son dos, le manteau de ses ailes sont d'un cendré bleuâtre-clair; son bec d'un beau jaune; l'angle de sa machoire inférieure, que l'on appelle mandibule, d'un rouge vif; le cercle nu de ses yeux rouge, iris jaune; ses pieds livides; sa longueur, en général, est de soixante-dix à quatre-vingts centimètres.

Le goëland que vous voyez est l'espèce la plus grande connue. Pendant long-temps il a échappé aux recherches des naturalistes, parce que depuis la mort d'un nommé Pallas, qui a mérité le nom de célèbre, on ne s'est pas beaucoup occupé d'étendre dans le Nord le cercle des connaissances ornithologiques, surtout en Russie où on dit cet oiseau très-commun; mais en ce moment il est réintégré dans ces droits et classé dans le dictionnaire ornithologique sous le nom de *Larus glaucus*.

Il existe encore plusieurs espèces de goëlands, ce sont :

1° Le Goëland à manteau noir : il habite les rives de la mer; il est abondant aux Or-

cades et aux Hébrides, connu seulement à son passage sur les côtes de Hollande, de France et d'Angleterre; il vit généralement dans le nord, rarement dans l'intérieur des terres, toujours auprès des eaux; il en existe peu sur les rives de la Méditerranée.

2° Le Goëland à manteau bleu: il habite toute l'année les côtes maritimes de France et de Hollande.

3° Le Goëland à pieds jaunes : il habite en hiver les bords de la mer, il est de passage sur les fleuves et les mers de la partie orientale de l'Europe ; en été, il habite les parties septentrionales, il est commun en Angleterre et sur la mer Baltique ; en automne, on le voit de passage sur les côtes de Hollande et de France ; il existe dans l'Amérique septentrionale.

Le nom des différentes espèces de goëlands varie suivant leur plumage.

Après que François nous eut donné les détails sur les goëlands, il s'arrêta, regarda attentivement Mme Darcourt qui, pendant qu'il parlait, n'avait pas cessé de prendre des notes sur ce qu'il disait. Nous le priâmes de continuer à nous donner les détails sur les autres oiseaux que nous voyions au-dessus de nos têtes; il nous répondit : Je crois que Madame en sait plus que moi sur ce que vous me demandez ; je l'ai bien examinée depuis qu'elle est avec nous; bien certainement je ne suis qu'un ignorant auprès d'elle;

cependant, puisque vous le désirez, je vais vous dire ce que je sais; mais je vous préviens que, dans tous les oiseaux que vous voyez, il en est beaucoup dont je ne connais que le plumage; je vous le répète, je suis d'avis que Madame en connait plus que moi.

Comme Mme Durcourt, dans notre voyage à la cascade des Demoiselles, à l'hospice, m'avait fait voir par diverses remarques qu'elle était très-instruite en ornithologie, je la priai de continuer ce que François avait commencé; elle insista pendant quelque temps pour qu'il continuât, mais il ne voulut pas, disant toujours : Madame, je vois que vous en savez plus que moi, pourquoi refuser à Monsieur qui désire que vous lui expliquiez quels sont tous ces petits oiseaux qui voltigent autour de nous. Madame, si j'osais, je me joindrais à Monsieur pour que vous ayiez la bonté de me faire connaître ce que je ne connais pas. Nous fîmes tant d'instances auprès de madame Durcourt qu'elle finit par accéder à nos désirs, et s'exprima ainsi :

Vous me trouverez bien téméraire d'oser vous donner des détails qui tiennent généralement plus à l'instruction d'un homme qu'à celle d'une femme; en vous les donnant, je passerai peut-être à vos yeux pour une de ces femmes qui veulent faire parade de ce qu'elles savent; si vous pensez ain-

si, détrompez-vous : tout ce que je vous dirai est de mon mari; ma mémoire seule me sert, je ne veux pas vous faire croire, et à qui que ce soit, que je suis une de ces femmes savantes qui traînent à leur suite le ridicule, le pédantisme et la sottise, femme si spirituellement mise en scène par notre immortel Molière dans les *Femmes savantes* et *les Précieuses ridicules*; je suis une faible écolière de M. Darcourt, je m'amuse de ce qu'il m'a appris, je n'en fais pas parade; la nature m'a favorisée d'un peu de mémoire, voilà toute ma science : soyez indulgents, je vous prie, pour celle qui raconte.

Outre les divers oiseaux dont François et mon mari vous ont donné le détail, il en existe beaucoup d'autres espèces dans les Pyrénées de la Haute-Garonne.

Voyez dans le creux de ce rocher cet oiseau qui est dans un sommeil profond, c'est le hibou Grand-duc : il a le dessus du corps de couleur variée, ondé de noir et ocre jaune ; à la partie inférieure de cette dernière couleur sont des taches noires longitudinaires; sa gorge est blanche; ses pattes jusques sur ses ongles sont couvertes de plumes d'un rouge jaunâtre ; son bec et ses ongles sont couleur de corne; son iris est orange vif ; sa longueur est de soixante-cinq à soixante-dix centimètres ; la femelle est généralement plus grande ; son plumage est d'une teinte plus claire,

elle n'a pas la gorge blanche; ce volatile a peu de variantes ; il habite les grandes forêts ; on en voit beaucoup en Russie, en Suisse, en Allemagne, en Hongrie ; il est rare en France et en Angleterre; on en voit au cap de Bonne-Espérance ; il est très-carnassier, se nourrit de jeunes chevreuils, de cerfs venant de naître, de lièvres, taupes, rats, souris, grenouilles et de lézards; il fait son nid dans le creux des rochers, dans les ruines de vieux châteaux ; il pond deux ou trois œufs très-arrondis et blancs.

Outre cette espèce de hibou, on voit le hibou Moyen-duc, le hibou Ecops : ce dernier a de petites cornes formées par des lames et de petites plumes réunies formant une touffe ; il n'a que vingt-cinq centimètres de longueur; il est commun en France. Je n'en connais pas d'autres espèces

Dans cette partie des Pyrénées, comme dans celle des Pyrénées orientales, des hautes et des basses Pyrénées, il existe des perdrix blanches : ces perdrix sont de la famille des tétras ; elles sont en plus grande quantité dans cette partie des Pyrénées que dans les autres. Regardez de ce côté, vous en verrez deux, sûrement le mâle et la femelle ; elles semblent vouloir se reposer dans ce champ qui est à notre droite ; justement elles y abordent : ce volatile mérite attention par les différentes variations qu'il éprouve à chaque saison.

Pendant les mois d'hiver toutes ses plumes sont d'un beau blanc de neige; au printemps elles perdent une partie de leur plumage blanc, qui est remplacé par des plumes grises; en été ses plumes deviennent entièrement grises, et en automne elles commencent à redevenir blanches; vous devez en concevoir la raison. François, qui jusqu'à ce moment avait écouté avec la plus grande attention, interrompit Mme Darcourt en disant : Oh ! oui, Madame, j'ai bien réfléchi aux raisons qui font changer le plumage de ces espèces de perdrix; je pense les avoir devinées : comme elles habitent les hautes régions des montagnes, qui, pendant l'hiver, sont couvertes de neige, il est nécessaire qu'elles soient blanches, pour être moins exposées aux oiseaux de proie ; à mesure que les neiges fondent, elles prennent la couleur grise de terre, de même pour ne pas être autant exposées à la voracité de ces oiseaux. Il faut avouer que la nature est bien sage dans tout ce qu'elle fait ; je me le dis tous les jours dans ce que je vois ; je ne fais pas un pas sans apercevoir des choses des plus étonnantes. François avait parfaitement raison : on voyait par ses réflexions qu'il avait profité des bonnes lectures qu'il avait faites. Mme Darcourt, après cette réflexion de François, continua ainsi notre instruction ornithologique :

Les perdrix dont je viens de vous parler

ont les pattes couvertes d'un fort duvet qui les garantit du froid ; ce duvet est moins touffu en été qu'en hiver. Vous savez qu'il existe encore d'autres espèces de perdrix; elles n'habitent que les plaines: ce sont les perdrix rouges, grises et bartavelles. Cette dernière espèce a un brillant plumage, assez semblable à celui des beaux coqs de nos basses-cours; on la trouve principalement dans les bruyères. Toutes ces espèces pondent de douze à quinze œufs d'un rouge clair; cependant ceux des perdrix rouges sont d'un roux foncé; elles font leur nid par terre, dans les buissons, les bruyères. Ayant fini tout ce que j'avais à vous dire sur les perdrix-tétras, je passe au Pyrocorax, Pyroco, Pyrocorax-choquard, le Pyrocorax coracias. Les deux premiers de ces oiseaux existent en Europe, les deux autres dans les pays les plus froids du nord; ils ont absolument les mêmes formes, les mêmes mœurs que les corbeaux, si communs dans nos départements du nord; ils vivent en grande troupe; vous en voyez quelques-uns sur ce hêtre et plusieurs autres au bas de ce rocher; ils se disputent les chairs d'un mouton mort; leurs cris, leurs mouvements, leur vol et leurs habitudes sont les mêmes que ceux du choucas; ils peuvent en être regardés comme les représentants; dans les hautes montagnes, ils quittent rarement les régions couvertes de neige et de

glace, à moins qu'ils n'y soient forcés par la faim ; ils font leurs nids dans les fentes des rochers les plus escarpés ; toute espèce de nourriture leur est bonne, graine, semences, charognes; leur plumage, comme vous venez de le voir, est d'un noir brillant, avec un reflet pourpré vert; son bec est jaune orange très-brun, ses pattes rouge vermillon ; sa couleur varie un peu suivant son âge, ses pattes deviennent d'un rouge brun, son bec jaunâtre, ses parties noires sans reflet. Les diverses espèces varient peu dans leurs couleurs.

Il me reste encore à vous parler de plusieurs oiseaux que l'on voit dans ces contrées. Dans le nombre est le Tichodrome-échelètre ; cet oiseau est rare dans les Pyrénées ; c'est le hasard qui nous en fait voir un sur cet arbre qui est au pied de ce rocher à gauche : il a la tête cendré foncé, la nuque et le dos même couleur claire; la gorge, le sommet du cou beau noir, la partie inférieure cendré noirâtre, la couverture des ailes et la partie inférieure des barbes extérieures des plumes d'un rouge vif; vous devez voir que l'extrémité de ses pennes est d'un clair noir ; vous devez aussi remarquer sur ses pennes deux grandes taches blanches; la barbe inférieure de sa queue, qui est noire, est terminée par un blanc léger un peu cendré; son bec est iris; ses pattes sont noires ; il est très-petit, sa lon-

gueur est de seize à vingt centimètres; ce qui est assez singulier dans ce volatile, c'est que, pendant que la femelle pond, couve et élève ses petits, le cou et la gorge du mâle deviennent d'un beau noir et le haut de la tête d'un cendré foncé. Cet oiseau change entièrement de plume à la mue d'automne; il habite les contrées méridionales; on en voit beaucoup sur les Alpes, en Suisse, en Espagne, en Italie; il ne quitte presque jamais les rochers les plus élevés; rarement on le voit sur leur moyenne hauteur, jamais dans le nord; il se nourrit d'insectes, de sa lave, de ses cocons, et plus particulièrement d'araignées, quelquefois de ses œufs et des œufs des autres oiseaux dont il est très-friand; il fait son nid dans les fentes des rochers les plus escarpés, dans leurs crevasses, dans les ruines des masures situées à une grande élévation.

Il y avait déja plus d'une heure que Mme Darcourt avait commencé la leçon d'ornithologie qu'elle me donnait; elle l'interrompit et me dit : Quoique ce que je viens de vous dire sur l'ornithologie soit un peu long, il me reste encore à vous parler de divers oiseaux qui habitent ces contrées, mais je crains de fatiguer votre attention; je mets pour un autre jour à continuer ce que j'ai commencé; si vous le voulez, faisons une promenade de ce côté, nous y ferons, je crois, quelques découvertes pour

ıon herbier. J'insistai pour qu'elle conti-
uât mon instruction ornithologique, mais
e ne pus rien obtenir. Nous nous levâmes
t dirigeâmes nos pas vers l'endroit qu'elle
vait fixé; nous en étions encore à une as-
ez grande distance quand nous aperçûmes
lusieurs oiseaux qui voltigeaient autour de
ous. Aussitôt François se mit à crier : Ma-
ame, Madame, voilà le Pégo-accentor dit
ccenteur des Alpes ; vous ne nous en avez
as encore parlé. Nous le regardâmes avec
tention ; Mme Darcourt, ne le connaissant
as, pria François de nous donner des dé-
ils sur ce volatile.

Madame, répondit François, tout ce que
pourrai vous en dire sera diffus; cependant
vous le voulez absolument, je veux bien
ous contenter, mais excusez-moi, comme
vous en ai déja priée plusieurs fois, si je
e me sers pas des termes qu'il faut employer.
uoique j'aie beaucoup lu et que ma mémoi-
e soit très-bonne, je ne me rappelle pas de
us les grands mots que les savants em-
loient; mais, puisque vous voulez avoir en-
ore la patience de m'entendre, je vous obéis.
près nous être assis sur le gazon, notre
aître en ornithologie s'exprima ainsi :

Cet oiseau que vous avez vu passer sur
os têtes et qui est perché sur ce rocher,
st le Pégo-accenteur, comme il est très-près
e nous, vous pouvez parfaitement le voir;
emarquez-le bien : il a la poitrine et le cou

d'un gris cendré, le dos marqué de grandes taches brunes; sa gorge est blanche, elle forme des espèces d'écailles; son ventre et ses plumes sont d'un ton roussâtre mêlé de blanc et de gris; ses ailes et sa queue sont d'un brun noirâtre, toutes ses plumes sont liserées de cendré, souvent elles sont terminées par une tache blanche; son bec est noir à la pointe et jaune à la racine, ses pattes jaunâtres, ses ongles sont bruns; sa longueur est d'environ vingt centimètres; la femelle diffère du mâle par des couleurs un peu moins variées. Cet oiseau habite généralement les Alpes, et se tient le long des rochers : dans la belle saison il gagne successivement la cime des plus hautes montagnes, dans l'hiver il descend dans leurs régions moyennes; on le dit très-commun au mont Saint-Bernard (Alpes), surtout en grande quantité autour de l'hospice qui y est établi pour recevoir les voyageurs; on en voit aussi quelques-uns dans les plus hautes montagnes de France : dans l'été il se nourrit de hannetons et autres insectes; en hiver, de semences et des plantes : il fait son nid dans les fentes des rochers, sous le toit des masures qui sont sur les pics des montagnes; il pond cinq œufs verdâtres.

On connaît encore deux autres espèces de Pégos-accenteurs, qui sont l'Accenteur-mouchet et l'Accenteur-montagnard. L'accenteur mouchet est très-petit, et n'a que douze à quin-

zecentimètresde longueur; ilhabite presque toujours les parties tempérées de l'Europe, on en trouve cependant très-avant dans le nord; on en voit seulement dans quelques parties de la France; pendant l'été ces oiseaux vivent d'insectes, dans l'hiver de toute espèce de semences : ceux que l'on voit en France font leur nid dans les taillis des forêts; ils pondent cinq œufs d'un bleu azur; leur plumage a beaucoup de rapport avec le Pégo-accenteur; la différence étant peu sensible je n'entreprendrai pas de vous en donner les détails: il n'en sera pas de même de l'Accenteur-montagnard qui diffère beaucoup des autres espèces.

L'Accenteur-montagnard a une espèce de capuchon noir à la tête; ce capuchon, assez épais, la lui couvre toute entière; il a une bande noire quilui passe au-dessus des yeux, et qui va couvrir une partie de l'orifice de ses oreilles; onlui remarque un large sourcil jaune qui prend son origine à la racine de son bec et aboutit à sa nuque : les parties inférieures de son corps sont d'un cendré rougeâtre, marquées de grandes taches longitudinaires d'un rouge assez vif; ses ailes sont d'unbrun cendrérougeâtre, bordées de deux rangées de petits points jaunâtres qui forment sur ses ailes une double bande; saqueue est d'une seule bande teinte brune, ses baguettes sont cependant d'un brun rougeâtre; toutes les parties inférieures de son corps

sont couleur isabelle jaunâtre, variées sur la poitrine de taches brunes et sur les flancs de taches longitudinaires cendrées rougeâtres; la base de son bec est jaune, la pointe est brune; ses pattes sont jaunes; sa longueur est de vingt à vingt-cinq centimètres; il habite la partie orientale du midi de l'Europe, il y en a en Asie presque toujours sur la même latitude; chose extraordinaire, c'est qu'il en trouve dans la Sibérie orientale et dans la Crimée ; il se nourrit comme les autres espèces; ce qui est aussi extraordinaire, c'est que l'on n'a pas encore pu découvrir comment il se propage. Voilà tout ce que je sais sur le Pégo; pardon, bien pardon, Monsieur et Madame, de vous avoir fatigué les oreilles à m'entendre : vous l'avez voulu, c'est à vous que vous devez vous en prendre; ce n'est pas ma faute.

Madame Darcourt, qui était attentive à tout ce qu'elle voyait autour de nous, aperçut, sur le flanc d'une montagne à peu près à deux cents pas de nous, des bergers qui couraient après un gros oiseau qui, tout en paraissant blessé, emportait un agneau qui se débattait. Ils arrivèrent bientôt à l'endroit où cette scène se passait, alors nous vîmes un combat singulier : l'oiseau quitta sa proie; mais, ne pouvant s'envoler ayant une aile de cassée, il luttait avec les bergers, qui, avec leurs bâtons, l'attaquaient ; s'élançait sur eux avec force, se reculait pour

éviter les coups qui lui étaient portés; enfin il fut vaincu, et tomba aux pieds de ses ennemis. Nous demandâmes à François quel était cet oiseau extraordinaire qui avait engagé une lutte si hardie. Il nous répondit, c'est un aigle Arian, qui sûrement aura été blessé par quelque chasseur : c'est le plus grand aigle qui existe dans les Pyrénées de la Haute-Garonne; il a environ quatorze pieds (3 mètres 70 centimètres) d'envergure; ses griffes sont très-grandes; son bec, qui est recourbé, a une force extraordinaire; ses yeux sont vifs, ayant l'air de convoiter tout ce qu'ils regardent; son plumage est d'un roux jaunâtre, tacheté de noir et d'un peu de blanc dans diverses parties; le dessous de son ventre est jaune très-clair; les pennes de ses ailes à leur extrémité sont noires, au milieu, au-dessus, elles sont blanches; son cou est généralement blanc-cendré tacheté de jaune-roux. La physionomie de ce volatile fait voir combien il est carnassier; comme vous venez de le voir, il lutte avec force contre qui l'attaque, il enlève très-facilement les petits agneaux. Cette espèce d'aigle se voit assez souvent dans cette partie des Pyrénées; il habite les hautes régions, mais il descend dans la plaine quand il ne trouve pas sur les rochers de quoi satisfaire sa voracité.

Il existe encore trois espèces d'aigles : l'aigle Griffon, qui a de onze à douze pieds

(4 mètres environ) d'envergure ; l'aigle Gypaète, qui, comme le griffon, a environ quatre mètres d'envergure; l'aigle Alimoche: ce dernier a de huit à neuf pieds (3 mètres) d'envergure.

Ces trois espèces ont à peu près le même plumage ; il en est cependant dont les taches des plumes sont plus ou moins noires, le blanc et le jaune plus ou moins foncé, mais toutes ont la même physionomie de voracité. Le plumage de ces oiseaux est tellement connu, que je pense qu'il est inutile que j'entre dans de plus grands détails sur ce qu'ils sont.

Je vous ai donné le détail d'une partie des oiseaux rares habitant les Pyrénées de la Haute-Garonne. Outre ces oiseaux, nous avons tous ceux que l'on voit dans l'intérieur de la France, à quelques exceptions près; ils habitent, suivant leur espèce, les régions plus ou moins élevées, les champs, les prairies, le bord des rivières, le bord des lacs, des marais : le coq de bruyère, qui a beaucoup de rapport avec le faisan, s'y trouve assez communément; la femelle, par une de ces mille bizarreries de la nature, est totalement noire ; le faisan, la tourterelle ne s'y trouvent pas.

Ce qui est extraordinaire dans cette partie des Pyrénées, c'est qu'on entend le chant des oiseaux seulement dans les mois de mai et juin, peu dans les autres mois : leurs

concerts délicieux charment les oreilles les plus engourdies. Quoique je sois habitué à les entendre très-souvent, je ne puis m'empêcher de rester des heures entières dans les bosquets, les jardins, où ils chantent sûrement leurs plaisirs : ces petits animaux font naître dans tous mes sens un plaisir que je ne puis vous exprimer, surtout le sifflement du merle, le chant du rossignol, du chardonneret, du canari et de la linotte ; sans aigrefausset, sous un ombrage épais, ces petites créatures se livrent à la joie, en faisant retentir les airs de leurs chants mélodieux.

L'Ortolan, si commun dans les Pyrénées orientales, est très-rare dans les Pyrénées de la Haute-Garonne ; il n'y est que de passage : nous y voyons les différentes espèces de bécasses, même la grande bécasse s'y trouve assez communément dans le commencement de mai, jusqu'en octobre ; on rencontre aussi la caille dans cette partie des Pyrénées, mais il est extrêmement rare d'en voir dans tous les mois de l'année, le froid s'y faisant sentir trop vivement pour elle.

Je crois vous avoir dit tout ce que je sais, et ce qui peut porter intérêt dans les oiseaux des Pyrénées de la Haute-Garonne ; je ne pense pas que dans ceux que nous pourrons rencontrer nous en voyons d'autres espèces.

Le récit de François nous fit le plus grand plaisir. Je me trouvais heureux, ainsi que

mes compagnons de voyage, d'avoir un guide pareil; nous ne pouvions avoir mieux choisi. Nous pensions bien que pendant tout notre voyage dans les Pyrénées, il nous serait d'une grande utilité.

Les heures s'étaient écoulées sans nous en apercevoir: quand tout ce que l'on voit vous porte intérêt, il est rare qu'il n'en soit pas ainsi; il n'y a que l'ennui qui produise le contraire. Ne pouvant pas laisser M. Darcourt plus long-temps seul, Mme Darcourt abandonna son projet d'herborisation; nous quittâmes l'endroit où nous étions pour retourner à l'hospice; il nous fallait au moins une heure pour nous y rendre. Sans nous arrêter, nous suivîmes des sentiers tortueux et rocailleux; trois heures sonnèrent comme nous arrivions. M. Darcourt nous attendait avec impatience, quoiqu'il fût en très-nombreuse compagnie. Plusieurs cavalcades étaient arrivées de Luchon, et se livraient au plaisir de la danse sur la pelouse qui est en face de l'hospice, le hasard ayant fait arriver de Venasque à l'hospice quelques musiciens italiens, qui parcouraient la ville pour gagner leur vie; plusieurs jeunes Espagnols, qui faisaient partie des cavalcades ayant avec eux des castagnettes qu'ils savaient parfaitement faire résonner, s'y étant réunis aux musiciens, cela formait un orchestre qui invitait à la danse. Ce bal champêtre, aux pieds du port de Ve-

nasque, près des neiges et des glaciers, était fort original ; toute la société était de la plus grande gaieté. C'était la première fois que l'hospice voyait une chose pareille; tous les bergers des environs, après avoir parqué leurs troupeaux, étaient venus jouir d'un spectacle qu'ils n'avaient jamais vu: Nous prîmes part aux plaisirs qui existaient, plaisirs auxquels nous étions loin de nous attendre. M. Darcourt, ne pensant plus à ses souffrances, ne voulut pas laisser terminer le bal impromptu sans danser une contredanse avec sa femme : il la pria fort honnêtement, et dans toutes les formes et usages voulus dans la bonne société. Elle le refusa d'abord ; mais les instances de son mari furent tellement grandes qu'il fallut se rendre au désir marital; elle se mit en danse : femme et mari s'en acquittèrent parfaitement, malgré les quelques heures de marche que nous avions faites. La contredanse finie, nous entrâmes tous dans la grande salle de de l'hospice ; un couvert de vingt-sept personnes étant préparé, nous nous mîmes à table ; une collation parfaite fut servie ; la plus grande gaieté régna pendant le repas : des saillies des plus spirituelles furent lancées et répondues avec vivacité; des femmes jolies, aimables, donnèrent un charme divin à la conversation, jusqu'au moment où le soleil, en disparaissant derrière les montagnes, annonça aux cavalcades qu'il fallait pen-

ser à retourner à Luchon. Chacun prit monture, tous nous souhaitèrent beauco de plaisir dans nos courses : nous leur s haitâmes bon voyage, et recommandâr aux cavaliers d'avoir soin de leurs dam afin qu'elles arrivassent sans accident à l chon ; ils partirent, et en peu d'intants disparurent à nos yeux.

Aussitôt que tous ces amis des plai nous eurent quittés, nous fîmes une pe promenade dans la forêt voisine, rentrâi à la nuit par un clair de lune magnifiq et, après avoir décidé que le lendemain ap notre déjeuner, nous entreprendrions l cension de la Maladetta, nous fûmes n coucher.

CHAPITRE XI.

Ascension à la Maladetta (Espagne).*

PREMIÈRE JOURNÉE.

C'était un projet bien hardi que de pen- à faire l'ascension de la Maladetta : la part des personnes qui l'ont entreprise nt pas atteint au-delà de la moitié de sa uteur ; d'autres, en voulant vaincre la ha

* Maladetta signifie Mauvais lieu, lieu stérile, sans noindre végétation.

ture, ont été victimes de leur témérité; quelques-unes seulement sont arrivées à peu près à son point culminant, mais non sans avoir éprouvé les plus grands dangers. Notre projet étant bien arrêté, nous ne voulûmes pas reculer devant les obstacles que les habitants de l'hospice nous faisaient voir. Nous nous levâmes à la pointe du jour, prîmes la tasse de chocolat de rigueur, ajoutâmes deux guides aux six que nous avions pris en faisant l'ascension de Venasque, fîmes nos provisions de crampons, de crochets et de cordes pour nous hisser en cas de besoin et marcher sans crainte sur la glace; nous n'oubliâmes pas des comestibles pour plusieurs jours: les personnes qui nous voyaient partir, d'un rire sardonique, nous souhaitèrent bon voyage, en nous disant nous nous reverrons ce soir, quoiqu'il nous fallût plusieurs jours pour mettre à bonne fin notre entreprise. Pleins de courage et de gaieté, d'un pas ferme nous franchîmes les premiers obstacles.

Notre projet pour notre première journée était d'aller coucher à la cabane du Plan des étangs qui est située au fond de la gorge que l'on a à ses pieds lorsqu'on est au port de Venasque. Pour y arriver, après être monté long-temps, il faut descendre des pentes on ne peut plus rapides qui ont environ trois cent à trois cent vingt toises (584 mètres 700 millimètres); ces pentes s'appellent Pena-Blanca, à cause de la couleur blanche

de leurs rochers; il faut au moins deux heures pour les descendre : elles sont non-seulement rapides, mais encore très-tortueuses et très-rocailleuses: à cet endroit on est à 923 toises (1798 mètres 927 millimètres) au-dessus du niveau de la mer; la vue y embrasse toute la base de laMaladetta; on est au fond d'un entonnoir entouré de pics inaccessibles; le froid y est vif, toutes les pentes des pics étant couvertes de glaces et de neiges; de distance en distance quelques sapins s'élèvent sur une pelouse humide, tout y est sauvage, stérile, presque sans végétation; autour de vous règne le plus grand silence, la nature n'est pas animée par le bruit des cascades, des torrents; les fontes de neige se perdent sans bruit dans des excavations profondes; à l'époque des plus grandes chaleurs de la canicule le thermomètre est à 4 degrés centigrades (environ 3 Réaumur) au-dessous de zéro. On peut regarder cet endroit comme le plus sauvage des Pyrénées de la Haute-Garonne, et comme un des plus extraordinaires de toute la ligne des montagnes depuis Bayonne jusqu'à Port-Vendres.

Le chemin d'abord n'est pas très-difficile à parcourir : on suit une chaîne de montagnes qui s'élèvent de l'est à l'ouest, dont les cimes n'ont rien de régulier; dans des instants elles s'élèvent, dans d'autres elles s'abaissent. Sur plusieurs de ces montagnes

sont des glaciers; on en compte trois de remarquables qui forment plusieurs nappes de glaces. Ces glaciers ont chacun une enceinte séparée : pour aborder à l'enceinte du milieu il faut monter à travers des enclavements de ronces et d'épines, ce qui rend le passage très-difficile, et d'autant plus que la pente est on ne peut plus rapide. Il faut d'abord une heure pour arriver à un endroit de la gorge d'Albe nommé Granit; cette gorge est formée par le rapprochement des extrémités des rochers de l'enceinte du milieu.

Nos guides, qui connaissaient parfaitement les tours et détours de tous ces endroits, nous faisaient quelquefois prendre les sentiers les plus longs pour que nous puissions franchir plus facilement les rochers; ils étaient d'une complaisance extraordinaire; souvent ils nous soutenaient quand ils voyaient que nous chancelions. Madame Darcourt, jusqu'à ce moment, n'avait pas encore eu besoin de leur aide; dans les endroits les plus difficiles, elle nous donnait l'exemple du courage et de la témérité.

Depuis long-temps nous avions dépassé la cabane du Plan des étangs, où notre projet était de coucher ; le soleil commençait à baisser; nous ne voulûmes pas nous engager davantage dans les gorges et les rochers, craignant de ne pas trouver un endroit qui nous donnât la facilité de passer une nuit tranquille. Nous consultâmes nos guides,

qui tous furent de notre avis. Bientôt ils entassèrent pierres sur pierres et formèrent deux cabanes, une pour nous et une pour eux; pour nous servir de lit, ils y mirent du sable très-fin dont ils eurent soin d'ôter les moindres cailloux; ils étalèrent dessus les couvertures que nous avions emportées : ces lits, comme nous n'en avions jamais fait usage, nous promettaient de passer une excellente nuit. Un fort bon feu fut allumé pour faire chauffer notre dîner; nous en avions besoin, car depuis notre départ de l'hospice nous n'avions rien pris. Nous dévorâmes les morceaux qui nous furent servis par nos guides; leur service fut de la plus grande propreté ; le feu que nous avions allumé chassait l'air humide qui voulait pénétrer dans notre cabane dont les pierres étaient brûlantes, nos excellents guides ayant eu la précaution, pour nous garantir du froid pendant la nuit, d'allumer de grands feux autour de ses murailles extérieures, ce qui répandait dans l'intérieur une chaleur douce qui nous assurait que nous ne souffririons nullement du froid qui se fait sentir dans les gorges des Pyrénées. Notre diner fini, nous nous couchâmes : quelques minutes suffirent pour que le sommeil s'emparât de nous; nous restâmes sous son empire jusqu'à la pointe du jour.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Nous étions encore loin du point culminant de la Maladetta, et commencions à voir qu'il serait difficile d'y atteindre; cependant nous ne perdions pas courage, et nous nous mîmes en route aussitôt que nos guides eurent fini les dispositions de départ. Nous examinâmes d'abord tout ce qui existait autour de nous : derrière notre cabane on apercevait une étroite embrasure qui laissait voir le port de Venasque et les pics qui le dominent. Cet endroit forme un tableau assez joli : en face on voit l'enceinte du lac du milieu; ce n'est pas sans un mouvement de crainte et de surprise que l'œil mesure son étendue, son élévation, ses escarpements et ses pentes à pic; on y remarque un talus rapide de granit parfaitement uni; il est couronné par des saillies de glaces qui s'étendent sur toute la partie supérieure de l'enceinte; d'énormes morceaux de ces glaces, présentant un front vert assez transparent, dans beaucoup d'endroits sont suspendus sur son versant; on voit de ces morceaux qui ont environ 7 toises (13 mètres 643 millim.) d'épaisseur; souvent une partie de la sommité des glaces se détache quand celles

ui se forment au-dessus, par leurs poids, entraînent : alors elles se précipitent avec n fracas épouvantable, d'une hauteur d'environ 250 toises (487 mètr. 250 millimètres.)

Les eaux des neiges ainsi que celles des ntes de glaces de la partie orientale de la aladetta se précipitent au fond de la vallée d'Albe, que nous traversâmes. Cette valle forme un véritable entonnoir; les eaux y perdent dans un gouffre qui, à tort, est pelé Tournon; son véritable nom est orvo, qui signifie affreux : on dit par corruption Toro; il est aussi connu sous le nom e Clot-Toro. Ce gouffre est à 1069 toises 2083 mètres 481 millimètres) au-dessus du niveau de la mer; il présente un bassin ovale ayant environ cent toises (194 mètres 900 millimètres) de longueur sur 50 toises (97 mètres 450 millim.) de largeur; sa profondeur est de 25 à 30 toises (48 mètres 725 millim.); dans les fentes des rochers qui forment ses murs poussent de noirs sapins très-tortueux, d'une végétation mourante. Une partie des eaux des fontes de neiges et de glaces avant d'arriver au gouffre se séparent et forment une petite rivière qui circule en divers sens dans le bassin de la vallée d'Albe : son cours revient souvent sur lui-même pour chercher un passage à travers les rochers qui lui barrent le passage; enfin, après avoir fait bien des sinuosités, et après avoir formé une assez belle cascade, avoir arrosé un gazon

assez étendu, elle vient se perdre dans un gouffre d'eau dormante.

Quand il gèle un peu fort, il est impossible de gravir les côtés de l'enceinte dont j'ai parlé plus haut; il faut donc les quitter pour suivre une rampe très-étroite soutenue par des escarpements qui s'élèvent du fond de l'entonnoir où est le grand gouffre : c'est le seul chemin praticable pour arriver sur le glacier qui est sur le sommet des rochers qui entourent l'entonnoir. Ce chemin n'est pas sans danger; il faut sans cesse gravir sur des blocs de granit énormes que l'on appelle morènes, à cause de leur aspect bleuâtre (on appelle généralement morène les blocs de granit qui se détachent des montagnes et qui couvrent leurs flancs ou leurs bases); dans des endroits ils sont entassés les uns sur les autres, et présentent un chaos épouvantable.

En montant la rampe on voit parfaitement le pic d'Albe; il se dégage de tous les autres pics et les domine de cinq à six cents mètres; il termine la bordure occidentale de l'enceinte que nous avions examinée, et qui en est assez éloignée. Au pied de ce pic, au milieu d'un tapis de verdure, est un petit lac que les montagnards espagnols et les chasseurs d'izards appellent lac Tormo; cet endroit est à mille cent trente-six toises (2214 mètres 064 millimètres) au-dessus du niveau de la mer.

En arrière et au-dessus du pic d'Albe, s'é-

ve le pic de Malivierno, dont la hauteur jusqu'à ce jour est inconnue : il faut plus d'une heure pour approcher de son sommet, toujours en suivant une rampe escarpée qui est pratiquée sur son contour. Lorsqu'on est arrivé environ à 1375, à 1380 toises (2679 mètres 875 millimètres) au-dessus du niveau de la mer, on domine sur la partie inférieure de son glacier, dont les larges découpures forment des espèces de crénaux. Toute cette face, qu'on peut appeler rempart, que nous fûmes obligés de suivre pendant long-temps, ressemble à un mur parfaitement crénelé. Ce rempart est un peu trop élevé pour que l'on puisse voir la Maladetta, quoiqu'elle n'en soit pas très-éloignée.

Quand nous fûmes arrivés à la hauteur de 1375 à 1380 toises (2679 mètres 875 millimètres), nous prîmes un peu de repos, ayant besoin de déjeûner ; plusieurs heures de marche et l'air qui est très-vif dans cet endroit nous ayant donné bon appétit, nous déjeûnâmes parfaitement.

Pendant notre repas, François nous demanda si nous n'avions pas entendu parler du malheureux évènement arrivé à M. Barrau dans l'ascension qu'il entreprit à la Maladetta avec MM. Edmond Blavier et de Billy. Nous lui répondîmes que nous en avions entendu parler, mais que nous n'en connaissions pas les détails circonstanciés. Il

nous proposa de nous les raconter; ayant accepté sa proposition, il s'exprima ainsi :

M. Barrau et ses compagnons de voyage franchirent d'abord, sans éprouver le moindre obstacle, toutes les distances depuis le moment de leur départ jusqu'au glacier; à cet endroit ils mirent les crampons qu'ils avaient emportés, et, au moyen de bâtons ferrés, ils marchèrent sur les glaces et les neiges sans beaucoup de difficulté, toujours en sondant le terrain; ils parvinrent ainsi à une quarantaine de toises (77 mètres 960 millimètres) du sommet du glacier. Là ils furent arrêtés par une crevasse transversale qui leur barrait le chemin. Ils voulurent en mesurer la profondeur. M. Edmond Blavier se mit le premier en avant pour faire cette opération : cette crevasse était un précipice affreux. Après l'avoir mesurée, voyant qu'il y avait impossibilité de la franchir en cet endroit, un des guides leur dit d'appuyer un peu à gauche pour chercher le point où la crevasse se terminait; ils suivirent son conseil. Après quelques minutes de marche, ils arrivèrent à l'endroit où ils croyaient qu'elle finissait. Alors le guide dit : Nous pouvons passer ici. M. Blavier, pour chercher un point d'appui, posa son bâton sur la neige; il s'enfonce; de suite il fait un pas en arrière; M. Barrau passe devant lui, sonde la neige : s'apercevant que la crevasse était seulement couverte d'une légère

ne de neige et qu'il y avait un très-
l danger à passer à cet endroit, il avan-
e quarantaine de pas, sonde de nouveau
ige, il éprouve de la résistance; alors
nse que la crevasse est terminée et que
la neige était la terre ferme ; après a-
encore sondé plusieurs fois, il avance
eurs pas toujours en s'appuyant sur son
n ; bientôt il disparaît en s'écriant : Je
fonce ! je m'enfonce ! je suis perdu !...
horribles cris succéda un silence mille
plus horrible que le silence de la mort.
les efforts furent impuissants pour le
er de ce précipice épouvantable : un des
es va chercher son fils qui était resté à
bane des Etangs ; son fils arriva, mais
efforts furent inutiles pour retirer son
du précipice affreux dans lequel il était
outi sous un monceau de neige. Malgré
uit qui était arrivée, on fut à Luchon
cher des cordes, des crochets, afin de
tre en œuvre tous les moyens possibles
retirer de dessous les glaces et les nei-
un homme qui jouissait de toute l'estime
lique ; ses autres enfants et plusieurs
tants partirent de Luchon et arrivèrent
pointe du jour à l'endroit où était en-
li le malheureux Barrau (la crevasse de
lacier a plus de soixante toises (116 mè-
940 millimètres) de profondeur : tout
u'il fut possible de faire pour descendre
s ce tombeau fut fait, mais sans succès.

Les larmes aux yeux, ses parents, ses amis, regagnèrent Luchon ; les habitants attendaient avec impatience leur retour. Quand ils arrivèrent, on vit par la tristesse répandue sur leurs visages que tout espoir était perdu, qu'il ne fallait plus penser à revoir l'homme qu'ils aimaient : sa famille et tout Luchon fut dans le désespoir le plus grand.

La mort de M. Barrau fut d'autant plus sensible que jusqu'à ce jour elle est en partie irréparable tant pour sa famille que pour les savants qui désirent visiter dans tous leurs détails les Pyrénées de la Haute-Garonne : il était le seul homme qui en connût parfaitement les sentiers. La seule personne qui à cette époque pouvait lui succéder était son fils qui l'accompagnait souvent dans ses courses périlleuses, ce jeune homme ayant hérité du courage et de l'industrie de son père. A ce moment il existe deux guides : le nommé Lafon, qui connaît parfaitement les montagnes ; et le nommé Martres, qui joint à la connaissance des montagnes celle de la botanique, des minéraux et de l'ornithologie.

Le malheureux évènement de M. Barrau a inspiré à M. Saphany quelques vers. Comme ils ajoutent quelques circonstances à cette malheureuse catastrophe, si vous voulez me le permettre, je vais vous les dire ; je crois que ma mémoire ne me fera pas défaut. Nous acceptâmes la propo-

ition de François, qui, avec l'accent de la louleur, prononça les vers suivants :

A ces grands souvenirs, la pâle et triste mort,
Hélas! vient ajouter un lugubre rapport.
Muse, en habit de deuil, exprime les allarmes,
L'empressement, les cris, le désespoir, les larmes,
De ces fils orphelins que frappa le malheur,
Dont le souvenir seul doit attendrir le cœur :
A travers les glaciers, montagnard intrépide,
De savants voyageurs le père était le guide;
Sur la neige éternelle enfonçant ses crampons,
Il s'avance..... ô douleur! les perfides glaçons
A l'instant sous ses pieds ont ouvert un abyme,
Qui sourd à tous les cris dévore sa victime.
Dans le gouffre bientôt le fils est suspendu,
Ainsi que Télémaque aux enfers descendu;
Il appelle son père, et l'affreuse caverne
Est plus dure pour lui que les dieux de Laverne :
Hélas! rien ne répond aux cris de sa douleur,
Quand ses aides, trompant le désir de son cœur,
Arrachent du tombeau du plus tendre et bon père
Un fils qui maudira sans lui la lumière.

Le détail de la mort de M. Barrau nous porta un grand intérêt, mais sans nous intimider pour le projet que nous avions déja mis en partie à exécution. Plus nous avancions, plus nous prenions courage. Nous nous levâmes, et continuâmes notre voyage dans les airs. Nous nous engageâmes d'abord dans

un sentier très-resserré par des escarpements de rochers ressemblant à des pyramides effilées. Cet endroit étant très-difficile et très-effrayant, il faut une demi-heure pour le franchir, quoiqu'il n'ait pas plus de deux cents mètres de longueur; dans des instants, le sentier devenant des plus étroits et les rochers servant de mur des deux côtés discontinuant, on se trouve élevé entre des précipices qui ont plus de trois cents mètres de profondeur. Aussitôt cet endroit passé, si on veut marcher en sûreté, on doit mettre ses crampons pour traverser le glacier qui commence, et avoir soin de prendre à droite le côté oblique, afin d'éviter le talus trop raide de la gauche, les crevasses que l'on trouve ne s'y présentant pas en aussi grande quantité, et n'étant pas assez larges pour intercepter la route; peu loin de cet endroit. Un de nos guides nous fit remarquer sur la gauche quelques centaines de pierres qui étaient à très-peu de distance les unes des autres, et nous dit : Ces pierres que vous voyez étaient un troupeau de moutons que Jésus-Christ, en passant incognito à cet endroit, métamorphosa en pierres, pour punir les bergers qui le gardaient de lui avoir refusé la charité : la bonne foi avec laquelle notre guide nous raconta ce conte nous fit beaucoup rire. Après avoir marché quelques centaines de pas, on tourne au midi : la glace à cet endroit est de tout autre nature,

elle est composée de grains étroitement liés les uns aux autres; sa couleur dans ses fentes est verte d'un vert d'eau de mer pâle, sur ses bords elle est blanche ; on ne peut calculer son épaisseur, ses crevasses n'allant pas jusqu'au fond ; avec des crampons on franchit très-facilement ce glacier qui est à quinze cent quatre-vingt-une toises (3089 mètres 369 millimètres) au-dessus du niveau de la mer ; à cette hauteur, les pentes de glaces deviennent plus raides ; d'abord on les évite, mais il faut promptement les reprendre, le chemin devenant impraticable. Quand on a repris celui que l'on a quitté, ce qui offre de grandes difficultés, les crevasses sont plus larges, plus profondes ; il faut s'armer d'un nouveau courage pour arriver au point culminant du pic de Netto, si on veut en faire l'ascension ; ce n'est qu'en franchissant des monceaux de neiges qu'on y parvient. Les plus grandes précautions sont nécessaires pour traverser ces neiges ; il faut les sonder souvent avec son bâton, autrement vous pourriez vous engloutir dans des abymes affreux. Les escarpements qui soutiennent les parties voisines de la crête du pic de Netto, sont effrayants; mais, comme il n'y a pas d'autre chemin, il faut absolument les franchir. Après avoir fait quelques pas auprès d'un des escarpements, le glacier se termine, ce qui donne plus de facilité et moins de crain-

tes. Le glacier est séparé du nouveau terrein par une fente énorme ; presque partout une légère couche de neige durcie par la gelée couvre le sentier étroit que l'on est obligé de suivre : il faut prendre beaucoup de précautions, et choisir les points de glaces qui se trouvent dans les fentes pour le franchir ; on y parvient, mais non sans difficulté et un très-grand danger, car il faut marcher pendant quelque temps en s'accrochant et en s'appuyant sur des rochers qui s'élèvent des précipices qui longent le sentier, et qui avancent plus ou moins, ce qui vous fait descendre et monter continuellement jusqu'à ce que l'on trouve un endroit qui vous donne la facilité d'atteindre sur le côté opposé à celui que vous avez quitté. Quand on y est parvenu, et que l'on regarde tous les obtacles que l'on a surmontés, les dangers que l'on a courus, on ne peut y croire ; on pense que l'on a été transporté par enchantement sur le terrein où vous avez les pieds assurés. La fente dans laquelle vous êtes descendu et que vous avez remontée sur des rochers de glaces, a soixante mètres de profondeur : il faut être bien leste, bien adroit, pour descendre et gravir ces soixante mètres, bien choisir ses points d'appui, car, si votre pied venait à manquer, vous tomberiez dans un précipice de glace affreux où vous seriez perdu pour toujours.

Quand on est arrivé au faite de la crête du pic de Netto, le premier désir que l'on éprouve est de prendre du repos ; la vue y est magnifique ; le plaisir que vous ressentez à l'examiner fait disparaître une partie de vos fatigues ; l'immense horizon qui se développe au-dessous de la Maladetta est admirable ; on croit être enseveli dans les glaces des pôles et perdu pour le monde : la nature partout est morte ; le chant des oiseaux, les mugissements des animaux sauvages ne se font pas entendre ; l'homme qui ose parcourir ces lieux y semble maître de tout ce qui l'entoure. Quand on est à cet endroit, on a déjà marché bien long-temps, sans trop savoir dans quelle position on est ; ce n'est qu'à l'aide de la boussole que vous pouvez le connaître. Plus on réfléchit aux obstacles que l'on a vaincus, plus on est rempli de crainte pour surmonter ceux qui vous restent à vaincre pour arriver à la Maladetta, surtout quand on examine avec attention les monceaux de neiges, les montagnes de glaces qu'il faut franchir.

La crête sur laquelle on est arrivé présente une fourche si étroite qu'on ne peut y rester deux de front. Elle forme une espèce de créneau dont les côtés représentent des pyramides très-effilées ; il est fort difficile d'atteindre leurs extrémités, ce n'est qu'avec la plus grande peine que l'on y parvient ; et quand on les a atteints, comme il est impossi-

ble de s'y tenir deux de front, il faut, si on est deux, qu'un soit à l'extrême point quand l'autre est à ses pieds; le froid s'y fait vivement sentir; dans les plus beaux jours de l'été, le ciel étant pur, sans nuages, le thermomètre est environ à quatre degrés Réaumur ou cinq degrés centigrades au-dessous de zéro; dans les jours où le soleil est dans tout son éclat, on y voit toujours une vapeur qui vous empêche de distinguer les objets qui sont à vos pieds, et, quoique l'on domine sur l'Aragon, on n'y distingue absolument rien.

Voici des vers qui ont été inspirés à un voyageur en se reposant à l'endroit que je viens de décrire.

De ton mur, dont le pic s'élève inaccessible,
J'ai foulé sans pâlir la glace incorruptible;
J'ai régné sur l'abyme, et sur mes pieds j'ai vu
Des vapeurs du matin l'océan suspendu;
Des nuages légers j'ai vu l'errante croûte
Serpenter en torrents ou s'arrondir en voûte,
Au seuil de l'orient, l'acide lumineux
Enflammer l'empirée et conquérir les cieux,
L'or de ses traits percer tout le brouillard humide
Qui couvrait les vallons de son voile fluide.

Ces vers prouvent que l'intrépide voyageur n'avait pas perdu le feu de son imagination, malgré la fatigue qu'il avait éprouvée à faire son ascension et le froid qu'il ressentait.

Malgré que l'endroit où nous étions fût peu propice pour passer la nuit, nous résolûmes d'y prendre gîte. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que nos guides parvinrent à trouver un endroit propice pour construire une cabane qui pût nous contenir tous les onze; il n'y avait pas moyen d'en faire deux, les matériaux nous manquant; ce ne fut qu'en cherchant sous les neiges et en mettant tous la main à l'œuvre que nous parvînmes à nous faire un abri, mais nous ne pûmes pas allumer de feu; le manque de bois nous en empêchait: nos couvertures et nos manteaux nous garantirent de sept à huit degrés centigrade de froid. Après souper, nous nous livrâmes au sommeil: malgré que notre couche fût beaucoup moins moelleuse que la précédente, cela ne nous empêcha pas cependant de prendre un excellent repos, dont nous avions tous grand besoin pour continuer le lendemain matin notre voyage.

TROISIÈME JOURNÉE.

Nous nous levâmes un peu tard, ne voulant nous mettre en route qu'après le lever du soleil, afin d'être réchauffés par ses rayons; car, plus nous atteignions les hau-

teurs, plus le froid se faisait sentir. Quelquefois je maudissais ma curiosité qui m'avait fait entreprendre un voyage capable de faire trembler le plus hardi des voyageurs; dans des instants, il me prenait l'idée de proposer à mes compagnons de voyage de rebrousser chemin; mais, quand je voyais madame Darcourt franchir tous les obstacles avec un courage réellement héroïque, je ne pouvais m'empêcher de me trouver un homme sans force, sans énergie, surtout quand je pensais que j'hésitais à continuer un voyage qui faisait beaucoup gagner à mon instruction, et qu'une femme me donnait l'exemple de la fermeté.

Comme à l'ordinaire, nous nous mîmes en route fort gaîment, laissant notre cabane sur pied, afin qu'elle pût servir à d'autres voyageurs. A l'endroit que nous quittions, on est encore loin de la Maladetta; les pics les plus élevés qui se présentent, sont : la montagne d'Oo, dont le pic glacé est de mille trois cent soixante-une à mille trois cent soixante-cinq toises (2660 mètres 385 millimètres) au-dessus du niveau de la mer; le pic de Clarabides, dont la hauteur est inconnue. Les crêtes de ces pics sont couvertes de neiges; les plus élevées entraînent celles qui sont au-dessous, et occasionnent des avalanches énormes qui font des effets surprenants. Ces montagnes en droite ligne sont environ

le trois myriamètres, ou six à sept lieues de la Maladetta ; elles en sont séparées par les immenses sinuosités de la vallée de Venasque, qui se prolonge bien au-delà. A environ six myriamètres, on aperçoit un pic très-élevé, c'est le Mont-Perdu, dont la plus haute cime est à mille sept cent soixante-trois toises (3436 mètres 087 millimètres) au-dessus du niveau de la mer : le nom de Mont-Perdu lui est parfaitement approprié, étant entièrement isolé des autres montagnes.

L'endroit où nous étions étant à mille cinq cent quatre-vingt-une toises (3081 mètres 1369 millimètres) au-dessus du niveau de la mer, nous pouvions planer sur tout ce qui nous entourait. Après avoir encore marché quelque temps, on arrive au pied du pic de la Maladetta ; tous ses environs présentent le chaos, le désordre le plus complet : ce sont des rochers entassés les uns sur les autres ; des neiges, des glaces, dont on ne peut mesurer l'épaisseur ; des crevasses immenses, des précipices affreux ; la nature morte, ensevelie sous un blanc manteau, sans aucune végétation ; point de volatiles, de quadrupèdes, qui osent franchir ce désert ; l'homme qui a la hardiesse de le parcourir, se trouve seul au milieu des frimas les plus durs : en regardant autour de lui, il ne voit que neiges, que glaces, le silence le plus profond l'environne, silence qui est seule-

ment interrompu par le craquement des glaces qui, par leur propre poids, sont emportées dans les précipices, ou qui forment des crevasses, et par des avalanches de neines qui, en tombant de plusieurs centaines de mètres, forment un brouillard qui intercepte les rayons du soleil.

La plus grande hauteur à laquelle on puisse atteindre à la Maladetta, est mille six cent soixante-onze toises (3256 mètres 779 millimètres), sur mille huit cent quatre-vingt-une toises (3471 mètres 169 millimètres) qui est sa hauteur totale : quelques personnes la portent à mille huit cent trente-sept toises (3589 mètres 313 millimètres); ce n'est qu'avec des crampons, et très-souvent en se hissant, que l'on peut atteindre les mille six cent soixante-onze toises (3256 mètres 779 mill.). Le premier voyageur qui ait osé en faire l'ascension, est le célèbre Raymond : il parvint à mille cinq cent quarante toises (3001 mètres 460 millimètres) ; ensuite, MM. Vidal, Reboul, Talaru, de Marsac, Charpentier, de Candolle et Perot, parvinrent à mille six cent soixante-onze toises (3256 mètres 779 millimètres).

L'ascension que le célèbre M. Raymond fit à la Maladetta inspira les vers suivants, bien dignes de ce grand observateur de la nature :

Observateur hardi,
Il franchit les vallons et les pics du midi,
Calcula les progrès de l'âge qui dévore
Les monts de l'Aragon, de Luchon, de Bigorre,
Porta sur ces hauteurs un regard enivré,
Découvrit des glaciers des mortels ignorés,
Des monts pyrénéens analysa la zône,
Vit rouler à ses pieds l'Adour et la Garonne.

Le célèbre Raymond fit aussi l'ascension du Pic du Midi et du Mont-Perdu. Ces deux ascensions lui ont inspiré un ouvrage d'enthousiasme, enthousiasme qu'il a su faire partager à tous ses lecteurs.

Le versant méridional de la Maladetta est plus rapide que celui du nord. Autant que possible, quand les glaces et les neiges le permettent, on choisit toujours la partie du nord pour en faire l'ascension, cette partie présentant plus d'intérêt, les glaces et les neiges y étant en bien plus grande quantité.

La Maladetta n'est pas entièrement éloignée des autres montagnes; elle y tient par son extrémité orientale qui s'enclave dans les montagnes d'Estoubes; celles-ci se lient à la vallée de Venasque. Du sommet des montagnes d'Estoubes, sommet qui présente un plateau, on plane sur la belle vallée d'Aran.

Quand on est arrivé au sommet accessible de la Maladetta, il faut penser à descen-

dre ce géant des Pyrénées, malgré la fatigue que l'on peut avoir éprouvée pour y parvenir : les nuits y sont trop froides, tout ce qui vous entoure étant de glace, il est impossible de rester plus de quelques heures dans cet endroit sans être exposé au plus grand danger; bientôt le froid de la mort circulerait dans vos veines. Après avoir tout examiné, nous nous armâmes d'un nouveau courage pour descendre, afin d'arriver sans accident à l'hospice, que nous avions quitté depuis trois jours.

Dans bien des endroits, pour descendre la Maladetta, il faut se garder de la descendre sur ses jambes : tant que l'on trouve des glaces et des neiges durcies par la gelée, il faut se laisser glisser autant que possible sur le derrière; en agissant ainsi, on a promptement franchi les endroits les plus escarpés, et on arrive sans accident à la vallée d'Albe où l'on trouve la cabane du Plan des Etangs, qui vous offre un bon repos.

Nous nous fixâmes à cet endroit pour y passer la nuit. Nous avions fait une journée fatigante, ne nous étant reposés que le temps strictement nécessaire pour prendre nos repas. Nos guides n'eurent pas ici la peine de nous construire une cabane, celle du Plan des Etangs nous suffisant; ils en élevèrent seulement une pour eux, nettoyèrent la nôtre de leur mieux, nous y firent un lit de sable, et allumèrent un bon feu dont nous

avions grand besoin, car depuis quarante-huit heures nous n'en avions pas vu. Nous fîmes réchauffer nos provisions, fîmes, comme à notre ordinaire, un excellent repas; aussitôt qu'il fut fini, nous nous souhaitâmes une bonne nuit, et nous livrâmes au sommeil.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Nous étions à notre quatrième journée depuis que nous avions entrepris l'ascension de la Maladetta; il ne nous fallait plus que douze à quinze heures de courage pour arriver à notre point de départ.

D'après tous les détails que je viens de donner de la Maladetta, on voit qu'il faut une grande persévérance pour arriver à la cime accessible de cette montagne. Il est bien rare que l'on entreprenne ce voyage; ce ne sont que les véritables amis de la science qui s'y exposent, et encore en trouve-t-on très-peu qui s'y déterminent : quatre jours sont nécessaires, en partant de Bagnères-de-Luchon, pour faire ce voyage aérien, qui est le plus instructif de ceux que l'on peut faire dans les Pyrénées.

Voici comment Delille dépeint ces montagnes :

Là le temps, l'un sur l'autre entasse les hivers,
L'œil ébloui n'y voit que de brillants déserts,
Que des plaines de neige ou des rochers de glace
Dont jamais le soleil n'effleure la surface;
Des frimas éternels et des brouillards épais
Éteignent tous ses feux, émoussent tous ses traits,
Et soit que le jour naisse, ou qu'il meure dans l'onde,
La nature y sommeille en une horreur profonde.

Nous nous mîmes en route à la pointe du jour pour arriver de bonne heure à l'hospice : notre route se fit sans accident; nous descendions les endroits les plus escarpés avec la légèreté de l'izard; enfin nous arrivâmes sains et saufs à l'hospice; on commençait déjà à être un peu inquiet de nous; aussitôt qu'on nous aperçut, tous les habitants vinrent au-devant de nous avec gaîté.

Ce que je viens de dire de la Maladetta doit donner envie aux amateurs de la nature tout à la fois agreste, riante et sauvage, de la parcourir; si on n'a pas assez de courage pour aller jusqu'à mille six cent soixante-onze toises (3256 mètres 779 millimètres), il faut toujours aller jusqu'à la cabane du plan des Étangs, à laquelle on arrive après avoir franchi une haute montagne et descendu trois cent huit toises (600 mètres 292 millimètres). Quoiqu'à cet endroit on ne soit encore qu'à neuf cent vingt-trois toises (1798 mètres 927 millimètres) au-dessus du niveau de la mer, on y voit

parfaitement tous les effets que présente la Maladetta : les femmes courageuses, ne craignant pas la fatigue, peuvent entreprendre cette petite ascension.

REMARQUES SUR LES GLACES ET LES CREVASSES DES GLACIERS DE LA MALADETTA.

Les glaces augmentent en volume à leur superficie quand elles perdent de leur épaisseur intérieurement, par suite de la chaleur qui existe sous elles, chaleur occasionnée par le non contact de l'air froid. Souvent on voit sous les glaces, par l'effet de leur transparence ou par les crevasses, des gazons verts, de la mousse et quelques végétaux ; quand par les crevasses on peut y plonger le thermomètre et le retirer promptement, il est au-dessus de zéro, quand sur la surface il est à plusieurs degrés au-dessous. Il existe sous la glace un courant d'air qui se fait jour par les fentes ou les crevasses, courant d'air qui donne de l'activité à la végétation.

Par suite de la chaleur qui existe sous les glaces, elles fondent à leur partie inférieure; les eaux qui en résultent s'écoulent dans le sein de la terre, et font naître les cascades et les sources. Comme je l'ai déja dit, les glaces qui fondent à leur partie inférieure reprennent à leur partie supérieure ce qu'elles perdent. On ne peut, il me semble, attri-

buer la chaleur qui existe sous la glace qu'à la chaleur naturelle de la terre, qui, n'ayant point de contact avec les vents du nord, conserve celle qui lui vient de son centre.

Les crevasses plus ou moins grandes des rochers se forment souvent par l'eau qui se dégèle sous les glaces, et qui, se congélant quelquefois pendant la nuit, contient une grande quantité d'air; cet air, se trouvant trop resserré par les glaces, cherche un passage pour sortir de l'enceinte dans laquelle il est étroitement enfermé. Quand il trouve ce passage, et qu'il le croit propre à son développement, il s'y porte avec force, enlève tout ce qui s'oppose à son passage, et fait une éruption semblable à celle d'un volcan; il lance des pierres et des glaces à une grande distance ; souvent la terre tremble dans les environs.

Les crevasses ne viennent pas généralement comme je viens de le dire ; elles viennent aussi de l'effet des glaces qui s'abaissent par suite de leur propre poids ; et qui, en s'abaissant, remplissent le vide que leur fonte intérieure a produit.

On trouve dans Dulard les vers suivants qui ont rapport à ce phénomène. Ces vers je les ai copiés dans un manuscrit ; je ne les garantis pas exacts. Malgré les fautes qu'ils contiennent, le lecteur y découvrira facilement la pensée qui a si bien inspiré leur auteur,

Mais entre ces deux pics à sourcilleuse cime
A vos yeux effrayés s'offre un profond abyme ;
Quelle cause a formé le précipice affreux ?
Serait-ce des torrents le cours impétueux
Qui parmi les rochers s'échappe d'âge en âge ?
Non, d'un agent plus fort cet abyme est l'ouvrage :
Au centre de la terre, avec effort bridé,
Et dans ses souterreins par le feu débandé,
L'air frémit en vainqueur que l'obstacle courrouse,
Il s'élance, et soudain une horrible secousse
De la glace ébranlée a fracassé les flancs ;
Elle s'est entr'ouverte : sous ses éboulements
On voit jaillir une nouvelle source,
D'un ruisseau rapide ils ont détourné la course ;
Plus loin un mont superbe à grand bruit s'est perdu,
Et l'abyme effroyable à l'instant a paru.

On ne peut douter un seul instant que ce ne soit la force de l'air brisant les glaces qui a inspiré à Dulard les vers ci-dessus ; l'image de cet effet de la nature y est trop bien rendu pour que l'on puisse en douter.

Le glacier de la Maladetta est le plus étendu de tous ceux qui existent dans les Pyrénées : il couvre la pente septentrionale de cette haute et majestueuse montagne ; sa longueur est d'environ 6,000 toises (11694 mètres) ; il se divise en trois nappes immenses, qui ont chacune une enceinte séparée. Comme j'en ai donné le détail, le pied est à 1173 toises (2286 mètres 177 millimètres) au-dessus du niveau de la mer, et va toujours

en s'élevant, souvent en formant des plans informes et des plans unis comme une glace, mais toujours dans une position ascendante. Des détails circonstanciés sur la manière dont se sont formés ces glaciers sont inutiles ; il suffit de dire que ce sont les eaux gelées et les neiges qui, s'accumulant les unes sur les autres, les forment.

Il est quantité de choses dans les montagnes que la plume la plus exercée ne peut rendre qu'imparfaitement: toutes les masses de glaces et de neiges présentant des formes plus ou moins bizares, les précipices, les cavités, les crevasses, les vallons, les cimes des montagnes, leurs pics, l'image du désordre qui presque sans cesse se présente à la vue, sont des choses si extraordinaires, si majestueuses, que souvent on ne peut croire à ce que l'on voit.

Dans ces endroits les pensées grandissent, les sens frissonnent de plaisir, de crainte; tout dans notre être est changé. Dans ces voyages aériens, nous oublions les jouissances de ce monde : l'ambition, l'orgueil, la vanité, ne nous y suivent pas; quand vous vous reposez, vos yeux se lèvent vers le ciel, auquel vous croyez pouvoir toucher; ils s'abaissent pour voir la profondeur des précipices qui vous entourent, vous êtes dans un autre monde ; vous oubliez tout ce qui peut vous procurer des jouissances dans celui que avez quitté ; vous oubliez une amie qui sou-

vent a fait palpiter votre cœur; le seul être présent à votre pensée est le maître de l'univers, qui a fait naître tant de merveilles, merveilles qui sont nécessaires dans l'ordre de la nature, puisqu'il les a créées

Que les non-croyants suspendent leurs blasphêmes. Qu'ils voient dans le roi des rois, leur soutien, leur maître. Est-ce pour le braver qu'il leur a donné la parole? Est-ce pour le braver qu'il leur a donné la raison? Qu'ils voient avec attention l'ensemble admirable de tout ce qui existe sur la terre, tout ce que possède son sein. Qu'ils lèvent leurs yeux pour voir l'ensemble non moins admirable de la voûte céleste. Ils verront bientôt que rien dans le monde n'est l'effet du hasard; qu'un enchaînement général lie toutes choses; que, si le moindre chaînon se rompait par suite d'une volonté divine, tout deviendrait chaos, le monde entier serait bouleversé! Oui, non-croyants, une main divine, invisible, tient les rênes qui dirigent le monde. Quel bien produisent en vous vos sauvages pensées? Vous rendent-elles plus heureux que celui qui croit à une éternité? Non, franchement non.....

Je termine tout ce que j'avais à vous dire sur la Maladetta, ses crevasses, ses glaciers, les dangers que présente son ascension, par l'ingénieuse comparaison que fait Dureau de Lamalle fils entre les Pyrénées et les Alpes.

Si sous d'affreux glaçons, les Alpes sourcilleuses
Sont de leurs monts justement orgueilleuses;
Si ces monts, de grands lacs enfermant les berceaux
Sont fiers de voir glisser en modestes ruisseaux
De leur cime où l'hiver siège assis sur son trône,
L'Éridan et le Rhin, le Danube et le Rhône,
Fleuves majestueux qui dans leurs cours divers,
Sortant d'un même lieu, s'en vont grossir les mers
Pyrène épanche aussi de son urne féconde,
L'aimable et frais Adour, et la riche Gironde;
Ses glaçons moins errants respectent ses moissons;
Ses flancs sont tapissés de moins rares buissons;
Près de ses hauts sommets le lys fleurit encore;
Ses rocs ont plus d'éclat, un feu brillant les dore;
Sa verdure est plus fraîche, et son ciel est plus pur;
Ses bois, ses eaux, sont peints d'émeraude et d'azur:
Je vous prends à témoin, ô vous fraîches vallées,
Riches de tant de fleurs, de tant d'arbres parées
Qu'animent le babil des murmurants ruisseaux,
L'haleine des zéphirs et le bruit des troupeaux.

Notre voyage avait été assez fatigant pour que nous prissions un peu de repos; nous nous couchâmes de bonne heure, mettant au lendemain à faire une promenade aux environs de l'hospice, avant de le quitter.

FIN DU PREMIER VOLUME DE L'HISTORIQUE DE [illegible]

PAR M. [illegible]

TABLE DES MATIÈRES.

Pag. 136, lig. 19, *supprimez* par jour.

Pag. 150, lig. 17, *au lieu de* exécuter *lisez* faire.

Pag. 153, lig. 17, *au lieu de* les vallées *lisez* en vallées.

Pag. 157, lig. 10, *au lieu de* l'épine *lisez* une épine.

Pag. 174, lig. 10, *au lieu de* la *lisez* leur.

Pag. 182, lig. 18, *au lieu de* tout *lisez* où tout,

Pag. 185, lig. 3, *au lieu de* donna *lisez* qui donna.

Pag. 194, lig. 10, *supprimez* assez.

Pag. 234, lig. 11, *au lieu de* la *lisez* les.

Pag. 235, lig. 10, *au lieu de* touffes *lisez* touffus.

Pag. 236. lig. 2, *au lieu de* leurs *lisez* ses.

Pag. 238, lig. 10, *au lieu de* m'avait *lisez* m'ayant.

Pag. 238, lig. 14, *au lieu de* pour qu'il *lisez* pour que François continuât.

Pag. 248, lig. 28, *au lieu de* quitte *lisez* quitta.

Pag. 252, lig. 16, *au lieu de* nous suivîmes *lisez* nous suivions.

Pag. 252. lig. 26, *au lieu de* la ville *lisez* les villes.

Pag. 252, lig. 30, *au lieu de* s'y étant lisez s'étant.

Pag. 255, lig. 4, *au lieu de* n'ont *lisez* n'ayant.

Pag. 256, lig. 1, *au lieu de* ont *lisez* ayant.

Pag. 258, lig. 5, *au lieu de* enclavements *lisez* en-lacements.

Pag. 278, lig, 19, *au lieu de* franchit *lisez* descendit.

Pag. 278, lig. 27, *supprimez* ici.

HISTORIQUE

DE

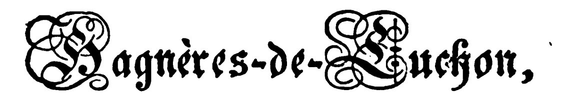
AGNÈRES-DE-LUCHON

ET SES ENVIRONS.

Imprimé par J.-M. TAJAN, à Saint-Gaude

HISTORIQUE

DE



CONTENANT DES

DÉTAILS TRÈS-CIRCONSTANCIÉS

SUR SES BAINS, LES PLAISIRS QU'ON Y RENCONTRE, SES ENVIRONS ET EN GÉNÉRAL SUR TOUT CE QUE LES PYRÉNÉES DE LA HAUTE-GARONNE RENFERMENT D'INTÉRESSANT,

PAR

J.-F. HUREAU-BACHEVILLIER.

TOME SECOND.

A PARIS,
POURRAT FRÈRES, LIBRAIRES.

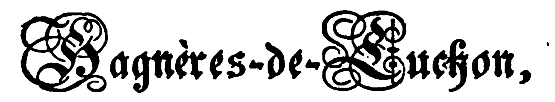
—

1842.

Imprimé par J.-M. TAJAN, à Saint-Gaudens.

HISTORIQUE

DE



CONTENANT DES

DÉTAILS TRÈS-CIRCONSTANCIÉS

SUR SES BAINS, LES PLAISIRS QU'ON Y RENCONTRE, SES ENVIRONS ET EN GÉNÉRAL SUR TOUT CE QUE LES PYRÉNÉES DE LA HAUTE-GARONNE RENFERMENT D'INTÉRESSANT,

PAR

J.-F. HUREAU-BACHEVILLIER.

TOME SECOND.

A PARIS,

POURRAT FRÈRES, LIBRAIRES.

—

1842.

CHAPITRE XII.

8me PROMENADE.

… de plomb de l'hospice de Venasque. — Trou … du Toro. — La Bergère des Pyrénées.

Avant de quitter l'hospice, nous voulions … tout ce qui existait dans les environs. … commençâmes par aller voir la mine … plomb qui en est à quelques portées de … cette mine, qui commence seulement

à être exploitée, annonce qu'elle donnera de beaux produits, qu'elle procurera du travail à quelques centaines d'ouvriers des environs, et qu'elle répandra la richesse dans le pays. Après avoir visité la mine, nous fûmes visiter le trou ou gouffre du Taureau, dont j'ai déja parlé : cette deuxième visite que nous lui rendîmes était pour y recueillir des fleurs qui manquaient à l'herbier de madame Darcourt; nous mîmes deux heu- pour nous y rendre, en suivant un très-beau chemin. Ce gouffre, qui peut avoir de neuf à dix mètres de large sur seize à dix-sept de profondeur, est appelé, dit-on, Trou-du-Toro (ou Taureau), parce qu'un taureau qui, la nuit paissait auprès, s'en étant trop approché, s'y précipita : il est assuré qu'on l'en retira sain et sauf. Une autre version dit que, dans une course de taureaux qui eut lieu à Venasque (Espagne), un taureau furieux ayant franchi le cirque où il combattait, vint se précipiter dans ce gouffre où il disparut : cette dernière version paraît fabuleuse, la distance de vingt-cinq à trente kilomètres qui existe entre le trou ou gouffre du Taureau et Venasque, est beaucoup trop grande pour y croire.

Le Trou-du-Taureau reçoit une partie des eaux du pic de la Fourcanada et du mail d'Espony, qui est à mille cinq cent soixante-neuf toises (3057 mètres 981 millimètres) au-dessus du niveau de la mer. A quel-

que distance, cette eau ressort de dessous terre, forme un ruisseau qui se perd encore dans un autre gouffre : on ne sait pas positivement où elle se fait jour. Des personnes pensent que les eaux de la petite rivière qui surgit à l'ermitage d'Artiga-de-Lin ou Artigue-Tellin, qui en est environ à huit ou dix kilomètres, sont celles qui d'abord se perdent dans le Trou-du-Taureau, ensuite qu'elles sortent de sous terre et forment un ruisseau qui va se perdre dans le gouffre qui en est à une petite distance : rien ne prouve positivement ce que ces personnes disent.

Après avoir parcouru tous les environs du Trou-du-Taureau, y avoir cueilli les plantes que madame Darcourt désirait avoir, nous nous acheminâmes à pas lents vers l'hospice ; chemin faisant, nous nous arrêtions à tout instant pour chercher dans le moindre buisson, les moindres rochers, des plantes pour enrichir l'herbier de madame Darcourt.

Nous arrivâmes à l'hospice pour dîner ; il n'était que quatre heures. L'habitude que nous avions de voyager, nous avait accoutumés à mettre très-peu de temps à nos repas, non semblables à ces gastronomes qui ne voudraient jamais quitter la table, et qui, quand ils n'y sont pas, trouvent toujours trop long le temps qu'il faut attendre pour s'y mettre : vingt minutes nous suffisaient pour satisfaire notre appétit.

Pour finir de passer notre journée, madame Darcourt nous proposa de nous raconter l'histoire de la bergère des Pyrénées: nous acceptâmes sa proposition qui nous promettait une soirée fort gaie, et d'autant plus que madame Darcourt avait ce jour-là une gaieté étonnante et des saillies toutes plus spirituelles les unes que les autres. Sa proposition ayant été acceptée, nous primes séance : nos guides et toutes les personnes de l'hospice voulurent entendre l'histoire de la bergère des Pyrénées; nous nous mîmes tous en cercle, et, après un moment de silence, madame Darcourt s'exprima ainsi :

L'histoire de la bergère des Pyrénées est remplie d'intérêt; le récit de tous ses malheurs étant vrai, mon imagination n'y sera pour rien ; cependant il sera possible que quelques petits détails soient inexacts. Je vais vous la raconter, mot pour mot, telle qu'elle m'a été rapportée : je l'ai tellement gravée dans ma mémoire, que je pense que rien ne m'en échappera ; ayez de la patience, car il me faut queques heures pour vous la dire ; si elle vous ennuie, vous m'arrêterez quand il vous plaira.

Cécile, bergère des Pyrénées, est née dans les environs d'une petite ville du département des Pyrénées-Orientales, située aux pieds des montagnes qui séparent ce pays de l'Espagne, ses parents étaient pau-

vres, mais honnêtes : par leur travail, ils gagnaient une chétive existence ; tout pour eux était privation, ne pouvant se procurer rien de ce qui peut flatter le moindre désir. Un jour, ils gravissaient les montagnes pour ramasser du bois mort qu'ils fagotaient et qu'ils vendaient quelques sous ; d'autres jours, se livrant à la pêche, à la chasse, et, dans la saison, cueillant des fraises et des framboises, ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour se procurer un morceau de pain noir, qui était leur seule nourriture. Quand le hasard leur donnait quelque chose qui pût satisfaire leur goût, c'était pour Cécile, qui était leur unique enfant, qu'ils adoraient, et leur seule espérance : tout dans son caractère annonçait qu'elle serait un jour reconnaissante des bontés que ses parents avaient pour elle, et qu'elle serait leur soutien dans leur vieillesse. Des manières douces, une intelligence au-dessus de son âge, donnaient à penser qu'elle ne serait pas une femme ordinaire, et, malgré qu'elle fût née dans la mendicité, qu'elle saurait rendre heureux ses parents. Dans elle on voyait se développer tout ce que la nature a de plus parfait, de beaux yeux noirs pleins d'expression, des sourcils arqués, des cils prononcés, une bouche divine, des lèvres vermeilles, des dents d'albâtre, des cheveux couleur d'ébène rehaussant la blancheur de son front, étaient tou-

tes les perfections qui existaient dans Cécile, et en faisaient une divinité que l'imagination se plaît à créer, mais que l'on rencontre rarement. Toutes les beautés que lui avait prodiguées la nature n'avaient pas besoin d'être rehaussées par la parure : des haillons étaient les seuls vêtements de Cécile, rien ne garantissait sa tête des rayons du soleil, ses beaux bras y étaient toujours exposés; ses pieds, modèle de perfection, étaient chaussés dans de simples espadrilles ; souvent, n'ayant pas le moyen de s'en procurer, elle marchait pieds nus : dans l'hiver, un sac sur le dos et un bâton à la main, elle parcourait les campagnes, mendiant son pain et celui de son père et de sa mère.

Qu'elle était belle Cécile ! même avant que la nature eût developpé chez elle toutes ses beautés. A peine avait-elle quinze ans, qu'elle faisait l'admiration de toutes les personnes qui la connaissaient. Quelquefois, dans la belle saison, un métayer lui confiait la garde de son nombreux troupeau; ses chiens étaient les fidèles gardiens de Cécile : fidèles à sa voix, plusieurs fois ils éloignèrent d'elle ces hommes ne faisant, ne rêvant que le mal. La vertu était dans le cœur de Cécile : malgré son jeune âge, son manque d'expérience, sa misère, rien ne pouvait ébranler chez elle les principes dont elle avait hérité de ses parents ; ils étaient sa seule fortune : elle adressait chaque jour

ses prières à Dieu pour qu'il lui conservât sa pureté ; la religion faisait sa force.

L'âge de quinze ans chez les femmes est l'époque à laquelle les passions se développent : il existe en elles un combat continuel entre la vertu et la nature; elles croient quelquefois marcher d'un pas assuré, et ne s'apeçoivent pas qu'elles sont près de tomber dans un précipice.

La beauté, les grâces, l'amabilité dans une femme, sont pour elle des dons malheureux de la nature, qui attirent auprès d'elle de nombreux adorateurs qui sans cesse lui répètent : Que vous êtes belle! Votre esprit m'enchante! Tout en vous fait naître un sentiment qui ne s'effacera jamais! Vous êtes une divinité qui répand dans tous les sens le véritable baume de l'existence! Ma vie est à vous, je vous l'abandonne!... Quelle est la femme, à la fleur de ses ans et sans expérience, qui est insensible à toutes ces paroles, surtout quand son miroir lui fait voir qu'on ne lui déguise pas la vérité? Il est même des femmes, étant dans l'automne de leurs ans, qui croient ce qu'on leur dit à vingt ans.

Chez les jeunes personnes, il est bien constant qu'il existe un combat continuel de pensées, de désirs, leur amour-propre est aiguillonné; leur orgueil, leur vanité, aiment à être flattés ; leurs sens s'animent, un feu dévorant circule dans leurs veines ;

elles veulent être vertueuses, et, souvent malgré elles, elles s'oublient : la nature l'emporte sur la raison, quand des hommes d'esprit savent attaquer leurs cœurs.

Pourquoi est-il des hommes qui, sans égards, cherchent toujours à attaquer la vertu qui est dans la mendicité? Pourquoi cherchent-ils à faire succomber celles qui, par leur manque d'éducation, ne savent pas vaincre la nature, et ne savent pas éviter les pièges qu'on leur tend? Flétrir la beauté, l'innocence, la laisser dans les pleurs, fait donc leur bonheur? Il est de ces hommes qui se vantent de leur triomphe : grands dieux! quel triomphe! il les déshonore. Barbares! si votre bonheur est d'attaquer la vertu, attaquez celle qui peut se défendre, mais n'attaquez jamais la faiblesse., c'est une lâcheté.

Malheureusement Cécile était née dans un siècle qui ne respectait rien; plus elle évitait le danger, plus on cherchait à la faire succomber : la rosée qui tombe le matin, la rose nouvellement éclose, rien ne pouvait égaler la pureté de son cœur : toutes ses pensées étaient à Dieu, à son père et à sa mère ; ce qu'on lui donnait pour garder le troupeau qui lui était confié, elle le donnait à ses parents.

Sans cesse, dans les lieux les plus solitaires, Cécile était suivie par une foule de jeunes gens importuns qui lui parlaient d'a-

mour, en lui promettant le bonheur : l'or, l'argent, les bijoux, les plus belles parures lui étaient offerts, elle refusait tout. Cependant parmi ses adorateurs était un nommé Hector, qui ne lui parlait jamais d'amour, ni d'or, ni d'argent, ni de bijoux ; quoique fort riche, descendant d'une grande maison, il était vêtu d'habits simples, habits que n'emprunte pas la richesse ; ses paroles douces, honnêtes, mesurées paraissaient être l'accent de la vérité : tout annonçait en lui une ame pure. Cécile refusait toujours toutes les richesses qui lui étaient offertes, n'écoutant aucun des propos plus ou moins séduisants qui sans cesse lui étaient répétés ; elle éprouvait seulement un secret plaisir quand elle apercevait Hector, qui, de jour en jour, rendait ses visites plus fréquentes. Cécile enhardie par les paroles douces, honnêtes d'Hector, le voyait avec plaisir auprès d'elle. Le temps, la persévérance auprès d'une femme, lui font souvent accorder ce qu'elle refuse d'abord : Hector obtint la permission de s'asseoir auprès de Cécile, de l'aider à garder son troupeau. Comme elle ne savait pas lire, il lui proposa de le lui enseigner, elle accepta : les leçons données par l'amitié profitent promptement. Apprendre à lire fut pour Cécile l'affaire de quelques semaines ; elle apprit aussi à écrire. Hector lui faisait lire des livres qui respiraient la morale la plus pure, son écolière devint en peu de

temps aussi savante que le maître. Le bonheur d'Hector était d'instruire Cécile ; par suite de tous les bons livres qu'il lui donnait à lire, et qu'il lisait en gardant avec elle son troupeau , de jour en jour, la confiance de Cécile augmentait ; mais elle ne s'apercevait pas que cette confiance était de l'amitié, qui , dans un jeune cœur, est bien près de l'amour.

Depuis que Cécile avait fait la connaissance d'Hector, chaque semaine ses parents recevaient, par l'entremise d'un ecclésiastique, dix francs, sans qu'ils pussent se douter quelle était la main généreuse qui venait à leur secours : leur misère devint moins grande, ils achetaient tout ce qui leur était nécessaire , leur mobilier s'embellissait, la vie leur devint moins à charge , ils bénissaient le cœur généreux qui répandait l'aisance dans leur chaumière; Cécile était mise plus proprement, quoiqu'elle n'eût pas besoin de la parure pour relever l'éclat de sa beauté. Il y avait plus de six mois qu'Hector ne manquait pas de passer une partie des heures de la journée avec Cécile : que ces heures étaient douces pour l'un et l'autre ! le bonheur qu'ils éprouvaient les faisait passer vivement. Hector , de plus en plus, était au comble de la joie. Voyant que son amie (il l'appelait ainsi dans son cœur, mais n'osait pas encore le lui dire) savait parfaitement lire et écrire, il voulut joindre

à son instruction le dessin ; il le lui enseigna : bientôt sous ses doigts elle fit naître de charmants paysages pris dans les endroits où elle faisait paître son troupeau.

Le bonheur dont jouissaient Cécile et Hector ne pouvait durer long-temps ; la peine devait promptement le remplacer : il est de ces décrets de la Providence qu'il est impossible d'éviter, souvent même de prévoir, qui nous forcent de renoncer à nos plus douces habitudes. Hector reçut une lettre de ses parents qui lui donnait l'ordre de se rendre à Bordeaux. Il en fit part à Cécile, qui sentit par le saisissement qu'elle éprouvait combien l'amitié qu'elle avait pour Hector était grande ; elle sentit aussi que son cœur n'était plus à elle, que tous les sentiments qui portent un sexe vers l'autre existaient en elle ; son émotion ne put se cacher ; les larmes inondèrent ses beaux yeux. Hector vit qu'il était aimé ; l'un et l'autre ne furent plus maîtres de leurs mouvements. Hector donna un baiser à Cécile ; il lui fut rendu : bientôt il en donna cent. Chaque jour il retardait son départ ; chaque jour l'expression de son amitié augmentait ; l'amour se joignit à l'amitié ; et bientôt, entraînés par une volonté qui n'était pas la leur, ils devinrent coupables ; en face du ciel, ils jurèrent d'être l'un à l'autre sans crainte et sans remords.

Pauvre Cécile, ton cœur pur, ton inexpérience t'empêchaient de voir que chaque jour

tu tombais dans un précipice, dont tu ne pourrais plus te relever, et que la tache faite à ta vertu était ineffaçable. Hector, ivre de bonheur, faisait tout pour ne pas quitter son amie. Une fois le premier pas fait, une femme accorde bien facilement ce qu'elle a bien des fois refusé; elle ne cherche plus à éviter celui qui lui faisait craindre le danger; chaque pas qu'elle fait est pour s'en rapprocher. Cécile fut comme tant d'autres : elle ne voyait que son ami; toutes ses pensées étaient pour lui. Les transports d'Hector ne le cédaient en rien aux siens; tous les deux, oubliant la raison, jurèrent de ne pas se quitter, et résolurent de partir ensemble pour Bordeaux. Cécile oublia tout, abandonna son père, sa mère; mais, pour ne pas les laisser dans la plus affreuse misère, elle pria son ami de leur faire remettre dans le plus grand secret six cents francs, et leur fit dire que toutes les semaines ils en recevraient vingt, ce qui les mettait dans une honnête aisance, mais qui était loin de remplacer le malheur qu'ils éprouvaient en perdant une fille chérie.

Quand les deux amis eurent préparé dans le plus grand secret tout ce qui était nécessaire pour leur départ, ils partirent. Le père et la mère de Cécile firent tout pour savoir où était leur fille; leurs peines furent inutiles; ils adressèrent leurs prières à Dieu pour qu'elle leur fût rendue : Dieu fut sourd

leurs prières; Cécile suivait la route qu'une violente passion lui avait fait prendre.

Le bonheur que ressentait Cécile auprès de son ami, celui qu'elle éprouvait en voyant que ses parents étaient sortis de la mendicité, lui faisaient oublier tout ce qu'avait d'immoral sa conduite. Elle ne pensait plus à son troupeau, à ses chiens fidèles; son ami était son dieu, son bien suprême; une seule volonté les rendait heureux; tout pour eux était plaisir; mais tant de bonheur devait avoir une fin; le maître de nos destinées l'avait décidé ainsi. L'homme sage ne doit pas se plaindre des decrets de la divinité, car souvent elle fait succéder le malheur au plaisir pour rehausser le prix des faveurs qu'elle nous réserve; il faut en être persuadé, car autrement la vie serait un véritable tourment. Heureux celui pour lequel elle serait un court passage!

Les parents d'Hector, ayant appris l'inclination et les rapports qui existaient entre leur fils et Cécile, voulurent les rompre; leur naissance, leur orgueil, leur vanité, leur fortune leur ordonnaient de ne pas souffrir une mésalliance; ils donnèrent à leur fils l'ordre de quitter Bordeaux, et de venir auprès d'eux. Hector ne pouvait emmener Cécile; nouvelles peines, nouveaux tourments; il fallait la laisser exposée aux yeux des amateurs des jolies femmes; à Bordeaux ils y sont nombreux, et Cécile était faite pour

en inspirer. Bordeaux est un écueil dangereux pour une fille sans parents, sans ami pour la protéger. Cécile ne pouvait retourner dans sa famille; les promesses d'Hector, promesses qui toujours lui étaient renouvelées, sa toilette, les habitudes qu'elle avait prises depuis qu'elle avait quitté le toit paternel le lui défendaient. Son éducation était ce qu'elle doit être dans toutes les femmes; Cécile dans tout ce qu'elle était, avait suivi les conseils de son ami.

Malgré tout ce que fit Hector, il fallut qu'il se soumît à la volonté de ses parents. Il promit à Cécile de revenir promptement, de lui donner tous les jours de ses nouvelles, et lui laissa une somme assez considérable pour parer à tous ses besoins. Pendant son absence, il lui fit prendre une servante autant sûre que possible, et lui promit de ne pas oublier ses parents. Malgré toutes ses promesses, et ce qu'il fit, leur séparation devait être cruelle. Cécile fit tout ce qu'elle put pour avoir les forces nécessaires pour la supporter; elle s'arma de courage, mais ce fut en vain : au dernier baiser de son ami, elle se trouva mal, et, pendant plusieurs jours, elle eut des attaques de nerfs qui firent craindre pour ses jours. Les personnes chez lesquelles elle logeait lui prodiguèrent tous les soins dont elle avait besoin, et la rappelèrent à la vie; la raison sur elle reprit tout son empire. Elle passait ses journées seule;

quelquefois cependant elle descendait chez ses propriétaires, ou ses propriétaires allaient chez elle. Elle sortait peu, chaque fois qu'elle le faisait, étant entourée d'une multitude de jeunes gens qui ne pouvaient se lasser de l'admirer. Elle recevait tous les jours une lettre de son ami, ce qui les lui faisait paraitre moins longs; vingt fois elle lisait les lettres qu'elle recevait, les embrassait, les mouillaient de ses larmes; y répondait de suite. Quatre pages ne sufffsaient pas pour exprimer toutes ses pensées et tracer avec le feu le plus ardent tout le regret qu'elle éprouvait d'être éloignée de celui qu'elle adorait. Malgré tout le plaisir qu'elle éprouvait à lui écrire, c'était un faible dédommagement à la peine qu'elle ressentait de ne plus lui prodiguer ses baisers, de ne plus le serrer dans ses bras, de ne plus lui jurer de vive voix une amitié éternelle; toutes ces privations étaient cruelles, mais il fallait s'armer de courage, et vivre dans l'espoir qu'elles n'auraient qu'un temps; chaque jour était un siècle de peines, mais siècle qui la raprochait de son ami.

La rue où demeurait Cécile était sans cesse sillonnée par des jeunes gens qui épiaient l'heure où elle paraissait à la fenêtre, celle où elle sortait; ils pensaient qu'un regard leur ferait faire une conquête. Leurs regards devinrent si fréquents et si importuns que Cécile sortit plus rarement, qu'elle cessa de se

mettre à sa fenêtre ; la seule sortie qu'elle faisait était pour aller à la messe prier Dieu pour son ami. Pour éviter d'être suivie, elle n'y allait jamais à la même heure. Malgré la faute qu'elle avait faite en se livrant à Hector, elle n'oubliait pas ses devoirs de religion, ce qui lui donnait de la force pour éviter les pièges qui lui étaient tendus. Tous les jours elle recevait des déclarations plus tendres les unes que les autres ; elle les brûlait toutes : on voulait être soumis à ses ordres, et se donner la mort si elle ne répondait aux ardents désirs qu'elle inspirait.

La servante de Cécile, quoique fille de confiance, par des cadeaux, des promesses, se laissa fléchir par un des adorateurs de sa maîtresse nommé Achille. Malgré la défense formelle qui lui était faite de ne laisser entrer personne chez Cécile, séduite par l'or, elle y laissa entrer Achille, qui avait fait tout pour obtenir une réponse aux déclarations les plus tendres, les plus passionnées, que sans cesse il adressait à Cécile. Aussitôt qu'il fut introduit auprès d'elle, il se jeta à ses pieds, lui prit vivement la main, et lui fit la déclaration la plus ardente. Cécile, émue d'une visite aussi inattendue, resta muette quelques instants. Achille, voyant son embarras, voulut en profiter pour satisfaire sa passion ; alors Cécile rassembla toutes ses forces, se précipita à la sonnette pour faire venir sa servante, qui, ayant le mot d'ordre, se garda

bien de répondre à l'appel qui lui était fait : la malheureuse Cécile fut obligée de soutenir pendant long-temps un combat qui était bien inégal. Elle était au moment de succomber à la brutalité et à la violence, lorsque, par un mouvement qu'on ne peut définir, elle se débarrassa des bras de son ennemi, courut à la cheminée de son appartement, y saisit un couteau : se voyant armée, ses forces reprirent leur empire, ses yeux s'animèrent, tout chez elle fut le signal de la victoire. Achille veut la saisir de nouveau, elle l'attend, et d'une main ferme lui présente l'arme meurtrière : il l'évite, alors croyant être vainqueur, il se précipite vers elle. Cécile recule de quelques pas ; Achille effrayé d'une résistance à laquelle il était loin de s'attendre; aussitôt un mouvement extraordinaire se manifesta en lui ses traits changèrent, il pâlit, trembla, sa voix s'éteignit; il se jeta aux pieds de celle dont il avait juré d'obtenir les faveurs, les baigna de ses larmes, et, d'une voix étouffée, il lui dit : Femme divine, femme vertueuse, pardonnez à un homme que la raison avait abandonné ; vos traits enchanteurs, tout dans vous m'avait fait oublier le respect qui vous est dû : pardonnez, ame céleste, à un malheureux; ayez pitié de lui; n'ayez plus souvenance des excès auxquels il s'est livré. Je jure à vos pieds, à la face du ciel et de Dieu qui m'entend, que, s'il le faut, je sacrifierai ma vie

pour que vous ne voyiez plus devant vous celui qui a osé douter de votre vertu ; partout où vous serez, j'y volerai si j'apprenais que quelqu'un voulut vous insulter ; je serai votre bouclier : la mort ne sera rien pour moi quand il faudra défendre ce qu'il y a de plns vertueux dans le monde.

Cécile, avec bonté, prit la main d'Achille, le releva, et lui dit :

Monsieur, sachez toujours respecter ce qui doit être respecté ; soyez heureux, comme vous l'entendez, avec qui voudra l'être avec vous, et faites en sorte de ne jamais paraître devant mes yeux : Dieu ordonnant de pardonner à ses plus grands ennemis, je vous pardonne ; retirez-vous.

Achille se retira, en jurant de tenir le serment qu'il avait fait à Cécile.

Madame Darcourt en réfléchissant à la position de Cécile, dit :

Oui, Cécile, malgré ton abandon avec Hector, tu es un modèle de vertu ; tu fais voir que, si une femme peut avoir une faiblesse, elle peut aussi se faire respecter, et ne pas devenir la honte de son sexe.

Quand Cécile pensait à sa position, elle se disait: Une faiblesse dans une femme peut s'excuser ; s'attacher à un ami, l'adorer, le chérir, fait le bonheur de la vie ; mais partager ses faveurs est un crime. Les deux sexes ne sont-ils pas faits l'un pour l'autre ? Ne sont-

s pas faits pour s'aimer, se le dire? Tous les
tresorganiques n'éprouvent-ils pas le besoin
e se rapprocher, et leur existence n'est-elle
as combinée de manière à ce que la nature
e perde aucun de ses droits? Pourquoi, s'il
evait en être autrement, l'auteur de toutes
hoses nous aurait-il donné un cœur, une
me, des sens? Pourquoi nous aurait-il donné des désirs : serait-ce pour les rendre
aptifs? Non certes; mais il nous a donné
a raison pour gouverner tout ce que nous
essentons. Il n'a jamais dit à l'homme et à
a femme, il vous est défendu d'aimer; il
ne leur a jamais dit, je vous ai formés, je
vous ai animés pour qu'un combat continuel
existe dans vos cœurs; il ne leur a jamais
dit, je vous ai mis sur la terre pour qu'en
vous tout soit désirs sans que vous puissiez
toucher aux plaisirs. Les lois divines, qui
sont celles de la nature, sont impérissables;
cependant, nous devons nous soumettre aux
lois sociales qui sont nécessaires pour que
l'ordre existe dans la société, sans quoi tout
serait désordre : mais, pour que l'ordre soit
parfait, établissez des lois comme celles qui
existaient en Grèce à l'époque de sa prospérité :

« Tout homme qui entretenait une concubine, perdait tous ses droits civils, ne pouvait occuper aucune place. » Que des lois forcent un homme qui aura séduit une jeune fille à l'épouser et à lui faire don de

toute sa fortune! Que l'homme et la femme mariés qui trahiraient leurs serments soient exilés de la société !

Hommes barbares, cessez de montrer au doigt une jeune fille dans laquelle vous avez animé les désirs, et qui aura cédé forcément à votre passion brutale ; plaignez-la, mais ne la méprisez pas, si, à la suite de votre action, vous ne vous unissez pas à elle par par des liens indissolubles.

Si nous avions des lois comme celles qui existaient en Grèce, et comme celles dont je viens de parler, les lois de la nature ne perdraient rien de leur empire, et les lois sociales feraient respecter la vertu; le vice ne serait pas répandu dans la classe populaire; les mœurs pures, qui, en général, sont exilées de dessus la terre, renaîtraient; vous ne verriez plus les grands, les superbes, abuser de ce qu'ils croient être au-dessous d'eux, et seulement fait pour satisfaire leurs désirs; les rois, les princes, ne feraient plus parade de leurs maîtresses, ne les laisseraient plus gouverner l'état; les plats courtisans ne chanteraient plus les débauches de leurs souverains, les vertus de leurs maîtresses; les hommes, les femmes, seraient ce qu'ils devraient être. Il faut bien le remarquer : jamais le vice ne monte de la classe populaire dans la classe élevée, mais il descend promptement de cette dernière classe dans la première.

L'auteur de la nature dans sa sagesse fait naître autant d'hommes que de femmes ; donc il a voulu qu'un homme soit seul à une femme, comme une femme seule à un homme. Il a réglé ce qui doit exister. Les lois humaines ne doivent rien ôter à la force des lois divines ; elles doivent seulement les garantir en les protégeant.

Qui peut blâmer ce raisonnement de Cécile ; il était celui d'une femme vertueuse qu'une faiblesse avait livrée dans les bras d'Hector qu'elle adorait. Dans les prières qu'elle adressait à Dieu, elle lui demandait d'être réunie à son ami. L'idée d'appartenir à un autre lui faisait horreur. Malgré sa réserve quand elle sortait, ce qui arrivait rarement, sa beauté attirait toujours sur ses pas une foule importune, envieuse de la posséder. Obsédée par toutes les poursuites obstinées dont elle était l'objet, après avoir prévenu son ami, elle prit la résolution de se retirer dans un couvent, croyant y être à l'abri de toutes poursuites. Elle quitta Bordeaux, et fut se mettre sous la sauvegarde de la religion dans un couvent appelé le Sacré-Cœur. Elle s'y livra aux pieuses pratiques, qui faisaient son bonheur, s'adonna aux arts d'agréments, pour lesquels elle avait beaucoup de dispositions : la musique, le dessin surtout, étaient ses plaisirs pendant les heures où elle ne priait pas.

La beauté de Cécile, sa simplicité, sa modestie, faisaient l'admiration de toutes les pensionnaires. La jalousie était écartée; sa bonté pour toutes les pensionnaires l'aurait repoussée comme un monstre, si elle eût osé se présenter. Tous les parents qui venaient voir leurs enfants ne pouvaient s'empêcher, en admirant Cécile, de leur recommander de l'imiter, de suivre ses bons principes de religion et de prendre ses conseils, si elle voulait bien leur en donner.

Cécile goûtait le repos de l'ame et du cœur; rien ne troublait ses pensées qui toutes étaient à Dieu, à son ami, à son père et à sa mère, auxquels elle faisait souvent part de son heureuse position.

Les pratiques de la religion auxquelles se livrait Cécile, pratiques qui ne cessaient de faire son bonheur, la faisaient souvent approcher de l'aumônier qui était attaché à la pension. Cet aumônier était un prêtre espagnol, qui adroitement s'était introduit dans la pension, avait capté la confiance de la maîtresse par un extérieur et des principes qui ne laissaient rien à désirer; mais dont les actions secrètes étaient celles de beaucoup d'ecclésiastiques espagnols, affichant le fanatisme le plus grand tout en étant de la plus grande immoralité.

Chacun, à ce qu'il paraît, dans ce monde, a ses vices et ses vertus. Il paraît que le service de Dieu que des hommes s'impo-

sent, n'est pas une barrière contre laquelle viennent se briser tous les désirs. Les rapports assez fréquents que Cécile eut avec l'aumônier de sa pension firent sortir le saint homme des bornes de son ministère. Chaque jour il cherchait à avoir des entretiens particuliers avec Cécile ; la religion lui en faisait naître autant qu'il en désirait. En lui parlant de l'amour que l'on doit avoir pour les choses spirituelles, il lui faisait entendre qu'il n'était pas entièrement défendu d'en avoir pour les choses temporelles ; que Dieu défend bien certains contentements, mais qu'il en est de vrais qu'il ne défend pas ; que s'il fait naître des désirs, c'est dans le but de leur accomplissement, tout dans le monde se faisant par la volonté suprême; qu'en supposant même que nous fussions entraînés malgré nous par une volonté qui n'est pas la nôtre, nous ne sommes pas coupables ; que c'est sur celui qui nous entraîne que pèse toute la culpabilité; que d'ailleurs Dieu, étant bon pardonne à qui le prie, surtout quand on s'impose des jeûnes et des prières; que les prêtres ont le droit de remettre les péchés, puisque Jésus-Christ a dit : Je remettrai les péchés à ceux à qui vous les remettrez. Le mal n'existe réellement que dans le scandale que l'on en fait ; il est mille manières de lever le scrupule ; le grand point est d'empêcher le public de ne rien voir.

Cécile combattait avec force tous les raisonnements du saint homme, et sortait toujours triompante du vice dans lequel il voulait l'entraîner ; mais, ne voulant pas perdre un homme qui avait toute la confiance de la pension, tout en se livrant toujours aux pratiques de la religion, elle s'éloignait de l'homme qui, sous l'apparence de la vertu, voulait la plonger dans la plus grande immoralité. Le tribunal de la pénitence ne la voyait plus ; mais, aux pieds des autels, elle se confessait à Dieu, lui demandait qu'il lui donnât la force de marcher toujours dans le sentier de la vertu. Elle s'imposait des pénitences et des privations quand elle le croyait nécessaire. Pendant quelque temps elle agit ainsi ; mais son cœur n'était pas satisfait ; elle pensait qu'elle devait recevoir son créateur, suivant les commandements de l'Eglise, et cherchait tous les moyens de s'approcher du tribunal de la pénitence qu'elle avait abandonné depuis quelque temps. Dans le plus grand secret, elle fit sa confidence à une sous-maîtresse qui avait toute sa confiance, et qui avait pour directeur un vénérable ecclésiastique, curé du village où était la pension ; mais elle ne lui dit pas les raisons réelles qui lui faisaient fuir l'aumônier de la pension. Elle profita d'un jour de sortie pour aller avec la sous-maîtresse voir le nouveau directeur qu'elle adoptait. Ce ministre de l'Evangile

et d'un Dieu de paix, de miséricorde, et dont la haute réputation inspirait le plus grand respect eut promptement toute sa confiance ; elle épancha dans son sein tous les secrets de son cœur. Il la consola par des paroles douces, évangéliques ; lui donna le courage de supporter la vie qui chaque jour lui devenait plus à charge, et l'engagea à sortir d'une maison où tout pour elle était crainte, mais en cachant d'un voile impénétrable les raisons qui l'en faisaient sortir, afin d'éviter un scandale qui perdrait infailliblement la pension ; que, si elle le voulait, il lui enseignerait une maison sûre où tous ses bons principes seraient respectés ; qu'éloignée du monde, elle vivrait heureuse. Elle accepta la proposition de son directeur, qui lui indiqua un couvent dans les environs d'Amiens dont il connaissait la supérieure et l'aumônier.

Cécile écrivit à son ami la position dans laquelle elle se trouvait. Il lui répondit en ces termes :

« Ma douce amie, modèle des ames pu-
» res, tes paroles me font voir de plus en
» plus quels sont tes sentiments ; combien je
» bénis le jour où, pour la première fois,
» tu m'appelas ton ami ; que le ciel te con-
» serve des jours qui pour nous deux sont
» remplis d'espérance ! Que mes parents
» sont barbares en me refusant d'unir mon
» sort au tien ! Que je maudis les sots pré-

» juges des grandeurs, et de la fortune, et
» de la naissance ! Qu'est-ce toute cette pa-
» rure ? Avec nous elle disparaît ; sur la ter-
» re elle est un jouet d'enfant ; ses plaisirs
» sont éphémères, ils ne sont pas le vérita-
» ble bonheur. Mon amie ! mon ange ! sois
» mon guide, mon existence est à toi ; sans
» toi, je ne puis vivre long-temps : tout est
» triste autour de moi, depuis que je ne suis
» plus auprès de toi, que je ne puis plus te
» serrer sur mon cœur, que je ne sens plus
» palpiter le tien sur le mien, que je ne sens
» plus ton souffle brûlant embraser mes
» lèvres. Âme de ma vie ! idole de mes pen-
» sées ! à chaque instant tu es présente à mes
» yeux, je vois tes traits enchanteurs, je
» vois ta noble simplicité, je vois dans tes
» yeux le feu animateur qui tant de fois a
» enivré mon cœur du plus parfait bonheur.
» Oui, mon ange, retire-toi dans le couvent
» que t'a indiqué le véritable pasteur dans
» lequel tu as mis ta confiance, auquel tu
» as confié tous tes secrets et les miens :
» mais garde-toi de prononcer des vœux qui
» pour toujours nous éloigneraient l'un de
» l'autre : tout ce que je posséderai t'appar-
» tiendra ; sois sans inquiétude sur le sort
» de ton père et de ta mère.
» Ma Cécile, aie confiance dans ton ami ;
» mes serments sont scellés avec mon sang ;
» ils seront invariables ; rien ne me fera
» changer. » Ton ami...

Cette lettre d'Hector, qui peignait si bien ses sentiments, rendit Cécile bien heureuse; elle voyait dans son ami tout ce qu'il lui avait promis. Elle fit tous ses préparatifs pour quitter un lieu qui lui donnait tant d'inquiétude, et fit part à Mme Mathilde, maîtresse de la pension, de ses intentions, en lui exprimant les regrets qu'elle éprouvait de quitter une pension où elle avait espéré trouver la tranquillité de l'ame, si nécessaire au véritable bonheur.

Madame Mathilde lui répliqua :

« Mademoiselle, allez en d'autres lieux » chercher la tranquillité qui est si néces- » saire à votre bonheur; mon intention était » de vous y engager: ce n'est que l'intérêt que » vous m'avez d'abord inspiré, qui m'a fait » vous garder aussi long-temps que je l'ai » fait, espérant que la religion et les sages » conseils de notre digne aumônier, vous » feraient repentir de votre conduite passée: » mais, au lieu d'écouter les conseils qui vous » ont été donnés, vous avez été ailleurs » chercher le soulagement de la religion. » Votre âge, Mademoiselle, votre position, » vous rendent libre de vos actions; suivez » votre penchant, et tâchez surtout de don- » ner, dans le lieu que vous allez habiter, » l'exemple des vertus chétiennes. Je vous » souhaite tout ce que vous pouvez dési- » rer. »

Cécile, étonnée de ce discours auquel elle

était loin de s'attendre, en accentuant ses paroles, et avec le plus grand calme, répondit ainsi à madame Mathilde :

« Madame, les personnes qui perdent » votre confiance sont plus dignes de la » conserver que celles auxquelles vous l'ac- » cordez, qui, sous l'apparence de la vertu, » cachent la plus basse immoralité, et for- » cent un jeune cœur qui veut rester ver- » tueux, à quitter votre maison, où, sous » vos douces lois, on goûte le bonheur le » plus parfait. Oui, Madame, en vous quit- » tant avec regret, j'espère trouver la tran- » quillité de l'ame, qui pour moi ne peut » plus exister chez vous : je vais m'enfermer » dans un couvent qui ne fut jamais souillé » par l'hypocrisie ; on ne s'y est jamais ser- » vi de la religion pour porter le trouble dans » l'ame de celle qui trouve le véritable bon- » heur à servir Dieu, pour qu'il nous don- » ne la force de vaincre nos passions, et le » prier de nous pardonner nos faiblesses. » Madame, que le jeune troupeau que vous » êtes chargée de diriger, écoute vos leçons, » vos seules leçons, qui sont celles d'une » ame vraiment chrétienne ; qu'il ne se lais- » se pas égarer par un autre pasteur, qui, » peut-être, le dirigerait vers une pente qui » le ferait tomber dans un précipice duquel » il ne se relèverait jamais. »

Ces paroles expressives de Cécile engagèrent madame Mathilde à lui demander

une explication sur ce qu'elle venait de dire; mais Cécile n'en voulut pas donner. La conduite de l'aumônier était infâme : pour se venger de ce que Cécile n'avait pas voulu accéder à ses désirs, il l'avait perdue aux yeux de toute la pension. Nouveau tartufe du 19e siècle, modelé sur celui du 17e siècle, si bien dépeint par l'immortel Molière. Peu de temps après, des preuves non équivoques de la conduite de l'aumônier, le firent chasser de la pension, et firent voir à madame Mathilde combien Cécile avait raison et combien elle s'était abusée sur la conduite du saint homme qui, comme une brebis pestiférée, répandait la peste dans le troupeau qu'elle prenait tant de soin à diriger.

Cécile quitta la maison, et dirigea ses pas vers le couvent que le vénérable ecclésiastique, qui avait toute sa confiance, lui avait enseigné. En allant lui faire ses adieux, il lui remit une lettre pour la supérieure, une pour l'aumônier, et ne voulut pas la laisser partir sans qu'elle fût accompagnée par deux sœurs de la charité qui se rendaient à Amiens. Il lui fallait sept jours pour se rendre à Amiens, en passant par Paris ; elle ne s'arrêta pas dans cette ville : rien de ce qu'elle renferme de beau, d'étonnant, ne pouvait la tenter ; le temps qu'elle avait passé dans la diligence lui paraissant déjà bien long, tant elle avait le désir de vivre éloignée du monde.

Arrivée au couvent, elle y fut reçue en véritable amie : toutes les religieuses à l'envi l'une de l'autre, par mille prévenances, lui firent voir combien elle serait heureuse dans ce saint asyle de la vertu.

Hector avait fait remettre une somme de six mille francs à la supérieure du couvent, pour parer à la dépense de son amie, avec promesse de faire remettre une plus forte somme, si cela était nécessaire, pour qu'elle ne manquât de rien.

La conduite de Cécile fut celle d'un ange ; elle servait d'exemple à toutes les religieuses, qui bientôt devinrent ses amies. Sans bigoterie, sans fanatisme, elle élevait son ame à Dieu : chaque jour, après les prières d'usage de la communauté, elle lui demandait la grace qu'il lui conservât son ami, mais de ne plus le voir que lorsque des liens indissolubles pourraient les unir. Pendant près de deux ans, tout fut bonheur pour elle, excepté celui d'être unie à l'objet de tous ses désirs ; tous les huit jours elle en recevait une lettre qui ranimait l'espérance qu'elle avait d'être à lui ; mais bientôt elle fut un mois sans avoir de ses nouvelles : l'inquiétude s'empara de son esprit, tout changea chez elle : la supérieure et les autres religieuses ne savaient à quoi attribuer la tristesse continuelle dans laquelle elle était tombée. A toutes les questions qu'on lui faisait, elle répondait par des sou-

pirs et des larmes ; enfin, elle reçut une lettre d'une écriture inconnue ; elle s'empressa de l'ouvrir, de la lire ; elle y vit que son ami était atteint d'une maladie grave : de suite, elle va se précipiter aux pieds des des autels pour demander à Dieu qu'il conserve la vie de celui qui lui est cher ; elle fit dire des messes à son intention ; elle s'imposa les plus grandes privations, croyant par là être agréable à Dieu, et obtenir ce qu'elle désirait. Une deuxième lettre lui fit entrevoir le peu d'espoir qu'on avait de conserver celui qui faisait son bonheur : dès ce moment, elle ne quitta plus le temple du Seigneur ; le jour, la nuit, la voyaient en prières. La supérieure, qui avait reçu une lettre particulière qui lui annonçait la maladie d'Hector et la certitude qu'on avait de ne pouvoir le conserver, faisait tout ce qu'elle pouvait pour préparer Cécile à une séparation sur la terre de celui qui était tout pour elle, et lui donner la force de supporter la vie en attendant l'époque où elle irait le rejoindre : il n'y avait que la religion qui pût ranimer en elle toutes les forces dont elle avait besoin pour supporter un évènement qui, pour toute sa vie, la rendrait malheureuse. La supérieure reçut une deuxième lettre qui lui annonçait la mort de Hector, avec prière de prendre tous les ménagements possibles pour annoncer à Cécile cette fatale nouvelle. Cécile, quoi-

que préparée à cet évènement, et malgré toutes les précautions qui furent prises pour lui annoncer la mort de son ami, en l'apprenant, éprouva un mouvement qui lui fit perdre connaissance : les soins empressés qui lui furent prodigués la firent revenir à la vie, et lui donnèrent la force de supporter avec un courage évangélique le coup fatal qui venait la frapper.

Dans la lettre adressée à la supérieure, était la copie du testament d'Hector, et ses dernières volontés : il lui donnait tout ce qu'il possédait, montant à environ deux cent mille francs. Cette fortune lui était acquise par un legs qu'un de ses oncles lui avait fait en mourant. La fortune n'était rien pour Cécile, la perte de son ami était tout ; ses sentiments étaient trop élevés pour que l'or fût une compensation à la peine qu'elle éprouvait. Ne voulant pas paraître dans cette affaire d'intérêt, elle donna à la supérieure une procuration pour régir sa fortune, la laissant à la communauté, pendant le temps qu'elle y resterait, à l'exception de douze mille francs, qui seraient pour son père et sa mère.

La supérieure et les religieuses faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour retirer Cécile de l'état de tristesse dans lequel elle était tombée. Quand elle n'élevait pas son ame à Dieu, la lecture des bons livres lui faisait passer le temps; quelquefois, celles

des religieuses qui possédaient des arts d'agrément, cherchaient à la distraire : la musique la charmait, surtout quand elles s'accompagnaient sur la harpe avec des doigts légers qui en faisaient résonner les cordes. Les religieuses excellaient dans les chants suaves, plaintifs que chaque jour elles adressaient au Seigneur ; souvent elles chantaient des morceaux remplis d'expression, dont les paroles vraies faisaient voir que dans ce monde rien n'est bonheur réel ; qu'il faut mettre toute sa confiance en Dieu, et suivre ses commandements, pour jouir dans le ciel de la félicité qui est réservé aux ames pures. Tout ce qui était fait pour Cécile, lui ôtait quelquefois la tristesse qui était peinte sur sa figure, mais ne lui ôtait pas celle qui régnait dans son cœur ; elle regardait tous les jours plusieurs fois le portrait de son ami, qu'elle avait depuis longtemps : elle le couvrait de baisers, l'arrosait de ses larmes. La peine qu'éprouvait la malheureuse Cécile, lui ôtait un peu de sa fraicheur, mais rien de sa beauté et de ses graces; elle conservait tous les dons précieux dont la nature l'avait accablée : malheureux présents du ciel qui conduisent souvent une jeune personne à sa perte, malgré les principes d'une sévère vertu.

Une grande cérémonie se présentait dans le couvent : une jeune novice nommée Euphémie devait prononcer ses vœux, pren-

dre le voile, mourir au monde. On sait combien cette cérémonie est imposante : tous les parents et amis sont invités à venir faire leurs derniers adieux à celle qui, pour toute la vie, renonce au bonheur temporel, pour goûter le spirituel, et vivre pour l'éternité dans la félicité. Le jour fixé pour la cérémonie, parents et amis d'Euphémie furent réunis dans le saint lieu où elle devait dire un dernier adieu au monde; une foule très-considérable se pressait pour voir un spectacle qui arrachait des larmes à la plupart des assistants; la curiosité plutôt que la religion avait attiré cette foule; on y remarquait beaucoup de jeunes gens, dont l'imagination ardente ne croit voir dans les communautés que des angesremplis de grace et de beauté. Comme il est d'usage, les parents et les amis de la jeune personne qui prononçait ses vœux, avaient des places réservées, pour voir parfaitement la cérémonie. Parmi les parents d'Euphémie, se trouvait un nommé M. de Lacheverie, homme de quarante ans environ ; pendant toute la cérémonie, ses yeux ne cessèrent pas d'être sur Cécile, qui lui paraissait un astre brillant faisant pâlir tout ce qui l'entourait. Qu'elle était belle ! malgré qu'elle fît tout pour ne pas le paraître. Le voile blanc qu'elle avait, au lieu d'altérer la blancheur de son front, le faisait paraître avec plus d'éclat ; ses soupirs portaient à l'ame ; ses traits avaient une

expression céleste. La sainteté du lieu où se faisait la cérémonie, n'était pas un obstacle assez fort pour retenir captifs les sens et l'imagination ardente de M. de Lacheverie. En voyant une beauté aussi parfaite que Cécile, il fut saisi, comme par enchantement, d'un feu qu'on ne peut exprimer ; de toutes les personnes qui remplissaient le temple du Seigneur, il ne voyait qu'elle. Au moment que toutes les religieuses l'une après l'autre allèrent jeter de l'eau bénite sur Euphémie, qui était couchée au pied de l'autel, et couverte d'nn drap mortuaire, Cécile passa à côté de M. de Lacheverie qui ne put s'empêcher de s'écrier plusieurs fois avec l'accent le plus pénétrant : Qu'elle est belle ! Cécile entendit parfaitement ces expressions, sans regarder d'où elles partaient; elle continua sa marche les yeux baissés vers la terre, mais son front prit une couleur rosée qui lui donnait encore plus d'éclat.

Pendant plus de deux heures que dura la cérémonie, mille idées plus extravagantes les unes que les autres enflammaient M. de Lacheverie, et lui faisaient concevoir des projets que la raison doit empêcher de mettre à exécution.

Monsieur de Lacheverie était célibataire, avait une fortune immense, appartenant à une famille qui tenait le plus haut rang dans l'état, le ministère, les ambassa-

des, la pairie, les hauts dignitaires de l'armée avaient vu plusieurs de ses parents; lui-même avait été maréchal-de-camp, mais fatigué du service militaire, il le quitta pour se retirer dans une de ses terres, et voyager librement une partie de l'année. Tous ces avantages lui firent penser qu'en mettant aux pieds de Cécile, dignités, fortune, il parviendrait à la retirer du couvent : il lui fit parvenir plusieurs lettres qui restèrent sans réponse ainsi que des propositions successives qu'il lui fit faire par les moyens en usage dans les couvents, où jardinière, portière, ne sont pas insensibles aux arguments irrésistibles. Les lettres de M. de Lacheverie, ses déclarations étant renvoyées, alors, ne sachant que faire pour obtenir l'objet de tous ses vœux, il projeta un enlèvement : d'accord avec la femme du jardinier et celle du portier du couvent, dont il remplit les poches d'or, il fut convenu qu'un soir ils entraîneraient Cécile dans le jardin, près d'une petite porte donnant dans une rue peu passante, que plusieurs domestiques de M. de Lacheverie seraient introduits dans le jardin, qu'ils s'empareraient d'elle, et l'emporteraient dans une voiture de poste qui serait à la porte du jardin; le jour fut fixé; tout fut préparé :

Cécile fut facilement entraînée vers la porte du jardin, son habitude étant d'aller chaque jour prier sur la tombe d'une reli-

gieuse qui était à côté, sous un bosquet de cyprès. Au moment où elle faisait ses prières accoutumées, les domestiques qui avaient été introduits dans le jardin s'emparèrent d'elle : ils lui mirent un mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier ; elle fut transportée dans nue voiture de poste où était M. de Lacheverie ; les postillons bien payés franchirent avec la promptitude de l'éclair, toutes les distances ; en peu d'heures, ils dépassèrent les frontières de la Belgique, et arrivèrent à Gand. Cécile, sans être revenue de l'évanouissement qui s'était emparé d'elle, et sans avoir ouvert les yeux à la lumière, c'était un corps inanimé, quand on la descendit de voiture pour la mettre dans un appartement qui soigneusement avait été préparé à l'avance, un courrier marchant une heure en avant de la voiture.

Aussitôt son arrivée, le plus célèbre médecin de Gand fut appelé ; plus de vingt jours furent nécesaires pour rappeler Cécile à une existence réelle, mais sa raison était entièrement perdue : elle fut dans cet état plusieurs mois; son imagination la trompant, elle croyait voir Hector dans M. de Lacheverie : elle l'appelait son ami, lui prodigait toutes ses caresses. M. de Lacheveric, entraîné par un sentiment naturel, n'écoutant que son amour, sans égard à la position de Cécile, eut la lâcheté de se rendre crimi

nel envers elle. Cécile se livra à lui, croyant se livrer à Hector, l'absence de sa raison lui fit oublier le serment qu'elle avait fait de n'être jamais à d'autre qu'à son ami ; elle ne fut point coupable, M. de Lacheverie seul fut criminel. Pour la faire revenir de son égarement, les médecins ordonnèrent de la faire voyager.

M. de Lacheverie la conduisit succesivement à Berlin, Stockholm, Copenhague, Varsovie, Vienne; ayant dans cette dernière ville beaucoup de connaissances, surtout dans les grands et puissants personnages, y ayant été secrétaire d'ambassade, aussitôt qu'il y fut arrivé il conçut le projet d'y rester quelque temps; desuite il fit des recherches pour se procurer un logement qui ne laissât rien à désirer; il loua un brillant équipage, prit un nombreux domestique dans le but de flatter Cécile, et de la rendre à la santé. Aussitôt qu'ils furent installés, ce qui fut l'affaire de quelques heures, M. de Lacheverie fit venir un célèbre médecin, dont le talent ne démentait pas la réputation. Quinze jours suffirent pour rendre la malade dans un état de santé parfaite. La raison qui lui revint, fut pour elle un réveil ; mais, oh ! fatal réveil ! elle ne voyait plus Hector dans M. de Lacheverie ; elle ne pouvait comprendre comment elle se trouvait à plusieurs centaines de kilomètres de son couvent, comment elle en était sortie ; en examinant ce qui l'entou-

rait, elle ne pouvait y croire ; elle pensait que tout ce qu'elle voyait était illusion ; mais, bientôt elle fut assurée que tout était vérité ; elle se jeta aux pieds de M. Lacheverie, les baigna de larmes en le priant de la faire reconduire à son couvent. Ses prières, ses larmes, furent inutiles, M. de Lacheverie voulant obtenir, par suite d'un sentiment réel, ce qu'il avait obtenu dans un moment où Cécile l'avait pris pour Hector.

Cécile, sans ami, sans connaissance, sans soutien, seule avec M. de Lacheverie, à une grande distance de son pays, que pouvait-elle faire pour revoir les lieux où seulement elle avait trouvé le bonheur depuis qu'elle avait perdu son ami. Toutes les avances que lui faisait M. de Lacheverie, or et bijoux, n'étaient rien pour elle ; tout fut inutile, elle résista, fut vertueuse, et était loin de penser au crime affreux dont son ravisseur s'était rendu coupable envers elle. Elle fit part de sa position à la supérieure de son couvent, qui, dans une réponse remplie de bonté, l'engagea à mettre toute sa confiance en Dieu qui ne l'abandonnerait pas.

M. de Lacheverie, malgré les refus réitérés de Cécile, cherchait toujours à lui faire oublier sa malheureuse position. De plus en plus il affectait un luxe sans bornes ; il voyait les plus hauts, les plus puissants personnages ; des fêtes lui étaient données ; il

les rendait; mais rien n'éblouissait Cécile, qu'il faisait passer pour sa parente. Cécile dût consentir à ce stratagème pour conserver aux yeux du public son honneur. Elle fut présentée à la cour; elle y fut admirée, recherchée; l'empereur, l'impératrice et les princes lui firent le plus grand accueil; elle était fêtée, chérie par tous ceux qui l'approchaient, qui la connaissaient. Sachant dissimuler les chagrins qu'elle éprouvait au fond de son cœur, elle conservait extérieurement une gaieté et une affabilité qui la faisaient rechercher.

La religion vint de nouveau à son secours. Dieu n'est pas ingrat envers ceux qui le prient sans arrière-pensée. Dans la société qu'elle fréquentait elle entendit parler d'un ecclésiastique français qui exerçait son saint ministère à Vienne, et qui jouissait d'une haute réputation à la cour; elle prit la résolution de le voir; dans le plus grand secret elle y fut, se confia à lui, trouva dans ce ministre de Dieu un modèle de vertu, de bonté: c'était un de ces hommes qui aiment à faire le bien sans ostentation; qui, au nom d'un Dieu de paix et de miséricorde, savent pardonner les fautes, et ne condamnent pas ceux qui ne pensent pas comme eux. Ce digne ecclésiastique lui donna tous les moyens de quitter M. de Lacheverie et de se rendre à son couvent. Ce qui était nécessaire pour son départ fut bientôt préparé; elle mit

a femme-de-chambre dans le secret, et par
it avec elle dans une bonne chaise de poste,
ccompagnée d'un homme et d'une femme
le confiance que son directeur lui procura.
Elle prit une route détournée pour entrer
en France, l'argent ne lui manquant pas,
elle paya bien les postillons, et, quoique
chaque jour elle changeât de route, elle
franchit rapidement les frontières françaises,
et se trouva sous la protection des lois de son
pays. Malgré tout ce que fit M. de Lacheverie, il ne put l'atteindre. Elle arriva à son cher couvent ; la supérieure, toutes les sœurs, furent dans la joie ; elle leur raconta sa malheureuse aventure ; elle fut plainte ; le vénérable aumônier rassura le repos de son ame. Dans la plus grande retraite, elle passa dix années au couvent sans vouloir prononcer des vœux qui l'auraient engagée pour toute la vie. Ayant atteint trente-cinq ans, à cet âge, une femme, sans avoir perdu tous ses agréments, n'a plus la fraicheur de la jeunesse : les peines que Cécile avait éprouvées avaient influé sur sa santé ; la perte qu'elle fit de ses parents lui fit beaucoup de mal, n'ayant pu leur faire un dernier adieu. Quoique la vie du couvent eût pour elle beaucoup de charmes, elle pensait toujours à ses premières années, aux lieux qui l'avaient vu naître, à son troupeau, à ses chiens fidèles, et à l'endroit où, pour la première fois, elle appela

Hector son ami. Tous les jours, elle désirait revoir les prairies, les vallons qui avaient été témoins des jeux de son enfance; elle fit part à la supérieure et à l'aumônier de ses intentions; l'un et l'autre lui dirent que son âge permettait qu'elle suivît ses goûts, et lui donnèrent des conseils de véritables amis. Au regret de toute la communauté, elle fit ses préparatifs de départ, retira seulement trente mille francs sur les deux cent mille francs qu'elle avait laissés à la supérieure, et, par un acte, donna au couvent cent mille francs, sous la condition que les intérêts seraient distribués tous les ans aux malheureux; elle laissa sans les donner les soixante-dix mille francs restant entre les mains de la supérieure, cette somme pouvant lui être utile pour les pauvres de son pays. Le jour de son départ fut un jour de deuil pour tout le couvent. Ayant fait quantité de petits ouvrages charmants, elle donna à chacune de ses sœurs une marque de souvenir. La supérieure, ne voulant pas la laisser partir seule, la fit accompagner par des femmes de confiance.

Aussitôt que Cécile fut arrivée dans son pays, elle acheta la chaumière qui l'avait vu naître, et où ses parents avaient fini leurs jours, et fit l'acquisition de meubles rustiques, semblables à ceux qui l'ornaient lorsqu'elle l'avait quittée, d'un troupeau de trois cents bêtes; prit pour serviteur et ser-

vante le mari et la femme, personnes qui méritaient toute sa confiance. Sa toilette fut celle d'une simple paysanne; chaque jour elle conduisait son troupeau au pacage, et ne manquait jamais de passer à l'endroit où elle avait vu Hector pour la première fois; elle s'y agenoullait sur le banc de gazon qui tant de fois fut témoin de leurs serments, adressait des prières à Dieu pour que son ami jouît dans le ciel du bonheur qui est réservé à ceux qui n'ont rien à se reprocher sur la terre.

Le produit de son troupeau, quand elle en avait retiré le strict nécessaire, était pour les pauvres. Du lait de chèvres et du pain noir faisaient sa seule nourriture; mais elle forçait ses domestiques à se nourrir comme ils le désiraient. Elle passa ainsi le reste de sa vie, qui se termina à soixante-quinze ans. En mourant, elle laissa tout ce qu'elle possédait à ses domestiques, sous la condition qu'ils la feraient enterrer à l'endroit où chaque jour elle adressait ses prières à Dieu, pour qu'il lui pardonnât ses erreurs; qu'ils y feraient bâtir une chappelle où son tombeau serait déposé; que les soixante-dix mille francs qui lui restaient au couvent seraient placés au profit des pauvres; que chaque année, au jour anniversaire de sa mort, un service serait célébré dans la chapelle, et que l'on distribuerait aux pauvres l'intérêt des soixante-dix mille francs.

Pendant les dernières années de sa vie, toutes les personnes qui allaient la voir la trouvaient toujours, soit à prier, soit à lire des livres pieux, ou à filer le produit de sa récolte de chanvre dont elle faisait des chemises pour les pauvres. Tout le monde la respectait.

Plusieurs fois elle fut demandée en mariage, non pour ses bonnes qualités et sa vertu, mais pour sa fortune. Elle refusa de très-bons partis, ne voulant pas être sous une domination qui l'aurait empêchée de faire pour les pauvres ce qu'elle faisait, domination qui l'aurait peut-être aussi empêchée d'élever son ame à Dieu de donner ses souvenirs à son ami. Pendant les quarante ans qu'elle garda son troupeau, elle fut heureuse ; une main divine la récompensait des malheurs qu'elle avait éprouvés pendant sa vie.

Modèle de l'amitié, modèle des vertus, sois toujours présent à la mémoire de celles qui, n'étant pas maîtresses de leurs sens, se laissent entraîner dans le préeipice qui s'ouvre sous leurs pas, sois toujours présent à leur mémoire, pour qu'une faute ne soit pas suivie d'une autre ; que la religion soit leur sauveur, elle seule pouvant vous faire rentrer dans le sentier de la vertu.

Des personnes diront : Quoi! vous élevez la conduite de Cécile? mais c'est une femme qui, en se livrant à Hector, a cessé d'être vertueuse. Je leur répondrai : oui cer-

es, Cécile a commis une faute ; mais quelle est la femme assez hardie pour dire qu'elle n'en commettra pas, et qu'une première faute ne sera pas suivie d'une autre ? Ouvrons les yeux sur toutes les classes de la société, je n'en excepte aucune : qu'y voyons-nous ? Quantité de femmes oubliant leurs devoirs, mais pas une Cécile. Il est certainement des femmes qui, par le peu d'agréments qu'elles possèdent, sont à l'abri de toutes les attaques ; ces femmes vantent leur vertu ; elles ont tort : seulement elles doivent remercier Dieu de ce qu'il les a fait naître inattaquables ; mais qu'elles ne se glorifient pas de leur vertu en disant que la seule force de leur raison a vaincu leurs passions ; je répéterai toujours à ces femmes ce vers si connu :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Cécile, pendant toute sa jeunesse, fut exposée aux plus grands dangers ; elle sut d'abord les éviter, finit par succomber ; mais, quand elle vit qu'elle devenait coupable envers Dieu, elle eut recours à lui : elle fut sauvée. Quarante ans de jeûnes, de prières, ne rachettent-ils pas ses fautes ? Il faudrait avoir une bien faible idée de la bonté divine pour ne pas le penser.

L'histoire de Cécile nous captiva jusqu'à six heures ; nous l'écoutâmes avec la plus

grande attention. Madame Darcourt, en nous la racontant, y mit toute l'expression possible; elle fit parfaitement ressortir les diverses positions dans lesquelles Cécile s'était trouvée. Ce qui fut très-remarquable, c'est que pendant sa narration deux bergères de l'hospice, par l'expression de leur figure, laissaient apercevoir les sensations qu'elles éprouvaient : quand la position de Cécile changeait, elles semblaient désirer être ce qu'elle avait été. Ce tableau était des plus piquants, et me faisait voir que même les personnes sans aucune éducation, ne sont pas insensibles aux impressions qu'elles reçoivent; et qu'il est dans tous les êtres organiques un sentiment de sensibilité dont nous ne sommes pas maîtres.

L'histoire de la bergère des Pyrénées termina notre journée. Nous convînmes que le lendemain, de grand matin, nous quitterions l'hospice pour rendre visite à la vallée du Lys.

CHAPITRE XIII.

9me PROMENADE.

La vallée du Lys. — L'Archéologue. — Déjeûné champêtre.

A six heures du matin nous fîmes nos ieux à l'hospice, remerciâmes les maîtres bon accueil qu'ils nous avaient fait, et stribuâmes nos générosités aux domestiques, qui nous parurent fort contents. Nous

nous mîmes en route : les chemins allant toujours en descendant, en moins d'une heure et demie nous arrivâmes à l'embranchement de celui de Luchon et de la vallée du Lys ; traversâmes à gauche un pont de bois jeté sur la Pique.

Pour arriver à la vallée du Lys (qui prend son nom des fleurs qui y croissent en quantité au printemps, et qui ont un rapport parfait avec le lys de nos jardins, quoique plus petites), il faut suivre pendant trois quarts d'heure une gorge très-étroite ; de chaque côté s'élèvent des montagnes très-hautes, continuellement couvertes d'une fort belle végétation; dans divers endroits on remarque des masses considérables d'arbres qui ont été emportés par des avalanges de neige; le chemin est mauvais, presque toujours en montant, et très-rocailleux. A peu près à vingt minutes du pont que l'on a traversé, on voit sur la gauche la cascade de Boneu, qui est assez belle ; elle se précipite dans la rivière du Lys.

La gorge qui conduit à la vallée du Lys, est remarquable par la quantité de gros arbustes qui sortent des fentes des rochers; généralement ce sont des hêtres ; leur végétation a quelque chose de si surprenant que je ne puis m'empêcher de vous en donner des détails.

De la fente des rochers, qui souvent n'a pas dix centimètres de large, s'élève une tige

ou tronc qui progressivement en croissant couvre leur plus grande partie ; ce tronc se développe de manière à venir prendre pied en terre, et y former de nouvelles racines, qui donnent à la tige ou tronc une nourriture assez grande pour faire croitre un arbre de six à huit pieds (2 à 2 mètres et demi) de circonférence, et d'une élévation plus ou moins grande. Comme la végétation de ces arbres dans son principe est contrariée, généralement ils sont tortueux. D'après ce que je viens de vous dire, vous devez voir qu'il est des arbres qui renferment dans leurs tiges des rochers d'un très-gros volume. En examinant avec attention ces arbres, on voit combien la nature est bizarre, et combien les végétaux cherchent à s'approprier tout ce qui peut être utile à leur accroissement et à leur existence jusqu'à l'instant où ils doivent s'anéantir pour faire place à d'autres. François, qui ne nous avait pas quittés, ne cessait de nous faire examiner tout ce qui lui semblait susceptible d'intérêt : environ un quart d'heure avant d'entrer dans la vallée du Lys, il nous fit remarquer sur la gauche, dans un petit pré, près de la rivière, plusieurs pierres représentant des carrés longs, tellement exacts dans leurs forme, que l'on peut croire qu'elles ont été taillées par la main des hommes. Ces pierres ont environ un mètre trente-trois centimètres de hauteur, un mètre de lar-

où ce peuple était florissant, il y a environ quatre mille ans; ce qui leur faisait penser qu'une colonie égyptienne était venue s'établir dans cette partie des Gaules; de grandes discussions s'élevèrent, et, comme il est d'usage, personne ne fut d'accord; cependant il fut décidé que l'on ferait un long rapport de la découverte de ce monument à l'autorité compétente, que toutes les opinions y seraient consignées, afin de la décider à enrichir un musée des antiques d'une découverte aussi importante. L'autorité ne fut pas sourde à la voix de la science; elle acheta le monument plusieurs mille francs, et le fit placer, en grande pompe, dans le musée des antiques du chef-lieu du département: mais, ô désespoir! peu de temps après, par suite d'un de ces hasards qu'on ne peut concevoir (*mons parturiens*), le monument antique fut reconnu pour un monument fabriqué depuis plusieurs années; comme un infame, il fut chassé du lieu où il figurait au milieu de la vérité: un procès, dit-on, fut intenté au vendeur, mais il n'eut pas de suite. Ce fait fort original nous fit rire aux éclats.

Nous ne restâmes pas long-temps devant les prétendus autels druidiques; nous continuâmes notre chemin pour la vallée du Lys; après un quart d'heure de chemin, nous y arrivâmes. La gorge que nous avions suivie s'étend progressivement; les monta-

gnes de chaque côté s'éloignent ; la nature change de face : les prairies sont d'un plus beau vert, la végétation des arbres est plus belle ; sur la gauche ils garnissent et couronnent la cime des plus hautes montagnes ; sur la droite ils ne vont que jusqu'aux deux tiers ; en face sont des rochers et des pics très-élevés ; entre autres, la montagne de Grabriolla, qui s'élève au-dessus de toutes les autres montagnes ; son pic culminant est à [illegible] toises (3215 mètres 850 millimètres) au-dessus du niveau de la mer ; plusieurs glaciers s'y font remarquer : j'en ai donné le détail dans l'avant-propos de cet ouvrage ; la plus grande partie de l'année ; elles sont couvertes de neige, et ferment la vallée, qui peut avoir quatre kilomètres de longueur sur deux à trois dans sa plus grande largeur. Dans toute la gorge que nous avions traversée, nous n'avions rencontré qu'une seule maison ; dans la vallée du Lys, nous en comptâmes quatre-vingt-seize, dont beaucoup sont de modestes chalets ; ce qui, à trois personnes chacune, fait une population d'environ trois cents âmes : l'activité de cette population, et la grande quantité de bestiaux qu'elle fait paître, donne à la vallée un aspect riant, quoique elle soit entourée de hautes montagnes. Le plaisir que l'on éprouve au milieu de ces sites est des plus grands, d'autant plus qu'avant d'y arriver, on a suivi une gorge très-solitaire.

Le nombre des bestiaux, chévaux, vaches et bœufs qui paissent dans la vallée, peut être estimé à deux mille ; celui des moutons et chèvres est beaucoup plus considérable. Dans le jour, une partie de ces bestiaux est parquée, chaque propriétaire ayant son terrein ; la nuit tous rentrent dans les étables qui sont fort grandes. Ces étables servent de chambre à coucher et de cuisine aux habitants, qui ont en partie les mœurs et habitudes des peuples primitifs.

Nous traversâmes au milieu des prairies toute la vallée du Lys, et arrivâmes à son extrémité pour y examiner les cascades qui se font jour à travers les rochers. Sur la gauche est celle dite du Cœur, parce qu'elle a la forme d'un cœur ; le volume d'eau qu'elle jette est considérable ; elle s'élance au milieu d'arbres touffus, et paraît s'y perdre. Vers sa droite, à quelques pas de distance, les arbres cessent ; des rochers à pic prennent pied au bas du terrein et s'élèvent perpendiculairement à plusieurs centaines de pieds ; leurs cimes sont couvertes d'arbres d'une faible végétation ; ils sont dominés par de hautes montagnes où la neige existe toute l'année ; ces rochers forment un arc assez parfait ; au milieu existe une fente qui commence à leur plus grande hauteur, et qui se prolonge jusqu'à leur base ; cette fente progressivement devient plus large à mesure qu'elle atteint leur base

dans sa plus grande largeur; elle n'a cependant pas plus de deux mètres et demi ; au milieu s'élance une cascade, qui s'appelle cascade d'Enfer ; elle est remarquable par la fente qui lui sert de conduit; sur sa droite, à une centaine de mètres, est une autre cascade qui a peu d'importance, mais qui cependant fait un assez bel effet.

Il y avait trois heures que nous étions partis de l'hospice; en le quittant nous n'avions pris aucune provision pour parer à nos besoins, s'ils se faisaient sentir ; ils arrivèrent promptement ; pour les satisfaire autant que possible, nous demandâmes à un berger si dans la vallée il n'y aurait pas une auberge ou cabaret où nous pourrions nous rafraîchir. Il nous répondit très-honnêtement que, si nous voulions, il nous conduirait dans une maison au milieu des prés où toutes les personnes qui venaient voir la cascade s'arrêtaient, soit pour dîner, soit pour déjeûner ; qu'on y était parfaitement. Nous acceptâmes sa proposition ; alors il nous conduisit à la maison dont il nous avait parlé ; mais, malheureusement pour nos estomacs, le maître et la maîtresse d'hôtel étaient sortis pour aller à Luchon chercher des provisions dont ils manquaient, ce qui nous mettait dans le plus grand embarras. Madame Darcourt, qui toujours trouvait des ressources auxquelles nous ne pensions jamais, nous proposa d'entrer dans une des

[illegible] châlets qui étaient [illegible] la faim nous fit passer par-dessus ce qui pouvait avoir de désagréable de prendre notre salle à manger dans une étable aux bœufs d'une bergerie. Nous entrâmes dans un des châlets qui avait la plus belle apparence; il se composait d'une grande étable où trente-cinq à quarante bœufs et chevaux faisaient leur domicile; dans un coin était une cheminée entourée d'un grand banc de pierre; à côté, un bois de lit en forme de boîte, où de la paille de seigle servait de paillasse, de matelas et de lit de plume. Aussitôt que nous fûmes entrés dans ce châlet, un homme de 60 à 65 ans, qui sûrement se doutait de ce que nous voulions, nous offrit, en très-bon français, lait et pain; nous ne nous fîmes pas prier pour accepter ses offres. La joie dans les yeux, il mit notre couvert sans nappe sur le banc de pierre qui entourait la cheminée; des assiettes, des cuillères et une jatte en bois furent la porcelaine qui orna la table: le lait qu'il nous servit était parfait, le pain qu'il nous donna avait un excellent goût; nous fîmes un repas parfait; quand il fut fini, nous donnâmes à notre maître d'hôtel dix francs. Transporté de joie, il nous remercia de tout son cœur, fit le signe de la croix et mit les dix francs dans sa poche; il était loin de s'attendre à une si bonne aubaine; nous le quittâmes, prîmes le chemin que nous avions suivi en venant, et

arrivâmes à Luchon à trois heures. Avant de rentrer dans nos logis, nous convînmes que nous prendrions du repos le reste de la journée, afin de pouvoir partir le lendemain matin de bonne heure, pour aller visiter la vallée d'Aran (Espagne). Nous nous quittâmes très-contents l'un de l'autre, après avoir fait promettre à François qu'il continuerait à nous accompagner dans toutes les courses que nous ferions.

CHAPITRE XIV.

10me PROMENADE.

La vallée d'Aran. — Son historique. — Les thermes de Lez. — Route de Lez à Saint-Béat, et de Saint-Béat à Luchon. — La comtesse de Pionthowiski. — Histoire d'Angelina.

Nous ne fûmes pas exacts à l'heure du rendez-vous : il était dix heures, nous étions encore dans les bras du sommeil, quoique nous dussions partir à cinq. François, qui avait été exact, nous attendait avec

impatience. En voyant les heures s'écouler, craignant qu'il nous fût arrivé un accident pendant la nuit, et que peut-être nous fussions passés dans l'autre monde, il pria notre maître-d'hôtel de frapper à nos portes pour s'assurer si nous étions morts ou vivants. Notre maître-d'hôtel, qui était aussi inquiet que ce bon François, frappa à nos portes : nous n'entendîmes pas les premiers coups, tant nous étions plongés dans un profond sommeil ; ce ne fut qu'à la suite de coups réitérés, et plus forts les uns que les autres, qu'il parvint à nous retirer de notre longue léthargie. Quand il nous dit qu'il était plus de dix heures, nous ne voulûmes pas y croire ; mais, comme promptement nous en entendîmes sonner onze, il fallut bien croire qu'il en était dix. Notre toilette ne fut pas longue à se faire ; quoique ayant les yeux encore à moitié fermés, chacun de son côté, fit les préparatifs nécessaires pour aller visiter la vallée d'Aran.

Pour visiter la vallée d'Aran, il nous fallait deux jours. Nous nous mîmes en route pédestrement, comme nous avions coutume de le faire. Après avoir fait quelques centaines de pas, François nous dit : Messieurs et Madame, si vous croyez avoir pris tout ce qui nous est nécessaire, vous êtes dans l'erreur ; car il me semble que vous avez oublié l'essentiel ; il paraît que chez vous, suivant le proverbe, *qui dort dîne ou dé-*

jeûne ; vous me permettrez de vous dire que pour moi il n'en est pas ainsi ; et, comme vous ne dormirez sûrement pas avant que nous arrivions à Bossost, l'appétit vous prendra. François avait raison ; la prévoyance de madame Darcourt était bien en défaut, ce qui lui valut quelques légers reproches de son mari ; reproches faits avec une bonté, une amabilité charmantes. François fut dépêché pour aller chercher des provisions ; il ne fut pas plutôt parti que nous le vîmes revenir avec un jeune garçon qui apportait tout ce que nous avions oublié. Notre maître-d'hôtel, homme réfléchissant à tout, s'étant aperçu de notre oubli, y avait paré en chargeant un de ses domestiques de nous apporter tout ce dont nous pouvions avoir besoin, lui recommandant surtout de faire le plus de diligence possible pour nous rejoindre ; les provisions qu'il nous envoyait étaient considérables, ayant cru devoir en mettre pour trois jours, pensant que nous ne trouverions pas en Espagne tout ce qui pourrait nous convenir. Nous gardâmes avec nous le domestique qui nous était envoyé, pour aider François à porter nos bagages et nos comestibles. Rassurés sur la partie gastronomique, nous continuâmes notre route; remplis de gaieté, nous marchions à pas de géant, ce qui nous fit arriver en deux heures au Portillon, limite des frontières de France et d'Espagne.

Pendant ces deux heures rien ne fixa notre attention: ce sont des montagnes continuelles, de petites vallées, des bois, des rochers, qui nous représentaient ce que nous avions déja vu bien des fois.

François avait eu raison de penser à la partie gastronomique, car, au Portillon, le premier mot de Mme Darcourt fut de dire: Je me sens un appétit qui dévorerait des rochers. Cette expression, dite avec sa vivacité ordinaire, nous fit faire quelques réflexions fort gaies sur son manque de prévoyance, qui, sans François, nous aurait sûrement fait succomber d'inanition dans les gorges qui conduisent à la vallée d'Aran. Mme Darcourt, avec l'amabilité qui ne la quittait jamais, nous fit parfaitement comprendre que dans les parties de plaisir chacun devait payer de sa personne pour ce qui est nécessaire, et que les femmes n'y sont pas plus intendants que les hommes. Pendant cette conversation, qui était animée par des mots spirituels, François et le domestique que nous avions gardé étalaient notre déjeûner sur le gazon; rien n'y manquait, notre maître-d'hôtel ayant fait les choses beaucoup mieux que nous ne pensions; il avait poussé la prévoyance jusqu'à nous envoyer un filtre à l'esprit de vin pour faire le café; et avait eu soin de ne pas oublier une bouteille d'anisette de Bordeaux que Mme Darcourt aimait beaucoup. Nous fîmes un

repas champêtre délicieux. Après notre déjeûner, nous continuâmes notre voyage pour Bossost (Espagne).

A cet endroit tout change de face; les populations ne sont plus les mêmes : ce sont des Espagnols aux yeux noirs, au teint brun, généralement bien faits, ayant la jambe moulée ; les femmes sont très-piquantes. Si cette population n'était pas d'une malpropreté dégoûtante, si ses mœurs étaient en raison de sa dévotion, si sa civilisation était ce qu'elle devrait être, ce serait une population remarquable.

La classe du peuple dans les campagnes ressemble en général à des mendiants. Les hommes sont presque tous en culotte courte, avec des bas qui souvent ne vont que de la jarretière à la cheville du pied; ils sont chaussés avec des espadrilles; ils portent des vestes, rarement de cravate, ont presque toujours la tête nue; il en est qui ont un léger mouchoir noué autour : chez beaucoup ce costume est dégoûtant de malpropreté.

Les femmes portent des jupons courts, des camisoles à manches courtes, leurs fichus rentrés dans leurs camisoles; leur tête est couverte de diverses manières; elles sont généralement chaussées avec des espadrilles; celles qui appartiennent à la société ont la même mise que les Françaises; seulement elles portent en été des mantilles qui leur couvrent la tête; mais, malgré qu'elles imi-

tent les Françaises dans leur mise, elles sont loin de les égaler pour la tournure. Les hommes de la société portent aussi le costume français. Comme dans presque tous les pays, dans chaque village, les femmes ont une manière différente de se coiffer ; il est même peu de hameaux où il n'en existe pas une différente.

Les Catalans-Aragonais qui, dans la classe du peuple, ont de l'aisance, portent le véritable costume national. Il consiste :

1º En espadrilles avec des cordons d'une couleur tranchante ; ils se lient en cothurne autour de la jambe ; des bas blancs ;

2º Une culotte courte de velours, attachée aux genoux avec des rubans d'une couleur tranchante, ou avec une douzaine de petits boutons ;

3º Un gilet très-court, ouvert sur la poitrine ;

4º Une veste de velours de même couleur que la culotte, avec une grande quantité de boutons placés sur plusieurs rangs ; ces boutons ressemblent assez à des grelots ;

5º Pour cravate presque toujours un foulard nouée avec de gros nœuds ;

6º Un chapeau à bords très-étroits, élevé en cône tronqué, et garni d'une quantité plus ou moins grande de petits boutons comme ceux de la veste ;

7º Une large ceinture rouge, soit en laine ou en soie.

Ce costume bien porté a de la légèreté, même de l'élégance. Les divers costumes que nous vîmes à Bossost, ainsi que les usages de la population, nous parurent si différents des nôtres que nous nous décidâmes à faire dans la vallée d'Aran une incursion plus grande que celle que nous avions projetée. Pour la faire nous prîmes un conducteur espagnol, parlant parfaitement français, et qui passait dans le pays pour un savant, ce qui nous était d'une grande utilité pour connaître l'historique de cette vallée.

Nous quittâmes Bossost qui n'offre rien de beau. C'est un village de huit à neuf cents ames, auquel on donne le nom de ville quoique aucune muraille ne l'entoure, et qu'aucune ruine ne puisse faire croire qu'il en ait eu. En quittant Bossost, nous nous dirigeâmes vers Viella. Chemin faisant, notre conducteur espagnol nous raconta l'historique de la vallée d'Aran, en s'exprimant ainsi :

En général la vallée d'Aran est peu connue, et les personnes qui en ont parlé sont loin de l'avoir bien décrite ; elles en ont fait à tort une des vallées des plus stériles des Pyrénées et une des moins belles. Pour vous faire voir combien ces personnes se sont trompées, je vais vous donner les détails de son historique, et, autant que possible, j'entrerai dans ceux qui peuvent porter intérêt dans son ensemble.

Sans contredit la vallée d'Aran doit fixer l'attention de toutes les personnes qui viennent visiter les Pyrénées de la Haute-Garonne, quoiqu'elle appartienne à l'Espagne. Sous le règne de l'empereur Napoléon, elle appartenait à la France; mais les traités de 1815, imposés à cette dernière par toutes les puissances de l'Europe coalisées contre elle, l'en ont détachée ; elle est redevenue espagnole : elle fait partie de la Catalogne.

La vallée d'Aran est limitrophe de la partie est-sud-est du canton de Luchon, à l'extrémité de l'ancien pays de Cominges. Dans les temps reculés elle fut successivement sous la domination des Gaulois, des Romains, des Visigoths et des Maures, et finit par appartenir à la Catalogne aragonaise. Les Aragonais proprement dits eurent souvent des guerres à soutenir contre les Catalans, qui voulaient s'emparer de leur pays. Ces guerres eurent lieu principalement sous Philippe V; elles s'appelaient guerres de la Succession, les Catalans ayant pris parti pour la maison d'Autriche.

Avant que la vallée d'Aran fut sous la domination gauloise, quelques tribus celtes, nommées Garumni, l'habitaient : on prétend même que ces tribus occupaient tout le pays, en suivant les rives de la Garonne jusqu'à Saint-Martory; mais rien ne prouve ces on-dit historiques. Ces tribus étaient entièrement enclavées dans la vallée d'Aran,

et n'eurent pendant long-temps aucune communication avec les autres peuples; elles se distinguaient par une singularité de mœurs, d'habitudes et de manières extraordinaire; leur religion, qui tenait du paganisme, s'y conserva long-temps : elles adoraient plusieurs dieux, particulièrement, suivant ce qu'assurent divers historiens, le dieu Gar : Ce fut sûrement ce dieu qui donna son nom à la rivière Gar : Garonne.

Les tribus celtes qui habitaient la vallée d'Aran, ne vécurent que très-peu de temps en paix; les Romains, qui voulaient faire du monde entier leur empire, s'emparèrent de leur pays; mais, malgré eux, une partie de ces tribus se retira dans les montagnes, où elle vécut long-temps, ne voulant pas subir la domination romaine. Dans le nombre de ces tribus étaient les Arrevacci, qui finirent par se confondre avec d'autres tribus, et n'en faire qu'une seule. Un caractère libre, indépendant, était en général celui de ces populations nomades; je dis nomades, parce qu'elles n'avaient pas de lieu fixe dans les montagnes qu'elles habitaient; elles avaient celui que leur imagination ou leurs besoins leur faisaient désirer, quand elles en avaient la possibilité.

Aussitôt que les Romains eurent établi leur puissance dans la plus grande partie du monde connu, ils ne voulurent pas que leur empire fût sillonné par des populations

qui ne pouvaient qu'y porter le désordre, ils s'empressèrent de les soumettre : celle de la vallée d'Aran fut du nombre ; mais, quoique sous la domination romaine, elle forma un peuple particulier, qui avait ses lois, ses règlements : règlements et lois presque tous en rapport avec le pays de Cominges (à cette époque, *Convenæ*). Cet état de choses dura depuis Pompée, vers l'an 675 de Rome, jusqu'à Auguste, l'an 796, qui correspond à l'an 43 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire pendant cent vingt-et-un ans. Pendant ce laps de temps rien d'extraordinaire ne se passa dans la vallée d'Aran; elle était fréquentée comme tant d'autres pays par la belle jeunesse romaine qui venait se délasser à ses thermes des fatigues des conquêtes. Les Romains, qui avaient hérité des Grecs de la passion des bains, n'avaient pas plus négligé les sources thermales de la partie méridionale des Pyrénées que celles septentrionales, d'après les urnes, les vases antiques, les autels votifs, qui ont été trouvés en élevant les nouveaux thermes de Lez (ou Lès). Il n'y a pas de doute qu'il y ait eu à cet endroit, à l'époque où la domination romaine existait dans ce pays, un bel établissement de bains ; d'après divers historiens, ces bains s'appelaient *Lexi*, nom qui est devenu Lez; ils tombèrent en ruines après l'anéantissement de la puissance romaine dans cette partie de l'Europe

A la suite de la guerre entre Gondebault, fils naturel de Clotaire Ier, et de Gontrand, son fils légitime, guerre qui eut pour résultat la mort de Gondebault et la ruine de Lugdunum-Convenarum ou Lion de Cominges, à présent Saint-Bertrand, la vallée d'Aran fut alternativement sous la domination des rois d'Aragon et sous celle des comtes de Cominges; mais, en 1198, Bernard, comte de Cominges, la donna à Alphonse II, roi d'Aragon, qui épousa sa fille : ici il y a une erreur de date, car Alphonse II, étant mort en 1193, ne peut s'être marié en 1198; il est vrai qu'un historien fait mourir Alphonse II en 1198; mais, comme il parait constant qu'il n'est pas mort l'année de son mariage, puisqu'il est assuré qu'il eut plusieurs enfants, il faut en conclure que la date de 1193 n'est pas exacte.

Depuis 1198, la vallée d'Aran a subi diverses lois, suivant l'intérêt plus ou moins grand qu'y prenaient les rois d'Aragon. A ce sujet ils s'entendirent presque toujours avec les comtes de Cominges, pendant tout le temps que ces derniers eurent un pouvoir souverain, pouvoir qui cessa vers 1445, époque où le comté de Cominges passa sans réserve à la couronne de France, (sous Charles VII, roi de France.)

Dans les lois qui favorisaient la vallée d'Aran, était la franchise des bestiaux et

des libertés plus ou moins étendues suivant les circonstances, mais toujours plus grandes que dans les autres parties du royaume d'Aragon; elle était pour le spirituel sous la domination des évêques de Lyon de Comminges; ce ne fut qu'après le concordat de 1802 entre le pape et l'empereur Napoléon qu'elle fut soumise à l'évêque de La Feu d'Urgel.

Vers 1730, Philippe V pour récompenser les Aragonnais de leur dévouement à sa cause contre la maison d'Autriche, leur renouvela tous les privilèges dont ils jouissaient, en augmenta même quelques-uns.

Depuis 1506, époque où l'Aragon a été réuni au royaume de Castille, la vallée d'Aran a toujours fait partie de la grande famille espagnole, excepté les quelques années où elle fut réunie à l'empire français.

Les détails que venait de nous donner notre conducteur espagnol sur la vallée d'Aran nous firent voir qu'il connaissait parfaitement l'histoire de son pays.

Pour nous rendre de Bosost à Viella, nous passâmes par Castel-Léon; ensuite nous traversâmes la Garonne, et passâmes par le village d'Aubert. Notre intention était de rester à Viella seulement quelques heures; mais, comme il était un peu tard quand nous y arrivâmes, nous nous décidâ-

mes à y coucher, et choisîmes l'hôtel que l'on nous dit être le plus confortable ; nous y fûmes fortement rançonnés, suivant l'usage des Espagnols envers les Français, les premiers oubliant presque toujours la bonne et franche hospitalité qu'ils reçoivent dans notre pays. En attendant que souper et appartements fussent prêts, nous fûmes nous promener dans la ville pour voir si elle avait quelque chose de remarquable. Elle est sur la Garonne, qui à cet endroit est un simple ruisseau ; elle n'est pas jolie, mais a une assez grande activité, ayant toujours une garnison de plusieurs compagnies pour défendre le fort qui la domine. Elle a une administration militaire avec un gouverneur; une demi-heure nous suffit pour la voir. Nous rentrâmes à l'hôtel, fîmes un bon souper, et nous livrâmes au sommeil.

Le lendemain nous nous mîmes en route de grand matin ; nous commençâmes par aller rendre visite à un énorme bloc de granit qui est au milieu d'un champ, et qui, suivant la tradition, a été posé à cet endroit pour marquer que Pompée s'y était reposé. Aucune inscription ne prouve ce que dit cette tradition.

En allant de Bosost à Viella, nous avions suivi la rive gauche de la Garonne, en remontant; pour aller aux thermes de Lez, endroit que nous avions fixé pour notre gîte, en quittant Viella, nous prîmes la rive

droite de cette rivière en descendant, afin de ne pas passer autant que possible dans les mêmes endroits. Toujours avec notre guide espagnol, nous traversâmes successivement les villages de Villach, Arros, Bégos, Arro. Nous fûmes forcés près de cet endroit, à cause des rochers escarpés qui existent jusqu'à Lez, de traverser la Garonne et de suivre sa rive gauche. Nous arrivâmes très-tard à Lez, quoique nous fussions partis de bonne heure de Viella et n'ayant fait que cinq lieues (25 kilomètres); nous dûmes notre retard à la conduite peu honnête de plusieurs habitants des environs d'Arro, qui nous arrêtèrent comme des ennemis de leur patrie; malgré que nos papiers fussent parfaitement en règle, ils nous mirent en charte-privée pendant plusieurs heures. Mme. Darcourt était loin d'être contente; son amabilité, son esprit, ne pouvaient rien contre des paysans qui n'entendent pas raison, et qui sont loin de connaître les égards que l'on doit aux femmes. Nous endurâmes une captivité de trois heures, après laquelle on vint nous dire que, si nous voulions donner vingt piècettes (20 fr. de France), nous serions rendus à la liberté : Mme Darcourt donna promptement ce qu'on nous demandait; mais les 20 francs ne furent pas plutôt donnés qu'un des honnêtes espagnols qui nous rançonnaient, voyant la facilité avec laquelle Mme Darcourt

avait payé notre rançon, nous fit entendre que c'était vingt pièces pour chacun de nous qui leur fallait ; nous étions cinq, ce qui faisait cent francs. En donnant cette somme, notre bourse devenait bien sèche pour continuer notre voyage, et nous n'avions aucun moyen dans la vallée d'Aran de la remplir convenablement ; nous nous refusâmes à donner ce qui nous était demandé ; sur notre refus, les portes de notre prison se fermèrent. Nous étions dans un grand embarras, ne sachant à qui nous adresser pour obtenir justice. Notre conducteur espagnol, qui avait vu notre embarras et qui ne partageait nullement la conduite infame de ses compatriotes, sans que l'on s'en doutât, avait été au village d'Arro, qui est seulement à une heure de l'endroit où nous étions arrêtés, pour y prévenir l'alcade de notre position ; l'alcade d'abord ne voulut pas le croire ; mais il s'expliqua avec un tel accent de vérité qu'à la fin il fut convaincu que nous étions réellement entre quatre murs, exposés à la brutalité de ses subordonnés, ce qui le décida à venir sur le théâtre de la violation de la liberté individuelle et de l'hospitalité. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il fit venir les hommes qui nous tenaient enfermés, et nous fit mettre en liberté ; mais ne nous fit pas rendre nos vingt francs. Ce qui nous est arrivé arrive assez souvent, les habitants des campagnes en Espagne, dans bien

des endroits ne connaissant aucune loi, rançonner les étrangers fait leur plaisir.

En allant à Lez notre intention était d'y rester vingt-quatre heures, ce que nous fimes. Nous employâmes ce temps à visiter les environs: ils présentent un vallon très-riant et assez fertile, des sites agréables et pittoresques; nos vingt-quatre heures furent parfaitement employées. Plusieurs familles françaises, qui étaient venues prendre les eaux nous firent passer une charmante soirée. Nous regrettâmes beaucoup de ne pas pouvoir cultiver plus long-temps leur société, nos jours étant marqués pour nous rendre à Bagnères-de-Luchon.

Les bains de Lez sont situés dans le gros bourg ou ville dont ils portent le nom; l'affluence des baigneurs y est assez considérable, la plus grande partie Espagnols. Le nouvel établissement qui vient d'être construit est fort élégant; il est en grande partie bâti avec du marbre de Saint-Béat. Dans un grand corridor, il y a vingt cabinets de bains, dont les baignoires sont en marbre blanc, et deux cabinets de douches; à l'extrémité de ce corridor sont deux buvettes d'eau sulfureuse et ferrugiueuse.

Non-seulement on trouve aux bains de Lez du soulagement à ses maux, mais on y trouve encore de beaux et commodes appartements pour se loger. Au-dessus des cabinets des bains sont des terrasses à l'italien-

s'y jetter, perdent une partie de leurs eaux dans les prairies qu'ils arrosent.

La vallée d'Aran a sept lieues (35 kilomètres) de longueur, sur cinq lieues (25 kilomètres) de largeur ; elle possède de 20 à 21,000 ames, réparties dans trente-deux petites villes, bourgs, villages et hameaux. On y compte soixante-neuf églises, chapelles, ermitages. L'archéologue, le naturaliste, le peintre, l'admirateur des beautés de la nature peuvent y trouver des délassements et une distraction qui souvent font oublier les souffrances de la vie : l'étude du caractère espagnol, ses principes religieux fanatiques, son maintien grave, ses mœurs, sont autant de choses qui frappent celui qui aime à remarquer la différence qui existe dans les peuples, qu'une distance seulement de quelques lieues sépare.

Je me suis beaucoup étendu sur la vallée d'Aran, parce qu'elle a appartenu à la France, qu'elle a un intérêt historique, et qu'elle est un des buts de promenade des baigneurs de Bagnères-de-Luchon.

Comme nous l'avions projeté, nous quittâmes les thermes de Lez pour rentrer en France, et aller coucher à Bagnères, en passant pas Saint-Béat : nous fixâmes cet endroit pour notre premier repos ; la journée était longue, il nous fallait au moins huit heures de marche pour arriver à Luchon ; mais nous n'avions pas à lutter con-

tre une mauvaise route: une fois que vous êtes au pont du Roi, il ne faut plus que sept heures pour se rendre à Bagnères-de-Luchon ; ces sept heures sont moins pénibles à franchir que deux dans les sentiers escarpés. En quittant Lez, nous prîmes la rive gauche de la Garonne jusqu'au pont du Roi, frontière de France et d'Espagne ; à cet endroit, l'escarpement des montagnes nous força de prendre la rive droite jusqu'au village de Fos, premier village français, où il y a toujours une compagnie en garnison ; ensuite à Fos, nous reprîmes la rive gauche jusqu'à Saint-Béat : dans des instants nous étions au milieu de jolies prairies, dans d'autres au milieu des chemins des plus rocailleux; enfin nous arrivâvâmes à Saint-Béat sans accidents. Nous nous y installâmes quelques heures dans un petit hôtel, où nous fûmes très-bien reçus. Quelques minutes nous suffirent pour visiter Saint-Béat.

Saint-Béat est à 276 toises (420 mètres 984 millimètres) au-dessus du niveau de la mer. Cette petite ville, chef-lieu de canton, n'offre rien de remarquable. Ses habitants passent pour aimer beaucoup leur intérêt. Est-ce une calomnie ? Je l'ignore.

Dans les environs de cette ville, il est des carrières de marbre blanc très-estimé. Il est des personnes, qui se disent instruites, qui prétendent que le marbre qui a servi à

Rome à élever la fameuse colonne Trajane a été pris à Saint-Béat. Les environs de Saint-Béat sont très-pittoresques. Les hauts rochers qui entourent cette ville sont extraordinaires dans leurs formes, leurs élévations et leurs positions; il en est quantité qui semblent prêts à tomber tant ils tiennent peu à la terre; ce n'est pas sans crainte que l'on passe à leurs pieds; les plus remarquables sont dans une gorge à très-peu de distance de Saint-Béat. Après avoir visitée cette gorge, nous nous mîmes en route pour Luchon; sur la droite de la route nous remarquâmes trois châteaux à peu de distance l'un de l'autre; un fixa particulièrement notre attention par deux tours en marquetterie blanche et noire, la position de ces châteaux a quelque chose de pitoresque; leur position, à une assez grande élévation, presque sur la pointe des rochers, peut faire croire qu'anciennement ils etaient des châteaux forts; divers endroits dans leur construction donnant à le penser; aucun fait historique ne s'y rattache; les on-dit qui existent sur eux comme sur tant d'autres choses demandant confirmation, je n'en parlerai pas; ils peuvent être mis au nombre des contes plus ou moins absurdes et des croyances qui tiennent encore à une époque de non civilisation et de superstition.

Après avoir examiné ces différents châteaux, et particulièrement celui de Gu-

ran, nous continuâmes notre chemin, M. Darcourt et moi, faisant des réflexions sur tout ce que nous avions vu depuis plus de six semaines que nous parcourions en long et en large les Pyrénées de la Haute-Garonne; Mme Darcourt et François nous précédaient toujours de quelques centaines de pas; à chaque instant ils montaient sur les rochers, entraient dans les prairies et les bois pour y découvrir des plantes qui ne faisaient pas partie du riche herbier de Mme Darcourt. Souvent nous étions obligés d'attendre nos compagnons de voyage botanistes qui restaient des heures entières les yeux fixés sur une plante qui ne paraissait être qu'un bien simple brin d'herbe, mais qui cependaut renfermait des merveilles. Pendant que nous les attendions, nous examinions l'ensemble de la belle vallée de Luchon qui se développe à Cier. Il faisait un temps magnifique, de ces belles journées de printemps à Paris au mois de mai. Quoique nous ne fussions que fin septembre, les hautes régions des montagnes ne présentaient qu'un blanc manteau, toute la vallée un tapis de verdure magnifique dans lequel était répandu une population considérable, dont une partie occupée aux travaux agricoles, l'autre à faire paître les nombreux troupeaux de bêtes à laines et aumailles qui font la fortune du pays : ce joli spectacle était bien fait pour nous faire

attendre patiemment madame Darcourt dans ses recherches botaniques. Quand l'imagination est occupée, le temps passe rapidement, et, quoique marchant à pas lents, on fait beaucoup de chemin : sans nous en apercevoir, nous arrivâmes vis à vis le village de Cier, étant loin de penser que nous avions fait plus de 9 à 10 kilomètres depuis le château de Gurun.

En arrivant vis à vis de Cier, on voit au milieu de la vallée qui, à cet endroit est très resserrée, un énorme rocher, ce rocher autrefois tenait à d'autres, il fermait à cet endroit la vallée de Luchon et retenait les eaux qui très anciennement la couvraient, pendant un laps de temps, il y avait seulement à cet endroit pour arriver à Luchon un étroit sentier pratiqué sur le flanc des montagnes ; ce sentier et une partie des rochers ont disparu pour faire place à une belle route qui a été commencée en 1766, et promptement terminée ; sur un rocher au pied duquel elle passe, on lit les inscriptions suivantes :

FAITNER 1779.

H. PIERRE KAIDEL 1779.

Ces inscriptions sont sûrement les noms d'ouvriers qui ont travaillé à faire sauter les rochers qui barraient le passage.

François et madame Darcourt nous ayant

rejoints, nous proposèrent d'aller voir le village de Cier qui est à deux portées de fusil de la route en traversant l'One; François piqua tellement notre curiosité en nous parlant d'un monument qui était élevé sur la tombe d'une comtesse polonaise, née française, qui y avait été enterrée, que nous nous dérangeâmes de notre route pour l'aller voir.

Le village de Cier est assez joli, et paraît avoir de l'aisance. L'activité agricole de ses habitants protégée par M. Soulerat, maire de Bagnères-de-Luchon, qui y est riche propriétaire, s'y fait remarquer. Après avoir visité ce village dans tous les sens, nous fûmes voir l'église qui est bien, mais beaucoup trop petite pour la population, qui est de 5 à 600 habitants; en cela elle ressemble à presque toutes les églises de la Haute-Garonne, qui ne sont nullement en rapport avec les populations, ce qui prouve qu'à l'époque où elles ont été bâties (vers le XIVe ou XVe siècle), elles étaient seulement de simples chapelles pour les bergers qui en grande partie formaient la seule population qui habitait ce pays.

Sur la place de Cier existent trois ormes, dont un très-gros; plusieurs personnes appellent ces ormes *Ormes de Sully*. Je ne sais jusqu'à quel point le nom qui leur est donné leur est propre, si c'est par ordre de Sully qu'ils ont été plantés; comme il est

certain qu'il en existe dans divers endroits, ils datent de long-temps quoique paraissant encore jeunes : Sully ayant été en faveur de 1589 à 1610, sous Henri IV, ce laps de temps donne 232 à 253 ans, et les arbres de Cier sont loin d'avoir cet âge ; il est bien certain que très-anciennement il existait presque sur toutes les places des villes et villages des arbres sous lesquels on rendait la justice. Louis IX, de 1240 à 1270, quand il fut sorti de sous la tutelle de la reine Blanche, bien des fois la rendit sous des arbres dans le bois de Vincennes. Il est bien constant que l'usage de cette espèce de palais de justice est beaucoup plus ancien que Sully. Voici un fait qui pourrait être mis à l'appui ;

Sous le roi Henri II, en 1557, après la perte de la bataille de Saint-Quentin, le connétable de Montmorency qui commandait l'armée française fit sa retraite sur Ham, Noyon et Compiègne ; il s'arrêta dans un village nommé Rebécourt, entre Noyon et Compiègne, assembla son conseil sous les arbres où se rendait la justice pour délibérer sur ce qu'il avait à faire. — D'après les détails que je viens de donner, on ne peut douter que la justice très-anciennement se rendait sur les places publiques sous des arbres qui exprès y étaient plantés ; il paraît aussi positif que Sully fit renaître cet usage dans diverses localités ; mais il n'est

pas croyable que les arbres de Cier aient été plantés pour le même objet.

Le petit village de Cier ayant un intérêt historique qui se rattache beaucoup à Bagnères-de-Luchon, je ne dois pas le passer sous silence.

Autrefois il y avait à Cier, sur le rocher qui est à droite, un peu avant d'y entrer, un château. Il y a quelque temps on a trouvé des fondements de ce château qui prouvent qu'il avait une assez grande importance. Il appartenait aux seigneurs du pays qui avaient des droits très-étendus : ils avaient le pouvoir souverain sur les vallées de Luchon, de l'Arboust et d'Oueil ; chaque village devait leur fournir une garde, quand tel était leur bon plaisir ; ils avaient aussi le droit de justice, et la faissaient rendre en leur nom par des justiciers qu'ils nommaient dans les villages soumis à leur souveraineté ; comme Luchon était l'endroit le plus populeux de leur souveraineté, ils nommaient des consuls qui les y représentaient. Le château de Cier qui était sur le rocher ayant été détruit on ne sait comment, il fut rebâti à peu de distance du rocher. Des personnes donnent à une maison qui est sur le chemin du village à la route de Luchon, le nom de château; mais on ne peut raisonnablement croire que cette maison fut le château que firent rebâtir les seigneurs souverains de Cier. Il est à présumer que

l'ancien château était une forteresse qui défendait ce passage.

Avant de quitter le village de Cier, nous fûmes très-religieusement faire notre prière à l'église ; nous y vîmes le curé qui ornait son autel pour un service qui devait avoir lieu le lendemain de grand matin. Il nous regarda très-attentivement, et nous fit un grand salut, qu'il recommença deux fois, quand il nous vit mettre deux pièces de cinq francs dans le tronc qui est au-dessus d'un bénitier assez remarquable par son antiquité.

Nous quittâmes l'église, et fûmes voir le monument qui est sur le tombeau de la comtesse Pionthowiski. Ce monument est dans le cimetière : on lit dessus l'inscription suivante, qui fut faite par son mari.

Ci-gît Catherine-Michelle-Mélanie D......, comtesse de Pionthowiski, qui, après bien des malheurs, eut une cruelle maladie de neuf ans ; elle retourna à Cier pour y mourir à la fleur de son âge dans sa maison paternelle au milieu des braves gens qui l'ont vu naître, dont elle avait toujours conservé le souvenir le plus doux ; elle avait rendu son mari l'homme le plus heureux du monde;

elle était l'amie la plus constante, la plus tendre, la plus fidèle; son cœur d'ange, son esprit, ses vastes connaissances et ses aimables qualités la rendaient l'ornement et le charme de la société; elle était faite pour faire avec la même grace les honneurs d'un palais et le charme d'une chaumière; jamais sacrifice ne lui coûta pour faire le bien; pieuse et religieuse dans l'ame, elle consolait les affligés, les pauvres, qui prient Dieu pour elle avec son mari désolé,

Dieu aura pitié d'elle, sa vie toute entière n'était qu'une vie de malheurs. Puisse-t-elle trouver dans le ciel une récompense des longues et cruelles souffrances dont elle était affligée sur la terre.

Elle est morte le 13 juillet 1824, à l'âge de 52 ans; elle est enterrée comme elle l'avait désiré dans la tombe de sa mère.

De Profundis.

Notre surprise fut extrême en voyant que une princesse polonaise était venue mourir et se faire enterrer à Cier. Notre idée fut qu'en allant aux bains de Luchon, sa voiture avait versée ; qu'elle avait été blessée dangereusement, et que, ne pouvant pas aller plus loin, elle avait été transportée à Cier, où elle était morte des suites de ses blessures. Pendant que nous nous faisions part de nos réfléxions, François ne pouvait s'empêcher de rire, ce qui nous faisait voir que nous étions loin de penser la vérité ; alors nous lui demandâmes quelles étaient les raisons qui avaient fait venir une comtesse polonaise à Cier, et comment elle y était morte. François, toujours très-complaisant quand nous lui demandions quelque chose, s'empressa de satisfaire notre curiosité en s'exprimant ainsi :

Vous allez entendre une histoire des plus extraordinaires : si je n'avais pas vu ce que je vais vous raconter, je ne le croirais pas ; je regarderais cette histoire comme un conte que l'on lit, qui amuse, mais auquel on ne croit pas.

Vous avez vu d'après l'épitaphe que vous venez de lire que Mélanie est née à Cier, que sa mère y est morte, et la raison qui l'a engagée à venir y finir ses jours, pour que ses cendres soient réunies à celles de sa mère.

Mme la comtesse de Pionthowiski, étant

fille, se nommait Mélanie ; elle était enfant naturel d'un riche propriétaire appartenant à une bonne famille, et ayant, dit-on, des titres de noblesse. Son père ne lui portait pas beaucoup d'intérêt, malgré qu'il continuât à avoir des relations avec sa mère, qui, d'après ce qui est dit, mit au jour plusieurs autres enfants naturels. Des personnes assurent que, peu de temps avant sa mort, le père de Mélanie, pour réparer ses torts envers elle, la reconnut ; ce qui l'autorisa à porter son nom.

Mélanie dès sa plus tendre enfance annonçait des dispositions extraordinaires, et faisait penser qu'un jour elle serait la reine de son pays pour la beauté, surtout pour l'esprit. Malheureusement elle perdit sa mère dans l'enfance de ses ans, fut abandonnée à elle-même, tomba dans la plus grande misère : couverte de haillons, elle gagnait difficilement son pain ; jusqu'à l'âge d'environ quatorze à quinze ans elle fut dans cet état ; ce qui ne l'empêchait pas de grandir en beauté. Malgré son costume misérable on remarquait en elle ce que la nature peut produire de plus parfait ; ses manières, son langage, étaient au-dessus de sa position ; sa beauté fixait les regards de tous ceux qui la connaissaient. Chez une femme quand elle est belle, rarement la vertu triomphe de l'immoralité. Mélanie quitta Cier, vint à Luchon, et s'y plaça servante chez un de ses parents ou

alliés de son père qui eut pour elle des égards particuliers, connaissant son origine; sa vertu, chaque jour, était au bord du précipice; elle combattait, elle triomphait, mais finit par être vaincue; et comme tant d'autres aima le péché défendu, péché dont bien des personnes ont horreur publiquement, tout en s'y livrant sans réserve dans le secret. L'inconduite de Mélanie fut bientôt des plus grande; elle quitta la maison où elle était; sans égard aux soins particuliers qui lui étaient prodigués, elle chercha un autre service, mais fut forcée de l'abandonner, son inconduite devenant trop grande: on pardonne une faute, mais le vice ne doit jamais l'être; il doit être chassé comme un monstre qui par son souffle empoisonne tout ce qui l'entoure.

Les parents de Mélanie qui vivaient dans de bons principes de religion, et dont la vertu faisait le bonheur, cherchèrent à la ramener de son inconduite, mais ne pouvant y parvenir, ils l'abandonnèrent; elle fut forcée de quitter Luchon emportant avec elle son immoralité. Ce qui était extraordinaire dans Mélanie, c'est qu'au milieu de son inconduite on remarquait en elle un goût particulier pour les arts et les sciences; quand elle en entendait parler, elle écoutait attentivement, souvent même elle faisait des réflexions justes sur tout ce qu'on disait, ce qui prouve que le génie ne vient pas suivant le

plus ou moins d'écus, et que chez l'homme né dans la plus affreuse misère les organes sont les mêmes que chez celui né dans les palais sur une couche d'édredon.

Mélanie par suite de son inconduite ayant été forcée de quitter Luchon, ses adorateurs n'ayant pas fait sa fortune, fut à Toulouse où elle se livra à un genre d'industrie qui, dans cette ville comme dans tant d'autres, est à l'ordre du jour, malgré la dévotion affectée d'une grande partie de ses habitants qui pense sûrement qu'un *pater* ou un *ave* nous lave de tous nos péchés ; ses personnes ont sûrement des arrangements secrets avec le ciel, elles rendraient un grand service à l'humanité en divulguant leur secret, elles éviteraient que des milliers de personnes pécheresses comme elles soient condamnées aux peines éternelles. Allons, messieurs les dévots hypocrites, un peu de charité pour votre prochain, montrez lui le chemin par lequel on gagne le ciel en vivant dans l'immoralité.

Mélanie suivait à Toulouse le penchant qui dans son pays l'avait entraînée, mais sur une échelle plus élevée : elle mit de côté les grossiers vêtements de servante de petite ville ; la mousseline, la soie, les dentelles, les cachemires, les remplacèrent à mesure que l'or de ses adorateurs en faisait les frais ; elle était toujours belle, on pouvait dire avec raison qu'elle était belle, rien n'était elle, c'était une véritable divinité à

laquelle tous les amateurs du beau sexe rendaient hommage; elle avait quelque chose d'inspirateur qui enchainait tellement qu'elle obtenait de ses courtisans tout ce qu'elle désirait, surtout d'un, qui, dit-on, se ruina en partie pour elle. Au milieu de sa vie immorale, elle avait le bon esprit d'employer une partie de ses revenus à s'instruire, ce qui faisait marcher son instruction en raison de ses déréglements; elle finit par être une femme remarquable par suite des connaissances qui chaque jour ornaient sa mémoire.

On ne peut en disconvenir : une femme belle, aimable, instruite, possédant des arts d'agrément, quoiqu'ayant des mœurs faciles, attirera toujours auprès d'elle même les hommes les plus vertueux; on se plaira dans sa société quand elle saura à propos varier sa conversation, qu'elle saura se taire quand il le faudra, qu'elle lancera légères satires et légères épigrammes, qu'elle parlera science sans tirer vanité de son savoir : voilà la femme dont le char sera toujours entouré de courtisans, qui, à l'envi l'un de l'autre, soupireront après ses charmes : elle sera méprisée pour ses mœurs, mais on ne pourra s'empêcher de dire : Elle m'enchante tellement par son amabilité que je suis son esclave.

On ne sait comment il prit idée à Mélanie de se livrer au théâtre; mais on doit penser que ce ne fut que par suite de ses

idées, qui quelquefois la portaient à la littérature théâtrale. A son début, elle fut applaudie plutôt pour sa beauté, et par suite des faveurs qu'elle savait accordées à propos, que pour son talent ; elle avait cependant une bonne diction, savait sentir, mais généralement s'abandonnait trop à la légèreté, et quelquefois faisait trop voir l'esprit d'immoralité qui la gouvernait. Elle suivit, dit-on, la carrière théâtrale dans plusieurs villes.

On sait que presque toujours les actrices sont convoitées par les sommités libertines. Je ne sais pourquoi : il faut sûrement que ces dames aient des qualités non connues des autres femmes ; il est vrai que la vanité aime à faire voir que l'on entretient à gros frais une divinité de coulisse : sotte vanité qui ruine de grands personnages sans leur donner les charmes réels de la fidélité et de l'amitié ; l'une et l'autre passent promptement à un autre, quand vous n'avez plus assez d'or à prodiguer à celle qui vous retient sous son empire : telle est une des plus grandes faiblesses humaines.

Mélanie, dans la nouvelle carrière qu'elle avait embrassée, trouva des amateurs, et suivant son caractère inconstant ; elle passait de l'un à l'autre, ayant toujours soin de bien vendre ses faveurs, et d'employer une partie de ce qu'elle en retirait à s'instruire : chose bien rare dans une femme livrée à l'immoralité :

L'exemple de Mélanie est peut-être le seul qui ait existé. Mélanie finit par devenir une femme on ne peut plus instruite, et d'une amabilité bien au-dessus de celle de beaucoup de femmes qui passent pour en être le modèle.

Le comte de Pionthowiski, riche polonais, ayant suivi la fortune et les revers de l'immortel Napoléon, vit Mélanie à Toulouse, en revenant d'Espagne ; il en devint éperdument amoureux, tout en elle le charma ; il lui offrit son amour qui fut accepté. Mélanie, voyant dans le riche polonais l'homme qui lui convenait, la raison s'empara d'elle, elle abandonna la vie immorale qu'elle menait depuis plusieurs années : le comte Pionthowiski fut non-seulement son amant, il fut aussi son ami ; l'un et l'autre furent comme de jeunes époux dans leurs premières amours ; promptement l'amour donna une place à l'amitié, et l'amitié avec l'amour furent resserrés par des liens indissolubles. Le comte de Pionthowiski fit sa femme de Mélanie : la femme adorait l'époux, l'époux adorait la femme, c'était à qui ferait le plus de sacrifices pour se rendre la vie agréable. Comme tous les deux parlaient plusieurs langues, ils parcoururent une partie de l'Europe : l'Angleterre, la Hollande, la Prusse, le Danemarck, la Suède, les virent ; partout ils étaient parfaitement reçus : les salons des grands per-

sonnages, ceux des ambassadeurs, leur étaient ouverts; Mélanie, comtesse de Piontowiski y était admirée, possédant tout ce qu'une femme peut posséder. L'habitude de voir des ambassadeurs la rendit diplomate, et tellement qu'elle fit avoir à son mari une pension de six mille francs de l'empereur de Russie, ce qui était une chose bien extraordinaire, son mari n'ayant jamais abandonné la cause de la nationalité polonaise.

Des personnes prétendent, même assurent, que Mélanie avec le comte Piontowiski suivit la fortune de Napoléon; qu'elle fut à l'île Sainte-Hélène : c'est, je pense, une erreur; les mémoires de Sainte-Hélène en auraient parlé : ils n'en disent absolument rien; d'autres personnes assurent que ce fut à l'île d'Elbe, en avril 1914. Tout ce qui est dit à ce sujet ne paraît pas probable. Mélanie est morte en 1828, âgée de trente-deux ans; elle n'avait donc que dix-huit ans en 1814. Il est bien certain qu'à l'âge de dix-huit ans elle n'était pas mariée; alors en supposant qu'elle fût à l'île d'Elbe avec le comte Piontowiski, elle n'y fut que comme sa maîtresse. Il est aussi assuré qu'à la demande de l'empereur de Russie, tous les Polonais qui étaient auprès de Napoléon à l'île Sainte-Hélène ayant été enlevés dans une nuit, Mélanie fut privée de son époux; mais elle obtint de l'empereur Napoléon et de ceux qui l'entouraient une somme assez

forte pour aller à la recherche de celui qu'elle adorait. Elle fut, dit-on, aux États-Unis, en Angleterre, en Suède, en Danemarck, en Prusse, en Allemagne, mais inutilement; ne perdant pas courage, elle fit de nouvelles recherches, et finit par savoir que son mari était à Rome en exil: elle y vole, l'y trouve. A force de démarches auprès de l'ambassadeur russe, elle finit par obtenir la liberté de son époux, et une pension de six mille francs. Cet épisode de l'histoire de Mélanie, tenant un peu du romanesque, et les mémoires que plusieurs écrivains ont écrits sur Sainte-Hélène n'en parlant pas, il faut le mettre au rang de ceux qui méritent confirmation. On dit que c'est dans le séjour que Mélanie fit en Angleterre, que, se trouvant sans ressource, elle se livra au théâtre. D'après tous ces on dit sur des choses qui datent de quelques années, et dans un pays qui a vu naître Mélanie, on voit combien il existe dans l'histoire de faits qui pourraient être controversés, et combien les historiens, sur un simple on dit, ont établi des faits en tronquant des dates et en donnant aux hommes dont ils parlent un âge qu'ils n'ont pas.

Dans plusieurs circonstances, Mélanie fut consultée par de grands personnages sur de graves affaires d'état, sa beauté, tout en elle la faisant toujours rechercher; tel est le don que la nature accorde aux femmes.

Mélanie, comtesse de Piontowiski, prenait des années ; la vie qu'elle avait menée dans sa jeunesse devait dans l'été de ses ans influer sur sa santé : elle perdit une partie de ses charmes, une cruelle maladie s'empara d'elle. Sentant qu'elle devait promptement descendre dans la tombe, elle pria son mari de la conduire dans le pays où elle avait vu le jour ; son mari s'empressa d'acquiescer à sa demande. Elle arriva d'abord à Luchon étendue dans un superbe landau et couverte de cachemires magnifiques ; toute la population se rendit sur son passage, et la salua de ses acclamations ; ce n'était pas Mélanie qui arrivait à Luchon, c'était une princesse ; elle rendait les saluts qui lui étaient prodigués avec toute la grace possible et l'affabilité de ceux qui sont réellement grands ; elle resta quelques jours à Luchon ensuite fut à Cier. Sa maladie faisant chaque jour des progrès, elle voyait sa fin s'approcher avec la plus grande résignation ; son mari ne la quittait pas d'un instant, et la comblait de ses bontés. Mélanie donnait des marques de son bon cœur à tous ceux qui l'entouraient, confessa ses erreurs, mourut tout en Dieu en demandant des prières pour son ame à tous ceux qui étaient auprès de son lit de mort. Un brillant service eut lieu pour ses funérailles ; toutes les populations de Cier et des environs suivirent son cercueil, et baignèrent de leurs larmes le chemin par lequel il passait, et

sur sa tombe lui dirent un dernier et triste adieu.

C'est ainsi que finit Mélanie, comtesse de Piontowiski, née dans la misère, ayant vécu dans l'immoralité, sans éducation, ayant su s'élever au-dessus de la plupart des femmes; qui cultiva les sciences et les arts; qui fut actrice, devint comtesse, fut diplomate, vertueuse, bonne épouse, et mourut dans les principes de religion que doit toujours avoir l'homme de bien.

Je ne dois pas oublier de vous dire que lorsque Mélanie fut comtesse de Piontowiski, ses parents et ses amis, qui l'avaient abandonnée par suite de son inconduite, l'élevèrent aux cieux, en firent une divinité, et assurèrent qu'elle avait toujours été vertueuse, seulement légère; ils assuraient aussi qu'elle descendait d'un père dont la haute noblesse était incontestable : le château et la chapelle qu'il possédait à Saint-Paul, vallée d'Oueil, en étaient des titres irrécusables; que les droits de seigneurie qu'il aurait, si les droits seigneuriaux revenaient, s'étendraient sur toutes les populations de la vallée d'Oueil et environs; qu'il pourrait même revendiquer le pouvoir souverain, qu'armes, dignités, rien ne lui manquerait; enfin qu'il était plus noble que le roi. Ils ne parlaient que de la vertu de Mélanie; ils allaient jusqu'à dire que sa mère, dont l'immoralité était dégoûtante, avait bien

commis une faute ; mais cette faute étant la suite d'un abandon forçé, qu'elle devait être mise au rang de ces femmes qui, s'abandonnant au rois, aux princes, aux grands, dans l'opinion de beaucoup de personnes, ne cessent par d'être vertueuses. Tout ce que disaient les parents de Mélanie pour effacer ses erreurs prouve que dans les Pyrénées de la Haute-Garonne comme dans d'autres pays on aime à avoir des comtesses dans sa famille, et que ce titre efface l'immoralité à laquelle nous entraînent les faiblesses humaines.

Nous écoutâmes l'histoire de Mélanie avec la plus grande attention ; elle nous porta le plus grand intérêt. Entre les mains d'un homme d'esprit ayant l'habitude du monde, et sachant juger les faiblesses humaines, elle peut faire le sujet d'un joli ouvrage.

François, qui s'était aperçu combien était grand l'intérêt que nous portait l'histoire de Mélanie, nous dit : Ce n'est pas la seule histoire de ce genre qui est arrivée à Luchon ; il en est une autre qui n'est pas si extraordinaire, mais qui cependant a son intérêt. Soyez-en certains, Messieurs et Mesdames, les étrangers qui viennent à Luchon font quelquefois naître de grandes passions, et eux-mêmes souvent en sont atteints. Il en est quelques-unes qui ont un bon résultat, d'autres qui finissent malheureusement, tant pour les femmes que pour les hommes qui

jalousie de Woronssof ; ce qu'Angélina désirait, comme cela avait déja eu lieu, arriva. On sait que lorsque la jolousie s'empare de nous, nos actions sont des actes de folie : le diplomate en fut atteint à un tel point, qu'il quitta Luchon, se dirigea sur Bordeaux, ne pouvant plus voir ce qui se passait sous ses yeux, et pour éviter un scandale qui était déja trop grand ; il y arriva ayant besoin des plus grands soins pour remettre sa santé altérée par l'affreuse jalousie. A peine fut-il arrivé, qu'il reçut une lettre d'Angélina qui lui annonçait son mariage ; à cette nouvelle, le désespoir qui s'empara de lui n'eut plus de borne. Voulant continuer à posséder l'objet qui faisait son tourment, il lui écrivit en lui assurant trente mille francs, si elle voulait ne pas se marier. Angélina refusa avec fierté cette proposition, ne voulant pas vivre en concubinage, son honneur le lui défendant ; elle voulait passer sa vie dans les liens du mariage : la fortune pour elle était rien, surtout s'il fallait l'acquérir au prix de la vertu. Elle persista à vouloir s'engager dans des liens qui lui assurassent une existence. La diplomatie d'Angélina valait bien celle du diplomate, qui, aussitôt qu'il eut reçu sa lettre, partit pour Luchon, payant bien les postillons, afin d'arriver à temps pour faire rompre le projet de son Angélina, et obtenir sa main. Comme on le

pense bien, il arriva comme il le désirait. Aussitôt son arrivée, il se jeta aux pieds de la servante diplomate, la conjura de lui donner sa main ; d'abord un premier refus en paroles eut lieu, mais acceptation dans le cœur. Le dénouement de la comédie que jouait Angélina ne devait pas être brusqué ; après plusieurs jours de supplications, et des amis qui s'entremirent dans cette affaire, elle consentit à rejeter les promesses qui, suivant elle, devaient l'engager pour toujours et faire son bonheur ; elle se jeta dans les bras du diplomate. Son mariage eut lieu en grande cérémonie ; elle fut de Madame Woronssof.

Une chose que je ne devais pas passer sous silence, c'est qu'Angélina, dans sa diplomatie féminine, pour se venger de plusieurs dames de Luchon qui avaient dit beaucoup de mal d'elle, les invita à la cérémonie du mariage. Ces dames ne purent s'empêcher d'accepter l'invitation d'Angélina, qui avait perdu son titre de servante en devenant Madame de Woronssof.

Quand tout le monde fut réuni pour aller à la mairie et à l'église, elle feignit des douleurs affreuses dans les pieds, se fit porter en chaise à porteur à la mairie et à l'église, étant au fond de l'ame dans la joie en voyant toutes les femmes qui l'avaient méprisée, suivre à pied son équipage : ce jour fut pour elle, celui d'un grand triomphe.

— O femmmes ! ô femmes ! en fait de malice, vous pouvez en montrer au plus adroit.

Le diplomate fut donc engagé dans des liens indissolubles avec la diplomatie fille d'auberge ; l'amour qu'il prodiguait à son épouse, qui avait pris le costume et les manières en rapport avec son rang, fit naître cinq ou six enfants.

Souvent l'homme qui fait le bonheur d'une femme est peu récompensé, ce qui, dit-on, arriva au diplomate qui ne fut pas très-heureux dans son ménage, par suite du caractère un peu trop dominant de son épouse. Il mourut laissant de la fortune et quatre enfants modèles de vertu et d'éducation, suivant les bons principes de leur mère qui, pendant son mariage, fut un exemple de vertu : nous devons rejeter l'affreuse médisance et l'odieuse calomnie qui se plaisent à flétrir les plus belles réputations. Angélina diplomate, devenue de Woronssof, ne cesse chaque jour de porter la consolation dans les familles indigentes ; elle rend heureux tout ce qui l'entoure.

Cette histoire d'Angélina, quoique n'ayant pas un aussi grand intérêt que celle de la comtesse polonaise, a cependant le sien, et fait voir qu'aux thermes de Bagnères-de-Luchon, il existe des choses extraordinaires par suite du grand nombre d'étrangers qui viennent y puiser la santé.

Je vous raconterais bien encore plusieurs

histoires dans ce genre, mais comme elles n'ont pas une teinte aussi vive que celle d'Angélina, il est inutile de vous en parler.

Pendant que François nous racontait l'histoire d'Angélina, nous cheminions à pas lents de Cier vers Luchon; quoiqu'il ne faille qu'une heure et demie pour y arriver, nous en mîmes trois : le soleil était déja caché derrière les montagnes, ce qui dans ce pays fait croire qu'il se couche deux heures plus tôt que dans la plaine; nous rentrâmes à notre hôtel, et formâmes le projet d'aller visiter la vallée de l'Arboust et les lacs d'Oo le surlendemain.

CHAPITRE XV.

11me PROMENADE.

Vallée de l'Arboust. — Saint-Aventin. — Castillon — Cazaux — Garin. — Jurville. — Poubeau-Portet. — Historique sur les Populations des vallées de l'Arboust et d'Oueil. — Arrivée à Oo et au lac d'Oo.

Nous n'avions plus que quelques jours à rester à Luchon, il fallait en profiter pour faire les dernières promenades que nous avions projetées. Les montagnes étaient presque toutes couvertes de neige; plusieurs

aient déja impraticables : quitter Luchon
ns voir tout ce que la nature a fait naître
ıdmirable dans ses environs, était impar-
nnable pour nous qui voyagions pour no-
: instruction, surtout en pensant que dans
monde nous ne sommes pas sûrs de voir
main ce que nous désirons voir aujour-
ıui. Il nous restait encore à visiter la val-
: de l'Arboust, celle d'Asto, les lacs d'Oo
i sont à l'extrémité de cette dernière, la
llée d'Oueil, Mont-Ait, Super-Bagnères,
int-Bertrand, et quantité de petits détails,
ıt à Luchon qu'aux environs; détails que
us avions négligés. Quoique j'eusse déja
la vallée de l'Arboust jusqu'à Saint-Aven-
, ma curiosité était loin d'être satisfaite;
désirais visiter tous les villages qui en font
rtie et la vallée d'Asto qui s'en détache
ès du village d'Oo, vallée qui vous conduit
x lacs de Séculéjo et d'Espingo, et au
: qui termine cette vallée.

Tout ce qui m'avait été dit du lac d'Oo
e paraissait tellement étonnant que, mal-
é les quatre heures nécessaires pour y ar-
ver, presque toujours en montant, je ne
tournai pas Mme Darcourt du désir qu'elle
ait d'y aller, quoique nous commencions
être fatigués de toutes les courses que
ous avions faites. Nous nous armâmes d'un
ouveau courage ; Mme Darcourt nous don-
l'exemple de l'intrépidité la plus grande;
pouvait lui appliquer ce proverbe: *Quand*

femme veut, Dieu le veut. Mais
Mme Darcourt c'était un vouloir ai
qui chaque jour nous faisait passer des
res charmantes. Depuis deux jours que
avions quitté la vallée d'Aran, nous a
établi l'itinéraire des excursions que
voulions faire, et avions décidé que la va
de l'Arboust, celle d'Asto et le lac d'O
raient la première, ensuite la vallée d'O
Mont-Ait, Super-Bagnères, Saint-Bert
et que nous terminerions notre séjour à l
chon en visitant plusieurs endroits q
tiennent, et divers objets dans cette vill
dans le premier moment n'avaient pas
notre curiosité.

Nous fûmes tous exacts au rendez-
que nous nous étions donné, part
avec la plus grande gaieté, et f
comme à notre ordinaire, ample prov
de comestibles, notre voyage devant être
trois ou quatre jours. Comme nous l
avions prié, François amena deux g
pour porter nos provisions et nous aid
franchir les obstacles qui se présenter

Les jours étant courts, nous ne p
partir qu'à sept du matin; les nuits, les
tinées, commençant à être froides, la g
se faisait sentir assez vivement. Pour
en garantir autant que possible, nous p
de bons manteaux et plusieurs couvert
afin de remplacer celles que nous ne t
verions pas dans les auberges ou bouch

nous devions prendre gîte; excellente
évoyance de Mme Darcourt, car dans pres-
e tous les villages des Pyrénées, les habi-
ts font peu de différence dans la manière
se couvrir, soit dans l'été, soit dans l'hi-
r. Dans les plus grands froids, dans la
son des neiges, vous voyez les enfants
esque sans vêtements et nu-pieds, ce qui
rement les habitue tellement à l'intempé-
des saisons que, dans un âge plus avan-
, ils sont moins sensibles à leur influence.
tte manière de vivre les rend plus heureux
e ceux qui sont couverts de riches four-
res, et que le moindre air froid force de
rder le lit plusieurs jours.

Il est certain que les populations des
ontagnes qui ne connaissent pas toutes les
uceurs de la vie, sont plus heureuses que
lles de la plaine; elles supportent mieux
fatigue; les maladies chez elles sont moins
mmunes; elles se rapprochent des pre-
iers peuples qui vivaient dans de miséra-
bles chaumières, peuples qui sûrement
aient plus heureux que nous.

On doit croire que la civilisation qui
t dans l'ordre de la nature, puisque tous
s peuples cherchent à l'acquérir, sur beau-
up de points a été nuisible à l'espèce hu-
aine. Celui qui a parcouru les montagnes
a examiné avec attention tout ce qui s'y
asse, sera convaincu de cette vérité. La
rande civilisation où les peuples sont arri-

vés leur a donné des besoins toujours croissant, a énervé les hommes, les a rendus ambitieux pour satisfaire leurs besoins, et les a corrompus par suite de l'amour des richesses. C'est une grande question à résoudre celle de savoir et d'expliquer clairement si ce qu'on appelle l'extrême civilisation, comme l'entendent bien des gens, a été plus utile à l'espèce humaine que celle seulement nécessaire pour faire des hommes de bien, sachant se priver et vivre en suivant sans luxe les besoins naturels de la vie. Je n'entreprendrai pas de résoudre cette question, n'étant pas le but que je me suis proposé en écrivant l'historique de Bagnères-de-Luchon et ses environs. Je reviens à la vallée de l'Arboust.

Nous nous mîmes en route avec la plus grande gaieté; en moins d'une heure nous franchîmes la distance qui sépare Saint-Aventin de Luchon, quoique nous nous fussions arrêtés quelque temps pour faire notre prière à la chapelle des Miracles de Saint-Aventin. Chemin faisant, je racontai à mes compagnons de voyage l'histoire du bon saint Aventin, ses miracles, et comment l'église de ce nom avait pris naissance, n'oubliant rien de ce qu'Edmond m'avait dit. Aussitôt arrivés à Saint-Aventin, nous visitâmes l'église. Rien n'y était changé depuis que je l'avais vue avec Edmond. Nous apprîmes avec plaisir que le maire et le curé

avaient reçu une lettre du sous-préfet de Saint-Gaudens, qui leur annonçait que leur église était classée au nombre des monuments historiques et religieux aux charges de l'état, et que l'on demandait le devis des réparations nécessaires à ce monument pour rendre digne de la curiosité des étrangers. Cette décision du gouvernement est d'un grand avantage pour le curé et les habitants de Saint-Aventin, qui certainement verront arriver dans leur village la plus grande partie des personnes qui viennent à Luchon.

François, qui avait prêté la plus grande attention au récit que je faisais de l'histoire de saint Aventin, me dit : Monsieur, vous oubliez de dire une chose extraordinaire sur saint Aventin ; si cela est vrai, on doit être convaincu du pouvoir que les papes avaient autrefois, et croire qu'ils étaient réellement Dieu sur la terre. Ne demandant pas mieux que d'orner notre mémoire d'un épisode de l'histoire de saint Aventin, nous priâmes François de nous dire ce qu'il savait. Il s'exprima ainsi.

Voici ce qui arriva quand le corps du bienheureux saint Aventin fut trouvé :

Aussitôt que le taureau eut marqué l'endroit où il était, comme vous l'avez fort bien dit, on avertit l'évêque de Cominges pour l'exhumer. L'ordre d'exhumation fut promptement donné; mais aussitôt qu'on se fut mis à l'ouvrage, une quantité consi-

dérable de mouches-guêpes, semblable à un nuage, s'éleva sur le terrein où était le corps de saint Aventin; elles le couvrirent de manière à chasser les ouvriers et empêcher d'approcher : tous les efforts furent vains pour mettre en fuite cette nuée d'êtres qui voulaient que les reliques de saint Aventin restassent à l'endroit où elles étaient, jusqu'à ce qu'une volonté, venant du ciel, en eût ordonné. On vit bientôt quelle était la volonté de Dieu. On informa le pape de ce qui arrivait, et on lui demanda ce qu'il fallait faire. Le pape répondit que la volonté divine était que les reliques de saint Aventin ne fussent retirées de terre que suivant les ordres qu'il en donnerait; dans l'intérêt de la religion, il s'empressa de donner ses ordres. Aussitôt qu'ils furent arrivés, on se transporta dans l'endroit où étaient les reliques ; de suite les mouches se dissipèrent, ce qui donna un libre passage pour les retirer du sein de la terre, et les mettre sans le moindre obstacle dans le tombeau que vous avez vu derrière l'autel.

Avec le plus grand sérieux, nous écoutâmes le récit de François, et sans faire le moindre signe d'approbation ou d'improbation, ne voulant pas détruire ses croyances. Quand des choses quoiqu'absurdes ne détruisent pas l'ordre de la société, ne sont pas un écueil contre lequel les lois viennent se briser, il faut laisser les croyants dans

leur persuasion, le temps finissant toujours par faire raison des absurdités.

En faisant le tour de l'église, madame Darcourt me fit remarquer une sculpture dont je ne lui avais pas parlé ; elle est sur le mur extérieur de l'église près de la porte; elle représente un taureau qui, en grattant la terre, découvre le corps de saint Aventin ; un ange planant dans le airs, semble dire au taureau : C'est là. On lit au bas de cette sculpture l'inscription suivante :

« *Sic innotescit quâ parte quiescit.* »

Voici la traduction de cette inscription, en sous-entendant le nom de saint Aventin : « C'est ainsi qu'a été trouvé (saint Aventin) où il reposait. »

Notre visite terminée à tout ce qui porte intérêt à Saint-Aventin, nous continuâmes notre route vers Castillon : nous y arrivâmes promptement n'étant éloigné que de deux kilomètres et demi (une demi-lieue) de Saint-Aventin. Ce village paraît avoir peu d'aisance; son église, où on ne dit plus la messe, tombe en ruines; pour le spirituel les habitants dépendentde Cazeaux. Le nom de Castillon venant d'un petit chateau-fort qui défendait la ville, nous cherchâmes de tout côté pour voir si nous ne trouverions pas des traces du château qui a donné le nom au village. Nos recherches et les in-

formations que nous prîmes furent vaines, alors rien ne pouvant nous porter intérêt à Castillon, nous le quittâmes et fumes à Cazaux en franchissant un monticule assez rapide. Cazaux est beaucoup plus petit que Castillon et n'a rien de remarquable. Son église à l'extérieur est une des plus belles de la vallée de l'Arboust après celle de Saint-Aventin; elle est isolée sur une petite hauteur; d'anciens fondements de murailles trouvées à l'entour font penser qu'elle en avait été entourée, ce qui en faisait une espèce de forteresse; son intérieur, par les tableaux singuliers que l'on a peint sur la voûte, mérite la visite des étrangers. Je crois qu'il n'est pas inutile d'en donner les détails.

Le premier à droite presque au-dessus du cœur, représente la création du premier homme et de la première femme; Adam est couché sur la terre et semble sortir de son sein; Eve sort de la côte d'Adam, bien entendu du côté gauche; ce qui est singulier dans ce tableau qui est peint d'une manière grotesque, c'est de voir Dieu en habit d'archevêque bénissant le premier homme et la première femme. Il faut avouer que Dieu en habit d'archevêque est une idée bien bizarre du peintre qui avait un génie bien extraordinaire, et surtout une instruction très-profonde; ce qui me rappelle que dans la composition du tableau de la transfiguration de Raphaël, sublime tableau de ce grand

maitre, on voit deux récollets dans le fond du tableau. D'après cet anachronisme que fit Raphaël on peut pardonner au peintre des tableaux de Cazeaux d'avoir représenté Dieu en habit d'archevêque.

Le deuxième tableau, qui est au-dessous du premier, représente le Paradis, dans lequel on voit un pommier dont le tronc est enlacé par un serpent ayant la tête d'une femme ; Adam et Eve se promènent dans le jardin ; Eve tient dans sa main une pomme qu'elle présente à son mari, qui paraît refuser de la partager. Il faut avouer que le peintre n'a pas été fort galant pour le sexe féminin en donnant au serpent la figure d'une femme.

Le troisième tableau, qui est au-dessous du deuxième, représente Adam et Eve chassés du Paradis, toujours peints de la manière la plus grotesque.

Sur le même côté, vous voyez trois autres tableaux : un représentant une procession de femmes qui tiennent des rameaux ; un autre représentant une procession d'hommes, et le dernier aussi une procession d'hommes qui paraissent être des ecclésiastiques.

A la voûte, du côté gauche de l'église, vous voyez deux autres tableaux : le premier est le plus extraordinaire de tous ; il est très-grand et représente l'ange exterminateur poursuivant le diable, qui, à toutes jambes, fuit devant lui, emportant dans

une hotte quatre ou cinq pécheurs. Il se dirige vers un grand feu, sur lequel est un immense chaudron rempli de pécheurs qui font des grimaces horribles ; des diables autour du feu l'attisent de leur mieux, afin que l'eau qui est dans le chaudron ne cesse pas de bouillir. Le dernier tableau représente un prédicateur prêchant au peuple d'une manière grotesque.

On ne peut s'empêcher de rire en voyant que tant d'extravagances sont sorties de la tête d'un homme, que d'autres hommes aient souffert qu'elles aient été mises en évidence, et que dans le 19e siècle on les laisse encore subsister. La raison de M. l'archevêque de Toulouse devrait faire disparaître des tableaux qui font plus de mal que de bien à la religion : ils la font tonrner en ridicule par bien des gens, ce qui est toujours on ne peut plus dangereux pour la multitude dans laquelle on doit faire naître les principes d'une saine religion qui fait un honnête homme ; vous ne devez jamais faire voir au peuple pour son instruction des mascarades.

Les tableaux de la voûte de l'église de Cazaux nous retinrent plus d'une demi-heure dans le temple du Seigneur ; en le quittant nous examinâmes tous les environs de Cazaux : la vue s'étend d'un côté jusqu'à la vallée d'Oueil qni prend naissance au bas de la tour de Castel-Blancat, dont j'ai parlé dans une de mes promenades. Nous quittâ-

mes Cazaux, suivîmes le sentier qui conduit à Garin: ce village nous attirait, ayant entendu dire qu'à sa fontaine existait une pierre sur laquelle était une inscription en l'honneur de la femme de Pompée, et que les fonts baptismaux étaient ceux dont se servait saint Aventin, monuments précieux pour les amateurs d'archéologie. L'envie que nous avions de voir ces antiquités nous avait fait doubler le pas; en moins de vingt minutes nous arrivâmes à Garin, quoiqu'il y ait de Cazaux à ce village plus de trois kilomètres. En arrivant nous vîmes de suite la fontaine qui faisait l'objet de nos désirs; nous la visitâmes de tous côtés pour y voir ce qui nous avait été annoncé. Ce fut inutilement; nous ne trouvâmes pas l'inscription en l'honneur de la femme de Pompée. Nous vîmes seulement une pierre, formant un demi-rond d'environ un mètre de diamètre et un demi-mètre de hauteur. Sur cette pierre est une croix à quatre branches égales; ces quatre branches sont terminées par des espèces d'autres petites croix. Au milieu est un rond, et sur sa droite deux lettres en partie effacées. Je crois que ce sont les lettres B et J. Que signifient-elles? Comme bien d'autres, nous ne pûmes le deviner. D'après ce qui nous avait été dit, cette pierre était ronde; sur la moitié qui n'existe plus était sûrement l'inscription dont on nous avait parlé; notre curiosité fut cruellement punie.

Pour nous consoler de cette mésaventure, nous fûmes voir l'église pour y examiner les fonts baptismaux de saint Aventin. Nous les vîmes : ils n'ont rien de curieux ; seulement quelques sculptures presqu'entièrement effacées prouvent leur antiquité. Notre curiosité ne fut guère plus satisfaite que pour l'inscription en l'honneur de la femme de Pompée.

L'église de Garin comme celles de tous les villages des Pyrénées de la Haute-Garonne, est petite, a une seule nef, est misérable, sans ornements, et mérite peu l'attention des amateurs de la belle architecture.

En nous promenant dans le village de Garin, nous vîmes dans un coin, au milieu de divers bâtiments, des ruines qui annoncent les restes d'une ancienne tour d'un château qui était sûrement ce qu'ont été les tours de Vieil-Castel, Moustajon et Blancast.

Nous quittâmes Garin pas plus avancés que nous étions en y entrant ; à peine l'avions-nous quitté que nous aperçûmes de l'autre côté de la rivière qui coule dans la vallée, rivière qui vient du lac d'Oo, une petite église isolée sur un petit monticule, des prairies d'un beau vert l'entourent : il n'en fallut pas davantage pour piquer notre curiosité. Nous nous dirigeâmes vers l'église que nous voyions, franchîmes, non sans difficultés la rivière en sautant de rocher en rocher : madame Darcourt au lieu de pren-

dre nos mains pour se soutenir, nous donnait la sienne pour nous empêcher de tomber dans l'eau, qui coulait très-rapidement. La science, les connaissances de François étant en défaut sur ce que pouvait être cette église, que des personnes nomment Saint-Pierre, et d'autres Saint-Pié, nous nous fîmes accompagner pour l'aller voir par un homme réputé le plus savant du pays. Aussitôt arrivés à l'église, nous l'examinâmes de tous côtés : à l'extérieur nous y remarquâmes dans divers endroits de la muraille des vides annonçant que des pierres avaient été enlevées. Nous demandâmes à notre savant conducteur pourquoices pierres étaient enlévées. Il nous dit qu'elles avaient été ôtées parce qu'un archéologue des environs voulait les prendre pour le musée de Toulouse ; mais que le curé et le maire de Garin, d'où dépend cette église, les regardant avec raison comme la propriété de la commune, les avaient fait ôter et enfermer dans l'église. Nous en fûmes convaincus quand nous les vîmes dans un coin entassées les unes sur les autres : ces pierres sont informes, dessus sont tracées des inscriptions païennes qui ont rapport au dieu Abélion, qui, comme vous devez le savoir, était en grande vénération dans ces contrées.

Ce que nous voyions ne nous intéressait pas beaucoup sur ce qu'était autrefois cette église qui certainement n'a pas toujours été

isolée comme elle l'est aujourd'hui; notre savant conducteur, à notre demande, s'empressa de nous en faire l'histoire :

Suivant la tradition, aucun écrit ne parle de cette église qui est les restes d'une grande ville bâtie par les Anglais, il y a plus de quinze cents ans, et qui fut détruite par les eaux des fontes de neige et les guerres affreuses dont ce pays a été témoin. Des personnes disent que cela n'est pas exact, et prétendent que cette église est le reste d'un village dont elle était la paroisse ; d'autres personnes qui se croient plus instruites, ne sont pas plus d'accord avec ces dernières qu'avec les premières : elles assurent qu'à cet endroit il y avait seulement un monastère de Bénédictins qui fut bâti avant Jésus-Christ ; ce qui le prouve c'est que la fontaine qui est à côté s'appelle la fontaine des Moines ; l'eau y est si bonne que les moines y allaient faire leur déjeûner. Ce n'est pas encore toute l'histoire de cette église : on dit qu'elle fut un temple de Templiers, il y a douze cents ans. Voilà, Messieurs et Madame, l'exacte vérité sur l'église de Saint-Pierre ou Saint-Pié.

Nous eûmes beaucoup de peine à tenir notre sérieux pendant que le savant de Lurin nous donnait tous ces détails ; la science de ce brave homme consistait en on dit populaires, qui donnaient à l'église de Saint-Pié un historique fort plaisant.

C'est ainsi que dans beaucoup de localités de personnes ne manquant pas d'esprit, mais ayant une instruction peu profonde, font des anachronismes plus extraordinaires les uns que les autres en faisant travailler leur imagination, qui finit par leur faire voir des vérités où souvent il n'y a pas de sens commun.

La ville bâtie par les Anglais il y a quinze cents ans est le comble de l'absurdité : les Anglais ont été seulement maîtres de presque toute la Guienne et d'une partie de l'ancienne Aquitaine, depuis Louis IX (Saint Louis), 1259, jusqu'en 1457 sous Charles VII, c'est-à-dire pendant les règne de Louis IX, Philippe III le Hardi, Philippe IV le Bel, Louis X le Hutin, Philippe V le Long, Charles IV le Bel, Philippe VI de Valois, Jean le Bon, Charles V le Sage, Charles VI l'insensé, Charles VII. Sous ce dernier roi ils en furent chassés par suite des victoires du grand capitaine Chabanes. Sous Charles VI, non seulement les Anglais possédaient la Guienne, mais encore toute la France, puisqu'à la suite de la perte de la bataille d'Azincourt, 1415, bataille où plusieurs princes français périrent, l'insensé Charles VI par le traité de Troyes déshérita son fils du royaume de France, et reconnut Henri V d'Angleterre pour son successeur. Ce qui existe d'extraordinaire dans ces on dit c'est qu'il est des gens qui, sans réfléchir qu'il y a quinze cents

ans la France était sous la puissance romaine, et que Pharamond, chef des hordes qui envahirent les Gaules, date seulement de 1422 ans, vous soutiennent hardiment le dire de notre savant de Garin.

Le monastère des bénédictins avant Jésus-Christ n'a pas plus d'exactitude que la ville bâtie par les Anglais. Saint Benoît qui a fondé cet ordre étant mort en 825, sous le pape Pascal.

Le temple des templiers il y a douze cents ans peut être mis au rang du monastère des bénédictins avant Jésus-Christ : l'ordre des templiers fut fondé en 1118 sous Louis VI dit le Gros, roi de France, et fut supprimé par le pape Clément V sous Philippe IV dit le Bel et le faux monnoyeur.

La seule version de notre savant qui peut être regardée comme rationnelle, c'est que l'église de Saint-Pierre était celle d'un village que le temps a détruit, et que les inscriptions qui étaient sur ses murailles prouvent qu'elle était fort ancienne, puisqu'elles ne peuvent y avoir été mises que par suite de l'ordonnance de Charlemagne qui portait que tous les monuments antiques seraient réunis dans les églises pour y être sous la sauve-garde de Dieu. Une chose qui est positive, et dont notre savant conducteur ne nous parla pas, c'est qu'il existait peu loin de l'église de Saint-Pierre un château nommé Dauberum, dont parle Marca. Ce

château était considérable pour l'époque, et commandait en maître tout le pays à une grande distance : comme Marca existait en 1594, on doit penser que ce château était ancien.

De Saint-Pierre nous fûmes à plusieurs endroits qui portent le nom de village, mais qui ne sont réellement que de simples hameaux, ayant autrefois leur église, leur curé et leur autorité civile; mais en ce moment il reste seulement les églises sans curés et les autorités civiles. Il est de ces hameaux qui n'ont que de quinze à vingt feux, les plus forts de trente à trente-cinq.

En suivant notre route nous passâmes à Jurvielle dont la petite église, dit-on, fut un temple de templiers. De Jurvielle nous traversâmes Poubeau, pour aller à Portet où nous avions projeté de nous reposer chez le curé, pour lequel nous avions une lettre de recommandation. Portet est loin d'être un beau village : trente à trente-cinq feux forment son importance ; l'église est misérable; nous la visitâmes, y fîmes notre prière que nous n'oublions jamais en visitant les églises, voulant faire voir aux habitants que quoique nous fussions enfants du nord nous aimions notre religion, mais sans ces actes ridicules de superstition et de fanatisme qui caractérisent une partie des dévots du midi.

Après nous être promenés dans le village et avoir examiné sa belle position, nous

fûmes chez le curé, qui nous reçut avec toute l'honnêteté possible. Nous vîmes en lui un homme beaucoup au-dessus du commun des mortels ; de suite nous nous aperçûmes qu'il avait une instruction qui annonçait qu'il avait fait de bonnes études, ce qui nous engagea à lui faire quelques questions sur l'état de civilisation des vallées de l'Arboust et d'Oueil. Il ne voulut pas accéder à nos désirs, mais il pria un paysan qui était avec lui de nous donner les détails que nous désirions; ce paysan accorda à sa prière, et avec toute l'accentuation possible, il s'exprima ainsi :

Le sentiment que doit vous inspirer l'aspect de la nature animale et végétale dans les Pyrénées doit être bien grand ; l'homme observateur doit faire de hautes réflexions sur tout ce qu'on y voit, l'enthousiasme; les pensées silencieuses doivent tour-à-tour faire naître dans lui des émotions qu'il est bien difficile de définir ; à tout instant il ne peut s'empêcher de se prosterner devant le créateur de tout ce qui l'environne; son cœur, son ame, doivent s'élever vers lui : il suffit de voir pour le sentir. Je me bornerai à vous donner les détails que vous paraissez désirer sur les populations de la vallée de l'Arboust et d'Oueil.

Rien n'est moins homogène que les populations de ces vallées; vous reconnaissez des populations qui paraissent indigènes sans que

cependant rien ne puisse le prouver positivement. Vous y voyez des populations tenant du Gascon, du Basque, des Aranais Espagnols, et sûrement des descendants des Celtes, premiers peuples connus qui ont habité les Gaules, des Romains, des Vandales, des Visigoths, des Sarrasins ou Maures; toutes ces races d'hommes s'étant confondues avec le temps ont formé une même nation, mais non une population entièrement homogène; car, dans ces vallées, les habitants de chaque village ont des habitudes, une prononciation, même un caractère et une structure qui les rendent différents les uns des autres; mais généralement on doit être assuré qu'au centre des Pyrénées, dont les vallées de l'Arboust et d'Oueil font partie, le fond de la population est romaine, ce peuple les ayant habité fort long-temps, et ayant fait ses délices de tous les pays qui les entouraient, à cause des eaux thermales qui s'y trouvent. Il faudrait être bien peu observateur pour ne pas distinguer parfaitement les différences qui existent dans les diverses populations des Pyrénées.

Dans des populations on distingue un caractère qui a un peu rapport avec celui qu'avaient les Visigoths, qui était une bravoure généralement d'apparat, un plaisir extraordinaire pour la chasse, à laquelle ils se livraient sans réserve, par suite de la non civilisation, qui les portait à tremper leurs

mains dans le sang. Dans d'autres populations, on y voit un caractère chevaleresque, qui tient au merveilleux, mais cette qualité si c'en est une, est du brillant sans produire rien d'utile; elle tient un peu au caractère mauresque.

L'instruction dans les vallées de l'Arboust et d'Oueil, instruction qui est bien au-dessus de celle qui existe dans toutes les campagnes des départements voisins, a introduit dans ces vallées la civilisation, une grande probité et une grande régularité dans les mœurs ; ce qui est fort remarquable, c'est que cette instructiou s'y est introduite quoique ces vallées soient sans grande communication avec les villes, qu'elles n'aient d'autre industrie que celle de l'agriculture; qu'elles soient entièrement isolées au milieu des montagnes, et entourées de précipices qui les empêchent d'être parcourues par les étrangers. A quoi doit-on attribuer cette civilisation ? Est-elle la suite des prédications qu'y fit saint Sernin de 250 jusqu'en 257, époque où il fut martyr; de celles qu'y fit saint Euxterpe dans le cinquième siècle (saint Euxterpe est né à Arreau) de celles qu'y fit saint Aventin dans dans le huitième, ou enfin aux Bénédictins, dans le neuvième jusqu'au douzième et treizième, époque où ils avaient plusieurs couvents dans ces vallées, mais qu'ils quittèrent y trouvant l'hiver trop rigoureux.

Toutes ces raisons peuvent être la cause de l'amour de l'instruction qui existe dans les vallées de l'Arboust et d'Oueil. L'envie de s'instruire y est si grande que vous verrez très-peu de personnes ne sachant pas lire, que la plupart des jeunes gens qui sont dans les séminaires environnants en sont; et qu'il n'est pas rare de voir des personnes conduisant la charrue, travaillant à la journée, connaître très-bien leur latin et être très-instruits.

L'hospitalité qui est une des grandes vertus chez les peuples du Groënland, dans une partie de ceux des Alpes, surtout ceux des Hautes-Alpes, existe dans beaucoup d'endroits des vallées de l'Arboust et d'Oueil; autrefois elle y était générale.

On doit louer les populations des Pyrénées de la Haute-Garonne dans ce qu'elles ont de louable, comme on doit les blâmer dans ce qu'elles ont de blâmable: on doit donc dire que dans plusieurs, on y verra des manières rudes, des mœurs légères, et que souvent il s'y commet des crimes et des actes de la plus grande immoralité.

On ne s'écartera pas de la vérité en disant aussi que toutes les populations des Pyrénées de la Haute-Garonne sont tellement peu homogènes entre elles qu'on y trouve à tout instant une dissidence si grande dans les usages, dans les mœurs, les habitudes, les vices, les vertus, qu'on ne peut s'empê-

chez, de penser que, l'amalgame des divers peuples dont elles descendent, leur a fait conserver une partie de ce que ces peuples, à moitié civilisés, avaient de bon et de mauvais. Le peu d'étrangers qui visitent les Pyrénées, n'y restent pas assez long-temps pour y polir les manières rudes qu'on y remarque.

Ces détails que nous donnait un simple paysan en sabots, bonnet de laine, et paraissant dans la misère, nous fit voir que ce qu'on nous avait dit des vallées de l'Arbousst et d'Oueil, pour l'instruction, était vrai.

Après être restés quelque temps chez le curé de Portet, nous le remerciâmes de sa bonne réception, et le quittâmes pour nous diriger vers le village d'Oo ; nous payâmes notre guide de Cazaux, qui, étant fort content de ce que nous lui donnions, nous souhaita bon voyage, et nous pria de ne pas l'oublier si nous venions encore dans son pays.

En quittant Portet, au lieu d'aller de suite au village d'Oo, nous aurions pu allonger notre voyage de trois ou quatre jours pour aller voir les vallées de Louron et d'Arreau qui ont beaucoup d'intérêt ; mais nous sortions du but que nous nous étions proposés, qui était seulement de voir les Pyrénées de la Haute-Garonne et les endroits où les baigneurs de Luchon peuvent aller se distraire de leurs souffrances. François, qui connaissait parfaitement ces val-

lées, des Hautes-Pyrénées, ne nous engagea pas à allonger notre promenade pour aller les visiter, et nous dit : Vous n'y verrez rien au-dessus de ce que vous avez vu dans les vallées du Lys, de l'Hospice, d'Ar-eau, de l'Arboust ; les merveilles y sont même loin d'y être aussi extraordinaires ; seulement, dans les populations, vous y verriez des différences tellement frappantes que vous seriez promptement convaincus que ce ne sont pas les mêmes peuples qui les ont peuplées ; vous y verriez aussi des villages où les habitants ont un air hardi, décidé, ayant beaucoup de rapport avec les Bigorrais et les Béarnais ; dans d'autres villages, surtout dans les montagnes, vous y verriez un caractère doux, honnête, mais généralement beaucoup de fanatisme ; il n'y a pas de grottes dans ces montagnes, de cabanes solitaires, qui n'aient quelque chose de mystérieux, soit un pape (revenant), une hade (une fée).

Les principaux villages de la vallée de Louron sont Adervielle et Loudervielle. Sur le chemin du port de Peyresourde, en visitant les vallées d'Aure et de Louron, on voit les pics remarquables de

Port de Plan, au fond du vallon de Plioumajou, 1151 toises (2242 mètres 299 millimètres).

Pic d'Arré supérieur, 1504 toises (2931 mètres 296 millimètres).

Pic d'Arré inférieur, 1485 toises (2895 mètres 265 millimètres).

Pic de Baroude, sur le faîte de la haute montagne qui est au fond de la vallée d'Aure, 1532 toises (2985 mètres 868 millimètres).

Pic des Hermitants, entre la vallée de l'Arboust et celle de Louron, 1554 toises (3028 mètres 746 millimètres).

Port de Lapez, au fond la vallée de Louron, 1266 toises (2465 mètres 485 millim.).

Pic de Bàton ou Biédous, entre le port de Lapez et celui de Plan, 1566 toises (3052 mètres 134 millimètres).

La vallée d'Aure a plus d'intérêt que celle de Louron. L'ancien village ou ville d'Arreau mérite d'être remarquée. Cette petite ville fut fondée, vers l'an 676 de Rome, par les Arrevacci, peuplade que Pompée, après sa glorieuse campagne en Espagne, avait amené avec lui. On remarque que ce pays a une différence totale avec la vallée de Louron; la différence est si grande que l'homme qui a la moindre habitude des voyages, ne peut s'empêcher de la remarquer. Il y existe des manières franches et tout à fait patriarchales envers les étrangers. On y voit des vieillards d'une gaieté aimable, naturelle, ayant des signes non équivoques, de mœurs antiques qui ne sont pas à dédaigner.

Dans cette vallée il existe plusieurs villages qui, par leurs noms, font voir comment

ils ont été fondés : celui d'Arbas vient des Arrevacci; celui d'Aragnouet de l'époque où les Maures envahirent l'Aragon, et forcèrent une partie des Aragonnais, vers la fin du 7e siècle et commencement du 8e, à se réfugier dans la vallée d'Aure.

A Arreau, chef-lieu de canton de la vallée d'Aure, on voit l'église de Saint-Euxterpe, qui a été fondée par ce saint dans la 5e siècle. Cette église servit pendant longtemps de temple aux templiers. On y voit encore des insignes de leur ordre. L'église paroissiale et celle de l'hôpital sont bâties en marbre du pays, qui est assez beau.

Généralement on remarque dans la vallée d'Aure de l'aisance et des mœurs pures et simples.

Ces détails que nous donna François sur les vallées d'Aure et de Louron étaient suffisants pour nous en faire connaître l'ensemble, ce qui nous fit rejeter toute idée d'y faire une excursion.

Quand nous quittâmes Portet, dernier village de la vallée de l'Arboust, nous étions déja à 850 toises (1656 mètres 650 millimètres) au-dessus du niveau de la mer ; le village d'Oo, où nous allions, en est seulement à 564 toises (1099 mètres 236 millimètres). Pour gagner ce dernier, qui est dans la vallée d'Astos, le chemin est difficile. Il faut descendre une haute montagne, franchir des ravins, souvent très-rocailleux, ce

qui quelquefois nous faisait chanceler et marcher plus vite que nous ne voulions. Malgré toutes les difficultés que nous éprouvâmes, nous y arrivâmes sains et saufs, riant de tous les faux pas que nous avions faits en avant et en arrière.

Ayant marché plus de six heures depuis notre départ de Luchon, et n'ayant encore rien pris, nous sentions le besoin de nous restaurer un peu; nous entrâmes donc dans une des auberges du pays que François nous dit être la plus confortable; nous nous fîmes servir pain, vin et fromage du pays. Le fromage jouit d'une réputation colossale et méritée; il se fabrique dans les chalets qui sont sur les flancs des montagnes de la vallées d'Astos : nous lui fîmes honneur, et le trouvâmes d'une qualité si parfaite que nous en fîmes provision pour en faire notre régal dans nos repas champêtres. Aussitôt que nous fûmes restaurés, nous nous mîmes en route pour le lac d'Oo, où nous avions couché, François nous ayant assurés que nous y trouverions un excellent gîte dans une petite auberge qui voit beaucoup de monde à l'époque de la saison des bains. En quittant l'hôtel d'Oo, avant de prendre le chemin du lac, nous fûmes voir une tour assez bien conservée dépendant d'un château qui dominait le village : cette tour a un intérêt, son genre de construction étant remarquable; elle a été bâtie de mé-

nière à fermer le passage de la vallée d'Astos.

Pour arriver au lac d'Oo, on suit pendant plus d'une heure, la vallée d'Astos, qui est arrosée par le Go, rivière qui se forme par l'écoulement des eaux des fontes de neige qui existent sur les montagnes qui dominent le lac d'Oo.

En quittant Oo, on voit dans un fond, presque sur la cime d'une montagne, un village nommé Gouaux : dans ce village existe les ruines d'un vieux château que la tradition dit être les restes d'un château maure. Comme il fallait plus de deux heures pour aller à Gouaux et en revenir, nous n'y allâmes pas ; nous continuâmes notre chemin pour le lac d'Oo, d'abord au milieu d'une jolie prairie longeant la rivière ; nous rencontrions souvent des châlets qui donnent à la prairie un air assez vivant ; ensuite nous arrivâmes au pied d'une montagne très-escarpée qu'il fallait franchir : elle est on ne peut plus rocailleuse et en partie boisée ; on y rencontre beaucoup de rochers entassés les uns sur les autres ; le génie des ponts et chaussées a pratiqué sur son flanc un chemin tournant sur lui-même pour franchir plus facilement montagne et rochers : dans la direction des travaux de ce chemin, le génie de messieurs les ingénieurs a été un peu en défaut; il faut leur pardonner leurs erreurs ; ils ont tra-

de la nuit nous faisaient voir que nous devions rentrer à notre hôtel pour y faire préparer tout ce qui nous était nécessaire pour passer une bonne nuit. François, qui déjà avait vu bien des fois cet endroit, n'éprouvant pas les mêmes impressions que nous, nous dit : Messieurs et Madame, il est à présumer que vous ne voulez pas coucher à la belle étoile, exposés à la fraicheur et aux brouillards de la nuit; si ce n'est pas votre intention, il faut nous rendre le plus vite possible à l'hôtel, les maîtres se couchant de bonne heure. Nous suivîmes l'avis de François. En marchant nous ne pouvions nous empêcher de nous retourner souvent pour voir le bel effet du clair de lune sur les montagnes sur les glaciers et surtout sur les brouillards épais que formait la cascade.

En voyant le silence profond qui règne dans ces lieux magiques, nous avons cessé d'être; une nouvelle existence s'empare de nous. Abaissez-vous, grands potentats, hommes orgueilleux; abaissez-vous, hommes qu'une poignée d'or rend arrogants; abaissez-vous, hommes que les honneurs remplissent de vanité; abaissez-vous tous devant les merveilles de la nature; reconnaissez que celui qui toute sa vie l'étudie pour enseigner aux générations qui s'élèvent ce qu'elle a de merveilleux est plus grand que vous; son nom passe d'âge en âge à la postérité, quand celui de la plus grande partie d'entre vous

n'existe plus, quand vous êtes descendu dans la tombe, et que, si quelquefois la postérité parle de vous, c'est en proclamant le mal que vous avez fait par un esprit de conquête qui a ensanglanté les villes, les bourgs, les villages, les hameaux, pour satisfaire votre ambition, où en corrompant les populations par votre or pour les entraîner à la guerre civile, afin de vous approprier une souveraineté qui ne vous appartient pas. En faisant les réflexions qui nous étaient inspirées par le lieu ou nous étions, nous arrivâmes à notre hôtel; avant d'y entrer nous examinâmes encore tous les effets de la lune, sur tout ce qui nous entourait; dans des endroits, quand sa lueur frappe sur la cascade, sur les neiges et les glaces, tous ses objets paraissent comme des lames argentées suspendues dans les airs. Ces effets vous donnent d'autres inspirations que ceux du soleil; elles vous font tomber dans de douces rêveries, souvent dans un état de léthargie; craignant de tomber dans ce dernier état, nous entrâmes dans l'hôtel pour nous y faire préparer un bon souper et surtout de bons lits afin de nous reposer des fatigues de la journée.

CHAPITRE XVI.

Entrée à l'auberge. — Singulière rencontre. — Un bon soupé. — Une bonne nuit. — Ascension au lac d'Espingo. — Orage. — Lac glacé du port d'Oo. — Retour de notre ascension. — Mme Durcourt et Mme Darainville.

Nous fûmes reçus très-poliment par le maître de l'hôtel quoique nous fussions à pied ; il paraît que nos tournures lui faisait voir en nous des personnes pouvant bien payer. On sait généralemént que les maîtres-

ôtels font accueil aux voyageurs suivant r plus ou moins brillant équipage. Nous nandâmes si on pouvait nous donner trois : on nous répondit qu'il y avait impossité, le seul qui était disponible étant océ par un monsieur et une dame qui, des quinze à vingt jours, étaient venus pour se de santé, prendre l'air des montagnes oire l'excellent lait et petit-lait que prosent les vaches et les chèvres qui paissent s les environs.

Cette réponse était loin de nous faire plai-, nous voyant dans la nécessité, à huit res du soir, à la suite d'une journée gante d'aller demander gîte à Oo. Mal- le beau temps qu'il faisait, un clair de e magnifique, nous n'étions nullement tés de nous mettre en route pour Oo, et utant moins qu'il nous restaient à faire scension des autres lacs du port d'Oo. ançois qui connaissait le désir qu'avait le aître-d'hôtel de gagner beaucoup d'argent, i dit: Allons, Monsieur le maître, cherchez si ous n'avez pas dans un coin quelques malas, n'importe ce qu'ils sont, ils seront our vous d'une bonne location; souvent homme savant qui voyage à pied pour s'inruire est plus généreux que celui qui voyage grand équipage; il sait payer les services i lui sont rendus. Le maître-d'hôtel ne fut s sourd à ce que dit François; il appela femme, et lui dit: Femme nous pouvons

céder à ces Messieurs les deux matelas de notre lit ainsi que notre chambre, nous coucherons au grenier sur notre paillasse. La femme ne se fit pas prier; nous avions deux deux lits d'assurés, il ne nous en fallait plus qu'un pour François; Madame Darcourt qui comprit de suite que l'argent chez le maître et la maîtresse d'hôtel était pour eux d'un grand prix, prit leur petite fille par la main et la mit sur ses genoux, lui donna une pièce de cinq francs; après elle prit de même leur petit garçon qui avait trois ou quatre ans, lui donna une pièce de deux francs en lui disant: Petit, c'est pour acheter des bonbons. Ces jolis cadeaux, de la part de Madame Darcourt, nous valurent promptement un troisième lit. La maîtresse d'hôtel dit à son mari : Mon homme, ce monsieur et cette dame qui sont ici se contenteront bien d'un seul matelas pour cette nuit; alors nous pouvons donner à ces Messieurs le troisième matelas dont ils ont besoin. Le mari fut loin de contredire sa femme dont la réflexion tout-à-fait féminine nous mit hors d'embarras. Ayant ce que nous désirions, nous remerciâmes maître et maîtresse d'hôtel de ce qu'ils faisaient pour nous, et leur promîmes que nous leur enverrions nombreuse compagnie.

Par les préparatifs qui se firent de suite nous vîmes que nous aurions un excellent souper; il fut promptement servi; il se com-

posait de volailles, de truites excellentes qui se pêchent dans le lac, de fruits, de crême délicieuse, de fromage de plusieurs espèces, produit des châlets des environs, de fort bon vin, et, pour faire la digestion, des liqueurs de diverses espèces.

Comme nous venions de nous mettre à table, le Monsieur et la Dame habitant l'hôtel depuis quinze à vingt jours arrivèrent; nous nous levâmes, et leur fîmes les saluts d'usage, saluts d'autant plus nécessaires que nous leur prenions un de leurs matelas. A peine nous eurent-ils rendus notre salut que la dame se trouva mal. Madame Darcourt se précipita vers elle, la regarda attentivement, lui prit la main, et nous parut saisie du plus grand étonnement qui, pendant quelques instants, la rendit interdite; revenue à elle, elle prodigua tous les soins à la malade, la fit porter dans son appartement, et nous pria de les y laisser seules avec son mari; ce que nous fîmes. Vingt minutes suffirent pour rendre la malade à la vie. Le mari étant tranquille sur l'état de sa femme accepta l'invitation que nous lui fîmes de souper avec nous; le souper fut très-gai, certains que nous étions qu'il n'y avait plus de danger pour la malade. A minuit nous nous retirâmes dans nos appartements, après nous être donné rendez-vous pour le lendemain matin.

En nous quittant, nous avions engagé

notre nouvelle compagnie à faire partie de l'ascension que nous devions faire au deuxième lac nommé lac d'Espingo, peut-être celle du lac Glacé. Le mari avait accepté notre proposition, se renfermant cependant dans la volonté de sa femme, ce qui nous fit voir sa bonté pour elle : d'ailleurs il en parlait avec tant d'intérêt, tout ce qu'il en disait était tellement parfait, et le bonheur qu'il nous dit goûter dans son ménage fut pour nous l'assurance que le mari et la femme étaient on ne peut plus heureux.

Nous passâmes une nuit excellente. A peine le soleil avait-il doré les neiges des plus hautes montagnes qui environnent le lac d'Oo, que nous étions sur pied, prêts à partir avec nos nouvelles connaissances, qui se nommaient monsieur et madame Daranville. Nous ne déjeûnâmes pas avant de partir, voulant faire notre déjeûner après l'avoir gagné : nous emportâmes toutes les provisions nécessaires, même celles pour le dîner ; car il est toujours très-prudent, quand on s'engage dans un voyage aérien, de prendre double provision ; dans ce cas il faut faire comme le navigateur qui prend pour six mois de vivres, quand il a seulement un voyage de trois mois à faire.

Nous nous mîmes en route, suivîmes un sentier qui progressivement s'élève au-dessus du lac de Séculéjo : ce sentier est ex-

trêmement difficile à franchir, souvent très-rocailleux, accidenté et à pic. A mesure que nous montions le froid se faisait sentir, nous approchions des neiges et des glaces éternelles. Le soleil cependant était dans tout son éclat, mais bientôt un brouillard se forma dans les ravins : il devint si épais que nous ne vîmes plus les montagnes qui étaient à nos pieds. Ce spectacle, dont nous n'avions pas encore été témoins, nous frappa tellement que nous ne pûmes nous empêcher de nous arrêter pour l'examiner : le brouillard en s'épaississant devint des nuages pesants qui s'agitèrent progressivement, les uns sortaient de droite entre des rochers, d'autres de gauche; après s'être élevé de précipices affreux, ils venaient s'entrechoquer : nous étions effrayés de ce mouvement qui était à nos pieds. François qui s'aperçut de notre frayeur, nous dit : Il n'y a pas de danger; c'est un orage qui se forme, mais qui ne montera pas ici : dans quelques instants vous allez voir des éclairs paraissant mettre en feu les montagnes et les bois qui sont au-dessous de nous; vous allez entendre les éclats du tonnerre qui sembleront faire trembler les rochers, et la force des vents qui fera croire qu'ils vont être renversés les uns sur les autres; c'est un des plus beaux spectacles de la nature. Ici nous continuerons à avoir un temps magnifique; le soleil ne cessera pas de nous éclairer de ses rayons

L'orage étant loin de nous, ayant examiné les dégâts qu'il avait faits, nous continuâmes notre chemin pour voir le lac d'Espingo. Plus nous avancions, plus le terrein devenait difficile : souvent des rochers nous barraient le passage ; il fallut faire de grands détours pour les éviter ; dans quelques endroits nous trouvions de la neige qui était assez ferme pour que nous puissions marcher dessus sans craindre d'y enfoncer ; enfin nous arrivâmes au lac d'Espingo, qui est loin d'avoir la grandeur de celui de Séculéjo. Il n'a que 300 toises (548 mètres 700 millimètres) environ de diamètre, et 1754 mètres 100 millimètres de circonférence ; il est loin aussi de présenter les mêmes effets ; il s'alimente par les eaux du lac Glacé qui est au-dessus ; ses eaux se perdent par une coupure, et forment la cascade du lac de Séculéjo. On a remarqué que les truites qui se trouvent dans ce lac sont bien meilleures que celles du lac de Séculéjo ; elles ont une plus belle couleur, et sont plus fermes. Près du lac d'Espingo existe un autre petit lac nommé Saounsat ; il est moins grand que celui d'Espingo. Autour de ces lacs existent d'excellents pâturages et quelques cabanes de bergers : quoique ces pâturages dans plusieurs endroits soient abrités des rayons du soleil par les hautes montagnes qui les entourent, ils sont toujours verts. A cet endroit on est à 932 toises (1816 mètres 468

millimètres) au-dessus du niveau de la mer.

Pendant que nous examinions les lacs d'Espingo, de Saounsat et les rochers qui les entourent en partie, à quelque distance, je remarquai que Mme Darcourt et Mme Darainville se quittaient rarement, que souvent elles s'écartaient de nous pour se parler secrètement; que même Mme Darcourt nous paraissait parler vivement à Mme Darainville, ce qui nous fit croire qu'il s'était établi entre elles de ces petites confidences féminines qui lient de suite les femmes, et que la grande différence d'âge qui existait entre Mme Darcourt et Mme Darainville, donnait à la première la liberté de lui parler comme elle paraissait le faire. Nous laissions ces dames libres quand elles paraissaient le désirer, ne paraissant nullement nous occuper de leurs confidences.

Devant nous nous avions des pics, des montagnes, des glaciers et des monceaux de neige; il fallait s'armer de courage pour atteindre leur plus grande hauteur: le temps qu'il fallait pour les franchir, le soleil qui baissait, ne nous permit pas d'entreprendre cette dernière ascension. François, qui dans tout ce que nous faisions était notre conseil et notre guide, ne nous y engagea pas, et nous promit de nous donner des détails sur ce que nous voyions de loin, sans pouvoir en distinguer parfaitement les divers accidents ou variétés; il nous conseilla, pour

terminer notre promenade, de profiter de nos provisions pour faire un bon dîner, n'ayant encore presque rien pris depuis notre départ. Son conseil étant celui d'un homme prudent, nous établîmes notre table sur une pelouse charmante, auprès d'une cabane de berger qui était entre le lac d'Espingo et celui de Saounsat ; aux provisions que nous avions nous joignîmes d'excellent lait de chèvre et quelques truites du lac : les bergers en ayant pêché quelques-unes, comme ils avaient du beurre et une poêle, François, qui avait quelques talents dans l'art culinaire, les apprêta de manière à donner le plus violent appétit à celui qui n'en aurait pas. Nous qui en avions un excellent, quand nous eûmes goûté à sa cuisine, nous n'en trouvâmes pas assez ; nous fîmes les plats nets, regrettant que le temps ne nous permît pas de recommencer notre dîner. Nous payâmes généreusement les bergers, et prîmes le même sentier qui nous avait conduit de Séculéjo à Espingo ; comme il faut toujours descendre, nous allions au pas de course, souvent plus vite que nous ne voulions. Quand nous arrivâmes à l'hôtel du lac de Séculéjo, le soleil était couché depuis plus d'une heure ; il commençait à faire nuit. Le maître-d'hôtel, fort inquiet de nous, malgré la nuit, se disposait à venir à notre rencontre avec ses domestiques ; notre arrivée lui évita cette pei-

ne. Nous fûmes reçus comme de véritables amis par mari, femme, enfants et domestiques. Notre souper étant prêt, nous nous mîmes à table ; il disparut de manière à faire croire que nous n'avions pris aucune nourriture depuis vingt-quatre heures. Comme François prenait toujours ses repas avec nous, nous le priâmes de nous donner quelques détails sur les endroits que nous n'avions pas parcourus. Le bon François, qui ne se faisait jamais attendre quand il voyait qu'il pouvait faire quelque chose qui pût nous être agréable, s'empressa de nous donner les détails suivants :

Pour franchir la distance qui existe du lac d'Espingo à la plus haute cime des montagnes du port d'Oo, qui vous font face, il faut toujours gravir sur la neige, la glace et les rochers, et souvent avec le plus grand danger. Ce n'est qu'en se cramponnant avec force, dans divers endroits, que l'on parvient à surmonter tous les obstacles qui se présentent. D'abord, pour arriver du lac d'Espingo au lac Glacé, qui est un de ceux des Pyrénées qui ne dégèlent jamais, il faut monter 429 toises (835 mètres 121 millimètres), puisque le lac d'Espingo n'est qu'à 932 toises (1816 mètres 468 millimètres), et que le lac Glacé est à 1361 toises (2652 mètres 085 millimètres). Il faut environ une heure pour franchir cette distance. On ne connaît pas parfaitement l'épaisseur de la

glacés du lac Glacé ; cependant on prétend qu'il est empoissonné de belles truites, et que dans des endroits, quand la glace au mois de juillet, a perdu de son épaisseur, qu'on peut la casser, alors les truites viennent respirer à fleur d'eau, et on en prend des quantités considérables. Je l'ai entendu dire bien des fois ; mais, comme je ne l'ai pas vu, je ne puis vous l'assurer. Tout ce qui vous entoure à cet endroit est de glace, point de végétation : c'est à peu près le même spectacle que vous avez vu à la Maladetta. Quand vous êtes au lac vous voyez plusieurs pics qui vous entourent. Les voici :

Le pic Quairat, entre la vallée de l'Arboust et celle du Lys, 1585 toises au-dessus du niveau de la mer ;

Le pic de Montarouge, près du pic Quairat, 1438 toises ;

Le pic Spujols, celui de Montarqué. Je ne connais précisément pas la hauteur de ces deux derniers ; mais ils sont environ à 1500 ou 1600 toises (2728 mètres 600 millimètres, 2923 mètres 500 millimètres) ; et celui d'Oo ou port d'Oo, 1540 toises (3000 mètres 460 millimètres. Ces montagnes ou pics sont plus ou moins hérissées d'aiguilles de rochers et de glaces. Elles sont couvertes de glaciers ; celui d'Oo est le plus considérable, parce que par des embranchements il se réunit à ceux de Crabriouls, de la vallée du Lys et du Portillon d'Oo. Si on considère

ces trois glaciers comme n'en faisant qu'un sous le nom de glacier du port d'Oo, son étendue sera à peu près égale à celle du glacier de la Maladetta, qui est le plus grand de toutes les Pyrénées.

Quand on est au lac Glacé d'Oo on a encore 179 toises à monter pour arriver au port d'Oo. Ce n'est pas la partie la moins difficile à franchir; cependant, avec un peu de courage, on y parvient. Une fois ce port franchi, le versant opposé est à l'Espagne ; on est à quelques lieues de la ville de Venasque. Je n'entrerai pas dans de plus grands détails sur tous les accidents de terrein que l'on rencontre dans cette course, ces accidents n'ayant rien de plus remarquable que ceux que vous avez déja franchis. La vue n'y a rien de grandiose ; elle est arrêtée souvent par les pics et montagnes qui vous environnent. Entrer aussi dans de plus grands détails sur le port d'Oo, ce serait vous faire une répétition de ce que vous avez vu ; je le crois donc inutile.

Nous remerciâmes François de sa complaisance, et fîmes chacun nos préparatifs pour nous retirer dans nos appartements ; mais nous fûmes retardés pour y entrer par Mme Darcourt, qui avait pris Mme Darainville par la main et l'avait conduite dans sa chambre, où elle resta plus d'une demi-heure avec elle. Pendant ce temps M. Darainville paraissait fort inquiet ; il ne répondait

à ce que nous lui disions que par des paroles entrecoupées, presque toutes sans suite. Je ne me doutais pas de ce qu'il pouvait avoir.

Mme Darcourt étant revenue, M. Darainville nous quitta promptement pour aller trouver sa femme. Je remarquai que Mme Darcourt, quand elle revint auprès de nous, avait un air ému ; des larmes roulaient dans ses yeux. C'était réellement pour moi et pour François une scène extraordinaire, dont nous désirions ardemment connaître le dénouement. Un grand secret existait entre Mme Darcourt et Mme Darainville ; il ne pouvait avoir rapport à Mme Darcourt. Comme il était plus de minuit, que nous avions besoin de repos, je ne cherchai pas à savoir quel pouvait être le secret de ces deux dames, secret dont M. Darcourt avait sûrement connaissance : nous fûmes nous coucher.

CHAPITRE XVII.

Singulier réveil. — Une matinée au lac d'Oo. — Promenade sur le lac. — Souvenirs de septembre 1839 : M. le duc et Mme la duchesse d'Orléans. — Expériences au lac d'Oo. — Mme d'Etieuil ; son histoire. — Une soirée. — Saint-Aventin.

Après une journée fatigante, nous passâmes une excellente nuit. Mme Darcourt et moi nous nous levâmes avec le soleil. François avait déja fait ses préparatifs de voyage; mais nous ne voulions pas partir sans dire

adieu à M. et à Mme Darainville, et même, en bons amis, les inviter à déjeûner avec nous. Nous attendîmes qu'ils fussent levés. Après les avoir attendus plus d'une heure, ne les voyant pas venir, nous demandâmes au maître-d'hôtel qu'il voulût bien les faire avertir que nous les attendions. Il nous répondit : Je crois que Mme Darainville restera une partie de la journée au lit ; son mari est parti à trois heures du matin ; elle s'est levée pour faire les apprêts de son départ. Avec le plus grand sang-froid, ils se sont quittés ; mais, aussitôt que M. Darainville a été parti, Mme Darainville s'est trouvée mal, a perdu connaissance ; ce n'est qu'avec une peine extrême que nous avons pu la rappeler à la vie. Ma femme et moi nous ne savons pas ce que peut signifier le départ si inattendu de M. Darainville. Je puis vous assurer que, malgré le sang-froid avec lequel ils se sont quittés, on voyait qu'ils avaient l'air de se faire un dernier adieu, ce que je ne puis croire ; car il est impossible de se témoigner plus d'amitié qu'ils ne l'ont fait depuis quinze à vingt jours qu'ils sont ici ; vous avez dû voir, depuis avant-hier que vous me faites l'honneur d'habiter mon hôtel, combien ces jeunes gens s'aiment ; c'était vraiment un modèle d'amitié conjugale.

A peine notre maître-d'hôtel avait-il fini son rapport, que Mme Darcourt courut à

la chambre de Mme Darainville, et, après être resté une heure avec elle, elle l'amena auprès de nous, la fit prendre part à notre déjeûner, et avec son amabilité ordinaire fit tout ce qu'elle put pour lui donner de la gaieté. Après le déjeuner elle proposa une promenade sur le lac, ce que nous acceptâmes. Nous montâmes dans une barque qui toujours est à la disposition des visiteurs du lac. François, en marin habile, nous conduisit sur toute sa surface, et plusieurs fois nous en fit faire le tour; cette promenade fut charmante, et fit naître un peu de gaieté dans le cœur de Mme Darainville. Quoique Mme Darcourt fut toujours très-aimable, ce jour-là elle avait quelque chose d'extraordinaire dans ses saillies, ses à-propos et dans l'ensemble de ses manières; dans tout ce qu'elle disait elle me faisait voir qu'elle était au-dessus de toutes les femmes que j'avais connues jusqu'à ce jour; souvent elle semblait nous faire entendre Que je suis heureuse! aujourd'hui est le plus beau jour de ma vie. Plus je réfléchissais, moins je pouvais deviner ce qui la rendait ainsi. Ne voulant pas troubler mes plaisirs, en me creusant la tête pour deviner ce qui se passait entre Mme Darcourt et Mme Darainville, j'en chassais toutes les idées qui l'assiégeaient.

De retour de notre promenade sur le lac, nous prîmes un peu de repos pendant lequel

nous fîmes nos comptes avec le maître-d'hôtel, et lui fîmes compliment de sa bonne réception, lui promettant que nous lui enverrions nombreuse compagnie, qui lui ferait faire de bonnes affaires. Il nous remercia et nous dit : Depuis le mois de septembre 1839, que ce bon prince Monseigneur le duc d'Orléans et son épouse cette excellente princesse sont venus ici, tout pour nous prospère; il me semble qu'ils nous ont porté bonheur. Si vous les voyez, comme ils ne sont pas fiers; ils sont les amis de tout le monde, sans cependant oublier qu'ils seront un jour princes régnants : je prie souvent Dieu pour qu'il leur conserve de longs jours et qu'il me fasse la grace de me conserver les miens afin de vivre sous leurs lois. Le jour où ils sont venus ici, mon Dieu ! comme c'était joli : plus de deux cents personnes à l'envi l'une de l'autre les accompagnaient; il y avait une garde d'honneur qui fut formée à Luchon; elle était joliment équipée. Le prince et la princesse se sont promenés sur le lac; ils ont fait un déjeûner champêtre sur une table improvisée, assis sur des siéges grossiers; ils paraissaient plus contents que sûrement ils ne le sont dans leurs palais où une nuée d'hommes qui les entourent ne leur disent pas toujours la vérité. Nous autres paysans, quand nous disons quelque chose aux princes, c'est de bon cœur; nos paroles ne cachent pas nos pensées. Ce que

ce bon prince et cette bonne princesse nous ont fait ressentir, ils le font ressentir à tous ceux qui les connaissent, malgré les méchants qui, par ambition, veulent leur faire du mal. Vous me voyez, quoique je ne sois plus jeune, je me battrais pour eux ; qu'ils parlent? jusqu'à la dernière goutte de mon sang est à leur service, et jusqu'à mon dernier souffle je dirai Vive Monseigneur le duc et Madame la duchesse d'Orléans; et quand le roi, leur père, sera mort, je dirai comme je le dis aujourd'hui, Vive le roi, vive la reine; tout bon Français, véritablement ami de son pays, fera comme moi; il n'y aura qu'une poignée de misérables, vivant dans l'oisiveté, qui n'ayant rien veulent avoir quelque chose aux dépens des autres, qui ne seront pas contents; mais tant pis pour eux; il faudra bien qu'ils se contentent, ou nous verrons.

Le prince et la princesse ont promis de revenir à Luchon; je suis bien sûr qu'ils tiendront leur promesse, à moins que des affaires d'État ne les en empêchent. Comme toute la population les verrait avec plaisir!

Ce dire de notre maître-d'hôtel nous fit voir quels étaient ses bons principes; et comment les grands, quand ils le veulent, se font aimer, et surtout combien leurs ennemis, qui par des moyens plus bas les uns que les autres cherchent à les perdre, se font détester, quand il n'y a pas de raisons

réelles qui puissent empêcher de chanter les louanges de ceux qui nous gouvernent.

L'accent de vérité avec lequel s'exprima notre maître-d'hôtel, nous fit le plus grand plaisir ; ce qu'il nous dit était la répétition de tout ce que j'avais entendu dire dans tous les pays des Pyrénées, qu'avaient parcouru Monseigneur le duc et Madame la duchesse d'Orléans, en 1839. Il est impossible de faire une plus heureuse impression que celle qu'ils firent, impression qu'ils feront dans toute la France quand ils la parcourront, malgré les écrivains incendiaires qui, par une opposition systématique, cherchent à déverser le blâme sur leurs plus belles actions et sur les modèles de vertu, de morale, de la vie privée et de la vie politique des princes, pour faire triompher les principes affreux de sang et anti-sociaux des communistes, des égalitaires et des réformistes sans réserve.

N'ayant plus rien à voir au lac de Séculéjo, mais seulement à connaître sa surface et sa profondeur, nous demandâmes à notre maître-d'hôtel s'il connaissait l'un et l'autre. Il nous dit que des savants étaient venus il y a huit à dix ans, y faire quantité d'expériences ; ils ont employé plusieurs machines pour connaître la profondeur, l'étendue et la température des eaux du lac ; qu'il se rappelait parfaitement qu'ils lui avaient trouvé en profondeur, 230 pieds ou 39 toises

un tiers, 77 mètres, 660 millimètres, et en surface 240,000 mètres, 24 hectares; que la température au fond était de 7 degrés Réaumur, au milieu 9, la surface 11, et à l'air de 14 à 15.

Je me rappelle aussi qu'ils ont fait une grande provision de plantes autour du lac glacé, du lac d'Espingo, de celui-ci, du côté des montagnes et de la gorge d'Esquiery; je me souviens aussi qu'ils ont appelé ce dernier endroit le jardin des Pyrénées de la Haute-Garonne. Ayant vu la peine qu'ils se sont donnés pour ramasser ces plantes, j'ai pensé qu'elles avaient quelque chose de curieux, moi qui ne m'y connais pas, je n'y voyais rien d'extraordinaire.

Après ces détails que nous désirions avoir, nous quittâmes l'hôtel du lac. Mme Darainville, à mon grand étonnement, quitta aussi l'hôtel, et se réunit à nous pour voir tous les pays qui nous restaient à parcourir dans les Pyrénées; je ne savais que penser de tout ce qui se passait entre elle et Mme Darcourt. Quoique M. Darcourt ne me fit pas voir qu'il était dans les secrets de sa femme et de Mme Darainville, je pensais que sa femme ne lui avait rien caché. Je ne sais pourquoi dans cette circonstance j'éprouvais un désir des plus vifs d'être initié dans le secret qui faisait le sujet des à-parte de mes deux compagnons de voyage; cependant la curiosité fut toujours un de

mes moindres défauts; mais il paraît d'après ce que je ressentais, qu'à tout âge il naît des défauts dans la nature humaine, ce qui chaque jour peut nous faire craindre que nous ne soyons pas homme de bien jusqu'à la fin de nos jours; il faut donc à tout instant avoir recours à la philosophie si l'on ne veut pas tacher les courts jours de la vie. Ce principe devraitêtre immuable chez tous les hommes: malgré que je l'eusse souvent prêché à beaucoup de personnes en diverses circonstances, il n'eut aucun empire sur moi.

Dans le trajet de l'auberge du lac à Saint-Aventin, la curiosité livra un combat tellement acharné à ma raison que cette dernière fut vaincue. Je retins M. Darcourt à quelques pas de Mmes Darcourt et Darainville, laissant ces dames sous la protection de François, et entièrement libres de se faire les confidences qu'elles désiraient, afin de donner un libre cours à ma curiosité, en demandant à M. Darcourt quelle était Madame Darainville, et les raisons qui faisaient que Mme Darcourt nous quittait si souvent pour s'entretenir dans le plus grand secret avec elle; lui observant que cela nuisait beaucoup au plaisir de nos promenades, et que, si cela continuait ainsi, elles deviendraient fort monotones, l'amabilité de sa femme en ayant fait la plus grande partie des frais jusqu'à notre arrivée au lac. M.

Darcourt, prévoyant ce que je désirais connaître, ne me donna pas la peine de le lui demander. A peu de distance de l'hôtel, en me donnant le bras, il me dit : Mon ami, je dois vous confier un secret, secret qui doit être sacré pour vous, comme il le sera toujours pour moi. Je me suis aperçu que votre curiosité est vivement piquée depuis que nous avons fait la rencontre de M. et de Mme Darainville, et surtout depuis ce matin que M. Darainville a quitté l'hôtel du lac, sans nous faire ses adieux, laissant avec nous sa femme qui ne nous quittera pas pendant tout le temps que nous resterons dans le département de la Haute-Garonne, et sûrement fort long-temps, après ma femme l'ayant prise sous sa protection. D'après ce que je vais vous dire, elle a grand besoin d'un sage protecteur ; cela nous privera un peu de l'amabilité de ma femme ; mais, mon ami, vos sentiments me sont un sûr garant que vous partagerez les nôtres envers Mme Darainville.

M. Darcourt me faisant le plus grand plaisir en provoquant la demande que je désirais lui faire, je lui dis qu'un secret d'ami était un dépôt sacré qu'on ne pouvait divulguer sans commettre un sacrilège en amitié. De suite il s'exprima ainsi :

Mme Darainville est née Joséphine d'Esmont, descendant d'une famille ancienne dans la robe, et ayant conservé une belle

fortune ; ses parents jouissaient de toute la considération possible ; ils étaient toujours les premiers à secourir l'indigence ; il n'existait jamais de pauvres dans le village où ils avaient leur propriété. Joséphine était leur unique enfant, reste de trois, les deux autres, qui étaient des garçons, avaient été moissonnés à la fleur de leurs ans ; l'un en Algérie en combattant glorieusement pour son pays, sous le grade de capitaine, que ses belles actions lui avaient fait acquérir au prix de son sang ; et l'autre en allant faire un long voyage scientifique aux États-Unis, aux Indes et dans une partie de la Chine, voyage qu'il ne put mettre qu'en partie à exécution, ayant péri à l'explosion du bâtiment à vapeur le Pénélope, qu'il montait.

Joséphine, qui a maintenant vingt-cinq ans, se trouva enfant unique ; elle épousa, à dix-sept ans, M. le marquis d'Etieuil, fashionable s'il en fut. Cet homme, comme il en est tant, lui promettait le bonheur ; elle le crut ; ses parents le crurent aussi : le mariage fut célébré sous les plus heureux auspices, fortune, grande famille ; tenant un rang dans l'état, étaient plus que suffisants pour flatter l'amour-propre d'une jeune personne de dix-sept ans. M. le marquis d'Etieuil promettait pour toujours un bonheur sans nuage à son épouse. La lune de miel fut une suite continuelle de plaisirs ;

elle eut tout le charme possible; prévenances, soins, cadeaux, rien n'était oublié; les deux époux se prodiguaient tout ce que la nature fait naître de sublime pour le bonheur de deux cœurs qui l'un pour l'autre sont nés. Mais tant de bonheur, de plaisirs, ne devaient pas toujours durer; il est des décrets de la Providence dont on ne connaît pas la raison qui y mettant un terme. Il faut, à ce qu'il paraît, d'après l'ordre de la nature, que les plaisirs aient leur temps; il faut qu'il y ait un terme au bonheur; les champs, les prairies ne peuvent pas toujours produire moisson abondante. Quand le bonheur, les plaisirs nous sont envoyés, sachons donc les prendre d'une main légère; ne flétrissons jamais une fleur passagère. Celui qui ne pense pas ainsi n'est pas, je crois, dans la saine raison. Nous devons savoir en tout temps ménager les bienfaits dont notre divin maître veut bien nous faire jouir.

M. le marquis d'Etieuil étant de ces hommes du jour, qui toute leur vie sont comme des papillons légers, s'arrêtant sur la fleur la plus belle pour en savourer les délices, et qui retournent à une autre, pensant qu'elle les satisfaira davantage, se lassa après quatre ans de mariage de la monotonie du toit conjugal; il chercha sous d'autres toits des plaisirs qui chez lui ne satisfaisaient plus ses goûts; il laissa dans un abandon presque

complet celle à laquelle il avait prodigué tant d'amour et tant d'amitié. Madame d'Etieuil souffrait sans se plaindre, cultivait toujours la société dans laquelle elle brillait du plus bel éclat, pendant que son mari était attaché au char de femmes qui étaient loin de la valoir sous tous les rapports; on pouvait le dire avec vérité qu'elle était belle; elle n'avait pas besoin de diamants, de rubis, pour rehausser sa beauté, la nature seule la faisait ce qu'elleétait, aucunefemme ne pouvait lui faire la loi; en voyant son aimable candeur qui peignait la bonté de son ame, la pureté de son cœur, l'œil en était étonné; de tous ses charmes il était enchanté. Mon imagination ne vous fait pas un tableau forcé de ce qu'était Mme d'Etieuil; en l'examinant vous avez dû remarquer qu'il lui reste encore une grande partie des charmes dont la nature l'a comblée.

Bientôt la voix publique retentit des désordres de M. d'Etieuil; plus ils augmentaient,plus on plaignait son épouse qui chaque jour était recherchée de la société aimable. Ma femme et moi, qui demeurions dans la même ville, l'y voyions souvent; ses malheurs nous attachèrent à elle; elle devint l'amie intimede ma femme malgré la grande différence d'âge qui existait entr'elles; son bonheur était de déposer dans son sein ses secrets. Madame Darcourt lui donnait du courage pour supporter le malheur qui l'ac-

cablait, ne lui parlant pas comme ces femmes, véritables perroquets, femmes ayant toujours la médisance dans leur tête, langues de harpie, avec des paroles empoisonnées, vous parlant toujours de Dieu qu'elles offensent chaque jour par leurs médisances, vice affreux si près de la calomnie; femmes qui, au lieu de rétablir la paix entre les époux, détournent l'un de l'autre en condamnant le pécheur aux peines éternelles. Madame Darcourt répétait sans cesse à Madame d'Etieuil : Ma chère amie, en reproches amers envers votre mari, gardez-vous d'éclater, mais offrez-lui toujours des mœurs le plus parfait modèle ; continuez à être douce et prévenante envers lui; prodiguez-lui vos caresses sans affectation; que les soins domestiques soient vos seuls plaisirs; semez de fleurs les jours de sa vie: en agissant ainsi, soyez certaine, ma meilleure amie, que votre époux, qui n'est pas un méchant homme, voyant en vous un si parfait modèle, sera forcé de vous imiter.

Madame d'Etieuil, dont les vertus étaient un modèle, n'eut pas beaucoup de peine à se rendre aux conseils de Madame Darcourt; elle les suivit avec toute l'amabilité qui la caractérise. En peu de temps elle parvint à ramener son époux de ses erreurs; le toit conjugal vit renaître la lune de miel des premières années de leur mariage; jusqu'à ce moment Madame d'Etieuil n'avait pas

eu d'enfants, il en arriva un qui mit le comble au bonheur dont jouissaient les jeunes époux; quoiqu'ils eussent près de six ans de mariage, on pouvait considérer leur rapprochement comme de nouveaux liens qu'ils formaient.

De nouveaux malheurs vinrent assiéger Madame d'Etieuil : son enfant avait à peine six mois qu'elle le perdit; quelques mois après une fatale maladie lui enleva son époux; elle fut inconsolable. Pendant quelques jours elle perdit la raison; ma femme ne l'abandonna pas un seul instant, faisant tous ses efforts pour porter la consolation dans son cœur; mais peines inutiles, il était trop ulcéré.

Des intérêts de famille nous forçant à quitter la ville que nous habitions, il fallut nous séparer de Madame d'Etieuil. Madame Darcourt, avec toutes les précautions possibles, lui fit part des raisons justes qui nous forçaient de nous séparer d'elle. Madame d'Etieuil versa des torrents de larmes; elle sentait qu'elle perdait une véritable amie, la seule qui n'avait jamais cessé de lui donner les consolations qui lui étaient si nécessaires; la seule qui, par ses excellents conseils, avait ramené son mari égaré. Il ne restait à Madame d'Etieuil aucune amie vraie, sincère, dans laquelle elle pût épancher ses chagrins; elle avait perdu son père et sa mère deux ans après son mariage.

Madame d'Etieuil, jeune, aimable, jolie, avait tout pour attirer auprès d'elle; que d'écueils n'avait-elle pas à vaincre, surtout en renonçant à contracter un nouvel hyménée; les peines qu'elle avait éprouvées pendant près de deux ans qu'elle fut délaissée par son mari; celle qu'elle éprouvait de sa perte et de celle de son enfant lui ôtait tout désir de former une nouvelle chaîne où elle craignait de ne pas trouver le bonheur: elle forma le projet de s'enfermer dans ces maisons de retraite, où une femme qui veut abandonner le monde peut encore trouver du soulagement à ses peines.

Dans un premier mouvement de douleur, quand le chagrin nous accable, on veut fuir tout plaisir, le monde vous est à charge, tout vous porte ennui, vous voudriez être débarrassé de la vie, il n'est pas d'antre assez profond pour y vivre, vous rejetez loin de vous tout ce qui peut vous porter envie; mais qu'il est peu de ces résolutions qui aient leur exécution, surtout dans les hommes et les femmes qui sont encore jeunes, qui ont aimé la société, qui en ont été recherchés, et auxquels il reste encore tout ce qui est nécessaire pour en faire le charme.

Madame Darcourt ne détourna nullement Madame d'Etieuil de ses projets; le jour de la séparation étant arrivé, ces dames se firent des adieux qui furent déchirants; mais l'espoir que donna Madame Darcourt de re-

venir bientôt habiter la ville qu'elle quittait et de serrer dans ses bras sa meilleure amie, ranima assez les forces de Madame d'Etieuil pour que l'une et l'autre pussent se donner le dernier baiser d'adieu.

Nous partîmes pour Bordeaux, qui était la ville qui nous appelait. Pendant plus d'un an nous reçûmes très-régulièrement une fois par semaine une lettre de Mme d'Etieuil, qui, quinze jours après notre départ, avait mis à exécution le projet dont elle nous avait parlé. Madame Darcourt lui répondit très-exactement, en l'engageant à suivre le penchant qui l'entraînait vers la vie religieuse. Les conseils de Madame Darcourt ne furent pas parfaitement suivis; ce qu'elle prévoyait arriva: à peine quinze mois s'étaient-ils écoulés que nous reçûmes une lettre de Madame d'Etieuil qui nous annonçait qu'elle avait quitté la maison de retraite dans laquelle elle était, ne pouvant plus supporter les pratiques religieuses et superstitieuses qui y étaient en usage; qu'un de ses parents nommé M. de Frémont, habitant Paris, homme de soixante ans, étant venu la voir, lui avait proposé de venir demeurer avec lui dans un superbe château près Paris, château qui offrait tous les agréments possibles ; qu'elle avait consenti à le suivre, l'âge de son parent étant un obstacle à la médisance, et que dans le parti qu'elle prenait elle trouvait une consolation aux peines qui l'accablaient.

Madame Darcourt, en lui répondant, ne l'approuva pas ni ne la détourna de sa résolution ; seulement elle lui fit entrevoir qu'il y avait un peu de légèreté dans sa conduite. A dater de cette époque la correspondance de ces dames devint moins active ; au bout de quelques mois elle cessa entièrement ; nous n'en connûmes pas les raisons : ce fut Madame d'Etieuil qui commença à ne pas répondre à Madame Darcourt. Nous sûmes indirectement, sans y croire, qu'oubliant tous ses chagrins, Madame d'Etieuil voulant profiter de sa jeunesse, s'était lancée dans la société.

Quand nous arrivâmes à l'hôtel du lac d'Oo il avait quatorze mois que toute correspondance entre ces dames avait cessé. Madame Darcourt me parlait souvent de l'ingratitude de Madame d'Etieuil et me faisait mille réflexions sur la crainte qu'elle avait que sa beauté, son amabilité, son esprit, ne la détournassent de la route que toutes les femmes doivent suivre.

Vous devez penser qu'en trouvant Madame d'Etieuil au lac d'Oo, notre surprise fut des plus grandes. Vous avez dû remarquer quelle fut la prudence de Madame Darcourt qui vit de suite dans les traits et l'embarras de son ancienne amie, que la personne avec laquelle elle était n'était pas son époux ; une explication était nécessaire. Malgré l'ingratitude de Madame d'Etieuil envers nous,

Madame Darcourt lui avait conservé toute son amitié; son prémier mouvement fut de désirer connaître sa nouvelle position. Madame d'Etieuil fondit en larmes, et finit par avouer qu'elle avait tout oublié en s'attachant à un homme qui, sur la foi du mariage, l'avait entraînée dans le précipice où elle était tombée; mais qu'elle se sentait assez de force, ayant retrouvé son ancienne amie, pour s'en retirer; ensuite, en se jetant dans les bras de Madame Darcourt, elle lui dit: « Pardonnez-moi, ma meilleure amie, pardonnez-moi, je vous en conjure; je suis bien coupable envers vous, je la suis envers la société; je ne puis m'envisager sans voir en moi une femme indigne de vos bontés. Oh! ma meilleure amie, pardonnez à une malheureuse qui a tout oublié, qui a faussé ses serments, qui est tombée dans le mépris des gens de bien pour suivre un penchant qui la déshonore; mais soyez bien convaincue que j'y ai été entraînée malgré moi; ma faute n'est pas la mienne; je suis moins coupable que vous ne le croyez. Votre pardon, ma meilleure amie, je vous le demande à vos genoux que j'arrose de mes larmes; ne me le refusez pas: je fais le serment de quitter l'homme qui m'a trompée, qui m'a déshonorée; je suis une victime innocente; vos conseils seront mes seuls guides; oubliez que jusqu'à ce jour je fus criminelle, et ne voyez plus en moi que la vertu la plus pure.»

Mme Darcourt reçut avec bonté les aveux de Mme d'Etieuil, et toutes les deux jurèrent de ne jamais se quitter. Vous le savez, nous n'avons pas d'enfants; nous adoptons Mme d'Etieuil; notre amitié pour elle, son sincère repentir nous fait un devoir de lui pardonner; jusqu'à la fin de nos jours elle restera avec nous.

Vous désirez sûrement connaître comment Mme d'Etieuil cessa d'être vertueuse; le voici :

Comme je vous l'ai dit, Mme d'Etieuil quitta la vie religieuse pour vivre avec un de ses parents, M. de Frémont. Tout chez M. de Frémont était luxe, magnificence; il recevait dans son château la plus brillante société de Paris; des fêtes plus belles les unes que les autres s'y succédaient sans interruption. Mme d'Etieuil, qui était maîtresse de la maison, était l'objet de tous les hommages. Une jeune veuve, qui alors n'avait que vingt-quatre ans, étant aimable, jolie, sachant à propos tirer parti de son esprit, est un objet bien séduisant; tout ce qui existait de fashionable cherchait à lui faire la cour. L'amour souvent lance des traits vainqueurs; tout ce qui vient de lui nous enchaîne, il aime à faire des victimes, grands potentats, superbes conquérants, tous les mortels grands et petits sont soumis à ses lois; il est le souverain maître de tout ce qui est sur la terre et sur l'onde.

Quelle est la femme qui peut toujours être insensible aux paroles remplies de douceur, aux compliments flatteurs, aux assiduités d'hommes d'esprit, qui sans cesse l'entourent. La plus sévère vertu, malgré elle, se trouve entraînée ; ses sens ne peuvent pas toujours être insensibles ; et une fois son cœur pris, elle est soumise aux lois de son vainqueur. Il est bien rare que celui qui possède le cœur d'une femme, ne s'aperçoive pas de sa victoire : alors il attaque la raison, la vertu est sans cesse combattue, ce qui lui fait souvent oublier ses devoirs. L'homme qui sait qu'il est aimé ose tout; les liens les plus sacrés, la vertu la plus pure, ne sont plus respectés : c'est un tigre sans pitié qui immole un agneau timide, pour satisfaire sa passion brutale..

Les fêtes dans lesquelles se trouvait Mme d'Etieuil mirent fin à sou chagrin. Peu à peu elle aima à être entourée; la coquetterie, la fatale coquetterie, qui entraîne la vertu, la fait succomber, s'empara d'elle ; elle aima, fut aimée, fut attaquée, mais fut vertueuse : son ame n'était pas faite pour l'immoralité ; il fallait de ces évènements qu'il est impossible de prévoir pour la rendre criminelle.

Le 12 mai 1839, jour où des malheureux armés par une horde sanguinaire, pour faire triompher une cause que tous les bons Français réprouvent, faisaient ruisseler le sang

dans Paris, attaquaient les meilleurs citoyens, voulant faire de notre belle patrie un théâtre d'immoralité et de carnage. Mme d'Etieuil, dans la voiture de M. de Frémont, vint à Paris; elle suivait la rue Saint-Denis, ne sachant pas que ses pavés, vers le cimetière des Innnocents, se couvraient de sang. Quand elle fut vis à vis le passage du Grand-Cerf, il déboucha par ce passage une bande de forcenés armés, lie de la basse population de Paris, qui, en criant Vive la liberté, arrêta sa voiture, l'en fit sortir ainsi qu'une femme-de-chambre qui l'accompagnait. Mme d'Etieuil fit retentir les airs de ses cris ; ses cris ne furent pas entendus; les amis de la liberté renversèrent sa voiture et la brisèrent.

Un jeune homme de trente à trente-deux ans, nommé Adrien, qui, dans un cabriolet de place, suivait la voiture de Mme d'Etieuil, se précipita vers elle, l'enleva dans ses bras, et, se faisant jour au milieu des misérables qui avaient renversé sa voiture pour en faire une barricade, la mit dans son cabriolet, y fit monter la femme-de-chambre, prit la rue Aubry-le-Boucher, gagna la rue de la Fontaine-Baubée, puis la rue Simon-le-Franc, où il fit arrêter son cabriolet ; il en descendit Mme D'Etieuil, qui, s'étant trouvée mal, était sans connaissance. Il la porta dans une chambre de la maison où s'était arrêté le cabriolet. La femme-de-cham-

bre suivit sa maîtresse; mais, quand elle vit qu'elle commençait à reprendre ses sens, elle la quitta, et l'abandonna au jeune homme qui l' avait retirée des mains d'hommes sanguinaires, émeutiers de profession. Cette conduite de la femme-de-chambre fut sûrement entendue avec Adrien.

L'émeute, qui s'étendait, envahit bientôt la rue Simon-le-Franc; des barricades s'y élevèrent, pendant la nuit du 12 au 13 mai; des coups de feu y retentirent de tous côtés. Toute la journée du 13 vit la révolte la parcourir; il n'y avait pas moyen de la quitter.

Mme d'Etieuil, revenue à elle, reconnut dans le jeune homme qui l'avait sauvée celui qui la poursuivait depuis long-temps, et qu'elle aimait. Sa position était difficile; serments d'amitié, serments d'amour, lui furent prodigués. La reconnaissance d'une femme envers celui qu'elle aime, duquel elle est aimé, est bien grande : tout dans elle devient faiblesse; une volonté qui n'est pas la sienne l'entraîne dans ce précipice que mille fois elle avait évité ; la défense qu'elle veut opposer à celui qui l'attaque est sans force ; le sentiment gage de la reconnaissance est l'amour; la raison le combat, mais il reste vainqueur.

Le 14 mai, le calme étant rétabli dans Paris, l'émeute ayant été vaincue par les bons citoyens, Mme d'Etieuil retourna au

château de M. de Frémont, qui était très-inquiet. Elle raconta seulement ce qui lui était arrivé rue Saint-Denis, et que son sauveur était M. Adrien qu'il recevait quelquefois. Aussitôt M. de Frémont partit pour Paris pour remercier Adrien d'avoir sauvé Mme d'Etieuil, et l'inviter à venir le plus tôt qu'il le pourrait à son château. Adrien fut au comble de la joie de pouvoir voir Madame d'Etieuil toutes les fois qu'il le désirerait; il en profita souvent. Mme d'Etieuil, dans une entrevue particulière, lui fit jurer qu'une union indissoluble les réunirait.

Un évènement malheureux vint promptement affliger Mme d'Etieuil : elle perdit M. de Frémont, qui en mourant la fit légataire universelle. Un procès lui fut suscité par des neveux de M. de Frémont pour tâcher de faire annuler le legs qui lui était fait. Adrien, qui était avocat, se chargea du procès, malgré que le gain en fut incertain. Par un plaidoyer brillant, des manœuvres habiles, il fit une transaction avec les neveux de M. de Frémont, transaction qui assura à Mme d'Etieuil la plus grande partie du legs qui lui était fait.

Un nouvel engagement d'amour et d'amitié eut lieu entre les deux amis. Mme d'Etieuil fut plus que jamais dans l'espérance que dans peu un mariage ferait cesser une existence qui était loin de son goût ; mais qu'un entrainement qu'elle n'avait pas la

force de combattre lui faisait suivre. Quelques mois se passèrent ainsi, Mme d'Etieuil, voyant que le mariage projeté, malgré la demande réitérée qu'elle en faisait, ne s'accomplissait pas, finit par pousser Adrien dans ses derniers retranchements pour contracter l'union promise, union pour laquelle depuis quelque temps il paraissait peu empressé. Forcé de s'expliquer sur la réticence qu'il mettait au bonheur de la femme à laquelle il prodiguait tous les jours amour et amitié, il déclara qu'il était marié, qu'il avait été forcé de quitter sa femme, il y avait sept ans, pour des raisons indépendantes de sa volonté.

Cette déclaration fit la plus vive impression sur Madame d'Etieuil, qui, quoique se voyant dans une fausse position par suite d'un mouvement non calculé de reconnaissance, et un sentiment d'amour et d'amitié qui la dominait, n'eut pas la force d'abandonner Adrien. Notre arrivée au lac d'Oo fut fort heureuse pour elle, puisqu'elle met un terme à un dérèglement reprouvé par toutes les personnes honnêtes. Les bons conseils de Madame Darcourt ayant fait renaître dans le cœur de son amie tous les sentiments de vertu avec lesquels elle était née, comme vous l'avez vu, ce matin elle s'est séparée pour toujours de Monsieur Adrien. Nous avons oublié ses fautes, nous ne voyons plus en elle qu'une femme vertueuse.

Le récit que me fit Monsieur Darcourt des malheurs de Madame d'Etieuil me toucha tellement que je ne pus m'empêcher de verser des larmes. Comme souvent nous nous arrêtions pour que je pusse écouter avec plus d'attention ce que me disait Monsieur Darcourt, Madame Darcourt, Madame d'Etieuil et François nous avaient tellement devancé, que lorsque nous arrivâmes à Saint-Aventin, lieu que nous avions choisi pour notre gîte, nous les trouvâmes installés chez un parent de François, qui avait établi son domicile, celui de sa femme et de ses enfants dans deux petits cabinets qui étaient dans son grenier, pour nous laisser libres les trois seuls appartements qu'il avait, ainsi que les trois lits qu'ils contenaient, s'en étant seulement réservé les paillasses. Ce brave campagnard et sa femme étaient le modèle des vertus patriarchales ; comme la plupart des paysans de la vallée de l'Arboust, il avait fait ses études au séminaire, et avait su profiter des bonnes leçons qu'il y avait reçues. La soirée fut une soirée de plaisirs; l'esprit et l'amabilité de Madame Darcourt en faisait la plus grande partie des frais; Madame d'Etieuil était ce qu'elle devait être; tout en elle annonçait une femme comme M. Darcourt me l'avait dépeinte, mais qui, dans la position où elle se trouvait, était retenue par un sentiment de remords qui rendait son esprit captif; cependant ses paroles douces, ses

à-propos fins, ses réparties pleines de tact, me faisaient voir quel avait été son empire dans la société et combien il pouvait encore être grand. Oh femmes! oh femmes! je le répéterai toujours, quel est donc votre pouvoir ? A tout âge de notre vie vous nous enchaînez, un soufle de vous nous attire, il porte dans tous nos sens un feu divin qui nous enivre; vous êtes le Dieu des êtres pensants; vous êtes l'ame de nos pensées; le moindre de vos charmes enflamme les désirs que la divinité nous donne; dans nos derniers jours vous animez notre voix tremblante; vous nous faites renaître au moment où nous devons cesser d'exister.

Plus je pensais à ce que m'avait dit M. Darcourt, plus mes yeux se portaient sur Madame d'Etieuil; plus je la plaignais pour ses malheurs passés, plus j'admirais la résolution qu'elle avait prise d'abandonner celui qui, par de fausses promesses, l'avait entraînée à s'oublier; je lui donnai toute mon estime et la regardai comme un de ces êtres vertueux, privilégié, auquel la nature à donné tout pour plaire, pour séduire, mais qui, entraîné malgré sa volonté dans une position que la morale réprouve par une inspiration divine, renonce à la vie immorale pour se renfermer dans la vie simple, privée, et être le modèle de toutes les vertus.

Notre soirée chez le parent de François fut tellement gaie, même instructive par

tout ce que nous disait notre hôte que nous la prolongeâmes jusqu'à une heure du matin : de l'historique elle passait à la gaieté, de la gaieté quelque fois à la philosophie, de la philosophie à la littérature à la poésie. Une heure sonnant, la maîtresse du logis nous fit servir par ses deux demoiselles, jolies femmes de dix-sept et dix-huit ans, un souper fait pour la table des rois.

Notre hôte qui avait fait son éducation au séminaire était fort instruit : il soutint parfaitement toutes les questions littéraires qui furent mises en avant ; il termina la soirée en adressant les vers ci-dessous à Mme Darcourt et Mme d'Etieuil.

A Mme DARCOURT.

Tout est égal et la nature sage,
Veut au même niveau ranger tous les humains ;
Esprit, œil fin, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisirs, jours sereins,
Vous avez tout, voilà votre partage ;
Moi je suis un enfant infortuné,
De toute la nature abandonné,
N'avoir rien, madame, voilà mon apanage,
Mais en vous contemplant les dieux m'ont tout donné.

A Mme D'ÉTIEUIL.

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage ;
La modération est le trésor du sage.

Il faut régler ses goûts, tous ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs,
Près de l'infini nous devons nous arrêter,
Là commence un abyme il faut le respecter;
Que m'importe le trône, le suprême bonheur;
Quel éclat peut valoir les sentiments du cœur.
Les plaisirs sont des fleurs, que notre divin maître,
Dans les champs cultivés, autour de nous fait naître,
Chacun a sa saison, et par des soins prudents,
On peut en conserver dans l'hiver de ses ans.
Madame, pour vous voir toujours sans vous déplaire,
Il faut avoir ame noble, et cœur non vulgaire,
Un esprit vrai, fécond, vif et ingénieux,
Sans légèreté, par-dessus tout vertueux.

Je ne sais si notre excellent campagnard de l'Arboust avait appris ces vers au séminaire ou s'il les a faits; n'importe d'où ils viennent, les pensées sont heureuses, et elles l'emportent sur les fautes de règles, s'ils en ont.

CHAPITRE XVIII.

Matinée à Saint-Aventin. — Vallée d'Oueil. — Retour à Luchon en passant par Cazaril.

Nous étant couchés à trois heures du matin, dix heures nous trouvèrent encore au lit; je crois que nous dormirions encore si nous n'avions pas été réveillés par le carillon de l'église du village annonçant qu'un nom-

breux pélerinage était venu demander quelques graces à saint Aventin; nous nous levâmes promptement, fûmes à l'église joindre nos prières à celles que faisaient les pèlerins. Madame d'Etieuil entendit la messe dans le recueillement le plus profond; dans ses traits on voyait que son ame, son cœur étaient tout à Dieu, elle resta après nous quelque temps à l'église : bientôt nous apprîmes par un des enfants de notre hôte qu'elle s'était approchée du tribunal de la pénitence. Quand elle vint nous rejoindre elle était d'une gaieté ravissante, elle ressemblait à ces personnes qui succombent sous le poids d'un pesant fardeau, mais qui reprennent leur force, leur gaieté, quand elles en sont débarrassées, et à celles qu'un grand chagrin afflige, mais dont une lueur de bonheur vient ranimer l'espérance.

Pendant que nous avions fait nos prières, François et son parent avaient apprêté un excellent déjeûner; nous y fîmes honneur, comme nous l'avions fait à notre souper. Quand on est en bonne compagnie le temps passe promptement: deux heures sonnaient, nous avions encore les pieds sous la table et ne pensions pas que nous avions formé le projet d'aller visiter la vallée d'Oueil jusqu'à Saint-Paul, et de rentrer le même jour à Luchon; François nous ayant fait ressouvenir de nos projets, nous quittâmes la table,

fîmes nos adieux à notre hôte, qui nous vit partir avec la plus grande peine, nous faisant promettre de venir le voir, de prendre domicile chez lui toutes les fois que nous viendrions dans la vallée de l'Arboust, et surtout de ne pas oublier que le 13 juin était le jour de la fête de Saint-Aventin, fête qui attire beaucoup d'étrangers, et qui va encore en attirer bien davantage quand les réparations que le gouvernement va faire faire à l'église seront exécutées.

Nous nous mîmes en route pour la vallée d'Oueil, descendîmes environ vingt minutes, ensuite nous prîmes la gorge qui commence près de la chapelle des Miracles; après avoir traversé un pont en pierre, nous suivîmes le cours de l'One, traversâmes successivement les villages de Benqué-Dessous, Benqué-Dessus, Maylin, où on nous avait dit qu'il y avait un ancien château dont nous ne trouvâmes même pas les ruines, malgré toutes les recherches que nous fîmes; nous passâmes ensuite à Cirés, Caubous, Bourg, villages n'ayant aucun intérêt: leur situation est comme celle des villages de l'Arboust; nous visitâmes leurs églises: elles offrent la même misère que toutes celles des Pyrénées de la Haute-Garonne. Notre instruction ne gagna rien jusqu'à Bourg; madame Darcourt et madame d'Etieuil maudissaient cette promenade, jurant mais un peu tard, qu'on ne les y prendraient plus; l'une et l'autre

souvent nous quittaient pour cueillir des plantes et des fleurs remarquables.

Dans la promenade que nous avions entrepris, il fallait prendre patience, nous dîmes à François qu'il nous faisait faire pénitence en nous conduisant dans une vallée qui ne nous portait aucun intéret; il nous répondit vivement, ce n'est pas pour les villages que nous venons de traverser que je vous ai engagé à faire cette promenade, c'est pour faire l'ascension de la montagne de Montené, Mont-nai, ou Mont-ait, que vous voyez à droite, nous pouvons la faire, et venir coucher à Bourg. Vous serez étonné de ce que vous y verrez; je ne vous en donnerai pas le détail, voulant que votre surprise soit toute entière.

Nous nous en rapportâmes à François, après avoir retenu notre gîte à Bourg, commandé notre soupé dans une petite auberge, nous nous mîmes à grimper la montagne de Mont-nai qui devait nous faire voir des choses surprenantes; pour arriver à sa cime il faut trois heures, nous n'en mîmes que deux et demie, ayant marché à pas de géant; la hauteur précise de cette montagne n'est pas connue, à moins que ce soit celle qui sous le nom de montagne de Saint-Paul, suivant Reboul et Vidal est à 962 toises 1874 métres 538 millimètres au-dessus du niveau de la mer. Cette hauteur est loin d'approcher de celle de la plupart des pics

des Pyrénées, malgré cela, la vue y est admirable, elle plane presque sur toute la ligne des Pyrénées; aussitôt que nous fûmes arrivés à son sommet, nos yeux se portèrent autour de nous pour voir si ce que François nous avait dit existait, nous vîsmes à droite une étendu immense présentant une plaine à perte de vue, les hauteurs qui s'y trouvent paraissent des terrains plats, la Garonne que l'on voit semble un petit ruisseau promenant lentement, ses eaux au milieu des prairies, quantité de petites villes, bourgs, villages, hameaux se détachent comme des points noirs dans la plaine. Toulouse, la savante Toulouse s'apperçoit parfaitement, et semble dire; je suis la maîtresse de tout ce qui m'entoure. Cette vue d'une étendue immense est magnifique, elle nous le paraissait d'autant plus que le soleil qui commençait à baisser donnait des teintes diverses à tout ce que nous voyions; je compare cette vue à celle que l'on a au Canigou à l'exception de la mer que l'on y voit pas.

Sur notre gauche un plus beau spectacle se présente : toutes les Pyrénées de la Haute-Garonne, de l'Ariège, des Hautes-Pyrénées et une partie des Basses-Pyrénées se développent; leurs cimes les plus élevées avec leur blanc manteau se perdent dans les nuages, et font souvent croire qu'elles en sont. Cette ligne fait l'effet d'une muraille dentelée, de

couleurs différentes ; le Mont-Perdu, le Pic du Midi, le port d'Oo, Crabrioule et la Maladetta dominent les sinuosités de cette muraille. Le soleil, qui était près de se coucher, faisait un effet merveilleux sur divers pics ; il dorait les uns quand il laissait les autres dans la plus grande obscurité. C'était un coup-d'œil surprenant, un des plus beaux de toutes les Pyrénées de la Haute-Garonne. Plus nous le regardions, moins nous nous lassions de le voir, et tellement que nous nous laissâmes surprendre par la nuit, ce qui ne nous effraya pas beaucoup, le temps étant magnifique et un beau clair de lune ayant succédé aux rayons du soleil, ce qui nous fit voir l'effet qu'il produisait sur tout ce qui nous entourait. Cet effet a quelque chose de plus magique que l'effet du soleil, il est généralement plus prononcé. Souvent à votre droite est un clair vif argenté, lorsqu'à votre gauche existe l'obscurité la plus complète. La cime des montagnes couvertes de neige ressemble à des nappes argentées, suspendues dans les airs, quand leurs bases sont dans la plus grande obscurité ; le silence de la nuit ajoute à ce spectacle étonnant. Tout se réunit à la cime de Mont-Nai pour faire circuler en nous ces émotions qu'il est difficile de pouvoir décrire ; il faut les ressentir pour savoir ce qu'elles sont. Combien vous y faites de réflexions sur tout ce qui existe dans ce monde ; assis sur un

rocher, éloigné du flux et reflux de la société, des chaos politiques, vous y repassez en revue les divers passages de votre vie, les plaisirs et peines qui les ont accompagnés ; vous y donnez un souvenir à un ami qui vous fut cher, à une amie que vous avez toujours aimée, qui vous a payé de retour. Que ces souvenirs sont doux !

Mme d'Etieuil, qui s'était assise sur un rocher, entouré de gazon, pendant que nous examinions tout ce qui nous entourait, la tête appuyée sur ses mains, semblait être tombée dans un état de rêveries profondes. Au moment où nous nous y attendions le moins, elle tomba sur le gazon ; Mme Darcourt, qui était près d'elle, la releva promptement ; elle ne s'était pas blessée ; ses yeux s'étant fermés, elle avait perdu connaissance. Des idées sans suite s'étant emparées de son esprit, elle crut fuir quelqu'un qui la poursuivait, car, en la relevant, n'étant pas encore revenue à elle, elle fit entendre ces paroles avec l'accent de joie le plus prononcé : L'infâme ! il voulait encore me tromper !... En peu d'instants, elle revint à elle, tous ses sens reprirent leur empire, ce qui nous permit de nous mettre en route pour nous rendre à Bourg, où nous devions coucher. Une heure et demie nous suffit pour descendre la montagne de Mont-Nai. Nous allions au pas de course ; souvent Mmes Darcourt et d'Etieuil

engageaient des paris en défiant M. Darcourt, François et moi pour la course. Plusieurs fois nous voulûmes soutenir leurs paris, toujours nous fûmes vaincus, ce qui amusait beaucoup ces dames et nous fatiguait horriblement ; mais notre amour-propre blessé nous faisait entreprendre ce que nous ne pouvions soutenir. Nous arrivâmes à Bourg à dix heures.

Le maître d'hôtel qui ne comptait plus sur nous avait fermé portes et fenêtres et sommeillait tranquillement auprès de sa femme et de six enfants, fruit de six années de mariage, nous le reveillâmes avec peine; ce ne fut qu'à coups de pierres redoublés sur les portes et les vollets que nous parvînmes à le retirer des bras du sommeil, il se leva ainsi que sa femme qui, quoique mère de six enfants était encore jeune et gentille; nous trouvâmes notre couvert mis et notre souper sur les fourneaux, nous nous le fîmes servir, et malgré qu'il fût détestable il disparut promptement; depuis que nous avions quitté St-Aventin nous étions à jeun; aussitôt notre soupé terminé nous nous couchâmes dans de mauvais lits, la fatigue de la journée nous y fit dormir d'un profond sommeil jusqu'à six heures du matin heure à laquelle nous nous levâmes, nous prîmes chacun un verre de lait de chèvre et nous nous mîmes en route pour Luchon où nous désirions aller dîner. Nous repassâ-

mes par Caubous, Cirès, Mayrègne; ensuite, pour ne pas suivre toujours le même chemin, nous montâmes au village de Saint-Paul, que nous désirions voir, ainsi que Saccourvielle, la tour de Castel-Blancat, Trébons et Cazaril. Nous arrivâmes promptement à Saint-Paul qui n'a rien de remarquable : un reste de vieux château, qui paraît n'avoir eu aucune importance, est la seule chose qui mérite un peu d'attention.

Aux environs de Saint-Paul existe une grotte qui fut dit-on, une ancienne mine de plomb argenté : on assure qu'on y a trouvé des ossements humains et d'animaux.

Nous quittâmes promptement Saint-Paul, fûmes à Saccourvielle, que nous ne fîmes que traverser, et arrivâmes à la tour de Castel-Blancat où nous nous arrêtâmes quelques instants pour voir dans tous ses détails cette fameuse tour d'où saint Aventin s'est envolé, s'ennuyant d'y être prisonnier des Maures. Après avoir mesuré des yeux la hauteur de la tour et l'élévation de la montagne où elle est située, nous fûmes convaincus qu'il n'y eût qu'une inspiration divine qui eût pu engager saint Aventin à franchir la distance qui existe de cette tour à l'endroit où est la chapelle des Miracles, et qu'il était sans crainte et sans peur de ce qu'il pouvait lui arriver. La tour de Castel-Blancat est assez bien conservée pour son ancienneté; elle existait au 8me siècle nous

sommes au 19me. De Castel-Blancat nous descendîmes à Trébons. Quoique ce fut un village sans intérêt, nous nous détournâmes pour le voir, ne voulant pas regretter d'avoir laissé quelque chose à visiter quand rien ne nous en empêchait. De Trébons nous remontâmes à Cazaril, quoique ce village soit très-petit, puisqu'il n'y a que 200 à 230 ames de population; il y a cependant un curé qui a seulement les ames de ces 200 ou 230 habitants à sauver; l'église, qui est assez bien, peut contenir environ 60 à 80 personnes; de loin elle fait un assez joli effet étant peinte en blanc, et sur une grande élévation; il faut plus de cinq quarts d'heure pour y monter.

Après avoir vu l'intérieur de l'église, nous en fîmes le tour extérieur; en examinant ses murailles, nous aperçûmes deux inscriptions :

La première, qui est à environ 3 pieds du sol, est surmontée par deux bustes, l'un représentant une femme, l'autre un homme; on y lit difficilement :

DM

CLLAET

FTERESE

CONIS

Une autre inscription :

HOTARRIOR COLARRISE
SENARRIELONI FILIARE
BONIAR HOTARRISE. EXIES JAMENIO.

Sur la croupe de l'église existe une tête sans inscription. Ces petits monuments sont très-anciens, et sont sûrement de la même date de ceux de saint Aventin; il est aussi à présumer qu'ils ont été placés dans les murs de l'église de Cazaril par suite de l'ordonnance de Charlemagne sur les antiquités.

Pendant que nous étions à prendre les inscriptions, le curé du village, homme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui avait sûrement appris que des étrangers visitaient son église, vint à nous, nous aborda et nous salua très-poliment : la conversation s'engagea promptement sur tout ce qui était nécessaire à son église pour la rendre plus digne d'un temple du Seigneur, et la nécessité de l'agrandir pour qu'elle pût contenir tous les fidèles du pays. Il nous engagea à prendre du repos à son presbytère ; ayant accepté sa proposition, il nous conduisit à sa modeste habitation, qui, quoique de peu d'apparence, a tout ce qui est nécessaire ; il a pour compagne sa sœur et un neveu dont il fait l'éducation. Les paroles de ce ministre du Seigneur nous firent voir qu'il était de ces bons ecclésiastiques dont la foi est sincère, sans fanastime, aimant à ramener par la persua-

sion les brebis à leur troupeau quand elles s'en égarent. La conversation peu à peu s'étant engagée sur un autre sujet que celui de son église, il nous raconta l'histoire de sa vie, qui est assez curieuse pour ne pas être passée sous silence.

Dès sa plus tendre enfance il fut élevé dans les principes religieux; une vocation naturelle le portant à l'état ecclésiastique; ses parents ne voulant pas contrarier ses goûts le firent instruire en conséquence. On le voyait sans cesse adresser ses prières à Dieu, et être grand observateur de ses commandements et de ceux de l'église; il trouvait son bonheur dans le jeûne et les privations : mais, ayant atteint le nombre d'années où chacun doit servir sa patrie, il fut obligé de partir pour l'armée; il y prit rang dans le 102me régiment de ligne. Sa famille fut au désespoir quand il partit; lui ne put retenir ses larmes, tant par la peine qu'il éprouvait de quitter ses parents, que par la crainte de ne pouvoir remplir à l'armée ses devoirs de religion. Arrivé au régiment, voyant que les principes de ses camarades étaient loin d'être les siens, il les évitait, et cherchait par tous les moyens possible dans les instants où il n'était pas de service, à remplir les actes religieux qui étaient dans son cœur; mais rarement il le pouvait, à cette époque chaque jour se passant en marche, contre-marche, combat, bataille.

Ne pouvant remplir ses devoirs de religion aux pieds des autels, le peu d'instants de repos qu'il avait il les employait à faire des prières, demandant à Dieu qu'il lui donnât la force de ne pas tomber dans le péché comme tous ceux qui l'entouraient. Ses camaradesqui s'appercevaient de sa piété le tournait enridicule, lui faisaient plaisanterie sur plaisanterie, et le baffouèrent tellement qu'il fut forcé malgré lui de suivre le malheureux torrent des débauches inséparables de la vie militaire en temps de guerre. Il fit plusieurs campagnes en Italie sous les ordres du prince Eugène deBeauharnais; sous les ordres de l'empereur Napoléon il fit celle de Wagram: partout il se conduisit en brave, mais aspirait toujours vers l'instant où il pourrait rentrer dans sonvillage. Enfin, l'année 1812 fut pour lui une année de bonheur : elle mit fin à sa carrière militaire; il s'achemina promptement vers Valentine, village près Saint-Gaudens, lieu de sa naissance. Peu loin de ce village, une pluie affreuse l'ayant surpris, il se mit à couvert dans une chapelle près de la route il y passa la nuit : y dormit d'un sommeil très-agité ; des rêves continuels sur tout ce qu'il devait à Dieu pour la rémission de ses fautes interrompaient son sommeil. En se reveillant, tout chez lui fut inspiration : desuiteil se prosterna aux pieds des autels, demanda pardon à Dieu de toutes ses fautes, lui promit d'abandonner le

monde, et de se livrer à la vie ecclésiastique. Son imagination était tellement à ce qu'il disait, ses paroles avaient un tel accent de vérité, son ame, son cœur, étaient tellement à Dieu, qu'il crut entendre une voix qui lui dit : Tu es pardonné, suis tes inspirations.

Il quitta la chapelle où il avait passé la nuit, se mit en route pour Valentine. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il fit part à ses parents de ses inspirations et de l'intention formelle où il était de les suivre. Ses parents le fortifièrent dans ses intentions et firent tous les sacrifices qui étaient nécessaires pour le faire entrer au séminaire. Il fut au comble de la joie de voir ses parents partager ses sentiments. Il entra au séminaire, y fit en peu de temps de bonnes études, et promptement eut une cure où il enseigna les véritables paroles de Jésus-Christ. A ce moment, dans le village de Cazaril, il dirige avec ardeur les populations pour qu'elles ne s'écartent pas de la voie du salut.

Nous écoutâmes avec la plus grande attention l'histoire du bon curé de Cazaril, restâmes encore quelques instants chez lui, et nous mîmes en route pour Luchon par un sentier très-étroit, souvent descendant à pic. Il ne faut environ que trois quarts d'heure pour se rendre de Cazaril à Luchon, mais nous en mîmes plus de cinq, nous étant arrêtés peu loin de ce village à un endroit où nous vîmes deux demoiselles assi-

ses sur un petit rocher ombragé par quelques arbres; l'une était jeune, rêveuse, la tristesse était peinte sur ses traits; l'autre, quoique plus âgée, paraissait d'une gaieté folle; nous crûmes reconnaître cette dernière pour être de Luchon. Ce contraste de tristesse et de folie nous frappa tellement qu'il piqua notre curiosité, surtout celle de Mme Darcourt et de Mme d'Etieuil.

Qu'on ne s'y trompe pas, les femmes en général aiment à savoir ce qui se passe dans le cœur de l'une et de l'autre, afin de se faire entr'elles des confidences qui leur donnent des idéesplus ou moins exaltées, et leur fait quelquefois désirer être ce que sont les autres.

L'air mélancolique, inquiet, de la plus jeune des deux demoiselles fixait notre attention, et nous faisait faire mille réflexions sur les maux qu'elle pouvait endurer. Nous la vîmes plusieurs fois prendre vivement la main de son amie; elle semblait lui dire que je suis malheureuse! Notre discrétion nous commandait de ne pas trop nous approcher de ces demoiselles, ne voulant pas paraître désirer connaître les confidences qu'elles se faisaient, malgré le désir que Mme Darcourt et Mme d'Etieuil en avaient. Ces dames pensaient avec raison que deux demoiselles ne s'aventurent pas seules, à une lieue de Luchon, au milieu des rochers, sur une montagne, sans quelques motifs

puissants, motifs sûrement en rapport avec leur âge : cependant, autour de nous et aussi loin que nos yeux pouvaient voir, nous n'apercevions rien qui pût nous faire connaître la scène romantique qui sûrement se passait; plus nous cherchions, moins nous voyions; enfin, comme il faut que tout dans le monde ait une fin, nous vîmes la demoiselle la plus âgée, après avoir pris une lunette dans sa poche, avoir regardé pendant quelques instants sur la montagne qui lui faisait face (montagne de Super-Bagnères, cette montagne est couverte de prairies de châlets et de bosquets), se mettre à rire à gorge déployée et donner sa lunette à son amie, qui, après avoir regardé, fut loin de rire. Quoique éloignés d'elle, nous vîmes dans ses traits une contraction extraordinaire, ce qui nous fit penser que sur la montagne sur laquelle la lunette avait été braquée, elle avait vu quelque chose qui certainement ne lui faisait pas plaisir : il n'en fallut pas davantage pour animer encore notre curiosité qui déja était très-grande. Mme Darcourt prit une longue-vue qu'elle portait toujours avec elle, moi, je pris la mienne qui, dans mes voyages, ne me quittait jamais : nous les fixâmes sur la montagne de Super-Bagnères où nous aperçûmes très distinctement deux messieurs et deux demoiselles assis sentimentalement, l'un à côté de l'autre, sur un gazon ombragé par

un épais feuillage ; leurs paroles, que nous n'entendions que par l'expression qu'elles donnaient à leurs figures, nous firent parfaitement comprendre ce qui se passait.

Monsieur Darcourt et Madame d'Etieuil auxquelles nous prêtâmes nos longues-vues portèrent le même jugement que nous. Nos indiscrets instruments nous firent connaître ce qui existait dans le cœur de la langoureuse jeune personne : la jalousie, la terrible jalousie faisait tout son mal.

Quand nous fûmes bien convaincus des raisons qui avaient fait monter les deux demoiselles sur la montagne de Cazaril, nous continuâmes notre chemin en riant du malheur des uns et du bonheur des autres, et en réfléchissant que celui qui croit agir dans le plus grand secret est souvent sur un théâtre public.

Nous arrivâmes à Luchon fort gaiement, ne pouvant nous empêcher de rire de la singulière aventure des montagnes de Cazaril et de Super-Bagnères.

Nous fixâmes à huit jours le temps que nous resterions à Luchon, un destiné à nous reposer ; un à faire l'ascension de Super-Bagnères ; un à visiter quelques endroits que nous n'avions pas encore vus ; les autres à faire nos adieux aux connaissances que nous avions faites et à mettre en ordre l'herbier de Madame Darcourt. Il ne fallait pas perdre de temps pour faire ce que nous dé-

sirions en huit jours. Le bon François, qui connaissait parfaitement toutes les plantes des Pyrénées de la Haute-Garonne fut prié par Madame Darcourt de l'aider dans le travail qu'elle voulait faire. Monsieur Darcourt, Madame d'Etieuil et moi nous nous promettions de passer des instants très-agréables en recevant une leçon de botanique qui nous apprendrait ce qui peut porter intérêt dans les plantes de la Haute-Garonne. Nous destinâmes le lendemain pour commencer à mettre en ordre les plantes que Madame Darcourt et François avaient recueillies. Madame d'Etieuil, que Monsieur et Madame Darcourt avaient adopté pour leur fille, resta à leur hôtel; moi je fus au mien; François fut à son modeste logis, après nous être donné rendez-vous pour le lendemain, dix heures du matin.

CHAPITRE XIX.

Plantes des Pyrénées de la Haute-Garonne.
— Lettres.

A DIX heures, comme nous en étions convenus, nous nous trouvâmes tous réunis. Il est inutile de parler de l'excellent déjeûner qui nous attendait; il disparut comme tant d'autres. Madame Darcourt avait fait tous

les préparatifs pour nous faire voir et mettre en ordre toutes les plantes qu'elle avait recueillies ; une énorme quantité de feuilles de papier mises en cahiers attendaient pour être les dépositaires des richesses que la botanique possède dans les Pyrénées de la Haute-Garonne. Nous nous assîmes tous autour d'une table énorme. Madame Darcourt, au lieu de se mettre au milieu comme ces hommes infatués de leur science, qui veulent dominer sur tous les autres, se mit dans un petit coin de la table ; aussitôt que tous ses arrangements furent faits, nous la priâmes de nous faire voir ce que nous désirions tant connaître ; elle commença ainsi :

Je n'entreprendrai pas de vous faire connaitre tout ce qui existe de merveilleux dans la science de la botanique ; tout y est prodige, et est lié par un ensemble admirable.

Tout ce qui existe dans les plantes leur est utile, tout est nécessité, non-seulement dans ce que nous voyons, mais il est encore une quantité de parties infiniment petites, invisibles à nos yeux. Ces parties se communiquent entre elles ce qui est nécessaire à l'accroissement des plantes auxquelles elles appartiennent ; la moindre destruction dans l'ensemble d'une plante nuit à toutes ses parties, ses parties ne recevant plus entièrement ce qui entretien leur existence : c'est notre corps qui, lorsqu'il n'existe plus en lui l'ensemble parfait que la

nature lui a donné, s'affaiblit; nos organes perdent de leur force progressivement, ils s'anéantissent, et nous descendons dans la tombe. L'homme qui a fait une étude particulière de la botanique ne peut s'empêcher d'admirer, de rester en contemplation devant la moindre plante, devant la plus petite fleur; ses yeux ne peuvent se lasser d'admirer : il voit, il ne peut croire à la vérité de ce qu'il voit; et combien de merveilles restent inconnues à sa vue. Les secrets de la procréation des plantes par les organes de leurs fleurs qui ont tant de rapport avec les parties de la génération humaine, parties qui sont si longtemps restées dans le secret le plus absolu, à ce moment sont visibles à nos yeux.

Les quelques mots que je viens de vous dire sur l'admirable composition des plantes, sont suffisants, je crois, pour que vous connaissiez quelle est leur organisation, organisation dont je vous ai déja parlé dans la séance de botanique que nous avons faite à l'hospice de Venasque, sur les fleurs et la fructification.

En vous parlant des plantes des Pyrénées de la Haute-Garonne, je n'entrerai pas dans tous les détails de leur composition; je vous donnerai seulement le nom de quelques unes et quelques détails sur les plus curieuses.

Je commencerai par celle de la vallée du Lys. Cette vallée est une des Pyrénées de la Haute-Garonne qui en réunit de très-re-

marquables ; pour vous faciliter, je vous dirai leurs noms en français et en latin. Quoique je ne doute nullement de votre savoir en cette dernière langue, je crois qu'en connaissant les plantes sous les deux langues, il est plus facile d'en parler.

On remarque dans la vallée du Lys, qui, suivant les uns, porte le nom de la fleur qui y croît, et, suivant d'autres, de roches particulières qui dans le pays s'appellent *lys*, ou roches glissantes.

1. Le Sureau à grappes (Sambucus racemos us).
2. Atrops bellasone (Atropa bellasona).
3. Lunaire vivace (Lunaria rediviva).
4. Impatiente n'y touche pas (impatiens noli tangere).
5. Gentiane jaune (Gentiana lulea).
6. Lis des Pyrénées (Lilium Pyrenaicum).
7. Lis Martagon (Lilium Martagon).
8. Lis de Saint-Bruneau (Anthericum litiago).
9. Ellébore à fleurs vertes (Elhebonis viridis).
10. Primevère à feuilles entières (Primula integrifolia)
11. Groseillier des Alpes (Ribes Alpina).
12. Violette à long éperon (Viola cornuta).
13. Campanule à larges feuilles (Campanula lalefolia)
14. OEillet superbe (Dianthus superbus).
15. Prenanthe pourpré (Prenathus purpurea).
16. Eryhrone dent de chien (Eryhronium dens canis).
17. Fritillaire pintade (Fritillaria meleagris).
18. Asphodèle blanc (Asphodelus albus).
19. Scille fausse hyacinthe (Scilla lilio hyacinthus).

20. Astrancie à grandes feuilles (Astrancia Major).
21. Silène des roches (Silene Ruspestis).
22. Renoncule à feuille d'Aconit (Renunculus aconiti folues.
23. Anèmone renoncule (Anemone renunculeides.
24. Aconit tue loup (Aconitum lycothonum).
25. Epiaire des Alpes (Stachi Alpina).
26. Digitales pourprée (Digitalis purpurea).
27. Digitale jaune.
28. Sanifrage hirsu (Sanifraga autumales).
29. Grasette vulgaire (Pingincula vulgaris).
30. Epilobe en épie (Episobium spicatum).
31. Lysimachia.

Je ne vous parlerai pas de beaucoup d'autres plantes qui existent dans cette valée, parce qu'elles n'ont qu'un intérèt très-secondaire dans celles dont je viens de vous donner la nomenclature. Je vous ai fait remarquer les nos 1, 3, 9, 10, 14, 16, 17, 18, 19, 27, parce qu'elles doivent fixer l'attention dans toutes les parties qui les composent les pétales de leurs fleurs sont d'une couleur vive, leurs feuilles très variées. Les nos 5, 6, 7, 8, 13, 21, 25 et 30 sont encore plus remarquables que les autres; elles ont dans leurs variétés et dans leur ensemble quelque chose qui frappe la vue agréablement, et tellement, que je ne puis m'empêcher de vous les faire encore voir. Regardez le no 5, la gentiane jaune, je n'ai trouvé que cette espèce dans la vallée du Lys; il en existe

beaucoup d'autres espèces dans les autres vallées, je n'en parlerai pas; elles sont toutes jolies tant par l'éclat de leurs fleurs, qui sont jaunes ou bleues, que par leur forme; en regardant attentivement celle que vous voyez, quoique depuis que je l'ai cueillie elle ait perdue de sa fraîcheur, on ne peut s'empêcher de l'admirer. Les nos 6, 7 et 8; lis des Pyrénées, lis martajon, et le lis de Saint-Bruneau, ces fleurs qui existent en quantité dans la vallée du lys, en petit, ressemblent assez aux lis de nos jardins; leur couleur rose sombre piquettée de noir; anthère purpurine, les rend jolie et leur donne une réputation méritée. Le no 21, astrancie à grande feuilles, que vous voyez, est remarquable par sa fleur d'un bleue jaune, ses pétales, qui n'ont pas un nombre fixe, sont disposées de manière à représenter la fleur du soleil de nos potagers ou jardins; elle se trouve dans les prairies; elle réunit sur la même tige plusieurs fleurs plus ou moins grandes. Je passe au no 10, primevere à feuille entière. Cette plante tapisse les rochers, où elle s'élève; sa fleur, couleur violette tendre, est charmante; ses feuilles, très-petites, sont admirables; la quantité de ses fleurs le dispute à la quantité de ses feuilles. Vous devez vous rappeler que je vous ai fait remarquer, près la cascade d'Enfer, un rocher qui en était entièrement tapissée; vous ne pouviez vous lasser de l'admirer.

Le n° 25, épiairedes Alpes que voici, doit fixer votre attention par ses grandes feuilles, quoique la plante soit petite, ses fleurs violette-rose et qui prennent naissance à la tige à l'endroit même où se développe la petiole sont deux choses qui doivent fixer la vue, cette bizarrerie de la nature existe dans diverses plantes.

Je ne dois pas terminer ce que j'ai à vous dire des plantes, de la vallée du Lys; sans vous faire remarquer le n° 31. La lysimachia, cette jolie plante dont les feuilles sont en formes de trèfle, se trouve dans les bois, sa fleur que vous remarquez est d'un joli jaune foncé, tout son ensemble la rend une des plantes remarquables de la vallée du Lys.

Je termine ici tout ce que je désirais vous dire sur les plantes de la vallée du Lys, à ce moment, je vais passer à celles de la vallée Burba et du Portillon de Bossost.

1. Spirée barbe de boucs (Spirea Aruneus).
2. Campanule large feuille (Campanula satifolia).
3. Thalictron à feuilles d'Ancolie (Thalitron aquilegifolium).
4. Balsamine n'y touche pas (Impatiens noli tangere).
5. Pyrole à feuille ronde (Pyrola rotundifolia).
6. Muguet des bois (Asperula odorata);
7. Scille fausse jacinthe (Scilla litio hiacinthus).
8. Asphodèle blanc (Asphodelus Alleus).
9. Saxifrage de Clusi (Saxifraga Clussi).

10. Atropa Belladone (Atropa Belladona).
11. Actea en épi (Actea spicata).
12. Valériane des Pyrénées (Valeriana Pyrenaica).
13. Nacisse des poëtes (Nacissus-poeticus).
14. Pavot du pays de Galles (Papaver Cambricum).
15. Euphraise d'hiver (Euphorbia hyemalis).
16 Lis Martagon (Lilium Martagon).
17. Digitale pourprée (Digitalis purpurea).
18 Digitale jaune (Digitalis lutea).
19. Astrance à grandes feuilles (Astrantia major).
20 Sureau à grappes (Sambuscus racemosus).
21. Groseiller des Alpes (Ribes Alpina).
22. Paytème en épi (Phyteuma spicata).

Comme dans la vallée du Lys, il existe dans celles de Burba, du Portillon et de Bossost beaucoup d'autres plantes que celles que je viens de vous faire voir, je ne les a pas recueillies parce qu'elles sont peu dignes de remarque étant très-communes dans tous les pays; dans celles dont je viens de vous donner la nomenclature les plus remarquables sont d'abord comme vous l'avez vu, les nos 1, 2 et 16; la première, la spirée barbe de bouc est des plus jolies, ses fleurs blanches sont de la même nature que celles du sureau, de plus, elles ressemblent à un panache, leur ensemble est parfait; vous avez du remarquer que la deuxième campanule à large feuilles a des variétés qui flattent la vue; le no 16 est le lis qui s'élève comme je vous l'ai dit en grande quantité dans

la vallée de ce nom pour que vous puissiez parfaitement reconnaître cette plante : je vais vous la remettre sous les yeux, regardez bien attentivement toutes ses parties, plus vous les regarderez, plus elles vous flatteront.

Pour terminer la séance d'aujourd'hui, je vais vous montrer les plantes de la vallée d'Oo, des lacs de Séculéjo, d'Espingo, du lac Glacé et du Portillon d'Oo; le détail en sera assez long. Cette partie des Pyrénées, de la Haute-Garonne étant celle qui est la plus riche en plantes remarquables, rares et précieuses; ce sont ses endroits éloignés du monde qui ont enrichis la flore des Pyrénées, des botanistes leur ont donné y compris la gorge d'Esquiry, les environs du lac de Néré et le vallon de Midasol le nom du jardin des Pyrénées. Voici les plantes qui s'y trouvent :

1. Primule farineuse (Primula farinosa).
2 Pavot du pays de Galles (Papavert camprimus).
3. Primevère à feuille entière (Primula intégrifolia).
4. Violette à long éperon (Viola cornuta).
5. Violette à deux fleurs (Biflora).
6. Aconite nappel (Aconitum napelus),
7. Aconite anthore (Aconitum Antorra).
8. Rododendron ferrugineux (Rododendron ferrugineux.
9. Ramondie des Pyrénées (Ramondia Pyrenaica).
10. Chèvre feuille des Pyrénées (Lonicera Pyrenaica).
11. Saxifrage pyramidal (Saxifraga pyramidalis).

12. Saxifrage étoilé (Saxifraga stellaris).
13. Androsace des Pyrénées (Androsace Pyrenaica).
14. Androsace des Alpes (Androsace Alpina).
15. Géranium des Pyrénées (Geranium Pyrenaica).
16. Véronique pons (Veronica ponce).
17. Véronique des Alpes (Veronica Alpina).
18. Véronique à feuilles de paquerettes (Veronica Bellidioides)
19. Veronique des rochers (Veronica saxatitis).
20. Mufflier toujours vert (Antirrhinum semper virens
21. Pédiculaire courbés (Pediculcoris giroflexa).
22. Tozzia des Alpes (Tozzia Alpina).
23. Campanule agglomérée (Campanula glomerata).
24. Campanule en gazon (Cœspitosa).
25. Buplèvre des Pyrénées (Buplevrum Pyrenaica).
26. Statice armérie (Statice armeria).
27. Soldanelle des Alpes (Soldanella Alpina).
28. Tussilage des Alpes (Tussilago Alpina).
29. Bartsi des Alpes (Burpsia Alpina).
30. Erine des Alpes (Erinus Alpinus).
31. Liodent écailleux (Leontodon squamosum).
32. Cardamine des Alpes (Cardamine Alpina).
33. Gypsophille rampante (Gypsophilla repens).
34. Silène sans tige (Silene acaulis).
35. Silène saxifrage (Silene saxifraga).
36. Anèmone des Alpos (Anemone Alpina).
37. Anèmone narcissiflore (Anemone narcissiflora).
38. Renoncule des Pyrénées (Ranunculus Pyrenaicus)
39. Renoncule thors (Renuncule thora).
40. Renoncule glaciale (Renuncule glacialis).
41. Acolie des Alpes (Ancolia Alpina).
42. Aster des Alpes (Aster Alpina).

43. Tormentille droite (Tormantilla erecta).
44. Potentille alchèmille (Potentille alchimilloides).
45. Potentille des neiges (Potentille nivalis).
46. Geum ou Benoist des montagnes (Geum montanum).
47. Achèmille des Alpes (Alchemilla Alpina.
48. Nerprun des Alpes (Rhamnus Alpinus).
49. Saule des Pyrénées (Salix Pyrénaica).
50. Saule herbacée (Saule herbacea).
51. Cardamine des Alpes (Cardamine Alpina).

Dans toutes les plantes que je viens de vous nommer que vous venez de voir, il y en a beaucoup de plus ou moins remarquables, les nos 2, 13, 20, 21, 23, 25, 30, 33, 46, ont paru fixer votre attention ; je n'en suis pas surpris, toutes sont assez remarquables mais sont loin de valoir les nos 1, 3, 6, 8, 9, 11, 27, 34, 36, 41, 42, 46, 47 ; ces dernières comme vous l'avez vu, flattent davantage l'œil, leur couleur, leurs feuilles, leur ensemble ont quelque chose qui fait plaisir, surtout le no 9, Ramondie des Pyrénées, sa feuille veloutée et laineuse a son revers est des plus remarquables ; ses fleurs violettes se détachent sur une tige très faibles à cinq petalles presque égales, quoique cette plante fasse partie de celle qui se trouve à Oo. On en voit une assez grande quantité tapissant la cascade des demoiselles. Le no 42 sur lequel je reviens

est extrêmement joli, ses fleurs composées dans lesquelles le violet domine font un bel effet, elle se trouve sur les rochers comme les nos 9, 10, 11, 13 et 30.

Je terminerai ici, la séance de botanique que vous m'avez demandée; elle est assez longue; peut-être trop pour vous amuser, car, il faut de la patience pour voir et écouter tout ce qui a rapport à la botanique: cette science a tant de merveilles que, si je vous avais fait les détails qu'elle comporte, il me faudrait bien des séances. Quand vous le désirerez, je vous dirai tout ce qui pourra vous faire plaisir à moins que mon savoir soit au-dessous de vos réflexions, alors je m'avouerai vaincu par vôtre perpicacité qui comme je l'ai remarqué dans diverses de vos réflexions, m'a mis quelque fois dans l'embarras.

Mme d'Eticuil pendant cette séance fut charmante. Ses réflexions justes et vives à tout instant nous faisaient apercevoir ce que nous ne voyions pas. Ses expressions délicates, surtout sur les parties qui ont rapport à l'organisation générale des fleurs étaient faites pour enchanter l'homme qui a l'esprit le plus endurci et le plus rebelle pour les sciences.

Après la leçon de botanique, qui avait duré plus de trois heures, Madame Darcourt nous proposa d'aller faire une promenade sur la route de Montauban pour y visiter un

beau bâtiment servant de grange, et dans lequel le propriétaire veut établir un joli châlet, où à toute heure du jour on trouvera du laitage frais et quelques baignoires pour des bains domestiques. Cet établissement, s'il a lieu, sera d'un grand agrément pour les baigneurs de Luchon ; ils y trouveront une grande distraction. Nous acceptâmes la proposition de Madame Darcourt, et partîmes de suite.

Nous vîmes dans tous ses détails le bâtiment où doit être le châlet : il est situé au milieu d'une belle prairie, entourée de beaux arbres. Avec peu de frais, on peut y faire un charmant jardin anglais d'une immense étendue. Réellement, si le propriétaire met son projet à exécution, il fera de son châlet le rendez-vous d'une partie des étrangers qui viennent à Luchon. Nous restâmes fort longtemps dans la prairie et vîmes que très-facilement on pouvait y faire serpenter les eaux de la Pique.

Après nous être promenés dans tous les tours et détours de ce joli endroit, nous en sortîmes pour continuer notre promenade jusqu'à Montauban. Nous y fîmes visite au curé, qui nous reçut parfaitement ; je le remerciai de tous les renseignements historiques qu'il m'avait donné sur Luchon et ses environs et prîmes congé de lui ; pour revenir à Luchon, au lieu de prendre la route directe nous prîmes celle de St-Mamet,

voulant aussi remercier le curé de ce village des notes qu'il m'avait données et prendre congé de lui ; il nous reçut avec la même politesse que celui de Montauban. L'un et l'autre sont fort instruits ; mais celui de Montauban met un plus grand calme dans ses idées, ce qui est si nécessaire pour bien raconter.

Nous quittâmes Saint-Mamet pour nous acheminer vers Luchon. Près du pont nous rencontrâmes une compagnie assez nombreuse ; maris, femmes, jeunes gens, jeunes personnes, la composaient. En passant près d'elle, nous lui fîmes les saluts d'usage. A environ cinq ou six portées de fusil d'elle Mme Darcourt trouva un petit papier fort bien roulé ; il était sans adresse. Ne sachant pas à qui il pouvait appartenir, et n'étant pas cacheté, nous crûmes ne pas être indiscret en l'ouvrant. Nous y trouvâmes deux lettres, sans autre adresse que M.r BC..... ; point de date, point de signature ; et la copie d'une troisième lettre. Ces lettres, que nous lûmes, étaient remplies du feu le plus vif. Me rappelant leur contenu, le voici :

PREMIÈRE LETTRE.

« Mon ami, vous possédez le secret de mon cœur ; n'en abusez jamais. Vous avez fait fuir loin de moi la raison ; aurai-je à

m'en repentir? Ernest! Ernest! ayez pitié d'une malheureuse dans laquelle vous avez fait naître l'amitié la plus vive, l'amour le plus ardent ; oui, mon ami, il faut vous l'avouer, l'amour le plus ardent. Ayez pitié de moi, Ernest ; n'abusez jamais de la faiblesse de mon aveu : à vos genoux, je vous le demande ; ne me ravissez pas ce qui fait mon bien suprême. Je sens que je suis tout à vous; je sens qu'il faut vous fuir.... Je veux toujours vous voir ; une force invincible m'entraîne vers vous, cependant j'adresse mes prières à Dieu pour qu'il m'en éloigne, mes prières ne sont pas écoutées ; une puissance me dit que je dois vous fuir, une volonté me force d'être votre esclave.

Ernest, j'ai toujours présent à ma pensée vos serments; oui mon ami, vos paroles fraîches comme la rosée du matin, les doux parfums de votre haleine ont enivré mes sens ; vous me l'avez dit Ernest, vous me l'avez juré ; vous m'aimez, vous m'adorez; mais pour être heureux l'un par l'autre, l'amitié doit-elle tout sacrifier à l'amour? non Ernest, l'amitié est un présent des dieux ; l'amour est un poison qui nous enivre de douces espérances ; il nous promet le bonheur, mais il finit par nous laisser dans les pleurs ; l'amitié, mon ami, ne fait naître ni crainte ni remords, ne bouleverse jamais nos sens, c'est un baume qui répand en nous un bonheur difficile à définir.

» Je vous l'ai dit Ernest, qu'est-il besoin de joindre à l'amitié un sentiment passager, je le sais, nos sens le désirent; il est dans l'ordre de la nature, mais les institutions humaines doivent le combattre tant qu'il ne nous est pas permis d'en jouir; soyez calme mon ange, soyez ce que veut votre Clémentine, que nos baisers soient ceux de l'amitié; ses baisers sont vrais, il nous rechauffent d'un feu sacré, ils nous pénétrent, ils sont inffaçables.

» Oui mon ami, mon bien suprême, je vous verrai ce soir, soyez ce que vous devez être, votre Clémentine vous le demande à genoux. Si vous voyez dans mes yeux ce que désirent les vôtres, arrêtez vos transports; laissez-moi! laissez-moi! je vous en conjure; pourquoi, quand je veux vous fuir, les Dieux ne m'en donnent-ils pas la force? A ce soir.

» Adieu, être parfait, tu es mon bonheur.

DEUXIÈME LETTRE.

» Être inhumain, tu as trahi ton amie, tu as empoisonné ses jours; crois-tu m'avoir rendu heureux, crois-tu avoir fait naître dans mes sens, le bonheur? tu les a enivrés, barbare, tu les a fait succomber: mais cette vertu que tu m'as arraché, qu'en veux-tu faire? descend en toi même et juges toi, en

attendant la justice divine. Malheureux, tu as abusé d'une femme qui t'adorait, et qui est forcée de te mépriser.

» Te souviens-tu de ces moments délicieux que nous passions à l'ombre de ce bosquet charmant ? te rappelles-tu tes paroles ? elles étaient celles d'un ami, les miennes y répondaient, nous étions heureux, Ernest, t'en souviens-tu? aucun remord n'affligeait mon cœur, dans toi, je voyais un ange, pourquoi as-tu donc changé, pourquoi as-tu donc sacrifié ta Clémentine que tu disais aimer? oui, homme insensible, tu n'aimes pas celle qui t'aimait, qui a été assez faible pour t'avouer son secret, non, tu n'aimes pas ta Clémentine que tu as trompée ; quel est le baume assez céleste qui pourra lui rendre la pureté de son cœur, dis-le moi, cruel, qui pourra remplacr sa vertu qui n'existe plus ?

» Tu crois sûrement avoir remporté une grande victoire sur ton amie, quelle victoire grand Dieu, tu as vaincu la faiblesse, tu as vaincu un être sans autre défense que l'amitié qu'il te portait, que tu dois être honteux de ta victoire, oserais-tu encore donner la main à celle que tu as flétrie, en approchant d'elle, en voyant son désepoir; tu te ferais horreur à toi-même, et la mort pour toi serait mille fois préférable !

» En recevant cette lettre qui est la dernière, je te vois, te maudissant, je te vois

aux genoux de ta Clémentine lui demander ton pardon, je te vois arroser ses pieds de tes larmes; viens barbare, viens ce soir pour la dernière fois, je t'attends, j'aurai assez de force pour te faire connaître toutes mes pensées, repousser tes désirs, et te dire un dernier adieu.

TROISIÈME LETTRE.

» Clémentine, est-ce bien toi qui a tracé ses mots, viens, que je te fasse un dernier adieu; oui, j'irai te voir, j'irai te dire que tu possèdes mon existence, qu'elle se terminera en te quittant; tu m'accuse, cruelle; mais quel est donc mon crime! j'ai obéi à l'amour le plus vif, l'amitié que j'ai pour toi l'a inspiré, tu as obéi au sentiment qui te portait vers moi. Les dieux nous ont-ils fait un ame, un cœur pour les rendre captifs, nous ont-ils donnés des sens pour les rendre esclaves; en créant la divine créature dont tu es le modèle, nous ont-ils dit, il ne t'est pas permis de lui prodiguer les plaisirs qui font mouvoir le monde; non, ils nous ont dit, adore, aime, ce qui doit être aimé, adoré, soit son soutient que tout ton être soit à elle, qu'elle puisse jouir de toi sans jamais s'en plaindre.

» Tu me traite de barbare, d'homme insensible, Clémentine, as-tu perdu la raison,

la barbarie, l'insensibilité ne sont jamais entrés dans mon ame, une amitié, un amour pur m'ont entrainé, l'un et l'autre ont vaincu le préjugé; voilà mon crime, ma barbarie, mon insensibilité; mais, mon crime, cruelle, n'est pas le mien, ma faute n'est pas la mienne, c'est toi qui est criminelle, pourquoi es-tu ce que tu es? quelles sont les forces humaines qui auraient pu résister à tes baisers brûlants, ils ont enflammé mon ame, pour y résister, il eut fallu être un Dieu, je ne suis qu'un homme. Dans le délire qui nous transportait nos sens l'ont emporté, ils ont trahi notre raison; mais, ne t'en prends qu'à toi, oui toi seule est criminelle; pourquoi la nature t'a-t-elle fait ce que tu es?

» Oui, je te verrai ce soir, mais garde tes baisers ils me feraient mourir, retiens les soupirs de ton cœur, que je n'entende plus l'accent pénétrant de tes paroles; sois un marbre froid, un automate pensant, ne sois plus un ange, alors, ton ami pourra être ce que tu désires, autrement femme cruelle, n'ambitionne pas de rendre mes sens captifs.

Oui, ma Clémentine, je suis ton esclave; oui, les chaînes qui m'attachent à toi sont indissolubles, rien ne les rompra; mais mon esclavage ne peut m'ôter la liberté de te prodiguer tout mon amour.

Oh! divine providence, tu m'as fait trou-

ver un être qui a mon ame, qui a mon cœur; tu m'as fait trouver un être modèle de perfection, fais que son amitié, son amour fasse toujours mon bonheur.

Clémentine ! Clémentine ! ton ami t'en conjure, appelle la raison à ton secours, ne sois plus entourée d'erreurs, élevons nos mains vers le ciel pour que les êtres qui nous ont donné le jour brisent les chaînes qui empêchent que nous soyons sans crainte l'un à l'autre.

A ce soir, ton ami n'aura pas besoin de te faire de nouveaux serments, ceux qu'il t'a faits étant inéffaçables.

Ton ami te couvre de baisers.

Ces lettres sentimentales appartenaient sûrement à un des jeunes gens faisant partie de la société que nous avions rencontrée; ne voulant pas mettre le trouble dans cette société, nous préférâmes les brûler, que de chercher celui à qui elles appartenaient; nous rentrâmes à nos logis après nous être donné rendez-vous pour le lendemain matin à dix heures, afin de continuer les séances que madame Darcourt nous avait promises.

CHAPITRE XX.

Seconde séance de botanique. — Visites.

Madame Darcourt nous avait tellement bien expliqué les plantes des vallées du Lys, de Bossost, des montagnes et des lacs d'Oô, madame d'Étieuil avait été d'une amabilité si grande dans toutes ses réflexions,

que j'attendais avec impatience l'heure du rendez-vous que nous nous étions donnée; pour m'y rendre, je ne sais par quelle fatalité je me trompai d'heure, j'entendis sonner dix heures, croyant qu'il en était neuf, et ne me rendis au rendez-vous qu'à onze, pensant qu'il en était seulement dix : j'arrivai la gaieté peinte sur les traits, je fis les saluts d'usage qui me furent rendus d'une manière fort aimable par mesdames Darcourt et d'Étieuil; mais aussitôt que ces usages sociaux furent terminés, madame d'Étieuil avec vivacité et amabilité me fit les reproches les plus vifs sur mon manque d'exactitude, et déchaîna contre moi tout ce que la malice féminine a d'aimable : Je restai un instant interdit ne présumant pas positivement pourquoi elle m'adressait ces reproches, mais bientôt je vis que j'étais dans mon tort, je m'excusai de mon mieux : elle me pardonna, me tendit la main, et sans avoir été ennemis, nous continuâmes à être les meilleurs amis.

Madame Darcourt qui avait preparé toutes ses plantes, commença de suite la séance pour laquelle je m'étais fait attendre.

» Aujourd'hui je terminerai tout ce que j'ai à vous dire sur les plantes que j'ai recueillies dans les Pyrénées de la Haute-Garonne. J'ai fait mon possible jusqu'à ce moment pour mettre toute la clarté qui est en mon pouvoir pour vous faire connaître

ce que présentent de plus intéressant celles que je vous ai fait voir ; il me reste à vous parler des plantes qui se trouvent dans la vallée de l'hospice du port de Venasque, à la cascade des Demoiselles, à celle des Parisiens, au port de Venasque, au trou du Toreau, au port de la Picade et dans les pâturages de Campsaure.

Je commence par leur nomenclature ·

1. Œillet superbe (Dianthus superbus).
2. Géranium livide (Geranium pheum).
3. Hellébore à fleurs vertes (Helleborus viridis).
4. Digitale pourprée (Digitalis purpurea).
5. Atrope belladone (Atropa belladona).
6. Sureau à grappes (Sambucus racemosus).
7. Prenanthe pourprée (Prenanthes purpurea).
8. Campanule à larges feuilles (Campanula latifolia).
9. Campanule étalée (Campanula patula).
10. Campanule raiponce (Campanula rapunculus).
11. Campanulle fausse raiponée (Campanula rapunculoides).
12. Campanulle agglomérée (Campanula glomerata).
13. Digitale jaune (Digitales lulea).
14. Ramondie des Pyrénées (Ramondia Pyrenaica).
15. Lunaire vivace (Lunaria rediviva).
16. Grassette vulgaire (Pingnicula vulgaris).
17. Astrancie à grandes feuilles (Astrancia major).
18. Astrancie mineure (Astrancia minor).
19. Véronique petit chêne (Veronica camcedris).
20. Véronique teucriette (Veronica teucrium).
21. Véronique officinale (Veronica officinalis).

22. Véronique altioni (Veronica allionii).
23. Véronique pona (Veronica ponœ).
24. Véronique paquerette (Veronica Bellidioides).
25. Véronique des Alpes (Veronica Alpina).
26. Véronique à feuilles réduites (Veronica aphylla).
27. Gentiane jaune (Gentiana lulea).
28. Gentiane des champs (Gentiana campestris),
29. Gentiane à tige courte (Gentiana acaulis).
30. Gentiane variété des Alpes.
31. Gentiane cilié (Gentiana ciliata.)
32. Gentiane perce neige (Gentiana nivalis).
33. Lis des Pyrénées (Lilium Pyrenaicum).
34. Lis Martagon (Lilium Martagon).
35. Silène saxifrage (Silene saxifraga),
36. Silène sans tige (Silene acaulis).
37. Primevère faux joubarbe (Primula vitaliana).
38. Primevere à feuilles entières (Primula intégrifolia
39. Epiaire des Alpes (Stachys Alpina).
40. Epiaire des bois (Stachys sylvatica).
41. Erine des Alpes (Erinus Alpinus).
42. Gysophile rampante (Gysophilla repens).
43. Pygamon à feuille d'Ancolie (Thalictrum aquilagifolia.
44. Valeriane des Pyrénées (Valeriana Pyrenaica).
45. Circée des Alpes (Circea Alpina).
46. Coridales bulbeux (Coridalis Bulbosa).
47. Sisymbre des Pyrénées (Sisymbrium Pirenaicum
48. Sisymbre (Sisymbrium Primatifidum).
49. Soldanelle des Alpes (Sodanella Alpina).
50. Bartsie des Alpes (Bartsia Alpina).
51. Tozzia des Alpes (Tozzia Alpina).
52. Chardon fausse Carline (Cardnus Carlinoides).

53. Rosage ferrugineux ou laurier Rose des Alpes (Rhododendron férugéninm.
54. Azalée couchée (Azalea procumbens).
55. Camarine à fruit noir (Impetrum Nigrum).
56. Saxifrage étoilé)Saxifraga stellaris).
57. Saxifrage ascendante (Saxifraga ascendante).
58. Saxifrage à feuilles de BugleSaxifraga ajugœfolia)
69. Saxifrage du groenland (Saxifrage groenlandica)
60. Saxifrage mousse (Saxifraga muscoides).
61 Saxifrage androsace (Saxifraga androsacea).
62: Saxifrage à longue feuille (Saxifraga longi folia).
63. Buplèvre des Pyrénées (Buplevrum Pyrenaicum).
64 Statice Arméria (Statice Armeria).
65. Androsace imbriquée (Androsace imbricata).
66. Androsace carnée (Androsace Carnea).
67. Euphraise Naine (Euphrasia Nana).
68. Pédiculaire à long bec (Pédicularis Rostrata).
79. Linaire des Alpes (Linaria Alpina).
70. Vergerette des Alpes (Erigeron Alpinum).
71. Aster des Alpes (Aster Alpinus).
72. Solidage verge d'or (Solidago virgaurea).
73. Tussilage des Alpes (Tussilago Alpina).
74. Senecon à feuilles d'aurone (Senecio abrotanifolia
75. Pyrethre des Alpes (Pyrethrum Alpinum).
76. Alchimelle des Alpes (Alchemilla Alpina).
77. Potentille Alchimelle (Potentilla alchemilloides).
78. Treffle des Alpes (Trifelium Alpinum).
79. Cardamine des Alpes (Cardamine Alpina).
80. Saponaire en gazon (Saponaria sœppitosa)
81. Renoncule des Pyrénées (Ranunculus Pyreneus)
82. Saule des Pyrénèes (Salix Pyrenaica).

83. Reseda glanea.
84. Senecoi.

Dans cette longue nomenclature il y a beaucoup de plantes qui méritent une attention toute particulière : ce sont les nos 8, 14, 29, 30, 33, 34, 36, 49, 52, 53, 54, 59, 62, 64, 76, 77, 80, 83, 84. Les principales dans ces numéros sont :

Le no 8, campanulle à larges feuilles, dont il existe cinq espèces, est la seule qui présente des variétés remarquables. Sa fleur, ses larges feuilles, leur forme, comme vous le voyez, ont quelque chose de particulier; Regardez avec attention tous leurs détail, ils vous flatteront.

Le no 14, la ramondie des Pyrénées ; son intérêt, son ensemble fait un effet qui frappe l'œil agréablement.

Les nos 29 et 30, faisant partie des six espèces de gentiane, sont plus remarquables les uns que les autres ; le no 29, à tige courte, quoique jolie, l'est moins que le no 30 variété des Alpes.

Les nos 33 et 34, le lis des Pyrénées et lis martagon, ont le même intérêt que ceux de la vallée du Lys; ils ont la même forme, la même couleur.

Le no 36, silène saxifrage sans tige, est une belle plante, sans cependant valoir le saxifrage no 59 dont je vous parlerai.

Le no 49 est une des plantes les plus re-

marquables ; ses petites fleurs violettes, se détachant de la tige en pointe progressive, ont un ensemble parfait, qu'on ne peut s'empêcher de les fixer avec la plus grande attention ; ses feuilles presques rondes sont aussi dignes d'attention. Cette plante par sa forme est une des plus remarquables des Pyrénées de la Haute-Garonne.

Le nº 52, le chardon fausse carline, est une espèce tellement remarquables que je dois vous en donner des détails particulièrs. Regardez toutes ses feuilles; elles sont armées de pointes extrêmement aiguës ; elles s'élèvent autour de la fleur pour lui servir de défense, soit contre les animaux ou toute autre chose qui voudrait s'y attacher et lui nuire. Vous voyez combien la nature est prévoyante dans tout ce qu'elle fait naître. Les fleurs de cette plante qui s'élèvent, comme vous le voyez, un peu au-dessus des feuilles dans le centre sont d'un joli violet ; le tour est d'un blanc brun ; ses fleurs et la tige ont une couleur légèrement argentée. Regardez bien toutes les parties de cette plante avant que je passe au nº 53.

Le nº 53, rosago ferrugineux, ou laurier rose des Alpes, quoique remarquable, l'est moins que la précédente ; son ensemble ne présente pas le même intérêt. Au premier coup-d'œil vous devez vous en apercevoir.

Le nº 54, Azalée couchée, est une plante qui, par sa forme et tout son ensemble,

est regardée comme une de celles des Pyrénées de la Haute-Garonne qui mérite le plus d'attention ; ses jolies fleurs roses, en massif, tapissent les rochers. Vous devez vous rappeler qu'en faisant l'ascension du port de Venasque, vous êtes restés quelque temps devant un rocher, ne vous lassant pas de les examiner.

Les nos 59 et 62, saxifrage du Groëland et saxifrage à longues feuille, font partie des sept espèces de saxifrages des Pyrénées, comme vous l'avez vu, 56, 67, 58, 59, 60, 61, 62. Elles sont particulières à ces montagnes; dans toutes leurs parties elles sont remarquables; celles à longues feuilles le sont davantage. Au centre de leurs feuilles s'élève une tige pyramidale, qui porte des fleurs blanches qui forment des pyramides autour de la tige. Cette plante croît dans les fentes des rochers calcaires du port de Venasque; généralement sur le versant de l'Espagne. Quand vous m'avez vu la cueillir, vous devez vous rappeler que je ne pouvais pas m'empêcher de l'admirer.

Le no 76, achimille des Alpes; cette plante, qui diffère de presque toutes les autres par ses feuilles argentées, croît dans les endroits les plus élevés ; elle porte une petite fleur blanche. L'ensemble de cette plante est remarquable seulement par ses feuilles argentées.

Le nº 77, la potentille achimille, par toutes les parties qui la composent, se fait remarquer ; elle mérite uue attention particulière, quoique n'étant pas au nombre de celles qui doivent le plus fixer les yeux.

Le nº 83 le Réséda, en l'examinant vous y verrez de jolis détails pleins d'intérets, sa forme en cône tronqué a quelque chose de de remarquable; sa fleur jaune clair est jolie, cette plante croît près les torrents et les rochers.

Nº 84 Sénéco, cette plante comme tant d'autres est remarquable, elle pourrait être appelé la mille feuilles, elle s'élève assez haut; sa fleur jaune croît au-dessus de sa tige, elle peut être mise au nombre des plantes qui doivent le plus fixer les yeux des amateurs de botanique.

Je viens de vous donner des détails sur les plantes les plus remarquables des pyrénées de la Haute-Garonne, ce que je vous en ai dit est je crois suffisant pour que vous les connaissiez parfaitement. A ce moment je dois vous dire quelles sont celles qui après les nºs dont je viens de vous parler dans cette séance ont un intérêt secondaire, sans entrer dans leurs détails, ce sont les numéros 1, 2, 4, 6, 15, 16, 17, 18, 27, 31, 32, 41, 42, 43, 44, 57, 47, 64, 65, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 78, 81. Après ces numéros viennent en troisième ligne les numéros 3, 5, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 19, 20, 21,

22, 23, 24, 25, 26, 28, 35, 37, 39, 40, 45, 46, 48, 50, 51, 55, 56, 58, 60, 61, 64, 66, 67, 73, 75 79, 82.

Outre toutes ses plantes, il en est quantité d'autres dans les Pyrénées de la Haute-Garonne, mais étant loin d'avoir l'intérêt de celles dont je viens de vous parler ; je crois devoir les passer sous silence.

Vous avez du voir dans ce court examen combien il existe de beauté et de merveilles dans la botanique, combien tout y est vrai; d'après ce que vous connaissez des organes des fleurs, vous y avez du appercevoir que dans l'une les étamines sont en plus grand quantité que dans d'autres quoiqu'elles aient un seul pistil; c'est une prévoyance de la nature que vous devez comprendre; dans beaucoup de fleurs il est des étamines qui sont très détachées du pistil, comme dans d'autres elles le couvre, c'est encore une prévoyance de la nature. Vous avez vu qu'il est des fleurs où les pétales et coroles sont plus ou moins étendues, et qu'elles enveloppent plus ou moins les organes de la procréation; si cela est ainsi, c'est pour une nécessité absolue; toute réflexion à ce sujet tombé d'elle même, tout ce qui existe dans le monde étant nécessaire. Il est une quantité innombrable de fleurs dont l'utilité n'est pas encore connue, le temps les fera sûrement connaître, ne pas le croire ce serait avoir une bien faible idée du créateur.

C'est ainsi que Madame Darcourt termina sa dernière séance de botanique qui fixa notre attention, surtout celle de Madame d'Etieuil qui prenait des notes sur tout ce qu'elle voyait.

Comme il n'était que trois heures, nous employâmes le reste de la journée à faire des visites d'adieux, n'ayant plus que quelques jours à passer à Luchon; toutes nos visites furent extrêmement courtes, les connaissances que nous avions faites étant des connaissances légères; cependant nous restâmes dans une maison au moins une heure; une longue discussion s'étant engagée avec une demoiselle ayant un esprit vif, romanesque, une imagination embrassant une large sphère, s'exprimant parfaitement, connaissant un peu de toute chose, ayant beaucoup lu, et ayant fait profit de toutes ces lectures, mais qui nous soutint qu'elle n'avait jamais lu des romans, qu'elle avait cette lecture en horreur, quoique parlant fort à propos de ceux de Georges Sand, Frédéric Soulié, Paul de Kock, Balzac, Madame Cottin, et citant parfaitement les divers passages de la nouvelle Héloïse. Cette demoiselle fort aimable, touchant à la fin du printemps de ses ans, me déclara, dans notre visite, guerre à mort, parceque en parlant des fleurs j'en pris une très-belle qui était sur la cheminée que j'y remarquai la fraicheur des pétales, des étamines, du pistil, et que dans

mes remarques je dis que tous les organes de la procréation existaient dans les fleurs. Sur ces mots, organes de la procréation, elle se souleva contre moi, elle m'aurait je crois excommunié si elle en avait eu le pouvoir, elle se contenta de me dire que c'était d'une immoralité épouvantable de parler de choses pareilles, que cela pouvait faire penser à ce qu'on ne connaît pas, qu'il était dans les bonnes mœurs de ne pas plus pécher en pensées qu'en paroles, et qu'une femme non mariée devait emporter dans la tombe jusqu'à la moindre idée de tout ce qui tenait à la procréation, qu'on est loin d'avoir été sagequand mêmeonmourraitàcent ans si on avait seulement péché en pensée. Ces réflexions me firent voir que cette demoiselle avait quelques fois péché en penséee puisqu'elle en connaissait le danger; cela nous entraîna dans une discussion très-vive de son côté, mais fort plaisante du notre, surtout de la part de Madame Darcourt qui tournait en plaisanterie tous les principes d'une morale fanatique qu'elle soutenait. Nous conclûmes decette discussion que chez les femmes à imagination vive, les romans faisaient naître des sensations dont elles n'étaient pas maîtresse, et qu'arrivées à un âge où les premières impressions de la jeunesse sont passées; regrettant le temps écoulé, elles soutiennennent hardiment que toujours tout a été calme chez elles; que pensées, désirs, n'y

ont jamais pris domicile, qu'elles ont la pureté de l'enfant qui vient de naître et que tous les livres dont elles connaissaient *in-petto* depuis la première page jusqu'à la dernière doivent être lacérés et jetés dans les flammes.

Malgré la discussion vive qui eut lieu avec la demoiselle, ultra-moraliste, nous nous quittâmes bons amis, je me permis même de lui embrasser la main convaincu que j'étais, qu'un tel baiser à mon âge et au sien ne pouvait lui donner la moindre pensée et le moindre désir.

Notre journée se termina par une soirée dans l'appartement de Madame Darcourt, nous y repassâmes en revue une partie des plaisirs que nous avions eu dans les Pyrénées de la Haute-Garonne; à tout instant nous ne pouvions nous empêcher d'éprouver de nouvelles sensations en nous rappelant quantité de choses que nous avions vues, nous promettant bien que l'année 1842, nous verrait encore parcourir les lieux où nous avions eu tant de plaisirs.

Nous avions encore quelques promenades à faire aux environs de Luchon; nous convînmes que nous les ferions le plus tôt possible, et que nous commencerions le lendemain matin par aller visiter la fontaine ferrugineuse qui est près de la tour Vieil-Castel. Je ne pouvais disposer entièrement de ma journée, devant prendre part à un dîner de Luchonnais auquel m'avait invité le

docteur Fontàn, m'étant lié particulièrement avec lui depuis mon arrivée à Luchon; cette invitation me flattait beaucoup parce qu'elle me mettait à même de connaître particulièrement le caractère des habitants de Luchon.

Je souhaitais le bonsoir à Monsieur et Madame Darcourt et Madame d'Etieuil leur promettant seulement la matinée du lendemain, le restant de la journée étant destinée aux habitants de Luchon.

CHAPITRE XXI.

Une matinée. — Fontaine ferrugineuse. — Un dîner luchonnais.

Ayant promis de passer la matinée chez Madame Darcourt, je tins ma promesse, j'y fus; j'y trouvai Madame Darcourt, Madame d'Etieuil et François qui m'attendaient avec impatience; ses dames voulant bien employer

leur temps pendant les derniers jours qu'elles devaient rester à Luchon, me proposèrent d'aller rendre visite à la fontaine ferrugineuse qui est près du rocher où sont les restes du château de Vieil-Castel (ou Castel-Vieil), j'acceptai leur proposition, Monsieur Darcourt ne fut pas de la partie, un violent mal de tête l'ayant forçé de garder son appartement; nous nous mîmes en route et en une demi-heure, nous franchîmes la distance de Luchon à la fontaine; pour y aller, on suit d'abord la route de l'hospice de Venasque, à peu près jusqu'au corps-de-garde des douaniers qui est à quelques portées de fusil de la tour de Castel-Vieil, ensuite, on prend un senticr à gauche pratîqué au milieu d'une prairie garnie de bosquets et d'arbres de diverses espèces; on descend d'abord rapidement pendant quelques minutes et on arrive à la fontaine ferrugineuse, que peu de personnes vont visiter, n'ayant qu'un très-minime intérêt, ses eaux étant très-rarement ordonnées, ses principes n'étant pas reconnus d'une très-grande utilité pour les malades; c'est un très-petit filet d'eau sortant d'un rocher, rien n'existe autour de cette fontaine pour engager à y venir, c'est seulement un but de promenade comme tant d'autres; nous bûmes quelques verres de son eau qui ne porte pas avec elle un goût d'œuf couvé comme la plupart des eaux sulfureuses et férrugineuses, et nous nous mîmes en

oute pour retourner à Luchon. Comme 'avais encore plusieurs heures avant celle e mon dîner luchonnais, je proposai à Iesdames Darcourt et d'Etieuil d'aller visier la tour de Castel-Vieil près laquelle nous assions, elles acceptèrent ma proposition, ous nous dirigeâmes vers cette tour qui st sujette à tant de controverses. Après voir grimpé un rocher à pic, nous arrivânes au pied, la visitâmes de tous côtés, vînes quelques restes de fondement de bâtinents qui nous firent croire qu'ils n'étaient as ceux d'une ancienne tour servant de télégraphe pas plus qu'une forteresse construite ar les Templiers pour défendre leur pouvoir, nais bien une tour qui avec celles dont j'ai arlé étaient faites pour arrêter les espagnols, lans le cas où ils auraient voulus faire une nvasion en France par les vallées de Venasque et du Portillon de Bossost. Nous ne pûnes nous empêcher de rire de tout notre cœur, en pensant qu'il existe des hommes qui e prétendent historiens, qui vous soutiennent une chose aussi absurde que celle des Templiers. Dans ce monde il y a des imaginations malades qui toujours sans réflexions croient voir ce qui n'existe pas, il faut leur pardonner.

Nous quittâmes la tour de Castel-Vieil, visitâmes les rochers où existaient les tours de Casteret, Castel-Long, Castel-Poret et Castel-Treillard, et continuâmes notre route

pour Luchon en passant par Saint-Mamet, voulant y visiter une très-belle scierie, et l'endroit où allait être élevée l'usine pour la fonderie du minerai de plomb de la mine de l'hospice de Venasque; nous visitâmes ces deux endroits, en fûmes très-satisfait; les personnes qui viennent à Luchon doivent aller les voir; quand la fonderie de minerai sera entièrement terminée, ce sera un des endroits les plus curieux des environs.

Nous quittâmes Saint-Mamet forts contents de nous être détournés pour y passer; un peu avant d'entrer à Luchon, nous rencontrâmes Monsieur Darcourt qui venait au-devant de nous, son mal de tête l'ayant quitté.

Chemin faisant, François fit la question suivante à Mme Darcourt :

« Madame, vous qui êtes très instruite, qui connaissez tout, pourriez-vous me dire d'où vient le nom de Pyrénées que portent nos montagnes. Mme Darcourt s'empressa de satisfaire la curiosité de notre bon François, en lui disant :

« Le nom des Pyrénées vient de Pyrénés (ou Pyrène), ancien roi de Thrace, il y a plusieurs milliers d'années. Beaucoup de personnes ne connaissent pas cette étymologie des Pyrénées qui sûrement est aussi ancienne que le monde. Diverses versions existent à ce sujet; je me renfermerai dans la plus probable : quoiqu'elle soit consignée

dans le dictionnaire la fable, il est à présumer que le principe est vrai comme tout ce qui existe dans cet ingénieux ouvrage.

La Thrace était la partie de la Turquie appelée aujourd'hui Turquie d'Europe; elle était baignée au levant par la mer Noire, dit Pont-Euxin, le détroit des Dardanelles et la mer de Marmara. Ce pays prit le nom de Romanie à l'époque où les Romains, après avoir fait la conquête de toute cette partie de l'Europe et d'une partie de l'Asie, vinrent fixer le siège de leur empire d'Orient dans l'ancienne Bysance à laquelle ils donnèrent le nom de Constantinople, de celui de Constantin qui fit renaître cette ville vers l'an 330 de Rome.

Suivant les historiens très-anciens, ce fut Thracia, fille de mars qui donna son nom à la Trace. Des historiens cependant disent que le nom de Trace vient de Thracie fille de Titan; vouloir chercher à connaître la vérité à ce sujet est fort difficile. Ces époques sont si éloignées qu'elles sont perdues dans la nuit des temps.

Pyrénée, roi de Thrace, on ne sait pourquoi un jour, fit arrêter les muses qui étaient allées voir son royaume, et s'y étaient arrêtées; il les fit enfermer dans une étroite prison, ce qui prouve que ce roi n'était pas fort galant et peu ami des sciences et des arts. Malgré tout ce que l'on faisait auprès de lui, il s'obstinait à les garder prisonniè-

res; mais les divinités du Parnasse, fatiguées d'une captivité qui les empêchaient de répandre sur la terre les sciences et les arts, dans l'intérêt des populations, usèrent d'un pouvoir que Dieu leur donna. Elles s'attachèrent des ailes qui la nuit se formèrent dans leur prison, et qu'elles trouvèrent attachées sur les murs, ouvrirent leur fenêtre et prirent la volée. On doit penser qu'elle fut la surprise de Pyrénée en voyant ses belles prisonnières qu'il ne quittait pas de vue, prendre la volée. Pour les arrêter, il voulut les imiter : comme elles l'avaient fait, il s'attacha des ailes, monta sur une tour très-élevée et s'élança dans les airs ; mais, oh ! malheur ! il ne put s'y soutenir; il tomba et se cassa la tête sur une des montagnes qui séparent l'Espagne de la France. C'est ce malheureux évènement arrivé au roi de Thrace qui donna à ces montagnes le nom de Pyrénées.

Il faut avouer que le vol que fit Pyrénée depuis la Thrace jusqu'aux montagnes auxquelles il a donné son nom fut fort long, et que les Dieux, avant de le punir de sa témérité, en voulant tenir prisonnières les neuf sœurs du Parnasse, lui avaient accordé un grand pouvoir en lui donnant la facilité de franchir d'un seul vol quatre à cinq cents lieues (2 à 2,500 kilomètres). Pyrénée en fut pour sa tête cassée, et les muses sans accident allèrent prendre domicile au pied du mont

Hélicon, en Béotie, et rentrèrent sous l'empire d'Apollon.

Je vous aie parlé d'une version qui a donné le nom aux Pyrénées; il en est encore une que je ne veux pas vous laisser ignorer, quand vous la connaîtrez, vous pourrez juger si elle est la plus croyable.

Pyrène, fille de Bebrix, qui était reine de tout le pays qui sépare la France de l'Espagne, épousa, dit-on, Hercule, fils naturel de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitrion. Jupiter pour séduire Alcmène, profita de l'absence de son mari. Pour se métamorphoser en Amphitrion; ce dieu comme vous le savez, avait le suprême avantage quand il le désirait, de se métamorphoser suivant qu'il lui convenait pour séduire femmes et filles. Les dieux à ce moment sont plus vertueux; ils ne viennent pas mettre le trouble dans les ménages.

Je n'entrerai pas dans les détails de ce que fit Hercule. Cet homme a fait des choses plus surprenantes les unes que les autres; vous n'êtes pas sans les connaître. Vous savez sûrement que les anciens historiens prétendent qu'il y a eu plusieurs Hercule. Cicéron, né l'an 647 de Rome, dit qu'il y en a eu trois. Varron, né cent dix-huit ans avant Jésus-Christ, assure qu'il y en a eu quarante-trois. Ce qui paraît certain, c'est que des quarante-trois Hercules, il en a été fait un seul, auquel on a attribué toutes les belles actions des quarante-trois.

Vous pensez bien que le mariage de Pyrène avec Hercule lui donna un grand pouvoir dont elle profitait quand l'occasion s'en présentait; tout ce qu'elle désirait elle l'obtenait; elle était souveraine sur tout ce qui l'entourait; personne ne s'opposait à ses désirs. Uu jour, en visitant les peuples qui lui étaient soumis, en passant dans les montagnes qui séparent la France de l'Espagne, elle fut ensevelie sous un énorme rocher qui s'écroula avec un fracas épouvantable; elle y perdit la vie. Ce malheureux évènement affligea tellement toutes les populations des montagnes, qu'elles donnèrent à leur pays le nom de Pyrène, qui est devenu Pyrénées.

On a écrit beaucoup de choses contradictoires sur la mort de Pyrène: les uns ont prétendu que les dieux, pour la punir de son infidélité envers Hercule, qui était un très-honnête homme, lui ont ôté la vie en faisant tomber sur elle une montagne; il est des personne qui assurent bien d'autres choses, mais ne voulant en rien porter atteinte à la vertu de Madame Hercule, je garde le silence.

Voilà François comment les Pyrénées ont pris leur nom.

François qui avait été très-attentif à la narration de Mme Darcourt, après l'avoir remercié de sa bonté lui dit:

« Madame, je suis loin de mettre en doute ce que vous venez de dire sur l'éty-

mologie du mot Pyrénées ; mais il me semble avoir entendu dire que Pyrénées venait du culte que l'on a rendu à Vénus dans les Gaules, et principalement dans ce pays. Vénus est née, suivant les uns, de l'écume de la mer ; suivant d'autres, elle est fille du ciel ou de Jupiter et de Diane ; mais je ne crois pas que cette reine des plaisirs ait eu un culte bien religieux ; car, d'après ce qui en est dit, c'était une femme dont la morale n'était pas très-sévère. Votre narration sur l'étymologie des Pyrénées me parait bien plus croyable que celle que je viens de vous dire.

Après avoir accompagné Mesdames Darcourt et d'Etieuil à leur logement, je pris congé d'elles pour me rendre à mon dîner.

Je m'acheminai vers l'allée de Barcugnas chez le restaurateur Saccaron, dont la haute réputation méritée attire tous les amis de la gastronomie délicate : en parlant de la réputation de Sacarron, je ne prétend pas abaisser la réputation des autres restaurateurs de Luchon, qui tous sont excellents.

Le dîner auquel j'assistai chez Saccaron mérite que j'en donne les détails pour prouver que la France méridionale, qui s'imprime à Toulouse, a été mise dans l'erreur la plus complète, en dépeignant les Luchonnais comme elle l'a fait dans ses numéros du mois d'août 2252, 2253, 2257, 2261. Le dîner qui fut servi chez Saccaron ne fut

pas le dîner de la satire de Boileau; la plus grande propreté existait dans le service, et on ne pouvait pas dire des assiettes, des plats et des verres

> Et les doigts des laquais dans la crasse tracés
> Témoignaient par écrit qu'on les avaient rincés.

Il y avait seize convives, aussitôt que tous furent rassemblés, et que l'on eut échangé quelques paroles pendant que l'on servait le dîner; je vis que tous les convives étaient des hommes dont la tenue, l'éducation, l'esprit, les manières me feraient passer un dîner très-gai, les saillies spirituelles d'un jeune homme appartenant à une des plus riches familles de Luchon, d'un extérieur flatteur, versifiant parfaitement, en ayant donné des preuves dans une soirée littéraire, nous faisaient rire de bon cœur; des officiers de l'armée de terre et des douanes, en retraite, faisaient voir que le métier des armes et des douanes n'avait pas altéré chez eux les qualités douces, aimables, avec lesquelles ils étaient nés. Les autres convives dans lesquels se trouvait un officier de la garnison se le disputait en gaieté de cette bonne et aimable gaieté qui fait l'agrément d'un repas, et non de cette grosse joie qui abaisse ceux qui la font naître.

Après une demi-heure d'attente, une fille de service, d'une mise tout à la fois propre et élégante, vint nous annoncer que nous

étions servis : nous montâmes dans la salle à manger, prîmes place autour d'une table sur laquelle était servie une quantité considérable d'huitres de la Rochelle, qui disparurent promptement, elles étaient arrosées par d'excellent vin blanc et vin rouge capable de donner de la verve aux idées les plus engourdies; ce début annonçait que les palais gastronomiques les plus délicats seraient satisfaits ; à la place des huitres, parurent deux potages qu'auraient enviés les habitués de Very et des frères provençaux ; chaque convive voyait arriver avec calme, mais avec le plaisir dans les yeux, tout ce qui était servi, et en acceptait sa part; les maîtres de cérémonie s'acquittaient parfaitement de leur mission, l'œil attentif, ils saisissaient les besoins de chaque personne et paraissaient lire dans leurs traits ce qu'elles désiraient ; quand les potages eurent disparus, ils furent remplacés par un morceau de bouilli (bœuf) excellent, ayant à ses côtés deux assiettes de légumes choisis ; le tout flanqué de deux vol-au-vent, morue-maître-d'hôtel, digne du fameux *Cordon-Bleu*, de deux plats de fricandeau piqué dont la couleur et le goût flattaient les yeux et l'odorat; de deux poulets farcis et d'une moitié de lièvre en civet : telle était l'ordonnance du premier service. Je ne parle pas des hors-d'œuvre légers qui n'étaient pas oubliés. Tout était servi dans des plats

de porcelaine, non de cette porcelaine éraillée, rebut des magasins ; aussitôt que le bouilli eût disparu, il fut remplacé par un filet de bœuf, sauce piquante dont la vue seule était faite pour animer l'appétit le plus engourdi, chacun ne savait auquel mets donner la préférence ; la gourmandise étant le meilleur péché de tous, on faisait son possible pour faire tomber dans son assiette et de son assiette dans son estomac, un peu de tous les mets et on n'avait pas plutôt fini qu'on disait comme dans le nouveau Seigneur de village : ces ragoûts, ces volailles, ces pâtisseries, ces légumes sont parfaits, délicieux, mais j'en veux goûter encore pour en être plus certain. Malgré l'appétit que donnait ce service, nos estomacs ne purent tout faire disparaître ; les restes furent enlevés, ils furent remplacés par le second service qui ne le cédait en rien au premier : un d'Inde farci de marrons et d'olives faisait le plat du milieu, il était accompagné à gauche par un coq de bruyère magnifique : on sait que le coq de bruyère, pour le goût délicat est synonyme de faisan, c'est tout dire ; à droite, figuraient deux poulets représentant les excellents chapons du Mans : ces volailles n'étaient pas de ces volailles étiques dont les flancs représentant des carcasses entassées, font le plus bel ornement ; aux quatre coins de la table étaient placés deux plats de poids verts et deux crèmes de

diverses sortes. Des poids verts à Luchon, au mois d'octobre, au milieu des montagnes de la Haute-Garonne, était un miracle; mais les Luchonnais, pour recevoir leurs amis, ne négligent rien. Les deux crêmes étaient d'une légèreté parfaite; à chaque bout de la table on voyait une salade de saison : l'ensemble de ce service était parfait; on l'admirait, et malgré tous les désirs qu'il faisait naître, on n'osait y toucher; cependant il fallait y faire honneur : après avoir bien regardé; tous les convives à l'envi l'un de l'autre, ne pouvant retenir leurs désirs gastronomiques, invitèrent le maître de cérémonie à les satisfaire; bientôt tous les plats furent attaqués, et par double portion, tombèrent dans les assiettes.

Tout en savourant avec le plus grand plaisir ce qui nous était offert, la conversation ne languissait pas, des saillies spirituelles, des à-propos fins, à tout instant lancés faisaient connaître l'esprit de ceux qui les lançaient, pas un seul propos inconvenant ne vint écorcher les oreilles.

Le deuxième service ayant disparu il fut remplacé par un dessert de saison où rien n'était épargné. Après le dessert, nous fûmes dans un café où nous attendait d'excellent café et d'excellentes liqueurs de diverses espèces qui furent versées avec la plus grande modération, chacun voulant conserver sa raison.

Ce dîner qui était un dîner d'adieux envers diverses personnes prouve que les Luchonnais savent, en général, faire les choses aussi bien que les habitants des autres villes, qui se piquent d'être les populations modèles, et qu'ils ne restent jamais en arrière d'honnêteté envers leurs amis. C'est encore bien à tort, que sur ce point les numéros 2252, 2253, 2257 et 2261, (août 1841) de la France méridionale, tournent en ridicule les Luchonnais; certainement, chaque pays a ses défauts, ses vertus; vouloir trouver des populations parfaites est impossible. Je le dis et je le répèterai sans cesse, que la population de Luchon est une de celle de toute la ligne des Pyrénées qui a le plus acquis en civilisation.

Au dîner dont je viens de parler, se trouvaient des amateurs de chasse qui parlèrent d'une partie de chasse à l'ours qui devait avoir lieu le lendemain, sur les montagnes qui entourent Bagnères-de-Luchon; ils m'invitèrent à en faire partie, j'acceptai leur invitation, et leur promis d'être exact au rendez-vous qui était fixé à 6 heures du matin; je leur demandai la permission de leur amener plusieurs dames qui suivraient la chasse à cheval, je ne pouvais leur faire plus de plaisir. Les Luchonnais aiment à se trouver avec un sexe, qui, si souvent nous fait passer d'heureux moments.

Après que nous eûmes pris café et li-

queurs, chacun se retira chez soi; il était 11 heures, nous étions réunis depuis 5 heures; cela prouve que l'ennui n'était pas au milieu de nous. J'engage toutes les personnes gastronomes d'accepter toutes les invitations de dîner des Luchonnais, elles y trouveront, tant pour la gaieté les bonnes manières, l'esprit, tout ce qu'on peut désirer.

Quoiqu'il fut 11 heures quand je quittai les amis qui m'avaient fait passer des heures, on ne peut plus agréables; je fus chez Madame Darcourt pour lui faire part de mes projets de chasse pour le lendemain; je la trouvai avec son mari, et Madame d'Etieuil travaillant à son herbier, je lui fis part de mes projets, ils furent acceptés avec transport. Je fus chargé de louer les chevaux nécessaires, ainsi que de prévenir François qui était notre indispensable; je souhaitai le bonsoir à ces dames et fus de suite chez notre indispensable que je chargeai de louer des chevaux pour six heures du matin.

Tout étant convenu, je me rendis à mon logement, il était minuit; Il ne me restait que quelques heures pour prendre du repos, repos dont j'avais grand besoin après la journée fatigante que j'avais passée. Je m'empressai donc de me déshabiller et de me mettre au lit; voulant profiter de mon mieux du temps que j'avais à donner au sommeil; je m'endormis promptement.

Nous nous dirigeâmes de suite sur la montagne de Super-Bagnères. Pendant une heure et demie nous suivîmes un sentier étroit tournant et retournant sur lui-même, et souvent très-rocailleux; arrivé à un bois de sapins qui tient à un bois de hêtres très-fourré, nous rencontrâmes quinze hommes (traqueurs) qui cernaient un fourré entouré de rochers; le chef de la chasse fit faire halte à la caravane; les cors annoncèrent que l'ours était à cet endroit : tous les chasseurs furent disposés de manière à ce que l'un ne gênât pas l'autre, les mulets de suite suivirent le sentier qui conduit à la cime de Super-Bagnères, endroit que nous avions fixé pour le rendez-vous général qui était à midi; le son des cors donna le signal de l'attaque, les piqueurs se mirent en avant, des traqueurs fouillèrent le fourré, d'autres se mirent aux passages qu'offraient les rochers, les curieux se placèrent de manière à suivre tous les mouvements des chasseurs; l'attaque fut vive, hardie : tous les chiens excepté les six dogues furent lancés promptement, ils débusquèrent l'ours de son fourré qui bientôt gravit une hauteur après avoir franchi plusieurs rochers; alors tous les chasseurs se réunirent pour le poursuivre : c'était un spectacle on ne peut plus curieux de voir cinquante personnes poursuivant un animal qui lorsqu'il avait une grande distance sur ses ennemis, se redressait sur

Mesdames Darcourt et d'Etieuil avec la plus grande gaieté attendaient le moment du départ ; bientôt le son des cors de chasse qui sonnaient l'air de Robin des bois (chasseur diligent), nous annonça que les chasseurs étaient au moment de leur départ ; promptement nous les vîmes arriver, ils se detournèrent de leur route pour venir nous chercher.

Vingt chasseurs tant à pied qu'a cheval, huit piqueurs et traqueurs composaient le personnel de la chasse, quinze chiens dont six dogues énormes composaient la meute, les derniers pour forcer l'ours dans le cas où il ne tomberait pas sous les coups de feu des chasseurs ; une dixaine de dames et autant de messieurs étaient réunis aux chasseurs, comme amateurs.

Les cors ayant sonné le coup de selle, nous montâmes à cheval et nous nous réunîmes à la compagnie joyeuse.

Quoiqu'il ne fût que six heures et que nous fussions au mois d'octobre, la plus grande partie des habitants de Luchon ainsi que les étrangers étaient aux portes et aux fenêtres pour voir notre départ qui était une véritable caravane. Six mulets de suite avec leurs conducteurs portaient les provisions, ils en étaient complètement chargés, il fallait de grandes provisions pour cinquante personnes qui composaient notre caravane.

précipice, mirent l'ours sur des brancards improvisés avec des branches d'arbres et le montèrent à l'endroit d'où il s'était précipité croyant se soustraire à la poursuite des chasseurs ; la joie était peinte dans toutes les figures, en triomphateur nous prîmes le chemin du rendez-vous, les fanfares ne discontinuèrent pas pendant tout le temps que nous mîmes pour y arriver.

En arrivant au rendez-vous nous trouvâmes un couvert de cinquante personnes qui nous attendait. Il était dressé sur une immense tapis de gazon, des mets en viande froide de toute espèce étaient servis. Les domestiques qui avaient entendu les cors qui fesaient retentir les airs des chants de la victoire s'étaient empressés de préparer ce dîner champêtre; chacun y prit place, les uns sur des pierres, d'autres sur le gazon. Le repas fut délicieux, les vins à couleur limpide y brillaient de toute part ; Bordeaux, Champagne n'étaient pas oubliés, avec plaisir on buvait la rasade, des chansons de chasse furent improvisées, plusieurs eurent les honneurs du *bis*. Après le repas, caffé, liqueurs, eau de vie, anisette de bordeaux ne furent point épargnés ; le parfait amour, surtout pour les femmes, eut un grand débit : des jeunes gens à l'envi l'un de l'autre leur en versaient à long traits; on voyait dans leurs yeux les secrètes pensées qui les inspiraient; les femmes ne parais-

saient pas insensibles aux déclarations que la délicieuse liqueur faisait naître.

L'endroit choisi pour le rendez-vous de chasse était charmant, nous étions sur la cime la plus élevée de super-Bagnères, la vue y est magnifique, sans cependant y être aussi belle que celle de Mont-nai; on y voit les Pyrénées sur une grande étendue; le port de Venasque, la Maladetta Crabrioules. Le port d'Oo sont les pics principaux qui se présentent; on y voit aussi la vallée de Luchon qui se perd dans les gorges de Cier, celle de l'Arboust qui se perd dans celle d'Oueil près de la tour de Castel-Blancat, celle de Venasque dont les sinuosités interrompent la vue, celle du portillon de Boissost qui conduit en Espagne, l'entrée de la vallée du Lys qui se perd dans des détours couverts de bois et qui ensuite se développe progressivement jusqu'à sa cascade. Nous braquâmes souvent nos lunettes sur tous ces endroits; nous ne pouvions nous lasser d'admirer tout ce que nous voyions.

L'heure avançait, il fallait penser à rentrer à Luchon au plus vite; la descente de Super-Bagnères étant très difficile, il était dangereux de s'y exposer à la nuit. Nous quittâmes le joli endroit sur lequel nous étions depuis plus de deux heures, les uns à cheval les autres à pied, comme ils étaient venus. L'ours fut mis sur un brancard que l'on disposa sur le dos d'un mulet. Les chasseurs

ne suivirent pas notre sentier, ils s'en écartèrent à droite et à gauche pour tâcher d'ajouter quelque chose à leur chasse; nous entendîmes plusieurs coups de fusils et vîmes à peu de distance de nous un Isard franchissant le sentier que nous suivions; il fut bientôt suivi d'une troupe de dix à douze; le son du cor nous annonça que cette troupe avait laissé un des siens sur le terrain.

Sans nous arrêter nous continuâmes à descendre Super-Bagnères jusqu'à l'endroit où nous nous étions donné rendez-vous pour faire tous ensemble notre entrée à Luchon; aussitôt que nous fûmes réunis, le chef des chasseurs organisa le cortège: les cors furent mis en avant; ensuite les traqueurs et les piqueurs, dont six portaient sur des brancards le produit de la chasse; après étaient les chasseurs; toutes les personnes qui avaient suivies la chasse fermaient le cortège; les fanfares annoncèrent notre entrée à Luchon. Toute la population de cette ville se trouva en quelques instants sur notre passage, comme si nous étions de grands conquérants qui venaient de remporter une brillante victoire. Notre entrée à Luchon fut un véritable jour de fête. Nous nous séparâmes à l'allée d'Etigny, tous on ne peut plus content de notre journée, et sans être fatigués.

Je fus avec Madame Darbourt et Madame d'Etieuil à leur logement. François fut reconduire nos chevaux et revint passer la soi-

rée avec nous, ayant promis de nous donner des détails sur les principaux quadrupèdes qui habitent les Pyrénées de la Haute-Garonne.

Notre fidèle conducteur ne se fit pas longtemps attendre; aussitôt qu'il fut arrivé, nous prîmes séance auprès d'un excellent feu, la saison commençant à en faire sentir la nécessité. Et de suite François commença ainsi les détails que nous désirions connaître:

L'ours est le plus gros des quadrupèdes sauvages qui habitent la Haute-Garonne; il n'y est pas en très-grande quantité, cependant presque tous les ans on en tue. Celui que vous avez vu est un des plus gros; sa couleur est brune sans être noire; c'est une belle chasse pour le produit: la peau, la viande et la graisse que l'on en retire pouvant valoir au moins de deux cents à deux cent cinquante francs.

Le Loup est assez commun dans les Pyrénées; vous donner des détails sur cet animal est inutile, vous le connaissez, celui des Pyrénées de la Haute-Garonne est le même que celui des autres parties de la France. A l'époque des neiges, il descend dans la plaine, ne trouvant pas à se nourrir dans les montagnes; la nuit, il parcourt les villages quand il est pressé par la faim; quelquefois il les parcourt dans le jour.

L'Izard est très commun; c'est, comme vous l'avez vu, un animal fort joli, et des

plus légers; il ressemble beaucoup au chevreuil; sa couleur est d'un brun clair jaunâtre; son poil est lisse, ses pieds très fins, il porte la tête élevée, elle est ornée de petites cornes, ses yeux sont vifs remplis d'expression.

On rencontre quelquefois le Bouquetin dans les Pyrénées de la Haute-Garonne, mais il est beaucoup moins rare sur le versant méridional de ces montagnes du côté de l'Espagne, ce qui prouve que cet animal se plaît dans les pays chauds.

Il y a quelque temps, on a tué un Lynx dans les environs de Luchon, chose extraordinaire; depuis on n'en a pas vu. Il est difficile de savoir comment cet animal est venu dans les Pyrénées; il est probable qu'il s'est échappé d'une ménagerie, car il n'est pas à présumer qu'il ait quitté l'Afrique, traversé la Méditerranée à la nage pour arriver aux Pyrénées; il n'est pas non plus probable qu'il soit venu par l'Égypte, la Syrie, la Turquie, la Moldavie, la Valachie, l'Allemagne, l'Italie, ait franchi les Alpes et traversé tout le midi de la France pour arriver aux Pyrénées.

Le Chat sauvage est assez commun dans cette partie des Pyrénées; il y en a de trois espèces:

Le chat noir, collier blanc;
Le chat gris;
Le chat noir simple.

La fourrure de ces animaux est assez estimée.

On voit, mais rarement, un petit animal nommé Desmans ; cet animal qui vit presque toujours dans l'eau, ressemble à une souris, mais de la grosseur d'un rat : son poil et sa peau ont une très-forte odeur de musc qui ne se perd jamais ; il est on ne peut plus rare. M. de Buffon ne le fait trouver que dans la Sibérie ; il n'est connu en France que depuis quelques années, et existe seulement dans les Pyrénées. Comment y est-il arrivé de la Sibérie, c'est un secret difficile à connaître. Il y à de la Sibérie aux Pyrénées, environ de huit à neuf cents lieues (4000 à 4500 kilomètres) ; il est possible que des navires venant de la Baltique en destination pour Bayonne ou Port-Vendre en aient apporté à leurs bords, et que ces animaux ayant pris terre aux deux extrémités des Pyrénées, s'y soient progressivement propagés dans toute la ligne : j'en ai vu d'empaillés depuis plusieurs années, qui portaient encore une odeur très-forte de musc.

On ne voit dans les Pyrénées de la Haute-Garonne, ni cerfs, ni biches, ni chevreuils, point de sanglier, mais on y voit beaucoup de petits animanx : l'écureuil, la belette, la fouine, les rats d'eau y sont en quantité ainsi que le lièvre, le lapin et le renard ;

Voilà à peu près tous les quadrupèdes

gros et petits lacs des Pyrénées de la Haute-Garonne, je n'en connais pas d'autres remarquables ; m'étendre davantage sur ce sujet, est je crois inutile.

Le bon François qui nous avait été d'une si grande utilité, qui avait eu tant de complaisance pour nous, voyait arriver avec peine le jour de notre départ ; s'il lui eût été possible, il ne nous aurait jamais quittés, mais il fallait qu'il en fût autrement : nous n'avions plus que quatre jours à passer à Luchon ; pendant ces quatre jours, il ne nous quitta pas d'un instant ; nous les employâmes à faire quelques visites et quelques promenades dans les environs que nous désirions encore voir : les bosquets des bains reçurent notre visite, Saint-Mamet, Montauban, Juzet et Moustajon ; près de ce dernier endroit, nous examinâmes un bâtiment que l'on nous dit être une ancienne commanderie de Templiers, nous crûmes sur parole ce qui nous fut dit.

La veille de notre départ fut employée à faire nos préparatifs de voyage ; quelques personnes vinrent nous faire visite et nous témoigner combien notre départ leur faisait éprouver de peine, malgré le peu de temps que nous étions restés à Luchon ; presque toutes nos journées ayant été employées à faire des excursions dans les environs, elles nous firent promettre de revenir visiter leur pays. Nous leur promîmes que nous ferions

notre possible pour venir encore les remercier du bon accueil qu'ils nous avaient fait; je leur promis particulièrement qu'en retournant dans leur pays, je leur apporterais un ouvrage en deux volumes qui contiendraient l'histoire de leur ville, de leurs bains, de tous les villages environnants et les détails circonstanciés sur tous les endroits que nous avions vus; que j'espérais que cet ouvrage pourrait leur faire plaisir, puisqu'il ferait sortir leur pays de l'oubli littéraire dans lequel il était : cette promesse fut parfaitement accueillie, ils nous firent des adieux d'ami, et nous quittèrent avec regret.

Le jour de notre départ, François ne put s'empêcher de verser des larmes ; à tout instant il répétait : que je suis malheureux de vous avoir connus, puisqu'il faut vous quitter ! Il n'eut pas la force de nous conduire à la diligence dans laquelle nou montâmes à midi pour aller coucher à Saint-Bertrand.

En nous éloignant de Bagnères-de-Luchon nous ne pûmes nous empêcher de dire :

Adieu, beau pays ! adieu, majestueuses montagnes, fille de Pyrène roi de Thrace. Adieu, à tous les bons habitants des montagnes, qui nous reçurent avec une si franche hospitalité. Votre souvenir ne sortira jamais de notre mémoire. Adieu, Luchonnais, à l'esprit vif; soyez persuadés qu'en nous éloignant de vous nous ne cesserons pas de

faire des vœux pour que votre pays continue à jouir de la prospérité qui lui est déjà acquise ; soyez aussi persuadés que le plus grand plaisir que nous éprouverons pendant les années qui nous restent à parcourir, ce sera de venir à chaque saison des bains, visiter votre pays, à moins que le sang qui coule dans nos veines refroidi par l'âge, nous empêche de venir vous remercier de tout ce que vous avez fait pour nous, et de dire : Je te salue, beau pays ! Je vous salue, sources, présent des Dieux, dans lesquelles nous avons puisé et bu la santé.

CHAPITRE XXIII.

Historique de Saint-Bertrand de Cominges (Lugdunum-Convenarum).

En allant de Luchon à Saint-Gaudens ou de cette dernière ville à la première, on doit s'arrêter à Saint-Bertrand : c'est ce que nous fîmes, Monsieur et Madame Darcourt et Madame d'Eticuil étant des plus impatients de

voir cette ville. Le chemin qui conduit à Saint-Bertrand est près le pont de Labroquère. Nous y descendîmes de diligence, et en une demi-heure nous arrivâmes au pied du monticule où est élevé Saint-Bertrand; quoique ce monticule soit très rapide, il ne nous fallut que quinze minutes pour le monter, faire notre entrée dans Saint-Bertrand, et nous installer à l'hôtel de Lyon de Cominges, hôtel excellent: on y trouve autant que possible tout ce que l'on peut désirer.

Après avoir pris un peu de repos nous fûmes faire une visite à un ecclésiastique nommé M. de Saint-Rémi pour lequel nous avions une lettre de recommandation; il nous reçut avec toute l'honnêteté possible, et nous parût être de ces ministres du Seigneur auprès desquels on aime toujours à s'approcher. Aussitôt que nous lui eûmes fait part du but de notre visite, il nous offrit de nous donner tous les détails que nous désirions sur Saint-Bertrand, et nous invita à partager son dîner, après lequel nous irions dans un joli jardin, qui pour lui était un lieu de délices, que nous y serions à l'abri de tout ennuyeux personnage, qu'il nous y donnerait des détails circonstanciés sur la fondation de Saint-Bertrand, et ceux de toutes les vicissitudes que cette ville a éprouvées.

Monsieur de Saint-Rémi mit tellement d'instance dans son invitation que nous fûmes forcés de l'accepter. Nous le quittâmes

pendant quelques heures et revînmes prendre part au repas qui nous avait été offert de si bon cœur; le dîner fut fort gai; comme nous l'avions jugé, nous ne trouvâmes pas dans Monsieur de Saint-Rémi un ecclésiastique à principes rigides, mais un véritable ministre du Seigneur qui, sans oublier son saint ministère, était un homme de société. Béni soit le ministre de l'évangile qui sait ainsi allier ce qu'il doit à son Dieu et au monde; il fait plus de prosélites que celui qui vous menace sans cesse des peines éternelles.

Aussitôt que le dîner fut terminé, nous fûmes au jardin; des sièges y étaient préparés sous un bosquet ombragé par un épais feuillage parsemé de fleurs qui embaumaient l'air. Monsieur de Saint-Rémi nous invita à nous asseoir, et après quelques observations sur ce que nous avions déja vu à Saint-Bertrand, il commença ainsi la tâche que nous lui avions imposée :

Je serai un peu long dans les détails que vous désirez connaître sur Saint-Bertrand : je commencerai par sa fondation; ensuite je vous dirai comment arriva sa ruine; je continuerai en vous parlant des comtes de Cominges, je serai bref sur tout ce qu'ont été ces comtes et sur leurs actions; si j'entrais dans les détails de ce qu'ils ont été et fait, je finirais par rendre ennuyeux ce que vous désirez connaître; je terminerai en vous faisant une notice sur la vie de saint Bertrand,

notice nécessaire pour que vous puissiez parfaitement connaître comment Lyon de Cominges, sous le nom de Saint-Bertrand, s'est en partie relevé de ses ruines, et comment son église est arrivée à faire l'admiration de tous ceux qui viennent la visiter ; je vous donnerai aussi quelques détails sur les malheureuses guerres de religion dont le Comingeois fut le théâtre ; je désirerais les éviter, mais ils feraient un vide à l'historique de Saint-Bertrand si je les passais sous silence ; je n'entrerai pas dans toutes les horreurs qu'elles ont fait commettre, vous les devinez aisément ; il est malheureusement un fait dont l'histoire nous présente le tableau : c'est que l'homme est le plus féroce de tous les animaux quand le fanatisme religieux s'empare de lui ; le fanatisme politique, quoique bien sanguinaire est loin de l'égaler.

Saint-Bertrand de Cominges est une des villes de France, quoique ayant peu d'importance à ce moment, puisqu'elle ne possède qu'une population de quelques centaines d'habitants, qui porte un grand intérêt, tant par son antiquité que par les évènements qui se sont passés sous ses murailles et dans son enceinte. Un fait que l'on ne peut révoquer en doute, c'est que, pendant près de onze cents ans, Saint-Bertrand porta le nom de Lugdunum-Convenarum (autrement Lyon de Cominges), du nom gaulois Dunum qui signifie montagne ; ce nom lui est

parfaitement approprié, puisque comme vous l'avez vu, elle est située sur un monticule assez élevé.

Généralement les anciens peuples donnaient aux villes qu'ils fondaient des noms qui avaient rapport à leur situation, et souvent à ceux de leurs fondateurs; des milliers d'exemples le prouvent.

Des historiens ont pensé avec raison que le nom de Lugdunum dans lequel se trouve Lug, qui signifie grande, fortunée, avait été donné à Lugdunum-Convenarum par suite de sa position riante, de ses privilèges, et de la position forte sur laquelle elle était élevée : suivant d'autres historiens, cette étymologie est loin d'être exacte.

Saint Jérôme appelle Lyon de Cominges Urbs Convenarum (Convenarum, de Convenæ, nom que portait le pays dans lequel elle était située); il fait venir Convénæ du nom de diverses tribus qui descendirent des Pyrénées dans les plaines et les vallées à l'époque où les Romains soumettaient l'Espagne à leurs lois.

Un autre historien dit : « les Convenæ » étaient un peuple qui faisait partie de l'ar» mée de Sertorius, et qui, à la fin mal» heureuse de ce prince, chercha un asyle » dans les Gaules Pyrénéennes; une ville » nommée Lugdunum dont on ignore l'épo» que de fondation fut leur ville principale.» Ce même historien prétend, quoique rien

ne puisse le prouver, que Lugdunum vient de Lug, mot gaulois ou celtique qui signifie corbeau, et de Dunum qui dans la même langue signifie montagne des corbeaux.

Il est à présumer, que toutes les étymologies qui ont été données à Lugdunum-Convenarum n'ont rien de positif, puisqu'elles sont controversées par plusieurs historiens, tous hommes d'un grand mérite. Malgré le manque de clarté des étymologies de Lugdunum-Convenarum, j'ai cru devoir vous en parler pour éclairer votre religion: moi, je ne me prononcerai pas sur tout ce que je vous ai dit, ayant pour principe de ne pas heurter les susceptibilités historiques.

On ne peut sous aucun rapport nier l'antiquité de Saint-Bertrand : cette ville a commencé à s'élever, suivant des historiens, cent ans environ avant l'ère chrétienne. Cette époque ne se rapporte pas avec ce qui est dit par d'autres historiens, qui assurent qu'elle porta pendant onze cents ans le nom de Lugdunum-Convenarum, comme vous le verrez par l'époque de sa destruction et celle où elle se releva de ses ruines.

On attribue avec raison la fondation de Lugdunum-Convenarum à Pompée, qui, comme on le sait, traversa les Gaules l'an 676 de Rome, pour aller en Espagne combattre Sertorius, suivant les ordres qu'il reçut du sénat, après la mort de Sylla.

Quelques détails sur l'histoire romaine de cette époque sont nécessaires pour vous faire connaître, autant que possible, comment Pompée fonda Lugdunum-Convenarum. Je demande votre indulgence : ma mémoire me fera sûrement défaut dans plus d'un détail.

Au sixième siècle de la fondation de Rome, qui alors était en république, les Romains étaient élevés au plus haut degré de gloire et de prospérité, presque tous les peuples connus étaient soumis à leurs armes. Les Romains devaient non-seulement cette soumission des peuples à la force de leurs armes, mais encore à la sagesse de leurs lois, les peuples en général aimant à être gouvernés par de bonnes lois qui renversent celles qui ne sont pas en rapport avec leurs besoins et la civilisation à mesure qu'elle se propage.

L'ambition sans bornes qui, presque toujours, s'empare des conquérants, fit tomber la puissance de la fière, l'ambitieuse, l'orgueilleuse Rome, comme elle fera toujours tomber la puissance d'une nation qui voudra tenir dans ses mains les destinées de toutes les autres nations ; les nations sont souvent soumises par la force des armes, mais leur nationalité, leurs usages, leurs mœurs ne le sont pas ; la force des armes ne peut rien contre elles. A mesure que le pouvoir qui tient les nations

enchaînées s'étend, promptement ce pouvoir s'affaiblit, ses forces se composant de parties hétérogènes qui finissent par se faire la guerre entre elles; les révoltes sont le signal des bouleversements : les peuples se lèvent et reprennent, bientôt, par la force, ce que la force leur avait enlevé; leur nationalité reprend son empire; de vaincus ils deviennent vainqueurs; le fer, la flamme détruisent tout ce que les conquérants ont élévé. Voilà tout ce que devint la puissance romaine en voulant trop avoir, et ce que devinrent les différents peuples conquérants avant eux. De nos jours, nous avons vu la puissance de Napoléon tomber du moment où elle a trop voulu s'étendre : toutes les nations qu'il avait soumises, fatiguées d'être ses esclaves, se liguèrent contre lui et le précipitèrent du trône.

Il est un fait qui ne peut être contesté : tout dans le monde, soit les choses, soit les hommes, les végétaux, s'élèvent jusqu'à l'instant où ils ont atteint leur plus haut degré de perfection, ensuite progressivement tout se détruit : aucune force humaine ne peut arrêter l'enchaînement qui entraîne à sa destruction ce qui s'est élevé. La prospérité et la décadence des peuples est une roue qui tourne sans cesse, c'est le véritable mouvement perpétuel que l'on cherche depuis long-temps, et qui existe dans l'ordre de la nature.

Vous savez que César, qui d'abord fut simple citoyen romain, parvint à mettre la couronne impériale sur sa tête, et qu'ensuite il voulut avoir seul le gouvernement de la République en se faisant nommer dictateur. A cette époque, c'était un projet bien hardi envers un peuple comme les Romains, où l'on comptait tant d'hommes dont l'âme possédait toutes les vertus si nécessaires pour faire un véritable républicain et où l'amour de la patrie l'emportait sur l'ambition ; cependant, malgré tous ses ennemis, César s'éleva à la dictature, et finit par être victime d'un lâche assassinat vers l'an 698 de Rome. Pompée, qui avait rendu le plus grand service à sa patrie, et qui ne voyait que les intérêts de la République et non ceux d'un seul homme, se déclara contre César, quelques années après sa campagne d'Espagne contre Sertorius, qui, depuis quelque temps était un des plus grands ennemis de la puissance romaine; Pompée, quoiqu'un des plus grands capitaines de cette République, perdit plusieurs batailles: en 676, celles de Sucron et de Segontia; en 677, il fut forcé d'abandonner le siège de Palentia; mais l'assassinat de Sertorius fit passer la victoire sous ses drapeaux: l'armée de Sertorius ayant passé sous le commandement d'un de ses lieutenants qui n'inspirait pas de confiance aux soldats, Pompée s'empara de toutes les places qui étaient tombées en-

tre les mains de son ennemi, et revint triomphant dans les Gaules, en franchissant les Pyrénées-Orientales au Pertus, où il fit élever sur un pic une colonne qui, pendant bien des siècles, porta le nom de Trophée de Pompée; mais sous Louis XIV, les ruines qui restaient de ce monument furent rasées; on y substitua, sous la direction de M. de Vauban, une citadelle qui porte le nom de fort de Bellegarde; elle défend la route qui conduit de Barcelone en France; elle est un chef-d'œuvre de patience et de talent.

Pompée, avant de retourner à Rome jouir de la gloire d'un triomphateur, après avoir traversé le Roussillon, franchit les montagnes qui séparent ce pays du département de l'Aude, faisant partie de l'ancienne Gaule Narbonnaise, se dirigea sur le pays de Convenæ (Cominges), qu'il ne connaissait pas : ce qui l'y engagea, ce fut la population, dont il avait eu occasion de connaître la bravoure, et dont il désirait connaître les mœurs et les usages.

Aussitôt arrivé dans le pays de Convenæ, il trouva une population sans ordre, ayant des habitudes grossières; mais des mœurs pures; de suite il vit qu'il était possible de la faire entrer dans la route de la civilisation. Pour y parvenir, il sentit la nécessité de réunir dans une seule ville la partie de cette population la plus influente, d'où partiraient les racines de la civilisation

générale du pays ; il chercha un endroit propice pour fonder cette ville : le monticule où se trouve Saint-Bertrand lui parut convenable à ses projets ; de suite il jeta les premiers fondements de Lugdunum-Convenarum.

Cette fondation de Lugdunum-Convenarum est celle qui est regardée comme la plus exacte, l'explication qui en est donnée par Pline et Strabon est confirmée par saint Jérôme, Grégoire de Tours, et plusieurs autres historiens recommandables ; il en est cependant plusieurs qui attribuent sa fondation à Scipion l'Africain ; je crois que ces historiens sont dans l'erreur quoiqu'ils se fondent sur ce que ce grand homme réduisit les Espagnols depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan, mais on ne trouve nulle part d'une manière positive, qu'il vint dans le pays de Convenæ, qu'il y rassembla les populations éparses, qu'il éleva une ville, et qu'il fit tout pour y faire naître la civilisation.

Malgré tout ce qui est dit par les historiens sur la fondation de Lugdunum-Convenarum, je dois faire quelques observations.

Les premiers fondements de cette ville ne peuvent pas avoir été élevés en l'an 600 de Rome, puisque Pompée ne revint triomphant dans les Gaules qu'après sa campagne d'Espagne en 679 ou 680, qu'il ne partit pour cette expédition qu'en 676 après la mort de Sylla; on ne peut mettre en doute

que ce ne fut de l'an 679 à l'an 680, qu'il revint dans les Gaules; et comme il est positif qu'il fut assassiné vers l'an 704 à 705, quand après sa disgrace, il se réfugia en Egypte, il ne peut donc avoir fondé Lugdunum-Convenarum en 600; car, en supposant qu'il eût seulement 25 ans à cette époque, il aurait été assassiné à 129 ou 130 ans; quand il est certain qu'il le fut à la fleur de ses ans, on ne peut donc pas soutenir que ce fut l'an 600 de Rome, que Pompée fonda Lugdunum-Convenarum; il est, au contraire, bien rationnel de dire que ce grand homme fonda cette ville de l'an 679 à 680, et que de cette époque jusqu'à l'an 704 ou 705, époque où il fut assassiné en abordant en Egypte après avoir perdu une bataille qui anéantit le pouvoir qu'il voulait avoir contre César, il fit jouir cette ville de tous les avantages que les Romains donnaient aux nouvelles villes qu'ils élevaient.

La version de la fondation de Lugdunum-Convenarum par Scipion l'Africain ne peut être exacte, puisque ce fut en 545 de Rome que ce général passa en Espagne, 208 ans avant l'ère chrétienne.

Les faits ci-dessus, faits consignés dans les ouvrages d'historiens dignes de foi prouvent, que ce ne fut que de 679 à 680 que fut fondé Lugdunum-Convenarum et non en 600.

Je crois vous en avoir assez dit sur la fon-

dation de Lugdunum-Convenarum pour que vous puissiez établir votre opinion; je vais suivre le cours de son historique.

Malgré la rudesse du caractère des populations du Convenæ, elles étaient l'exemple des vertus, tel que le furent les hordes de Romulus (fondateur de Rome), gens sans aveu qui, peu de temps après qu'elles se furent constituées en société, en donnèrent l'exemple; il en fut aussi de même dans les premières années de la fondation d'Athènes, et de diverses autres villes.

Il est un fait qu'on ne peut, je crois, contester: c'est que les peuples qui se sont élevés sont devenus grands par l'exemple des vertus, et sont tombés quand leurs vertus ont été remplacées par l'immoralité, dans laquelle je comprends l'ambition des honneurs, des richesses, l'orgueil et la vanité.

On ne peut le mettre en doute, la fondation de beaucoup de grandes villes a eu lieu par un ramassis de gens sans aveu, qui ont senti le besoin de se réunir en société; les vertus, la gloire, les ont élevés à un haut degré de puissance, mais leur trop grande gloire, leurs trop grandes richesses firent naître dans leurs villes la corruption, qui est toujours le précurseur de la chute des états.

La grandeur romaine introduisit promptement dans le pays de Convenæ la civilisation qu'elle répandait dans les pays soumis

à ses lois; ce peuple connaissait parfaitement l'heureux résultat qui naissait pour les populations quand il les tirait de l'abrutissement. Des aquéducs furent construits pour faire monter l'eau à Lugdunum-Convenarum; des amphithéâtres furent élevés pour que le peuple pût s'adonner aux plaisirs, afin de le distraire et l'empêcher de se livrer à la débauche.

Certes les Romains d'après leurs principes de conquête avaient bien raison d'établir des jeux qui pussent faire oublier aux populations qu'ils soumettaient, qu'elles étaient sous la domination étrangère; car quel est le peuple qui resterait sous cette domination, si celui qui la lui fait subir, par quelque chose de grandiose, ne cherchait pas à lui faire oublier qu'il n'est pas maître chez lui.

Bientôt les sciences et les arts vinrent prendre leur domicile à Lugdunum-Convenarum; ils y furent portés à un si haut degré, que la belle, la brillante jeunesse de Rome venait faire ses études dans les immenses collèges qui s'étaient élevés dans les environs; non seulement les romains envoyaient leurs enfants à Lugdunum-Convenarum pour y faire leurs études, mais encore pour y respirer l'air pur et frais des Pyrénées: en peu de temps Lugdunum-Convenarum devint une ville remarquable de l'Aquitaine.

Quand la puissance de Pompée tomba

après la bataille qu'il perdit contre César, en 704. Jules César qui fit toute la conquête de l'Aquitaine, continua à faire jouir Lugdunum-Convenarum de tous les avantages que Pompée lui avait accordés; après que César fut tombé au milieu du Sénat sous les coups de l'assassin Cassius, en 708, Auguste en fit la capitale d'une province romaine et lui accorda de grands priviléges, entre autres le droit de bourgeoisie; il lui accorda aussi des armes qui étaient quatre amandes : pendant fort long-temps elles ont existé.

D'après les inscriptions que l'on a trouvées dans l'ancien pays des Convenæ, il paraît qu'avant que le christianisme y fut répandu, la religion païenne était celle que les peuples suivaient : on y adorait plusieurs dieux, entre autres le dieu Abellion; le soleil était aussi regardé comme un être tout puissant parce qu'il vivifie tout sur la terre : l'adoration du soleil est naturelle, c'est la première idée qui doit venir aux hommes sans aucune espèce d'instruction, puisqu'ils voient dans lui le bienfaiteur de toute chose, même de notre existence : sans lui, nos forces s'anéantiraient.

Plusieurs statues qui ont été trouvées en défrichant des terres aux environs de Saint-Bertrand, prouvent que les dieux Théotin et Bœsert y avaient des temples. Un monument que possède une personne de Saint-Bertrand prouve qu'on y faisait des-

sus des sacrifices aux dieux adorés par tous les peuples du pays de Convenæ.

Voici l'inscription qui existe sur ce monument :

TIBERIVS PVBLIVS SABINVS VICANIS VICI FLORENTINI MENSVS CVM VASIBVS SVA PECVNIA FACIENIVM CVRAVIT.

Qui est ainsi traduite :

« Tiberius-Publius, le sabin, a fait don à la ville de Florentini d'un autel et de vases qui étaient nécessaires aux sacrifices. »

On ne dit pas où est la ville de Florentini ; cependant rien ne prouvant que cette ville de Florentini ait existé dans le pays de Convenæ, on peut présumer que ce monument n'était pas destiné pour ce pays, à moins que la traduction soit mauvaise.

Beaucoup de monuments existaient aux environs de Saint-Bertrand ; mais ils sont dispersés dans divers endroits, et sont devenus la propriété des archéologues et des musées des antiques. Voici les inscriptions qui existent sur plusieurs, elles prouvent l'exactitude de ce que je vous ai dit des dieux qui étaient adorés dans le pays de Convenæ; ces inscriptions sont des lettres initiales qui, suivant des antiquaires, signifient ce que je vais vous dire :

Première inscription.

D M, *diis manibus.*
S F, *suo filio sapientissimo.*

Deuxième inscription.

J O M, *jovi optimo maximo.*

V S L M, *voto* (ou *votum*) *suscepto* (ou *solvi*) *libens merito.*

En français :

1. Diis Manibus donna à son fils l'exemple de la sagesse devant être l'auteur de la prospérité de sa famille.

2. .....Ayant recouvré la santé, en rendit grace à Jupiter, le plus grand et le meilleur des dieux.

Voici une troisième inscription :

S O M L V S L M	qui, dit-on, signifie : Pompeius Masculinus s'acquitta scrupuleusement de son vœu envers le père des dieux.

Je vous donne ces inscriptions en latin et en français sans vous garantir l'exactitude du français; d'après la manière dont elles sont expliquées, il est des lettres qui n'ont pas de rapport avec ce qu'elles disent.

Ce qui prouve l'ancienneté de Lugdunum Convenarum, c'est l'inscription suivante que l'on voit à Rome :

D M Valeriæ Justinæ Convenæ Acquitania vixit annos XXI.

Cette inscription signifie : Valerie Justine née dans la ville de Cominges (Convenæ), vécut dans l'Aquitaine vingt et un an.

L'endroit où existait Lugdunum-Convenarum, où est à ce moment Saint-Bertrand, est controversé par divers historiens ; je ne me permettrai pas de donner raison à l'un pour condamner l'autre ; je vous parlerai seulement des opinions qui existent.

La version qui paraît la plus exacte, et qui raisonnablement ne paraît pas susceptible de controverse, est celle qui établit Lugdunum-Convenarum à l'endroit où est Saint-Bertrand. Voici comment s'expliquent les historiens à ce sujet : « Lyon de Cominges (Lugdunum-Convenarum) qui fut élevé par les Gaulois au rang de la quatrième ville de la Novempopulanie, est située sur un haut monticule à peu de distance des Pyrénées ; elle était entourée de fortes murailles et de grosses tours qui la rendaient fort difficile à soumettre ; elle est environ à un mille de la Garonne, au milieu d'un vallon des plus fertiles. »

Cette version paraît d'autant plus exacte que, suivant les détails qui sont donnés du siège qu'elle soutint en 584, et au milieu 585 de l'ère chrétienne, tout prouve qu'elle existait sur le monticule où est Saint-Bertrand. En lisant la vie de saint Bertrand, on se convaincra encore de l'exactitude de

te version; cependant deux historiens
ent le contraire ; voici leur version :
Lyon de Cominges était dans le vallon
rès du monticule où est Saint-Bertrand,
ndroit où est le bourg de Valcabrère; ce
rg, qui en est la suite, était encore con-
rable, il y a quelque temps, puisqu'il y
t foire et marché, qu'on y voit des
es qui prouvent qu'elle était son éten-
et qu'en fouillant aux environs, on trou-
es fondements dont le genre de construc-
annonce qu'ils ont pris naissance à
que où les Romains étaient maîtres de
ays. »

ette version est sujette à beaucoup de
roverses ; elle ne parle nullement des
fications considérables dont était entou-
ugdunum-Convenarum ; il s'en suivrait
i que Valcabrère n'existait pas à l'épo-
de 584 à 585 de l'ère chrétienne, quand
dunum-Convenarum fut détruit, quoi-
soit bien positif que cette ville assez
idérable était alors à l'endroit où on en
encore les restes qui portent le nom de
ge de Valcabrère.

uivant les détails exacts que je vous don-
i du siège de Lugdunum, dont les forti-
ions étaient tellement étendues et fortes
lles se prolongeaient jusqu'au bas du
ticule où cette ville était située, qu'elle
ouvait être prise que par surprise, vous
rez si ce que disent les historiens est vrai.

Vous ayant donné les détails qui portent le plus d'intérêt sur la fondation de Lugdunum-Convenarum, je dois à ce moment vous dire comment arriva sa ruine :

De l'an 679 à 680 de Rome à l'an 511 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire 585 ou 586 ans après sa fondation, Lugdunum-Convenarum avait joui de la plus grande prospérité, mais cela ne devait pas durer. Clotaire Ier suivant l'usage du temps (époque où il n'y avait pas de droit d'aînesse pour hériter de la couronne), à sa mort, partagea son royaume entre ses quatre enfants : Sigebert, Chilpéric, Gontrand et Cherbert ; ce dernier roi de Paris ; outre ces quatre enfants, Clotaire avait un enfant naturel nommé Gondebaut, ce qui ne peut être mis en doute, tous les historiens étant d'accord à ce sujet, à l'exception cependant de Grégoire de Tours, qui prétend que Gondebaut était fils d'un boulanger ; quantité de faits prouvent que Grégoire est dans l'erreur. Les plus grands hommes se trompent.

Gondebaut, qui connaissait sa naissance, voulut avoir partage dans le royaume de son père. Cherbert, roi de Paris, malgré ses prétentions, le reçut à sa cour avec amitié, ce qui mécontenta ouvertement ses autres frères, qui firent tout pour s'en emparer. Gontrand fut celui qui y mit le plus d'acharnement ; il fit tant auprès de Cherbert, qu'il lui livra Gondebaut ; de suite il lui fit couper les che-

veux, marque distinctive des rois et des princes de la famille royale; il le força aussi à quitter le royaume en l'exilant à Cologne. Gondebaut resta peu de temps dans cet exil; il en sortit, fut en Italie, et parvint à se mettre sous la protection d'un général romain nommé Narsés, qui eut pour lui tous les égards possibles et suivant son rang; après être resté quelque temps en Italie, il y fit un mariage riche et honorable; promptement il eut plusieurs enfants, et se trouva dans un état complet d'indépendance. On ne sait pourquoi il lui prit idée de quitter un pays où il vivait heureux au sein de sa famille. Il quitta l'Italie, fut à Constantinople; l'empereur Tibère qui y régnait le reçut parfaitement et lui fit rendre tous les honneurs que l'on doit à un prince. Après la mort de Tibère, le 16 mars de l'an 37 de l'ère chrétienne, Maurice qui lui succéda, eut pour lui les mêmes égards que son prédécesseur. Il continua de vivre heureux au sein de sa famille.

Pendant que Gondebaut était à Constantinople, de grands évènements se passaient en France; Sigebert son frère, roi d'Austrasie, ayant été assassiné, son fils Childebert, seulement âgé de quatre à cinq ans, était de droit héritier de son royaume; ce jeune prince fut mis sous la protection de Gontrand, roi de Bourgogne, qui bientôt voulut profiter du bas âge de son neveu pour gouverner

en maître souverain le royaume d'Austrasie; il se rendit promptement maître de la plus grande partie de ce royaume, même à Paris, après la mort de son frère Charibert qui en était roi. Ensuite il porta ses armes en Provence, où il fit la conquête de plusieurs villes. Son ambition, qui de jour en jour augmentait, devait armer contre lui tous les grands seigneurs qui voyaient qu'il finirait par leur enlever tout leur pouvoir: d'un commun accord, ils formèrent le projet de détruire sa puissance, et crurent que pour mener à bonne fin leur projet, ils devaient avoir recours à Gondebaut qui avait beaucoup de partisans en France. Les descendants de Clotaire étaient réduits à Chilpéric et Gontrand qui n'avaient pas d'enfants et étaient sans espoir d'en avoir; il y avait bien Childebert, fils de Sigebert; mais ce prince était encore dans l'enfance.

Un grand seigneur provençal nommé Besson, qui avait à se plaindre de Gontrand, fut chargé de faire part à Gondebaut de la position dans laquelle se trouvait la France à son égard; il partit pour Constantinople. Aussitôt qu'il fut arrivé, il y fut trouver Gondebaut, lui fit part des projets qui existaient en sa faveur, et lui fit voir que c'était le moment de faire valoir ses droits, lui assurant positivement que la France le demandait, étant fatiguée du pouvoir et de l'ambition sans bornes de Gontrand.

Gondebaut écrivit, sur le conseil de Bosson, en Orient à l'empereur Maurice qui lui promit sa protection, et mit de suite beaucoup d'argent à sa disposition : il s'embarqua promptement, emportant avec lui tout ce qui était nécessaire pour une entreprise aussi dangereuse; en peu de temps, il aborda sur les côtes de Provence près de Marseille. Aussitôt son débarquement, il y eut un grand mouvement dans toutes les parties de la France. Gontrand voyant que la présence de son frère pouvait lui ôter le pouvoir, employa tous les moyens possibles pour faire arrêter Bosson, afin de le punir d'être l'auteur du retour de Gondebaut; Bosson, pour se soustraire aux poursuites de Gontrand, trahit Gondebaut en promettant à Gontrand de le lui amener prisonnier.

Gondebaut, voyant l'orage qui grondait sur sa tête, s'empressa de quitter la France; il se retira dans une petite île de la Méditerranée, accompagné seulement de quelques partisans, mais en laissant beaucoup en France. La prudence lui dictait cette conduite qui cependant fut blâmée et regardée comme un manque de courage parmi les partisans qu'il avait laissés en France, et par sa mère et par son neveu Childebert qui commençait à avoir l'âge de la raison.

Par sa conduite, Gontrand, malgré qu'il eût rendu à Childebert une partie des villes

qu'il lui avait prises, s'aliéna tellement l'esprit des seigneurs d'Austrasie, qu'ils jurèrent de faire revenir Gondebaud et de le protéger de tout leur pouvoir. Un grand nombre de seigneurs bourguignons, Didier, comte de Provence, Sagittaire, évêque de Gap, Salonne d'Ambrun (ce dernier avait été condamné pour plusieurs crimes), se déclarèrent aussi pour Gondebaud qui, par suite d'instances réitérées, arriva en France au milieu de ses protecteurs et d'une nombreuse armée prête à marcher en avant. Aussitôt arrivé au camp, suivant l'usage du temps, il y fut proclamé roi sur un bouclier, et se présenta au peuple à la tête de l'armée: aussitôt qu'il fut reconnu il se mit en marche, quitta la Provence et arriva, presque sans coup férir, sous les murs de Bordeaux; il y fit une entrée triomphante et fut parfaitement reçu par Bertram, évêque de cette ville, avec lequel il était lié d'amitié; cet évêque partageant toutes ses opinions; Bertram qui désirait que son ami réussît dans son entreprise, lui dit qu'un roi d'occident qui avait porté à son col un doigt de saint Serge, était devenu invulnérable, qu'il en serait sûrement de même envers lui; que son entreprise étant juste, Dieu la protégerait; mais la grande difficulté était de se procurer un doigt de saint Serge: par le plus grand hasard, Bertram apprit qu'un marchand syrien en possédait un, qu'il cachait

ès-religieusement, cette précieuse relique
ui faisait de sa maison un lieu saint et l'a-
ait préservée d'une incendie qui avait dé-
uit toute la ville ; Bertram, Gondebaut
 plusieurs diacres furent de suite chez le
archand syrien pour avoir la précieuse re-
que qui rendrait Gondebaut invulnérable,
ais le marchand refusa de la leur donner,
offrit même une partie de sa fortune pour
u'on ne la lui enlevât pas ; comme aucun
ésor pour Gondebaut ne pouvait rempla-
r le doigt de saint Serge, malgrés toute
opposition que mît le marchand syrien,
ertram ordonna à un de ses diacres de
uiller la maison dans tous ses coins et re-
ins, à force de recherches, on finit par
couvrir le précieux trésor dans une petite
che pratiquée dans un mur : aussitôt que
diacre voulut saisir le reliquaire dans
quel était le doigt de saint Serge, il fut
isi d'un tremblement si affreux qu'on fut
ligé de le soutenir pendant quelque
mps. Cet événement n'empêcha pas qu'on
coupât le doigt de saint Serge en trois
orceaux : aussitôt qu'il fut coupé, les trois
orceaux disparurent des mains de ceux
i les tenaient ; Gondebaut ne put donc
oir un morceau du doigt qui devait le ren-
e invulnérable ; mais connaissant tout
pouvoir que le doigt de saint Serge pou-
it avoir sur les populations dont il dispo-
it, il fêta ce Saint, fit faire de grand

services en son honneur, et adressa des prières à Dieu, dans lesquelles respirait le plus grand fanatisme; pour la sainteté de sa cause. Etant parfaitement secondé par les évêques de Gap, d'Ambrun et de Bordeaux, il parvint à inspirer le plus grand enthousiasme, dans les populations qui l'entouraient et tous les pays qu'il traversait; tout marchait au gré de ses désirs. Vers la fin de l'année 584, il quitta Bordeaux, marcha sur Angoulême et s'avança jusqu'à Poitiers, villes, villages lui ouvraient leurs portes; toutes les populations se rangeaient sous ses drapeaux. Il se disposait à marcher sur Paris, où son intention était d'établir le siége de son gouvernement, quand Gontrand, éffrayé des progrès qu'il faisait, rassembla une puissante armée, en donna le commandement à un de ses généraux nommé Leudégisile, homme expérimenté qui, dans diverses circonstances, s'était distingué, particulièrement contre Rocardère, fils de Lévigile, roi des Gots, dans la guerre qu'il soutint en Espagne. La confiance de Gontrand était parfaitement placée.

Leudégisile se mit à la tête de l'armée de Gontrand; il s'empressa de marcher vers celle de Gondebaut, et la suivit dans tous ses mouvements; en peu de temps, il la força d'abandonner le Poitou, ensuite l'Angoumois, à repasser la Dordogne et à faire sa retraite sur Bordeaux, où il fut fort mal

; l'évêque Bertram, qui était son ami, avait fait tout pour lui procurer le doigt aint Serge, le regarda avec mépris.

uand la victoire suit les drapeaux d'un quérant, il est un Dieu : tout ce qu'il est une inspiration divine, les populas à l'envi l'une de l'autre lui tendent les , les courtisans sont sans cesse sur ses ; mais quand les revers remplacent la oire, la trahison le livre à ses enne-, c'est un homme qui n'aime qu'à s'auver de sang, c'est un tyran, tout ce il a fait de beau n'est plus regardé, les sages qu'il a faites, les monuments qu'il levés sont méprisés, on ne loue plus ses vres ; en changeant les inscriptions des des articles des autres, le nouveau venu npare de la gloire de celui qu'il remplace a fait l'admiration de l'univers ; et suite de proclamations, de décrets qu'il colporter, il se fait grand quand il est n petit : la trahison seule l'ayant élevé il ne serait jamais monté sans elle : tel, en peu de mots, de nos jours, le commencement et la fin du règne de l'empereur poléon.

Gondebaut n'étant plus victorieux, chae jour se voyait abandonné par une partie ceux qui l'entouraient ; en arrivant à rdeaux, il ne trouva plus les courtisans i l'avaient entouré ; la sainteté de sa cause fut plus proclamée : c'était un ambitieux i voulait usurper le trône de son frère,

Dieu ne devait pas le protéger. Il fut forcé de quitter Bordeaux, et de faire sa retraite sur Toulouse où il trouva la même réception qu'à Bordeaux. L'évêque Didier, qui l'avait encouragé dans son entreprise de levée de bouclier, qui avait prêché la sainteté de sa cause, l'abandonna. Plus ses partisans se détachaient de lui, plus Leudégisile le poursuivait. Forcé de tout côté, il fut contraint de chercher une ville où il pût être en sûreté; il choisit Lugdunum-Convenarum (Lyon de Cominges) qui, par sa position, ses fortes murailles, le mettait à l'abri de ses ennemis, mais non de la trahison, il arriva en peu de jours dans cette ville.

Des historiens rapportent divers faits extraordinaires qui eurent lieu en 584, faits qui ont rapport avec la malheureuse guerre entre Gondebaut et son frère, les voici :

Les soldats de Leudégisile en passant près d'Agen, devant une chapelle nommée Saint-Vincent, élevée à l'endroit où, dit-on, ce Saint souffrit son martyre, en brûlèrent les portes, y entrèrent pour y piller les richesses qu'elle contenait en très-grande quantité, fruit des dons des personnes qui venaient y prier; mais la main de Dieu arrêta le sacrilége que voulaient commettre les soldats de Leudégisile : les uns eurent les mains brûlées, d'autres furent saisis du malin esprit; il en fut qui jettèrent des cris épouvantables; en-

fin, on en vit qui, comme des animaux enragés, se tuaient entre eux.

Il y a contradiction entre divers historiens sur l'endroit où était l'église élevée en l'honneur du martyre de saint Vincent; les uns, comme je viens de le dire, la placent près d'Agen; d'autres près Valcabrère; Grégoire Tours la place à peu de distance d'Agen, dans un endroit nommé Pompejaque; la plus grande partie des historiens qui en parlent la plaçant comme Grégoire, il faut croire cette version exacte. Il est dit aussi que ce fut au même endroit que saint Vall souffrit son martyre.

Ce qui est dit de l'endroit où saint Vincent subit son martyre est encore contredit par ce qui existe à Port-Vendre, petit port de mer sur la méditerranée (Pyrénées orientales) en allant dans cette ville, on vous montrera à une portée de fusil, en mer, un rocher sur lequel est une chapelle qui y est élevée comme souvenir du martyre que subit saint Vincent. Tous les ans, le 8 septembre, a lieu sur ce rocher une très belle fête en son honneur; elle attire une population immense.

Voici un deuxième fait qui eut lieu en 584 : l'hiver fut si doux que la vigne poussa des bourgeons, que les champs, les jardins, se parèrent de leurs fleurs. Les fanatiques du parti de Gondebaut attribuaient ce phénomène à la volonté de Dieu qui le proté-

geait dans son entreprise; mais les fanatiques du parti de Gontrand publièrent au contraire que si Dieu faisait naître le printemps dans l'hiver, c'était pour protéger leur roi; chacun des deux partis adressait des prières à Dieu pour le remercier de ce qu'il favorisait leurs armes par un temps magnifique.

Ce qui eut lieu à cette époque pour les prières que Gondebaut et Gontrand adressèrent à Dieu, existent encore aujourd'hui; les deux partis ennemis adressent des prières à Dieu pour le remercier quand ils pensent que leurs armes sont protégées par sa volonté; un *te Deum* est chanté le lundi par l'un quand le mardi un *te Deum* est chanté par l'autre.

Voici encore un troisième fait relatif à la guerre entre Gondebaut et Gontrand: à cette époque, un tremblement de terre eut lieu, il fit croire aux partisans de Gontrand qu'il était dirigé contre Gondebaut, pour lui faire voir que Dieu condamnait son entreprise.

Sans contredire toutes ses croyances, devant toujours respecter tout ce qui peut avoir rapport à la volonté divine, je ne puis m'empêcher de dire qu'à cette époque, la non civilisation faisait naître des croyances qui aujourd'hui ne doivent plus exister; la raison dans notre siècle les dirige, et ne fait pas naître ce qui ne peut exister; il ne nous est pas permis d'interpréter soit en bien soit en mal tout ce qui arrive sur cette terre, car

un jour nous condamnerions la divinité quand un autre jour nous l'élèverions; prions la pour qu'elle nous protège, pour qu'elle nous donne la force de gagner la vie éternelle ; soumettons nous avec calme à ses décrets, et surtout ne la prions jamais pour la remercier de ce qu'elle nous a donné la force de faire périr par le feu et par les flammes des milliers d'hommes qui sont frères; élevons nos prières vers elle, pour qu'elle chasse loin de nous toute guerre, n'importe de quelle nature elle soit, et que les peuples soient toujours unis ; respectons toutes les croyances, et ne cherchons jamais par le fer et le feu à faire entrer les notres dans l'esprit de ceux qui ne pensent pas comme nous ; ramenons les peuples égarés, par la modération de nos paroles, par l'exemple des vertus; que nos actions suivent ce que nous prêchons, déclarons infâme l'hypocrisie, le dévot par métier et par ambition ; élevons nos voix à Dieu pour le remercier de nous avoir donné et de nous conserver l'existence, et surtout de nous accorder la force d'être pendant toute notre vie des homme de bien; mais ne le remercions jamais du gain d'une bataille, qui nous a fait tremper les mains dans le sang de milliers de braves, arrachés malgré eux de leurs foyers et qui ont trouvé le trépas en défendant leur pays

Grégoire de Tours parle des phénomènes qui eurent lieu en 584.

Ce fut au commencement de 585, que Gondebault arriva sous les murs de Lugdunum-Convenarum (Lyon de Cominges) qu'il regardait imprenable d'après sa position. Aussitôt son arrivée, il assembla tous les habitants et leur dit que, comme fils de Clotaire premier, il avait été reconnu roi à la place de son neveu Childebert, que le Dieu des armées, qui jusqu'à ce moment ne lui avait pas été propice, le protégerait ; que sous peu tous les pays qui font partie de son royaume seraient soumis à ses lois ; que les persécutions et la haine que son frère Gontrand lui portait cesseraient ; qu'ayant été proclamé roi par son armée qui l'avait élevé sur un bouclier en présence de tous les grands de son royaume, il était certain de la victoire ; que c'était contre son inclination qu'il faisait la guerrre à son frére, mais que dans l'intérêt de ses peuples il ne devait pas abandonner ses droits, qu'il les conjurait au nom de la sainteté de sa cause, de fournir à son armée tout ce qui lui était nécessaire et de lui être en aide en cas de besoin, leur promettant de les délivrer promptement des dangers auxquels ils étaient exposés; qu'il sacrifierait sa vie pour les sauver de la barbarie de ses ennemis.

Ces discours inspirèrent une si grande confiance qu'il obtint tout ce qu'il désirait ; mais les Comingeois payèrent cher leur complaisance et leur dévouement.

Lyon de Cominges avait des vivres pour plusieurs années, mais Gondebaut pour être plus assuré que son armée n'en manquerait pas, en fit sortir tous les habitants qui lui paraissaient inutiles ainsi que son évêque Ruffin qui par sa conduite faisait voir qu'il était entièrement dévoué à Gontrand.

Leudégisile ne perdit pas un instant pour investir Lugdunum-Convenarum (Lyon de Cominges), il arriva à Valcabrère qui touchait presque à ses faubourgs que des historiens appellent Basse-Ville ; il détruisit complétement cet endroit et les faubourgs de Lugdunum-Convenarum. D'après cette destruction de Valcabrère, dont parlent presque tous les historiens, il est bien certain que cette ville ou bourg n'était pas ou ne faisait pas partie de Lyon de Cominges, même ne touchait pas à ses faubourgs qui, dit-on, étaient au pied du monticule où elle était située ; cela est si vrai, que presque tous les historiens ont distingué Valcabrère de Lugdunum-Convenarum.

Les historiens qui prétendent que Lugdunum-Convenarum faisait partie de Valcabrère, même que ce dernier endroit était Lugdunum-Convenarum, disent que les Romains bâtirent, seulement sur le monticule, une citadelle pour servir de retraite aux habitants, dans le cas où ils seraient forcés d'évacuer la ville. Cette opinion ne me paraît nullement rationelle. Tous les détails

qui sont donnés sur Lugnunum-Convenarum, ses édifices, son église, les aquéducs qui existaient, dit-on, pour monter l'eau sur le monticule, la destruction que fit Leudégisile de Valcabrère, destruction bien positive, les détails du siége de Lyon de Cominges, les excès auxquels les soldats se portèrent, quand ils y entrèrent, tout prouve, d'une manière incontestable, que Lugdunum-Convenarum et Valcabrère étaient deux villes bien distinctes. Les détails que je vais continuer de vous donner, vous le confirmeront; on doit seulement croire que ses faubourgs, qui étaient appelés Ville-Basse étaient très-rapprochés de Valcabrère.

Leudégisile, aussitôt son arrivée sous les murs de Lyon de Cominges, donna à cette ville plusieurs assauts qui tous furent repoussés victorieusement : Gondebaut, avec le plus grand courage, se trouvait partout où il y avait du danger; il animait le courage de ses soldats en leur faisant les plus belles promesses; souvent il se montrait sur les murailles pour tâcher de se faire des partisans et mettre la division dans l'armée de son ennemi. Ses tentatives furent vaines: plus il cherchait à se faire des amis dans ses ennemis, plus il les animait contre lui : ils lui reprochaient d'être l'auteur des troubles qui ensanglantaient la France, suite d'une fausse ambition; qu'il serait cause de la

perte d'une ville et du massacre de tous ses habitants, en les trompant et les détachant du meilleur des rois ; que sa naissance ne lui permettait pas d'avoir les droits qu'il réclamait ; ils l'appelaient le roi Balomée (roi supposé), et ils lui prodiguaient toutes les insultes possibles.

L'armée de Leudégisile éprouvait chaque jour de pertes considérables ; toutes ses attaques étaient repoussées avec un courage fanatique, toutes les machines qu'elle élevait était presqu'aussitôt détruites.

Leudégisile voyant toutes ses attaques infructueuses, et ayant vu périr l'élite de son armée, résolut de s'emparer de Lugdunum-Convenarum (Lyon de Cominges) ; par la ruse ; pour y parvenir, il y introduisit des émissaires qui promptement s'entendirent avec un nommé Momol, qui s'était brouillé avec Gontrand et s'était jeté dans le parti de Gondebaut ; ses émissaires s'entendirent aussi avec Sagitaire et Devade (ou Waden); ce dernier un des principaux chefs de l'armée de Gondebault ; ils leur promirent au nom de Gontrand que leur révolte serait pardonnée, s'ils voulaient se détacher du parti de Gondebault et livrer la ville à Leudégesile.

Les traîtres consentent à tout, quand tel est leur intérêt : Momol, Sagittaire et Devade consentirent à tout ce qui leur fut demandé ; mais ils convinrent ensemble que

avant de mettre leur projet à exécution qu'ils feraient de nouvelles promesses de fidélité à Gondebaut et l'engageraient à soutenir avec toute l'énergie possible ses droits à la couronne de France, droits qu'ils soutiendraient aussi de tout leur pouvoir, au péril de leur vie.

Plusieurs attaques contre Lyon de Comminge eurent encore lieu, quoiqu'elles fussent infructueuses, elles faisaient perdre beaucoup de monde à Gondebaut; parmi les pertes qui faisaient, furent plusieurs chefs marquants qui lui étaient entièrement dévoués sans arrière-pensées.

Gondebaut voyant chaque jour son armée s'affaiblir, sans espoir de pouvoir remplacer les pertes qu'il faisait paraissait inquiet. Momol, Sagittaire et Devade profitèrent de cette circonstance pour engager Gondebaut à implorer la clémence de Gontrand, lui disant qu'ils étaient certains qu'il lui pardonnerait, que de grands seigneurs leur en avait donné l'assurance, et que même, il tiendrait à la cour le rang de sa haute naissance, qu'il serait traité en frère de roi. Gondebaut malgré toutes les assurances qui lui étaient données de fidélité, s'apercevant chaque jour que les chefs de son armée n'avaient plus le même enthousiasme; la crainte d'être trahi l'engagea à suivre les conseils de Momol, Sagitaire et Devade; il résolut de tenter un arrangement avec son frère; il fit part de ses projets à Momol, Sagittaire et

Devade qui en ayant l'air de lui donner du courage, finirent par lui proposer d'être les intermédiaires dans cette affaire: Gondebaut accepta leur offre et leur fit jurer de traiter avec Gontrand dans ses plus chers interêts; ils partirent pour le camp de Leudegisile et revinrent promptement annoncer à Gondebaut que plusieurs grands seigneurs étaient aux portes de la ville pour le recevoir au nom de son frère, lui assurant que, s'il le trompait Dieu le vengerait. Malgré toutes les assurances qu'ils lui donnèrent, Gondebaut hésita à les croire; mais, par suite de nouveaux serments qu'ils lui firent, il éloigna de lui toute crainte de trahison, et fut avec eux à la porte où les seigneurs l'attendaient. Aussitôt qu'il fût sorti de la ville, Momol, Sagitaire et Devade par un mouvement vif y rentrèrent, fermèrent les portes et laissèrent Gondebaut entre les mains de ses ennemis; ce prince se voyant trahi, leva les mains au ciel, et s'écria:

» Dieu, tout-puissant, maître de l'uni-
» vers qui jugez les bons et les méchants,
» jugez-moi; ayez pitié de mes malheurs,
» que votre justice atteigne ceux qui me les
» ont attirés en me livrant à mes ennemis. »

Aussitôt que Gondebaut fut entre les mains de Leudegisile, on l'entoura d'une forte escorte pour le conduire au camp, mais il ne fut pas plutôt à quelque pas des murs de la ville, qu'un nommé Allon, com-

te de Bourges, qui servait dans l'armée de Leudégisile, le poussa dans un précipice qui était au bord du chemin, et ordonna à des soldats d'y descendre et de lui arracher un reste d'existence ; les soldats obéirent, et en peu d'instants percèrent de coups l'infortuné Gondebaut; non content de l'avoir assassiné, ils lui attachèrent une corde au cou et le traînèrent jusqu'au camp, dont ils lui firent faire plusieurs fois le tour; quand ils eurent assouvi leur rage, ils le jetèrent hors du camp sans sépulture, le laissèrent être la pâture des oiseaux de proie. Ainsi périt le malheureux Gondebaut, par suite d'une lâche trahison, au mois de mai 585.

L'ambition de Gondebaut causa sa perte ; il vivait heureux à Constantinople, il y était respecté, y recevait les honneurs dus à un prince français ; par sa conduite, il s'était attiré la bienveillance de l'empereur et de toute la population. Les hommes qui se disaient ses amis, le trahirent par ambition, après avoir trahi leur roi, ce qui arrive toujours quand le parti dans lequel ses hommes méprisables se rangent ne sort pas victorieux de la lutte qu'il a engagée. Malgré que la civilisation du 19e siècle soit bien au-dessus de celle du 6e où tout était barbarie, abrutissement, fanatisme; que de faits de trahison ont existés et combien sûrement il en existera encore; il semble même que depuis cinquante ans que la civilisation a fait

des progrès immenses, l'odieuse trahison suit ses progrès. Tromper pour avoir places, honneurs, et surtout beaucoup d'or, est malheureusement l'ordre du jour. Dans toutes les classes de la société il se trouve en grand nombre des hommes qui regardent un sermemt comme une chimère, quand en le prononçant à haute et intelligible voix, *in-petto*, ils disent je ne jure pas. Combien ces hommes devraient rougir de leur infâme conduite, tout en ayant l'air de servir le trône leur patrie et le peuple, ils sappent l'un dans ses fondements, déshonorent l'autre et font tomber les populations dans la misère qui est si près de l'esclavage : ces hommes ne devraient jamais s'enorgueillir de leur triomphe, il les fait mépriser.

Le lendemain de l'assassinat de Gondebaut, Momol, Sagittaire et Devade (ou Waden) et tous les chefs de l'armée de Gondebaut s'emparèrent des richesses en tout genre qu'ils purent ramasser; tant dans les églises que chez les particuliers; ils les mirent en sûreté; ensuite ils ouvrirent les portes de la ville à l'armée de Gontrand; les soldats s'y précipitèrent avec rage, la malheureuse Lyon de Cominges eut le sort des villes qui étaient prises d'assaut à cette époque; toute la garnison fut passée au fil de l'épée; les habitants, hommes, femmes, enfants, eûrent le même sort; les rues, les maisons, présentaient le spectacle affreux de morts

entassés les uns sur les autres; l'épouse était assassinée dans les bras de son époux, la fille dans les bras de sa mère, les enfants arrachés de leur berceau et portés en trophée au bout des lances, le fils plein d'un généreux courage, après avoir défendu la vie de son père, celle de sa mère et celle de ses sœurs, vendait chèrement la sienne. Ce qui exista de plus affreux pendant ce massacre, c'est que Leudégisile rendait des actions de graces à Dieu d'avoir mis en ses mains la victoire; quelle horrible victoire. Après que les soldats eurent assouvi leur rage sur la garnison et sur les habitants, ils l'assouvirent sur la ville; le fer et le feu la détruisirent de fond en comble, elle ne fut plus qu'un monceau de cendre et de ruine dont pendant plusieurs jours sortit un fleuve de sang.

Tel fut l'affreux tableau que présenta Lyon de Cominges, en mai 585, ville fondée par le grand Pompée, de l'an 576 à 580 de Rome, qui avait vu dans ses murs et ses environs toute la puissanse romaine pendant plusieurs siècles, et qui avait reçu dans ses murs plusieurs empereurs.

Les monuments que les Romains avaient élevés furent détruits; pendant bien longtemps on vit des ruines qui faisaient voir quelle était leur magnificence; à ce moment on voit encore des restes informes, ne présentant que des blocs de maçonnerie.

D'après ce que je viens de vous dire, vous devez parfaitement concevoir que Lyon de Cominges était sur le monticule où est à ce moment Saint-Bertrand, et qu'à cet endroit n'était pas seulement une citadelle et encore moins que Valcabrère était cette ville; pour croire le contraire il faudrait détruire entièrement ce que disent les historiens les plus recommandables.

Les traitres Momol, Sagitaire, Devade, qui avaient pris parti pour Gondebaut, et qui ensuite l'avaient livré à ses ennemis, s'étaient regorgés de richesses et croyaient jouir en paix de leur trésor; mais il est rare que les traîtres ne soient pas punis; on s'en sert, on les caresse tant qu'on en a besoin, mais dans le secret on les méprise, et quand ceux qui s'en sont servi pour monter au pouvoir n'en ont plus besoin, ils leur font subir le juste châtiment dû à leur trahison; il est aussi une main divine qui sait punir quand les hommes ne le savent pas.

Gontrand résolut de se défaire des hommes qui avaient abandonnés sa cause, et qui ensuite avaient trahi Gondebaut, n'ayant aucune foi dans leur nouveau serment. Un traître étant toujours traître quand il y trouve ses intérêts. Il les attira dans des pièges où ils trouvèrent la mort: Sagitaire fut tué dans le lieu même où Gondebaut fut assassiné.

La malheureuse ville de Saint-Bertrand de Cominges depuis l'époque où sous le nom

de Lugdunum-Convenarum elle fut entièrement détruite, jusqu'en 1305 s'était un peu relevée de ses ruines, n'ayant éprouvé aucun nouveau malheur, mais elle ne pouvait faire naître l'ambition, elle était seulement un lieu de dévotion.

L'année 1305 fut pour elle une année de malheur; les habitants de Valcabrère et de la vallée de Barousse ayant refusé de reconnaître l'autorité du chapitre, s'armèrent, surprirent Saint-Bertrand qui était sans défense, entrèrent dans la ville, mais ne purent livrer aux flammes que ses faubourgs et toutes les maisons qui les environnaient; les coupables furent frappés d'excommunication; mais par suite de prières et d'un repentir sincère ils furent relevés de l'excommunication.

Les historiens qui disent que ces révoltés livrèrent les faubourgs de Saint-Bertrand aux flammes, si cela est exact, ce ne pouvait être que des faubourgs qui étaient auprès du monticule où est la ville, puisque l'enceinte de la ville remplissait juste sa surface, et qu'il est impossible qu'il y ait eu des habitations sur la pente du monticule, puisque partout ce sont des rochers à pic.

La révolte de 1305 fit beaucoup de mal à Saint-Bertrand, qui à peine se relevait de ses ruines. Ce que cette révolte avait détruit se releva, et jusqu'en 1584, les habitants de Saint-Bertrand goûtèrent les douceurs de

la paix et virent leur pays refleurir. Mais à cette époque, de nouveaux malheurs vinrent les accabler. Les hommes ne peuvent rien contre les décrets de la providence.

Les réformes que Luther, en 1517, sous le pape Léon X, apporta dans l'église, et Calvin en 1536, sous le pape Clément VII, par suite du trop grand empiètement de la cour de Rome, qui pour plus ou moins d'argent remettait les fautes, même les plus grands crimes, furent un signe de guerre entre les populations, tant en France que dans une partie des peuples de l'Europe. Les ambitieux s'en servirent pour armer les peuples, afin qu'ils servissent leur ambition. Pendant près de deux siècles, les hommes s'égorgèrent comme des animaux enragés. Saint-Bertrand était destiné à voir ce qui se passait dans toute la France sous Henri III, époque où les Guises lui disputaient la couronne, époque où toute la France était couverte de carnage, époque où le sang y ruisselait de toutes parts, époque où un roi de basse immoralité ne rêvait que lâche assassinat pour se débarrasser de ses ennemis.

En 1584, un nommé Sus, capitaine au service de Jeanne d'Albret reine de Navarre, qui avait embrassé la réforme, forma le projet de s'emparer de St.-Bertand dont il connaissait les richesses : c'était un projet bien hardi. Saint-Bertrand ayant relevé ses murailles et les catholiques étant en garde

contre les protestants. Les villes, les bourgs, les hameaux dans la plus grande partie de la France étaient devenus des places de guerre, surtout dans le midi où l'imagination embrasse plus promptement ce qui peut la flatter.

Il n'était pas facile au capitaine Sus de s'emparer de Saint-Bertrand, à moins de faire un siége régulier qui, à cette époque, était toujours très-long, ou de s'en emparer par la famine; mais ces moyens n'étaient pas dans ses intérêts: il fallait, par un coup hardi, faire tomber cette ville qui, quoique n'étant pas encore entièrement relevée de ses ruines, était très-forte pour l'époque. Pour y parvenir, il eut recours à la ruse, en trompant ses ennemis: il décida une attaque, se présenta aux portes de la ville avec une faible troupe; une partie de ses habitants joints à la garnison, le voyant presque seul, sortirent de la ville, croyant qu'aisément ils le feraient prisonnier: il soutint leur choc avec courage et talent, fit une sage retraite, attira son ennemi dans la plaine: Aussitôt qu'il y fut arrivé, il donna le signal à un corps nombreux de troupes qui était caché dans un bois: de tomber sur eux et d'immoler sans ménagement tous ceux qui tomberaient dans leurs mains. Ses ordres furent parfaitement exécutés: la plupart de ses ennemis trouvèrent la mort dans la plaine qui est au pied du monticule de Sain-

Bertrand ; ceux qui purent s'échapper montèrent à la ville, mais ils en trouvèrent les portes en la possession des soldats de Sus, qui, par une manœuvre habile les avaient devancés. Un nouveau combat eut lieu aux portes de la ville : rien n'échappa à la fureur des soldats de Sus, qui entrèrent dans la ville en poussant des cris de joie et de rage. Toutes les richesses de l'église de Saint-Bertrand furent pillées ; pendant plusieurs jours une soldatesque sans frein se livra à tous les excès ; enfin, rassasiée de pillage, de meurtre, de viol, d'incendie, chargée d'or, elle abandonna la ville avec son chef. Sus fut jouir en paix dans son château de Mauvezin, du fruit de son pillage. Il emporta la fameuse corne de licorne qui avait une valeur considérable.

Saint-Bertrand goûta les douceurs de la paix, mais cela ne devait pas durer longtemps : en 1589, de nouveaux malheurs vinrent l'affliger. Les protestants vinrent de nouveau l'assiéger, et s'en rendirent maîtres, non sans peine ; ne le pouvant par la force des armes, la trahison vint à leur secours, d'après ce que dit un historien, mais cet historien ne dit pas quelle trahison fut employée ; il rapporte aussi que les protestants cherchèrent en vain pendant plusieurs jours l'or, les reliques, l'argenterie et les archives de l'église sans en rien trouver, ce qui augmentait leur rage contre les habi-

tants ; mais qu'une femme qui savait où étaient toutes ses richesses, ne pouvant plus supporter les malheurs que les protestants lui faisaient éprouver, les conduisit où toutes les richesses étaient cachées, qu'ils s'emparèrent de l'or et de l'argenterie, mais qu'ils brûlèrent les reliques et les manuscrits qu'ils trouvèrent dans les archives ; les seules reliques de Saint Bertrand furent sauvées, ayant été enlevées, par un chanoine qui les avait emportées à Lectoure. Après quelques années, elles furent remises à la place qu'elles occupaient. Le même historien ajoute que la femme qui commit l'action sacrilége de livrer les richesses de Saint-Bertrand aux protestants, fut punie par les catholiques qui la pendirent quand ils rentrèrent dans leur ville, et qu'une fête fut instituée le 31 mars, jour de l'anniversaire où les reliques furent remises à leur place.

Les protestants possédérent quelques temps Saint-Bertrand, mais ils en furent chassés par le vicomte Baron de Larboust, après un siége de quarante-huit jours qu'ils soutinrent avec le plus grand courage et en faisant subir aux habitants tous les maux possibles, en menaçant des cruautés les plus grandes ceux qui se refuseraient à défendre la ville. Enfin, en 1589, les habitants fatigués des malheurs qu'ils éprouvaient, se déclarèrent ouvertement contre les protestants qui le 8 juin furent obligés de se rendre

après avoir perdu une grande partie de leur armée.

Pour éterniser la délivrance de Saint-Bertrand, il fut institué une fête le HUIT JUIN: elle fut célébrée pendant long-temps.

La malheureuse ville de Saint-Bertrand, suivant les décrets de la providence, ne devait pas encore jouir long-temps de la tranquilité : à peine commençait-elle à se relever des horribles suites de la guerre civile, que les protestants, qui la regardaient toujours comme un point de mire, croyant y trouver d'immenses richesses, en 1594, l'attaquérent, en peu de jours s'en rendirent maîtres et s'emparèrent de tout ce qu'ils purent trouver ; mais leur ambition fut loin d'être satisfaite, l'église ayant perdu dans les deux pillages qu'elle avait éprouvés, toutes ses richesses et n'ayant pas eu le temps de 1589 à 1594, de les remplacer, malgré les dons considérables que les ames pieuses ne cessaient de lui faire. Pour se venger, les protestants incendièrent le palais épiscopal, immolèrent plusieurs habitants desquels ils espéraient avoir des révélations pareilles à celles de la femme de 1589 ; ne pouvant rien obtenir après avoir commis les plus grands excès, ils quittèrent une ville qui ne leur offrait rien pour satisfaire le désir de pillage qui les animait.

Depuis 1594 jusqu'à la terrible époque 1793, Saint-Bertrand a joui de la tranquil-

lité, mais les plaies qui lui avaient été faites étaient loin d'être cicatrisées.

En 1793, elle vit son temple abandonné, les choses les plus saintes, profanées; ses ministres, obligés de fuir sur une terre étrangère; et des paroles impies succéder à celles d'un Dieu de paix et de miséricorde. Malheureuse époque qu'élèvent bien haut les ennemis de leur patrie, qui par leurs paroles, s'ils en avaient la liberté, font croire qu'ils sont prêts à élever des monuments en l'honneur de cette horde de forcenés et de vandales qui ont couvert de sang notre belle patrie par tous leurs assassinats; les membres frissonnent en pensant que dans le 19e siècle il existe des hommes qui emploient tous les moyens possibles pour devenir les émules des patriotes de 1793, en faisant couler des fleuves de sang, pour satisfaire leur ambition sur des monceaux de cadavres, et qui vous disent froidement : une petite saignée est nécessaire pour recouvrer la santé.

Puisse notre belle patrie ne pas tomber entre les mains de ces hommes criant : vive la liberté! en forgeant secrètement des chaînes pour mener au supplice ceux qui ne partagent pas leurs opinions et qui, par des principes qui tendent à s'approprier la fortune d'autrui, veulent détruire l'ordre social actuel, pour le remplacer par l'immoralité, l'impureté et l'assassinat.

Quand le grand Napoléon eut chassé du

pouvoir tous les hommes qui avaient mis la France en coupe réglée, que la raison eut repris son empire, que la religion, reine de la terre, eut chassé l'impiété, l'église de Saint-Bertrand se rouvrit; les fidèles y accoururent en foule pour y soulager leurs souffrances aux pieds de ses autels, et bientôt elle fut classée au nombre des monuments historiques que le gouvernement entretient à ce moment. En voyant Saint-Bertrand, lorsque l'on connait son historique, les pensées s'élèvent, elles se reportent à la puissance romaine, le moindre vestige de monument, les restes d'édifices couverts de lierre, vous font penser ce qu'a été cette ville, qu'elle a été la grandeur et la puissance des maîtres du monde.

Que de réflexions font naître les ruines que l'on rencontre aux environs de Saint-Bertrand; elles font voir que dans ce monde rien ne peut être stable, elles font aussi voir que dans tous les temps les hommes ont détruit ce qu'ils élèvent, et que le meurtre, le pillage et l'incendie, est dans le cœur d'une partie de l'espèce humaine, on peut même dire dans toute, quand l'ambition et le fanatisme la gouverne. On peut dire aussi sans s'écarter de la vérité; que serait la société si des lois sages et fortes ne retenaient pas les hommes qui veulent monter au pouvoir, toute la terre serait couverte de sang.

La civilisation du 19e siècle n'empêche

cependant pas des ambitieux d'armer les basses classes de la société, de les soulever par des promesses, des écrits incendiaires, en leur faisant entrevoir un bonheur qui ne peut exister. Mais heureusement ces grands esprits du 19 siècle ne changeront pas l'ordre de la société. Il y aura toujours à côté de l'homme riche, l'homme dans la misère; et jamais celui qui, par son industrie, son intelligence, amasse de la fortune ne la partagera avec celui auquel la nature n'a pas donné l'amour du travail et de l'intelligence, et encore moins avec celui que tous les vices dévorent. L'homme de bien ne peut passer toute sa vie à travailler pour le vaurien. Faites naître tous les hommes vertueux avec les mêmes capacités et l'amour du travail, peut-être parmi eux l'égalité s'établirait-elle ; faites que volontairement ils travaillent l'un pour l'autre; que le produit de l'intelligence de l'un ne dépasse pas le produit de l'intelligence de l'autre; que des pensées, des actions toujours justes sortent de leur tête. Quand tout cela existera, alors le bonheur de toute l'espèce humaine sera parfait; il n'y aura plus de classe privilégiaires; autrement ce qui est, existera toujours.

Le malheureux, dans les émeutes populaires dans lesquelles il est entraîné, couvre de son sang les marches du pouvoir où celui qui le soulève veut monter, toujours en

se cachant dans l'ombre. Que lui reste-t-il pour prix de son sang versé? La misère, les fers ou l'échafaud.

Peu loin de nous : 1832 juin, 1835 avril, 1839 mai, 1841 juillet et août, sont des exemples frappants de ce que j'avance : Toulouse, Villeneuve-d'Agen, Bordeaux, Clermont-Ferand, Chauriat, Paris et plusieurs autres endroits ont été le théâtre de revoltes, et de tentatives d'assassinat : Qu'en est-il résulté? Des centaines de malheureux, la plupart ayant pris les armes sur de pompeuses et fausses promesses, pour faire monter au pouvoir des ambitieux qui, une fois qu'ils l'auraient eu dans les mains, les auraient mis dans les chaînes, ont été jetés dans les prisons, et la plus grande partie condamnés : ces malheureux paient dans les fers les fauteurs de désordre qui ont toujours soin de ne pas montrer leur poitrine à découvert, craignant que le fer et les lois ne les atteignent.

Sans une volonté ferme, sans la crainte le lois sages et fortes, les rênes qui tiennt les peuples, seraient bientôt rompues, passions seules gouverneraient. Les villes, ampagnes deviendraient un vaste champ rnage : le fils assassinerait le père, le e fils, la femme son époux ! voilà où raient d[illegible] faibles, une volonté ime [illegible]rté de la presse sans Ce [illegible]erté de la presse est

nécessaire pour éclairer les Gouvernements; mais cette liberté de la presse qui pousse les peuples à la révolte, à l'assassinat, est odieuse : elle doit être méprisée par tous les hommes de bien ; je dis plus le meilleur des gouvernements est impossible avec la liberté de presse sans limites, parce qu'elle est toujours une arme dont se servent les ambitieux qui ne rêvent que bouleversement.

En jetant les yeux sur l'histoire, on verra que les massacres qui ont eu lieu à Lyon de Cominges en 585, 1305, 1584, 1589 et 1594, ont été imités bien des fois dans diverses parties de la France. La fin du 18e siècle nous en offre des exemples; même le 19e. Que la force des lois frappent les factions, qu'elles les poursuivent en tous lieux; bientôt vous verrez cesser les émeutes et toutes les tentatives d'affreux assassinats.

C'est par ce tableau vrai de ce que sont les peuples et les ambitieux, que M. de Saint-Rémi termina les détails sur la fondation de Lyon de Cominges, à ce moment Saint-Bertrand. Quand il eut fini, il nous invita à venir le lendemain matin déjeûner avec lui, pour nous dire comment Saint-Bertrand fut élevé sur les ruines de Lyon de Cominges ; nous donner quelques détails sur les comtes de Cominges et la vie de saint Bertrand. Il nous invita de si bon cœur, et les détails qu'il nous avait déjà donnés nous avaient porté tellement d'intérêt, que

nous acceptâmes son invitation ; nous lui fîmes les adieux d'usage, et lui dîmes à demain.

CHAPITRE XXIV.

Les comtes de Cominges. — Marguerite. — Lyon de Cominges relevé de ses ruines. — Quelques détails sur la vie de saint Bertrand. — La ville de Saint-Bertrand telle qu'elle est aujourd'hui. — Tibiran. — Valcabrère. — Valentine. — Nous nous séparons.

Nous fûmes exacts au rendez-vous que nous avions donné à M. de Saint-Rémi, après le déjeûner, nous fûmes dans le bosquet où nous avions été la veille, comme la séance devait être fort longue, M. de Saint-Rémi

y avait fait apporter des fauteuils et des chaises, il nous invita à nous asseoir et s'exprima ainsi :

Je commencerai aujourd'hui par vous donner quelques détails sur les comtes de Cominges. Je demande toujours votre indulgence : veuillez excuser quelques petites répétitions que je serai obligé de faire, et quelques contradictions que je serai forcé d'élever sur ce qui a été écrit dans l'histoire des comtes de Cominges et sur la vie de Saint-Bertrand. Je crois que mes réflexions ne pourront pas être controversées étant appuyées par des faits sur lesquels des historiens recommandables sont d'accord.

Les comtes de Cominges ne commencèrent à avoir un grand pouvoir que sous Charles III (dit le Simple), de 900 à 910, quoiqu'il soit constant que ce fut Charlemagne qui éleva à la dignité de comte souverain divers seigneurs de l'Aquitaine, pour les récompenser des services qu'ils avaient rendus à l'état. Un des premiers fut Amoric, qui, dans plusieurs occasions, donna des preuves de son courage, surtout à un siége de Narbonne, où il fut nommé comte de Carcassonne et eut de plus sous sa souveraineté la seigneurie de Narbonne.

Je commencerai la nomenclature des comtes du Comingeois, par Asnarius Ier, parce que c'est à ce comte que commencent les vrais comtes de Cominges. Je ne remonterai pas

plus loin, voulant autant que possible rendre ce que je vous dirai clair et positif, tout ce qui est rapporté sur les comtes de Cominges avant Asnarius, n'ayant rien de très-certain.

Voici la nomenclature des comtes du Comingeois :

Asnarius Ier

Arnaud Ier

Roger Ier.

Garcias.

Roger II, en 1016.

Bernard V.

Bernard VI. Ce comte étant mort sans enfans, Jean, cardinal, lui succéda.

Armand Roger, évêque de Clermont.

Pierre Raymond Ier, mort en 1341.

Pierre Raymond II, mort en 1371. Ce comte avait épousé Jeanne de Cominges, sa cousine ; il fut le dernier comte souverain du Comingeois ; en mourant ayant laissé pour seul héritier de son comté, une fille nommée Marguerite, que la nature avait douée de toutes les qualités qui font une femme accomplie. Je dois vous dire quels furent ses malheurs.

Marguerite était toujours entourée de grands seigneurs qui tous avaient le plus grand désir d'obtenir sa main, tant pour sa beauté pour ses grandes qualités, que

comme possesseur du comté de Cominges. Jacques II, comte d'Armagnac, obtint sa main : leur union eut lieu sous les plus heureux auspices, et continua pendant quelque temps à être une suite de bonheur. Le bruit des armes s'étant fait entendre, d'Armagnac ne put résister au désir de défendre sa patrie ; Marguerite fit tous ses efforts pour le retenir auprès d'elle, elle ne put y parvenir : il partit pour l'Italie rejoindre l'armée qui devait être témoin de sa valeur, il s'y fit promptement remarquer par des actes du plus grand courage, mais son courage lui valut la mort. En 1391, il fut tué dans une embuscade prés d'Alexandrie, à la suite d'un combat glorienx. Marguerite resta veuve sans enfant, et inconsolable de la mort de son époux qu'elle chérissait ; les pleurs qu'elle répandait ne lui ôtaient cependant rien de sa beauté ni des graces que la nature lui avait prodiguées. Ses malheurs inspiraient le plus grand intérêt à tous ceux qui la connaissaient : par tous les moyens possibles, on cherchait à lui faire oublier ses chagrins ; on voulait lui faire contracter un nouvel hyménée, pensant que c'était le seul moyen de la rendre ce qu'elle était ; les plus grands seigneurs cherchaient à l'approcher, mais elle restait muette à toutes leurs avances : le seul souvenir de son époux était l'objet de ses pensées.

Un jeune seigneur, Jean d'Armagnac III,

se sentit pris de la plus vive passion pour Marguerite; il avait toutes les qualités morales et physiques qui peuvent captiver une femme et la rendre heureuse; à force de démarches, il parvint à approcher Marguerite et à lui déclarer son amour; il ne fut pas écouté, mais il ne se rebuta pas; enfin, à force de soins, de prévenances et de sollicitations, il finit par décider Marguerite à contracter une nouvelle union; les fêtes les plus brillantes eurent lieu pour célébrer cette union, qui promettait à Marguerite une longue suite de bonheur; mais il en fut autrement : peu de temps après son mariage, la mort frappa son époux; elle fut veuve une seconde fois, sans enfant. Pour tâcher de se consoler de la nouvelle perte qu'elle venait de faire. Elle abandonna le monde et vécut dans la plus grande retraite.

Mathieu de Foix, qui de puis long-temps désirait être possesseur du comté de Comminges, ne pouvait le devenir qu'en épousant Marguerite et en lui faisant faire la donation de ce comté. Il existait bien des difficultés pour qu'il vît l'accomplissement de ses désirs. Le malheur de Marguerite était trop grand pour qu'elle pensât à contracter une troisième union; cependant Mathieu de Foix employait tous les moyens possibles pour arriver à l'accomplissement de ses désirs · il faisait à Marguerite les plus belles promesses, mais plus ses promesses étaient belles, plus elles

étaient rejetées; fatigué de voir que tous les moyens qu'il employait ne réussissaient pas, il fit agir les personnes qui avaient la confiance de Marguerite, et qui avaient sur elle une grande influence; à force de sollicitations de prières, de promesses, les amis de Marguerite parvinrent à la décider à donner sa main à Mathieu de Foix, qui fut au comble de la joie ; il se croyait déjà libre possesseur du comté de Cominges; son mariage eut lieu en juillet 1419.

Marguerite était encore belle; elle n'avait pas ce faux éclat qu'empruntent les années, pour rendre à une femme la jeunesse qu'elle a perdue et réparer des ans l'irréparable outrage; tout en elle était fait pour séduire; elle faisait tout pour rendre son époux heureux; son époux avait pour elle les égards et la bonté qu'elle méritait; mais cela ne devait pas durer; Marguerite était née pour être malheureuse toute sa vie; après quelques années de mariage, Mathieu de Foix voulut obtenir de son épouse la donation du comté de Cominges. Malgré tout ce qu'il fit avec douceur pour y parvenir, il ne put y réussir; fatigué des refus de son épouse, il finit par employer les menaces, mais rien ne put faire fléchir Marguerite dans sa volonté. Enfin, courroucé d'un refus auquel il était loin de s'attendre, sans égard oubliant tout ce qu'on doit à une femme, comme une criminelle il l'enferma dans une

étroite prison, lui fit souffrir tout ce que la captivité peut avoir d'horrible ; plus il tâchait de la fléchir par toutes sortes de tourments, plus elle résistait : pendant vingt-trois ans elle subit les plus affreux traitements ; les plus grands criminels n'éprouvent pas plus de privations : nourriture, vêtements, tout lui était refusé ; elle était privée des choses les plus nécessaires à la vie. Son étroite prison lui donnait à peine la facilité d'y faire quelques pas : c'était un vrai cachot infecte ; elle eut seulement pendant quelque temps la permission de voir une de ses dames d'honneur nommée Jeanne, qui eut pour elle toutes les bontés qu'elle méritait ; l'horreur d'une étroite prison ne l'empêchait pas de passer des journées entières avec elle quand elle en avait la permission ; mais Mathieu de Foix priva bientôt son épouse de cette consolation ; il fit même enfermer Jeanne pour la punir de n'avoir pu obtenir de Marguérite ce qu'il désirait.

Toutes les souffrances de Marguerite n'ébranlaient en rien la ferme résolution qu'elle avait prise de ne pas satisfaire l'ambition de son barbare époux ; au moment de succomber aux affreux tourments qu'elle endurait : par le plus grand hasard s'ouvrirent les portes de sa prison. En 1443, Charles VII étant venu à Montauban, Jeanne courut auprès de lui et lui fit part de l'infâme conduite de Mathieu de Foix envers son

épouse ; de suite Charles donna des ordres pour qu'elle fut enlevée de ses mains.

Une femme vertueuse, victime de son époux inspire toujours le plus grand intérêt; on cherche autant que possible à lui procurer tous les soulagements qui peuvent lui faire oublier une partie de ses malheurs, aussitôt que Marguerite fut sortie de sa prison, elle alla à la cour de Charles VII, elle y reçut tous les honneurs dus à son rang : ses malheurs inspiraient le plus grand respect; chacun cherchait à l'approcher, et par des soins et des prévenances, on tâchait de lui faire oublier qu'elle avait été pendant vingt-trois ans dans les fers : des fêtes lui étaient données, mais elle prenait les plaisirs d'une main légère, n'oubliant jamais la position dans laquelle elle s'était trouvée; tout ce que fit Charles VII pour elle la remplit tellement de reconnaissance, qu'elle lui fit cession du comté de Cominges.

Marguerite goûta à la cour de France, tous les plaisirs qui pouvaient la flatter. Elle y était l'objet de toutes les attentions des plus grands seigneurs. Elle le disputait en amabilité avec la belle Agnés Sorel qui fit naître à la cour de france, un commencement de manières douces qui la faisaient rechercher des femmes les plus vertueuses, quoiqu'elle fût la maîtresse de Charles VII.

Malgré tout ce qu'on faisait pour rendre heureux les jours de Marguerite, elle ne se

remettait pas des affreux tourments qu'elle avait endurés : son cœur, son ame étaient trop ulcérés. Une maladie grave la conduisit au tombeau, quand elle avait encore bien des années à rendre heureux tous ceux qui l'entouraient. Sa mort porta le deuil à la cour : toutes les personnes qui l'avaient connue, comme celles qui en avaient entendu parler, adressèrent des prières à Dieu, pour que, dans l'autre monde elle pût jouir du bonheur réservé aux ames vertueuses, et qu'elle fût récompensée des peines qu'elle avait éprouvées sur la terre.

Telle fut la fin de Marguerite, fille de Raymond II, dernier comte de Cominges.

Je n'ai pû entrer dans beaucoup de petits détails sur sa vie privée, vous devez en faire une idée d'après le tableau vrai que je vous ai fait de ses vertus, de ses graces, de sa beauté, de son esprit et du bonheur dont elle faisait jouir tous ceux qui l'entouraient.

Aussitôt la mort de Marguerite, Mathieu de Foix se ligua avec d'Armagnac, pour prendre possession du comté de Cominges, prétendant que sa femme le lui avait donné par contrat de mariage. Ses armes furent victorieuses : Charles VII n'ayant pas prévu sa levée de bouclier, il s'empara presque sans coup férir, du comté de Cominges, mais il ne jouit pas long-temps du fruit de sa victoire : Charles VII ayant rassemblé

une armée, qu'il mit sous le commandement du Dauphin qui fut Louis XI, le comté de Cominges, en peu de jours, fut enlevé à Mathieu de Foix et à d'Armagnac; d'Armagnac s'étant retiré dans le château de l'Ile-Jourdain, y fut fait prisonnier. Charles voulait le garder dans une étroite prison, pour le punir de s'être révolté contre son autorité, et d'avoir demandé des secours aux Anglais pour l'aider dans sa révolte ; mais par suite de l'influence du Comte de Foix, il fut rendu à la liberté ; et Mathieu de Foix fut forcé de rénoncer à ses prétentions sur le comté de Cominges qui fut réuni à la couronne de France. Ainsi finit le pouvoir des comtes de Cominges pouvoir qui dura 543 ans. Depuis, il y a eu des seigneurs et des personnes qui ont porté le titre de comte de Cominges, comme il y a des personnes qui portent celui de comte de Toulouse, d'autres villes et de diverses provinces, mais titre sans pouvoir, ils flattent seulement leur amour propre. Avant la révolution de 1789, il en était quelques-uns qui prélevaient des droits seigneuriaux, mais sans souveraineté. L'abolition des droits seigneuriaux est un des bienfaits de la révolution de 1789, et nous devons à Louis XI le fanatique, l'ambitieux, le cruel, d'avoir sapé dans ces fondements le pouvoir souverain des grands qui, par leur ambition faisaient naître le désordre et les guerres civiles.

Je dois encore ajouter quelques détails à ceux que je viens de vous donner sur les comtes de Cominges, sans quoi je manquerais à la tâche que je me suis imposée, si je n'éclairais pas autant que je le puis votre religion sur l'historique du pays de Cominges. Je vais donc vous dire par qui fut gouverné le pays de Cominges, jusqu'à l'époque où il devint sous la puissance de comte souverain; pour cela je remonterai à Pompée, qui, comme je vous l'ai dit, fut le fondateur de Lugdunum-Convenarum (Lyon de Cominges). Aussitôt que le pouvoir de ce grand homme fut détruit par Jules César, après la bataille qu'il perdit, Jules César s'empara de la plus grande partie de l'Aquitaine, après Jules César, Auguste la réunit à l'empire, ensuite plusieurs peuples qui vinrent mettre le désordre dans les Gaules, soumirent à leurs lois tous les pays méridionnaux; Lyon de Cominges en faisant partie; pendant bien des années ils en furent maître. Un historien dit que Alaric 1er, roi des Goths, qui était sans royaume, voulut s'emparer de l'Aquitaine sous Honorius, empereur d'Occident, et que Honorius, au commencement du 5e siècle vers 405 à 408, craignant un soulèvement dans les peuples d'Italie, crut devoir prudemment lui accorder la partie des Gaules qu'il désirait, ainsi qu'une partie de l'Espagne : pays qui, en général, ne pré

sentait plus que ruines, ayant été en grande partie ravagé par les Vandales qui y avaient commis tous les excès dont ce peuple était susceptible. Ce même historien dit qu'après la mort d'Alaric, Autolphe I[er] roi des Visigoths qui lui succéda, fit de Toulouse sa capitale pendant les premiers règnes de la monarchie française; et que, jusqu'à Clovis I[er], ce pays resta sous la domination des Visigoths, que leurs seules lois y étaient en usage ; lois qui avaient du bon, malgré qu'elles vinsent d'un peuple barbare.

Aussi-tôt que Clovis I[er] (en 481) monta sur le trône, il chassa tous les peuples qui occupaient la plus grande partie des Gaules; les Visigoths ne purent soutenir le choc de ses armes (en 507) à la bataille de Vouillé près de Poitiers, ils furent anéantis.

Il y a sûrement erreur dans ce que dit cet historien: Clovis ne s'empara pas de l'Aquitaine sur Altuphe ou (Altufo), premier roi des Visigoths; car, il est bien positif que ce fut sous Alaric leur huitième roi, qu'il gagna, en 507, la fameuse bataille de Vouillé, bataille qui le rendit maître de tout le pays entre la Loire et les Pyrénées, et qu'Alaric premier, dont il parle, était roi des Goths et non des Visigoths, qu'il mourut en 410, après s'être emparé de Rome et l'avoir pillée. Altuphe ou Altufo fut le I[er] roi des Visigoths de 411 à 415, suivant Filler, et de 412 à 415, suivant

donné quelques détails sur les comtes de Cominges, détails que j'aurais pu étendre bien davantage en vous parlant de tout ce qu'ils ont fait, comment plusieurs se sont illustrés tant dans la vie religieuse que dans la vie militaire et civile. Je n'ai pas cru devoir entrer dans tous ces détails, craignant qu'ils ne vous portassent pas assez d'intérêt; je vous ai seulement parlé un peu longuement de Marguerite de Cominges, parce que son histoire porte un véritable intérêt. Les malheurs d'une femme vertueuse, victime de son époux, nous font plaindre la victime et mépriser son bourreau. A ce moment, il me reste à vous dire comment Lyon de Cominges s'est relevé de ses ruines, comment cette ville a pris le nom de Saint-Bertrand, et à vous donner quelques détails sur la vie du saint dont elle porte le nom, saint qui l'a fait sortir après plus de 500 ans d'un monceau de ruines. Je commencerai par Saint Bertrand que l'on peut appeler son nouveau fondateur.

ESSAI HISTORIQUE

SUR

SAINT BERTRAND, ÉVÊQUE.

La vie de Saint-Bertrand, les miracles qu'il a faits, le bonheur qu'il a répandu dans les populations qui vivaient sous l'empire du

de grandes récompenses, parmi lesquelles fut le titre de comte et des droits de souveraineté dans leur comté pour eux et pour leurs descendants; c'est ainsi que commencèrent les comtes de Cominges, et, en général, tous les comtes; l'exemple en est dans Americ qui ayant rendu de grands services au siège de Narbonne fut élevé à la dignité de comte de Carcassone, et comme je vous l'ai déja dit, il lui fut aussi donné des droits sur la seigneurie de Narbonne.

Je ne vous ferai pas la nomenclature de tous les comtes qui ont acquis ce titre en rendant des services à l'état; le nombre en est trop grand, il me faudrait plusieurs journées pour vous faire cette nomenclature; j'ai cru seulement devoir vous donner ses quelques détails pour vous faire connaître comment le Comingeois avait été érigé en comté.

Par suite de l'ambition des comtes qui devinrent très-puissants à diverses époques, ils voulurent lutter contre la puissance royale pour agrandir leur pouvoir, et s'affranchir de ce qu'il lui devait; mais depuis Louis XI même Louis IX, tous les rois ont progressivement anéanti leur pouvoir, et les ont fait comtes sans comtés.

Vous ayant donné tous les détails qui sont à ma connaissance sur la fondation de Lyon de Cominges à ce moment Saint-Bertrand, sur sa destruction, vous ayant aussi

ouvert sous nos pas ; ils ne sont pas comme ces prédicateurs furibonds que notre siècle a vu naître, prédicateurs qui désunissaient les ménages, les parents, les amis, et condamnaient tout le genre humain aux peines éternelles excepté eux.

Nous ne saurions trop nous pénétrer des sermons des hommes que je viens de vous nommer; ils feront toujours un véritable homme de bien, ils nous feront toujours voir ce que nous devons à Dieu, ils nous feront voir que nous ne devons jamais nous écarter de ses commandements, qui doivent être notre règle en cette vie pour gagner celle éternelle. Rejetons au loin toutes les prédications qui ne partent pas d'un zèle éclairé.

Saint-Bertrand, sans ostentation, sans ambition, en portant la consolation dans les familles, en ramenant par la douceur les brebis égarées, a rendu plus de service à la religion que des milliers de fanatiques couverts du manteau de l'hypocrisie, qui, pendant plusieurs siècles, ont armé les peuples les uns contre les autres, en prêchant souvent ce qu'ils ne croyaient pas. Que tous les ministres de l'Évangile soient bien convaincus que c'est par l'exemple que l'on ramène les peuples, que c'est par la douceur que l'on fait rentrer dans le sanctuaire de la vérité les non-croyants, et non par le fanatisme que Dieu n'a jamais ordonné.

Je dirai toujours :

N'est jamais grand celui qui ne partage pas ses revenus avec le pauvre ;

N'est jamais grand, celui chez lequel tout est ambition.

N'est jamais grand, celui qui ne se pénètre pas des commandements de Dieu.

N'est jamais grand, celui qui ne sait pas pardonner.

N'est jamais grand; celui qui, pour le paraître s'entoure de richesses pour éblouir les hommes par un faux éclat.

N'est jamais grand, celui dont les paroles enseignent les vertus, mais dont les actions démentent les paroles.

N'est jamais grand, celui qui, par le meurtre et l'assassinat veut ramener les hommes à ses croyances.

Enfin, n'est jamais grand, le ministre de Dieu qui, par des paroles de paix, de bonté, et par ses actions n'enseigne pas aux hommes la route par laquelle ils peuvent gagner la vie éternelle. Saint-Bertrand fut un exemde ce que devraient suivre les hommes qui enseignent la vraie foi; la mémoire de ce grand homme ne devrait jamais sortir de leur pensée.

Saint-Bertrand était d'une origine noble, son père se nommait Alton-Raymond, comte de l'Ile-en-Jourdain, sa mère était fille de Guillaume dit Taillefert, comte de Toulouse, il ne faut pas confondre Saint-Bertrand

de Cominges avec Bertrand de l'Ile, qui, de prévôt de Saint-Etienne à Toulouse, finit par être évêque de cette ville ; ce dernier ne parut que deux cents ans après le premier ; ainsi, il ne peut y avoir aucune incertitude sur l'un et sur l'autre,

La haute naissance de Saint-Bertrand lui permit d'avoir une brillante éducation qui devait en faire un homme du monde, mais ses penchants ne le portait pas à s'y lancer, il suivait toujours au milieu de la dissipation que lui donnait son éduction, une vie toute chrétienne, les plaisirs de la jeunesse n'étaient rien pour lui, il sentait quelque chose qui lui disait qu'il n'était pas fait pour le monde, que sa vie devait être toute à Dieu. A mesure qu'il avançait en âge, se développait en lui tous les principes qui font un homme qui se dévoue tout entier à la religion sans arrière-pensées, et dont les actions suivent toujours les paroles ; il n'écoutait d'autres conseils que ceux de la sagesse, son cœur était le sanctuaire de toutes les vertus ; ses hautes qualités le firent bientôt remarquer ; son oncle Guillaume, qui était archevêque d'Auch, l'appela auprès de lui pour perfectionner, sous ses yeux, toutes les qualités que Dieu faisait naître en lui ; on voyait malgré son jeune âge, qu'il avait été envoyé sur cette terre pour servir de modèle aux hommes, leur inspirer la vertu et leur enseigner la route

qu'ils devaient toujours suivre pour faire des hommes de bien.

Aussitôt que Saint Bertrand eut perfectionné, sous les yeux de son oncle, les études qui devaient lui faire embrasser la vie ecclésiastique, il fut à l'abbaye de Chaise-Dieu, diocèse d'Auch, abbaye qui était sous la règle des religieux de Citaux; il y puisa bientôt tout ce qui est nécessaire dans les hautes sciences pour être un de ces hommes qui font naître en nous le vrai feu sacré de la religion; feu qui élève notre ame, énivre notre cœur, en nous faisant voir que dans le ciel seul est le véritable bonheur en récompense de nos vertus sur la terre. Toutes les heures de Saint-Bertrand étaient partagées entre la philosophie, la rhétorique, la théologie et à lire des livres de religion; jamais il ne prenait de récréation, son ame, son cœur étaient tout à Dieu. Ce qui fut extraordinaire dans Saint-Bertrand, c'est qu'il quitta la vie ecclésiastique pour embrasser celle des armes; voici les raisons qui font concevoir pourquoi il se livra à la vie militaire : étant issu d'une famille noble qui, dans diverses circonstances s'était distinguée par les armes, il voulut marcher sur les traces de ses ancêtres, regardant que les devoirs de sa naissance l'y obligeaient, il regardait aussi que la guerre toute horrible quelle soit, est quelquefois nécessaire et juste pour soutenir les droits d'une na-

tion, quand une autre veut l'asservir; mais, il faut toujours qu'elle soit sans lâcheté, sans trahison, sans assassinat, sans barbarie, exempte de viol, de pillage et d'incendie. Il faut défendre ses droits, le terrain qu'on veut vous enlever avec courage, grandeur d'ame et générosité, tendre la main au vaincu, mais ne pas l'assassiner; il ne faut jamais faire la guerre pour faire naître ses croyances dans le cœur de celui qui ne les partage pas; ce ne peut jamais être par l'assassinat que l'on inspire le véritable amour de Dieu; c'est au contraire en éclairant les peuples avec douceur que l'on fait luire en eux le flambeau de la vérité. Certes, Saint Bertrand en prenant le parti des armes était loin de penser à se livrer à tous les excès auxquels le fanatisme religieux et politique entraîne, son ame pure, son cœur d'ange le lui défendait; il prenait le parti des armes pour la défense de son pays, de son roi et contre celui qui aurait voulu attaquer le Temple du Seigneur; ses vertus lui défendaient d'avoir des opinions, qu'imprudemment, un curé de la Haute-Garonne a manifestées, et fait imprimer dans la vie qu'il a écrit de Saint Bertrand. On ne peut concevoir comment à l'époque actuelle, un ecclésiastique s'oublie jusqu'à dire :

« La religion autorise l'effusion du sang » et la barbarie même, si elle est néces- » saire, à une juste défense. »

Où cet ecclésiastique a-t-il vu et lu que la barbarie était nécessaire à une juste défense? où a-t-il vu que depuis que la civilisation a éclairé les hommes, qu'il était nécessaire d'assouvir sa rage guerrière en commettant des barbaries? où a-t-il vu que Jésus-Christ l'ait enseigné? où a-t-il vu que les lois de la guerre l'ordonnaient? Cet ecclésiastique est sûrement de ces hommes qui pensent que le massacre de la Saint Barthélemi, 1572, les excès commis dans les guerres civiles depuis Henri II jusqu'à la fin du règne de Louis XIII et les dragonnades de Louis XIV dans les cévennes, où 500 bourgs et villages furent incendiés, où rien ne fut respecté, et où les vieillards, les femmes, les enfants, sans défense, tombèrent sous le fer de mains sanguinaires, tenant le crucifix d'une main et le poignard de l'autre, étaient des rigueurs salutaires; ainsi que les massacres de la Vendée, en 1793, 1794, 1795, 1796. C'est une erreur, une pareille opinion doit être rejettée. On ne peut penser que les actes sanguinaires qu'a fait naître le fanatisme religieux qui fut autorisé par l'église dans plusieurs circonstances, fussent des actes que Dieu commandait pour le servir. Jamais Dieu ne commande l'assassinat, il le condamne, les hommes qui ne pensent ainsi, croient sûrement que le concile de Toulouse, en 1041, où il fut arrêté que les meurtres et les assas-

sinats qui couvraient la terre de sang devaient être arrêtés par une trève qui s'appellerait trève de Dieu, était une erreur des grands de l'église qui composaient ce concile, ces grands de l'église, comme les apôtres, prêchèrent avec des paroles de bonté, la paix et non l'assassinat; ils firent voir que Dieu était un Dieu de bonté, de miséricorde, et non un Dieu mettant le poignard à la main de ceux qui sont sur cette terre pour instruire les peuples dans notre sainte religion.

Le zèle évangélique ne doit pas porter les hommes à s'armer les uns contre les autres. L'Église ne peut avoir le droit de décider de la justice des causes qui font naître les guerres; elle ne doit pas par ses paroles armer les peuples; elle doit les plaindre et prier pour que Dieu arrête le fléau de la guerre; elle doit aussi prier pour tous ceux qui succombent, n'importe à quel parti ils appartiennent, afin qu'ils trouvent une place dans le ciel. Elle ne doit jamais proclamer que l'effusion de sang, que la barbarie sont nécessaires pour une juste défense, qu'elle n'a pas le droit d'établir selon sa volonté.

Pourquoi voit-on les ministres de deux peuples en guerre, peuples professant la même religion, prêcher chacun la sainteté de la cause, pour laquelle ces peuples se sont armés? quels sont les ministres qui sont dans la vérité?

Pourquoi voit-on les ministres de deux peuples en guerre, peuples professant la même religion chanter un *Te Deum* pour remercier Dieu d'avoir protégé les armes de leur souverain ? ce qui fait qu'un *Te Deum* est chanté pour le vainqueur d'aujourd'hui, quand le lendemain il en est chanté un par son ennemi vainqueur. Prions Dieu pour qu'il arrête l'ambition, la soif des richesses, qu'il fasse la grâce aux peuples de vivre toujours en paix ; que si la guerre existe qu'il en fasse cesser le fléau, et qu'il reçoive auprès de lui le vainqueur comme le vaincu ; les seules guerres que nous devons declarer et soutenir de tout notre pouvoir sont : à nos passions, à l'ignorance, à la discorde, à l'intempérance, à l'immoralité, au vice.

On ne peut le mettre en doute, l'homme ne peut être heureux que lorsqu'il sait vaincre ses passions.

L'homme ne peut être heureux que lorsqu'il se réfugie sous le bouclier de la sagesse.

L'homme ne peut être heureux que lorsqu'il vit dans la tempérance qui fait la force de l'ame.

Saint-Bertrand n'oublia jamais ces principes. Pendant tout le temps qu'il servit son roi ; son ame, son cœur étaient à Dieu, auquel il adressait chaque jour ses prières ; il respectait toujours les vaincus, tous également avaient droit à sa générosité, il ne

voyait plus un ennemi dans celui qui tombait entre ses mains, il le consolait et l'aidait à supporter sa captivité.

Saint-Bertrand ne pouvait passer sa vie dans le métier des armes, ses inclinations, ses principes lui disaient qu'il était sur cette terre pour enseigner aux hommes les véritables paroles de Dieu; il quitta donc la vie militaire, fut tout à Dieu, et vécut dans la plus grande austérité. Malgré la grande élévation de sa famille, l'orgueil, la vanité, l'ambition, l'amour des richesses n'entraient pas dans son ame; il suivait les préceptes de Saint-Paul, l'instruction religieuse, les sciences, la piété, la modestie, les mœurs pures faisaient le bonheur de sa vie.

Toutes les hautes qualités, tous les sentiments de Saint-Bertrand devaient nécessairement le faire arriver à la place que Dieu lui destinait; il fut fait chanoine régulier de Saint-Etienne de Toulouse, ensuite archidiacre. Dans les fonctions que nécessitaient ses dignités, il était chaque jour l'exemple de toutes les vertus chrétiennes; il commença promptement à prêcher; dans ses prédications comme dans ses actions, il était l'homme du pauvre, de l'orphelin, engageant les personnes élevées en dignité et riches à pratiquer la vie religieuse, sans cependant abandonner entièrement la société, et surtout de recevoir avec bonté les malheureux, de les secourir et de partager avec eux les

richesses que Dieu leur avait envoyé il répétait sans cesse :

N'est pas véritablement chrétien celui qui ne partage pas ses richesses avec le pauvre.

La vie doit toujours se passer dans la pratique des vertus.

La pratique des vertus doit commencer avant les paroles.

Les grands, les superbes doivent en donner l'exemple. Parce que de la haute classe de la société, elles descendent promptement dans la classe inférieure qui se plaît à les pratiquer ; les hommes aimant toujours à faire ce que font ceux qui par leur position sont au-dessus d'eux.

Saint-Bertrand fut bientôt élevé à la dignité d'évêque. La nécessité de rétablir dans l'ancien diocése de Lyon de Cominges, la foi religieuse qui s'en était exilée depuis l'an 571, époque où cette ville avait été détruite. Depuis il s'y était seulement élevé quelques maisons autour de l'église qui, en grande partie tombait en ruine. Le Pape ne pouvait faire un meilleur choix que celui qu'il fit de Saint-Bertrand pour ranimer dans le Commingeois la foi languissante, ce fut vers l'an 1076. La population de ce pays accueillit avec les plus grands transports de joie, la nomination de saint Bertrand ; ce saint ecclésiastique lui était bien nécessaire pour faire renaître l'ordre qui n'existait plus

dans le diocèse de Cominges ; le désordre s'était même introduit dans le clergé : on entrait dans l'état ecclésiastique sans vocation ; l'amour seul des richesses, et des honneurs dirigeaient les ministres de Dieu, qui vivaient sans régularité tant dans leurs usages que dans leurs mœurs, s'occupant d'affaires entièrement en dehors de leur saint ministère au lieu d'enseigner les paroles de Jésus-Ghrist. Les populations ne se livraient plus aux instructions religieuses, ce qui les entraînaient aux vices qui sont toujours la suite des mauvais principes que nous recevons dans notre jeunesse : les peuples pèchent toujours par le mauvais exemple, et surtout quand le mauvais exemple vient de ceux qui devraient enseigner les bons : telle était en 1076, la malheureus position de Lyon de Cominges et de son diocèse.

Saint Bertrand, aussitôt arrivé à Lyon de Cominges, dont le diocèse se composait de deux cent vingt-deux églises dont une vingtaine en Espagne, vit le mal qui, comme une lèpre dévorante, envahissait toutes les classes de la société, il s'empressa d'y porter remède. Pour arriver au but qu'il se proposait, il assembla son clergé, lui représenta avec douceur tout le mal que faisait leur genre d'existence, combien il avait éloigné les populations de leur devoir envers Dieu, combien il était nécessaire de les faire rentrer dans la voie du salut ; que ce n'é-

tait que par le bon exemple qu'il pourrait y parvenir. Les paroles de saint Bertrand furent si persuasives qu'elles ramenèrent promptement son clergé, qui fit tout pour faire rentrer les populations dans le sentier des vertus chrétiennes.

Pour que ses chanoines fussent d'une vie plus régulière, saint Bertrand les rassembla en communauté, fit bâtir un cloître et des bâtiments pour loger son chapitre, qui vécut sous la règle de saint Augustin : c'est de cette époque que date la renaissance de Lyon de Cominges.

Saint Bertrand officiait souvent ; il prêchait chaque jour sur les mystères de notre sainte religion ; sa modestie, ses paroles douces élevaient les cœurs, remplissaient l'ame du plus parfait contentement : le temple du Seigneur n'était jamais assez grand pour contenir tous les fidèles qui venaient l'entendre.

Saint Bertrand était tellement convaincu que l'éducation religieuse des peuples des campagnes de son diocèse avaient besoin d'être réformée, qu'il parcourût les bourgs, les villages et les plus petits hameaux ; il y prêchait avec l'accent de la vérité, ne condamnait personne aux peines éternelles ; toutes ses paroles étaient celles de Jésus-Christ. Avec douceur, il ramenait les populations égarées et secourait les pauvres sans exiger d'avance qu'ils se réconcilias-

sent avec Dieu, regardant ce genre de réconciliation comme forcé par le besoin : il attendait tout de la douceur de ses paroles. Tous les pays, faisant partie de son diocèse, retentirent bientôt de ses vertus évangéliques et de ses pieuses libéralités. Chaque population voulait le voir, l'entendre; jamais il ne fut sourd à leur voix. Il parcourut le Bigorre, le Béarn : il dissipa dans plusieurs endroits les ténèbres de l'incrédulité.

A l'époque où il parcourait son diocèse, plusieurs villages avaient encore des restes de principes de paganisme : il était bien difficile de les faire entrer dans le sein de l'église catholique : saint Bertrand entreprit cette tâche pénible ; il y réussit malgré tout ce que faisaient contre lui les amis de l'irréligion. A ce sujet, voici ce qui lui arriva :

En parcourant le diocèse de Tarbes, il fut dans la vallée d'Azun ; il y fut accueilli religieusement par la plus grande partie de la population. Mais dans cette vallée, comme dans tous les pays, il existait des êtres endurcis pour qui la vérité est un rêve : ces ennemis de la religion traitèrent d'absurdes les paroles de saint Bertrand, déclamèrent contre lui et soutinrent qu'il voulait introduire dans leur pays des lois qui leur ôteraient la tranquillité. Un jour, ils le poursuivirent, l'injurièrent et coupèrent la queue de sa mule. Ces malheureux croyaient avoir

remporté une grande victoire, mais Dieu dans sa justice voulant punir les hommes qui avaient insulté celui qui était envoyé sur la terre pour prêcher ses paroles, et pour être son interprête; pendant cinq ans frappa la vallée dAzun de la plus grande stérilité : le soleil, pour elle, perdit de sa force; la nature fut engourdie; les plantes furent sans végétation; les troupeaux périrent : la désolation devint bientôt générale.

Saint Bertrand, malgré qu'il eût été insulté par une partie de la population, touché des malheurs de toute la vallée, adressa ses prières à Dieu pour les faire cesser, et lui demanda grâce pour cette population qui s'était seulement égarée un moment; les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, il ne cessa de l'implorer jusqu'à ce que Dieu lui eût accordé ce qu'il demandait. Dieu ne fut pas sourd à la voix de saint Bertrand : l'abondance reparut dans la vallée d'Azun. Toute la population, en reconnaissance d'un tel bienfait, donna annuellement au chapitre de saint Bertrand, tout le beurre qui se faisait dans leur vallée, pendant l'octave de l'Ascension. Ce don fut continué jusqu'à la révolution de 1789.

Ce passage sur la vie de saint Bertrand, est un des plus remarquables.

Non seulement Lion de Cominges, mais encore Auch, Tarbes et tous les pays qui dépendaient de ces villes furent les endroits

où les prédications de saint Bertrand firent le plus d'effet, tous les pays auraient voulu l'entendre, mais saint Bertrand ne voulut pas trop s'écarter de son diocèse, désirant avoir toujours les yeux fixes sur le troupeau qu'il dirigeait, troupeau qui toujours augmentait par le concours de personnes qui quittaient leur pays pour venir respirer le doux parfum de ses paroles qui faisaient naître la tranquillité de l'ame.

Je n'entrerai pas dans tous les détails de la vie de saint Bertrand, ni dans tout ce qu'il fit pour rendre les populations heureuses : plusieurs jours ne me suffiraient pas ; je dois cependant citer quelques miracles qui le firent canoniser ; entre autres fut, comme je vous l'ai dit, celui de la vallée d'Azun. Voici les autres :

Une femme possédée du démon tombait dans des convulsions affreuses ; elle fut conduite au pied de l'autel de l'église de Saint-Bertrand. L'aspersion que lui fit Saint-Bertrand la guérit.

Une femme accusée d'un péché, voulant le cacher, faisait les plus grands serments qu'elle ne l'avait pas fait. En jurant qu'elle n'était pas pécheresse, elle prit la main de saint Bertrand : de suite la main de cette femme se dessécha ; il n'y resta plus que la peau et les os.

Saint Bertrand commanda à un homme qui avait commis un crime de mettre sa

main dans l'eau froide : aussitôt sa main sacrilège fut brûlée.

Un général espagnol, nommé Sanctius Spurra, qui était au service du roi d'Aragon, mettait tout à feu et à sang dans les vallées des Pyrénées ; saint Bertrand, touché des malheurs dont les populations étaient victimes, alla trouver Sanctius et lui exposa combien sa conduite était contre l'humanité et contre le droit de la guerre, qu'il le suppliait d'arrêter un mal qui le rendait coupable aux yeux de Dieu, qu'un jour il en serait recompensé. Le général se rendit à la demande de Saint-Bertrand ; le meurtre, le pillage, l'incendie cessèrent ; quelque temps après, le général espagnol fut fait prisonnier par les Maures, et mis dans les fers ; il eut recours à saint Bertrand, le pria du plus profond de son cœur, et ses fers se rompirent : le lendemain il se trouva à Barcelone.

Ce miracle qui retentit dans tout Barcecelone, mit saint Bertrand en si grande vénération, qu'un ermitage fut élevé en son honneur, à l'endroit où est en ce moment le fort Mont-Joui, et une fête y fut instituée le 12 mai, en l'honneur de saint Bertrand.

Le miracle le plus étonnant de saint Bertrand, est la destruction d'un énorme crocodile, qui, on ne sait comment, était arrivé dans ces contrées : ce furieux animal dévorait hommes, femmes, enfants et bestiaux,

rien ne pouvait satisfaire sa voracité, ses écailles de fer résistaient aux dards et aux lances, les masses qu'on lui lançait étaient réduites en poussière; tous les pays qu'il parcourait étaient dans la désolation; une nombreuse cohorte d'hommes de guerre fut rassemblée, en rangs serrés, elle se présenta au terrible animal, mais rien ne l'émeut; de tout son corps sortit une vapeur semblable à un brouillard qui le fit disparaître aux yeux de ses ennemis : tous ceux qui quittaient leur rang pour traverser le brouillard et l'atteindre, disparaissaient; en peu de temps, la plus grande partie de la cohorte perdit la vie, le reste prit la fuite.

Il n'y eut que la main de saint Bertrand à laquelle Dieu en donna le pouvoir qui put anéantir ce monstre..

Saint Bertrand ne pouvait rester long-temps insensible au malheur qui accablait la population de son diocèse, une inspiration lui disait qu'il devait la sauver : il en rassembla une partie, se mit à sa tête, malgré les supplications de son clergé qui voulait l'en empêcher, mais rien ne put le retenir : il marcha vers le monstre, dont les yeux remplis de joie en le voyant, semblaient déjà le dévorer; mais saint Bertrand avec calme l'approcha, seulement armé d'une petite baguette d'osier, aussitôt le monstre recule épouvanté; mais saint Bertrand le suit, l'atteint, le frappe en lui disant : au nom de Jé-

sus-Christ, cesse de faire des victimes. Ces seules paroles furent plus puissantes que les dards, les lances et les javelots. Le monstre fit plusieurs bonds, retomba sur lui-même, présenta une gueule enflammée, se recourba en replis tortueux, et en écumant de rage vient aux pieds de saint Bertrand rendre le dernier soupir, au grand étonnement et à la joie de la multitude qui était accourue pour sacrifier sa vie plutôt que de laisser saint Bertrand, qu'elle regardait comme son père, être victime du terrible animal qui portait la désolation dans tout le pays.

Aussitôt que le monstre eut rendu le dernier soupir, toute la multitude se jeta à genoux, leva ses mains vers le ciel, et par ses prières remercia Dieu d'avoir donné à saint Bertrand le pouvoir de détruire l'animal qui désolait le pays ; saint Bertrand, touché des prières de la multitude, lui donna sa bénédiction, et rentra dans la ville au milieu d'acclamations universelles.

Le crocodile fut suspendu à la voûte de l'église, pour que les générations voient quelle est la puissance des hommes qu'une vie sans tache sur la terre rend Saints dans le Ciel.

Saint Bertrand prenaient des années, ses travaux apostoliques, le bien qu'il faisait, les jeûnes les privations qu'il s'imposait affaiblissaient ses forces ; il voyait arri-

ver avec calme et bonheur sa dernière heure, espérant être auprès de Dieu après sa mort; bientôt il sentit sa fin approcher. Un jour voyant qu'il était près de quitter le monde il se fit porter dans son église devant le maître autel, y prononça les actes de foi et d'espérance qui sans regret nous font quitter le monde. A ses derniers moments, il appela son clergé auprès de son lit de mort, il l'exhorta pour qu'il ne s'écartât jamais de la vérité, de la charité, de la piété, des vertus chrétiennes; et lui recommanda de ne pas abandonner le troupeau qu'il laissait sous sa garde; il lui recommanda aussi de conserver la concorde qui existait parmi eux et dans les populations sur lesquelles il devait veiller. Après ces exhortations, il leva ses yeux et ses mains vers le ciel, et avec la joie peinte sur ses traits, il rendit le dernier soupir, le 6 octobre 1126, après avoir gouverné le diocèse de Cominges pendant cinquante ans.

Des historiens le font mourir en 1129, en disant : puisqu'il fut canonisé en 1309, 180 ans après sa mort, en retranchant 180 de 1309, reste 1129. D'autres disent qu'il mourut en 1116.

Suivant les désirs de saint Bertrand il fut enterré dans une chapelle de son église, près celle de la Vierge; toutes les populations furent inconsolables; elles perdaient leur père; les larmes furent le plus bel ornement des

hommes qui accompagnèrent ses funérailles; sa tombe fut pendant bien long temps arrosée des pleurs de la multitude, et son souvenir, jusqu'à la fin des siècles, fera toujours la vénération des peuples.

Je ne dois pas oublier de vous donner le nom des évêques les plus marqnants qui ont occupé le siège épiscopal de Lyon de Cominges, dans lesquels je ne ferai pas figurer saint Bertrand, puisque je vous en ai parlé.

Le premier évêque fut nommé par Clovis premier de 498 à 500; en 506 il assista au concile d'Agde, il se nommait Suavi.

Prœsidius lui snecéda ; il fut au concile d'Orléans en 533.

Amélius ; cet évêque, sans avoir assisté au concile d'Orléans, en 549, y souscrivit.

Rufinus qui fut au quatrième concile de Macon en 585; c'est à ce concile que fut établi la dîme et qu'il fut délibéré, mais sans succès, que les femmes devant être regardées comme pure matière, devaient être mises au rang des animaux; cette délibération fait voir l'ignorance du 16e siècle et le pouvoir souverain du clergé.

Bernard, en 1035; cet évêque signa plusieurs dotations faites à l'abbaye de Coxane,

Guillaume, en 1060.

Roger de Nir, vers 1110, et qui mourut en 1143.

Bertrand de Goth, vers 1300; il devint pape sous le nom de Clément V.

Bernard, qui fut au concile de Lavaur en 1360.

Bertrand de Chanac, qui fut élevé au cardinalat par Grégoire II, et qui mourut à Avignon en 1374.

Amélie de Lantres, qui fut élevé au cardinalat par le pape Urbain II et Grégoire XI; il mourut à Avignon en 1390.

Jean de Mauléon, qui fut évêque en 1524.

Jean de Bertrand, qui fut ensuite archevêque de Sens, et cardinal sous le pape Adrien VI ou Clément VII.

Charles Garaffa Napolitain.

Pierre d'Albret.

Charles de Bourbon, frère naturel d'Henri IV; ce fut ce prélat qui fit ruisseler le sang dans Toulouse en 1589.

Urbain de Saint-Gelain, qui fit beaucoup parler de lui dans les guerres civiles de religion.

Le dernier évêque fut Mgr. d'Osmond.

Dans cette nomenclature il y a sûrement des erreurs de date, n'ayant pu me procurer les manuscrits nécessaires pour me fixer positivement à ce sujet.

Dans les évêques de Saint-Bertrand il y en a eu deux qui furent pape sous le nom de Clément V et Innocent VIII, six cardinaux et plusieurs archevêques.

Saint Bertrand fut canonisé, d'après ce qui est assuré par le pape Clément V, le seize janvier 1309. Je n'entrerai pas dans les

détails de sa canonisation, les divers miracles qui se firent sur son tombeau, furent les raisons qui décidèrent le pape à le canoniser; (ce fut Clément V qui transféra le siège papal à Avignon. Pendant l'espace de soixante-dix ans sept évêques siégèrent dans cette ville).

Clément V institua un jubilé à Saint-Bertrand; ce jubilé se renouvelait tous les vingt-cinq ans; il durait quarante-huit heures: commençait le mercredi aux premières vêpres de la fête de l'apparition de Saint Bertrand, et finissait aux deuxièmes vêpres de la fête de l'invention de la Sainte-croix; ceux qui le suivaient obtenaient la remission de leurs péchés et gagnaient les indulgences; il s'annonçait au son des trompettes qui ne cessaient pas de sonner; à ce moment, quand il a lieu, il s'annonce au son des cloches qui ne cessent de sonner pendant quarante-huit heures.

Clément V institua aussi trois fêtes à Saint-Bertrand: une le 5 octobre anniversaire de sa mort, une le 16 janvier, jour où ses reliques furent retirées de son tombeau, et une le 2 mai, époque du jubilé.

Le jubilé de Saint-Bertrand est fort simple, il n'en est pas de même de celui qui existait chez les Hébreux; ce dernier avait lieu tous les sept ans, il s'appelait jubilé sabatique; les Juifs avaient la permission de travailler pendant six ans, mais la septième

année, ils ne devaient rien faire, devant pour leurs besoins s'en rapporter à la providence. Pendant l'année sabatique, tous les biens étaient en commun, les dettes étaient remises à tous ceux qui étaient reconnus être dans l'impossibilité de les acquitter.

Le deuxième jubilé des Hébreux avait lieu tous les cinquante ans, il s'appelait l'année jubilaire; ce jubilé, outre les avantages du premier, avait ceux que je vais vous expliquer.

Les esclaves non affranchis le devenaient, chacun rentrait dans la possession des biens de ses ancêtres, n'importe de quelle manière les biens eussent été vendus ou aliénés. Voici la signification des avantages du jubilé des Hébreux :

1o L'affranchissement des esclaves signifiait l'entière délivrance du péché par la mort de Jésus-Christ ;

2o La rentrée dans les biens signifiait le retour au royaume des cieux, ancienne habitation de nos pères, dont le péché nous avait dépouillé.

Ce jubilé fort extraordinaire n'a aucun rapport avec celui qui avait lieu à Saint-Bertrand et celui qui a encore lieu, le dernier fut en 1839 : on vient y faire des prières, faire dire des messes, se mettre en état de grace et communier ; on estime à 25 ou 30,000 le nombre des personnes qui vien-

nent y faire leur dévotion ; les cérémonies s'y font avec la plus grande pompe, les chants adressés au Seigneur remplissent l'ame de contentement, chacun voit aussi avec plaisir l'heure de sa réconciliation avec le Seigneur, on ne peut s'empêcher de verser des larmes de joie en regardant des troupes innombrables de vieillards, d'hommes, de femmes, d'enfants accourant de plusieurs départements pour demander aux pieds des autels que Dieu leur pardonne leur faute, et la force de ne plus en commettre ; quand cette multitude a reçu la communion, elle semble allégée d'un pesant fardeau, ce qui fait voir combien est sublime notre religion et combien elle fait naître en nous de bonheur.

Beaucoup d'auteurs ont parlé de la ville de Saint-Bertrand ; les uns sous le nom de Lugdunum-Convenarum, d'autres sous celui de Lyon de Cominges, les derniers sous le nom de Saint-Bertrand. Voici les auteurs principaux :

Strabon, Pline, Ptolémée, Saint Jérôme, Grégoire de Tours, Marca, Duchesne, Moreri et Fleuri.

Strabon n'a pu parler que de ce qu'était Lugdunum-Convenarum, puisqu'il est né vers l'an 10 à l'an 15 de l'ère chrétienne, et qu'il est mort vers la fin du règne de Tibère.

Pline n'a pu parler comme Strabon que

de Lugdunum-Convenarum, puisqu'il est mort l'an 79 de l'ère chrétienne.

Ptolémée n'a pu parler comme les précédents que de Lugdunum-Convenarum, puisqu'il existait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne.

Saint Jérôme étant né en 340, et étant mort en 420, ne peut avoir parlé que de Lugdunum-Convenarum.

Grégoire de Tours, étant né en 544 et mort en 595, comme les précédents ne peut avoir parlé que de Lugdunum-Convenarum.

Marca étant né en 1594, Moreri, en 1643, Fleury, en 1643. Ces historiens ont parlé de Saint-Bertrand à peu près comme nous le voyons aujourd'hui; ainsi, il faut bien distinguer ce que disent les anciens historiens avec les modernes.

Aprés avoir fini tous ces détails sur Saint-Bertrand, M. de Saint-Rémi nous dit, si cela ne vous contrarie pas, remettons à demain la visite que nous devons faire à l'église pour en examiner toutes les beautés. En voyant ce qui existe, aisément vous vous figurerai ce qui a été détruit par le temps, faute de réparation. Nous acceptâmes la proposition de notre savant ecclésiastique, en remettant au lendemain matin à aller visiter l'église; remerciâmes M. de Saint-Rémi de toutes ses complaisances, entrâmes à notre hôtel, réfléchissant sur tout ce qu'il nous avait appris.

Comme nous en étions convenu, nous nous rendîmes chez Monsieur de Saint-Rémi; un excellent déjeuner nous attendait; après le bonjour et les salutations d'usage, nous nous mîmes à table. Madame Darcourt et Madame d'Etieuil furent je crois plus aimables qu'elles ne l'avaient été jusqu'à ce jour. Deux chanoines de Toulouse qui se trouvaient à Saint-Bertrand, faisaient partie du déjeuner; ces deux chanoines, hommes d'esprit, partageaient les bons principes de religion de Monsieur de Saint-Rémi. Madame d'Etieuil, traita avec une délicatesse, un tact admirable et un accent parfait de vérité, diverses questions spirituelles qui furent mises en avant. Une polémique gaie, remplie de traits vifs piquants, nous fit passer des instants délicieux. Les deux chanoines furent tellement enchantés de Madame d'Etieuil, qu'après le déjeuner ils me dirent: Monsieur, que vous devez être heureux de vous trouver chaque jour avec Madame d'Etieuil, c'est une véritable divinité, un ange descendue sur la terre. Je leur répondis seulement : c'est une femme.

Le déjeuner fini, nous nous disposâmes pour aller voir l'église de Saint-Bertrand, mais Monsieur de Saint-Rémi nous dit : avant de l'aller voir, je crois qu'il est nécessaire que vous sachiez ce qu'elle a été et nous proposa d'aller dans son jardin, dans le bosquet où nous avions déjà été; trouvant sa

réflexion juste, nous nous rendîmes dans le bosquet où ses détails historiques nous avaient portés tant d'intérêt. Les deux chanoines qui devaient nous quitter après le déjeuner, ne purent s'empêcher de venir avec de nous; le plaisir qu'ils éprouvaient en voyant et en entendant les réflexions justes de Madame d'Etieuil, leur faisaient oublier qu'ils devaient se rendre à Toulouse.

Aussitôt que nous fûmes dans le bosquet, M. de Saint-Rémi, commença en ces termes l'historique de l'église de Saint Bertrand:

Ce qui rendait célèbre la petite ville de Saint Bertrand, ce sont non-seulement les faits historiques qui s'y rattachent, mais encore son église, ses évêques et la grande quantité de personnes que la dévotion y attire, surtout à l'époque du jubilé. Il faut se reporter au temps où l'église de Saint-Bertrand fut bâtie pour juger de sa magnificence, et examiner le lieu où elle est située. Les personnes qui n'ont d'autre instruction que les *on dit* populaires, vous disent l'époque où l'église de Saint-Bertrand a été bâtie est celle où ce saint existait, puisqu'elle porte son nom. C'est une erreur des plus grandes : elle fut fondée sous Clovis Ier, premier roi chrétien, vers l'an 500. Cependant en examinant avec attention diverses parties de son architecture, on doit avec raison penser qu'après avoir été détruite, elle fut relevée par saint Bertrand, et que dans

le principe elle était un monument du paganisme, élevé à l'époque où Pompée fonda Lugdunum-Convenarum ; ou qu'elle fut un monument romain, élevé dans le deuxième ou troisième siècle de l'ère chrétienne. Ce qui doit faire penser qu'elle existait avant Clovis, et que la religion chrétienne y était exercée, c'est que ce prince y établit un évêque et un chapitre. Le premier évêque de Lyon de Cominges se nommait Suavi ; il assita au Concile d'Agde en 506. Il faut donc croire qu'à cette époque il y avait à Saint-Bertrand (Lyon de Cominges, Lugdunum Convenarum) une église importante, puisque Clovis y plaça un évêque.

Sans m'arrêter à toutes les controverses qui peuvent être élevées à ce sujet, je suis de l'opinion qu'elle date du deuxième ou troisième siècle de l'ère chrétienne, l'an 900 à 1000 de Rome, mais qu'elle a été progressivement restaurée et embellie, de manière à faire croire que sa fondation est plus moderne. Ne voulant pas engager une polémique avec les historiens qui ont écrit, polémique qui n'aurait aucun résultat positif, je maintiens seulement mon opinion, sans cependant réfuter entièrement celle des historiens qui en ont parlé, n'ayant pas la prétention de croire que ceux qui ne pensent pas comme moi sont dans l'erreur.

Il y a environ un siècle, quand on voyait l'église de Saint-Bertrand, on pouvait pen-

ser que toutes les richesses y étaient réunies, richesses qui étaient la suite de dons que les fidèles lui faisaient chaque jour.

La hardiesse de la voûte, qui dans l'intérieur n'a aucun pilier pour la soutenir, est remarquable; à l'extérieur il en existe seize; ces piliers dépassent en hauteur la couverture; C'est à tort que des historiens ont dit que l'église de Saint-Bertrand était bâtie en marbre blanc de Saint-Béat; elle est bâtie en pierre du pays, qui ressemble à du marbre gris; ses pierres sont parfaitement taillées et parfaitement assemblées; en examinant l'architecture de ce chef-d'œuvre des temps anciens, sa conservation, on serait tenté de croire qu'il sort de la main de l'ouvrier. On doit remarquer que généralement, les monuments anciens, surtout ceux élevés par les Romains, sont presque indestructibles, tandis que ceux élevés depuis quelques siècles, et particulièrement de nos jours, tombent en ruines peu de temps après leur construction.

Dans l'intérieur de l'église on remarque encore le buffet de l'orgue et les boiseries qui sont d'un travail remarquable; ces chefs-d'œuvres sont dûs à la pieuse libéralité de Mgr. l'évêque de Mauléon. Sous François 1er. pendant long-temps on montrait dans un meuble précieux les pantoufles, la chape, la mitre et les gants que portait saint Bertrand, ainsi que son anneau, sa crosse et

quantité d'autres ornements dont il faisait usage aux jours de grande fête; tous ces ornements inspiraient le plus grand respect à ceux qui venaient les voir; je ne sais ce qu'ils sont devenus. Ce qui y faisait le plus l'admiration des fidèles, c'était le tombeau de saint Bertrand: quoiqu'il se soit en partie dégradé, il conserve encore une grande partie des ornements qui le décoraient. Voici ce qu'il était :

Le pape Clément V qui avait été évêque de Lyon de Cominges, fit placer le tombeau de saint Bertrand derrière le maitre-autel de l'église; il était en pierres parfaitement sculptées; de chaque côté existait une niche, dont l'une se fermait avec une grille en fer; elle renfermait le corps de saint Bertrand; cette niche, qui avait la forme d'un tombeau, était couverte de lames de cuivre dorées et ornées de quelques figures; on ne voyait jamais les reliques qu'à l'époque du grand jubilé, quand on les portaient processionnellement. Dans l'autre niche était une châsse d'argent renfermant la tête de saint Bertrand, qui avait conservé toutes ses dents; cette niche était tapissée de damas vert, relevée par des cordons avec de gros glands d'argent; les portes qui la fermaient étaient en fer doré; les jours de grande fête on ouvrait la grille pour que les fidèles pussent l'admirer et adresser leurs prières à saint Bertrand; en dehors les deux niches étaient enrichies de divers or-

nements et de peintures représentant les divers miracles remarquables de saint Bertrand; en avant était un autel en marbre blanc où l'on disait des messes à chaque heure du jour et où l'on venait en foule adresser des prières à saint Bertrand.

On remarquait encore dans l'église de Saint-Bertrand, le mausolée élevé à Hugues de Chatillon, il était placé dans la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, que cet évêque fit construire; il date de 1352, ce mausolée était remarquable tant par sa forme, que par ses sculptures; en voici le détail: Hugues de Chatillon en marbre blanc est couché sur le mausolée; sur les quatre côtés de ce mausolée existaient divers sujets ayant plus ou moins d'intéret; sur le mur qui est en face, on lisait l'inscription suivante:

ANNO DOMINI M. CCC. LII. DIE QUARTA MENSIS OCTOBRIS OBIIT REVERENDVS IN CHRISTO PATER DOMINVS HVGO DE CASTEGLIONE DEI GRATIA EPISCOPVS CONVENARVM QVI HANC CAPELLAM CONSTRVXIT ET PROESENTEM CATHEDRALEM CONSVMAVIT CVJVS ANIMA REQVIESCAT IN PACE. AMEN.

Traduction : L'an 1352, le 4 octobre, mourut le seigneur Hugues de Chatillon, par la grace de Dieu évêque de Cominges,

qui fit construire cette chapelle et qui fit finir l'église cathédrale; que son ame repose en paix. Ainsi soit-il.

Sur le côté droit en entrant dans l'église est une porte; elle conduit à l'ancien cloître qui était fort beau : des colonnes d'une très belle sculpture l'ornaient; ces colonnes étaient chargées de divers bas-reliefs très remarquables; on voyait dans ce cloître beaucoup d'inscriptions et de tombeaux qui ont été enlevés en grande partie pour orner les musées des antiques de diverses villes, particulièrement celui de Toulouse. Il y avait un caveau qui servait de sépulture aux membres du chapitre; il était toujours fermé; ce cloître dans lequel on remarquait trois salles fort vastes et parfaitement ornées, faisait l'admiration de tous les véritables amateurs de la belle architecture; il était entièrement couvert. Voilà ce qu'étaient l'église et le cloître de Saint-Bertrand; à ce moment, comme vous paraissez le désirer, allons voir ce qui reste de l'un et de l'autre.

Nous quittâmes le bosquet pour aller visiter l'église et le cloître. Les deux chanoines comme des anciens abbés de cour s'étaient emparés de Madame Darcourt et de Madame d'Etieuil, de manière à ce que M. Darcourt et moi ne pouvions plus en approcher, ce qui prouve l'empire que les femmes ont sur notre sexe : dans tous les rangs de la société elles nous font oublier ce que nous

sommes, et nous font devenir leurs esclaves.

En arrivant à l'église nous examinâmes son extérieur et vîmes qu'à l'exception de quelques dégradations elle est ce quelle a toujours été; avant d'entrer dans l'intérieur, nous fixâmes notre attention sur le portail qui est on ne peut plus remarquable dans son ensemble; il est partie en marbre blanc et soutenu de chaque côté par des colonnes dont les chapiteaux sont très-bien sculptés; ils représentent divers sujets relligieux que nous ne pûmes deviner; audessus de la porte est une grande pierre en marbre blanc sur laqnelle est sculptée l'adoration des mages, demi-grandeur naturelle; à gauche du portail incrusté dans le mur, on voit deux inscriptions si peu lisibles que nous ne pûmes les déchiffrer.

Après avoir examiné dans tous ses détails le portail de l'église, nous montâmes à la tour pour admirer dans toute son étendue le panorama immense qui s'y développe. Il faut du courage pour monter à cette tour, l'escalier, qui est en marbre, étant trèsétroit et fort rapide; mais quand on est à sa plus grande élévation, on est loin de regreter ses peines; tout ce qui se présente à la vue est magnifique : un immense vallon se développe; il est entrecoupé par divers monticules, des bois, des bosquets et des prairies; la Garonne y serpente en sens divers. Tout cet ensemble forme un jardin enchan-

teur. Ce beau et délicieux vallon est fermé dans sa plus grande partie par la chaîne des Pyrénées, dont les monts, entassés les uns sur les autres, présentent dans des endroits un hiver continuel; dans d'autres la fraîcheur du printemps; on y voit aussi des rochers autour desquels tout est de la plus grande aridité. L'autre partie du vallon est fermé par les hauteurs où se trouve Saint-Gaudens. De distance en distance, les échappées qui se trouvent entre les monticules laissent voir des points de vue charmants. La Garonne, roulant ses eaux, qui sont presque toujours claires et limpides, souvent retournant sur elle-même; les rochers et les monticules lui fermant quelquefois le passage, ajoute au spectacle réellement merveilleux qui se développe à vos yeux. Nous ne pouvions nous empêcher d'admirer ce panorama immense. Notre imagination nous faisait voir tout ce qui s'est passé depuis l'époque où le grand Pompée y est venu fonder Lugdunum Convenarum (Lyon de Comminges, à présent Saint-Bertrand). Nous y voyions les armées de Gontrand et de Gondebaut s'entrechoquer; nous y voyions le fer, le feu, la flamme faire de ce beau pays un théâtre de carnage; les vieillards, les femmes, les enfants quittant le lieu de leur naissance pour fuir une soldatesque sans frein, ne trouvant de bonheur que dans le meurtre, le viol et l'assassinat; nous y voyions

le spectacle affreux des guerres de religion, où des hommes s'égorgeaient pour satisfaire leur ambition en prononçant les paroles de Dieu auxquelles laplupart ne croyaient pas; ce spectacle que nous représentait notre imagination, nous retint plus d'une heure au haut de la tour; nous eûmes beaucoup de peine à en faire descendre Madame Darcourt et Madame d'Etieuil dont l'imagination, plus vive que les notres, ne pouvaient s'empêcher de faire mille réflexions plus justes les unes que les autres en nous disant à tout instant : voyez cet endroit, il est incendié par les catholiques; voyez cet autre, il l'est par les protestants; voyez cette troupe, le crucifix d'une main, le poignard de l'autre, égorgeant ces hommes, ces vieillards, ces enfants sans défense et se livrant à tous les excès envers les femmes; voyez aussi avec quelle rage ces hommes démolissent cette église ; voyez plus loin l'horrible trahison qui tend la main en même temps qu'elle assassine.

Pendant plus d'une heure que nous restâmes à la tour, Madame Darcourt et Madame d'Etieuil, nous firent voir toutes les horreurs qui ensanglantèrent le beau vallon de Saint-Bertrand. Nous descendîmes de la tour le cœur et l'amė malades, en pensant à tout ce qu'elles nous avaient fait voir. Les ecclésiastiques qui étaient avec nous et qui avaient pris un grand intérêt à tout ce que

disaient ses dames, qnand elles eurent fini leur adressèrent ces paroles :

« Mesdames, prions pour que notre belle patrie ne voit plus ces horreurs, et qu'elle ne soit plus déchirée par les enfants qu'elle a vu naître; combien de grands hommes, de grands génies, de cœurs vertueux, les guerres de religion ont fait succomber! combien de sang généreux elles ont fait verser! Mesdames, ne nous affligeons pas l'ame par d'aussi affreux souvenirs, dissipons les nuages obscurs qu'ils font élever autour de nous, éloignons de notre idée les craintes de voir un jour se renouveler les excès que nous déplorons.

« L'unité qui existe dans le gouvernement, la seule volonté des pouvoirs de l'état qui agit, les lois étant les mêmes pour tous, la force militaire étant une, dépendante d'un seul maître, les propriétés étant partagées entre les mains de la plus grande partie de la population, l'industrie étant libre, tous les hommes pouvant suivant leur capacité parvenir aux emplois, les grands de l'état étant soumis à la loi commune, la religion libre sans fanatisme, sans contrainte, tous ces avantages dont nous jouissons nous sont un sûr garant que les malheurs des temps passés dont vous venez de nons faire le tableau, ne se renouvelleront pas. »

Les paroles de ces excellents ecclésiastiques, nous firent oublier tout ce qu'avait

de triste le tableau que venaient de nous faire Madame Darcourt et Madame d'Etieuil.

Après être descendu de la tour, nous entrâmes dans l'église; elle offre une seule nef très-élevée et très-hardie, ses arceaux n'ont rien d'extraordinaire, aucune sculpture remarquable n'y fixe l'attention, autour de l'église sont huit chapelles dédiées à divers saints, les plus remarquables sont celles de saint Jean et de la Vierge; dans cette dernière existe encore le tombeau-mausolée de Hugues de Chatillon, c'est un chef-d'œuvre de sculpture qu'on ne peut se lasser d'admirer, surtout, quand on remonte à l'époque où il fut élevé; ce qui est le plus remarquable dans ce monument, c'est la grande quantité de petits personnages qui sont sculptés sur les côtés du tombeau, quoique très-petits ils ont généralement les attitudes et les expressions naturelles suivant ce qu'ils représentent. Hugues de Chatillon couché sur son tombeau, et tous les détails de ses vêtements sont d'un fini admirable.

Les chapelles qui entourent l'église sont très-bien ornées, elles sont fermées par des grilles en fer plus ou mois belles.

Ce qui existe de plus remarquable dans l'église, ce sont les boiseries qui entourent le chœur, celles de l'orgue, celles de la chaire et celles du confessionnal : ce sont des chefs-d'œuvre dont on ne peut se faire une idée qu'en les voyant, quoique les arts

aient fait beaucoup de progrès depuis qu'elles sont faites (sous François 1er). Je suis, persuadé qu'on ne trouverait aucun menuisier capable d'en faire de pareilles. Tout, dans le plus petit détail, est admirable, particulièrement les stalles qu'occupaient les grands dignitaires de l'église.

Les principales sculptures que l'on voit sur les stalles, sont : la charité, la prudence, la foi, l'espérance, la justice, la force sous la figure de femmes. Cela prouve que les menuisiers et les artistes qui ont fait ces sujets, savaient rendre hommage aux femmes ; en cela, ils imitaient les Grecs et les Romains ; ce qui ne peut paraître étonnant en se reportant à l'époque de François 1er, où elles furent faites ; on sait que sous le règne de ce prince, les femmes exerçaient un pouvoir souverain.

L'orgue, le confessionnal, la chaire qui sont à gauche en entrant dans l'église, ne le cèdent en rien aux boiseries des stalles, mais malheureusement il ne reste plus à l'orgue qu'un petit jeu, les autres jeux ont été enlevés en 1793.

Le maître autel du chœur est bien sans avoir rien de grandiose ; derrière, est un autre autel au-dessus duquel, dans des espèces de niches, sont placées les reliques de saint Bertrand ; ces niches sont comme elles ont toujours été, mais elles sont moins richement ornées. Sur les murs extérieurs de

ces monuments sont douze tableaux très-mauvais, ils représentent les divers miracles de saint Bertrand et divers passages de sa vie.

Dans la plupart des chapelles sont des inscriptions dont plusieurs ne sont pas lisibles, elles sont toutes du 13 et du 14e siècle, il n'est pas étonnant qu'elles ne datent que de cette époque, puisqu'il est assuré que l'église telle qu'elle est, date seulement du mêmme tems, ce qui doit paraître extraordinaire, c'est qu'il n'existe pas d'inscriptions du 15e siècle, et siècles suivants.

La carcasse du crocodile qui a dévoré une partie des habitants du Comingeois, qui mit une armée en fuite, est pendue à un mur à côté d'une chapelle qui est à droite en entrant dans l'église. Sa forme, ses écailles ne sont plus ce qu'elles étaient; sept à huit siècles l'ont tellement changé tant en grosseur qu'en longueur, qu'à ce moment, c'est le squelette d'un crocodile d'une très-petite espèce.

Après avoir fait plusieurs fois le tour de l'église, admiré les boiseries, nous fûmes visiter les restes du cloître : une partie des arcades est intacte, elles sont en marbre rouge et blanc, leurs sculptures sont belles pour l'époque où elles ont été faites, on voit parfaitement par ce qui reste de ce cloître ce qu'il était : dans la partie qui est encore couverte, existent huit tombeaux en

pierre, ils sont fort grands, de manière à faire croire que ce sont des hommes de sept à huit pieds qui y reposent en paix. Sur plusieurs existent des armes et divers attributs; d'après les inscriptions qui sont au-dessus, quoique qu'elles soient peu lisibles on voit que ce sont des tombeaux de chanoines, elles datent de 1204, 1207, 1210; trois de 1270, deux de 1300, 1311, 1312, 1313, 1314, 1329; deux de 1330, 1351 et 1361. Beaucoup d'autres tombeaux existaient, mais ils ont été enlevés pour enrichir divers musées.

Ayant vu tout ce que l'église et le cloître avaient de remarquable, nous priâmes monsieur de Saint-Rémi de nous promener dans la ville pour voir si nous y découvririons quelque chose méritant intérêt; nous commençâmes notre promenade extérieurement autour des murailles; à tout instant, nous nous arrêtions pour examiner la vue, quoiqu'elle soit beaucoup moins étendue que celle qui existe au sommet de la tour de l'église.

Les murs d'enceinte de Saint-Bertrand, font le tour du monticule sur lequel est située cette ville; il n'y a entre eux et les précipices qui les entourent qu'un chemin fort étroit. Dans ces murs on distigue facilement la date de leur construction et les diverses époques où ils ont été relevés de leur ruine. On ne peut mettre en doute que

leur base soit une construction romaine; on voit parfaitement celles qui datent des 6e et 7e siècles de l'ère chrétienne, celles du 15e et 16e siècles et celles entièrement modernes : ces diverses constructions méritent une attention toute particulière et prouvent le degré de décadence de la bâtisse dans ce genre. Nous examinâmes les rochers d'où Gondebaut fut précipité ; ce rocher est à vingt pas des murailles ; il se nomme rocher Matacan ; il s'élève de 50 à 60 toises (116 mètres 940 millimètres) au-dessus du sol des précipices. En examinant cet endroit, nous ne pûmes nous empêcher de faire des réflexions sur la fin malheureuse de Gondebaut.

Que de souvenirs fait naître Saint-Bertrand ! Les bases de ses murailles font penser à Pompée qui finit si malheureusement ses jours en touchant la terre égyptienne; on pense à des milliers de guerriers qui en signalant leur valeur sous ses murailles, y ont trouvé une mort glorieuse pour le service de leur patrie et de leur souverain : patrie et souverain ne faisant qu'un quand ce dernier est juste. En examinant la porte du nord de Saint-Bertrand, on voit l'horrible trahison donnant la main à son ennemi pour lui enfoncer plus facilement le poignard dans le sein.

Les murs qui s'élèvent sur les anciens murs romains, rappellent les guerres de

de religion des 16e et 17e siècles : tout est souvenirs dans Saint-Bertrand, dans le moindre vestige de muraille on y voit la main des anciens maîtres du monde; il est impossible même à l'imagination la moins impressionnable de faire un pas sans avoir à l'idée, que l'on foule à ses pieds les cendres de milliers de malheureux qui ont été victimes du fanatisme religieux et politique, suite d'un siècle de superstition et de non-civilisation.

Madame Darcourt et madame d'Étieuil avaient la tristesse peinte sur les traits en voyant par les ruines qui existent ce que furent les hommes et ce qu'ils seraient sûrement, si un gouvernement sage ne retenait pas avec force les rênes qui maintiennent les peuples dans les limites d'une sage liberté, qui les empêche de tomber dans l'anarchie, le désordre et la guerre civile.

En faisant le tour des murailles de Saint-Bertrand, nous vîmes sur une pierre incrustée dans une muraille près la porte de Valcabrère, l'insription suivante :

Taxe du poisson pendant le carême 1661.

Truites, cinq deniers la livre.

Siéges, trois deniers.

Loches, trois deniers.

Cabillas, deux deniers.

de cette époque, à l'étendue de la France, à la dépréciation de l'argent, à la civilisation, aux canaux, aux routes, à notre marine, aux pensions que fait l'Etat, enfin à tous les besoins que se sont créés les hommes, besoins qui ont entraînés le gouvernement à des dépenses énormes, on verra clairement que les onze cents millions que l'on paie actuellement sont encore loin d'équivaloir aux quatre millions sept cent mille francs que l'on payait sous Louis XI.

Ces réflexions de Madame d'Etieuil, que je crois justes, nous firent voir que les personnes qui crient toujours après les impôts, ne calculent pas la dépréciation continuelle de l'argent, les besoins toujours naissant du gouvernement, par suite de ceux des populations; elles ne calculent pas que la solde des troupes depuis soixante ans est plus que triplée, que les pensions sont réglées en raison de l'augmentation de solde, que la population augmentant, les maisons de secours les hôpitaux deviennent plus nombreux, et qu'en général les charges de l'état marchent en raison de l'augmentation de population, de la civilisation, et que plus la civilisation marche en avant, plus elle fait naître de nouveaux besoins. Malgré les cris continuels de beaucoup de gens, je dirai toujours : le thermomètre de l'aisance des peuples est le produit des contributions indirectes qui portent particulièrement sur la classe

ainsi dans la même proportion, pendant le même laps de temps qui s'est écoulé depuis 1661 (181 ans) celui qui aujourd'hui a mille francs de rente qui suffisent à ses besoins, il lui en faudra quarante-huit mille; mais il n'est pas à présumer que cela existe, car toutes les mines du Pérou seraient-elles converties en monnaie, elles ne suffiraient pas aux besoins des populations; cependant une révolution monétaire est inévitable, à moins qu'une commotion politique change la valeur des monnaies en faisant disparaître une grande partie de celles qui existent, ou que les mines d'or et d'argent par une révolution terrestre disparaissent.

En suivant la progression des impôts depuis et y compris Charles VII, voici ce qu'ils étaient :

Sous Charles VII, on payait un million cinq cent mille francs.

Sous Louis XI, on payait quatre millions sept cent mille francs.

Sous Charles VIII, on payait six millions.

Sous Louis XII, on payait sept à huit millions.

Ensuite, ils augmentèrent avec une progression étonnante. En 1842, on paie onze cent millions.

Si on ajoute aux impôts qui se payaient sous Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII, les dîmes, les droits seigneuriaux, ensuite que l'on se reporte à la population

partie de cette population fût au bas du monticule où elle est située.

En examinant le tour de l'église, nous vîmes que des murs fort épais l'avaient entourée et que peut-être cet endroit avait été la citadelle de Lugdunum-Convenarum; l'ancienneté de ces murs qui paraissent être beaucoup plus antiques que ceux de l'église, peuvent en être une preuve. Sans assurer positivement cette opinion, je la crois trés-rationnelle.

En nous promenant dans les rues de la ville, qui sont presque toujours désertes; nous vîmes plusieurs maisons très-belles qui sont louées de 50 à 60 francs par an; il en est beaucoup qui ne trouvent pas de locataires à ce prix. D'après leur étendue et leur construction, il est à présumer qu'elles ont servi de logement à de très-hauts personnages et au chapitre; on voit aussi des maisons fort anciennes qui ont des armes au-dessus de leurs portes; en les examinant avèc attention on remarque qu'elles datent de plusieurs siècles et qu'elles sont loin pour la construction d'avoir le luxe de celles qui sont beaucoup plus modernes, ce qui prouve que plus nous marchons en avant, plus les désirs des hommes augmentent, n'importe à quelle classe de la société ils appartiennent.

L'ancien évêché qui est à la porte de Valcalcabrère est des plus simples et tellement

simple qu'un modeste bourgeois s'en contenterait à peine : point de porte cochère, ce qui prouve qu'à l'époque où il y avait un évêque à Saint-Bertrand, il n'avait pas un brillant équipage ; mais à mesure que le luxe s'est introduit dans toutes les classes de la société, le clergé n'a pas voulu rester en arrière ; alors les évêques de Saint-Bertrand ne trouvant pas leur palais épiscopal assez brillant, ont quitté cette ville et sont venus faire leur demeure à Saint-Gaudens, jusqu'à la révolution de 1789, dans un palais qui existe encore, et en éte, dans un château près le village d'Alan.

Ayant vu tout ce qui pouvait piquer notre curiosité à l'extérieur et dans l'intérieur de Saint-Bertrand, nous dirigeâmes nos pas vers l'hôtel de Lyon de Cominges, où nous étions descendus. Cet hôtel est parfait; tous les étrangers qui vont visiter Saint-Bertrand doivent y descendre : honnêteté, prévenances, bons lits, bon service, tout s'y trouve réuni. Devant cet hôtel, nous examinâmes une très-belle maison ; sur sa porte est une inscription sur laquelle on lit : *Musée Pyrénéen*. Nous prîmes cette inscription pour une plaisanterie ou du charlatanisme ; cependant nous ne pûmes résister au désir qu'elle nous inspira de voir le musée pyrénéen de Saint-Bertrand. Tout en pensant que notre curiosité serait grandement punie, M. de Saint-Rémi nous pro-

posa de nous presenter au propriétaire du musée pyrénéen ; de grand cœur, nous acceptâmes sa proposition, surtout quand il nous eut dit que le propriétaire était M. Boubée. Au nom de M. Boubée, notre désir augmenta, ayant souvent entendu parler de ce savant géologue, faisant partie de plusieurs sociétés littéraires et scientifiques.

M. de Saint-Rémi nous présenta à M. Boubée qui nous reçut avec toute l'honnêteté possible. Après lui avoir fait part du but de notre visite; promptement il s'empressa de nous ouvrir les portes de son musée.

Nous entrâmes d'abord dans un bel appartement dont les murs sont tapissés de tableaux, la plus grande partie représentant des vues des Pyrénées. Par plusieurs numéros que quelques-uns portent. On voit qu'ils ont eu l'honneur de l'exposition de 1841 à Paris, ce qui prouve qu'ils ne sont pas sans mérite; d'autres, sans avoir eu cet honneur, sont d'un bel effet; les teintes sont parfaitement ménagées et généralement touchées avec beaucoup de discernement et d'une bonne composition. Cependant deux tableaux, représentant des femmes pour sujet principal ont quelques défauts dans leur ensemble; mais les têtes des principaux personnages sont parfaites d'exécution.

Du salon des tableaux nous passâmes dans celui d'ornithologie. Il réunit toutes les différentes espèces d'oiseaux qui exis-

tent dans les Pyrénées. La quantité en est considérable; il en est qui sont on ne peut plus curieux. Nous restâmes fort long-temps dans ce salon à examiner les centaines de volatilles qui y sont rassemblés. On y voit aussi plusieurs espèces de quadrupèdes, tels que l'izard, le bouquetin, le loup, le renard, l'écureuil, etc. Quelques reptiles s'y font aussi remarquer, entr'autres un serpent d'environ un mètre et demi de longueur. Ce serpent a été pris dans les environs de Saint-Bertrand.

Du salon d'ornithologie nous passâmes dans celui des minéraux. Nous examinâmes avec la plus grande attention tous les échantillons de minéraux. Nous nous attachâmes particulièrement au plomb argentifère et à tous les échantillons de marbre que produisent les Pyrénées de la Haute-Garonne. D'après ce que nous vîmes dans ce salon, nous fûmes convaincus de la richesse des Pyrénées en minéraux.

Nous avions déjà vu trois beaux salons; il nous en restait encore un à voir, celui de botanique et celui des antiques; celui de botanique consiste en un très-bel herbier où toutes les plantes des Pyrénées de la Haute-Garonne sont réunies ainsi qu'une partie de celles de l'Ariège, des Hautes et Basses-Pyrénées.

Les antiquités consistent en quinze ou vingt autels votifs plus ou moins grands; les

plus grands n'ont pas plus de trente-cinq à quarante centimètres de hauteur, sur quinze à vingt de largeur. On remarque sur plusieurs des inscriptions de quelques lettres :

AG. *Auguste..*

V. S. L. M. qui signifie *vita solva libavit mesito* ou *votum solvit libens (ou lubens) merito*, qui veut dire en français *après une maladie, s'acquitter de son vœu.*

Une chose fort curieuse dans ce salon, ce sont les dents d'un animal qui n'existe plus; il s'appelait dit-on Mastaudon Augustidas; ses dents sont parfaitement rangées à une machoire, elles ont été trouvées aux environs de Saint-Bertrand.

On voit aussi dans ce salon plusieurs morceaux de mosaïques dont les différentes parties n'ont pas plus de trois à quatre centimètres carrés; on y remarque une main de femme en marbre blanc, qui est un chef-d'œuvre de sculpture, elle appartenait sûrement à une statue; il est malheureux que la statue n'ait pas été trouvée malgré les recherches faites à l'endroit où on a découvert la main; plusieurs autres objets méritent une grande attention, entre autres des bas-reliefs.

On ne peut s'empêcher d'être étonné de la quantité d'autels votifs qui chaque jour se découvrent dans les environs de Saint-Bertrand ; cela prouve le grand nombre de hauts personnages qui dans ce pays ren-

daient des actions de graces aux dieux qu'ils adoraient. Les principaux dieux étaient : Hortha ou la terre, chez les Gaulois et les Germains; Bœsert, qui a donné son nom au canton de ce nom; d'après quelques monuments qui ont été trouvés, on croit qu'il existait une divinité nommée Gar.

Nous fûmes plus de deux heures à examiner les salons du musée Pyrénéen de Saint-Bertrand, qui est bien fait pour attirer l'attention de tous les étrangers qui viennent à Luchon.

Il est impossible de mettre plus de complaisance que n'en mit Monsieur Boubée dans l'explication qu'il nous donna de tous les objets qui composent sa belle collection de tableaux, de minéraux, d'ornithologie et d'archéologie; nous vîmes en lui un homme on ne peut plus instruit; nous lui fîmes compliment de toutes les richesses qu'il possédait, le remerciâmes de sa complaisance et lui fîmes nos adieux, en l'assurant que sa bonne réception resterait toujours gravée dans notre mémoire.

Le moment où nous devions nous séparer de monsieur de Saint-Rémi était arrivé; mais il ne voulut pas nous quitter sans nous avoir accompagnés dans tous les environs de Saint-Bertrand que nous désirions voir et surtout à Valcabrère qui a un grand intérêt historique : malgré toutes les instances que nous lui fîmes pour qu'il ne pous-

sât pas plus loin ses complaisances, il persista à vouloir nous accompagner; les deux chanoines qui étaient avec nous nous quittèrent : des affaires importantes les forçant à se rendre promptement à Toulouse, ils nous témoignèrent leur regret de ne pouvoir nous accompagner plus long-temps, et ils partirent pour prendre la diligence à Labroquère.

Après avoir été solder notre dépense à l'hôtel et avoir fait compliment à notre hôte de sa bonne réception, nous quittâmes Saint-Bertrand pour aller voir ses environs.

Nous commençâmes par visiter une maison qui est au pied du monticule de Saint-Bertrand où on nous avait dit qu'il existait les restes d'un amphithéâtre romain; nous parcourûmes tous les coins et recoins de cette maison; rien, absolument rien ne nous fit reconnaître les restes de l'amphithéâtre dont on nous avait parlé. Quelques blocs de maçonnerie informes que nous vîmes à quelque distance de la maison que nous venions de visiter, ne purent nous convaincre par leur forme qu'ils appartinssent à l'amphithéâtre dont plusieurs historiens ont parlé : sûrement ces historiens s'en sont rapportés aux on-dit populaires.

Avant de quitter le bas du monticule de Saint-Bertrand, nous en visitâmes le tour et vîmes parfaitement que quand l'artillerie n'existait pas, on ne pouvait prendre cette

ville que par la famine ou la trahison; aucune ruine dans les précipices qui l'entourent ni dans l'escarpement du monticule ne se font remarquer, ce qui prouve ou doit faire présumer que la ville n'avait pas de faubourgs très-considérables au bas de ce monticule, ou que si elle en avait, ils en étaient très-éloignés, et qu'ils faisaient des endroits entièrement indépendants de Saint-Bertrand, par exemple Valcabrère qui en est à vingt minutes, et Tibiran à trente. Des historiens prétendent que ce dernier endroit était comme Valcabrère une grande ville qui fut fondée par Tibère, ce qui mettrait sa fondation à l'an 37 de l'ère chrétienne: tout ce qui est dit à ce sujet est comme tant de choses, tellement éloigné de nous et tellement controversé que l'on ne peut avoir que des opinions, sans pouvoir se permettre de dire affirmativement que c'est une vérité sans réplique. Je crois donc, que l'on ne peut pas assurer que Valcabrère et Tibiran étaient les faubourgs de Saint-Bertrand.

Nous fûmes visiter Tibiran: nous y vîmes seulement quelques maisons sans intérêt, et quelques blocs de maçonnerie épars dans les champs; ces blocs de maçonnerie annoncent d'anciennes constructions romaines; sur le haut d'un monticule existent des ruines assez considérables : on pourrait penser sans être éloigné de la vérité, qu'elles sont

les restes d'un temple, leur position, leur isolement peuvent le faire croire; je ne démentirai pas tout ce que disent les historiens à ce sujet, je respecte leur opinion. En voyant les ruines et les blocs de maçonnerie qui existent dans les environs de Tibiran, beaucoup de personnes s'écrient en admirant un pan de mur, voilà les restes d'un temple dédié au dieu Mars, aux dieux Gar et Bœsert, ces restes de murailles sont les ruines d'un monument élevé au souvenir de grands hommes morts au champ-d'honneur; ces restes de fondation soutenaient un édifice dédié aux dieux du paganisme; ces pierres sont les bases d'un aquéduc immense qui portait les eaux à une grande distance; ces autres pierres éparses sont les restes d'un ancien cirque; ces blocs de maçonnerie, il n'en faut pas douter, sont les ruines d'un amphithéâtre magnifique; il est même des personnes qui vous assurent que dans la vallée de Barousse, il existe des pierres qui sont les restes d'un temple dédié à Vesta; enfin, au dire de bien de gens, la moindre pierre est un objet des plus curieux : nul doute que dans les environs de Saint-Bertrand il y ait eu des choses dignes de la grandeur romaine; mais, à ce moment, rien n'indique ce que pouvaient être les monuments qui y ont existé, et qu'elle était leur magnificence; ce qui est aussi très difficile à prouver, c'est que Tibiran fut fondé

par Tibère : est-ce Tibère Claude qui existait l'an 728 ou 729 de Rome, l'an 24 ou 25 avant l'ère chrétienne ; ou Tibère Constantin qui existait en 500 de Rome, et mourut en 542? je laisse cette question à décider à plus savant que moi.

Nous quittâmes Tibiran et nous nous dirigeâmes sur Valcabrère ; de distance en distance nous rencontrions des restes de bâtiments et des ruines de toute espèce annonçant génélement des constructions romaines.

Valcabrère, dont l'étymologie vient de vallée des chèvres ; comme endroit historique a beaucoup d'intérêt, surtout en se rappelant l'époque où Leudégisile, lieutenant de Gontrand en 585, vint y établir son quartier général pour attaquer Lugdunum-Convenarum. Valcabrère qui n'est plus qu'un village, d'après les ruines et les restes de murs d'enceinte qui existent, devait être une ville importante ; on voit très-bien, par la position de ses murailles, ses restes de porte de ville, qu'elle ne pouvait pas être un faubourg de Saint-Bertrand (Lugdunum-Convenarum), mais bien une ville qui en était entièrement séparée : elle en est à environ deux kilomètres.

Voici ce que présente à ce moment Valcabrère : en y entrant par Saint-Bertrand, on voit sur la gauche les restes d'une ancienne porte de ville ; à peu de distance existe une tour carrée qui se joint aux restes de

l'ancienne porte par une muraille, une rue fort longue, ayant une place au milieu; de distance en distance, on y voit des ruines plus ou moins anciennes; après avoir traversé cette rue qui est la route qui conduit au village de Labroquère, on voit quelques murailles en ruines, d'autres d'une assez grande antiquité; à l'extrémité de ces murailles est un bloc de maçonnerie de 7 à 8 mètres de hauteur; ce bloc de maçonnerie paraît être les restes d'une ancienne porte de ville. Depuis les restes de la porte, en entrant par Saint-Bertrand, jusqu'aux restes de celle dont je viens de parler, il y a environ un kilomètre et demi; cela doit faire penser que Valcabrère avait cette traversée dans cette partie.

Sur la droite, en entrant à Valcabrère par Saint-Bertrand, existent des murailles d'enceinte et de distance en distance de petites tours; ces murs d'enceinte finissent aux restes d'un ancienne porte de ville, d'où partent d'autres murailles qui forment un carré et une enceinte particulière; dans cette enceinte il y a des ruines de maisons et d'une très-ancienne église qui paraît avoir été assez grande. Cette enceinte était-elle une ancienne citadelle qui défendait la ville? malgré que cela m'ait été assuré, je ne puis le croire, sa position étant sur un terrein plat; à l'un des coins de l'enceinte, partent des fragments de murailles assez

rapprochés les uns des autres, ils bordent de distance en distance un chemin à travers champs : le ciment, les pierres et la construction de ces murs prouvent évidemment qu'ils sont les restes de constructions romaines. Après avoir suivi pendant plus d'un kilomètre le chemin dont je viens de parler, on arrive à un grand cimetière, entouré en partie de murs et de haies ; à la porte on voit des sculptures qui n'ont de remarquable que leur grande antiquité. A une de ses extrémités est une église nommée Saint-Just : elle est l'église de Valcabrère qui, d'après ce qui est assuré, tenait par une suite de maisons à cette ancienne ville; si cela est vrai, Valcabrère de ce côté avait au moins deux kilomètres de traversée, ce qui doit faire présumer que cette ville avait une population de vingt à vingt-cinq mille ames.

L'église de Saint-Just n'a rien de beau ; ses murs sont en partie en marbre blanc, grossièrement liés avec des pierres du pays. La porte principale est remarquable ; elle est en marbre blanc, parfaitement taillé; de chaque côté sont deux statues de grandeur plus que naturelle : ce sont des saints et saintes dont M. de Saint-Rémi ne put nous dire le nom ; au-dessus sont des bas-reliefs représentant le martyre de plusieurs saints. A gauche, il en est un auquel on coupe la tête ; est-ce saint Aventin, saint De-

nis ou saint Gaudens ? je l'ignore, rien ne l'indiquant positivement. A droite on voit un saint qu'on lie à un bûcher que des soldats allument. Quel est encore ce saint ? je l'ignore aussi ; comme il est plusieurs saints qui ont subi le supplice de la décapitation et des flammes, il est difficile de reconnaître à la physionomie le nom de ceux qui sont sur ce bas-relief. Au-dessus de cette porte sont sculptés sur une grande pierre de marbre blanc les quatre Évangélistes avec Jésus-Christ ; l'ensemble de ces sculptures, qui sont très-anciennes, mérite attention ; aucune inscription ne peut déterminer l'époque où elles furent faites ; sur les murs de l'église soit intérieurement soit extérieurement, on ne voit rien qui puisse faire connaître l'époque où elle fut fondée ; elle annonce seulement dans tout son ensemble, une grande antiquité ; sur une pierre il paraît y avoir la date de 1311, mais cette date n'est nullement certaine ; je crois qu'on peut faire remonter le principe de cette église aux premiers siècles de l'ère chrétienne, mais qu'ayant été plusieurs fois détruite, elle se releva de ses ruines.

A chaque pas dans les environs de Valcabrère, on voit des blocs de maçonneries antiques, il serait, je pense, bien difficile au plus savant archéologue, de déterminer d'une manière certaine, à quels monuments ils appartiennent ; toute opinion à ce sujet

serait trop susceptible de controverse; il n'y a que des imaginations qui voient ce qui n'existe pas qui peuvent admirer dans des blocs de maçonnerie des amphithéâtres, des cirques, des aquéducs immenses; moi, je n'y vois que des blocs informes, de pierres entassées les unes sur les autres.

Après avoir bien examiné les murs de l'église de Saint-Just, nous rentrâmes à Valcabrère; Monsieur de Saint-Rémi nous proposa d'aller visiter la maison du Maire pour y voir deux inscriptions romaines; nous y fûmes et vîmes ces inscriptions; l'une est consacrée à Valéria, l'autre à Patroclus.

Que de réflexions font naître toutes les ruines et les inscriptions qui existent à Saint-Bertrand, à Tibiran, à Valcabrère et leurs environs; il n'est pas étonnant que tous ces endroits aient enflammé les archéologues à imagination vive qui, comme je l'ai déjà dit, ont vu des choses qui n'ont jamais existé et qui, dans l'exaltation de leur imagination, ont oublié quantité de choses qui ont un grand intérêt; ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est qu'on ne fait pas un pas dans le vallon qui entoure Saint-Bertrand, Valcabrère et Tibiran, sans fouler à ses pieds les cendres de milliers de guerriers qui sont morts pour leur patrie; sans fouler à ses pieds des armures, des cuirasses, des armes de tous les siècles, et sans que votre imagination vous fasse voir Pompée rassem-

blant les populations éparses et faisant élever Lugdunum-Convenarum ; on ne peut non plus s'empêcher de voir César, Auguste, y faisant fleurir les arts, l'industrie, et d'une population sans civilisation en faire une population modèle; on ne peut non plus s'empêcher de voir cette belle, cette brillante jeunesse romaine avide de gloire, l'inspirant à tous les peuples, soumis à la force de ses armes et marquant sa présence dans le Convenæ par des monuments dont on voit encore les traces après plus de vingt siècles.

En voyant la porte de Saint-Bertrand où Gondebaut par trahison fut livré à ses ennemis ; en voyant le rocher Matacan d'où il fut précipité; en le voyant se défendant contre la mort ; en voyant son corps traîné autour du camp de Leudégisile et abandonné pour servir de pâture aux oiseaux de proie; en voyant les traîtres Momol, Sagittaire et Devade, on ne peut s'empêcher de frémir d'indignation en pensant où l'ambition conduit les hommes dans toutes les classes de la société.

En pensant aux écoles de quatre à cinq mille élèves qui, dit-on, existaient sous la puissance romaine à Lugdunum-Convenarum, on voit combien les Romains cherchaient à introduire la civilisation et l'instruction dans les pays qui étaient sous leur domination.

Il est impossible de passer des jours plus

agréables que ceux que nous passâmes à Saint-Bertrand, j'en garderai toujours le souvenir ainsi que de Monsieur de Saint-Rémi, modèle des vertus les plus pures.

Ayant vu tout ce que nous désirions, et tout ce qui peut porter intérêt à Saint-Bertrand, Tibiran, Valcabrère et environs, nous fûmes forcés de nous séparer de M. de Saint-Rémi, nous, pour rentrer dans nos foyers, lui, pour retourner à Saint-Bertrand. Nous nous quittâmes, M. de Saint-Rémi prit le chemin de Saint-Bertrand, nous, celui du village de Labroquère, où nous devions attendre la diligence de Luchon pour qu'elle nous conduisît à Saint-Gaudens; chemin faisant, nous examinâmes la Garonne qui serpente au pied de la côte de Labroquère: sur sa rive, entre ce village et Valcabrère, on voit de jolies habitations, entr'autres celle de M. le docteur Barrau, de Luchon; elle est remarquable par quelques souvenirs historiques: elle est flanquée de plusieurs tours qui annoncent que très-anciennement, elle était un point de défense ; sa position, d'un côté au bord de la Garonne, la mettait sur ce point à l'abri d'attaques sérieuses ; il paraît qu'autrefois c'était un endroit fort important, puisqu'on nous dit qu'il y avait une église.

Après une heure de marche, nous arrivâmes à Labroquère quoique sans se presser on puisse y arriver en une demi-heure,

mais, comme dans nos promenades à tout instant nous nous arrêtions, nous mettions pour les faire le double du temps qui est nécessaire.

A peu près à une demi-lieue de la grande route de Luchon, sur la gauche, on voit le beau château de Barbazan, que vient d'acquérir le fils du duc de Rovigo, fils de l'ancien ami du grand Napoléon : ce château est moderne et assez considérable, le seul qui, en ce genre, existe dans les environs de Saint-Gaudens à Luchon.

Le château de Barbazan offre des souvenirs historiques très-anciens, puisque vers le 9e siècle, il avait ses seigneurs suzerains, qui, presque tous, ont donné des preuves de fidélité envers leur patrie et leur souverain; un de ceux qui se distinguèrent le plus, fut Arnaud-Guilhem, de Barbazan, fils de Manaud, de Barbazan : il fut la terreur des armées anglaises qui couvraient la plus grande partie de la France : son père qui, sous Charles VI, en 1418, avait fait plusieurs actions d'éclats, malgré son front ridé par l'âge, sous Charles VII, lui montra plusieurs fois le chemin de l'honneur; le jeune Barbazan fit des prodiges de valeur au siège de Melun vers 1430; quelques années après, il se couvrit de gloire à la bataille de Belleville, à la tête de ses soldats, il fondit sur les bataillons ennemis, il y fut blessé, et mourut des suites de ses blessures.

Malgré tout ce qui nous fut dit du château de Barbazan par un propriétaire qui habite aux environs, nous n'y fûmes pas; nous nous contentâmes du petit historique de Manaud-Barbazan et d'Arnaud Guilhem-Barbazan, et de quelques détails sur un lac assez grand qui est auprès, lac qui, dit-on, s'est formé par une excavation qui a englouti un village, Dieu voulant punir les habitants qui avaient commis de grandes fautes.

Nous fûmes obligés à Labroquère d'attendre plus d'une heure la voiture de Luchon, pendant cette heure, nous parcourûmes tout le côteau sur lequel le village est situé: la vue y est fort belle, surtout du côté de Saint-Bertrand que l'on voit s'élevant au milieu de son vallon et se détachant sur les montagnes qui l'entourent; le village de Labroquère sans être joli est bien ; il est, par sa situation, un des plus remarquables de ceux que l'on rencontre sur la route de Saint-Gaudens à Luchon; son église est petite, mais jolie; elle est élevée au sommet de la montagne où est le village; les personnes qui passent à Labroquère et qui peuvent s'y arrêter doivent demander au curé la permission de monter dans le clocher de son église pour y voir la vue admirable qui s'y développe, c'est un des plus beaux panoramas existant à plusieurs lieues à la ronde; nous restâmes

plus d'un quart-d'heure dans ce clocher, et nous y serions restés bien plus long-temps si les claquements de fouet du postillon de la voiture de Luchon ne nous eussent pas prévenus qu'il fallait nous disposer à abandonner Labroquère : nous quittâmes ce village et arrivâmes promptement à Valentine.

Cette petite ville, portant de l'intérêt par ses souvenirs historiques, nous y descendîmes de la diligence pour la visiter.

CHAPITRE XXV.

Valentine. — Arrivée à Saint-Gaudens. — Quelques mots sur Saint-Gaudens. — Nous quittons les Pyrénées.

Valentine qui n'est plus qu'un bourg était certainement une ancienne ville, ses restes de murs d'enceinte et deux portes qui existent encore le prouvent d'une manière incontestable; le nom de Valentine lui

vient, dit-on, de l'empereur Valentinien qui la fonda; est-ce Valentinien Ier qui fut empereur d'occident en 375 de l'ère chrétienne, ou Valentinien II qui le fut en 352? c'est une de ces questions fort difficiles à résoudre; le fait qui paraît certain, c'est que ce fut un des deux.

D'après les ruines de murailles qui entourent Valentine, on voit parfaitement que ce n'était pas une ville d'une grande étendue, et qu'en supposant que sa population fut en raison de son étendue, elle ne devait être que de 2 à 3,000 ames. D'après divers bâtiments et ses rues tirées au cordeau, on doit penser que l'ancienne ville a été détruite, et qu'une nouvelle s'est élevée sur ses ruines: je crois que l'on ne peut pas faire remonter laréédification de Valentine au-delà du 16e siècle, aucune inscription ne peut prouver le contraire : j'ai cherché sur toutes ses murailles, sur les maisons, et je n'en ai trouvé qu'une seule datant de 1550.

L'église est dans un style tout à fait moderne quoique dans les murs de la façade il y ait deux petites pierres en marbre blanc sur lesquelles sont sculptés deux personnages qui probablement, sans qu'on puisse l'assurer, sont des divinités païennes; aucune inscription ne peut affirmer ce qui en est; cependant au-dessus d'une de ces pierres est un bas-relief et une inscription indéchiffrable. L'intérieur de cette église est une large

nef; au fond est un très-bel autel parfaitement orné; de chaque côté de la nef existe une grande et belle chapelle dont les autels comme celui principal, sont très-bien ornés, on peut même dire qu'ils le sont richement; on remarque dans chaque chapelle deux tableaux qui accompagnent l'autel; dans celle de gauche, un représente la naissance de Jésus-Christ; l'autre une descente de croix; dans celle de droite, l'un représente l'adoration des mages, l'autre l'ascension.

Dans ces tableaux il y a des têtes qui ont beaucoup d'expression, dans celui de l'ascension on remarque celle d'un soldat; dans la descente de croix, le corps de Jésus-Christ, est assez bien, la couleur des chairs quoique livide est à peu près ce qu'elle doit être; ce qui m'a paru étonnant, c'est l'arrangement de ces tableaux; il me semble que ceux qui y ont présidé auraient dû placer l'adoration des mages à côté de la naissance de Jésus-Christ, et l'ascension à côté de la descente de croix.

Il y a très-peu de temps, il existait à Valentine, une très-grosse tour à l'angle de la rue qui conduit à l'église et de celle de la route de Luchon. Cette tour était d'une grande antiquité; quoiqu'elle ne menaçât pas ruine, elle fut abattue; on ne put y parvenir qu'en creusant sous ses fondements pour la faire tomber, le marteau le plus fort ne pouvant séparer la moindre pierre, tant le

ciment qui les liait était dur, ce qui annonce une construction romaine. Les archéologues ont vu avec peine tomber un monument que le temps avait respecté et qui pendant bien des siècles aurait encore fait voir d'une manière incontestable, la présence des Romains à Valentine.

Nous quittâmes Valentine, emportant des souvenirs de cette petite ville, fondée par Valentin I ou Valentin II, et poursuivîmes notre route.

Nous arrivâmes promptement sur la hauteur où est situé Saint-Gaudens : nous nous y arrêtâmes quelques instants pour y examiner le beau panorama qui s'y développe, et l'aspect étonnant de toute la ligne des Pyrénées qui le ferme : le pic du Midi qui, toute l'année est couvert de neige, s'élève au-dessus de tout ce qui l'entoure, et semble dire : je commande en maître à tout ce qui est à mes pieds. Avant de quitter cet endroit, nous ne pûmes nous empêcher de saluer toutes ces merveilles. Nous entrâmes à Saint-Gaudens, fûmes prendre domicile dans un très-bon hôtel où nous avions fait retenir trois appartements. Comme il nous restait quelques heures avant de nous livrer au sommeil, nous en employâmes une partie à visiter la ville, elle présente de l'intérêt : sans être belle, elle est en voie de prospérité ; plusieurs rues nouvelles en dehors de l'ancienne enceinte sont assez jolies ; le

palais de justice est au-dessus de la plupart de ceux qui existent dans les chefs-lieux d'arrondissement, même de préfecture : il mérite qu'on lui fasse visite. L'église est un monument d'une assez grande antiquité : il paraît qu'elle remonte au commencement du onzième siècle ; il est assuré qu'elle fut fondée par Bernard, qui fut évêque du diocèse de Cominges en 1035, et que sa fondation eut lieu vers 1050 à 1060 : cela paraît certain, les pieuses libéralités de cet évêque viennent à l'appui de ce qui est assuré.

La partie qui regarde le levant doit fixer l'attention; tout y est parfait et annonce que cette église n'avait pas été fondée pour un simple village, mais pour une ville d'assez grande importance; dans la partie où est la tour est une porte dont l'architecture annonce une antiquité bien au-delà de 1050 à 1060; je crois, sans mentir à la vérité, qu'elle date du 6e ou 7e siècle, ce qui prouverait qu'elle est les restes d'une ancienne église qui a vu s'élever sur ses fondements la nouvelle. Il existe sur cette porte deux versions assez singulières si elles sont vraies; elles remontent au temps de la plus grande superstition; il nous fut assuré par une personne fort âgée, que cette p orte était destinée à une classe d'hommes nommée Escapis ou Scapis, c'est-à-dire charpentiers; ils ne pouvaient entrer dans l'église que par cette porte et avaient une place mar-

quée de laquelle ils ne pouvaient s'écarter; on leur présentait l'eau bénite au bout d'un long bâton. Cette version nous parût tellement extraordinaire que nous demandâmes les raisons qui avaient frappé la classe des charpentiers d'une espèce d'excommunication; on nous dit que c'était parce que ce sont des charpentiers qui ont fait la croix sur laquelle notre Seigneur Jésus-Christ à été crucifié; cette raison nous parût fort extraordinaire puisque saint Joseph était charpentier : Il fallût nous contenter de ce qu'il nous fut dit, n'ayant aucun moyen d'en vérifier l'exactitude, seulement on nous assura que cela était si vrai, qu'il existe encore à Saint-Gaudens une rue que l'on appelle Carrero d'Escapis, dans laquelle demeuraient autrefois les charpentiers et qu'ils n'avaient pas le droit de loger ailleurs. Cette version, si elle est vraie, prouve l'antiquité de la porte de l'église qui est au-dessous de la tour et donne la certitude qu'elle est bien antérieure au reste de l'église.

Voici la deuxième version : elle dit que les Scapis étaient une population qui était venue se fixer à Saint-Gaudens; que cette population n'ayant pas tous les principes religieux de l'époque, fut obligée de demeurer dans une rue particulière, et qu'elle ne pouvait entrer dans l'église que par la petite porte qui est au-dessous de la tour; il lui était défendu de prendre de l'eau

bénite dans le bénitier, on lui en présentait au bout d'un bâton. Cette version paraît plus probable que la première.

Le portail principal de l'église est tout à fait moderne; l'intérieur est bien; la voûte est élevée, hardie, ses arceaux parfaitement distribués; les piliers qui les soutiennent sont assez légers, ils sont ornés de belles sculptures; elle a trois nefs: celle du milieu est plus longue que celles latérales; le sanctuaire et l'autel sont beaux; le chœur est orné de stalles; on doit remarquer des galeries pratiquées dans une partie des murs qui forment les deux côtés de la nef du milieu; la chaire est bien; en face est un tableau très-grand représentant Jésus-Christ crucifié; ce tableau ne manque pas de mérite, il y a même du très-bon; d'après la demande que nous en fîmes, on nous dit qu'il était sorti des pinceaux de Monsieur Montalègre, riche propriétaire; l'église de Saint-Gaudens le doit à sa munificence; nous demandâmes à une personne qui, avec nous, regardait le tableau, quel était ce Monsieur Montalègre; elle nous dit: Monsieur Montalègre est un de ces hommes remarquables qui, après leur mort, laissent de beaux souvenirs; en mourant, il y a quelque temps, les regrets furent universels; son nom comme homme aimant sa religion, aimant à secourir l'infortune, comme bon citoyen et bon ami, restera toujours gravé dans la mémoire des ha-

bitants de Saint-Gaudens. Les pleurs qui se répandirent à son service funèbre prouvent que les hommes de bien en quittant cette terre, vivent éternellement dans le cœur de ceux qui les ont connus.

L'ensemble de l'église de Saint-Gaudens, extérieurement et intérieurement, est très-bien ; il est malheureux seulement qu'il faille, comme dans la plupart des églises de ce pays, descendre plusieurs marches pour y entrer.

L'ancien séminaire qui sert de pension et l'hôtel de la Sous-préfecture sont remarquables du côté de leur jardin : la vue y est admirable. L'hôpital qui est sur une très-jolie promenade est beau, a une belle église, un joli jardin, il est bien aéré, la vue y est magnifique : elle plane sur tout le beau vallon qui s'étend jusqu'aux Pyrénées.

Sur le derrière et un peu au-dessous de l'hospice on trouve la fontaine ferrugineuse de Bugatet, ainsi que les bains de même nom, jouissant dans le pays d'une grande réputation ; réputation qui leur est acquise par les cures nombreuses qu'ils ne cessent d'opérer. Il y a encore dans cette ville un autre établissement de bains qui est remarquable tant par son aspect extérieur que par sa distribution intérieure ; les baignoires y sont en marbre.

Ce qui est admirable à Saint-Gaudens ce sont les promenades qui sont à mi-côte;

regardant le levant, elles sont soutenues par de fortes murailles; c'est un des endroits le plus enchanteur que je connaisse en ce genre; la vue est tout ce que l'imagination peut se former de plus beau: une plaine riche, immense, où s'élèvent de beaux villages, la Garonne y roulant ses eaux qui font mille tours et détours, ses rives souvent bordées par des usines qui annoncent qu'il existe beaucoup d'industrie dans cette partie du département de la Haute-Garonne, font un effet difficile à décrire. Nous restâmes fort long-temps à examiner tout ce qui se présentait à notre vue, fîmes le tour de la ville, remarquâmes divers restes d'anciennes murailles et tours qui annonçent que la ville a été beaucoup moins grande qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Le barreau de Saint-Gaudens jouit d'une haute renommée, qui lui est bien méritée par la grande quantité d'hommes de mérite qu'il possède, ce qui le met bien au-dessus de ceux de la plupart des villes de France du même ordre; il peut même lutter avantageusement avec ceux de villes d'un ordre beaucoup plus élevé.

Malgré le désir que nous avions de connaitre un peu l'historique de Saint-Gaudens; nous ne le pûmes, n'ayant pas l temps d'aller à la recherche des documents qui peuvent exister sur cette ville et feuilleter les ouvrages qui doivent en avoir parlé. Nous appri-

mes seulement qu'il existait chez une personne de Saint-Gaudens, un acte du règne de Louis XI, datant de 1460 à 1470, et que Henri IV y fut reçu en grande pompe en y passant pour aller à son château de Pau.

L'arrondissement de Saint-Gaudens est riche en hommes qui se sont distingués dans les armes; plusieurs ont acquis le grade de général en versant leur sang pour leur patrie: les généraux Pelleport, Pegot et Compans, ont résisté à leurs blessures; en descendant dans la tombe, leur nom restera sur la terre comme ceux des généraux Cassaigne, Pegot Jean, Bathier, Barier et Martin, morts au champ d'honneur.

Les lettres ont aussi donné des hommes de grand mérite : M. L..... est un de ceux dont le génie poétique ne meurt jamais; il a été couronné quatre fois au Jeux Floraux, à Toulouse. Son ode sur saint Sernin, celle sur la princesse Marie d'Orléans, sont remplies d'un feu animateur qui vous électrise.

L'heure avançant, nous nous rendîmes à l'hôtel, fîmes un bon souper, nous livrâmes au sommeil qui fut parfait, et le lendemain à six heures du matin, nous nous blottîmes dans la diligence de Toulouse, nous promettant bien qu'en 1843 nous ferions une nouvelle visite à un pays qui nous avait fait passer tant de jours de plaisirs

FIN DU SECOND VOLUME DE L'HISTORIQUE DE LUCHON
PAR M. HURRAU-BACHEVILLIER.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Pag. 24. lig, 9. *au lieu de* par par *lisez* par.

Pag. 27, lig. 17, *au lieu de* la *lisez* sa.

Pag. 33, **lig.** 17, *au lieu de* la maison *lisez* la pension.

Pag. 39, lig. 10, *au lieu de* que toutes *lisez* où toutes

Pag. 39, lig. 31. *au lieu de* appartenant *lisez* appartenait.

Pag. 50, **lig.** 17, *au lieu de* nous ne sommes *lisez* ils ne sont.

Pag. 82, **lig.** 23, *au lieu de* donnant à *lisez* donnent aussi à.

Page 84, lig. 16, *au lieu de* pendant un laps de temps *lisez* pendant long-temps.

Pag. 89, **lig.** 19, *au lieu de* 52 *lisez* 32.

Pag. 97, **lig.** 18, *au lieu de* 1914 *lisez* 1814.

Pag. 115 lig. 7, *au lieu de* rendre *lisez* le rendre.

Pag. 131 lig. 11, *au lieu de* instruits *lisez* iustruites.

Pag. 151, lig. 18, *au lieu de* ne paraissant *lisez* ne voulant,

Pag. 163, lig. 10, *au lieu de* aussi *lisez* encore.

Pag, 174, lig. 14, *au lieu de* la suis *lisez* le suis.

Pag. 177, lig. 27, *au lieu de* Baubèe *lisez* Maubué.

Pag. 178, lig. 24, *au lieu de* ce précipite *lisez* le précipite.

Pag. 188, lig. 24, *au lieu de* entrepris *lisez* entreprise.

Pag. 189, lig. 23, *au lieu de* l'on y *lisez* l'on n'y.







